



3 1761 06752226 8

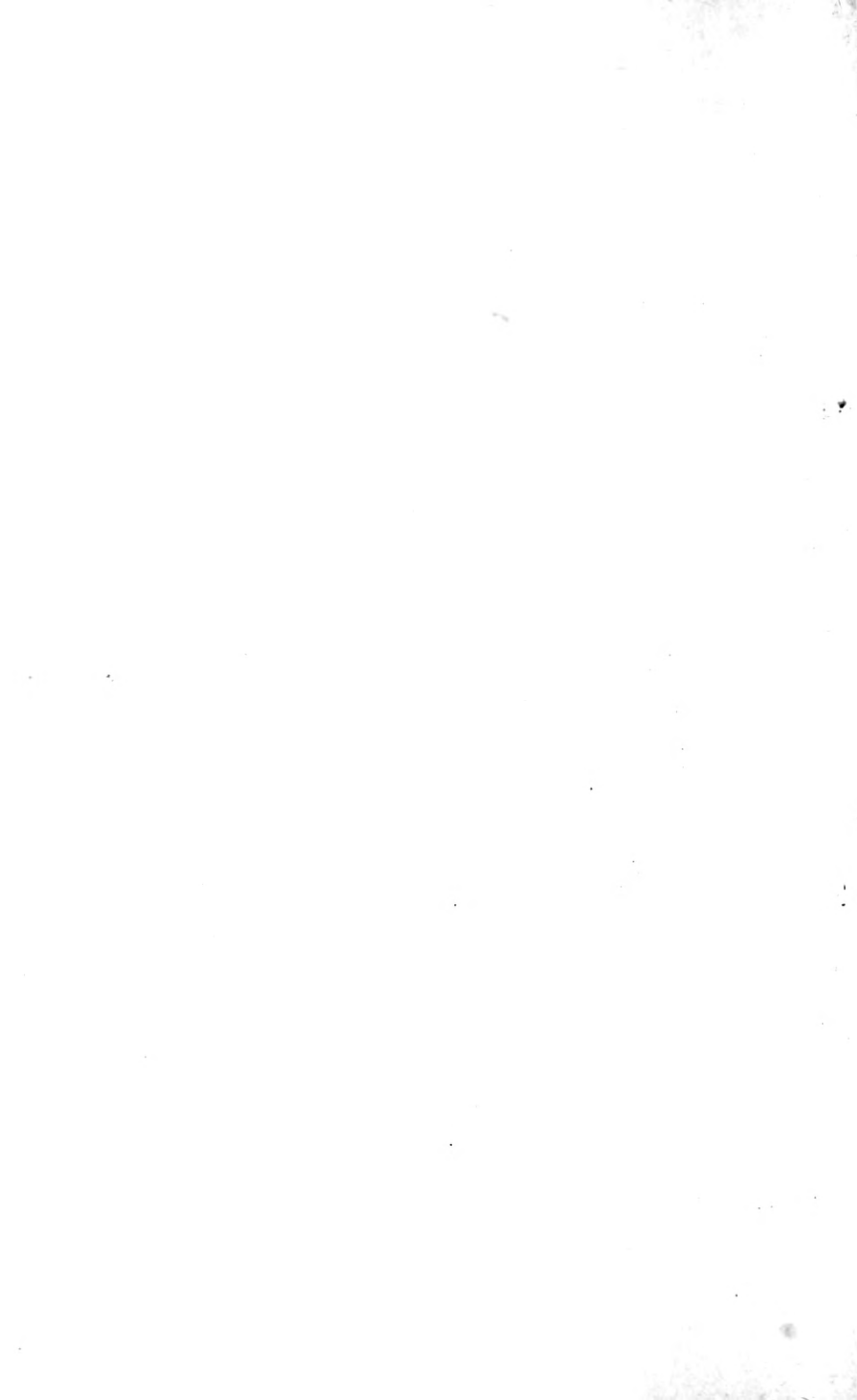


Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by

The Estate of the late
G. Percival Best, Esq.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



LES ESSAIS
DE MICHEL,
SEIGNEUR
DE MONTAIGNE.

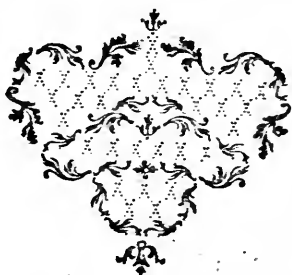
NOUVELLE EDITION,

Exactement purgée des défauts des précédentes,
selon le vray original;

*Et enrichie & augmentée aux marges du nom des Auteurs
qui y sont citez, & de la version de leurs passages; avec
des observations tres-importantes & nécessaires pour le
soulagement du Lecteur.*

Ensemble la Vie de l'Auteur, & deux Tables, l'une des
Chapitres, & l'autre des principales Matieres, de beaucoup
plus ample & plus utile que celles des dernières Editions.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXXXI.

PG

1641

A1

1781

2.2

604632

24.3.55

T A B L E

DES CHAPITRES

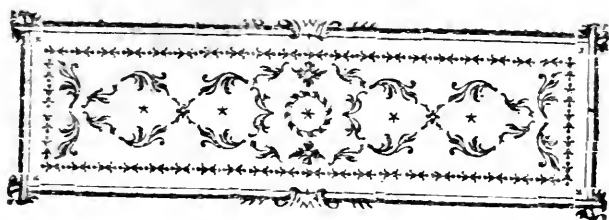
DU TOME SECOND.

Chap. I. <i>DE l'Inconstance de nos actions.</i>	I
II. <i>De l'Yvrongnerie.</i>	14
III. <i>Coustume de l'Isle de Cea.</i>	30
IV. <i>A demain les affaires.</i>	54
V. <i>De la conscience.</i>	58
VI. <i>De l'Exercitation.</i>	65
VII. <i>Des recompences d'honneur.</i>	85
VIII. <i>De l'affection des peres aux enfans.</i>	92
IX. <i>Des armes des Parthes.</i>	128
X. <i>Des Livres.</i>	134
XI. <i>De la cruauté.</i>	159
XII. <i>Apologie de Raymond de Sebonde.</i>	186
XIII. <i>De juger de la mort d'autrui.</i>	499
XIV. <i>Comme nostre esprit s'empesche soy-mesme.</i>	510
XV. <i>Que nostre desir s'accroist par la mal-aisance.</i>	512
XVI. <i>De la gloire.</i>	522
XVII. <i>De la presumption.</i>	546
XVIII. <i>Du desmentir.</i>	601
XIX. <i>De la liberté de conscience.</i>	609
XX. <i>Nous ne goustons rien de pur.</i>	617
XXI. <i>Contre la faineantise.</i>	623

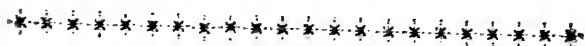
TABLE DES CHAPITRES.

XXII. <i>Des postes.</i>	631
XXIII. <i>Des mauvais moyens employez à bonne fin.</i>	634
XXIV. <i>De la grandeur romaine.</i>	640
XXV. <i>De ne contrefaire le malade.</i>	643
XXVI. <i>Des poulces.</i>	647
XXVII. <i>Couïardise mere de la cruauté.</i>	649
XXVIII. <i>Toutes choses ont leur saison.</i>	666
XXIX. <i>De la vertu.</i>	670
XXX. <i>D'un enfant monstrueux.</i>	684
XXXI. <i>De la colere.</i>	687
XXXII. <i>Defense de Seneque & de Plutarque.</i>	700
XXXIII. <i>L'histoire de Spurina.</i>	712
XXXIV. <i>Observations sur les moyens de faire la guerre de Julius Cesar.</i>	726
XXXV. <i>De trois bonnes femmes.</i>	742
XXXVI. <i>Des plus excellens hommes.</i>	756
XXXVII. <i>De la ressemblance des enfans aux peres.</i>	768

Fin de la Table des Chapitres.



ESSAIS
DE MICHEL
DE
MONTAIGNE.



LIVRE SECOND.



CHAPITRE PREMIER.

De l'Inconstance de nos actions.

CEUX qui s'exercent à contreroller les actions *Inconstance des*
humaines, ne se trouvent en aucune partie si *actions huma-*
empeschez, qu'à les r'apiesser & mettre à mesme *nes.*
lustre : car elles se contredisent communément
de si estrange façon, qu'il semble impossible
qu'elles soient parties de mesme boutique. Le
jeune Marius se trouve tantost fils de Mars, *Marius;*

Tome II,

A

2 ESSAIS DE MONTAIGNE.

Boniface, Pape. tantost fils de Venus. Le Pape Boniface VIII. entra, dit-on, en sa charge comme un renard, s'y porta comme un lion, & mourut comme un chien. Et qui croiroit que ce fust Neron, cette vraye image de cruauté, qui comme on luy presenta à signer, suivant le stile, la sentence d'un criminel condamné, eust respondu : Pleust à Dieu que je n'eusse jamais sçeu escrire : tant le cœur luy serroit de condamner un homme à mort ! Tout est si plein de tels exemples, voire chacun en peut tant fournir à soy-mesme, que je trouve estrange, de voir quelquefois des gens d'entendement, se mettre en peine d'affortir ces pieces : veu que l'irrésolution me semble le plus commun & apparent vice de nostre nature ; tesmoin ce fameux verset de Publius le farseur,

Mauvais est le conseil que l'on ne peut changer. *Pub. min.*

Malum consilium est, quod mutari non potest.

Instabilité de nos mœurs & opinions.

Il y a quelque apparence de faire jugement d'un homme, par les plus communs traits de sa vie : mais veu la naturelle instabilité de nos mœurs & opinions, il m'a semblé souvent que les bons Autheurs mesmes ont tort de s'opiniastrer à former de nous une constante & solide texture. Ils choisissent un air universel, & suivant cette image, vont rangeant & interpretant toutes les actions d'un personnage : & s'ils ne les peuvent assez tordre, les

renvoyent à la dissimulation. Auguste leur est eschappé : car il se trouve en cet homme une variété d'actions si apparente , soudaine & continuelle tout le cours de sa vie : qu'il s'est fait lascher entier & indecis , aux plus hardis juges. Je croy des hommes plus mal-aisément la constance que tout autre chose , & rien plus aisément que l'inconstance. Qui en jugeroit en détail & distinctement , piece à piece , rencontreroit plus souvent à dire vray. En toute l'antiquité il est mal-aisé de choisir une douzaine d'hommes , qui ayent dressé leur vie à un certain & assésuré train , qui est le principal but de la sagesse : Car pour la comprendre toute en un mot , dit un ancien , & pour embrasser en une toutes les reigles de nostre vie , c'est vouloir & ne vouloir pas tousiours mesme chose : Je ne daignerois , dit-il , adjouster , pourveu que la volonté soit juste : car si elle n'est juste , il est impossible qu'elle soit tousiours une. De vray , j'ay autrefois appris , que le vice n'est que desreglement & faute de mesure : & par consequent , il est impossible d'y attacher la constance. C'est un mot de Demosthenes , dit-on , que le commencement de toute vertu , c'est consultation & deliberation , & la fin & perfection , constance. Si par discours nous entreprenions certaine voye , nous la prendrions la plus belle , mais nul n'y a pensé :

Inconstance de la vie des anciens.

Vice , que c'est.

Constance , fin & perfection de la vertu.

4 ESSAIS DE MONTAIGNE.

Il meſpriſe ce qu'il recherchoit, il reprêd ce qu'il a renoncé naguères : il va fluctuant & contrariant à ſoy-meſme, par tout le train de ſa vie. *Hor. Ep. l. 1.*

Inconſtance de noſtre façon ordinaire.

Les nerfs d'autrui nous guident & nous emportent, à l'exemple du mobile ſabot. *Idem. ſat. l. 2.*

Voyons-nous pas, que l'homme ne ſçait ce qu'il veut, & le cherche pourſuivant ſans fin : allant de lieux en lieux, comme ſ'il y pouvoit deſcharger le fardeau qui le preſſe. *Lucr. l. 3.*

L'humeur de l'homme eſt telle qu'eſt la qualité du jour, qui parcourt le rôd de la terre d'un alme & fructueux flambeau. *Cic. frag.*

Quod petit, ſpernit, repetit quod nuper omiſit, Æſtuat, & vitæ diſconvenit ordine toto.

Noſtre façon ordinaire c'eſt d'aller apres les inclinations de noſtre appetit, à gauche, à dextre, contre-mont, contre-bas, ſelon que le vent des occaſions nous emporte : Nous ne penſons ce que nous voulons, qu'à l'inſtant que nous le voulons : & changeons comme cét animal, qui prend la couleur du lieu où on le couche. Ce que nous avons à cette heure propoſé, nous le changeons tantôt, & tantôt encore retournons ſur nos pas, ce n'eſt que branle & inconſtance :

Ducimur ut nervis alienis mobile lignum.

Nous n'allons pas, on nous emporte : comme les choſes qui flottent, ores doucement, ores avecques violence, ſelon que l'eau eſt irritée ou bonafſe.

— — — — — *nonne videmus*

Quid ſibi quiſque velit neſcire, & quærere ſemper Commutare locum, quaſi onus deponere poſſit ?

Chaque jour nouvelle fantaſie, & ſe meuvent nos humeurs avecque les mouvemens du temps.

Tales ſunt hominum mentes, quali pater ipſe Iuppiter auſiſero luſtravit lumine terras.

Nous flottons entre divers advis : nous ne voulons rien librement , rien abfoluément , rien conftamment. A qui auroit prefcript & eftabli certaines loix & certaine police en fa teſte , nous verrions tout par tout en fa vie reluire une efgalité de mœurs , un ordre , & une relation infaillible des unes chofes aux autres ; (Empedocles remarquoit cette difformité aux Agrigentins , qu'ils s'abandonnoient aux delices , comme s'ils avoient le lendemain à mourir : & baſtiſſoient comme ſi jamais ils ne devoient mourir) le difcours en feroit bien aifé à faire. Comme il ſe voit du jeune Caton : Qui en a touché une marche a tout touché : c'eſt une harmonie de ſons tres - accordans , qui ne ſe peut deſmentir. A nous au contraire , autant d'actions , autant faut-il de jugemens particuliers : Le plus ſeur , à mon opinion , feroit de les rapporter aux circonſtances voisines , ſans entrer en plus longue recherche , & ſans en conclurre autre conſéquence. Pendant les desbauches de notre pauvre eſtat , on me rapporta qu'une fille de bien pres de là où j'eſtoy , s'eſtoit precipitée du haut d'une fenestre , pour eſviter la force d'un belitre de ſoldat ſon hoſte : elle ne s'eſtoit pas tuée à la cheute , & pour redoubler ſon entrepriſe , s'eſtoit voulu donner d'un couſteau par la gorge , mais on l'en avoit empeſchée : toutefois apres s'y eſtre

Efgalite de mœurs.

Fille precipitée pour eviter la force d'un ſoldat.

6 ESSAIS DE MONTAIGNE.

bien fort bleffée , elle-mesme confessoit que le soldat ne l'avoit encore pressée que de requestes , sollicitations & presens , mais qu'elle avoit eu peur , qu'enfin il en vint à la contrainte : & là dessus les paroles , la contenance & ce sang tesmoin de sa vertu , à la vraye façon d'une autre Lucrece. Or j'ay sçeu à la verité , qu'avant & depuis elle avoit esté garée , de non si difficile composition. Comme dit le conte , tout beau & honneste que vous estes , quand vous aurez failly vostre pointe , n'en concluez pas incontinent une chasteté inviolable en vostre maistresse : ce n'est pas à dire que le muletier n'y trouve son heure. Antigonus ayant pris en affection un de ses soldats , pour sa vertu & vaillance , commanda à ses medecins de le penser d'une maladie longue & interieure , qui l'avoit tourmenté long-temps : & s'appercevant apres sa guerison , qu'il alloit beaucoup plus froidement aux affaires , luy demanda qui l'avoit ainsi changé & encoüardy : Vous-mesmes , Sire , luy respondit-il , m'ayant deschargé des maux pour lesquels je ne tenois compte de ma vie. Le soldat de Lucullus ayant esté desvalisé par les ennemis , fit sur eux pour se revancher , une belle entreprise : quand il se fut replumé de sa perte , Lucullus l'ayant pris en bonne opinion , l'employoit à quelque exploit hazardé , par toutes les plus belles

Soldat d'Antigonus changé & encoüardy par la guerison d'une sienne maladie.

Soldat de Lucullus desvalisé, fort aventureux.

remonstrances , dequoy il se pouvoit adviser :

Verbis quæ timido quoque possent addere mentem ;

Propos qui
peut encore
enhardir un
côillard. *Hor.*
l. 2. Epist. 2.

Employez-y, répondit-il, quelque miserable
soldat desvalisé :

quantumvis rusticus ibit ,

Ibit eò , quò vis , qui zonam perdidit , inquit.

Vn sot iroit,
dit-il, ou un
desvalisé. *Ibid.*

& refusa résolüement d'y aller. Quand nous
lisons, que Mahomet ayant outrageusement ru-
doyé Chasan, chef de ses Janissaires, de ce
qu'il voyoit sa troupe enfoncée par les Hon-
gres, & luy se porter laschement au combat,
Chasan alla pour toute réponse se ruër furieu-
sement seul en l'estat qu'il estoit, les armes
au point, dans le premier corps des ennemis
qui se presenta, où il fut soudain englouty : ce
n'est à l'aventure pas tant justification, que
r'adviselement : ny tant proüesse naturelle, qu'un
nouveau despit. Celuy que vous vistes hier si
avantureux, ne trouvez pas estrange de le voir
aussi poltron le lendemain : ou la colere, ou
la necessité, ou la compagnie, ou le vin, ou
le son d'une trompette, luy avoient mis le
cœur au ventre : ce n'est pas un cœur ainsi
formé par discours : ces circonstances le luy
ont fermý : ce n'est pas merveille, si le voila
devenu autre par autres circonstances contraires.
Cette variation & contradiction qui se void

8 ESSAIS DE MONTAIGNE.

en nous, si souple, a fait qu'aucuns songent que nous ayons deux ames, d'autres deux puissances, qui nous accompagnent & agitent chacune à sa mode, vers le bien l'une, l'autre vers le mal : une si brusque diversité ne se pouvant bien assortir à un sujet simple. Non seulement le vent des accidens me remuë selon son inclination ; mais en oultre, je me remuë & trouble moy-mesme par l'instabilité de ma posture : & qui y regarde primement, ne se trouve guere deux fois en mesme estat. Je donne à mon ame tantost un visage, tantost un autre, selon le costé où je la couche. Si je parle diversément de moy, c'est que je me regarde diversément. Toutes les contrarietez s'y trouvent, selon quelque tour, & en quelque façon : Honteux, insolent, chaste, luxurieux, bavard, taciturne, laborieux, délicat, ingenieux, hebeté, chagrin, debonnaire, menteur, veritable, sçavant, ignorant, & liberal & avare & prodigue : tout cela je le vois en moy aucunement, selon que je me vire : & quiconque s'estudie bien attentivement, trouve en soy, voire & en son jugement mesme, cette volubilité & discordance. Je n'ay rien à dire de moy, entierement, simplement, & solidement, sans confusion & sans mēlange, ny en un mot. *Distinguo*, est le plus universel membre de ma Logique. Encore que je

*Ame inconstante
& variable.*

sois toujours d'avis de dire du bien le bien, & d'interpréter plutôt en bonne part les choses qui le peuvent être ; si est-ce que l'étrangeté de notre condition , porte que nous soyons souvent par le vice même poussés à bien faire , si le bien faire ne se jugeoit par la seule intention. Parquoy un fait courageux ne doit pas conclurre un homme vaillant : celui qui le feroit bien à point, il le feroit toujours, & à toutes occasions : Si c'étoit une habitude de vertu , & non une saillie , elle rendroit un homme pareillement résolu à tous accidens : tel seul , qu'en compagnie , tel en camp clos , qu'en une bataille : car quoy qu'on die , il n'y a pas autre vaillance sur le pavé , & autre au camp. Aussi courageusement porteroit-il une maladie en son lit , qu'une blessure au camp : & ne craindrait non plus la mort en sa maison qu'en un assaut. Nous ne verrions pas un même homme , donner dans la bresche d'une brave assurance , & se tourmenter après , comme une femme de la perte d'un procez ou d'un fils. Quand étant lâche à l'infamie , il est ferme à la pauvreté : quand étant mol contre les rasoirs des barbiers , il se trouve roide contre les épées des adversaires : l'action est louable , non pas l'homme. Plusieurs Grecs , dit Cicero , ne peuvent voir les ennemis , & se trouvent constans aux maladies. Les Cimbres

*Le bien faire se
juge par la seule
intention.*

Rien ne peut estre doué d'égallité, s'il ne procede d'une raison certaine & ferme.

& Celtiberiens tout au rebours. *Nihil enim potest esse æquabile, quod non à certa ratione proficiscatur.* Il n'est point de vaillance plus extrême en son espece, que celle d'Alexandre :

Vaillance d'Alexandre, extrême en son espece.

mais elle n'est qu'en espece, ny n'est pas assez pleine par tout, & universelle. Toute incomparable qu'elle est, si a-elle encore ses tâches. Qui fait que nous le voyons se troubler si esperduëment aux plus legers soupçons qu'il prend des machinations des siens contre sa vie : & se porter en cette recherche, d'une si vehemente & indiscrete injustice, & d'une crainte qui subvertit sa raison naturelle : La superstition aussi dequoy il estoit si fort atteint, porte quelque image de pusillanimité. Et l'excez de la penitence qu'il fit, du meurtre de Clytus, est aussi tesmoignage de l'inegalité de son courage. Nostre faict ce ne sont que pieces rapportées, & voulons acquerir un honneur à fausses enseignes. La vertu ne veut estre suivie que pour elle-mesme ; & si on emprunte par fois son masque pour autre occasion, elle nous l'arrache aussi-tost du visage. C'est une vive & forte teinture, quand l'ame en est une fois abreuvée, & qui ne s'en va qu'elle n'emporte la piece. Voila pourquoy pour juger d'un homme, il faut suivre longuement & curieusement sa trace : si la constance ne s'y maintient de son seul fondement. *Cui vivendi via*

Vertu ne veut estre suivie que pour elle-mesme.

considerata atque previsa est, si la variété des occurrences luy fait changer de pas, (je dy de voye : car les pas s'en peut ou haster ou appesantir) laissez-le courre : celuy-là s'en va avau le vent, comme dit la devise de nostre Talebot. Ce n'est pas merveille, dit un ancien, que le hazard puisse tant sur nous, puis que nous vivons par hazard. A qui n'a dressé en gros sa vie à une certaine fin, il est impossible de disposer les actions particulieres. Il est impossible de ranger les pieces, à qui n'a une forme du total en sa teste. A quoy faire la provision des couleurs, à qui ne sçait ce qu'il a à peindre? Aucun ne fait certain dessein de sa vie, & n'en delibérons qu'à parcelles. L'archer doit premierement sçavoir où il vise, & puis y accommoder la main, l'arc, la corde, la fiesche, & les mouvemens. Nos conseils fourvoyent, parce qu'ils n'ont pas d'adresse & de but: Nul vent ne fait pour celuy qui n'a point de port destiné. Je ne suis pas d'avis de ce jugement qu'on fit pour Sophocles, de l'avoir argumenté suffisant au maniement des choses domestiques, contre l'accusation de son fils, pour avoir veu l'une de ses tragedies. Ny ne trouve la conjecture des Pariens envoyez pour reformer les Milesiens, suffisante à la consequence qu'ils en tirerent. Visitans l'Isle, ils remarquoient

Qui ont considéré & ordonné le train de leur vie.

Hazard peut beaucoup sur nous, & pour quoy.

Similitude.

12 ESSAIS DE MONTAIGNE.

les terres mieux cultivées, & maisons champêtres mieux gouvernées : Et ayans enregistré le nom des maistres d'icelles, comme ils eurent fait l'assemblée des citoyens en la ville, ils nommerent ces maistres-là pour nouveaux gouverneurs & magistrats: jugeans que soigneux de leurs affaires privées, ils le seroient des publiques. Nous sommes tous des lopins, & d'une contexture si informe & diverse, que chaque piece, chaque moment, fait son jeu.

Perfuaide-toy que c'est une grande chose, de jouer le personnage d'un homme égal à soy. *Senec. Ep. 120.*

Ambition.

Avarice.

Et se trouve autant de difference de nous à nous-mêmes, que de nous à autrui. *Magnum rem puta, unum hominem agere.*

Puis que l'ambition peut apprendre aux hommes, & la vaillance, & la temperance, & la liberalité, voire & la justice : puis que l'avarice peut planter au courage d'un garçon de boutique, nourry à l'ombre & à l'oisiveté, l'assurance de se jeter si loin du foyer domestique, à la mercy des vagues & de Neptune courroucé dans un fragile bateau, & qu'elle apprend encore la discretion & la prudence : & que Venus même fournit de

Paillardise.
Sous la conduite de Venus, la vierge traverse au milieu de ses gardes endormis, pour aller de nuit fouleter vers son amant. *Titul. lib. 2.*

resolution & de hardiesse la jeunesse encore sous la discipline & la verge ; & gendarme le tendre cœur des pucelles au giron de leurs meres ;

*Hac duce custodēs furtim transgressa jacentes,
Ad juvenem tenebris sola puella venit ;*

ce n'est pas tout d'entendement rassis de nous juger simplement par nos actions de dehors : il faut sonder jusqu'au dedans, & voir par quels ressorts se donne le branle. Mais d'autant que c'est une hazardeuse & haute entreprise, je voudrois que moins de gens s'en messassent.



CHAPITRE II.

De l'Yvrognerie.

LE monde n'est que variété & dissemblance. Les vices sont tous pareils en ce qu'ils sont tous vices : & de cette façon l'entendent à l'aventure les Stoïciens : mais encore qu'ils soient esgalement vices , ils ne sont pas vices esgaux : Et celuy qui a franchy de cent pas les limites ,

Vices tout pareils, en ce qu'ils sont vices.

Termes hors desquels avant ou arriere , l'équité ne trouve aucun lieu.
Hor. sat. l. 1.

Quos ultra citraque nequit consistere rectum ,

Sacrilege & larcin.

ne soit de pire condition , que celuy qui n'en est qu'à dix pas , il n'est pas croyable : & que le sacrilege ne soit pire que le larcin d'un chou de nostre jardin :

La raison ne peut prouver , que celuy-la qui brise les rendres choux d'un jardin estrange , faille autant que cet autre , qui s'en va par vol nocturne , moissonner les reliques sacrées des Temples.
Idem. sat. 3.

*Nec vincet ratio , tantumdem ut peccet , idemque ,
Qui teneros caules alieni fregerit horti ,
Et qui nocturnus divum sacra legerit.*

Il y a autant en cela de diversité qu'en aucune autre chose. La confusion de l'ordre & mesure des pechez , est dangereuse : Les meurtriers , les traistres , les tyrans , y ont trop d'acquest : ce n'est pas raison que leur conscience se soulage , sur ce que tel autre ou est

oisif, ou est lascif, ou moins assidu à la devotion : Chacun poise sur le peché de son compagnon, & esleve le sien. Les instructeurs mêmes les rangent souvent mal à mon gré. Comme Socrates disoit ; que le principal office de la sagesse estoit de distinguer les biens & les maux. Nous autres, chez qui le meilleur est toujours en vice, devons dire de même de la science de distinguer les vices : sans laquelle, bien exacte, le vertueux & le meschant demeurent meslez & incognus. Or l'ivrognerie entre les autres, me semble un vice gros & brutal. L'esprit a plus de part ailleurs : & il y a des vices, qui ont je ne sçay quoy de genereux, s'il le faut ainsi dire. Il y en a où la science se mesle, la diligence, la vail- lance, la prudence, l'adresse & la finesse : cetuy-cy est tout corporel & terrestre. Aussi la plus grossiere Nation de celles qui sont aujourd'hui, c'est celle-là seule qui le tient en crédit. Les autres vices altèrent l'entendement, cetuy-cy le renverse, & estonne le corps.

Office principal de la sagesse.

Confusion de l'ordre & mesure de pechez, dangereuse.

Ivrognerie, vice grossier & brutal.

Allemands grands ivrognes.

Quand la force du vin commence à penetrer, une pesanteur de membres s'ensuit tost apres, les jambes sont entravées sous le corps vacillant, l'ame est noyée, la langue aggravée, les yeux ondoyans, la ciameur, les hoquets & les riottes naissent & multiplient.

Lucr. l. 3.

Similitude.

— *cùm vini vis penetravit,
Consequitur gravitas membrorum, præpediuntur
Crura vacillanti, tardescit lingua, madet mens,
Nant oculi, clamor, singultus, jurgia gliscunt.*

Le pire estat de l'homme, c'est où il perd la connoissance & le gouvernement de soy. Et en dit-

on entre autres choses ; que comme le moult bouillant dans un vaisseau , poussé à mont tout ce qu'il y a dans le fonds , aussi le vin fait desbon-

*Vin fait desbon-
der les plus in-
times secrets.*

pris outre mesure.

Tu nous descouvres les pées & les conseils secrets des sages , par l'enjouée gayerie du vin. *Horat. lib. 3.*

*Secrets tenus
par des yvrognes.*

Ayant encore selon les bonnes coutumes , les veines enflées par le vin du soir précédent. *Virg. Ecl. 6.*

*Allemands noyez
de vin , mal-ai-
sez à surmonter.*

Et n'est pas toujours la victoire facile , sur ces gens qui boyaient & qui chancelaient , de goudras de vin. *Juv. sat. 15.*

— *tu sapientium*

Curas , & arcanum jocosio

Consilium retegis Liao.

Joseph recite qu'il tira le ver du nez à un certain Ambassadeur que les ennemis luy avoient envoyé , l'ayant fait boire d'autant. Toutesfois Auguste s'estant fié à Lucius Piso , qui conquist la Thrace , des plus privez affaires qu'il eust , ne s'en trouva jamais mesconté : ny Tyberius de Cossus , à qui il se deschargeoit de tous ses conseils : quoy que nous les sçachions avoir esté si forts sujets au vin , qu'il en a fallu rapporter souvent du Senat , & l'un & l'autre yvre :

Hesterno inflatum venas de more Lyao.

Et commit-on aussi fidelement qu'à Cassius beuveur d'eau , à Cimber le dessein de tuer Cesar : quoy qu'il s'enyvrast souvent : D'où il respondit plaisamment , Que je portasse un tyran , moy , qui ne puis porter le vin ! Nous voyons nos Allemands noyez dans le vin , se souvenir de leur quartier , du mot , & de leur rang.

— *nec facilis victoria de madidis , &
Blasís , atque mero titubantibus .*

Je n'eusse pas creu d'yvresse si profonde, estou-
 fée, & ensevelie, si je n'eusse leu cecy dans les
 histoires: Qu'Attalus ayant convié à souper pour
 luy faire une notable indignité, ce Pausanias, qui
 sur ce mesme sujet, tua depuis Philippus Roy
 de Macedoine (Roy portant par ces belles qua-
 litez tefmoignage de la nourriture qu'il avoit
 prinse en la maison & compagnie d'Epaminon-
 das) il le fit tant boire qu'il peust abandonner
 sa beauté, insensiblement, comme le corps d'une
 putain buissonniere, aux muletiers & nombre
 d'abjects serviteurs de la maison. Et ce que
 m'apprit une Dame que j'honore & prise fort;
 que pres de Bordeaux, vers Castres, ou est sa
 maison, une femme de village, vefve, de chaste
 reputation, sentant de premiers ombrages de
 grosseffe, disoit à ses voisines, qu'elle penseroit
 estre enceinte si elle avoit un mary: Mais du
 jour à la journée, croissant l'occasion de ce
 soupçon, & enfin jusques à l'évidence, elle en
 vint là, de faire declarer au presne de son Egli-
 se, que qui seroit consent de ce fait, en l'ad-
 vouiant, elle promettoit de le lui pardonner, &
 s'il le trouvoit bon, de l'espouser. Un sien
 jeune valet de labourage, enhardy de cette pro-
 clamacion, declara l'avoir trouvee un jour de
 Feste, ayant bien largement pris son vin, en-
 dormie en son foyer si profondement & si in-
 decemment, qu'il s'en peût servir sans l'esveil-

*Ivresses profondes
 des Ensevelies,
 & leurs inconve-
 niens.*

*Femme yvre en-
 ceinte sans le
 sçavoir.*

18 ESSAIS DE MONTAIGNE.

*Yvrongnerie peu
decriée des an-
ciens.*

On dit que le
grand Socrates
mesme, gaigna
jadis la palme
des vertus en
ce combat.
Corn. Eleg. 1.

*Caton, grand
beuveur.*

On tient que
l'ancien Caton
eschauffoit sou-
ventes fois sa
vertu par l'affis-
sance du vin.
Hor. l. 3.

*Boire d'autant
en usage es Na-
tions mieux poli-
etées.*

ler. Ils vivent encore mariez ensemble. Il est certain que l'antiquité n'a pas fort descrié ce vice : les Escrits mesmes de plusieurs Philosophes en parlent bien mollement : & jusques aux Stoïciens, il y en a qui conseillent de se dispenser quelquesfois à boire d'autant, & de s'enivrer pour relascher l'ame.

*Hoc quoque virtutum quodam certamine magnum
Socratem palmam promeruisse ferunt.*

Ce censeur & correcteur des autres, Caton a esté reproché de bien boire.

*Narratur & priscei Catonis
Sæpe mero caluisse virtus.*

Cyrus Roy tant renommé, allegue entre ses autres louanges, pour se preferer à son frere Artaxerxes, qu'il sçavoit beaucoup mieux boire que luy. Et es Nations les mieux reglées, & policées, cét essay de boire d'autant, estoit fort en usage. J'ay ouy dire à Silvius excellent Medecin de Paris, que pour garder que les forces de nostre estomach ne s'appareissent, il est bon une fois le mois de les esveiller par cét excéz, & les picquer pour les garder de s'engourdir. Et escrit-on que les Perses apres le vin, consultoient de leurs principaux affaires. Mon goust & ma complexion est plus ennemie de ce vice, que mon discours : Car outre ce, que je captive aisément mes creances sous l'autorité des

opinions anciennes , je le trouve bien un vice lasche & stupide , mais moins malicieux & dommageable que les autres, qui choquent quasi tous de plus droit fil la société publique. Et si nous ne nous pouvons donner du plaisir qu'il ne nous couste quelque chose , comme ils tiennent ; je trouve que ce vice couste moins à nostre conscience que les autres : outre ce qu'il n'est point de difficile apprest , ny mal-aisé à trouver : considération non mesprisable. Vn homme avancé en dignité & en aage , entre trois principales commoditez , qu'il me disoit lui rester en la vie , comptoit cette-cy : & où les veut-on trouver plus justement qu'entre les naturelles ? Mais il la prenoit mal. La delicatesse y est à fuir , & le soigneux triage de vin. *Delicatesse au vin est à fuir , & pourquoy.* Si vous fondez vostre volupté à le boire friand , vous vous obligez à la douleur de le boire autre. Il faut avoir le goust plus lasche & plus libre. Pour estre bon beuveur , il faut un palais moins tendre. Les Allemans boivent quasi également de tout vin avec plaisir : Leur fin c'est l'avaller , plus que le gouter. Ils en ont bien meilleur marché. Leur volupté est bien plus plantureuse & plus en main. Secondement , boire à la Françoisé à deux repas , & modérément , c'est trop restreindre les faveurs de ce Dieu. Il y faut plus de temps & de constance. Les anciens franchissoient des nuicts entieres à

Boire des anciens.

cét exercice, & y attachoient souvent les jours. Et si faut dresser son ordinaire plus large & plus ferme. J'ay veu un grand Seigneur de mon temps, personnage de hautes entreprises & fameux succez, qui sans effort, & au train de ses repas communs, ne beuvoit guere moins de cinq lots de vin : & ne se monstroit au partir de là, que trop sage & advisé aux despens de nos affaires. Le plaisir, duquel nous voulons tenir compte au cours de nostre vie, doit en employer plus d'espace. Il faudroit, comme des garçons de boutique, & gens de travail, ne refuser nulle occasion de boire, & avoir ce desir tousiours en teste. Il semble que tous les jours nous racourcissions l'usage de cetuy-cy, & qu'en nos maisons, comme j'ay veu en mon enfance, les desjeuners, les refiners, & les collations fussent plus frequentes & ordinaires qu'à present. Seroit-ce qu'en quelque chose nous allussions vers l'amendement ? Vrayement non : Mais ce peut estre, que nous nous sommes beaucoup plus jettez à la paillardise, que nos peres. Ce sont deux occupations, qui s'entr'empeschent en leur vigueur. Elle a affoibly nostre estomac d'une part : & d'autre part la sobriété sert à nous rendre plus coints, plus damerets pour l'exercice de l'amour. C'est merveille des comptes que j'ay ouy faire à mon pere, de la chasteté de son siecle. C'estoit à luy d'en dire,

Seigneur de hautes entreprises, grand beuveur.

Exercice de l'amour, composé par l'yyronnerie.

estant très-avenant & par art & par nature , à l'usage des dames : il parloit peu & bien , & si mesloit son langage de quelque ornement des livres vulgaires , sur tout Espagnols : & entre les Espagnols , luy estoit ordinaire celuy qu'ils nomment Marc - Aurel. Le port , il l'avoit d'une gravité douce , humble , & tres-modereste. Singulier soin de l'honnesteté & de decence de sa personne , & de ses habits , soit à pied , soit à cheval. Monstrueuse foy en ses paroles : & une conscience & Religion en general , penchant plustost vers la superstition que vers l'autre bout. Pour un homme de petite taille , plein de vigueur , & d'une stature droite & bien proportionnée , d'un visage agreable , tirant sur le brun : adroit & exquis en tous nobles exercices. J'ay veu encore des cannes far-

cies de plomb , desquelles on dit qu'il s'exer-

çoit les bras pour se preparer à ruer la barre ,

ou la pierre , ou à l'escrime : Et des fouliers

aux semelles plombées , pour s'allegier au courir

& à sauter. Du prim-saut il a laissé en me-

moire de petits miracles. Je l'ay veu par-delà

soixante ans se moquer de nos allegresses : se

jetter avec sa robe fourrée sur un cheval ,

faire le tour de la table sur son ponce , ne

monter guere en sa chambre , sans s'essancer

trois ou quatre degrez à la fois. Sur mon pro-

pos il disoit , qu'en toute une Province , à

*Exercice de
Nobles.*

*Sauts miracu-
leux.*

*Chasteté merveil-
leuse du siecle de
Montaigne.*

peine y avoit-il une femme de qualité, qui fust mal nommée. Recitoit d'estranges privautez, nommément siennes, avec des honnestes femmes, sans soupçon quelconque. Et de foy, juroit saintement estre venu vierge à son mariage, & si c'estoit après avoir eu longue part aux guerres delà les monts, desquelles il nous a laissé un papier journal de sa main, suivant poinct par poinct ce qui s'y passa, & pour le public & pour son privé. Aussi se maria-il bien avant en aage, l'an M. D. XXVIII. qui estoit son trente-troisiesme, sur le chemin de son retour d'Italie. Revenons à nos bouteilles. Les incommoditez de la vieillesse, qui ont besoin de quelque appuy & rafraichissement, pourroient m'engendrer avec raison, desir de cette faculté : car c'est quasi le dernier plaisir que le cours des ans nous desrobe. La chaleur naturelle, disent les bons compagnons, se prend premierement aux pieds : celle-là touche l'enfance. De là elle monte à la moyenne region, où elle se plante long-temps, & y produit, selon moy, les seuls vrais plaisirs de la vie corporelle : Les autres voluptez dorment au prix. Sur la fin, à la mode d'une vapeur qui va montant & s'exhalant, elle arrive au gosier, où elle fait sa derniere pose. Je ne puis pourtant entendre comment on vienne à allonger le plaisir de boire outre la soif, & se forger en l'imagination

Chaleur naturelle, & ses diverses actions.

Boire outre la soif.

un appetit artificiel & contre nature. Mon estomach n'iroit pas jusques-là : il est assez empêché à venir à bout de ce qu'il prend pour son besoin : Ma constitution est , ne faire cas du boire que pour la suite du manger : & boy à cette cause le dernier coup toujours le plus grand. Et parce qu'en la vieillesse, nous apportons le palais encrassé de reume, ou altéré par quelque autre mauvaise constitution, le vin nous semble meilleur, à mesme que nous avons ouvert & lavé nos pores. Au moins il ne m'advient guere, que pour la premiere fois j'en prenne bien le goust. Anacharsis s'estonnoit que les Grecs beussent sur la fin du repas en plus grands verres qu'au commencement. C'estoit, comme je pense, pour la mesme raison que les Alemans le font, qui commencent lors le combat à boire d'autant. Platon defend aux enfans de boire vin avant dix-huict ans, & avant quarante de s'enyvrer. Mais à ceux qui ont passé les quarante, il pardonne de s'y plaire, & de mesler un peu largement en leurs convives l'influence de Dionysius : ce bon Dieu qui redonne aux hommes la gayeté, & la jeunesse aux vieillards, qui adoucit & amollit les passions de l'ame, comme le fer s'amollit par le feu : & en ses loix, trouve telles assemblées à boire utiles, pourveu qu'il y aye un chef de bande, à les contenir & regler :

*Boire plus grand
à la fin du repas,
d'où procede.*

*Vin defendu aux
enfans.*

*Assemblée à
boire.*

Vertus & proprietez du vin.

Vin pur, contraire à la vieillesse.

*S'il peut forcer une agefferem-
parée à plein
fond. Horat.
l. 5.*

*Ames plus par-
faites, renver-
sées par divers
accidens.*

l'yvresse estant , dit-il , une bonne espreuve & certaine de la nature d'un chacun , & quand & quand propre à donner aux personnes d'aage , le courage de s'esbaudir en danses , & en la musique : choses utiles , & qu'ils n'osent entreprendre en sens rassis. Que le vin est capable de fournir à l'ame , de la temperance , au corps de la santé. Toutesfois ces restrictions , en partie empruntées des Carthaginois , lui plaisent. Qu'on le prenne sobrement en expedition de guerre. Que tout Magistrat & tout Juge s'en abstienne sur le poinct d'exécuter sa charge , & de consulter des affaires publiques. Qu'on n'y employe le jour , temps deu à d'autres occupations : ny cette nuit qu'on destine à faire des enfans. Ils disent que le Philosophe Stilpon aggravé de vieillesse , hasta sa fin à escient , par le breuvage du vin pur. Pareille cause , mais non de propre dessein , suffoqua aussi les forces abbatuës par l'aage du Philosophe Argefilaus. Mais c'est une vieille & plaisante question , si l'ame du sage seroit pour se rendre à la force du vin.

Si munitæ adhibet vim sapientiæ.

A combien de vanité nous pousse cette bonne opinion , que nous avons de nous ? la plus reglée ame du monde & la plus parfaite , n'a que trop à faire à se tenir en pieds , & à se gar-

der de s'emporter par terre de sa propre foiblesse. De mille il n'en est pas une qui soit droite & raffinée un instant de sa vie : & se pourroit mettre en doute , si selon sa naturelle condition elle y peut jamais estre. Mais d'y joindre la constance , c'est sa dernière perfection : je dis quand rien ne la choqueroit : ce que mille accidens peuvent faire. Lucrece , ce grand Poëte , a beau philosopher & se bander , le voilà rendu insensé par un breuvage amoureux. Pensent-ils qu'une apoplexie n'estourdisse aussi bien Socrate , qu'un porte-faix ? Les uns ont oublié leur nom même par la force d'une maladie , & une légère blessure , & renversé le jugement à d'autres. Tant sage qu'il voudra , mais enfin c'est un homme : qu'est-il plus caduc , plus misérable , & plus de neant ? La sagesse ne force pas nos conditions naturelles.

Sagesse sujette à toutes conditions & passions naturelles.

Sudores itaque & pallorem existere toto Corpore , & infringi linguam , vocemque aboriri , Caligare oculos , sonare aures , succidere artus , Denique concidere ex animi terrore videmus.

La paleur & la sueur s'épanchent par tout leur corps , la langue s'entre-coupe , la voix avorte , l'œil s'obscurcit , l'oreille tinte , les membres défaillent , & voyons ces gémissans succomber sous l'effroy de l'ame.
Lucr. 3.

Il faut qu'il fille les yeux au coup qui le menasse : il faut qu'il fremisse planté au bord d'un précipice , comme un enfant : Nature ayant voulu se réserver ces légères marques de son autorité , inexpugnables à notre raison , & à la vertu Stoïque : pour lui apprendre sa morta-

26 ESSAIS DE MONTAIGNE.

Il ne se croit exempt d'aucune des choses qui peuvent toucher l'homme. Tout ce qui est de l'homme, il croit qu'il le regarde. *Terent.*

Heau. Aff. 3.

Heros lacrymans.

En pleurs il parle ainsi lâchant sa flotter aux vents.

Æneid. 6

lité & nostre fadese. Il passit à la peur, il rougit à la honte, il gemit à la colique, sinon d'une voix desesperée & esclatante, au moins d'une voix cassée & enrouée.

Humani à se nihil alienum putat.

Les Poètes qui feignent tout à leur poste, n'osent pas descharger seulement de larmes leurs Heros :

Sic fatur lacrymans, classica immittit habenas.

Luy fuisse de brider & moderer ses inclinations : car de les emporter, il n'est pas en luy. Cetuy-cy, mesme nostre Plutarque si parfait & excellent juge des actions humaines, à voir Brutus & Torquatus tuer leurs enfans, est entré en doute, si la vertu pouvoit donner justes-là : & si ces personnages n'avoient pas esté plustost agitez par quelque autre passion. Toutes actions hors les bornes ordinaires, sont sujettes à sinistre interpretation : d'autant que nostre goust n'advient non plus à ce qui est au dessus de luy, qu'à ce qui est au dessous. Laissons cette autre secte, faisant expresse profession de fierté. Mais quand en la secte mesme estimée la plus molle, nous oyons ces vanteries de Metrodus : *Occupavi te, Fortuna, atque cepi : omnesque aditus tuos interclusi, ut ad me aspirare non posses.* Quand Anaxarchus, par

Je t'ay faisie, je te tiens, ô fortune : car j'ay coupé toutes tes avenues, afin que tu ne me puisses aborder. *Cicer.*
Thusc. 5.

l'ordonnance de Nicocreon tyran de Cypre , *Anaxarchus pilé dans un vaisseau de pierre.* couché dans un vaisseau de pierre , & assommé à coups de mail de fer , ne cesse de dire ,

Frappez, rompez, ce n'est pas Anaxarchus: c'est son estuy que vous pilez. Quand nous oyons nos martyrs, crier au Tyran , au milieu de la flamme , C'est assez rosty de ce costé-là , hache-le , mange-le , il est cuit , recommence de l'autre.

Quand nous oyons en Josèphe cet enfant tout *Constance d'un enfant deschiré de tenailles , & percé d'alefnes.* deschiré de tenailles mordantes , & percé des alefnes d'Antiochus, le deffier encore, criant d'une

voix ferme & assurée : Tyran , tu perds temps , me voicy tousiours à mon aise : où est cette douleur , où sont ces tourmens dequoy tu me menaçois ? n'y sçais-tu que cecy ? ma constance te donne plus de peine , que je n'en sens de ta cruauté : ô lâche belistre tu te rends , & je me renforce : fay-moy plaindre : fay-moy flechir , fay-moy rendre si tu peux : donne courage à tes satellites , & à tes bourreaux : les voila défaillis de cœur , ils n'en peuvent plus : armez-les , acharnez-les. Certes il faut confesser qu'en ces ames là , il y a quelque alteration , & quelque fureur , tant sainte soit-elle. Quand nous arrivons à ces faillies Stoïques , j'aime mieux estre furieux que voluptueux : mot d'Antisthenez , *Μανείειν μάλλον ἢ ἡδαιέειν.* Quand Sextius nous dit , qu'il ayme mieux estre enfermé de la douleur que de la volupté : Quand Epicurus

Fureurs saintes.

28 ESSAIS DE MONTAIGNE.

entreprend de se faire mignarder à la goutte : & lors que refusant le repos & la santé , il deffie de gayeté de cœur , les maux : & que mespriant les douleurs moins aspres , dédaignant de les luitter & les combattre , il en appelle & desire de fortes , poignantes , & dignes de lui ;

Entre les animaux imbeciles & lasches , il souhaite la rencontre d'un sanglier fumeux , ou qu'un roux lior devaille des monts. *Æn. 4.*

*Spumantemque dari pecora inter inertia votis
Optat aprum, aut fulvum descendere monte leonem ;*

qui ne juge que ce sont bouttées d'un courage eslançé hors de son giste ? Nostre ame ne sçauroit de son siege atteindre si haut : il faut qu'elle le quitte & s'esleve , & que prenant le frain aux dents , elle emporte & ravisse son homme si loing , qu'apres il s'estonne luy-mesme de son fait. Comme aux exploits de la guerre , la chaleur du combat pousse les soldats genereux souvent à franchir des pas si hazardeux , qu'estans revenus à eux , ils en transissent d'estonnement les premiers. Comme aussi les Poëtes sont épris souvent d'admiration de leurs propres ouvrages , & ne reconnoissent plus la trace par où ils ont passé une si belle carriere : c'est ce qu'on appelle aussi en eux , ardeur & manie : & comme Platon dit , que pour neant , heurte à la porte de la Poësie un homme rassis ; aussi dit Aristote qu'aucune ame excellente n'est exempte du mélange de la folie. Et a raison d'appeller folie tout eslançe-

Manies & ardeurs Poëtiques.

Folie , que c'est.

ment , tant loüable soit-il , qui surpasse nostre propre jugement & discours : D'autant que la sagesse est un maniment réglé de nostre ame , *Sagesse , que c'est.* & qu'elle conduit avec mesure & proportion , & s'en respond. Platon argumente ainsi , que la faculté de prophetiser est au dessus de nous : *Faculté de prophetiser.* qu'il faut estre hors de nous , quand nous la traittons : il faut que nostre prudence soit offusquée , ou par le sommeil , ou par quelque maladie , ou enlevée de sa place par un ravissement celeste.





C H A P I T R E I I I.

Coustume de l'Isle de Cea.

Philosopher ,
que c'est.

S*I* philosopher c'est douter , comme ils disent , à plus forte raison niaiser & fantastiquer , comme je fais , doit estre douter : car c'est aux apprentifs à enquerir & à débattre , & au cathedrant de refoudre. Mon cathedrant , c'est l'autorité de la volonté divine qui nous regle sans contredit , & qui a son rang au dessus de ces humaines & vaines contestations. Philip-pus estant entré à main armée au Peloponese , quelqu'un disoit à Damidas , que les Lacedemoniens auroient beaucoup à souffrir , s'ils ne se remettoient en sa grace : Et poltron , respondit-il , que peuvent souffrir ceux qui ne craignent point la mort ? On demandoit aussi à Agis , comment un homme pourroit vivre libre ; Mesprisant , dit-il , le mourir. Ces propositions & mille pareilles qui se rencontrent à ce propos , sonnent evidemment quelque chose au delà d'attendre patiemment la mort , quand elle nous vient : car il y a en la vie plusieurs accidens pires à souffrir que la mort mesme : tescmoin cét enfant Lacedemonien , pris par Antigonus , & vendu pour serf , lequel pressé par son maistre de s'employer à quelque

Plusieurs acci-
dens pires à souf-
frir que la mort.

service abject : Tu verras , dit-il , qui tu as acheté , ce me feroit honte de servir , ayant la liberté si à main , & ce disant , se précipita du haut de la maison. Antipater menaçant aisément les Lacedemoniens , pour les renger à certaine sienne demande : Si tu nous menaces de pis que la mort , répondirent-ils , nous mourrons plus volontiers. Et à Philippus leur ayant escrit , qu'il empêcheroit toutes leurs entreprises , Quoy ? nous empêcheras-tu aussi de mourir ? C'est ce qu'on dit , que le sage vit tant qu'il doit , non pas tant qu'il peut , & *Vie du Sage.* que le présent que nature nous ait fait le plus favorable , & qui nous ôte tout moyen de nous plaindre de nostre condition , c'est de nous avoir laissé la clef des champs. Elle n'a ordonné qu'une entrée à la vie , & cent mille issues. Nous pouvons avoir faute de terre pour y vivre , mais de terre pour y mourir , nous n'en pouvons avoir faute , comme respondoit Bojocatus aux Romains. Pourquoi te plains-tu de ce Monde ? il ne te tient pas : si tu vis en peine , ta lascheté en est cause : A mourir il ne reste que le vouloir.

Vbiq̃ mors est : optimè hoc cavit Deus ,

Eripere vitam nemo non homini potest :

At nemo mortem : mille ad hanc aditus patent.

Et ce n'est pas la recepte à une seule maladie , la mort est la recepte à tous maux : C'est un

Issues diverses de la vie.

La mort par tout , les Dieux ont mis ordre , que chascun nous puisse desrober la vie , mais aucun la mort : mille voyes s'ouvrent pour aller vers elle. *Sen. Theb. act. 1. Sc. 1.*

32 ESSAIS DE MONTAIGNE.

*Mort , recette à
sous maux.*

port tres-affeuré , qui n'est jamais à craindre ,
& souvent à rechercher ; tout revient à un ,
que l'homme se donne sa fin , ou qu'il la souf-
fre , qu'il coure au devant de son jour , ou qu'il
l'attende : D'où qu'il vienne c'est toujours
le sien : En quelque lieu que le filet se rompe ,
il y est tout , c'est le bout de la fusée. La plus
volontaire mort , c'est la plus belle. La vie
dépend de la volonté d'autrui , la mort de la

*Mort volonti-
re , la plus belle.*

*Mort dépendante
du vouloir.*

nostre. En aucune chose nous ne devons tant
nous accommoder à nos humeurs , qu'en
celle-là. La reputation ne touche pas une telle
entreprise , c'est folie d'y avoir respect. Le vi-
vre , c'est servir , si la liberté de mourir en est
à dire. Le commun train de la guerison se
conduit aux despens de la vie : on nous incise ,
on nous cauterise , on nous détranche les mem-
bres , on nous soustrait l'aliment , & le sang :
un pas plus outre , nous voilà guéris tout à
fait. Pourquoi n'est la veine du gosier autant
à nostre commandement que la mediane ? Aux
plus fortes maladies , les plus forts remedes.
Servius le Grammairien ayant la goutte , n'y

*Goutte de Ser-
vius.*

trouva meilleur conseil , que de s'appliquer du
poison à tuer ses jambes : qu'elles fussent poda-
gres à leur poste , pourvu qu'elle fussent insen-
sibles. Dieu nous donne assez de congé , quand
il nous met en tel estat , que le vivre nous est
pire que le mourir. C'est foiblesse de céder aux

maux

maux , mais c'est folie de les nourrir. Les Stoïciens disent , que c'est vivre convenablement à nature , pour le sage , de se departir de la vie , encore qu'il soit en plein heur , s'il le fait opportunément : Et au fol de maintenir sa vie , encor qu'il soit miserable , pourveu qu'il soit en la plus grande part des choses qu'ils disent estre selon nature. Comme je n'offense les loix , qui sont faites contre les larrons , quand j'emporte le mien , & que je coupe ma bourse : ny des boute-feux , quand je brusle mon bois : Aussi ne suis-je tenu aux loix faites contre les meurtriers , pour m'estre osté ma vie. Hegesias disoit , que comme la condition de la vie , aussi la condition de la mort devoit dépendre de nostre eslection. Et Diogenes rencontrant le Philosophe Speusippus affligé de longue hydropisie , qui se faisoit porter en litiere , & qui luy escria : Le bon salut , Diogenes : A toy , point de salut , respondit-il , qui souffre le vivre estant en tel estat. De vray quelque temps apres Speusippus se fit mourir , ennuyé d'une si penible condition de vie. Mais cecy ne s'en va pas sans contraste : Car plusieurs tiennent , que nous ne pouvons abandonner cette garnison du Monde , sans le commandement expres de celuy qui nous y a mis : & que c'est à Dieu , qui nous a icy envoyez , non pour nous seulement , ouy bien

*Mort opportune ;
dependante de
l'election du
Sage.*

*Hydropisie de
Speusippus.*

*Mort volontaire ,
defendue de
Dieu.*

34 ESSAIS DE MONTAIGNE.

pour sa gloire & service d'autrui ; de nous donner congé, quand il luy plaira, non à nous de le prendre : Que nous ne sommes pas nés pour nous, ains aussi pour nostre pays : parquoy les loix nous redemandent compte de nous, pour leur intérêt, & ont action d'homicide contre nous : Autrement comme deserteurs de nostre charge, nous sommes punis en l'autre Monde.

Mort volontaire, punie en l'autre monde.

Le lieu prochain est rempli de ces pauvres dolens, qui se meurtrent innocens de leurs mains propres : arrachans & respandans leur ame, importunée de la vision de nostre douce lumiere. *Virgil. Æneid. l. 6.*

Virtu ne tourne jamais le dos aux ascidens.

Comme le chesne dur qui croist sur le fertile mont Algide ; le chef obscur de feuillage, estant tordu des coignés, repréd abondance & vigueur du mesme fer qui l'asaut, au milieu de ses pertes & de ses playes. *Horat. l. 4.*

Ce n'est pas comme tu juges, ô Pere, une vertu de fuir

*Proxima deinde tenent mœsti loca, qui sibi lethum
Infantes peperere manu, lucemque perosi
Projecere animas.*

Il y a bien plus de constance à user la chaisne qui nous tient qu'à la rompre : & plus d'esspreuve de fermeté en Regulus qu'en Caton. C'est l'indiscretion & l'impatience, qui nous haste le pas. Nuls accidens ne font tourner le dos à la vive vertu, elle cherche les maux & la douleur comme son aliment. Les menasses des tyrans, les gehennes & les bourreaux l'animent & la vivifient.

*Duris ut illex tonsa bipennibus
Nigræ feraci frondis in Algido
Per damna, per cades, ab ipso
Ducit opes animumque ferro.*

Et comme dit l'autre :

*Non est ut putas virtus, pater,
Timere vitam, sed malis ingentibus*

Obfiare , nec se vertere ac retro dare.

Rebus in adverfis facile est contemnere mortem.

Fortius ille facit , qui miser effe poteft.

C'est le rôle de la couïardife , non de la vertu , de s'aller tapir dans un creux , sous une tombe maïfve , pour éviter les coups de la fortune. La vertu ne rompt son chemin ny son train , pour orage qu'il face.

Si fractus illabatur orbis

Impavidum ferient ruinæ.

Le plus communement , la fuite d'autres inconveniens , nous pousse à cetuy-cy , voire quelquefois la fuite de la mort , fait que nous y courons :

Hic , rogo , non furor est , ne moriari , mori ?

Comme ceux qui de peur du precipice s'y lancent eux-mesmes.

———— *multos in summa pericula misit*

Venturi timor ipse mali : fortissimus ille est ,

Qui promptus metuenda pati , si cominus inslent ,

Et differre poteft.

———— *usque adeo mortis formidine , vitæ*

Percipit humanos odium , lucisque videndæ ,

Vt sibi consciscant marenti pectore lethum ,

Obliti fontem curarum hunc esse timorem.

faccage quelquefois tellement le cœur des hommes , qu'ils en hayent la vie & la lumiere , se jettans par desespoir au trépas , sans penser que la terreur de ce passage est la vraye source des tourmens de leur esprit. *Lucan. lib. 3.*

cette vie : mais bien de lutter les grâds maux , sans fieschir ny tourner arriere. *Senec. Theb. act. 1.*

La couïardise fait le coup de fortune.

Que si le Ciel fond en ruine , Sa cheute le frappe sans peur. *Hor. l. 3.*

La fuite de la mort y fait quelquefois courir.

Et mourir de peur de mourir , N'est-ce pas follement perir ? *Mart. l. 2.*

L'effroy des maux futurs , a poussé plusieurs personnes en des périls exirêmes : cetuy-là est tres-magnanime , qui se trouvant alegre à porter ceux qui le pressent , les remet pourtant & les diffère. *Lucan. l. 7.*

La crainte de la mort saisit &

*Sepulture ignominieuse de ceux qui s'estoient
1467.*

*Vie ridicule-
ment desdignée
d'aucuns.*

*Celuy qui doit
souffrir un jour
des peines &
des miseres, il
faut qu'il soit
alors en per-
sonne, pour
faire que ces
maux luy puis-
sent advenir.
Ibidem.*

Platon en ses loix ordonne sepulture ignominieuse à celuy qui a privé son plus proche & plus amy, sçavoir est soi-mesme, de la vie, & du cours des destinées, non contraint par jugement public, ny par quelque triste & inevitable accident de la fortune, ny par une honte insupportable, mais par lascheté & foiblesse d'une ame craintive. Et l'opinion qui desdaigne nostre vie, elle est ridicule, car enfin c'est nostre estre, c'est nostre tout. Les choses qui ont un estre plus noble & plus riche, peuvent accuser le nostre; mais c'est contre nature, que nous nous mesprisons & mettons nous-mesmes à nonchaloir: c'est une maladie particuliere, & qui ne se void en aucune autre creature, de se hayr & desdaigner. C'est de pareille vanité, que nous desirons estre autre chose, que ce que nous sommes. Le fruit d'un tel desir ne nous touche pas, d'autant qu'il se contredit & s'empesche en soy: celuy qui desire d'estre fait d'un homme Ange, il ne fait rien pour luy: Il n'en vaudroit de rien mieux: car n'estant plus, qui se resjouyra & ressentira de cet amendement pour luy?

*Debet enim miserè cui fortè agereque futurum est,
Ipse quoque esse in eo tum tempore, cum male
possit
Accidere.*

La securité, l'indolence, l'impassibilité, la

privation des maux de cette vie , que nous achetons au prix de la mort , ne nous apportent aucune commodité. Pour neant évite la guerre , celui qui ne peut jouyr de la paix , & pour neant fuit la peine qui n'a de quoy savourer le repos. Entre ceux du premier advis , il y a eu grand doute sur cecy , quelles occasions sont assez justes , pour faire entrer un homme en ce party , de se tuer : ils appellent cela *εὐλογον ἐξαγγελίαν*. Car quoy qu'ils dient , qu'il faut souvent mourir pour causes legeres , puis que celles qui nous tiennent en vie , ne sont gueres fortes , si y faut-il quelques mesures. Il y a des humeurs fantastiques & sans discours , qui ont poussé , non des hommes particuliers seulement , mais des peuples à se défaire. J'en ay allegué par cy-devant des exemples : nous lisons en outre , des vierges Milesiennes , que par une conspiration furieuse , elles se pendoient les unes apres les autres , jusques à ce que le magistrat y pourveust , ordonnant que celles qui se trouveroient ainsi pendues , fussent traînées du mesme licol toutes nuës par la ville. Quand Threïcion presche Cleomenes de se tuer , pour le mauvais estat de ses affaires , & ayant fuy la mort plus honorable à la bataille qu'il venoit de perdre , d'accepter cette autre , qui luy est seconde en honneur , & ne donner point loisir au victorieux , de luy

Occasions plus justes de se tuer soy-mesme , que celles.

Honeste yssuë.

Vierges Milesiennes , & leur furieuse conspiration.

38 ESSAIS DE MONTAIGNE.

faire souffrir ou une mort, ou une vie hon-
teuse. Cleomenes d'un courage Lacedemonien
& Stoïque, refuse ce conseil comme lasche &
effeminé: C'est une recepte, dit-il, qui ne me
peut jamais manquer, & de laquelle il ne se
faut servir tant qu'il y a un doigt d'esperance
de reste: que le vivre est quelquefois constance
& vaillance, qu'il veut que sa mort mesme
serve à son pays, & en veut faire un acte d'hon-
neur & de vertu. Threïcion se crut dès lors
& se tua. Cleomenes en fit aussi autant de-
puis, mais ce fut apres avoir essayé le dernier
point de la fortune. Tous les inconveniens

*Esperance, jus-
qu'où nous doit
accompagner.*

Le Gladiateur
vaincu, couve
encor quelque
espoir sur la
cruelle areine:
bien que le peu-
ple le menace
du pource enne-
my. *Suïpe Ser.*

ne valent pas qu'on veuille mourir pour les
éviter. Et puis y ayant tant de soudains change-
mens aux choses humaines, il est mal-aisé de
juger à quel point nous sommes justement
au bout de nostre esperance:

*Sperat & in sava victus gladiator arena,
Sit licet infesto pollice turba minax.*

Toutes choses, disoit un mot ancien, sont
esperables à un homme pendant qu'il vit. Ouy,
mais, respond Seneca, pourquoy auray-je
plustost en la teste cela que la fortune peut
routes choses pour celuy qui est vivant, que
cecy, que fortune ne peut rien sur celuy qui
sçait mourir? On voit Josefhe engagé en un
si apparent danger & si prochain, tout un peuple
s'estant eslevé contre luy, que par discours il

*Esperance de
Josephe.*

n'y pouvoit avoir aucune ressource : toutefois estant , comme il dit , conseillé sur ce point par un de ses amis de se defaire , bien luy servit de s'opiniâtrer encore en l'esperance : car la fortune contourna outre toute raison humaine cet accident , si bien qu'il s'en vid delivré sans aucun inconvenient. Et Cassius & Brutus au contraire , acheverent de perdre les reliques de la Romaine liberté , de laquelle ils estoient protecteurs , par la precipitation & temerité , dequoy ils se tuerent avant le temps & l'occasion. A la journée de Serisollas Monsieur d'Anguien essaya deux fois de se donner de l'espée dans la gorge , desesperé de la fortune du combat , qui se porta mal à l'endroit où il estoit ; & cuida par precipitation se priver de la jouïssance d'une si belle victoire. J'ay veu cent lievres se sauver sous les dents des levriers : a *Aliquis carnifici suo superstes fuit.*

b *Multa dies variusque labor mutabilis ævi
Rettulit in melius , multos alterna revivens
Lusit , & in solido rursus fortuna locavit.*

Pline dit , qu'il n'y a que trois sortes de maladies , pour lesquelles éviter on aye droit de se tuer. La plus aspre de toutes , c'est la pierre à la vessie , quand l'urine en est retenuë. Seneque , celles seulement qui esbranlent pour long-temps les offices de l'ame. Pour éviter une pire mort , il y en a qui sont d'avis de la

*More temeraire
& precipitée de
Cassius & de
Brutus.*

a Tel a survest-
cu son bour-
reau. *Senec.
Ep. 13.*

b La suite des
années avec les
divers effets
du variable
temps , ont re-
levé plusieurs
affaires & plu-
sieurs hommes
de pire en meil-
leur etat : puis
tournant fusil-
let , ils ont fait
un jouet d'eux-
mesmes : & de-
rechef apres ,
la fortune s'est
radvisée , & les
a reestablis sur
le solide de la
prosperité.

Æn. 11.

*Maladies pour
lesquelles on a
droit de se tuer.*

*Mort volontaire
de Democritus ,
chef des Æto-
liens.*

prendre à leur poste. Democritus chef des Ætoliens mené prisonnier à Rome , trouva moyen de nuit d'eschapper. Mais fuivy par ses gardes , avant que se laisser reprendre , il se donna de l'espée au travers du corps. Antinoüs

*Mort recherchée
en extrémité.*

& Theodotus , leur ville d'Epire reduite à l'extrémité par les Romains , furent d'avis au peuple de se tuer tous. Mais le conseil de se rendre plustost , ayant gagné , ils allerent chercher la mort , se ruans sur les ennemis , en intention de frapper , non de se couvrir. L'isle de Goze forcée par les Turcs il y a quelques années , un Silicien qui avoit deux belles filles prestes à marier , les tua de sa main , & leur mere apres , qui accourut à leur mort. Cela fait , sortant en ruë avec une arbaleste & une arquebuzé , de deux coups il en tua les deux premiers Turcs , qui s'approcherent de sa porte : & puis mettant l'espée au poing , s'alla messer furieusement , où il fut soudain enveloppé & mis en pieces : se sauvant ainsi du servage , apres en avoir delivré les siens. Les femmes Juifves apres avoir fait circoncire leurs enfans , s'alloient precipiter quand & eux , fuyant la cruauté d'Antiochus. On m'a conté qu'un prisonnier de qualité , estant en nos conciergeries , ses parens advertis qu'il seroit certainement condamné , pour esviter la honte de telle mort , apostèrent un Prestre , pour luy dire ,

que le souverain remede de sa delivrance , estoit qu'il se recommandast à tel Saint , avec tel & tel vœu , & qu'il fust huit jours sans prendre aucun aliment , quelque defaillance & foiblesse qu'il sentist en soy. Il l'en creut , & par ce moyen se deffit sans y penser , de sa vie & du danger. Scribonia conseillant Libo son neveu de se tuer , plustost que d'attendre la main de la justice , luy disoit que c'estoit proprement faire l'affaire d'autrui , que de conserver sa vie , pour la remettre entre les mains de ceux qui la viendroient chercher trois ou quatre jours apres ; & que c'estoit servir ses ennemis , de garder son sang pour leur en faire curée. Il se lit dans la Bible , que Nicanor , persecuteur de la loy de Dieu , ayant envoyé ses satellites , pour saisir le bon vieillard Rafias , *Mort courageuse du vieillard Rafias.* surnommé pour l'honneur de sa vertu , le Pere aux Juifs : comme ce bon homme n'y vid plus d'ordre , sa porte brulée , ses ennemis prests à le saisir , choisissant de mourir genereusement , plustost que de venir entre les mains des meschans , & de se laisser mastiner contre l'honneur de son rang , il se frappa de son espée : mais le coup pour la haste , n'ayant pas esté bien assené , il courut se precipiter du haut d'un mur , au travers de la troupe , laquelle s'escartant & luy faisant place , il cheut droitement sur la teste. Ce neantmoins se sentant encore quelque

reste de vie , il rallumâ son courage , & s'es-
levant en pieds , tout ensanglanté & chargé
de coups , & fauçant la presse , donna jus-
qu'à certain rocher couppé & precipiteux , où
n'en pouvant plus , il print par l'une de ses
playes à deux mains ses entrailles , les deschi-
rant & froissant , & les jetta à travers les pour-
suivans , appellant sur eux & attestant la ven-
geance divine. Des violences qui se font à la
conscience , la plus à esviter à mon advis , c'est
celle qui se fait à la chasteté des femmes ; d'au-
tant qu'il y a quelque plaisir corporel , natu-
rellement meslé parmy : & à cette cause le
dissentiment n'y peut estre assez entier ; &
semble que la force soit meslée à quelque vo-
lonté. L'histoire Ecclesiastique a en reverence
plusieurs tels exemples de personnes devotes ,
qui appellerent la mort à garant contre les ou-
trages que les tyrans preparoient à leur reli-
gion & conscience. Pelagia & Sophronia , toutes
deux canonisées , celle-là se precipita dans la
riviere avec sa mere & ses sœurs , pour esvi-
ter la force de quelques soldats : & cette-cy
se tua aussi pour esviter la force de Maxentius
l'Empereur. Il nous sera à l'aventure honorable
aux siècles advenir , qu'un sçavant autheur de
ce temps , & notamment Parisien , se met en
peine de persuader aux Dames de nostre siècle ,
de prendre plustot tout autre party , que d'entrer

*Violences faites
à la chasteté des
femmes.*

*Mort appelée à
garant par des
femmes , contre
la force des ty-
rans.*

en l'horrible conseil d'un tel desespoir. Je suis marry qu'il n'a sçeu, pour meller à ses contes, le bon mot que j'apprins à Thoulouse d'une femme, passée par les mains de quelques soldats : Dieu soit loué, disoit-elle, qu'au moins une fois en ma vie, je m'en suis saoulée sans peché. A la verité ces cruautez ne sont pas dignes de la douceur Françoisse. Aussi Dieu mercy nostre air s'en void infiniment purgé depuis ce bon advertissement. Suffit qu'elles dient Nenny, en le faisant, suivant la regle du bon Marot. L'Histoire est toute pleine de ceux ^{*Vie peneuse,*} qui en mille façons ont changé à la mort une ^{*chargée à la*} ^{*mort.*} vie peneuse. Lucius Aruntius se tua, pour, ^{Exemples.} disoit-il, fuir, & l'advenir & le passé. Granius Silvanus & Statius Proximus, apres estre pardonnez par Neron, se tuerent : ou pour ne vivre de la grace d'un si meschant homme, ou pour n'estre en peine une autrefois d'un second pardon ; veu sa facilité aux soupçons & accusations, à l'encontre des gens de bien. Spargapizez fils de la Royne Tomyris, prisonnier de guerre de Cyrus, employa à se tuer, la premiere faveur que Cyrus luy fit de le faire destacher, n'ayant pretendu autre fruit de sa liberté, que de venger sur soy la honte de sa prise. Boiez, gouverneur en Eione de la part du Roy Xerxes, assiegé par l'armée des Athéniens sous la conduite de Cimon, refusa la

composition de s'en retourner seurement en Asie avec sa chevance, impatient de survivre à la perte de ce que son maistre luy avoit donné en garde : & apres avoir defendu jusqu'à l'extremité sa ville, n'y restant plus que manger, jetta premierement en la riviere de Staymon tout l'or, & tout ce dequoy il luy sembla l'ennemy pouvoir faire plus de butin. Et puis ayant ordonné d'allumer un grand bucher, & d'égofigiller femmes, enfans, concubines & serviteurs, les mit dans le feu, & puis soy-mesme. Ninachetuen, seigneur Indois, ayant senty le premier vent de la deliberation du Vice-Roy Portugais, de le deposseder, sans aucune cause apparente, de la charge qu'il avoit en Malaca, pour la donner au Roy de Campar : prit à part soy, cette resolution : Il fit dresser un eschafaut plus long que large, appuyé sur des colonnes, royalement tapissé, & orné de fleurs, & de parfums en abondance. Et puis s'estant vestu d'une robbe de drap d'or chargée de quantité de pierreries de haut prix, sortit en rue : & par des degrez monta sur l'eschafaut, en un coin duquel il y avoit un bucher de bois aromatiques allumé. Le monde accourut voir à quelle fin ces preparatifs inaccoustumez. Ninachetuen remonstra d'un visage hardy & mal-content, l'obligation que la Nation Portugaloise lui avoit : combien fidelement

Mort de Ninachetuen, seigneur Indois.

il avoit versé en sa charge : qu'ayant si souvent tesmoigné pour autrui , les armes à la main , que l'honneur luy estoit de beaucoup plus cher que la vie , il n'estoit pas pour en abandonner le soing pour soy-mesme , que fortune luy refusant tout moyen de s'opposer à l'injure qu'on luy vouloit faire , son courage au moins luy ordonnoit de s'en oster le sentiment : & de ne servir de fable au peuple , & de triomphe , à des personnes qui valoient moins que luy. Ce disant , il se jeta dans le feu. Sextilia femme de Scaurus , & Paxea femme de Labeo , pour encourager leurs maris à esviter les dangers qui les pressoient , auxquels elles n'avoient part que par l'intérest de l'affection conjugale ; engagerent volontairement la vie , pour leur servir en cette extrême necessité , d'exemple & de compagnie. Ce qu'elles firent pour leurs maris. Coccius Nerva le fit pour sa patrie , moins utilement , mais de pareil amour. Ce grand Jurisconsulte fleurissant en santé , en richesses , en reputation , en credit , pres de l'Empereur , n'eut autre cause de se tuer , que la compassion du miserable estat de la chose publique Romaine. Il ne se peut rien adjouster à la delicateſſe de la mort de la femme de Fulvius , familier d'Auguste. Auguste ayant descouvert , qu'il avoit esventé un secret important qu'il luy avoit

*Vie engagée
par des femmes ,
pour servir
d'exemples à
leurs maris.*

*Mort delicate
de la femme de
Fulvius.*

fié : un matin qu'il le vint voir, luy en fit une maigre mine. Il s'en retourne au logis plein de desespoir, & dit tout piteusement à sa femme, qu'estant tombé en ce malheur, il estoit resolu de se tuer. Elle tout franchement : Tu ne feras que raison, veu qu'ayant assez souvent experimenté l'incontinence de ma langue, tu ne t'en es point donné de garde. Mais laisse, que je me tue la premiere : & sans autrement marchander, se donna d'une espée dans le corps. Vibius Virius desespéré du salut de sa ville assiegée par les Romains, & de leur misericorde, en la derniere deliberation de leur Senat, apres plusieurs remonstrances employées à cette fin, conclud que le plus beau estoit d'eschapper à la fortune par leurs propres mains. Les ennemis les en auroient en honneur, & Hannibal sentiroit combien de fideles amis il auroit abandonnez : Conviant ceux qui approuveroient son advis, d'aller prendre un bon soupper, qu'on avoit dressé chez luy, où apres avoir fait bonne chere, ils boiroient ensemble de ce qu'on luy presenteroit : breuvage qui delivrerá nos corps des tourmens, nos ames des injures, nos yeux & nos oreilles du sentiment de tant de vilains maux, que les vaincus ont à souffrir des vainqueurs tres-cruels & offensez. J'ay, disoit-il, mis ordre qu'il y aura personnes propres à nous jetter dans un bucher au devant

Mort de Vibius, & de vingt-sept Senateurs par poison.

de mon huis , quand nous serons expirez. Affez de gens approuverent cette haute resolution : peu l'imiterent. Vingt-sept Senateurs le suivirent : & apres avoir essayé d'estouffer dans le vin cette fascheuse pensée , finirent leurs repas par ce mortel mets : & s'entre-embrassans apres avoir en commun deploré le mal-heur de leur pays : les uns se retirerent en leurs maisons , les autres s'arrestèrent , pour estre enterrez dans le feu de Vibius avec luy : & eurent tous la mort si longue , la vapeur du vin ayant occupé les veines , & retardant l'effet du poison , qu'aucuns furent à une heure pres de voir les ennemis dans Capotie , qui fut emportée le lendemain , & d'encourir les miseres qu'ils avoient si cherement fuyes. Taura Jubellius , un autre Citoyen de là mesme , le Consul Fulvius retournant de cette honteuse boucherie qu'il avoit faite de deux cens vingt-cinq Senateurs , le rappella fierement par son nom , & l'ayant arresté : Commande , dit-il , qu'on me massacre aussi apres tant d'autres , afin que tu te puisses vanter d'avoir tué un beaucoup plus vaillant homme que toy. Fulvius le desdaignant , comme insensé : aussi que sur l'heure il venoit de recevoir lettres de Rome , contraires à l'inhumanité de son execution , qui luy lioient les mains : Jubellius continua : Puis que mon pays prins , mes amis morts ,

Cruauté inhumaine de Fulvius.

& ayant occis de ma main ma femme & mes enfans , pour les soustraire à la desolation de cette ruine , il m'est interdit de mourir de la mort de mes concitoyens ; empruntons de la vertu la vengeance de cette vie odieuse. Et tirant un glaive qu'il avoit caché , s'en donna au travers de la poitrine , tombant renversé , & mourant aux pieds du Consul. Alexandre assiegeoit une ville aux Indes , ceux de dedans se trouvant pressés , se resolurent vigoureusement à le priver du plaisir de cette victoire , & s'embraserent universellement tous , quant & leur ville , en despit de son humanité. Nouvelle guerre , les ennemis combattoient pour les sauver , eux pour se perdre , & faisoient pour garentir leur mort , toutes les choses qu'on fait pour garentir sa vie.

Indiens volontairement embrasés.

Mort aspre & précipitée de ceux d'Astapa en Espagne.

Astapa , ville d'Espagne , se trouvant foible de murs & de defense , pour soutenir les Romains , les habitans firent amas de leurs richesses & meubles en la place : & ayant rengé au dessus de ce monceau les femmes & enfans , & l'ayans entouré de bois & matiere propre à prendre feu soudainement , & laissé cinquante jeunes hommes d'entre eux pour l'exécution de leur resolution , firent une sortie , où suivant leur vœu , à faute de pouvoir vaincre , ils se firent tous tuer. Les cinquante , apres avoir massacré toute ame vivante eparse par leur

leur ville, & mis le feu en ce monceau, s'y lancerent aussi, finissans leur genereuse liberté en un état insensible plustost, que douloureux & honteux: & monstrant aux ennemis, que si fortune l'eust voulu, ils eussent eu aussi bien le courage de leur oster la victoire, comme ils avoient eu de la leur rendre & frustratoire & hideuse, voire & mortelle à ceux qui amorcez par la lueur de l'or coulant en cette flamme, s'en estans approchez en bon nombre, y furent suffoquez & bruslez: le reculer leur estant interdit par la foule qui les suivoit. Les Abydeens presséz par Philippus, se resolurent de mesmes: mais estans prins de trop court, le Roy qui eut horreur de voir la precipitation temeraire de cette expedition (les thresors & les meubles qu'ils avoient diversement condamnez au feu & au naufrage, faisis) retirant ses soldats, leur conceda trois jours à se tuer, avec plus d'ordre & plus à l'aise: lesquels ils remplirent de sang & de meurtre au delà de toute hostile cruauté: & ne s'en sauva une seule personne, qui eust pouvoir sur soy. Il y a infinis exemples de pareilles conclusions populaires, qui semblent plus aspres, dautant que l'effect en est plus universel. Elles le sont moins que separées. Ce que le discours ne feroit en chacun, il le fait en tout: l'ardeur de la société ravissant les particuliers jugemens. Les

*Mort temeraire
des Abydeens.*

condamnez qui attendoient l'exécution, du temps de Tybere, perdoient leurs biens, & estoient privez de sépulture : ceux qui l'antici-
poient en se tuans eux-mêmes, estoient en-

*Mort désirée
pour l'esperance
d'un plus grand
bien.*

terrez, & pouvoient faire testament. Mais on
desire aussi quelquefois la mort pour l'esperance
d'un plus grand bien. Je desire, dit Sainct
Paul, estre dissout, pour estre avec Jesus-
Christ : & ; Qui me desprendra de ces liens ?
Cleombrotus Ambraciota ayant leu le Phædon
de Platon, entra en un si grand appetit de la
vie advenir, que sans autre occasion il s'alla

*Désespoir, que
c'est.*

precipiter en la mer. Par où il appert com-
bien improprement nous appellons desespoir
cette dissolution volontaire, à laquelle la cha-
leur de l'esperoir nous porte souvent, & sou-
vent une tranquille & rassise inclination de
jugement. Jacques du Chastel, Evêque de
Soissons, au voyage d'outre-mer que fit Sainct
Louys, voyant le Roy & toute l'armée en
train de revenir en France, laissant les affaires
de la religion imparfaites, print resolution de
s'en aller plustost en paradis : & ayant dit adieu
à ses amis, donna seul à la veue d'un chacun,
dans l'armée des ennemis, où il fut mis en

*Voyages de
Mend. Pinto,
c. 169, p. 783.*

pieces. En certain Royaume de ces nouvelles
terres, au jour d'une solemnelle Procession,
auquel l'Idole qu'ils adorent est promenée en
public, sur un char de merveilleuse grandeur :

outre ce qu'il se void plusieurs detaillans les morceaux de leur chair-vive , à luy offrir : il s'en void nombre d'autres , se prosternans emmy la place , qui se font moudre & briser sous les roties , pour en acquerir apres leur mort , veneration de sainteté , qui leur est renduë. La mort de cét Eveſque les armes en poing , a de la generosité plus , & moins de sentiment : l'ardeur du combat en amusant une partie. Il y a des polices qui se font mellees de regler la justice & opportunité des morts volontaires. En nostre Marseille il se gardoit au temps passé du venin preparé à tout de la ciguë , aux despens publics , pour ceux qui voudroient haſter leurs jours , ayans premierement fait approuver aux six cens , qui estoit leur Senat , les raisons de leur entreprinſe ; & n'estoit loisible autrement que par congé du magistrat , & par occasions legitimes , de mettre la main sur ſoy. Cette loy estoit encore ailleurs. Sextus Pompejus allant en Asie , passa par l'Isle de Cea de Negrepont ; il advint de fortune pendant qu'il y estoit , comme nous l'apprend l'un de ceux de sa compagnie , qu'une femme de grande autorité , ayant rendu compte à ses Citoyens , pourquoy elle estoit resoluë de finir sa vie , pria Pompejus d'assister à sa mort , pour la rendre plus honorable : ce qu'il fit , & ayant

*Morts volontaires
reglées par les
polices.*

*Venin gardé à
Marseille , aux
despens publics ,
pour ceux qui se
voudroient tuer.*

long-temps essayé pour neant , à force d'éloquence (qui luy estoit merueilleusement à main) & de persuasion , de la destourner de ce dessein , souffrit enfin qu'elle se contentast. Elle avoit passé quatre-vingt dix ans , en tres-heureux estat d'esprit & de corps : mais lors couchée sur son liest , mieux parée que de coutume , & appuyée sur le coude : Les Dieux , dit-elle , ô Sextus Pompejus , & plustost ceux que je laisse , que ceux que je vay trouver , te sçachent gré dequoy tu n'as desdaigné d'estre & conseiller de ma vie , & tescmoin de ma mort. De ma part , ayant tousiours essayé le favorable visage de fortune , de peur que l'envie de trop vivre ne m'en fasse voir un contraire , je m'en vay d'une heureuse fin donner congé aux restes de mon ame , laissant de moy deux filles & une legion de nepveux : Cela fait , ayant presché & exhorté les siens à l'union & à la paix , leur ayant departy ses biens , & recommandé les Dieux domestiques à sa fille aînée ; elle print d'une main assurée la coupe où estoit le venin , & ayant fait ses vœux à Mercure , & les prieres de la conduire en quelque heureux siege en l'autre monde , avala brusquement ce mortel breuvage. Or entre tint-elle la compagnie du progres de son operation : & comme les parties de son corps se sentoient saisies de froid l'une apres l'autre :

*Mort courageuse
d'une femme par
poison.*

jusques à ce qu'ayant dit enfin , qu'il arrivoit au cœur & aux entrailles , elle appella ses filles pour luy faire le dernier office , & luy clorre les yeux. Pline recite de certaine Nation Hyperborée , qu'en icelle , pour la douce temperature de l'air , les vies ne se finissent communément que par la propre volonté des habitans : mais qu'estans las & saouls de vivre , ils ont en coustume au bout d'un long aage , apres avoir fait bonne chere , de se precipiter en la mer , du haut d'un certain rocher destiné à ce service. La douleur , & une pire mort , me semblent les plus excusables incitations,

*Mort volontaire
des Hyperborées.*



CHAPITRE IV.

*A demain les affaires.**Recommanda-
tion du langage
d'Amiot.*

IE donne avec raison, ce me semble, la Palme à Jacques Amiot, sur tous nos Escri-
vains François : non seulement pour la naïveté
& pureté du langage, en quoy il surpasse tous
autres, ou pour la constance d'un si long tra-
vail, ou pour la profondeur de son sçavoir,
ayant pû desveloper si heureusement un au-
teur si espineux & ferré (car on m'en dira ce
qu'on voudra, je n'entends rien au Grec, mais
je voy un sens si bien joint & entretenu par
tout en sa traduction, que ou il a certainement
entendu l'imagination vraie de l'Auteur, ou
ayant par longue conversation, planté vivement
dans son ame, une generale idée de celle de
Plutarque, il ne luy a au moins rien presté
qui le desmente, ou qui le desdie) mais sur
tout, je luy sçay bon gré d'avoir sçeu trier &
choisir un Livre si digne & si à propos, pour
en faire present à son pays. Nous autres igno-
rans estions perdus, si ce Livre ne nous eust
relevé du boubier : sa mercy nous ofons à
cette heure & parler & escrire : les Dames en
regentent les maîtres d'escole : c'est nostre
breviaire. Si ce bon homme vit, je lui resi-

*Plutarque Fran-
çois, & son uti-
lité.*

gne Xenophon pour en faire autant. C'est une occupation plus aisée & d'autant plus propre à sa vieillesse. Et puis , je ne sçay comment il me semble , quoy qu'il se demesse bien brusquement & nettement d'un mauvais pas , que toutefois son stile est plus chez soy , quand il n'est pas pressé , & qu'il roule à son aise. J'estois à cette heure sur ce passage , où Plutarque dit de soy-mesme ; que Rusticus assistant à une sienne declamation à Rome , y receut un paquet de la part de l'Empereur , & temporisa de l'ouvrir , jusques à ce que tout fust fait : En quoy (dit-il) toute l'assistance loua singulierement la gravité de ce personnage. De vray , estant sur le propos de la curiosité , & de cette passion avide & gourmande de nouvelles , qui nous fait avec tant d'indiscretion & d'impatience abandonner toutes choses , pour entretenir un nouveau venu , & perbre tout respect & contenance , pour crocheter soudain , où que nous soyons , les lettres qu'on nous apporte ; il a eu raison de louer la gravité de Rusticus : & pouvoit encor y joindre la louange de sa civilité & courtoise , de n'avoir voulu interrompre le cours de sa declamation. Mais je fay doute qu'on le peust louer de prudence : car recevant à l'improveu lettres , & notamment d'un Empereur , il pouvoit bien advenir que le differer à les lire , eust

Curiosité , passion avide de nouvelles.

56 ESSAIS DE MONTAIGNE.

*Nonchalance ,
vice contraire à
la curiosité.*

esté d'un grand prejudice. Le vice contraire à la curiosité, c'est la nonchalance : vers laquelle je panche evidemment de ma complexion , & en laquelle j'ay veu plusieurs hommes si extremes , que trois ou quatre jours apres , on retrouvoit encores en leur pochette les lettres toutes closes , qu'on leur avoit envoyées. Je n'en ouvris jamais , non seulement de celles qu'on m'eust commises : mais de celles mesmes que la fortune m'eust fait passer par les mains. Et fais conscience si mes yeux desrobent par mesgarde , quelque cognoissance des lettres d'importance qu'il lit , quand je suis à costé d'un Grand. Jamais homme ne s'enquit moins , & ne fureta moins és affaires d'autruy. Du temps de nos peres Monsieur de Boutieres cuida perdre Turin : pour , estant en bonne compagnie à soupper , avoir remis à lire un advertissement qu'on lui donnoit des trahisons qui se dressoient contre cette ville , où il commandoit. Et ce mesme Plutarque m'a appris que Julius Cesar se fust sauvé , si allant au Senat , le jour qu'il fut tué par les conjurez , il eust leu un memoire qu'on luy presenta. Et fait aussi le conte d'Archias Tyran de Thebes ; que le soir avant l'exécution de l'entreprise que Pelopidas avoit fait de le tuer , pour remettre son pays en liberté , il luy fut escrit par un autre Archias Athenien de point en point.

*Lecture de lettres
& paquets , ne
doit estre diff-
réc.*

ce qu'on luy preparoit : & que ce paquet luy ayant esté rendu pendant son soupper , il remit à l'ouvrir , disant ce mot , qui depuis passa en proverbe en Grece : A demain les affaires. Vn sage homme peut à mon opinion pour l'intereſt d'autrui , comme pour ne rompre indecemment compagnie ainſi que Ruſticus , ou pour ne diſcontinuer un autre affaire d'importance , remettre à entendre ce qu'on luy apporte de nouveau : mais pour ſon intereſt ou plaisir particulier , meſme s'il eſt homme ayant charge publique , pour ne rompre ſon diſner , voire ny ſon ſommeil , il eſt inexcusable de le faire. Et anciennement eſtoit à Rome la place Conſulaire , qu'ils appelloient , la plus honorable à table , pour eſtre plus à delivre , & plus acceſſible à ceux qui ſurviendroient , pour entretenir celuy qui y ſeroit aſſis. Teſmoignage , que pour eſtre à table , ils ne ſe departoient pas de l'entremiſe d'autres affaires & ſurveſſances. Mais quand tout eſt dit , il eſt malaiſé és actions humaines , de donner reigle ſi juſte par diſcours de raiſon , que la fortune n'y maintienne ſon droit.

Proverbe.

*Place conſulaire
à table , la plus
honorable.*





CHAPITRE V.

De la Conscience.

VOYAGEANT un jour , mon frere fleur de la Brosse & moy , durant nos guerres civiles , nous rencontraſmes un Gentil - homme de bonne façon : il eſtoit du party contraire au noſtre , mais je n'en ſçavois rien , car il ſe contrefaiſoit autre : Et le pis de ces guerres , c'eſt que les cartes ſont ſi meſlées , voſtre ennemy n'eſtant diſtingué d'avec vous d'aucune marque apparente , ny de langage , ny de port , nourry en meſmes loix , mœurs & meſme air ; qu'il eſt mal-aiſé d'y éviter conſuſion & deſordre. Cela me faiſoit craindre à moy-meſme de rencontrer nos troupes , en lieu où je ne fuſſe cogneu , pour n'eſtre en peine de dire mon nom , & de pis à l'adventure. Comme il m'eſtoit autrefois advenu : car en un tel meſcompte , je perdis & hommes & chevaux , & m'y tua t'on miſérablement , entre-autres , un page gentil-homme Italien , que je nourriſſois ſoigneuſement ; & fut eſteinte en luy une très-belle enfance , & pleine de grande eſperance. Mais cetuy - cy en avoit une frayeur ſi eſperduë , & je le voyois ſi mort

à chaque rencontre d'hommes à cheval , & passage de villes , qui tenoient pour le Roy , que je devinay enfin que c'estoient alarmes que sa conscience luy donnoit. Il sembloit à ce pauvre homme , qu'au travers de son masque & des croix de sa cazaque , on iroit lire jusques dans son cœur , ses secretes intentions. Tant est merveilleux l'effort de la conscience : Elle nous fait trahir , accuser , & combattre nous-mesmes , & à faute de tefmoin estranger , elle nous produit contre nous ,

Occultum quatiens animo tortore flagellum.

Ce conte est en la bouche des enfans. Bessus Pœonien reproché d'avoir de gayeté de cœur abbattu un nid de moineaux , & les avoir tuez : disoit avoir eu raison , parce que ces oyfillons ne cessoient de l'accuser faussement du meurtre de son pere. Ce parricide jusques lors avoit esté occulte & inconnu : mais les furies vengeresses de la conscience , le firent mettre hors à celui mesme qui en devoit porter la penitence. Hesiode corrige le dire de Platon , que la peine suit de bien pres le peché : car il dit qu'elle naist en l'instant & quant le peché. Quiconque attend la peine , il la souffre , & quiconque l'a meritée , l'attend. La meschanceté fabrique des tourmens contre soy.

Malum consilium consultori pessimum.

Conscience merveilleuse en ses efforts.

Sa conscience qui luy sert de bourreau , le flagrant d'un fleau secret.
Juv. sat. 13.

Parricide secret, decouvert par celui mesme qui l'avoit commis.

La peine naist quant & quant le peché.

Meschant conseil est pire à son auteur ,
Eras. Adag.

60 ESSAIS DE MONTAIGNE.

Similitude. Comme la mousche guespe picque & offense autruy, mais plus soy-mesme, car elle y perd son aiguillon & sa force pour jamais :

Mousche guespe.
Leur vie en la playe ils jettent. *Georg. 4.*

—— *vitaſque in vulnere ponunt.*

Cantharides. Les Cantharides ont en elles quelque partie qui sert contre leur poison de contrepoison, par une contrariété de nature. Aussi à mesme qu'on prend le plaisir au vice, il s'engendre un desplaisir contraire en la conscience, qui nous tourmente de plusieurs imaginations penibles, veillans & dormans,

D'où il arrive que plusieurs ont souvent parlé resvant de nuit, ou eriaillé l'esprit troublé de fièvre : publians des crimes, qu'ils avoient recelé un long-temps.

*Quippe ubi se multi per somnia sæpe loquentes,
Aut morbo delirantes procraxe feruntur,
Et celata diu in medium peccata dedisse.*

Meschans ne se peuvent cacher.

C'est la premiere punition qu'aucun criminel ne s'absout jamais, par son propre jugement. *Juv. sat. 13.*

Apollodorus songeoit qu'il se voyoit escorcher par les Scythes, & puis bouïllir dedans une marmite, & que son cœur murmuroit en disant : Je te suis cause de tous ces maux. Aucune cachette ne sert aux meschans, disoit Epicurus, parce qu'ils ne se peuvent asseurer d'estre cachez, la conscience les descouvrant à eux-mesmes,

—— *prima est hæc ultio, quòd se
Iudice nemo nocens absolvitur.*

Conscience nous remplit de confiance.

Comme elle nous remplit de crainte, aussi fait elle d'assurance & de confiance. Et je puis dire

avoir marché en plusieurs hazards , d'un pas bien plus ferme , en considération de la secrète science que j'avois de ma volonté , & innocence de mes desseins.

*Conscia mens ut cuique sua est, ita concipit intra
Pectora pro facto, spemque metumque suo.*

Il y en a mille exemples : il suffira d'en alleguer trois , de mesme personnage. Scipion estant un jour accusé devant le peuple Romain d'une accusation importante , au lieu de s'excuser ou de flatter ses juges : Il vous siera bien , leur dit-il , de vouloir entreprendre de juger de la teste de celuy , par le moyen duquel vous avez l'autorité de juger de tout le monde. Et une autrefois , pour toute réponse aux imputations que luy mettoit sus un Tribun du peuple , au lieu de plaider sa cause : Allons , dit-il , mes citoyens , allons rendre graces aux Dieux de la victoire qu'ils me donnerent contre les Carthaginois , en pareil jour que cettuy-cy. Et se mettant à marcher devant vers le temple , voilà toute l'assemblée , & son accusateur mesmes à sa suite. Et Petilius ayant esté suscité par Caton , pour luy demander compte de l'argent manié en la Province d'Antioche , Scipion estant venu au Senat pour cet effect , produisit le livre de raisons qu'il avoit dessous sa robe , & dit , que ce livre en contenoit

Ainsi que cha-
cun cognoist sa
conscience, ain-
sifelon le meri-
te de son fait,
il cognoit inte-
rieurement l'es-
poir ou la crain-
te. *Ovid. Fast. 1.*

Exemples.

*Innocence assen-
rée de Scipion.*

au vray la recepte & la mise : mais comme on le luy demanda pour le mettre au greffe , il le refusa , disant , ne se vouloir pas faire cette honte à soy-mesme : & sa main en la presence du Senat le deschira & mit en pieces. Je ne croy pas qu'une ame cauterizée sçeuft contrefaire une telle assurance ; il avoit le cœur trop gros de nature , & accoutumé à trop haute fortune , dit Tite-Live , pour savoir estre criminel , & se demettre à la bassesse de defendre son innocence. C'est une dangereuse invention que celle des gehennes , & semble que ce soit plustost un essay de patience que de verité. Et celuy qui les peut souffrir , cache la verité , & celuy qui ne les peut souffrir. Car pourquoy la douleur me fera-elle plustost confesser ce qui en est , qu'elle me forcera de dire ce qui n'est pas ? Et au rebours , si celuy qui n'a pas fait ce dequoy on l'accuse , est assez patient pour supporter ces tourmens , pourquoy ne le fera celuy qui l'a fait , un si beau guerdon , que de la vie , luy estant proposé ? Je pense que le fondement de cette invention , vient de la consideration de l'effort de la conscience. Car au coupable il semble qu'elle aide à la torture , pour luy faire confesser sa faute , & qu'elle l'affoiblisse : & de l'autre part qu'elle fortifie l'innocent contre la torture. Pour dire vray , c'est un moyen plein d'incer-

*Gehennes que
c'est , & les dan-
gereux inconve-
niens d'icelles.*

titude & de danger. Que ne diroit-on , que ne feroit-on pour fuyr de fi grievés douleurs ?

Etiam innocentes cogit mentiri dolor.

La douleur force encor l'innocent à mentir. *Sen. prov.*

d'où il advient , que celuy que le juge a gehenné pour ne le faire mourir innocent , il le face mourir & innocent & gehenné. Mille & mille en ont chargé leur teste de fausses confessions. Entre lesquels je logé Philotas , confiderant les circonftances du procez qu'Alexandre luy fit , & le progres de fa gehenne. Mais tant y a que c'est (dit-on) le moins mal que l'humaine foiblesse aye pû inventer : bien inhumainement pourtant , & bien inutilement , à mon advis. Plusieurs nations moins barbares en cela que la Grecque & la Romaine , qui les appellent ainfi , eftiment horrible & cruel de tourmenter & defrompre un homme , de la faute duquel vous estes encore en doute. Que peut-il mais de votre ignorance ? Estes-vous pas injustes , qui pour ne le tuer fans occafions , lui faites pis que de le tuer ? Qu'il foit ainfi , voyez combien de fois il aime mieux mourir fans raifon , que de paffer par cette information plus penible que le fupplice , & qui souvent par fon afpreté devance le fupplice , & l'execute. Je ne fçay d'où je tiens ce conte , mais il rapporte exactement la con-

Gehenne plus penible que le fupplice.

64 ESSAIS DE MONTAIGNE.

science de nostre justice. Vne femme de village accusoit devant le General d'armée , grand justicier , un soldat , pour avoir arraché à ses petits enfans ce peu de bouillie qui luy restoit à les substanter , cette armée ayant tout ravagé. De preuve il n'y en avoit point. Le General apres avoir sommé la femme , de regarder bien à ce qu'elle disoit , d'autant qu'elle seroit coupable de son accusation , si elle mentoit , & elle persistant , il fit ouvrir le ventre au soldat , pour s'esclaircir de la verité du faict : & la femme se trouva avoir raison. Condemnation instructive.



CHAPITRE VI.

De l'Exercitation.

IL est mal-aisé que le discours & l'instruction, encore que nostre creance s'y applique volontiers, soient assez puissans pour nous acheminer jusques à l'action, si outre cela nous n'exerçons & formons notre ame par experience au train auquel nous la voulons renger : autrement quand elle sera au propre des effets, elle s'y trouvera sans doute empeschée. Voilà pourquoy parmy les Philosophes, ceux qui ont voulu atteindre à quelque plus grande excellence, ne se sont pas contentez d'attendre à couvert & en repos les rigueurs de la fortune, de peur qu'elle ne les surprinst inexperimentez & nouveaux au combat : ains ils luy sont allez au devant, & se sont jettez à escient à la preuve des difficultez. Les uns ont abandonné les richesses, pour s'exercer à une pauvreté volontaire : les autres ont recherché le labeur, & une austerité de vie penible, pour se durcir au mal & au travail : d'autres se sont privez des parties du corps les plus cheres, comme de la veuë & des membres propres à la generation, de peur que leur service trop

Philosophes expérimentez.

plaisant & trop mol, ne relaschaft & n'attendrist la fermeté de leur ame. Mais à mourir, qui est la plus grande besongne que nous ayons à faire, l'exercitation ne nous peut ayder. On se peut par usage & par experience fortifier contre les douleurs, la honte, l'indigence, & tels autres accidens : mais quant à la mort, nous ne la pouvons essayer qu'une fois : nous y sommes tous apprentifs, quand nous y venons. Il s'est trouvé anciennement des hommes si excellens mesnagers du temps, qu'ils ont essayé en la mort mesme, de la gouter & savourer : & ont bandé leur esprit, pour voir que c'estoit de ce passage : toutefois ils ne sont pas revenus nous en dire des nouvelles.

Dés que la froide mort tranche une fois la vie, nul ne resfoud jamais survivant à ce jour. *Lucr. 5.*

— *nemo expurgatus extat,
Frigida quem semel est vitæ pausa sequuta.*

Canius Julius, noble Romain, de vertu & fermeté singuliere, ayant esté condamné à la mort par ce maraut de Caligula : outre plusieurs merueilleuses preuves qu'il donna de sa resolution, comme il estoit sur le point de souffrir la main du bourreau, un Philosophe son amy luy demanda : & bien Canius, en quelle demarche est à cette heure vostre ame ? que fait-elle ? en quels pensemens estes vous ? Je pensois, luy respondit-il, à me tenir prest & bandé de toute ma force, pour voir si en cét

instant de la mort, si court & si brief, je pourray appercevoir quelque deslogement de l'ame, & si elle aura quelque ressentiment de son issuë; pour, si j'en apprens quelque chose, en revenir donner apres, si je puis, advertissement à mes amis. Cetuy-cy fut philosophe non seulement jusqu'à la mort, mais en la mort mesme. Quelle assurance estoit-ce, & quelle fierté de courage, de vouloir que sa mort luy servist de leçon, & avoir loisir de penser ailleurs en un si grand affaire?

———— *jus hoc animi morientis habebat.*

Il avoit donc ce beau droit de mourant. :
Lucan. 8.

Il me semble toutefois qu'il y a quelque façon de nous apprivoiser à elle, & de l'essayer aucunement. Nous en pouvons avoir experience, sinon entiere & parfaite, au moins telle qu'elle ne soit pas inutile, & qui nous rende plus fortifiez & assurez. Si nous ne la pouvons joindre, nous la pouvons approcher, nous la pouvons recognoistre: & si nous ne donnons jusqu'à son fort, au moins verrons-nous & en pratiquerons les advenueës. Ce n'est pas sans raison qu'on nous fait regarder à nostre sommeil mesme, pour la ressemblance qu'il a de la mort. Combien facilement nous passons du veiller au dormir, avec combien peu d'intereſt nous perdons la cognoissance de la lumiere & de nous! A l'aventure pourroit sembler inutile

Mort, comme peut estre essayee.

Sommeil, image de la mort.

& contre nature la faculté du sommeil , qui nous prive de toute action & de tout sentiment ; n'estoit que par ce moyen nature nous instruiet , qu'elle nous a pareillement faits pour mourir , que pour vivre , & dès la vie nous presente l'eternel estat qu'elle nous garde apres elle , pour nous y accoustumer & nous en oster la crainte. Mais ceux qui sont tombez par quelque violent accident en defaillance de cœur , & qui y ont perdu tous sentimens , ceux-là à mon advis , ont esté bien pres de voir son vray & naturel visage : Car quant à l'instant & au point du passage , il n'est pas à craindre qu'il porte avec soy aucun travail ou desplaisir : d'autant que nous ne pouvons avoir nul sentiment , sans loisir. Nos souffrances ont besoin de temps , qui est si court & si precipité en la mort , qu'il faut necessairement qu'elle soit insensible. Ce sont les approches que nous avons à craindre : & celles-là peuvent tomber en experience. Plusieurs choses nous semblent plus grandes par imagination , que par effect. J'ay passé une bonne partie de mon aage en une parfaite & entiere santé : je dy non seulement entiere , mais encore allegre & bouillante. Cét estat plein de verueur & de feste , me faisoit trouver si horrible la consideration des malades , que quand je suis venu à les experimenter , j'ay trouvé leurs

Instant du passage de la mort insensible.

pointures molles & lâches au prix de ma crainte. Voicy ce que j'espere tous les jours: Suis-je à couvert chaudement dans une bonne salle, pendant qu'il se passe une nuit orageuse & tempestueuse; je m'estonne & m'afflige pour ceux qui sont lors en la campagne: y suis-je moy-mesme, je ne desire pas seulement d'estre ailleurs. Cela seul, d'estre tousiours enfermé dans une chambre, me sembloit insupportable: je fus incontinent dressé à y estre une semaine, & un mois, plein d'esmotion, d'alteration & de foiblesse: Et j'ay trouvé que lors de ma santé, je plaingnois les malades beaucoup plus que je ne me trouve à plaindre moy-mesme, quand j'en suis: & que la force de mon apprehension encherissoit pres de moitié l'essence & verité de la chose. J'espere qu'il m'en adviendra de mesme de la mort: & qu'elle ne vaut pas la peine que je prens à tant d'apprests que je dresse, & tant de secours que j'appelle & assemble pour en soutenir l'effort. Mais à toutes adventures nous ne pouvons nous donner trop d'avantage. Pendant nos troisiemes troubles, ou deuxiemes (il ne me souvient pas bien de cela) m'estant allé un jour promener à une lieuë de chez moy, qui suis assis dans le moyau de tout le trouble des guerres civiles de France; estimant estre en toute seureté, & si voisin de ma

retraire , que je n'avoÿ point besoin de meilleur equipage , j'avoÿ pris un cheval bien aisé , mais non guere ferme. A mon retour une occasion soudaine s'estant présentée , de m'aider de ce cheval à un service qui n'estoit pas bien de son usage , un de mes gens grand & fort , monté sur un puissant rouffin , qui avoit une bouche desesperée , frais au demeurant & vigoureux ; pour le faire hardy & devancer ses compagnons , vint à le pousser à toute bride droit dans ma route , & fondre comme un colosse sur le petit homme & petit cheval , & le foudroyer de sa roideur & de sa pesanteur , nous envoyant l'un & l'autre les pieds contremont , si bien que voila le cheval abbatu & couché tout estourdy : moy dix ou douze pas au delà , estendu à la renverse , le visage tout meurtry & tout escorché , mon espée que j'avoÿ à la main , à plus de dix pas au delà , ma ceinture en pieces , n'ayant ny mouvement , ny sentiment non plus qu'une foughe. C'est le seul esvanoüissement que j'aye senty , jusques à cette heure. Ceux qui estoient avec moy , apres avoir essayé par tous les moyens qu'ils peurent , de me faire revenir , me tenans pour mort , me prindrent entre leurs bras , & m'emportoient avec beaucoup de difficulté en ma maison , qui estoit loing de là , environ une demy-lieuë françoise. Sur le chemin ,

& apres avoir esté plus de deux grosses heures tenu pour trespallé , je commençay à me mouvoir & respirer : car il estoit tombé si grande abondance de sang dans mon estomach , que pour l'en descharger , nature eut besoin de resusciter ses forces. On me dressa sur mes pieds , ou je rendy un seau plein de boüillons de sang pur : & plusieurs fois par le chemin , il m'en fallut faire de mesme. Par là je commençay à reprendre un peu de vie , mais ce fut par les menus , & par un si long traict de temps , que mes premiers sentimens estoient beaucoup plus approchans de la mort que de Tasso. can. 12. la vie.

*Perche dubbiosa anchor del suo ritorno
Non s'afficura attonita la mente.*

Car encores
doureuse de son
retour , elle ne
peut affermer
son entenda-
ment.

Cette recordation que j'en ay fort empreinte en mon ame , me representant son visage & son idée si pres du naturel , me concilie aucunement à elle. Quand je commençay à y voir , ce fut d'une veue si trouble , si foible , & si morte , que je ne discernois encores rien que la lumiere ,

— *come quel ch'or apre , or chiude
Gli occhi , mezzo tra'l sonno e l'esser desto.*

Il med. c. 8.

Quant aux fonctions de l'ame , elles naissoient avec mesme progres que celles du corps.

Je me vy tout sanglant : car mon pourpoint estoit taché par tout du sang que j'avoÿ rendu. La premiere pensée qui me vint , ce fut que j'avoÿ une harquebuzade en la teste : de vray en mesme temps , il s'en tiroit plusieurs autour de nous. Il me sembloit que ma vie ne me tenoit plus qu'au bout des levres : je fermois les yeux pour ayder (ce me sembloit) à la pousser hors , & prenois plaisir à m'alonguer & à me laisser aller. C'estoit une imagination qui ne faisoit que nager superficiellement en mon ame , aussi tendre & aussi foible que tout le reste : mais à la verité non seulement exempte de desplaisir , ains meslée à cette douceur que sentent ceux qui se laissent glisser au sommeil. Je croy que c'est ce mesme estat , où se trouvent ceux qu'on void defaillans de foiblesse , en l'agonie de la mort : & tiens que nous les plaignons sans cause , estimans qu'ils soient agitez de griesves douleurs , ou qu'ils ayent l'ame pressée de cogitations penibles. C'a esté tousiours mon advis , contre l'opinion de plusieurs , & mesme d'Estienne de la Boëtie ; que ceux que nous voyons ainsi renversez & assoupis aux approches de leur fin , ou accablez de la longueur du mal , ou par accident d'une apoplexie , ou mal caduc ,

Defaillances en l'agonie de la mort , quelles , & d'où causées.

— (*vi morbi sæpe coactus*
Ante oculos aliquis nostros ut fulminis ictu
Concidit , & spumas agit , ingemit , & fremit
artus ,
Desipit , extentat nervos , torquetur , anhelat ,
Inconstanter & in jactando membra fatigat).

Nos yeux
 voyent souvent
 un malade, tre-
 bucher sous
 l'oppression du
 mal, comme
 sous le coup de
 la foudre : il es-
 cume, il gemit,
 son esprit ex-
 travague, les
 membres lui
 trevaillent, il
 allonge les
 nerfs, il pâtit
 une gehenne, il
 haltere, &
 ruant bras &
 jambes çà & là,
 les agite incons-
 tamment. *Luc.*
l. 3.

ou blessez en la teste, que nous oyons grom-
 meler, & rendre par fois des souspirs tren-
 chans: quoy que nous en tirions aucuns signes,
 par où il semble qu'il leur reste encore de la
 cognoissance, & quelques mouvemens que nous
 leur voyons faire du corps; j'ay tousiours pensé,
 dis-je, qu'ils avoient & l'ame & le corps
 ensevely, & endormy.

Vivit , & est vitæ nescius ipse suæ :

Il vit, & ne
 sçait pas s'il
 joit de la vie.
Ovid. Trist. 1.

Et ne pouvois croire qu'à un si grand estonne-
 ment de membres, & si grande defaillance des
 sens, l'ame püst maintenir aucune force au
 dedans pour se recognoistre; & que par ainsi
 ils n'avoient aucun discours qui les tourmen-
 taît, & qui leur püst faire juger & sentir la
 misere de leur condition, & que par conse-
 quent ils n'estoient pas fort à plaindre. Je
 n'imagine aucun estat pour moy si insuppor-
 table & horrible, que d'avoir l'ame vive &
 affligée, sans moyen de se declarer: Comme
 je dirois de ceux qu'on envoie au supplice,
 leur ayant coupé la langue: si ce n'estoit

qu'en cette sorte de mort , la plus muette me semble la mieux seante , si elle est accompagnée d'un ferme visage & grave : Et comme ces miserables prisonniers qui tombent és mains des vilains bourreaux soldats de ce temps , desquels ils sont tourmentez de toute espece de cruel traitement , pour les contraindre à quelque rançon excessive & impossible : tenus cependant en condition & en lieu , où ils n'ont moyen quelconque d'expression & signification de leurs pensées & de leur misere. Les Poëtes ont feint quelques Dieux favorables à la delivrance de ceux qui traïsnoient ainsi une mort languissante :

Dieux favorables aux morts languissans.

Par ordre de Junon , pour desliert son ame, j'offre ce sacrifice au Prince des Enfers.
Æneid. 4.

— — — — — *hunc ego Diti*

Sacrum jussa fero , teque isto corpore solvo.

Et les voix & responses courtes & descoufues , qu'on leur arrache quelquefois à force de crier autour de leurs oreilles , & de les tempester , ou des mouvemens qui semblent avoir quelque consentement à ce qu'on leur demande ; ce n'est pas tesmoignage qu'ils vivent pourtant , au moins une vie entiere. Il nous advient ainsi sur le beguayement du sommeil , avant qu'il nous ait du tout saisis , de sentir comme en songe , ce qui se fait autour de nous , & suivre les voix , d'une oüye trouble & incertaine , qui semble ne donner qu'aux bords de l'ame : & faisons des responses à la

suite des dernières paroles qu'on nous a dites ,
 qui ont plus de fortune que de sens. Or à
 présent que je l'ay essayé par effect , je ne fay
 nul doute que je n'en aye bien jugé jusques
 à cette heure. Car premièrement estant tout
 esvanouïy , je me travaillois d'entre ouvrir mon
 pourpoint à beaux ongles , car j'estoy de-
 farmé , & si sçay que je ne sentoï en l'ima-
 gination rien qui me blessast : Car il y a plu-
 sieurs mouvemens en nous , qui ne partent pas
 de nostre ordonnance.

Semianimesque micant digiti , ferrumque retrac-
tant.

Les doigts à dei-
 my morts bril-
 lent laschans le
 glaive. *Ibidem.*
 10.

Ceux qui tombent , esclancent ainsi les bras au
 devant de leur cheute , par une naturelle im-
 pulsion , qui fait que nos membres se prestent
 des offices , & ont des agitations à part de
 nostre discours :

Falciferos memorant currus abscindere membra ,
Vt tremere in terra videatur ab artubus , id
quod

Decidit abscissum , cum mens tamen atque homi-
nis vis

Mobilitate mali non quit sentire dolorem.

Ils disent que
 les chars armez
 de faux , tran-
 chent les mem-
 bres en cou-
 rant : de sorte
 qu'on voit après
 tressaillir à ter-
 re , ces parcel-
 les de corps de-
 tranchées & res-
 pandues , bien
 que l'ame n'aye
 pu sentir la dou-
 leur par le vîte
 passage du
 coup. *Luc. 3.*

J'avoy mon estomach pressé de ce sang caillé ,
 mes mains y couroient d'elles-mêmes , comme
 elles font souvent où il nous demange , contre
 l'advis de nostre volonté. Il y a plusieurs

*Muscles re-
muans aux tref-
passez apres la
mort.*

animaux, & des hommes mesmes, apres qu'ils sont trespassez, ausquels on void resserer & remuer des muscles. Chacun sçait par experience, qu'il a des parties qui se branlent, dressent & couchent souvent sans son congé. Or ces passions qui ne nous touchent que par l'escorse, ne se peuvent dire nostres : Pour les faire nostres, il faut que l'homme y soit engagé tout entier : & les douleurs que le pied ou la main sentent pendant que nous dormons, ne sont pas à nous. Comme j'approchay de chez moy, où l'alarme de ma cheute avoit desia couru, & que ceux de ma famille m'eurent rencontré, avec les cris accoustumez en telles choses : non seulement je respondois quelque mot à ce qu'on me demandoit, mais encore ils disent que je m'avisay de commander qu'on donnast un cheval à ma femme, que je voyoy s'empestrer & se tracter dans le chemin, qui est montueux & mal-aisé. Il semble que cette consideration deust partir d'une ame esveillée : si est-ce que je n'y estois aucunement : c'estoient des pensemens vains en nué, qui estoient esmeus par les sens des yeux & des oreilles : ils ne venoient pas de chez moy. Je ne sçavoy pourtant ny d'où je venoy, ny où j'alloy, ny ne pouvois poiser & considerer ce qu'on me demandoit : ce sont de legers effects, que les sens produisoient

d'eux-mêmes, comme d'un usage : ce que l'ame y prestoit, c'estoit en songe, touchée bien légèrement, & comme lechée seulement & arrosée par la molle impression des sens. Cependant mon assiette estoit à la verité tres-douce & paisible : je n'avoï affliction ny pour autrui ny pour moy : c'estoit une langueur & une extrême foiblesse, sans aucune douleur. Je vy ma maison sans la recognoistre. Quand on m'eut couché, je senty une infinie douceur en ce repos : car j'avoï esté vilainement tirassé par ces pauvres gens, qui avoient pris la peine de me porter sur leurs bras, par un long & tres-mauvais chemin, & s'y estoient lassés deux ou trois fois les uns apres les autres. On me presenta force remedes, dequoy je n'en reçeus aucun, tenant pour certain, que j'estoy blessé à mort par la teste. C'eüst esté sans mentir une mort bien-heureuse : car la foiblesse de mon ame me gardoit d'en rien juger, & celle du corps d'en rien sentir. Je me laissöy couler si doucement, & d'une façon si molle & si aisée, que je ne sens guere autre action moins poissante que celle-là estoit. Quand je vins à revivre, & à reprendre mes forces,

Vt tandem sensus convalueret mei.

Qui fut deux ou trois heures apres ; je me senty tout d'un train rengager aux douleurs,

Lors qu'ensin
mes esprits se
furent reveil-
lez. *Trist. 2.*

78 ESSAIS DE MONTAIGNE.

ayant les membres tous moulus & froissez de ma cheute : & en fut si mal deux ou trois nuicts apres , que j'en pensay remourir encore un coup , mais d'une mort plus vive , & me sens encore de la secouffe de cette froissure. Je ne veux pas oublier cecy , que la derniere chose en quoy je me pûs remettre , ce fut la souvenance de cét accident : & me fis redire plusieurs fois , où j'alloy , d'où je venoy , à quelle heure cela m'estoit advenu , avant que de le pouvoir concevoir. Quant à la façon de ma cheute , on me la cacheoit , en faveur de celuy qui en avoit esté cause , & m'en forgeoit-on d'autres. Mais long-temps apres , & le lendemain , quand ma memoire vint à s'en-z'ouvrir , & me représenter l'estat où je m'estoy trouvé en l'instant que j'avoy apperceu ce cheval fondant sur moy (car je l'avoy veu à mes talons , & me tins pour mort : mais ce pensément avoit esté si soudain , que la peur n'eut pas loisir de s'y engendrer) il me sembla que c'estoit un esclair qui me fraploit l'ame de secouffe , & que je revenoy de l'autre monde. Ce conte d'un evenement si leger , est assez vain , n'estoit l'instruction que j'en ay tirée pour moy : car à la verité pour s'appriivoiser à la mort , je trouve qu'il n'y a que de s'en avoiser.

*L'homme est une
bonne discipline
à soy-mesme.*

Or , comme dit Pline , chacun est à soy-mesme , une tres-bonne discipline , pourveu qu'il ait la

suffisance de s'espier de près. Ce n'est pas icy ma doctrine, c'est mon estude : & n'est pas la leçon d'autrui, c'est la mienne. Et ne me doit-on pourtant sçavoir mauvais gré, si je la communique. Ce qui me sert, peut aussi par accident servir à un autre. Au demeurant, je ne gaste rien, je n'use que du mien. Et si je fay le fol, c'est à mes despens, & sans l'intereſt de perſonne. Car c'est une folie qui meurt en moy, qui n'a point de ſuite. Nous n'avons nouvelles que de deux ou trois anciens, qui ayent battu ce chemin : Et ſi ne pouvons dire, ſi c'est du tout en pareille maniere à cette-cy, n'en cognoiſſant que les noms. Nul depuis ne s'eſt jetté ſur leur trace : C'eſt une eſpineuſe entreprinſe, & plus qu'il ne ſemble, de ſuivre une alleure ſi vagabonde, que celle de noſtre eſprit : de penetrer les profondeurs opaques de ſes replis internes : de choiſir & arreſter tant de menus airs de ſes agitations : Et eſt un amuſement nouveau & extraordinaire, qui nous retire des occupations communes du monde : oùy des plus recommandées. Il y a pluſieurs années que je n'ay que moy pour viſée à mes penſées, que je ne contre-rolle & n'eſtudie que moy. Et ſi j'eſtudie autre choſe, c'eſt pour ſoudain la coucher ſur moy, ou en moy, pour mieux dire. Et ne me ſemble point faillir, ſi, comme il ſe fait des autres

sciences, sans comparaison moins utiles, je fay part de ce que j'ay apprins en cette-cy: quoy que je ne me contente guere du progrez que j'ay fait. Il n'est description pareille en difficulté, à la description de soy-mesme, ny certes en utilité. Encore se faut-il testonner, encore se faut-il ordonner & renger pour sortir en place. Or je me pare sans cesse: car je me descriis sans cesse. La coustume a fait le parler de soy, vicieux; Et le prohibe obstinément en haine de la vanterie, qui semble tousiours estre attachée aux propres tesmoignages. Au lieu qu'on doit moucher l'enfant; cela s'appelle l'ensifer.

Ventance vicieuse.

Fuyant un mal,
on retombe en
un autre. *Art.*
Poët.

In viciū ducit culpæ fuga.

Je trouve plus de mal que de bien à ce remede. Mais quand il seroit vray, que ce fust necessairement, presumption, d'entretenir le peuple de soy: je ne dois pas suivant mon general dessein, refuser une action qui publie cette maladive qualité, puis qu'elle est en moy, & ne dois cacher cette faute, que j'ay non seulement en usage, mais en profession. Toutefois à dire ce que j'en croy, cette coustume a tort de condamner le vin, parce que plusieurs s'y enyvrent. On ne peut abuser que des choses qui sont bonnes. Et croy de cette regle, qu'elle ne regarde que la populaire defaillance:

Parler de soy, n'est par tout condamnable, ny en tout, & pour quoy.

defaillance : Ce font brides à veaux , desquelles ny les Saintés , que nous oyons si hautement parler d'eux , ny les Philosophes , ny les Theologiens ne se brident. Ne' fay-je moy , quoy que je soye aussi peu l'un que l'autre. S'ils n'en escrivent à point-nommé , au moins , quand l'occasion les y porte ; ne feignent-ils pas de se jeter bien avant sur le trottoir ? Dequoy traite Socrates plus largement que de soy ? A quoy achemine-il plus souvent les propos de ses disciples , qu'à parler d'eux , non pas de la leçon de leur livre , mais de l'estre & branle de leur ame ? Nous nous disons religieusement à Dieu , & à nostre confesseur , comme nos voisins à tout le peuple. Mais nous n'en disons , me respondra-on , que les accusations. Nous disons donc tout : car nostre vertu mesme est fautive & repentable. Mon mestier & mon art , c'est vivre. Qui me defend d'en parler selon mon sens , experience & usage , qu'il ordonne à l'architecte de parler des bastimens non selon soy , mais selon son voisin , selon la science d'un autre , non selon la sienne. Si c'est gloire de publier soy-mesme ses valeurs ; que ne met Cicero en avant l'eloquence de Hortense , Hortense celle de Cicero ? A l'aventure entendent-ils que je tesmoigne de moy par ouvrage & par effets , non pas seulement par des paroles. Je peins principale-

ment mes cogitations , sujet informe , qui ne peut tomber en production ouvrager. A toute peine le puis-je coucher en ce corps aéré de la voix. De plus sages hommes & des plus devots , ont vescu fuyans tous apparens effets. Les effets diroient plus de la fortune que de moy. Ils tesmoignent leur roolle , non pas le mien , si ce n'est conjecturalement & incertainement : Eschantillons d'une montre particuliere. Je m'estalle entier : C'est un *Skeletos* , où d'une veuë les veines , les muscles , les tendons paroissent , chaque piece en son siege. L'effet de la toux en a produit une partie : l'effet de la palleur ou battement de cœur un autre & douteusement. Ce ne sont pas mes gestes que j'escriis , c'est moy , c'est mon essence. Je tien qu'il faut estre prudent à estimer de foy , & pareillement conscientieux à en tesmoigner , soit bas , soit haut indifferemment. Si je me sembloy bon & sage tout à fait , je l'entonneroy à pleine teste. De dire moins de foy qu'il n'y en a , c'est sottise , non modestie : se payer de moins qu'on ne vaut , c'est lascheté & pusillanimité selon Aristote. Nulle vertu ne s'ayde de la fausseté : & la verité n'est jamais matiere d'erreur. De dire de foy plus qu'il n'en y a , ce n'est pas tousiours presumption , c'est encore souvent sottise. Se complaire outre mesure de ce qu'on est , en

Skeletos.

*Estimation de
foy , prudente &
conscientieuse.*

tomber en amour de foy indiscrete, est à mon advis la substance de ce vice. Le suprême remede à le guerir, c'est faire tout le rebours de ce que ceux icy ordonnent; qui en defendant le parler de foy, defendent par consequent encore plus de penser à foy. L'orgueil gist en la pensée: la langue n'y peut avoir qu'une bien legere part. De s'amuser à foy, il leur semble que c'est se plaïre en foy: de se hanter & pratiquer, que c'est se trop cherir. Mais cét excez naist seulement en ceux qui ne se tastent que superficiellement, qui se voyent apres leurs affaires, qui appellent resverie & oysiveté de s'entretenir de foy, & d'estoffer & bastir, faire des Chasteaux en Espagne: s'estimans chose tierce & estrangere à eux-mesmes. Si quelqu'un s'enyvre de sa science, regardant sous foy: qu'il tourne les yeux au dessus vers les siecles passez, il baissera les cornes, y trouvant tant de milliers d'esprits, qui le foulent aux pieds. S'il entre en quelque flatteuse presumption de sa vaillance, qu'il se ramentoive les vies de Scipion, d'Epaminondas, de tant d'armées, de tant de peuples, qui le laissent si loin derriere eux. Nulle particuliere qualité n'en orgueillira celuy, qui mettra quant & quant en compte, tant d'imparfaites & foibles qualitez autres, qui sont en luy, & au bout, la nihilité de l'humaine

Amour indiscrete de foy.

Orgueil, où gist.

84 ESSAIS DE MONTAIGNE.

*Socrates estimé
seul sage , &
pourquoy.* condition. Parce que Socrates avoit seul mordu
à certes au precepte de son Dieu, de se cog-
noistre , & par cét estude estoit arrivé à se
mespriser , il fut estimé seul digne du nom de
Sage. Qui se cognoistra ainsi, qu'il se donne
hardiment à cognoistre par sa bouche.



CHAPITRE VII.

Des recompenses d'honneur.

CEUX qui escrivent la vie d'Auguste Cesar, remarquent cecy en sa discipline militaire ; que des dons il estoit merueilleusement liberal envers ceux qui le meritoient : mais que des pures recompenses d'honneur , il en estoit bien autant espargnant. Si est-ce qu'il avoit esté luy-mesme gratifié par son oncle , de toutes les recompenses militaires , avant qu'il eust jamais esté à la guerre. C'a esté une belle invention , & receuë en la plupart des polices du monde ; d'establir certaines marques vaines & sans prix , pour en honorer & recompenser la vertu : comme sont les couronnes de laurier , de chesne , de meurte , la forme de certain vestement , le privilege d'aller en coche par ville , ou de nuict avecques flambeaux , quelque assiette particuliere aux assemblées publiques , la prerogative d'aucuns surnoms & titres , certaines marques aux armoiries , & choses semblables , dequoy l'usage a esté diversement receu selon l'opinion des Nations , & dure encores. Nous avons pour nostre part , & plusieurs de nos voisins , les ordres de Chevalerie,

*Recompenses
d'honneur & de
vertu militaire.*

Ordre de Chevalerie.

qui ne sont establis qu'à cette fin. C'est à la verité une bien bonne & profitable coustume, de trouver moyen de recognoistre la valeur des hommes rares & excellens, & de les contenter & satisfaire par des payemens, qui ne chargent aucunement le public, & qui ne coustent rien au Prince. Et ce qui a esté tousiours cogneu par experience ancienne, & que nous avons autrefois aussi pû voir entre nous, que les gens de qualité avoient plus de jalousie de telles recompenses, que de celles où il y avoit du gain & du profit; cela n'est pas sans raison & grande apparence. Si au prix qui doit estre simplement d'honneur, on y mesle d'autre commoditez, & de la richesse, ce mefflange au lieu d'augmenter l'estimation, la ravale & en retranche. L'ordre de Saint Michel, qui a esté si long-temps en credit parmy nous, n'avoit point de plus grande commodité que celle-là, de n'avoir communication d'aucune autre commodité. Cela faisoit, qu'autre-fois il n'y avoit ny charge ny estat, quel qu'il fust, auquel la Noblesse pretendist avec tant de desir & d'affection, qu'elle faisoit à l'ordre: ny qualité qui apportast plus de respect & de grandeur: la vertu embrassant & aspirant plus volontiers à une recompense purement sienne, plustost glorieuse, qu'utile. Car à la verité les autres dons n'ont pas leur

*Ordre de Saint
Michel, & ses
commoditez.*

usage si digne , d'autant qu'on les employe à toute sorte d'occasions. Par des richesses on satisfait le service d'un valet , la diligence d'un courrier , le dancier , le voltiger , le parler , & les plus vils offices qu'on reçoive : voire & le vice s'en paye , la flaterie , le maquere-
relage , la trahison : ce n'est pas merveille si la vertu reçoit & desire moins volontiers cette sorte de monnoye commune , que celle qui luy est propre & particuliere , toute noble & genereuse. Auguste avoit raison d'estre beaucoup plus mesnager & plus espargnant de cette-cy , que de l'autre : d'autant que l'honneur est un privilege qui tire sa principale essence de la rareté : & la vertu mesme.

*Recompenses
des richesses ,
quelles.*

*Honneur , que
c'est.*

Cui malus est nemo , quis bonus esse potest.

*Ne jugeant au-
cun pour mes-
chant , Quel-
qu'un te peut-il
sembler juste ?
Mart. l. 12.
Ep. 82.*

On ne remarque pas pour la recommandation d'un homme , qu'il ait soin de la nourriture de ses enfans , d'autant que c'est une action commune , quelque juste qu'elle soit : non plus qu'un grand arbre , où la forest est toute de mesme. Je ne pense pas qu'aucun Citoyen de Sparte se glorifiast de sa vaillance : car c'estoit une vertu populaire en leur nation : & aussi peu de la fidelité & mespris des richesses. Il n'escheit pas de recompense à une vertu , pour grande qu'elle soit , qui est passée en coustume : & ne sçay avec , si nous l'appellerions jamais

*Vaillance des
Citoyens de Spar-
te , vertu popu-
laire.*

grande , estant commune. Puis donc que ces loyers d'honneur , n'ont autre prix & estimation que cette-là , que peu de gens en jouissent ; il n'est , pour les aneantir , que d'en faire largesse. Quand il se trouveroit plus d'hommes qu'au temps passé , qui meritaissent nostre ordre , il n'en falloit pas pourtant corrompre l'estimation. Et peut aisément advenir , que plus le meritent : car il n'est aucune des vertus qui s'espande si aisément que la vaillance militaire. Il y en a une autre vraye , parfaite & philosophique , dequoy je ne parle point (& me fers de ce mot selon nostre usage) bien plus grande que cette-cy , & plus pleine : qui est une force & assurance de l'ame , mesprisant esgalement toute sorte de contraires accidens : equable , uniforme & constante , de laquelle la nostre n'est qu'un bien petit rayon. L'usage , l'institution , l'exemple & la coustume , peuvent tout ce qu'elles veulent en l'establissement de celle dequoy je parle , & la rendent aisément vulgaire : comme il est tres-aisé à voir par l'experience que nous en donnent nos guerres civiles. Et qui nous pourroit joindre à cette heure , & acharner à une entreprinse commune tout nostre peuple , nous ferions refleurir nostre ancien nom militaire. Il est bien certain , que la recompense de l'ordre ne touchoit pas au temps passé seulement la vail-

Vaillance militaire.

Vaillance vraye & philosophique.

Recompense de l'ordre.

lance , elle regardoit plus loin. Ce n'a jamais esté le payement d'un valeureux soldat , mais d'un Capitaine fameux. La science d'obeir ne meritoit pas un loyer si honorable : on y requeroit anciennement une expertise bellique plus universelle , & qui embrassât la pluspart & les plus grandes parties d'un homme militaire , *neque enim eadem militares & imperatoriæ artes sunt* , qui fust encore , outre cela , de condition accommodable à une telle dignité. Mais je dy , quand plus de gens en seroient dignes qu'il ne s'en trouvoit autrefois , qu'il ne falloit pas pourtant s'en rendre plus liberal : & eust mieux valu faillir à n'en estrener pas tous ceux à qui il estoit deu , que de perdre pour jamais , comme nous venons de faire , l'usage d'une invention si utile. Aucun homme de cœur ne daigne s'avantager de ce qu'il a de commun avec plusieurs : Et ceux d'aujourd'huy qui ont moins mérité cette recompense , font plus de contenance de la dédaigner : pour se loger par - là , au rang de ceux à qui on fait tort d'espandre indignement , & avilir cette marque , qui leur estoit particulièrement due. Or de s'attendre en effaçant & abolissant cette cy , de pouvoir soudain remettre en credit , & renouveler une semblable coustume , ce n'est pas entreprinse propre à une saison si licentieuse & malade , qu'est celle où nous nous

Payement ancien des fameux Capitaines.

L'art du soldat & du chef , ne sont pas mesme chose. Vegetius. lib. 4.

trouvons à présent : & en adviendra que la dernière encourra dès sa naissance , les incommoditez qui viennent de ruiner l'autre. Les regles de la dispensation de ce nouvel ordre , auroient besoin d'estre extrêmement tenduës & contraintes , pour luy donner autorité : & cette saison tumultuaire n'est pas capable d'une bride courte & réglée. Outre ce qu'avant qu'on luy puisse donner credit , il est besoin qu'on ait perdu la memoire du premier , & du mespris auquel il est cheu. Ce lieu pourroit recevoir quelque discours sur la consideration de la vaillance , & difference de cette vertu aux autres : mais Plutarque estant souvent retombé sur ce propos , je me messerois pour neant de rapporter icy ce qu'il en dit. Cecy est digne d'estre considéré , que nostre Nation donne à la vaillance le premier degré des vertus , comme son nom montre , qui vient de valeur : & qu'à nostre usage , quand nous disons un homme qui vaut beaucoup , ou un homme de bien , au stile de nostre Cour , & de nostre Noblesse , ce n'est à dire autre chose qu'un vaillant homme : d'une façon pareille à la Romaine. Car la generale appellation de vertu prend chez eux etymologie de la force. La forme propre , & seule , & essentielle , de Noblesse en France , c'est la vacation militaire. Il est vray-semblable que la premiere vertu

Vaillance , premiere vertu.

Vaillant homme , quelle vertu , d'où desnommée entre les Romains.

qui se soit fait paroître entre les hommes , & qui a donné avantage aux uns sur les autres , c'a esté cette - cy : par laquelle les plus forts & courageux se sont rendus maîtres des plus foibles , & ont acquis rang & reputation particuliere : d'où luy est demeuré cét honneur & dignité de langage : ou bien que ces nations estant tres-belliqueuses , ont donné le prix à celle des vertus qui leur estoit plus familiere , & le plus digne titre. Tout ainsi que nostre passion , & cette fievreuse sollicitude que nous avons de la chasteté des femmes , fait aussi qu'une bonne femme , une femme de bien , & femme d'honneur & de vertu , ce ne soit en effet à dire autre chose pour nous , qu'une femme chaste : comme si pour les obliger à ce devoir , nous mettions à nonchaloir tous les autres , & leur laschions la bride à toute autre faute , pour entrer en composition de leur faire quitter cette-cy.

Vacation militaire , unique vertu de la noble Françoise.

Similitude.

Femme de bien & d'honneur , quelle.





C H A P I T R E V I I I.

De l'affection des Peres aux Enfans.

A MADAME D'ESTISSAC.

MADAME, si l'estrangeté ne me sauve, & la nouveauté qui ont accoustumé de donner prix aux choses, je ne fors jamais à mon honneur de cette sottie entreprinse: mais elle est si fantastique, & a un visage si esloigné de l'usage commun, que cela luy pourra donner passage. C'est une humeur melancolique, & une humeur par consequent tres-ennemie de ma complexion naturelle, produite par le chagrin de la solitude, en laquelle il y a quelques années que je m'estoy jetté; qui m'a mis premierement en teste cette resverie de me mesler d'escrire. Et puis me trouvant entierement despourveu & vuide de toute autre matiere, je me suis présenté moy-mesme à moy pour argument & pour objet: C'est le seul livre au monde de son espece, & d'un dessein farouche & extravagant. Il n'y a rien aussi en cette œuvre digne d'estre remarqué, que cette bizarrerie: car à un sujet si vain & si vil, le meilleur ouvrier de l'Vnivers n'eust sceu donner façon qui merite qu'on en face

conte. Or, Madame, ayant à m'y pourtraire au vif, j'en eusse oublié un traitt d'importance, si je n'y eusse représenté l'honneur que j'ay tousiours rendu à vos merites. Et l'ay voulu dire signamment à la teste de ce chapitre : d'autant que parmy vos autres bonnes qualitez, celle de l'amitié que vous avez montré à vos enfans, tient l'un des premiers rangs.

Qui sçaura l'aage auquel Monsieur d'Estillac vostre mary, vous laissa veufve; les grands *Affection maternelle de Madame d'Estillac envers ses enfans.*

& honorables partis qui vous ont esté offerts, autant qu'à Dame de France de vostre condition; la constance & fermeté dequoy vous avez soustenu tant d'années, & au travers de tant d'espineuses difficultez, la charge & conduite de leurs affaires, qui vous ont agitée par tous les coins de France, & vous tiennent encore assiegée : l'heureux acheminement que vous y avez donné, par vostre seule prudence ou bonne fortune : il dira aisement avec moy, que nous n'avons point d'exemple d'affection maternelle en nostre temps plus exprés que le vostre. Je louë Dieu, Madame, qu'elle aye esté si bien employée : car les bonnes esperances que donne de soy Monsieur d'Estillac vostre fils, asseurent assez que quand il sera en aage, vous en tirerez l'obeïssance & reconnaissance d'un tres-bon enfant. Mais d'autant qu'à cause de sa puerilité, il n'a pû remarquer

les extrefmes offices qu'il a receu de vous en fi grand nombre : je veux fi ces efcripts viennent un jour à luy tomber en main, lors que je n'auray plus ny bouche ny parole qui le puiſſe dire, qu'il reçoive de moy ce teſmoignage en toute verité, qui luy ſera encore plus vivement teſmoigné par les bons effets, dequoy fi Dieu plaift-il ſe reſſentira ; qu'il n'eſt Gentil-homme en France, qui doive plus à ſa mere qu'il fait, & qu'il ne peut donner à l'avenir plus certaine preuve de ſa bonté, & de ſa vertu, qu'en vous reconnoiſſant pour telle.

S'il y a quelque loy vraiment naturelle, c'eſt à dire quelque inſtinct, qui ſe voye univerſellement & perpetuellement empreint aux beſtes & en nous, ce qui n'eſt pas ſans controverſe, je puis dire à mon advis, qu'après le ſoin que chaque animal a de ſa conſervation, & de fuir ce qui nuit, l'affection que l'engendrant porte à ſon engeance, tient le ſecond lieu en ce rang. Et parce que nature ſemble nous l'avoir recommandée, regardant à eſtendre & faire aller avant, les pieces ſucceſſives de cette ſienne machine ; ce n'eſt pas merveille, ſi à reculons des enfans aux peres, elle n'eſt pas ſi grande. Joint cette autre conſideration Ariſtotelique : que celui qui bien fait à quelqu'un, l'aime mieux, qu'il n'en eſt

*Affection des
peres aux enfans
plus grande que
des enfans aux
peres, & pour-
quoy.*

aimé : Et celuy à qui il est deu, ayme mieux que celuy qui doit : & tout ouvrier ayme mieux son ouvrage, qu'il n'en seroit aymé, si l'ouvrage avoit du sentiment : d'autant que nous desirons estre, & l'estre consiste en mouvement & action. Parquoy chacun est aucunement en son ouvrage. Qui bien fait, exerce une action belle & honnesté : qui reçoit, l'exerce utile seulement. Or l'utile est de beaucoup moins aimable que l'honneste. L'honneste est stable & permanent, fournissant à celuy qui l'a fait une gratification constante. L'utile se perd & eschappe facilement, & n'en est la memoire ny si frefche ny si douce. Les choses nous sont plus cheres, qui nous ont plus cousté. Et le donner est de plus de coust que le prendre. Puis qu'il a pleu à Dieu nous douer de quelque capacité de discours, afin que comme les bestes nous ne fussions pas servilement assujettis aux loix communes, ains que nous nous y appliquassions par jugement & liberté volontaire ; nous devons bien prester un peu à la simple autorité de Nature, mais non pas nous laisser tyranniquement emporter à elle : la seule raison doit avoir la conduite de nos inclinations. J'ay de ma part le goust estrangement mouffé à ces propensions qui sont produites en nous sans l'ordonnance & entremise de nostre jugement. Comme sur

Honneste preferable à l'utile.

Hommes creés capables de discours, & pourquoy.

Raison & jugement.

ce sujet, duquel je parle, je ne puis revoir cette passion, dequoy on embrasse les enfans à peine encore naiz, n'ayans ny mouvement en l'ame, ny forme recognoissable au corps, par où ils se puissent rendre aimables: & ne les ay pas souffert volontiers nourrir pres de moy. Vne vraye affection & bien réglée, devroit naistre, & s'augmenter avec la cognoissance qu'ils nous donnent d'eux: & lors, s'ils le valent, la propension naturelle marchant quant & quant la raison, les cherir d'une amitié vraiment paternelle: & en juger de mesme s'ils font autres, nous rendans tousiours à la raison, nonobstant la force naturelle. Il en va fort souvent au contraire, & le plus communément nous nous sentons plus esmeus des trepignemens, jeux & niaiseries pueriles de nos enfans; que nous ne faisons apres, de leurs actions toutes formées: comme si nous les avions aimez pour nostre passe-temps, ainsi que des guenons, non ainsi que des hommes. Et tel fournit bien liberalement de jouets à leur enfance, qui se trouve resserré à la moindre despenſe qu'il leur faut estans en aage. Voire il semble que la jalousie que nous avons de les voir paroistre & jouir du monde, quand nous sommes à meisme de le quitter, nous rende plus espargnans & restrains envers eux: Il nous fâche qu'ils

*Affection vraye
& bien réglée en-
vers les enfans,
quelle.*

qu'ils nous marchent sur les talons, comme pour nous solliciter de sortir : Et si nous avions à craindre cela , puis que l'ordre des choses porte qu'ils ne peuvent , à dire verité , estre , ny vivre , qu'aux despens de nostre estre , & de nostre vie , nous ne devons pas nous mesler d'estre peres. Quant à moy , je trouve que c'est cruauté & injustice de ne les recevoir au partage & société de nos biens , & compagnons en l'intelligence de nos affaires domestiques , quand ils en sont capables , & de ne retrancher & resserrer nos commoditez pour pourvoir aux leurs , puis que nous les avons engendrez à cet effet. C'est injustice de voir qu'un pere vieil , cassé , & demy-mort , jouisse seul à un coin du foyer , des biens qui suffiroient à l'avancement & entretien de plusieurs enfans : & qu'il les laisse cependant par faute de moyens , perdre leurs meilleures années , sans se pousser au service public , & cognoissance des hommes. On les jette au desespoir de chercher par quelque voye , pour injuste qu'elle soit , à pourvoir à leur besoin. Comme j'ay veu de mon temps , plusieurs jeunes hommes de bonne maison , si adonnez au larcin , que nulle correction ne les en pouvoit destourner. J'en cognois un bien apparenté , à qui , par la priere d'un sien frere , tres-honneste & brave Gentil-homme , je parlay

Les peres doivent retrancher leurs commoditez pour pourvoir à celles de leurs enfans.

Jeunes hommes fort adonnez & druits au larcin.

une fois pour cét effet. Il me répondit & confessa tout rondement, qu'il avoit esté acheminé à cette ordure par la rigueur & avarice de son pere : mais qu'à present il y estoit si accoustumé, qu'il ne s'en pouvoit garder. Et lors il venoit estre surpris en larcin des bagues d'une Dame, au lever de laquelle il s'estoit trouvé avec beaucoup d'autres. Il me fit souvenir du conte que j'avoy ouï faire d'un autre Gentil-homme, si fait & façonné à ce beau mestier, du temps de sa jeunesse, que venant apres à estre maistre de ses biens, deliberé d'abandonner ce trafic, il ne se pouvoit garder pourtant s'il passoit pres d'une boutique, où il y eust chose dequoy il eust besoin, de la desrober, en peine de l'envoyer payer apres. Et en ay veu plusieurs si dressez & duits à cela, que parmy leurs compagnons mesmes, ils desroboient ordinairement des choses qu'ils vouloient rendre. Je suis Gascon, & si n'est vice auquel je m'entende moins. Je le hay un peu plus par complexion, que je ne l'accuse par discours : Seulement par desir, je ne soustrais rien à personne. Ce quartier en est à la verité un peu plus descrié que les autres de la Françoisë nation. Si est-ce que nous avons veu de nostre temps à diverses fois, entre les mains de la Justice, des hommes de maison, d'autres contrées, convaincus de

Larcin plus frequent aux Gascons, qu'à autres quartiers de François.

plusieurs horribles voleries. Je crains que de cette desbauche il s'en faille aucunement prendre à ce vice des peres. Et si on me respond ce que fit un jour un Seigneur de bon entendement, qu'il faisoit espargne des richesses, non pour en tirer autre fruit & usage, que pour se faire honorer & rechercher aux siens: & que l'aage luy ayant osté toutes autres forces, c'estoit le seul remede qui luy restoit pour se maintenir en autorité dans sa famille, & pour esviter qu'il ne vint à mespris & desdain à tout le monde (de vray non la vieillesse seulement, mais toute imbecillité, selon Aristote, est promotrice d'avarice;) cela est quelque chose: mais c'est la medecine à un mal, duquel on devoit éviter la naissance. Vn pere est bien miserable, qui ne tient l'affection de ses enfans, que par le besoin qu'ils ont de son secours, si cela se doit nommer affection: il faut se rendre respectable par sa vertu, & par sa suffisance, & aimable par sa bonté & douceur de ses mœurs. Les cendres mesmes d'une riche matiere, elles ont leur prix: & les os & reliques des personnes d'honneur, nous avons accoustumé de les tenir en respect & reverence. Nulle vieillesse ne peut estre si caducque & si rance, à un personnage qui a passé en honneur son aage, qu'elle ne soit venerable: & notamment à iès enfans,

Richesses espargnes pour se maintenir en autorité pendant la vieillesse.

Similitude;

Vieillesse des personnes d'honneur, venerables.

Et cettuy-là se trompe fort à mon advis, qui croïd planter une domination plus ferme & plus autorisée, avec la violence, que s'il la fondeit avec l'amour. Teren. Adolph.

L'ame doit estre réglée par raison, & non par la nécessité ou violence.

desquels il faut avoir réglé l'ame à leur devoir par raison, non par nécessité & par le besoin, non par rudesse & par force.

———— & errat longè, mea quidem sententia,
Qui imperium credat esse gravius aut stabilius
Vi quod fit, quàm illud quod amicitia adjungitur.

J'accuse toute violence en l'education d'une ame tendre, qu'on dresse pour l'honneur & la liberté. Il y a je ne sçay quoy de servile en la rigueur, & en la contrainte : & tiens que ce qui ne se peut faire par la raison, & par prudence & adresse, ne se fait jamais par la force. On m'a ainsi eslevé : ils disent qu'en tout mon premier aage, je n'ay tasté des verges qu'à deux coups, & bien mollement. J'ay deu la pareille aux enfans que j'ay eus :

Leonor, fille unique de Montaigne.

Ils me meurent tous en nourrisse : mais Leonor, une seule fille qui est eschappée à cette infortune, a atteint six ans & plus, sans qu'on ait employé à sa conduite, & pour le chastement de ses fautes puerilles (l'indulgence de sa mere s'y appliquant aisement) autre chose que paroles, & bien douces : Et quand mon desir y seroit frustré, il est assez d'autres causes auxquelles nous prendre, sans entrer en reproche avec ma discipline, que je sçay estre juste & naturelle. J'eusse esté beaucoup plus religieux encores en cela vers des masses,

moins nez à servir, & de condition plus libre: j'eusse aimé à leur grossir le cœur d'ingenuité & de franchise. Je n'ay veu autre effet aux verges, sinon de rendre les ames plus lasches, ou plus malicieusement opiniastrés. Voulons-nous estre aimez de nos enfans ? leur voulons-nous ôter l'occasion de souhaiter nostre mort ? combien que nulle occasion d'un si horrible souhait, ne peut estre ny juste ny excusable, *nullum scelus rationem habet* ; accommodons leur vie raisonnablement, de ce qui est en nostre puissance. Pour cela, il ne nous faudroit pas marier si jeunes, que nostre aage vienne quasi à se confondre avec le leur : Car cét inconvenient nous jette à plusieurs grandes difficultez. Je dy spécialement à la Noblesse, qui est d'une condition oysive, & qui ne vit, comme on dit, que de ses rentes : car ailleurs, où la vie est questuaire, la pluralité & compagnie des enfans, c'est un agencement de mesnage, ce sont autant de nouveaux outils & instrumens à s'enrichir. Je me mariay à trente-trois ans, & loüe l'opinion de trente-cinq, qu'on dit estre d'Aristote. Platon ne veut pas qu'on se marie avant les trente : mais il a raison de se moquer de ceux qui font les œuvres de mariage apres cinquante-cinq : & condamne leur engeance indigne d'aliment & de vie. Thales y donna les plus vrayes bornes : qui

Nulla meschanceté n'a de raison.

Pluralité d'enfans, de quelle importance.

Aage capable du mariage.

jeune, respondit à sa mere, le pressant de se marier, qu'il n'estoit pas temps : & , devenu sur l'aage , qu'il n'estoit plus temps. Il faut refuser l'opportunité à toute action importune.

*Pucelage con-
servé bien avant
en l'aage, par les
anciens Gaulois.*

Les anciens Gaulois estimoient à extrefme reproche, d'avoir eu accointance de femme avant l'aage de vingt ans : & recommandoient singulierement aux hommes qui se vouloient dresser pour la guerre, de conserver bien avant en l'aage leur pucelage ; d'autant que les courages s'amollissent & divertissent par l'accouplage des femmes.

*Mais maintenant, conjoint
qu'il a une jeune
épouse, de-
formais joyeux
estoit avaly dās
les affections
de pere & de
mary. Tasso. c.
12.*

*Ma hor congiunto à giovinetta sposa,
Lieto homai de' figli era in vilito
Negli affetti di padre & di marito.*

Muleaffes Roy de Thunes , celui que l'Empereur Charles V. remit en ses Estats, reprochoit la memoire de Mahomet son pere , de sa hantise avec les femmes , l'appellant brode , effeminé , engendreur d'enfans. L'histoire Grecque remarque de Jecus Tarentin , de Chryso , d'Astylyus , de Diopompus , & d'autres ; que pour maintenir leurs corps fermes au service de la course des jeux Olympiques , de la Palestre , & tels exercices , ils se priverent autant que leur dura ce soin , de toute sorte d'acte venerien. En certaine contrée des Indes Espagnoles , on ne permettoit aux hommes de

se marier , qu'après quarante ans , & si le permettoit-on aux filles à dix ans. Vn Gentilhomme qui a trente-cinq ans , il n'est pas temps qu'il fasse place à son fils qui en a vingt : il est luy-mesme au train de paroistre & aux voyages des guerres , & en la Cour de son Prince : il a besoin de ses pieces , & en doit certainement faire part , mais telle part qu'il ne s'oublie pas pour autrui. Et à celui-là peut servir justement cette réponse , que les peres ont ordinairement en la bouche : Je ne me veux pas despoüiller devant que de m'aller coucher. Mais un pere atterré d'années & de maux , privé par sa foiblesse & faute de santé , de la commune société des hommes ; il se fait tort , & aux siens , de couvrir inutilement un grand tas de richesses. Il est assez en estat , s'il est sage , pour avoir desir de se despoüiller afin de se coucher , non pas jusques à la chemise , mais jusques à une robe de nuit bien chaude : le reste des pompes , dequoy il n'a plus que faire , il doit en estrenner volontiers ceux à qui , par ordonnance naturelle , cela doit appartenir. C'est raison qu'il leur en laisse l'usage , puis que Nature l'en prive : autrement sans doute il y a de la malice & de l'envie. La plus belle des actions de l'Empereur Charles V. fut celle-là , à l'imitation d'aucuns anciens de son qualibre ; d'avoir sçeu

*Peres ja vieux ,
doivent laisser
l'usage de leurs
moyens à leurs
enfants.*

reconnoître que la raison nous commande assez de nous despoüiller , quand nos robes nous chargent & empeschent , & de nous coucher quand les jambes nous faillent. Il resigna ses moyens , grandeur & puissance à son fils , lors qu'il sentit defaillir en soy la fermeté & la force pour conduire les affaires , avec la gloire qu'il y avoit acquise.

Donne congé
d'heure au vieil
cheval , si tu
es sage : de
peur que tref-
buchant à la fin
en lice, ou bar-
rant le flanc
pouilif, il n'ap-
presse à rire
aux assistans.

Hor. l. 1. *L'ist.*

Solve senescentem maturè sanus equum , ne

Peccet ad extremum ridendus , & ilia ducat.

Cette faute , de ne se sçavoir reconnoître de bonne heure , & ne sentir l'impuissance & extrefme alteration que l'aage apporte naturellement & au corps & à l'ame , qui à mon opinion est esgale , si l'ame n'en a plus de la moitié , a perdu la reputation de la plupart des grands hommes du monde. J'ay veu de mon temps & cogneu familièrement des personnages de grande autorité , qu'il estoit bien aisé à voir , estre merueilleusement descheus de cette ancienne suffisance , que je cognoissois par la reputation qu'ils en avoient acquise en leurs meilleurs ans. Je les eusse , pour leur honneur , volontiers souhaité retirez en leur maison à leur aise , & deschargez des occupations publiques & guerrieres , qui n'estoient plus pour leurs espaules. J'ay autrefois esté privé en la maison d'un Gentil-homme veuf

& fort vieil , d'une vieilleſſe toutefois aſſez verte. Cettuy-cy avoit pluſieurs filles à marier , & un fils deſſa en aage de paroître : cela chargeoit ſa maiſon de pluſieurs deſpenſes & viſites eſtrangeres , à quoy il prenoit peu de plaſir , non ſeulement pour le ſoin de l'eſpargne , mais encore plus , pour avoir , à cauſe de l'aage , pris une forme de vie fort eſloignée de la noſtre. Je luy dy un jour un peu hardiment , comme j'ay accouſtumé , qu'il luy ſeroit mieux de nous faire place , & de laiſſer à ſon fils ſa maiſon principale , (car il n'avoit que celle-là de bien logée & accommodée) & ſe retirer en une ſienne terre voiſine , où perſonne n'apporterait incommodité à ſon repos , puis qu'il ne pouvoit autrement eſviter noſtre importunité , veu la condition de ſes enfans. Il m'en creut depuis , & ſ'en trouva bien. Ce n'eſt pas à dire qu'on leur donne , par telle voye d'obligation , de laquelle on ne ſe puiſſe plus deſdire : je leur lairrais , moy qui ſuis à meſme de jouïr ce rolle , la jouiſſance de ma maiſon & de mes biens , mais avec liberté de m'en repentir , s'ils m'en donnoient occaſion : je leur en lairrais l'uſage , parce qu'il me ſeroit plus commode : Et de l'autorité des affaires en gros , je m'en reſerverois autant qu'il me plairoit. Ayant toujours jugé que ce doit eſtre un grand contentement à un pere vieil ,

*Retrai des
peres attorrez
d'années, d'avec
leurs enfans.*

de mettre luy-mesme ses enfans en train du gouvernement de ses affaires, & de pouvoir pendant sa vie contreroller leurs déportemens: leur fournissant d'instruction & d'avis suivant l'expérience qu'il en a, & d'acheminer luy-mesme l'ancien honneur & ordre de sa maison en la main de ses successeurs, & se répondre par là des esperances qu'il peut prendre de leur conduite à venir. Et pour cét effet, je ne voudrois pas fuir leur compagnie, je voudrois les esclairer de près, & jouir selon la condition de mon aage, de leur allegresse, & de leurs festes. Si je ne vivoy parmy eux, comme je ne pourroy sans offenser leur assemblée par le chagrin de mon aage, & l'obligation de mes maladies, & sans contraindre aussi & forcer les regles & façons de vivre que j'auroy lors; je voudroy au moins vivre près d'eux en un quartier de ma maison; non pas le plus en parade, mais le plus en commodité. Non comme je vy il y a quelques

Solitude merveilleuse d'un Doyen de S. Hilaire de Poitiers.

années, un Doyen de S. Hilaire de Poitiers, rendu à telle solitude par l'incommodité de sa melancolie, que lors que j'entray en sa chambre, il y avoit vingt-deux ans qu'il n'en estoit forté un seul pas: & si avoit toutes ses actions libres & aisées, sauf un rhume qui luy tomboit sur l'estomach. A peine une fois la semaine, vouloit-il permettre qu'aucun entrast

pour le voir : Il se tenoit tousiours enfermé par le dedans de sa chambre seul, sauf qu'un valet luy portoit une fois le jour à manger, qui ne faisoit qu'entrer & sortir. Son occupation estoit se promener, & lire quelque livre, car il cognoissoit aucunement les Lettres : obstiné au demeurant de mourir en cette desmarche, comme il fit bien-tost apres. J'essayeroy par une douce conversation, de nourrir en mes enfans une vive amitié & bien-veillance non feinte en mon endroit. Ce qu'on gaigne aisément envers des natures bien nées : car si ce sont bestes furieuses, comme nostre siecle en produit à millier, il les faut haïr & fuir pour telles. Je veux mal à cette coutume, d'interdire aux enfans l'appellation paternelle, & leur en enjoindre une estrangere comme plus reverentiale, nature n'ayant volontiers pas suffisamment pourveu à nostre autorité. Nous appellons Dieu tout-puissant, Pere, & nous desdaignons que nos enfans nous en appellent. J'ay reformé cette erreur en ma famille. C'est aussi folie & injustice de priver les enfans qui sont en aage, de la familiarité des peres, & vouloir maintenir en leur endroit une morgue austere & desdaigneuse, esperant par là, les tenir en crainte & obeissance. Car c'est une farce tres-inutile, qui rend les peres ennuyeux aux enfans, & qui pis est,

*Appellation paternelle, de laquelle
autorité.*

*Enfans estans en
aage, ne doivent
estre privés de la
familiarité de
leurs peres, &
pourquoy.*

ridicules. Ils ont la jeunesse & les forces en main, & par conséquent le vent & la faveur du monde : & reçoivent avecques mocquerie, ces mines fieres & tyranniques, d'un homme qui n'a plus de sang, ny au cœur, ny aux veines : vrais espouventails de cheneviere. Quand je pourroy me faire craindre, j'aymeroy encore mieux me faire aimer. Il y a tant de fortes de defauts en la vieillesse, tant d'impuissance, elle est si propre au mespris, que le meilleur acquest qu'elle puisse faire, c'est l'affection & amour des siens : le commandement & la crainte, ce ne sont plus ses armes. J'en ay veu quelqu'un, duquel la jeunesse avoit esté tres-imperieuse ; quand il est venu sur l'aage, quoiqu'il le passe aussi sainement qu'il se peut ; il frappe, il mord, il jure, le plus tempestatif maistre de France : il se ronge de soin & de vigilance, tout cela n'est qu'un bastelage, auquel la famille mesme complotte : du grenier, du celier, voire & de sa bourse, d'autres ont la meilleur part de l'usage, cependant qu'il en a les clefs en sa gibessiere, plus cheres que ses yeux. Cependant qu'il se contente de l'espargne & chicheté de sa table, tout est en desbauche en divers reduits de sa maison, en jeu, & en despense, & en l'entretien des contes de sa vaine colere & prevoiance. Chacun est en sentinelle contre luy.

*Vieillesse pleine
de defauts.*

*Amour preferable
à la crainte.*

Si par fortune quelque chetif serviteur s'y adonne, soudain il luy est mis en soupçon : qualité à laquelle la vieilleffe mord si volontiers de soy-mesme. Quantesfois s'est-il vanté à moy , de la bride qu'il donnoit aux siens , & exacte obeïssance & reverence qu'il en recevoit : combien il voyoit clair en ses affaires !

Ille solus nescit omnia.

Luy seul ignore tout. Ter.
Adelph. Act. 4.

Je ne sçache homme qui püst apporter plus de parties & naturelles & acquises , propres à conserver la maistrise , qu'il fait , & si en est descheu comme un enfant. Partant l'ay-je choisi parmy plusieurs telles conditions que je cognois , comme plus exemplaire. Ce seroit matiere à une question scholastique , s'il est ainsi mieux , ou autrement. En presence , toutes choses luy cedent. Et laisse-on ce vain cours à son autorité , qu'on ne luy résiste jamais : On le croit , on le craint , on le respecte tout son saoul. Donne-il congé à un valet ? il plie son pacquet , le voila party : mais hors de devant luy seulement : Les pas de la vieilleffe sont si lents , les sens si troubles , qu'il vivra & fera son office en mesme maison , un an , sans estre apperceu. Et quand la saison en est , on fait venir des lettres loingtaines , piteuses , suppliantes , pleines de promesses de mieux faire , par où on le remet en grace.

Monsieur fait-il quelque marché ou quelque despeche, qui desplaïse? on la supprime: forgeant tantost apres, assez de causes pour excuser la faute d'execution ou de réponse. Nulles lettres estrangeres ne luy estans premierement apportées, il ne void què celles qui semblent commodés à sa science. Si par cas d'avanture il les saisit, ayant en coustume de se reposer sur certaine personne, de les luy lire, on y trouve sur le champ ce qu'on veut: & fait-on à tous coups, que tel luy demande pardon, qui l'injurie par sa lettre. Il ne void enfin affaires, que par une image disposée & desseignée & satisfactoire le plus qu'on peut, pour n'esveiller son chagrin & son courroux. J'ay veu sous des figures différentes, assez d'œconomies longues, constantes, de tout pareil effet. Il est tousiours proclive aux femmes de disconvenir à leurs maris. Elles saisissent à deux mains toutes couvertures de leur contraster: la premiere excuse leur sert de plenièr justification. J'en ay veu une qui desroboit gros à son mary, pour, disoit-elle à son confesseur, faire ses aumones plus grasses. Fiez-vous à cette religieuse dispensation. Nul maniement ne leur semble avoir assez de dignité, s'il vient de la concession du mary. Il faut qu'elles l'usurpent ou finement, ou fierement & tousiours injurieusement, pour

Femmes proclives de contraster à leurs maris.

lui donner de la grace & de l'autorité. Comme en mon propos, quand c'est contre un pauvre vieillard, & pour des enfans; lors empoignent-elles ce tiltre, & en servent leur passion, avec gloire: & comme en un commun servage, monopolent facilement contre sa domination & gouvernement. Si ce sont masses, grands & fleurissans, ils subornent aussi incontinent ou par force, ou par faveur, & maître d'Hostel & receveur, & tout le reste. Ceux qui n'ont ny femme ny fils, tombent en ce mal-heur plus difficilement, mais plus cruellement aussi & indignement. Le vieil Caton disoit en son temps, qu'autant de valets, autant d'ennemis. Voyez si selon la distance de la pureté de son siècle au nôtre, il ne nous a pas voulu advertir, que femme, fils & valet, autant d'ennemis à nous. Bien sert à la decrepitude de nous fournir le doux benefice d'insaperecevançe & d'ignorance, & facilité à nous laisser tromper. Si nous y mordions, que seroit-ce de nous; mesme en ce temps, où les Juges qui ont à decider nos controverses, sont communement partisans de l'enfance & interessez? Au cas que cette pippérie m'eschappe à voir, au moins ne m'eschappe-il pas, à voir que je suis tres-pippable. Et aura-on jamais assez dit, de quel prix est un amy, à comparaison de ces liaisons civiles? L'image mesme que j'en

Autant de valets, autant d'ennemis.

Facilité facile à se laisser tromper.

voy aux bestes , si pure , avec quelle religion
 je la respecte ! Si les autres me pippent , au
 moins ne me pippe-je pas moy-mesme à m'es-
 timer capable de m'en garder : ny à me ron-
 ger la cervelle pour me rendre tel. Je me
 sauve de telles trahisons en mon propre giron ,
 non par une inquiete & tumultuaire curiosité ,
 mais par diversion plustost , & resolution.
 Quand j'oy reciter l'estat de quelqu'un , je ne
 m'amuse pas à luy : je tourne incontinent les
 yeux à moy , voir comment j'en suis. Tout
 ce qui le touche me regarde. Son accident
 m'advertit & m'esveille de ce costé-là. Tous
 les jours & à toutes heures , nous disons d'un
 autre ce que nous dirions plus proprement de
 nous , si nous savions replier aussi bien qu'es-
 tendre nostre consideration. Et plusieurs autheurs
 blessent en cette maniere la protection de leur
 cause , courant en avant temerairement à l'en-
 contre de celle qu'ils attaquent , & lançant à
 leurs ennemis des traits , propres à leur estre
 relancez plus avantageusement. Feu M. le
 Marechal de Monluc , ayant perdu son fils ,
 qui mourut en l'Isle de Maderes , brave Gentil-
 homme à la verité & de grande esperance ;
 me faisoit fort valoir entre ses autres regrets ,
 le desplaisir & creve-cœur qu'il sentoit de ne
 s'estre jamais communiqué à luy : & d'avoir
 perdu sur cette humeur d'une gravité & grimace
 paternelle ,

*Les peres se doi-
 vent communi-
 quer à leurs en-
 fans , lorsqu'ils
 en sont capables.*

paternelle, la commodité de goûter & bien cognoître son fils: & aussi de luy declarer l'extresme amitié qu'il luy portoit, & le digne jugement qu'il faisoit de sa vertu. Et ce pauvre garçon, disoit-il, n'a rien veu de moy qu'une contenance refroidie & pleine de mespris, & a emporté cette creance, que je n'ay sçeu ny l'aymer ny l'estimer selon son merite. A qui gardoy-je à descouvrir cette singuliere affection que je luy portoy dans mon ame? estoit-ce pas luy qui en devoit avoir tout le plaisir & toute l'obligation? Je me suis contraint & gehenné pour maintenir ce vain masque: & y ay perdu le plaisir de sa conversation, & sa volonté quant & quant, qu'il ne me peut avoir portée autre que bien froide, n'ayant jamais reçu de moy que rudesse, ny senty qu'une façon tyrannique. Je trouve que cette plainte estoit bien prise & raisonnable: Car comme je sçay par une trop certaine experience, il n'est aucune si douce consolation en la perte de nos amis, que celle que nous apporte la science de n'avoir rien oublié à leur dire, & d'avoir eu avec eux une parfaite & entiere communication. O mon amy! En vaux-je mieux d'en avoir le goût, ou si j'en vaux moins? j'en vaux certes bien mieux. Son regret me console & m'honore. Est-ce pas un pieux & plaisant office de ma vie, d'en faire

Consolation la plus douce en la perte de nos amis, quelle.

à tout jamais les obseques? Est-il jouissance qui vaille cette privation? Je m'ouvre aux miens tant que je puis, & leur signifie tres-volontiers l'estat de ma volonté, & de mon jugement envers eux, comme envers un chacun : je me haste de me produire, & de me presenter: car je ne veux pas qu'on s'y mesconte, de quelque part que ce soit. Entre autres coustumes particulieres qu'avoient nos anciens Gaulois, à ce que dit Cesar, cette-cy en estoit l'une; que les enfans ne se presentoient aux peres, ny ne s'osoient trouver en public en leur compagnie, que lors qu'ils commençoient à porter les armes: comme s'ils eussent voulu dire, que lors il estoit aussi saison, que les peres les receussent en leur familiarité & accointance. J'ay veu encore une autre sorte d'indiscretion en aucuns peres de mon temps: qui ne se contentent pas d'avoir privé pendant leur longue vie, leurs enfans de la part qu'ils devoient avoir naturellement en leurs fortunes; mais laissent encore apres eux, à leurs femmes, cette mesme autorité sur tous leurs biens, & loy d'en disposer à leur fantaisie. Et ay cogneu tel Seigneur des premiers officiers de nostre Couronne, ayant par esperance de droit à venir, plus de cinquante mille escus de rente, qui est mort necessiteux & accablé de debtes, aagé de plus de

Enfans des anciens Gaulois ne se presentoient à leurs peres qu'en l'aage de porter les armes, & pourquoy.

Cinquante ans : sa mere en son extreſme decrepitude , jouiſſant encore de tous ſes biens par l'ordonnance du pere ; qui avoit de ſa part veſcu près de quatre-vingts ans. Cela ne me ſemble aucunement raifonnable. Pourtant trouve-je peu d'avancement à un homme de qui les affaires ſe portent bien , d'aller chercher une femme qui le charge d'un grand dot : il n'eſt point de debte eſtrangere qui apporte plus de ruine aux maiſons : mes predeceſſeurs ont communement ſuivy ce conſeil bien à propos , & moy auſſi. Mais ceux qui nous deſconſeillent les femmes riches , de peur qu'elles ſoient moins traitables & recognoiſſantes , ſe trompent , de faire perdre quelque réelle commodité , pour une ſi frivole conjecture. A une femme deſraifonnable , il ne couſte non plus de paſſer par deſſus une raiſon , que par deſſus une autre. Elles s'ayment le mieux où elles ont plus de tort. L'injuſtice les alleche : comme les bonnes , l'honneur de leurs actions vertueuſes : Et en ſont debonnaire d'autant plus , qu'elles ſont plus riches : comme plus volontiers & glorieuſement chaſtes , de ce qu'elles ſont belles. C'eſt raiſon de laiſſer l'adminiſtration des affaires aux meres , pendant que les enfans ne ſont pas en l'aage ſelon les loix pour en manier la charge : mais le pere les a bien mal nourris , s'il ne peut eſperer qu'en leur

Le grand dot apporte grande ruine aux maiſons.

Femmes riches deſconſeillées , & pourquoy.

Femme deſraifonnable, quelles

maturité, ils auront plus de sagesse & de suffisance que sa femme, veu l'ordinaire foiblesse du sexe. Bien seroit-il toutefois à la verité plus contre nature, de faire despendre les meres de la discretion de leurs enfans. On leur doit donner largement dequoy maintenir leur estat selon la condition de leur maison & de leur aage : d'autant que la necessité & l'indigence est beaucoup plus mal-seante & mal-aisée à supporter à elles qu'aux masles : il faut plustost en charger les enfans que la mere. En general, la plus saine distribution de nos biens en mourant, me semble estre, les laisser distribuer à l'usage du pays. Les loix y ont mieux pensé que nous : & vaut mieux les laisser faillir en leur eslection, que de nous hazarder de faillir temerairement en la nostre. Ils ne sont pas proprement nostres, puis que d'une prescription civile & sans nous, ils sont destinez à certains successeurs. Et encore que nous ayons quelque liberté au delà, je tien qu'il faut une grande cause & bien apparente pour nous faire oster à un, ce que sa fortune luy avoit acquis, & à quoy la justice commune l'appelloit : & que c'est abuser contre raison de cette liberté, d'en servir nos fantaisies frivoles & privées. Mon sort m'a fait grace, de ne m'avoir présenté des occasions qui me pussent tenter, & divertir mon affection de

"Distribution la plus saine de nos biens, quand nous mourons, quelle.

la commune & legitime ordonnance. J'en voy
 envers qui c'est temps perdu d'employer un
 long soin de bons offices. Vn mot reçu de
 mauvais biais efface le merite de dix ans. Heu-
 reux qui se trouve à point , pour leur oindre
 la volonté sur ce dernier passage. La voisine
 action l'emporte : non pas les meilleurs & plus
 frequens offices , mais les plus recens & pre-
 sens font l'operation. Ce sont gens qui se joient
 de leurs testamens , comme de pommes ou
 de verges , à gratifier ou chastier chaque action
 de ceux qui y pretendent interest. C'est chose
 de trop longue suite , & de trop de poids ,
 pour estre ainsi promenée à chaque instant :
 & en laquelle les sages se plantent une fois
 pour toutes , regardans sur tout à la raison
 & observance publique. Nous prenons un peu
 trop à cœur ces substitutions masculines , &
 proposons une eternité ridicule à nos noms. *Substitutions
 masculines.*
 Nous poisonons aussi trop les vaines conjectures
 de l'advenir , que nous donnent les esprits pue-
 rils. A l'aventure eut-on fait injustice , de me
 desplacer de mon rang , pour avoir esté le plus
 lourd & plombé , le plus long & desgousté
 en ma leçon , non seulement que tous mes
 freres , mais que tous les enfans de ma pro-
 vince : soit leçon d'exercice d'esprit , soit leçon
 d'exercice de corps. C'est folie de faire des
 triages extraordinaires , sur la foy de ces divi-

118 ESSAIS DE MONTAIGNE.

*Le choix de nos
heritiers ne des-
pend de nous,
pourquoy.*

nations auxquelles nous sommes si souvent trompez. Si on peut blesser cette regle, & corriger les destinées aux choix qu'elles ont fait de nos heritiers, on le peut avec plus d'apparence, en consideration de quelque remarquable & enorme difformité corporelle : vice constant inamendable : & selon nous, grands estimateurs de la beauté, d'important prejudice. Le plaisant dialogue du Legislateur de Platon, avec ses citoyens, fera honneur à ce passage. Comment donc, disent-ils, sentans leur fin prochaine, ne pourrons-nous point disposer de ce qui est à nous, à qui il nous plaira ? O Dieux, quelle cruauté ! Qu'il ne nous soit loisible, selon que les nostres nous auront servy en nos maladies, en nostre vieillesse, en nos affaires, de leur donner plus ou moins selon nos fantaisies ! A quoy le Legislateur respond en cette maniere : Mes amis, qui avez sans doute bien-tost à mourir, il est mal-aisé, & que vous vous cognoissiez, & que vous cognoissiez ce qui est à vous, suivant l'inscription Deiphique. Moy, qui fay les loix, tien que ny vous n'estes à vous, ny n'est à vous ce dont vous jouïssiez. Et vos biens & vous, estes à vostre famille tant passée que future : mais encore plus sont au public, & vostre famille & vos biens. Parquoy de peur que quelque flatteur en vostre vieillesse ou en vostre

maladie , ou quelque passion vous sollicite mal à propos , de faire testament injuste , je vous en garderay. Mais ayant respect & à l'intérêt universel de la cité , & à celui de vostre maison , j'establi ray des loix , & feray sentir , comme de raison , que la commodité particulière doit céder à la commune. Allez-vous-en joyeusement où la nécessité humaine vous appelle. C'est à moy , qui ne regarde pas une chose plus que l'autre , qui autant que je puis , prends soin du general , d'avoir soucy de ce que vous laissez. Revenant à mon propos , il me semble en toutes façons , qu'il naît rarement des femmes à qui la maistrise soit due sur des hommes , sauf la maternelle & naturelle : si ce n'est pour le châtiment de ceux qui par quelque humeur fiévreuse , se sont volontairement soumis à elles : mais cela ne touche aucunement les vieilles , dequoy nous parlons icy. C'est l'apparence de cette considération , qui nous a fait forger & donner pieds si volontiers à cette loy , que nul ne vit oncques , qui prive les femmes de la succession de cette couronne : & n'est guere seigneurie au monde , où elle ne s'allegue comme icy , par une vray-semblance de raison qui l'autorise : mais la fortune luy a donné plus de credit en certains lieux qu'aux autres. Il est dangereux de laisser à leur juge-

Loy privant les femmes de la succession de la couronne.

ment la dispensation de nostre succession, selon le choix qu'elles feront des enfans, qui est à tous les coups inique & fantastique. Car cet appetit desreglé & ce gouff malade, qu'elles ont au temps de leurs grossesses, elles l'ont en l'ame, en tout temps. Communement on les void s'adonner aux plus foibles & malotrus, ou à ceux, si elles en ont, qui leur pendent encore au col. Car n'ayans point assez de force de discours pour choisir & embrasser ce qui le vaut, elles se laissent plus volontiers aller où les impressions de nature sont plus seules : comme les animaux qui n'ont cognoissance de leurs petits, que pendant qu'ils tiennent à leurs mammelles. Au demeurant il est aisé à voir par experience, que cette affection naturelle, à qui nous donnons tant d'autorité, a les racines bien foibles. Pour un fort leger profit, nous arrachons tous les jours leurs propres enfans d'entre les bras des meres, & leur faisons prendre les nostres en charge : nous leur faisons abandonner les leurs à quelque chetive nourrisse, à qui nous ne voulons pas commettre les nostres, ou à quelque chevre : leur défendant non seulement de les allaiter, quelque danger qu'ils en puissent encourir, mais encore d'en avoir aucun soin, pour s'employer de tout au service des nostres. Et voit-on en la pluspart d'entre-elles, s'en-

Affection naturelle des meres, bien foible.

gendrer bien-tost par accoustumance une affection bastarde, plus vehemente que la naturelle; & plus grande sollicitude de la conservation des enfans empruntez, que des leurs propres. Et ce que j'ay parlé des chevres, c'est d'autant qu'il est ordinaire autour de chez moy, de voir les femmes de village, lors qu'elles ne peuvent nourrir les enfans de leurs mammelles, appeller des chevres à leur secours. Et j'ay à cette heure deux lacquais, qui ne tetterent jamais que huit jours lait de femmes. *Affection bastarde.*

Ces chevres sont incontinent duites à venir allaiter ces petits enfans, recognoissent leur voix quand ils crient, & y accourent: si on leur en presente un autre que leur nourrisson, elles le refusent, & l'enfant en fait de mesme d'une autre chevre. J'en vis un l'autre jour, à qui on osta la sienne, parce que son pere ne l'avoit qu'empruntée d'un sien voisin, il ne pût jamais s'adonner à l'autre qu'on luy presenta, & mourut sans doute de faim. *Enfans nourris par des chevres.*

Les bestes alterent & abastardissent aussi aisement que nous, l'affection naturelle. Je croy qu'en ce que recite Herodote de certain destroit de la Lybie, il y a souvent du mesconte: il dit qu'on s'y mesle aux femmes indifferemment: mais que l'enfant ayant force de marcher, trouve son pere, celui vers lequel en la presse, la naturelle inclination porte les premiers pas. *Chevres duites à allaiter les enfans.*

Affection naturelle des bestes, s'abastardit aisement.

Or à confiderer cette fimple occafion d'aimer nos enfans , pour les avoir engendrez , pour laquelle nous les appellons autres nous-mefmes ; il femble qu'il y ait bien une autre production venant de nous , qui ne foit pas de moindre recommandation. Car ce que nous engendrons par l'ame , les enfitemens de notre efprit , de notre courage & fuffifance ; font produits par une plus noble partie que la corporelle , & font plus nôtres. Nous fommes pere & mere enfemble en cette generation : ceux-cy nous couftent bien plus cher , & nous apportent plus d'honneur , s'ils ont quelque chofe de bon. Car la valeur de nos autres enfans , eft beaucoup plus leur , que nôtre : la part que nous y avons eft bien legere : mais de ceux-cy , toute la beauté , toute la grace & le prix font nôtres. Par ainfi ils nous representent & nous rapportent bien plus vivement que les autres. Platon adjoufte , que ce font icy des enfans immortels , qui immortalifent leurs peres , voire & les deffient , comme Lycurgus , Solon , Minos. Or les Histoires eftans pleines d'exemples de cette amitié commune des peres envers les enfans , il ne m'a pas femblé hors de propos d'en trier auffi quelqu'un de cette-cy. Heliodorus ce bon Evefque de Tricea , aima mieux perdre la dignité , le profit , la devotion d'une prelatute fi vene-

Productions & enfitemens d'efprit.

Enfans immortels.

Amitié des Efcrivains envers leurs ouvrages.

Exemples.

nable, que de perdre sa fille, fille qui dût encore bien gentille : mais à l'aventure pourtant un peu trop curieusement & mollement goderonnée pour fille ecclésiastique, & sacerdotale, & de trop amoureuse façon. Il y eut un Labienus à Rome, personnage de grande valeur & autorité, & entre autres qualitez, excellent en toute sorte de littérature : qui estoit, ce croy-je, fils de ce grand Labienus, le premier des Capitaines qui furent sous César en la guerre des Gaules, & qui depuis s'estant jetté au party du grand Pompejus, s'y maintint si valeureusement jusques à ce que César le deffit en Espagne. Ce Labienus dequoy je parle, eut plusieurs envieux de sa vertu, & comme il est vray-semblable, les courtisans & favoris des Empereurs de son temps, pour ennemis de sa franchise, & des humeurs paternelles, qu'il retenoit encore contre la tyrannie desquelles il est croyable qu'il avoit teint ses Escrits & ses Livres. Ses adversaires le poursuivirent devant le Magistrat à Rome, & obtinrent de faire condamner plusieurs siens ouvrages qu'il avoit mis en lumière, à estre bruslez. Ce fut par luy que commença ce nouvel exemple de peine, qui depuis fut continué à Rome à plusieurs autres, de punir de mort les Escrits mesmes, & les études. Il n'y avoit point assez de moyen

*Escrits & ouvrages
de P. R. de par
au d. mort.*

*Labienus enterré
tout vif.*

& matiere de cruauté, si nous n'y mettions des choses que nature a exemptées de tout sentiment & de toute souffrance, comme la reputation & les inventions de nostre esprit : & si nous n'allions communiquer les maux corporels aux disciplines & monumens des Muses. Or Labienus ne put souffrir cette perte, ny de survivre à cette sienne si chere geniture : il se fit porter & enfermer tout vif dans le monument de ses ancestres, là où il pour-
 veut tout d'un train à se tuer & à s'enterrer ensemble. Il est mal-aisé de montrer aucune autre plus vehemente affection paternelle que celle-là. Cassius Severus, homme tres-eloquent & son familier, voyant bruster ses Livres, crioit, que par mesme sentence on le devoit quant & quant condamner à estre brulé tout vif, car il portoit & conservoit en sa memoire ce qu'ils contenoient. Pareil accident advint à Greuntius Cordus accusé d'avoir en ses Livres loué Brutus & Cassius. Ce Senat vilain, servile, & corrompu, & digne d'un pire maistre que Tibere, condamna ses Escrits au feu. Il fut content de faire compagnie à leur mort, & se tua par abstinence de manger. Le bon Lucanus estant jugé par ce coquin Neron : sur les derniers traits de sa vie, comme la plupart du sang fut desia escoulé par les veines des bras, qu'il s'estoit faites tailler à son

*Ecrits de Cordus
condamnez
au feu.*

Medecin pour mourir , & que la froideur eut saisi les extremités de ses membres , & commençast à s'approcher des parties vitales ; la dernière chose qu'il eut en sa mémoire , ce furent aucuns des vers de son Livre de la guerre de Pharsale , qu'il recitoit , & mourut ayant cette dernière voix en la bouche. Cela qu'estoit-ce , qu'un tendre & paternel congé qu'il prenoit de ses enfans : representant les adieux & les estroits embrassemens que nous donnons aux nôtres en mourant , & un effet de cette naturelle inclination , qui r'appelle en nostre souvenance en cette extremité , les choses que nous avons eues les plus cheres pendant nostre vie ? Pensons-nous qu'Epicurus , *Epicurus estoit des extremités douleurs de la colique.* qui en mourant tourmenté , comme il dit , des extremes douleurs de la colique , avoit toute sa consolation en la beauté de la doctrine qu'il laissoit au monde ; eust reçu autant de contentement d'un nombre d'enfans bien nez & eslevez , s'il en eust eu , comme il faisoit de la production de ses riches Escrits ? & que s'il eust esté au choix de laisser apres luy un enfant contrefait & mal né , ou un Livre sot & inepte , il ne choisist plustost ; & non luy seulement , mais tout homme de pareille suffisance , d'encourir le premier malheur que l'autre ? Ce seroit à l'adventure impiété en Saint Augustin (pour exemple) si

d'un costé on luy proposoit d'enterrer ses Escrits, dequoy nostre Religion reçoit un si grand fruit, ou d'enterrer ses enfans au cas qu'il en eust; s'il n'aimoit mieux enterrer ses enfans. Et je ne sçay si je n'aimerois pas mieux beaucoup en avoir produit un parfaitement bien formé, de l'accointance des Muses, que de l'accointance de ma femme. A cettuy-cy tel qu'il est; ce que je donne, je le donne purement & irrevocablement, comme on donne aux enfans corporels. Ce peu de bien que je luy ay fait, il n'est plus en ma disposition. Il peut sçavoir assez de choses que je ne sçay plus, & tenir de moy ce que je n'ay point retenu: & qu'il faudroit que tout ainsi qu'un estranger, j'empruntasse de luy, si besoin m'en venoit. Si je suis plus sage que luy, il est plus riche que moy. Il est peu d'hommes adonnez à la Poësie, qui ne se gratifiasent plus d'estre peres de l'Eneïde que du plus beau garçon de Rome: & qui ne souffrissent plus aisément une perte que l'autre. Car selon Aristote, de tous ouvriers le Poëte est nommément le plus amoureux de son ouvrage. Il est mal-aisé à croire, qu'Epaminondas qui se vantoit de laisser pour toute posterité, des filles qui feroient un jour honneur à leur pere (c'estoient les deux nobles victoires qu'il avoit gagnées sur les Lacedemoniens) eust volontiers

Ecrits préférables aux enfans corporels.

Poëtes amoureux de leurs ouvrages.

consenty d'eschanger celles-là , aux plus pimpantes de toute la Grece : ou qu'Alexandrè & Cesar ayent jamais souhaité d'estre privez de la grandeur de leurs glorieux faicts de guerre , pour la commodité d'avoir des enfans & heritiers ; quelque parfaits & accomplis qu'ils pussent estre. Voire je fay grand doute que Phidias ou autre excellent statuaire , aimast autant la conservation & la durée de ses enfans naturels , comme il feroit d'une image excellente , qu'avec long travail & estude il auroit parfaite selon l'art. Et quant à ces passions vitieuses & furieuses , qui ont eschauffé quelquefois les peres à l'amour de leurs filles , ou les meres envers leurs fils ; encore s'en trouve-il de pareilles en cette autre sorte de parenté. Tesmoin ce que l'on recite de Pygmalion ; qu'ayant basté une statuë de femme de beauté singuliere , il devint si esperduëment espris de l'amour forcené de ce sien ouvrage , qu'il fallut , qu'en faveur de sa rage , les Dieux la luy vivifiassent :

*Tentatum mollescit ebur , positoque rigore
Subsidit digitis.*

*Amour forcené
de Pygmalion en-
vers son ouvrage.*

L'yvoire retassé
s'amollit , &
deposant sa du-
reté rebelle ,
sechit sous les
doigts. Met.
l. 3.



C H A P I T R E IX.

Des Armes des Parthes.

*Façon vicieuse
de la Jeunesse de
ce temps à pren-
dre les armes , &
les desordres qui
en arrivent.*

*Armes des an-
ciens Ga. lois.*

*Armes mespri-
sées.*

Ils ont des
corps impatiens
de labeur, jus-
ques à ces ter-
mes , qu'ils
pouvoient à
peine porter
leurs armes sur
leurs espaules.

Qui se cou-
vrent le chef,
de l'escorce
qu'on arrache
du liege. *Æn.*
7.

C'EST une façon vicieuse de la Noblesse de nostre temps, & pleine de mollesse, de ne prendre les armes que sur le point d'une extrême nécessité : & s'en descharger aussi-tost qu'il y a tant soit peu d'apparence, que le danger soit esloigné : D'où il survient plusieurs desordres : car chacun criant & courant à ses armes, sur le point de la charge, les uns sont à lacer encore leur cuirasse, que leurs compagnons sont déjà rompus. Nos peres donnoient leur salade, leur lance, & leurs gantelets à porter, & n'abandonnoient le reste de leur équipement, tant que la courvée duroit. Nos troupes sont à cette heure toutes troubles & difformes, par la confusion du bagage & des valets, qui ne peuvent esloigner leurs maistres, à cause de leurs armes. Tite-Live parlant des nostres, *Intolerantissima laboris corpora vix arma humeris gerebant.* Plusieurs nations vont encore & alloient anciennement à la guerre sans se couvrir : ou se couvroient d'inutiles defenses.

Tegmina quæis caput raptus de subere cortex.

Alexandre

Alexandre , le plus hazardeux Capitaine qui fut jamais , s'armoit fort rarement : Et ceux d'entre nous qui les mesprisent , n'empirent pour cela de guere leur marché. S'il se void quelqu'un tué par le défaut d'un harnois , il n'en est guere moindre nombre , que l'empeschement des armes a fait perdre , engagez sous leur pesanteur , ou froissez & rompus , ou par un contre-coup , ou autrement. Car il semble , à la verité , à voir le poids des nostres , & leur espaisseur , que nous ne cherchions qu'à nous defendre , & en sommes plus chargez que couverts. Nous avons assez à faire à en soustenir le faix , entravez & contrains , comme si nous n'avions à combattre que du choq de nos armes : Et comme si nous n'avions pareille obligation à les defendre , qu'elles ont à nous. Tacitus peint plaisamment des gens de guerre de nos anciens Gaulois , ainsi armez pour se maintenir seulement ; n'ayans moyen ny d'offenser , ny d'estre offenzez , ny de se relever abattus. Lucullus voyant certains hommes d'armes Medois , qui faisoient front en l'armée de Tigranes , poissamment & mal-aisément armez , comme dans une prison de fer , print de là opinion de les defaire aisement , & par eux commença sa charge & sa victoire. Et à present que nos mousquetaires sont en credit , je croy qu'on trouvera quelque

Armes des François plus poissantes que desespérées.

Medois poissamment & mal-aisément armez.

Mousquetaires.

*Bastions portez
en guerre par
des Elephans.*

invention de nous emmurer pour nous en
garentir, & nous faire traïner à la guerre
enfermez dans des bastions, comme ceux que
les anciens faisoient porter à leurs Elephans.
Cette humeur est bien esloignée de celle du
jeune Scipion, lequel accusa aigrement ses
soldats, de ce qu'ils avoient semé des chauf-
fepes sous l'eau à l'endroit du fossé, par
où ceux d'une ville qu'il assiegeoit, pouvoient
faire des sorties sur luy : disant que ceux qui
assailloient, devoient penser à entreprendre,
non pas à craindre : Et craignoit avec raison,
que cette provision endormist leur vigilance à
se garder. Il dit aussi à un jeune homme qui
luy faisoit monstre de son beau bouclier : Il
est vraiment beau, mon fils, mais un soldat
Romain doit avoir plus de fiance en sa main
dextre, qu'en la gauche. Or il n'est que la
coustume, qui nous rend insupportable la
charge de nos armes.

Ils avoient la
cuirasse sur le
dos, & le cas-
que en teste,
ces deux guer-
riers desquels
je parle, & ne
les ont quittez
ny jour ny
nuict, dès qu'ils
sont entrez
ceans, & ne les
avoient mis ça
ny là, leur es-
tant aussi aisé
de les porter,
comme l'habit
en leur usage.

Arist. c. 12.

*L'husbergo in dosso haveano, & l'elmo in testa,
Due di quelli guerrier d'i quali io canto.
Ne notte o di doppo ch'entraro in questa
Stanza, gl'aveano mai mesi da canto,
Che facile à portar comme la vesta
Eralor, perche in uso l'avean tanto.*

L'Empereur Caracalla alloit par pais à pied
armé de toutes pieces, conduisant son armée.

Les pietons Romains portoient non seulement le morion, l'épée & l'escu (car quant aux armes, dit Cicero, ils estoient si accoustumez à les avoir sur le dos, qu'elles ne les empeschoient non plus que leurs membres : *Arma enim, membra militis esse dicunt*) mais quant & quant encore, ce qu'il leur falloit de vivres, pour quinze jours, & certaine quantité de pax pour faire leurs remparts, jusques à soixante livres de poids. Et les soldats de Marius ainsi chargez, marchans en bataille, estoient duits à faire cinq lieues en cinq heures, & six s'il y avoit haste. Leur discipline militaire estoit beaucoup plus rude que la nostre : aussi produisoit-elle de bien autres effects. Le jeune Scipion reformant son armée en Espagne, ordonna à ses soldats de ne manger que debout, & rien de cuit. Ce traict est merveilleux à ce propos, qu'il fut reproché à un soldat Lacedemonien, qu'estant à l'expédition d'une guerre, on l'avoit veu sous le couvert d'une maison. Ils estoient si durcis à la peine, que c'estoit honte d'estre veu sous un autre toit que celui du Ciel, quelque temps qu'il fist. Nous ne menerions guere loing nos gens à ce prix-là. Au demeurant Marcellinus, homme nourry aux guerres Romaines, remarque curieusement la façon que les Parthes avoient de s'armer, & la remarque d'autant qu'elle

Armes des Pietons Romains.

Ilz disent que les armes d'un soldat sont ses membres.

Thuse. 2.

Discipline militaire des soldats Romains.

Armes des Parthes.

estoit esloignée de la Romaine. Ils avoient, dit-il, des armes tissües en maniere de petites plumes, qui n'empeschoient pas le mouvement de leurs corps : & si estoient si fortes, que nos dards rejaillissoient venans à les heurter : ce sont les escailles dequoy nos ancestres avoient fort accoustumé à se servir. Et dit en un autre lieu : ils avoient leurs chevaux forts & roides, couverts de gros cuir, & eux estoient armez de cap à pied, de grosses larmes de fer, rengées de tel artifice, qu'à l'endroit des jointures des membres elles pres-toient au mouvement. On eust dit que c'estoient des hommes de fer : car ils avoient des accoustremens de teste si proprement assis, & representans au naturel la forme & parties du visage, qu'il n'y avoit moyen de les assener que par de petits trous ronds, qui respon-doient à leurs yeux, leur donnant un peu de lumiere, & par des fentes qui estoient à l'endroit des naseaux, par où ils prenoient assez mal-aisement haleine,

Parthes en guerre, semblables à des hommes de fer.

Une lame flexible s'anime sur les membres, qu'elle revest d'une façon effroyable à l'œil : on croiroit que ce sont des Idoles de fer mouvantes, & que le fer consubstantiel respire avec ces hommes. Le vestement des chevaux est pareil : ils menacent d'un front ferré, mouvans à l'abry des coups, l'espaule & le poitrail armez. *Claud. in Rel.*

*Flexilis inductis animatur lamina membris,
Horribile visu, credas simulacra moveri
Ferreæ, cognatoque viros spirare metallo,
Par vestitus equis, ferrata fronte minantur,
Ferratosque movent securi vulneris armos.*

Voila une description, qui retire bien fort à

l'esquipage d'un homme d'armes François , à
 tout ses bardes. Plutarque dit que Demetrius
 fit faire pour luy, & pour Alcinus , le pre-
 mier homme de guerre qui fut pres de luy ,
 à chacun un harnois complet du poids de fix
 vingts livres , là où les communs harnois
 n'en pesoient que soixante.

*Equipage d'un
 homme d'armes
 François.*





CHAPITRE X.

Des Livres.

JE ne fay point de doute, qu'il ne m'advienne souvent de parler de choses qui sont mieux traitées chez les maistres du mestier, & plus veritablement. C'est icy purement l'essay de mes facultez naturelles, & nullement des acquises : Et qui me surprendra d'ignorance, il ne fera rien contre moy : car à peine respondroy-je à autruy de mes discours, qui ne m'en responds point à moy, ny n'en suis satisfait. Qui sera en recherche de science, qu'il la pèche où elle se loge : il n'est rien dequoy je face moins de profession. Ce sont icy mes fantaisies, par lesquelles je ne tasche point de donner à cognoistre les choses, mais moy : elles me seront à l'adventure cognuës un jour, ou l'ont autresfois esté, selon que la fortune m'a peu porter sur les lieux où elles estoient esclaircies. Mais il ne m'en souvient plus. Et si je suis homme de quelque leçon, je suis homme de nulle retention. Ainsi je ne pleuvy aucune certitude, si ce n'est de faire cognoistre jusques à quel point monte pour cette heure, la cognoissance que j'en ay. Qu'on ne s'attende

ou arrêste pas aux matieres , mais à la facon que j'y donne. Qu'on voye en ce que j'emprunte , si j'ay sceu choisir dequoy rehausser ou secourir proprement l'invention , qui vient tousiours de moy. Car je fay dire aux autres , non à ma teste , mais à ma suitte , ce que je ne puis si bien dire , par foiblesse de mon langage , ou par foiblesse de mon sens. Je ne compte pas mes emprunts , je les poise. Et si je les eusse voulu faire valoir par nombre , je m'en fusse chargé deux fois autant. Ils sont tous , ou fort peu s'en faut , de noms si fameux & anciens , qu'ils me semblent se nommer assez sans moy. Es raisons , comparaisons , argumens , si j'en transplante quelqu'un en mon solage , & confonds aux miens , à escient j'en cache l'auteur , pour tenir en bride la temerité de ces sentences hastives , qui se jettent sur toute sorte d'Escris , notamment jeunes Escrits , d'hommes encore vivans : & en vulgaire , qui reçoit tout le monde à en parler , & qui semble convaincre la conception & le dessein vulgaire de mesmes. Je veux qu'ils donnent une nazarde à Plutarque sur mon nez , & qu'ils s'eschaudent à injurier Senèque en moy. Il faut musser ma foiblesse sous ces grands credits. J'aimeraï quelqu'un qui m'esçache desplumer : je dy par clarté de jugement , & par la seule distinction de la force

Contre la temerité des censeurs & medisans des escrits d'autrui.

& beauré des propos. Car moy, qui, à faute de memoire, demeure court tous les coups, à les trier par recognoissance de nation, je sçay tres-bien cognoistre à mesure ma portée, que mon terroir n'est aucunement capable d'aucunes fleurs trop riches, que j'y trouve semées, & que tous les fruits de mon creu ne les sçauroient payer. De cecy suis-je tenu de respondre, si je m'empesche moy-mesme, s'il y a de la vanité & vice en mes discours, que je ne sente point, ou que je ne soys capable de sentir en me le representant. Car il eschappe souvent des fautes à nos yeux: mais la maladie du jugement consiste à ne les pouvoir appercevoir, lors qu'un autre nous les decouvre. La Science & la verité peuvent loger chez nous sans jugement, & le jugement y peut aussi estre sans elles: voire la recognoissance de l'ignorance est l'un des plus beaux & plus seurs tesmoignages de jugement que je trouve. Je n'ay point d'autre sergent de bande, à rengier mes pieces, que la fortune. A mesure que mes resveries se presentent, je les entasse: tantost elles se pressent en foule, tantost elles se traignent à la file. Je veux qu'on voye mon pas naturel & ordinaire ainsi detraqué qu'il est. Je me laisse aller comme je me trouve. Aussi ne sont-ce point icy matieres, qu'il ne soit pas permis d'ignorer, & d'en parler casuel-

Science sans jugement.

Jugement sans science.

Reconnoissance de l'ignorance.

lement & temerairement. Je foudraiterois avoir plus parfaite intelligence des chofes , mais je ne la veux pas achepter fi chere qu'elle coufte. Mon deffein eft de paffer doucement , & non laborieufement ce qui me refte de vie. Il n'eft rien pourquoy je me veuille rompre la tefte : non pas pour la fcience , de quelque grand prix qu'elle foit. Je ne cherche aux livres qu'à m'y donner du plaifir par un honnefte amufement : ou fi j'eftudie , je n'y cherche que la Science , qui traite de la connoiffance de moy-mefme , & qui m'inftime à bien mourir & à bien vivre.

Has meus ad metas fudet oportet equus.

Il faut que mon cheval fuë à courir ce prix. *Propert. l. 4.*

Les difficultez , fi j'en rencontre en lifant , je n'en ronge pas mes ongles : je les laiffe là apres leur avoir fait une charge ou deux. Si je m'y plantois , je m'y perdrois , & le temps : car j'ay un efprit primantier : Ce que je ne voy de la premiere charge , je le voy moins en m'y obftinant. Je ne fay rien fans gayeté : & la continuation & contention trop ferme esbloüit mon jugement , l'attrifte & le laiffe. Ma veuë s'y confond & s'y difipe. Il faut que je la retire , & que je l'y remette à fecouffes : Tout ainfi que pour juger du luftre de l'efcarlatte , on nous ordonne de paffer les yeux par deffus , en la parcourant à diverfes

Similitude.

veuës, soudaines reprinſes & réitérées. Si ce livre me ſaſche, j'en prens un autre, & ne m'y addonne qu'aux heures où l'ennuy de rien faire commence à me ſaiſir. Je ne me prends gueres aux nouveaux, pourcé que les anciens me ſemblent plus pleins & plus roides : ny aux Grecs, parce que mon jugement ne ſçait pas faire ſes beſoignes d'une puerile & apprentiſſe intelligence. Entre les Livres ſimplement plaiſans, je trouve des modernes, le Decameron de Boccace, Rabelais, & les baiſers de Jean ſecond (ſ'il les faut loger ſous ce titre) dignes qu'on s'y amuſe. Quant aux

Amadis meſpriſez. Amadis, & telles fortes d'Eſcrits, ils n'ont pas eu le credit d'arreſter ſeulement mon enfance. Je diray encore cecy, ou hardiment ou temerairement, que cette vieille ame poiſante ne ſe laiſſe plus chatouiller, non ſeulement à l'Arioſte, mais encore au bon Ovide : ſa facilité & ſes inventions, qui m'ont ravý autrefois, à peine m'entretiennent-elles à cette heure. Je dy librement mon avis de toutes choſes, voire & de celles qui ſurpaſſent à l'adventure ma ſuffiſance, & que je ne tiens aucunement eſtre de ma juridiſction. Ce que j'en opine, c'eſt auſſi pour declarer la meſure de ma veuë, non la meſure des choſes. Quand je me trouve degouſté de l'Axioche de Platon, comme d'un ouvrage ſans force, eu eſgard à

*Livres plaiſans
des modernes.*

un tel auteur, mon jugement ne s'en croit pas : Il n'est pas si outrecuidé de s'opposer à l'autorité de tant d'autres fameux jugemens anciens : qu'il tient ses regens & ses maîtres ; & avec lesquels il est plustost content de faillir : Il s'en prend à foy, & se condamne, ou de s'arrester à l'escorce, ne pouvant penetrer jusques au fonds : ou de regarder la chose par quelque faux lustre : Il se contente de se garantir seulement du trouble & du defreglement : quant à sa foiblesse, il la reconnoist, & advoüé volontiers. Il pense donner juste interpretation aux apparences, que sa conception luy presente : mais elles sont imbeciles & imparfaites. La plupart des fables d'Esopé ont plusieurs sens & intelligences : ceux qui les mythologisent, en choisissent quelque visage, qui quadre bien à la fable, mais pour la plupart, ce n'est que le premier visage & superficiel : il y en a d'autres plus vifs, plus essentiels & internes, auxquels ils n'ont sçeu penetrer : voila comme j'en fay. Mais pour suivre ma route : il m'a tousiours semblé qu'en la Poësie, Virgile, Lucrece, Catulle & Horace, tiennent de bien loin le premier rang : & signamment Virgile en ses Georgiques, que j'estime le plus accomply ouvrage de la Poësie : à comparaison duquel on peut reconnoistre aisement, qu'il y a des endroits de l'Æneide,

Fables d'Esopé, qu'elles, & leur mythologie.

Poëtes-Latins du premier rang.

Georgiques de Virgile.

- auxquels l'Autheur eust donné encore quelque
 tour de peignes s'il en eust eu loisir : Et le
 cinquiésme Livre en l'*Æneide* me semble le plus
 parfait. J'ayme aussi *Lucain*, & le pratique
 volontiers, non tant pour son stile, que pour
 sa valeur propre, & verité de ses opinions
 & jugemens. Quant au bon *Terence*, la mi-
 gnardise, & les graces du langage Latin, je
 le trouve admirable à représenter au vif les
 mouvemens de l'ame, & la condition de nos
 mœurs : à toute heure nos actions me rejettent
 à luy : Je ne le puis lire si souvent que je
 n'y trouve quelque beauté & grace nouvelle.
 Ceux des temps voisins à *Virgile* se plaignoient
 dequoy aucuns luy comparoient *Lucrece*. Je
 suis d'opinion, que c'est à la verité une com-
 paraison inegale : mais j'ay bien à faire à me
 rassurer en cette creance, quand je me treuve
 attaché à quelque beau lieu de ceux de *Lucrece*.
 S'ils se picquoient de cette comparaison, que
 diroient-ils de la bestise & stupidité barbare-
 que de ceux qui luy comparent à cette heure
Arioste : & qu'en diroit *Arioste* luy-mesme ?

O siecle insipi-
 de & fade ! *Cat.*
Epig. 40.

O seclum insipiens & infacetum !

- J'estime que les anciens avoient encore plus
 à se plaindre de ceux qui apparioient *Plaute*
 à *Terence* (cetuy-cy sent bien mieux son
 Gentil-homme) que *Lucrece* à *Virgile*. Pour

l'estimation & preference de Terence, fait beaucoup, que le pere de l'eloquence Romaine l'a si souvent en la bouche, seul de son rang : & la sentence que le premier juge des Poëtes Romains donne de son compagnon. Il m'est souvent tombé en fantaisie, comme en nostre temps, ceux qui se meslent de faire les Comedies (ainsi que les Italiens qui y sont assez heureux) employent trois ou quatre argumens de celles de Terence ou de Plaute, pour en faire une des leurs. Ils entassent une seule Comedie, cinq ou six contes de Boccace. Ce qui les fait ainsi se charger de matiere, c'est la defiance qu'ils ont de se pouvoir soutenir de leurs propres graces. Il faut qu'ils trouvent un corps où s'appuyer : & n'ayans pas du leur assez de quoy nous arrester, ils veulent que le conte nous amuse. Il en va de mon Autheur tout au contraire : les perfections & beautez de sa façon de dire, nous font perdre l'appetit de son sujet. Sa gentillesse & sa mignardise nous retiennent par tout. Il est partout si plaissant,

*Comedies de
ceux de nostre
temps.*

Liquidus puroque simillimus amni.

Coulant & pur
comme une
eau fine. *Hor.
l. 2. Epist.*

Et nous remplit tant l'ame de ses graces, que nous en oublions celles de sa fable. Cette mesme consideration me tire plus avant. Je voy que les bons & anciens Poëtes ont évité

*Poëtes bons &
anciens, quels
en leurs escrits.*

l'affectation & la recherche , non seulement des fantastiques elevations Espagnoles & Petrarchistes , mais des poinctes mesmes plus douces & plus retenues , qui sont l'ornement de tous les ouvrages poetiques des siecles suivans. Si n'y a-il bon juge qui les trouve à dire en ces anciens , & qui n'admire plus sans comparaison l'esgale polissure & cette perpetuelle douceur & beauté florissante des Epigrammes de Catulle , que tous les aiguillons dequoy Martial aiguise la queue des siens. C'est cette mesme raison que je disoy tantost , comme Martial de soy , *minus illi ingenio laborandum fuit , in cujus locum materia successerat*. Ces premiers-là sans s'esmouvoir & sans se picquer se sont assez sentir : ils ont dequoy rire par tout , il ne faut pas qu'ils se chatoüillent : ceux-cy ont besoin de secours estranger , à mesure qu'ils ont moins d'esprit , il leur faut plus de corps : ils montent à cheval , parce qu'ils ne sont pas assez forts sur leurs jambes. Tout ainsi qu'en nos bals , ces hommes de vile condition , qui en tiennent escole , pour ne pouvoir représenter le port & la decence de nostre noblesse , cherchent à se recommander par des sauts perilleux , & autres mouvemens estranges & basteleresques. Et les Dames ont meilleur marché de leur contenance , aux danfes où il y a diverses descou-

Epigrammes de Catulle & de Martial.

Son esprit eut moins à travailler , de ce que la matiere s'ingeroit pour tenir lieu d'invention. *Marc. Epigr. l. 8.*

Similitude.

peures & agitations de corps, qu'en certaines autres danses de parade, où elles n'ont simplement qu'à marcher un pas naturel, & représenter un port naïf & leur grace ordinaire. Et comme j'ay veu aussi les badins excellens, vestus en leur à tous les jours, & en une contenance commune, nous donner tout le plaisir qui se peut tirer de leur art : les apprentifs, qui ne sont de si haute leçon, avoir besoin de s'enfariner le visage, se travestir, se contre-faire en mouvemens de grimaces sauvages, pour nous apprestier à rire. Cette mienne conception se reconnoist mieux qu'en tout autre lieu, en la comparaison de l'Æneide & du Furieux. Celuy-là, on le void aller à tire d'aïlle, d'un vol haut & ferme, suivant tous-jours sa pointe : cetuy-cy voleter & sauteler de conte en conte : comme de branche en branche, ne se fiant à ses aïlles, qui pour une bien courte traverse : & prendre pied à chaque bout de champ, de peur que l'haleine & la force luy faille,

Badins excellens, & leur contenance.

Comparaison de l'Æneide & du Furieux.

Excursusque breves tentat.

Il tente de courtes volées. Georg. 4.

Voilà donc quant à cette sorte de sujets, les Auteurs qui me plaisent le plus. Quant à mon autre leçon, qui m'esle un peu plus de fruct au plaisir, par où j'apprens à rengler mes opinions & conditions : les Livres qui m'y

servent, c'est Plutarque, depuis qu'il est François, & Seneque. Ils ont tous deux cette notable commodité pour mon humeur, que la science que j'y cherche, y est traitée à pieces decousues, qui ne demandent pas l'obligation d'un long travail, dequoy je suis incapable. Ainsi sont les Opusculs de Plutarque, & les Epistres de Seneque, qui sont la plus belle partie de leurs Escrits & la plus profitable. Il ne faut pas grande entreprinse pour m'y mettre, & les quitte où il me plaist. Car elles n'ont point de fuitte & dependance des unes aux autres. Ces Autheurs se rencontrent en la plupart des opinions utiles & vrayes: comme aussi leur fortune les fit naistre environ mesme siecle: tous deux precepteurs de deux Empereurs romains: tous deux venus de pays estranger: tous deux riches & puissans. Leur instruction est de la crespme de la philosophie, & présentée d'une simple façon & pertinente: Plutarque est plus uniforme & constant: Seneque plus ondoyant & divers. Cetuy-cy se peine, se roidit & se rend pour armer la vertu contre la foiblesse, la crainte, & les vitieux appetits: l'autre semble n'estimer pas tant leur effort, & desdaigner d'en haster son pas, & de se mettre sur sa garde. Plutarque a les opinions Platoniques, douces & accommodables à la société civile: l'autre les a Stoïques

*Comparaison des
Opusculs de
Plutarque, &
des Epistres de
Seneque.*

& Epicuriennes , plus esloignées de l'usage commun , mais selon moy plus commodes en particulier , & plus fermes. Il paroist en Seneque qu'il preste un peu à la tyrannie des Empereurs de son temps : car je tiens pour certain , que c'est d'un jugement forcé , qu'il condamne la cause de ces genereux meurtriers de Cesar. Plutarque est libre par tout. Seneque est plein de pointes & faillies , Plutarque de choses. Celuy-là vous eschauffe plus , & vous esmeut , cetuy-cy vous contente davantage , & vous paye mieux : il nous guide , l'autre nous pousse. Quant à Cicero , les ouvrages qui me peuvent servir chez luy à mon dessein , ce sont ceux qui traittent de la philosophie , spécialement morale. Mais à confesser hardiment la verité (car puis qu'on a franchy les barrières de l'impudence , il n'y plus de bride) sa façon d'escrire me semble ennuyeuse : & toute autre pareille façon. Car ses prefâces , definitions , partitions , etymologies , consument la pluspart de son ouvrage. Ce qu'il y a de vif & de moüelle , est estouffé par ces longueries d'apprest. Si j'ay employé une heure à le lire , qui est beaucoup pour moy , & que je ramettoive ce que j'en ay tiré de suc & de substance : la pluspart du temps je n'y trouve que du vent : car il n'est pas encore venu aux argumens qui servent à son propos , & aux raisons qui

Ouvrages de Cicero.

touchent proprement le nœud que je cherche. Pour moy, qui ne demande qu'à devenir plus sage, non plus sçavant ou eloquent, ces ordonnances logiciennes & Aristoteliques ne sont pas à propos. Je veux qu'on commence par le dernier point : j'entens assez que c'est que mort, & volupté, qu'on ne s'amuse pas à les anatomizer. Je cherche des raisons bonnes & fermes d'arrivée, qui m'instruisent à en soutenir l'effort. Ny les subtilitez grammairiennes, ny l'ingenieuse contexture de paroles & d'argumentations n'y servent : Je veux des discours qui donnent la premiere charge dans le plus fort du doute : les siens languissent autour du pot. Ils sont bons pour l'escole, pour le barreau, & pour le sermon, où nous avons loisir de sommeiller : & sommes encores un quart d'heure apres assez à temps, pour en retrouver le fil. Il est besoin de parler ainsi aux juges qu'on veut gagner à tort ou à droict, aux enfans, & au vulgaire, à qui il faut tout dire, & voir ce qui portera. Je ne veux pas qu'on s'employe à me rendre attentif, & qu'on me crie cinquante fois, Or oyez, à la mode de nos Heraux. Les Romains disoient en leur religion, *Hoc age* : que nous disons en la nôstre, *Sursum corda*, ce sont autant de paroles perduës pour moy. J'y viens tout préparé du logis : il ne me faut point d'alechement,

ny de faulſe : je mange bien la viande toute
 cruë : & au lieu de m'eſguifer l'appetit par
 ces preparatoires , & avant-jeux , on me le laſſe
 & affadit. La licence du temps m'excuſera-
 elle de cette ſacrilege audace , d'eſtimer auſſi
 trainans les dialogiſmes de Platon meſme ; es-
 touffans par trop ſa matiere ? Et de plaindre
 le temps que met à ces longues interlocutions
 vaines & preparatoires , un homme qui avoit
 tant de meilleures choſes à dire ? Mon igno-
 rance m'excuſera mieux , ſur ce que je ne voy
 rien en la beauté de ſon langage. Je demande
 en general les Livres qui uſent des ſciences ,
 non ceux qui les dreſſent. Les deux premiers ,
 & Pline , & leurs ſemblables , n'ont point de
Hoc âge ; ils veulent avoir à faire à gens qui
 s'en ſoient advertis eux-meſmes : ou s'ils en
 ont , c'eſt un *Hoc âge* ſubſtantiel & qui a ſon
 corps à part. Je voy auſſi volontiers , les epiſ-
 tres *ad Atticum* , non ſeulement parce qu'elles
 contiennent une tres-ample inſtruction de l'Hiſ-
 toire & des affaires de ſon temps : mais beau-
 coup plus pour y deſcouvrir ſes humeurs pri-
 vées. Car j'ay une ſinguliere curioſité , comme
 j'ay dit ailleurs , de cognoiſtre l'ame & les
 naïfs jugemens de mes autheurs. Il faut bien
 juger leur ſuffiſance , mais non pas leurs mœurs ,
 ny eux , par cette monſtre de leurs eſcrits ,
 qu'ils eſtalent au theatre du monde. J'ay mille

*Dialogiſmes de
 Platon.*

*Epiſtres à Atti-
 cum.*

fois regretté, que nous ayons perdu le livre que Brutus avoit escrit de la vertu : car il fait bel apprendre la theorique de ceux qui sçavent bien la pratique. Mais d'autant que c'est autre chose le presche, que le prescheur : j'ayme bien autant voir Brutus chez Plutarque, que chez luy-mesme. Je choisiroy plustost de sçavoir au vray les devis qu'il tenoit en sa tente, à quelqu'un de ses privez amis, la veille d'une bataille, que les propos qu'il tient le lendemain à son armée : & ce qu'il faisoit en son cabinet & en sa chambre, que ce qu'il faisoit emmy la place & au Senat. Quant à Cicero, je suis du jugement commun, que hors la science, il n'y avoit pas beaucoup d'excellence en son ame : il estoit bon citoyen, d'une nature debonnaire, comme sont volontiers les hommes gras & gausseurs, tel qu'il estoit ; mais de mollesse & de vanité ambitieuse, il en avoit sans mentir beaucoup. Et si ne sçay comment l'excuser d'avoir estimé sa poésie digne d'estre mise en lumiere : Ce n'est pas grande imperfection que de mal faire des vers, mais c'est imperfection de n'avoir pas senty combien ils estoient indignes de la gloire de son nom. Quant à son eloquence, elle est du tout hors de comparaison, je croy que jamais homme ne l'esgalera. Le jeune Ciceron, qui n'a ressemblé son pere que de nom, com-

*Perfections de
Cicero.*

Se Poëte.

*Son Eloquence
Incomparable.*

mandant en Asie , il se trouva un jour en sa table plusieurs estrangers , & entre autres Cæstius assis au bas bout , comme on se fourre souvent aux tables ouvertes des grands : Cicero s'informa qui il estoit à l'un de ses gens , qui luy dit son nom : mais comme celuy - cy songeoit ailleurs , & qu'il oublioit ce qu'on luy respondoit , il le luy redemanda encore depuis deux ou trois fois : le serviteur , pour n'estre plus en peine de luy redire si souvent mesme chose , & pour le luy faire cognoistre par quelque circonstance : c'est , dit-il , ce Cæstius de qui on vous a dit qu'il ne fait pas grand estar de l'eloquence de vostre pere au prix de la sienne. Cicero s'estant soudain picqué de cela , commanda qu'on empoignast ce pauvre Cæstius , & le fit tres-bien fouetter en sa pre-

sence : voila un mal courtois hoste. Entre ceux mesmes qui ont estimé , toutes choses contées , cette sienne eloquence incomparable , il y en a eu qui n'ont pas laissé d'y remarquer des fautes : comme ce grand Brutus son amy , disoit que c'estoit une eloquence cassée & effrenée , *fractum & elumbem*. Les orateurs voi-

ins de son siecle , reprenoient aussi en luy , ce curieux soin de certaine longue cadence , au bout de ses clauses , & notoient ces mots , *esse videatur* , qu'il y employe si souvent. Pour moy , j'ayme mieux une cadence qui

Cæstius fouetté par le jeune Cicéron, pour avoir méprisé l'eloquence de son pere.

Tac. in Dial.

Qu'il semble estre.

tombe plus court, coupée en jambes. Si meste-
il par fois bien rudement ses nombres, mais
rarement. J'en ay remarqué ce lieu à mes oreil-

J'ayme mieux
estre plus long-
temps vieil que
d'estre vieil avāt
que je le sois.
Cic. de Senect.

*Historiens plai-
sans & aisez.*

les. *Ego verò me minus diu senem esse mal-
lem, quàm esse senem, antequam essem.* Les

Historiens sont ma droite bale, car ils sont
plaisans & aisez : & quant & quant l'homme
en general, de qui je cherche la cognoissance,
y paroist plus vif & plus entier qu'en nul
autre lieu : la variété & verité de ses condi-
tions internes, en gros & en detail, la diver-
sité des moyens de son assemblage, & des acci-
dens qui le menacent. Or ceux qui escrivent
les vies, d'autant qu'ils s'amusest plus aux con-
seils qu'aux esvenemens : plus à ce qui part du
dedans, qu'à ce qui arrive au dehors : ceux-là
me sont plus propres. Voila pourquoy en
toutes sortes, c'est mon homme que Plutarque.
Je suis bien marry que nous n'ayons une
douzaine de Laërtius, ou qu'il ne soit plus
estendu, ou plus entendu. Car je suis pareil-
lement curieux de cognoistre les fortunes &
la vie de ces grands precepteurs du monde,
comme de cognoistre la diversité de leurs
dogmes & fantaisies. En ce genre d'estude des
Histoires, il faut feuilleter sans distinction
toutes sortes d'Autheurs & vieux & nouveaux,
& barragouins & François, pour y apprendre
les choses dequoy diversément ils traictent.

Laërtius.

Mais Cesar singulierement me semble meriter qu'on l'estudie, non pour la science de l'Histoire seulement, mais pour luy-mesme : tant il a de perfection & d'excellence par dessus tous les autres : quoy que Saluste soit du nombre.

Cesar.

Certes je lis cet Auteur avec un peu plus de reverence & de respect, qu'on ne lit les humains ouvrages : tantost le considerant luy-mesme par ses actions, & le miracle de sa grandeur : tantost la pureté & inimitable polissure de son langage, qui a surpassé non seulement tous les Historiens, comme dit Cicero, mais à l'aventure Cicero mesme. Avec tant de syncerité en ses jugemens, parlant de ses ennemis, que sauf les fausses couleurs, dequoy il veut couvrir sa mauvaise cause, & l'ordure de sa pestilente ambition, je pense qu'en cela seul on y puisse trouver à redire, qu'il a esté trop espargnant à parler de soy : car tant de grandes choses ne peuvent avoir esté executées par luy, qu'il n'y soit allé beaucoup plus du sien, qu'il n'y en met. J'ayme les Historiens, ou fort simples, ou excellens :

Saluste.

Les simples, qui n'ont pas dequoy y mesler quelque chose du leur, & qui n'y apportent que le soin & la diligence de ramasser tout ce qui vient à leur notice, & d'enregistrer à la bonne foy toutes choses, sans choix & sans triage, nous laissent le jugement entier, pour

Historiens simples.

Froissard.

la cognoissance de la verité. Tel est entre autres pour exemples, le bon Froissard, qui a marché en son entreprise d'une si franche naïveté, qu'ayant fait une faute, il ne craint aucunement de la recognoistre & corriger, en l'endroit ou il en a esté adverty : & qui nous repreient la diversité mesme des bruits qui couroient, & les differens rapports qu'on luy faisoit. C'est la maniere de l'Histoire nuë & informe; chacun en peut faire son profit autant qu'il a d'entendement. Les bien excellens ayans la suffisance de choisir ce qui est digne d'estre sceu, peuvent trier de deux rapports celui qui est le plus vray-semblable : de la condition des Princes & de leurs humeurs, ils en concluent les conseils, & leur attribuent les paroles convenables : ils ont raison de prendre l'autorité de regler nostre creance à la leur : mais certes cela n'appartient à gueres de gens. Ceux d'entre-deux, qui est la plus commune façon, nous gastent tout : ils veulent nous mascher les morceaux, ils se donnent loy de juger, & par consequent d'incliner l'Histoire à leur fantaisie : car depuis que le jugement pend d'un costé, on ne se peut garder de contourner & tordre la narration à ce biais. Ils entreprennent de choisir les choses dignes d'estre sceues, & nous cachent souvent telle parole, telle action privée qui nous

*Historiens excellens.**Historiens médiocres.*

instruïroit mieux: obmettent pour choses incroyables celles qu'ils n'entendent pas : & peut estre encore telle chose , pour ne la sçavoir dire en bon Latin ou François. Qu'ils estalent hardiment leur eloquence & leur discours : qu'ils jugent à leur poste , mais qu'ils nous laissent aussi dequoy juger apres eux : & qu'ils n'alterent ny dispensent par leurs racourcissemens , & par leurs choix , rien sur le corps de la matiere ; ains qu'ils nous la r'envoient pure & entiere , en toutes ses dimensions. Le plus souvent on trie pour cette charge , & notamment en ces siècles icy , des personnes d'entre le vulgaire , pour cette seule consideration de sçavoir bien parler : comme si nous cherchions d'y apprendre la grammaire : & eux ont raison n'ayans esté gagez que pour cela , & n'ayans mis en vente que le babil , de ne se foucher aussi principalement que de cette partie. Ainsi à force de beaux mots , ils nous vont pastissant une belle contexture des bruits , qu'ils ramassent és carrefours des villes.

Eloquence & discours des Historiens de ce siècle.

Les seules bonnes Histoires sont celles qui ont esté escrites par ceux mesmes qui commandoient aux affaires , ou qui estoient participants à les conduire , ou au moins qui ont eu la fortune d'en conduire d'autres de mesme sorte. Telles sont quasi toutes les Grecques & Romaines. Car plusieurs tefmoins oculaires

Histoires seules bonnes , quelles.

ayans escrit de mesme sujet (comme il advenoit en ce temps-là, que la grandeur & le sçavoir se rencontroient communement) s'il y a de la faute, elle doit estre merveilleusement legere, & sur un accident fort douteux. Que peut-on esperer d'un medecin traittant de la guerre, ou d'un escolier traittant les desseins des princes? Si nous voulons remarquer la religion que les Romains avoient en cela, il n'en faut que cét exemple: Asinus Pollio trouvoit és Histoires mesme de Cesar quelque mesconte, en quoy il estoit tombé, pour n'avoir pû jetter les yeux en tous les endroits de son armée, & en avoir creu les particuliers, qui luy rapportoient souvent des choses non assez verifiées, ou bien pour n'avoir esté assez curieusement adverty par ses lieutenans, des choses qu'ils avoient conduites en son absence. On peut voir par là si cette recherche de la verité est delicate, qu'on ne se puisse pas fier d'un combat à la science de celui qui y a commandé, ny aux soldats, de ce qui s'est passé pres d'eux; si à la mode d'une information judiciaire, on ne confronte les temoins, & reçoit les objets sur la preuve des pointilles de chaque accident. Vrayement la cognoissance que nous avons de nos affaires est bien plus lasche. Mais cecy a esté suffisamment traité par Bodin, & selon ma conception.

*Mesconte de
l'Histoire de Ca-
sar, reconnu par
Asinus Pollio.*

Pour subvenir un peu à la trahison de ma memoire , & à son defect si extrefme , qu'il m'est advenu plus d'une fois , de reprendre en main des livres , comme recents , & à moy incognus , que j'avois leus soigneusement quelques années auparavant , & barbouillez de mes notes : j'ay pris en coustume depuis quelque temps , d'adjouster au bout de chaque livre (je dis de ceux desquels je ne me veux servir qu'une fois) le temps auquel j'ay achevé de le lire , & le jugement que j'en ay retiré en gros : afin que cela me represente au moins l'air & l'idée generale que j'avois conceu de l'Autheur en le lisant. Je veux icy transcrire aucunes des ces annotations. Voicy ce que je mis il y a environ dix ans en mon Guicciardin (car quelque langue que parlent mes livres , je leur parle en la mienne.) Il est Historiographe diligent , & duquel à mon advis , autant exactement que de nul autre , on peut apprendre la verité des affaires de son temps : aussi en la pluspart en a - il esté acteur luy-mesme , & en rang honorable. Il n'y a aucune apparence que par haine , faveur ou vanité , il ait desguisé les choses : dequoy font foy les libres jugemens qu'il donne des grands : & notamment de ceux par lesquels il avoit esté avancé , & employé aux charges , comme du pape Clement septiesme. Quant à

Histoire de Guicciardin.

*Vices de Guicciardin en ses es-
cris.*

la partie dequoy il semble se vouloir prevaloir le plus, qui sont ses digressions & ses discours, il y en a de bons & enrichis de beaux traits, mais il s'y est trop pleu : Car pour ne vouloir rien laisser à dire, ayant un sujet si plein & ample, & à peu pres infiny, il en devint lasche, & sentant un peu le caquet scholastique. J'ay aussi remarqué cecy, que de tant d'ames & d'effects qu'il juge, de tant de mouvemens & conseils, il n'en rapporte jamais un seul à la vertu, religion, & conscience, comme si ces parties - là estoient du tout esteintes au monde : & de toutes les actions, pour belles par apparence qu'elles soient d'elles-mesmes, il en rejette la cause à quelque occasion vicieuse, ou à quelque profit. Il est impossible d'imaginer, que parmy cet infiny nombre d'actions, dequoy il juge, il n'y en ait quelqu'une produite par la voye de la raison. Nulle corruption ne peut avoir saisi les hommes si universellement, que quelqu'un n'eschappe de la contagion : Cela me fait craindre qu'il y aye un peu du vice de son goust : & peut estre advenu, qu'il ait estimé d'autrui selon foy. En mon Philippe de Comines, il y a cecy : Vous y trouverez le langage doux & agreable, d'une naïfve simplicité, la narration pure, & en laquelle la bonne foy de l'Authheur reluit esvidemment, exempte de

*Histoire de Co-
mines.*

vanité parlant de foy , & d'affection & d'envie parlant d'autrui : ses discours & exhortemens , accompagnez plus de bon zele & de verité , que d'aucune exquise fuffifance , & tout par tout , de l'autorité & gravité représentant fon homme de bon lieu , & eslevé aux grandes affaires. Sur les memoires de Monsieur du Bellay : C'est toujours plaisir de voir les choses escrites par ceux qui ont essayé comme il les faut conduire : mais il ne se peut nier , qu'il ne se descouvre evidemment en ces deux seigneurs icy , un grand dechet de la franchise & liberté d'escire , qui reluit és anciens de leur sorte : comme au Sire de Jouinville domestique de S. Louys , Eginard Chancelier de Charlemaigne , & de plus fraische memoire , en Philippe de Comines. C'est icy plustost un plaidoyer pour le Roy François , contre l'Empereur Charles cinquiesme , qu'une Histoire. Je ne veux pas croire qu'ils ayent rien changé , quant au gros du fait , mais de contourner le jugement des esvenemens souvent contre raison , à nostre avantage , & d'obmettre tout ce qu'il y a de chatouilleux en la vie de leur maistre , ils en font mestier : tesmoins les reculemens de Messieurs de Montmonrency & de Brion , qui y sont oubliez , voire le seul nom de Madame d'Escampes , ne s'y trouve point. On peut couvrir

*Memoires de
Monsieur du
Bellay.*

les actions secrettes, mais de taire ce que tout le monde sçait, & les choses qui ont tiré des effects publics, & de telle consequence, c'est un defect inexcusable. Somme pour avoir l'entiere cognoissance du Roy François, & des choses advenuees de son temps, qu'on s'adresse ailleurs, si on m'en croit: Ce qu'on peut faire icy de profit, c'est par la deduction particuliere des batailles & exploits de guerre, où ces Gentils-hommes se sont trouvez: quelques paroles & actions privées d'aucuns Princes de leur temps, & les pratiques & negociations conduites par le Seigneur de Langeay, où il y a tout plein de choses dignes d'estre sceuës, & des discours non vulgaires.





CHAPITRE XI.

De la Cruauté.

IL me semble que la vertu est chose autre, Inclination à la bonté.
 & plus noble, que les inclinations à la bonté,
 qui naissent en nous. Les ames réglées d'elles-
 mesmes & bien nées, elles suivent mesme
 train, & representent en leurs actions, mesme
 visage que les vertueuses. Mais la vertu sonne Vertu plus grande & assure que la conduite de la raison.
 je ne sçay quoy de plus grand & de plus actif,
 que de se laisser par une heureuse complexion,
 doucement & paisiblement conduire à la suite
 de la raison. Celuy qui d'une douceur & faci-
 lité naturelle, mespriseroit les offenses receues,
 feroit chose tres-belle & digne de louange :
 mais celuy qui picqué & outré jusques au
 vif d'une offense, s'armeroit des armes de la
 raison contre ce furieux appetit de vengeance,
 & apres un grand conflict, s'en rendroit enfin
 maistre, feroit sans doute beaucoup plus.
 Celuy-là feroit bien, & celuy-cy vertueusement :
 l'une de ces actions se pourroit dire bonté,
 l'autre vertu. Car il semble que le nom de
 la vertu, presuppose de la difficulté & du La vertu ne se peut exercer sans quelque difficulté.
 contraste, & qu'elle ne peut s'exercer sans
 partie. C'est à l'aventure pourquoy nous

nommons Dieu bon, fort, & liberal, & juste ; mais nous ne le nommons pas vertueux. Ses operations sont toutes naïves & sans effort. Quelques Philosophes non seulement Stoïciens, mais encore Epicuriens, ont estimé que la vertu devoit courre au devant des travaux & difficultez : & cette enchere de ceux-cy, par dessus ceux-là, je l'emprunte de l'opinion commune, qui est fausse, quoy que die ce subtil rencontre d'Arcefilaüs, à celuy qui luy reprochoit que beaucoup de gens passoient de son escole en l'Epicurienne, & jamais au rebours : Je croy bien : des coqs il se fait des chappons assez, mais des chappons il ne s'en fait jamais des coqs. Car à la verité en fermeté & rigueur d'opinions & de preceptes, la secte Epicurienne ne cede aucunement à la Stoïque. Et un Stoïcien recognoissant meilleure foy, que ces disputateurs, qui pour combattre Epicurus, & se donner beau jeu, luy font dire ce à quoy il ne pensa jamais, contournans ses paroles à gauche, argumentans par la loy grammairienne, autre sens de sa façon de parler,

Secte Epicurienne & Stoïque.

Et que ceux qu'on appelle amoureux de la volupté, sont amoureux de l'équité & de l'honnesteté : pratiquans & retenans toutes les vertus. *Cic. Epist. l. 15.*

& autre creance que celle qu'ils sçavent qu'il avoit en l'ame en ses mœurs, dit, qu'il a laissé d'estre Epicurien, pour cette consideration entre autres, qu'il trouve leur route trop hautaine & inaccessible : & *ii qui φιλόδονοι vocantur, sunt φιλόκαλοι & φιλοδίκαιοι, omnesque virtutes*

virtutes & colunt & retinent. Des Philosophes Stoïciens & Epicuriens, dis-je, il y en a plusieurs qui ont jugé, que ce n'estoit pas assez d'avoir l'ame en bonne assiette, bien réglée & bien disposée à la vertu: ce n'estoit pas assez d'avoir nos résolutions & nos discours, au dessus de tous les efforts de fortune: mais qu'il falloit encore rechercher les occasions d'en venir à la preuve: ils veulent quester de la douleur, de la nécessité & du mépris, pour les combattre, & pour tenir leur ame en haleine: *multum sibi adjicit virtus laceffita.* C'est l'une des raisons pourquoy Epaminondas, qui estoit encore d'une tierce secte, refuse des richesses que la fortune luy met en main, par une voye tres-legitime: pour avoir, dit-il, à s'escrimer contre la pauvreté, en laquelle extresme il se maintint tousiours. Socrates s'effayoit, ce me semble, encore plus rudement, conservant pour son exercice, la malignité de sa femme, qui est un essay à fer esmoulu. Metellus ayant seul de tous les Senateurs Romains entrepris par l'effort de sa vertu, de soutenir la violence de Saturninus Tribun du peuple à Rome, qui vouloit à toute force faire passer une loy injuste, en faveur de la commune: & ayant encouru par là, les peines capitales que Saturninus avoit establies contre les refusans, entretenoit ceux, qui en cette extresmité,

La vertu se r'anime fort par l'aïdant. *Sen. Epist. 13.*

Richesses refusées.

Vertu de Metellus, contre Saturninus, Tribun du peuple.

le conduisoient en la place, de tels propos :
 Que c'estoit chose trop facile & trop lasche
 que de mal faire ; & que de faire bien , où
 il n'y eust point de danger , c'estoit chose
 vulgaire : mais de faire bien , où il y eust dan-
 ger , c'estoit le propre office d'un homme de
 vertu. Ces paroles de Metellus nous repre-
 sentent bien clairement ce que je vouloy veri-
 fier , que la vertu refuse la facilité pour com-
 pagnie : & que cette aisée , douce , & panchante
 voye par où se conduisent les pas reglez d'une
 bonne inclination de nature , n'est pas celle
 de la vraye vertu. Elle demande un chemin
 aspre & espineux , elle veut avoir ou des dif-
 ficultez estrangeres à luitter , comme celle de
 Metellus , par le moyen desquelles fortunes se
 plaist à luy rompre la roideur de sa course :
 ou des difficultez internes , que luy apportent
 les appetits desordonnez & imperfections de
 nostre condition. Je suis venu jusques icy
 bien à mon aise : Mais au bout de ce discours ,
 il me tombe en fantaisie que l'ame de Socrates ,
 qui est la plus parfaite qui soit venue à ma
 cognoissance , seroit à mon compte une ame
 de peu de recommandation : Car je ne puis
 concevoir en ce personnage aucun effort de
 vicieuse concupiscence. Au train de sa vertu ,
 je n'y puis imaginer aucune difficulté ny aucune
 contrainte : je cognoy sa raison si puissante &

*Office propre de
l'homme ver-
tueux.*

*La vertu refuse
la facilité pour
compagne.*

*Ame de Socra-
tes , & sa recom-
mandation.*

*Vertu de Socra-
tes , quelle.*

si maistresse chez luy, qu'elle n'eust jamais donné moyen à un appetit vicieux, seulement de naistre. A une vertu si eslevée que la sienne, je ne puis rien mettre en teste: Il me semble la voir marcher d'un victorieux pas & triomphant, en pompe & à son aise, sans empeschement ny destourbier. Si la vertu ne peut luire que par le combat des appetits contraires, dirons-nous donc qu'elle ne se puisse passer de l'assistance du vice, & qu'elle luy doive cela, d'en estre mise en credit & en honneur? Que deviendrait aussi cette brave & genereuse volupté Epicurienne, qui fait estat de nourrir mollement en son giron, & y faire s'assouvir la vertu; luy donnant pour ses jolietz la honte, les fievres, la pauvreté, la mort, & les gehennes? Si je presuppose que la vertu parfaite se cognoist à combattre, & porter patiemment la douleur, à soutenir les efforts de la goutte, sans s'esbranler de son affiette: si je luy donne pour son object necessaire l'aspreté & la difficulté, que deviendra la vertu qui sera montée à tel point, que de non seulement mespriser la douleur, mais de s'en esjouyr, & de se faire chatoüiller aux pointes d'une forte collique; comme est celle que les Epicuriens ont establie, & de laquelle plusieurs d'entre eux nous ont laissé par leurs actions, des preuves tres-certaines? Comme ont bien

*Vertu ne luist
que par le combat des appetits
contraires.*

*Volupté Epicu-
rienne, nourrice
de vertu.*

*Object necessaire
de la parfaite
vertu.*

d'autres, que je trouve avoir surpassé par effect les regles mesmes de leur discipline : Telsmoin le jeune Caton. Quand je le voy mourir & se deschirer les entrailles, je ne me puis contenter de croire simplement, qu'il eust lors son ame exempte totalement de trouble & d'effroy : je ne puis croire, qu'il se maintint seulement en cette desmarche, que les regles de la secte Stoïque luy ordonnoient rassise, sans esmotion & impassible : il y avoit, ce me semble, en la vertu de cet homme, trop de gaillardise & de verdeur, pour s'en arrester là. Je croy sans doute, qu'il sentit du plaisir & de la volupté, en une si noble action, & qu'il s'y aggrea plus qu'en autres de celles de sa vie.

*Mort vertueuse
de Caton, ac-
compagnée de
plaisir & de vo-
lupté.*

*Qu'il abandon-
na la vie, com-
me bien aisé
d'avoir trouvé
sujet de mourir.
Thuse. l. 1.*

Sic abiit à vita, ut causam moriendi natum se esse gauderet. Je le croy si avant, que j'entre en doute s'il eust voulu que l'occasion d'un si bel exploit luy fust ostée. Et si la bonté qui luy faisoit embrasser les commoditez publiques plus que les siennes, ne me tenoit en bride; je tomberoïs aisement en cette opinion, qu'il sçavoit bon gré à la fortune d'avoir mis sa vertu à une si belle espreuve, & d'avoir favorisé ce brigand à fouler aux pieds l'ancienne liberté de sa patrie. Il me semble lire en cette action, je ne sçay quelle esjouissance de son ame, & une esmotion de plaisir extraordinaire, & d'une volupté virile, lors

qu'elle confideroit la noblesse & hauteur de son entreprinse :

Deliberata morte ferocior.

Par ce dessein de mort plus terrible & plus fiere. *Hor. l. 1.*

Non pas aiguifée par quelque esperance de gloire , comme les jugemens populaires & effeminez d'aucuns hommes ont jugé : car cette consideration est trop basse , pour toucher un cœur si genereux, si hautain & si roide ; mais pour la beauté de la chose mesme en soy : laquelle il voyoit bien plus clair & en sa perfection , luy qui en manioit les ressorts , que nous ne pouvons faire. La philosophie m'a fait plaisir de juger, qu'une si belle action eust esté indecemment logée en toute autre vie qu'en celle de Caton : & qu'à la sienne seule il appartenoit de finir ainsi. Pourtant ordonna-il selon raison , & à son fils & aux Senateurs qui l'accompagnoient , de prouvoir autrement à leur fait. *Caton, quum incredibilem naturam tribuisset gravitatem ; eamque ipse perpetua constantia roboravisset , semperque in proposito consilio permanfisset : moriendum potius quam tyranni vultus aspiciendus erat.* Toute mort doit estre de mesmes sa vie. Nous ne devons pas autres pour mourir. J'interpreste toujours la mort par la vie. Et si on m'en recite quelqu'une forte par apparence , attachée à une vie foible : je tiens qu'elle est produite de

La Nature ayant doie Caton d'une incroyable gravité , laquelle il avoit d'abondant renforcée par une perpetuelle constance , sans jamais se departir de sa resolution ny de sa route : il falloit qu'il mourust , plutost que de voir la face d'un tyrann. *Cic. de Off. l. 1.*

Toute mort doit estre interpretée par la vie.

*Mort de Socrates
pleine d'allegresse.*

cause foible & forttable à sa vie. L'aisance donc de cette mort, & cette facilité qu'il avoit acquise par la force de son ame; dirons-nous qu'elle doive rabattre quelque chose du lustre de sa vertu? Et qui de ceux qui ont la cervelle tant soit peu teinte de la vraie philosophie, peut se contenter d'imaginer Socrates, seulement franc de crainte & de passion, en l'accident de sa prison, de ses fers, & de sa condamnation? ou qui ne reconnoist en luy, non seulement de la fermeté & de la constance, c'estoit son assiette ordinaire que celle-là, mais encore je ne sçay quel contentement nouveau, & une allegresse enjouée en ses propos & façons dernieres? A ce tressaillir du plaisir qu'il sent à gratter sa jambe, apres que les fers en furent hors: accuse-il pas une pareille douceur & joye en son ame, pour estre desenforgée des incommoditez passées, & à mesme d'entrer en cognoissance des choses advenir. Caton me pardonnera, s'il luy plaist; sa mort est plus tragique, & plus tendue, mais cette-cy est encore, je ne sçay comment, plus belle. Aristippus à ceux qui le plaignoient. Les Dieux m'en envoient une telle, dit-il. On voit aux ames de ces deux personnages, & de leurs imitateurs (car de semblables, je fay grand doute qu'il y en ait eu) une si parfaite habitude à la vertu, qu'elle leur est

passée en complexion. Ce n'est plus vertu penible, ny des ordonnances de la raison, pour lesquelles maintenir il faille que leur ame se roidisse : c'est l'essence mesme de leur ame, c'est son train naturel & ordinaire. Ils l'ont rendue telle, par un long exercice des preceptes de la philosophie, ayans rencontré une belle & riche nature. Les passions vicieuses qui naissent en nous ne trouvent plus par où faire entrée en eux. La force & roideur de leur ame estouffe & esteint les concupiscences, aussi-tost qu'elles commencent à s'esbranler. Or qu'il ne soit plus beau d'empescher par une haute & divine resolution la naissance des tentations, & de s'estre formé à la vertu, de maniere que les semences mesmes des vices en soient desracinées ; que d'empescher à vive force leurs progrez, & s'estant laissé surprendre aux esmotions premieres des passions, s'armer & se bander pour arrester leur course, & les vaincre : & que ce second effect ne soit encore plus beau, que d'estre simplement garny d'une nature facile & debonnaire, & desgoustée par soy-mesme de la desbauche & du vice ; je ne pense point qu'il y ait doute. Car cette tierce & derniere façon, il semble bien qu'elle rende un homme innocent, mais non pas vertueux : exempt de mal faire, mais non assez apte à bien faire. Joint que cette condition

Vertu passée en complexion à Caron & à Socrates.

est si voisine à l'imperfection & à la foiblesse, que je ne sçay pas bien comment en demesler les confins & les distinguer. Les noms mesmes de bonté & d'innocence, sont à cette cause aucunement noms de mespris. Je voy que plusieurs vertus, comme la chasteté, sobriété, & temperance, peuvent arriver à nous, par defaillance corporelle. La fermeté aux dangers (si fermeté il la faut appeller) le mespris de la mort, la patience aux infortunes, peuvent venir & se trouvent souvent aux hommes, par faute de bien juger de tels accidens, & ne les concevoir tels qu'ils sont. La faute d'apprehension & la bestise, contrefont ainsi par fois les effets vertueux. Comme j'ay veu souvent advenir, qu'on a loué des hommes, de ce dequoy ils meritoient du blasme. Vn seigneur Italien tenoit une fois ce propos en ma presence, au desadvantage de sa nation : Que la subtilité des Italiens, & la vivacité de leur conception estoient si grandes, qu'ils prevoyoient les dangers & accidens qui leur pouvoient advenir, de si loing, qu'il ne falloit pas trouver estrange, si on les voyoit souvent à la guerre prouvoir à leur seurté, voire avant que d'avoir reconnu le peril : Que nous & les Espagnols, qui n'estions pas si fins, allions plus outre ; & qu'il nous falloit faire voir à l'œil & toucher à la main le danger

Bonté & innocence, noms de mespris.

Hommes louez de ce dequoy ils devoient estre blasmez.

Italiens subtils & vifs en leurs conceptions.

avant que de nous en effrayer ; & que lors aussi nous n'avions plus de tenuë : Mais que les Allemans & les Suyffes , plus grossiers & plus lourds , n'avoient pas le sens de se r'ad-
 vifer , à peine lors mesmes qu'ils estoient accablez sous les coups. Ce n'estoit à l'aventure que pour rire : Si est-il bien vray qu'au mestier de la guerre , les apprentifs se jettent bien souvent aux hazards , d'autre inconsideration qu'ils ne font apres y avoir esté eschaudez.

Allemands & Suisses grossiers & lourds.

— *haud ignarus , quantum nova gloria in armis*

Et prædulce decus primo certamine possit.

N'ignorant pas ce que peut au premier combat , ce doux charme de l'honneur & de la nouvelle gloire des armes. *Æn. 10.*

Voila pourquoy quand on juge d'une action particuliere , il faut considerer plusieurs circonstances , & l'homme tout entier qui l'a produite , avant la baptiser. Pour dire un mot de moy - mesme : J'ay veu quelquefois mes amis appeller prudence en moy , ce qui estoit fortune , & estimer avantage de courage & de patience , ce qui estoit avantage de jugement & opinion , & m'attribuer un titre pour autre , tantost à mon gain , tantost à ma perte. Au demeurant , il s'en faut tant que je sois arrivé à ce premier & plus parfait degré d'excellence , où de la vertu il se fait une habitude , que du second mesme , je n'en

Action particuliere , comme se doit interpreter.

Vertu de Montaigne, quelle.

ay fait guere de preuve. Je ne me suis mis en grand effort, pour brider les desirs de quoy je me suis trouvé pressé. Ma vertu, c'est une vertu, ou innocence, pour mieux dire, accidentelle & fortuite. Si je fusse nay d'une complexion plus desreglée, je crains qu'il fust allé piteusement de mon fait: car je n'ay essayé guere de fermeté en mon ame, pour soutenir des passions, si elles eussent esté tant soit peu vehementes. Je ne sçay point nourrir des querelles & du debat chez moy. Ainsi je ne me puis dire nul grand-mercy, dequoy je me trouve exempt de plusieurs vices:

Si mon naturel n'est taché que de peu de défauts, & de défauts mediocres, hors de là net & sain: ressemblant un beau corps, en qui l'œil ne peut voir seulement quelques feings ou nantilles par cy par là. *Hor. sat. l. 6.*

— *si vitis mediocribus, & mea paucis
Mendosa est natura, alioqui recta, velut si
Egregio inspersos reprehendas corpore navos.*

Je le doy plus à ma fortune qu'à ma raison: Elle m'a fait naistre d'une race fameuse en preud'hommie, & d'un tres-bon pere: je ne sçay s'il a escoulé en moy partie de ses humeurs, ou bien si les exemples domestiques, & la bonne institution de mon enfance, y ont insensiblement aydé, ou si je suis autrement ainsi né:

Soit que la Balance, ou que le Scorpion est froyable, m'ait en naissant presté son aspect, chef de mon ascendant: ou soit que c'est esté le Capricorne, tyran des mers Occidentales. *Hor. l. 2.*

*Seu Libra, seu me Scorpius aspicit
Formidolosus, pars violentior
Natalis hora, seu tyrannus
Hesperiae Capricornus undæ.*

Mais tant y a que la pluspart des vices je les ay de moy-mesmes en horreur. Le mot d'Aristhenes à celuy qui luy demandoit le meilleur apprentissage ; desapprendre le mal : semble s'arrester à cette image. Je les ay , dis-je , en horreur , d'une opinion si naturelle & si mienne , que ce mesme instinct & impression , que j'en ay apporté de la nourrice , je l'ay conservé , sans qu'aucunes occasions me l'ayent sçeu faire alterer. Voire non pas mes discours propres , qui pour s'estre desbandez en aucunes choses de la routte commune , me licentieroient aisément à des actions , que cette naturelle inclination me fait haïr. Je diray un monstre : mais je le diray pourtant. Je trouve par là en plusieurs choses plus d'arrest & de regle en mes mœurs qu'en mon opinion : & ma concupiscence moins desbauchée que ma raison. Aristippus establit des opinions si hardies en faveur de la volupté & des richesses , qu'il mit en rumeur toute la philosophie contre luy. Mais quant à ses mœurs , Dionysius le tyran luy ayant présenté trois belles garces , afin qu'il en fist le choix : il respondit qu'il les choisiroit toutes trois , qu'il avoit mal prins à Pâris d'en preferer une à ses compagnes. Mais les ayant conduites à son logis , il les renvoya sans en taster. Son valet se trouvant surchargé en chemin de l'argent qu'il

*Apprentissage
le meilleur, quel.*

Mœurs d'Aristippus.

172 ESSAIS DE MONTAIGNE.

*Vie d'Epicurus,
devote & labo-
rieuse.*

portoit apres luy : il luy ordonna qu'il en versast & jettast là ce qui luy faschoit. Et Epicurus duquel les dogmes sont irreligieux & delicats , se porta en sa vie tres-devotieusement & laborieusement. Il escrivit à un sien amy , qu'il ne vit que de pain bis & d'eau ; le prie de luy envoyer un peu de fromage , pour quand il voudra faire quelque somptueux repas. Seroit-il vray , que pour estre bon tout à fait , il nous le faille estre par occulte , naturelle & universelle propriété , sans loy , sans raison , sans exemple ? Les desbordemens auxquels je me suis trouvé engagé , ne sont pas Dieu mercy des pires. Je les ay bien condempnez chez moy , selon qu'ils le valent : car mon jugement ne s'est pas trouvé infecté par eux. Au rebours , je les accuse plus rigoureusement en moy , qu'en un autre. Mais c'est tout : car au demeurant j'y apporte trop peu de resistance , & me laisse trop aisément pancher à l'autre part de la balance , sauf pour les regler & empescher du meslange d'autres vices , lesquels s'entretiennent & s'entre-enchainent pour la pluspart les uns aux autres , qui ne s'en prend garde. Les miens , je les ay retranchez & contrainsts les plus seuls , & les plus simples que j'ay peu :

Car je ne cou-
ve pas mon er-
reur plus avant.
Juv. sat. 2.

— *neq ultra*
Errorem foveo.

Car quant à l'opinion des Stoïciens , qui disent ; le sage œuvrer quand il œuvre par toutes les vertus ensemble , quoy qu'il y en ait une plus apparente selon la nature de l'action : & à cela leur pourroit servir aucunement la similitude du corps humain ; car l'action de la colere ne se peut exercer , que toutes les humeurs ne nous aydent , quoy que la colere predomine , si de là ils veulent tirer pareille consequent , que quand l'ignorant & vicieux faut , il faut par tous les vices ensemble , je ne les en croy pas ainsi simplement , ou je ne les entends pas : car je sens par effect le contraire. Ce sont subtilitez aiguës , insubstantielles , auxquelles la philosophie s'arreste par fois. Je suis quelques vices : mais j'en fuy d'autres , autant que sçauroit faire un Saint. Aussi desadvoient les Peripateticiens , cette connexité & cousture indissoluble : & tient Aristote , qu'un homme prudent & juste , peut estre intemperant & incontinent. Socrates advoioit à ceux qui recognoissoient en sa physionomie quelque inclination au vice ; que c'estoit à la verité sa propension naturelle , mais qu'il l'avoit corrigée par discipline. Et les familiers du philosophe Stilpo disoient ; qu'estant né sujet au vin & aux femmes , il s'estoit rendu par estude tres-abstinent de l'un & de l'autre. Ce que j'ay de bien , je l'ay au rebours , par le sort de

*Œuvres du
Sage , quelles.*

*Inclination au
vice , corrigée par
discipline.*

Cruauté extrême de tous les vices.

ma naissance : je ne le tiens ny de loÿ ny de precepte ou autre apprentissage. L'innocence qui est en moy , est une innocence niaise : peu de vigueur , & point d'art. Je hay entre autres vices , cruellement la cruauté , & par nature & par jugement , comme l'extresme de tous les vices. Mais c'est jusques à telle mollesse , que je ne voy pas esgorger un poulet sans desplaisir : & oys impatiemment gemir un lievre sous les dents de mes chiens : quoy que ce soit un plaisir violent que la chasse.

Volupté toute vicieuse & desraisonnable.

Ceux qui ont à combattre la volupté , usent volontiers de cét argument , pour monstrier qu'elle est toute vicieuse & desraisonnable , que lors qu'elle est en son plus grand effort , elle nous maistrise de façon , que la raison n'y peut avoir accez : & alleguent l'experience que nous en sentons en l'accointance des femmes ,

Lucr. l. 4.

————— *cùm jam præfagit gaudia corpus ,
Atque in eo est Venus , ut muliebria conferat arva.*

Où il leur semble que le plaisir nous transporte si fort hors de nous , que nostre discours ne sçauroit lors faire son office tout perclus & ravy en la volupté. Je sçay qu'il en peut aller autrement ; & qu'on arrivera par fois , si on veut , à rejeter l'ame sur ce mesme instant , à autres pensemens. Mais il la faut tendre & roidir d'aguet. Je sçay qu'on peut gour-

mander l'effort de ce plaisir, & m'y cognois bien, & n'ay point trouvé Venus si impetueuse Deesse, que plusieurs & plus reformez que moy, la tesmoignent. Je ne prens pour miracle, comme fait la Royne de Navarre en l'un des contes de son Heptameron (qui est un gentil Livre pour son estoffe) ny pour chose d'extrefme difficulté; de passer des nuits entieres, en toute commodité & liberté, avec une maistresse de long-temps desirée, maintenant la foy qu'on luy aura engagée de se contenter des baisers & simples attouchemens. Je croy que l'exemple du plaisir de la chasse y feroit plus propre: comme il y a moins de plaisir, il y a plus de ravissement & de surprinse, par où nostre raison estonnée perd ce loisir de se preparer à l'encontre: lors qu'apres une longue queste, la beste vient en sursaut à se presenter en lieu ou à l'adventure, nous l'esperions le moins. Cette secouffe & l'ardeur de ces huées nous frappent si bien, qu'il seroit mal-aisé à ceux qui ayment cette sorte de petite chasse, de retirer sur ce point la pensée ailleurs. Et les poëtes font Diane victorieuse du brandon & des fiesches de Cupidon.

Venus impetueuse Deesse.

Conte de la Royne de Navarre.

Plaisir de la chasse, quel.

*Quis non malarum quas amor curas habet
Hæc inter obliviscitur?*

Pour revenir à mon propos, je me compassionne

*Qui parmy tels
plaisirs n'oublie
les poignans
soucis de l'a-
mour? Hor
Epo1.*

fort tendrement des afflictions d'autrui , & pleurerois aisément par compagnie , si pour occasion que ce soit , je sçavois pleurer. Il n'est rien qui tente mes larmes que les larmes : non vrayes seulement , mais comment que ce soit , ou feintes , ou peintes. Les morts je ne les plains guere , & les envierois plustost ; mais je plains bien fort les mourans. Les Sauvages ne m'offensent pas tant , de rostir & manger les corps des trespassez , que ceux qui les tourmentent & persecutent vivans. Les executions mesme de la justice , pour raisonnables qu'elles soient , je ne les puis voir d'une veuë ferme. Quelqu'un ayant à tesmoigner la clemence de Julius Cesar : il estoit , dit-il , doux en ses vengeancees : ayant forcé les Pyrates de se rendre à luy , qui l'avoient auparavant pris prisonnier & mis à rançon : d'autant qu'il les avoit menacez de les faire mettre en croix , illes y condamna , mais ce fut apres les avoir fait estrangler. Philomon son secretaire , qui l'avoit voulu empoisonner , il ne le punit pas plus aigrement que d'une mort simple. Sans dire qui est cét autheur Latin , qui ose alleguer pour tesmoignage de clemence , de seulement tuer ceux desquels on a esté offensé : il est aisé à deviner qu'il est frappé des vilains & horribles exemples de cruauté , que les tyrans Romains mirent en usage. Quant à moy ,

moy, en la justice meſme, tout ce qui eſt au delà de la mort ſimple, me ſemble pure cruauté: Et notamment à nous qui devrions avoir reſpect d'envoyer les ames en bon eſtat: ce qui ne ſe peut, les ayant agitées & deſeſpérées par tourmens inſupportables. Ces jours paſſez un ſoldat priſonnier, ayant apperceu d'une tour où il eſtoit, que le peuple ſ'aſſembloit en la place, & que des charpentiers y dreſſoient leurs ouvrages, creut que c'eſtoit pour luy: & entrant en la reſolution de ſe tuer, ne trouva rien qui l'y peult ſecourir, qu'un vieux clou de charrette, rouillé, que la fortune luy offrit. Dequoy il ſe donna premièrement deux grands coups autour de la gorge: mais voyant que ce avoit eſté ſans eſſect: bien-toſt apres il ſ'en donna un tiers dans le ventre, où il laiſſa le clou fiché. Le premier de ſes gardes, qui entra où il eſtoit, le trouva en cét eſtat vivant encore: mais couché & tout affoibly de ſes coups. Pour employer le temps avant qu'il deſaillift, on ſe haſta de luy prononcer ſa ſentence. Laquelle ouïe, & voyant qu'il n'eſtoit condamne qu'à avoir la teſte trenchée; il ſemble reprendre un nouveau courage: accepta du vin, qu'il avoit reſuſé: remercia ſes juges de la douceur inſpérée de leur condamnation. Qu'il avoit prins party d'appeller la mort, pour la crainte d'une

Exécutions de Justice, doivent eſtre ſimples & ſans rigueur.

mort plus aspre & insupportable : ayant conceu opinion par les apprests qu'il avoit veu faire en la place , qu'on le voulust tourmenter de quelque horrible supplice : & sembla estre delivré de la mort , pour l'avoir changée. Je conseillerois que ces exemples de rigueur , par le moyen desquels on veut tenir le peuple en office , s'exercassent contre les corps des criminels. Car de les voir priver de sépulture , de les voir bouillir & mettre à quartiers , cela toucheroit quasi autant le vulgaire , que les peines qu'on fait souffrir aux vivans : quoy que par effect , ce soit peu ou rien , comme Dieu dit , *Qui corpus occidunt , & postea non habent quod faciant*. Et les poètes font singulierement valoir l'horreur de cette peinture , & au dessus de la mort :

Qui tueñt le
corps , & puis
apres ne peu-
vent plus que
faire. *Luc. 12.*

Quelle hor-
reur , de voir
traîner vilai-
nement par ter-
re , les mem-
bres demy ros-
sés de ce Roy ,
deshuez de
leurs os , &
rent souillez de
sang & deboué.
Thusc. 1.

*Hæu reliquias semiaſſi regis , denudatis offibus ,
Per terram sanie delibutas sædè divexarier.*

Je me rencontray un jour à Rome , sur le point qu'on defaisoit Catena , un voleur insigne : on l'estrangla sans aucune esmotion de l'assistance , mais quand on vint à le mettre à quartiers , le bourreau ne donnoit coup , que le peuple ne suivist d'une voix plaintive , & d'une exclamation , comme si chacun eust presté son sentiment à cette charrongne. Il faut exercer ces inhumains excez contre l'escorce , non

contre le vif. Ainsi amollit, en cas aucune-
 ment pareil, Artaxerxes, l'aspreté des loix
 anciennes de Perse : ordonnant que les seigneurs
 qui avoient failly en leur charge, au lieu qu'on
 les fouloit fouetter, fussent despoüillez, &
 leurs vestemens fouettez pour eux : & au lieu
 qu'on leur fouloit arracher les cheveux, qu'on
 leur ostat leur haut chapeau seulement. Les
 Egyptiens si devotieux, estimoient bien satis-
 faire à la justice divine, luy sacrifiant des pour-
 ceaux en figure, & representez : invention
 hardie, de vouloir payer en peinture & en
 ombrage Dieu, substance si essentielle. Je vis
 en une saison en laquelle nous abondons en
 exemples incroyables de ce vice, par la licence
 de nos guerres civiles : & ne voit-on rien aux
 Histoires anciennes, de plus extrême, que ce
 que nous en essayons tous les jours. Mais cela
 ne m'y a nullement apprivoisé. A peine me
 pouvoy-je persuader, avant que je l'eusse veu,
 qu'il se fust trouvé des ames si farouches,
 que pour le seul plaisir du meurtre, elles le
 voulussent commettre : hacher & destrancher
 les membres d'autrui, aiguïser leur esprit à in-
 venter des tourmens inusitez, & des morts
 nouvelles, sans inimitié, sans profit, & pour
 cette seule fin, de jouïr du plaisant spectacle
 des gestes & mouvemens pitoyables, des ge-
 missemens, & voix lamentables, d'un homme

*Loix aspres des
 Perles amollies
 par Artaxerxes.*

*Pourceaux en
 figure & represen-
 tez, offerts à la
 justice divine par
 les Egyptiens.*

*Extrême point
 de cruauté.*

mourant en angoisse. Car voila l'extresme point

De façon que
l'homme tuë
l'homme, non
par colere ny
par crainte,
mais seulement
pour l'appetit
du spectacle.
Senec. de Clem.

où la cruauté puisse atteindre. *Ut homo hominem, non iratus, non timens, tantum spectaturus occidat.* De moy, je n'ay pas sceu voir seulement sans desplaisir, poursuivre & tuer une beste innocente, qui est sans defense, & de qui nous ne recevons aucune offence.

Le Cerf se sentant hors d'haleine se rend à ceux qui le poursuivent.

Et comme il advient communement que le cerf se sentant hors d'haleine & de force, n'ayant plus autre remede, se rejette & rend à nous-mesmes qui le poursuivons, nous demandant mercy par ses larmes;

Qui sanglant
par ses pleurs
semble implorer
mercy.
Æneid. 7.

———— *quæstusque cruentus
Atque imploranti similis,*

Bestes en vie
achetées de Pythagoras, pour leur redonner les champs.

Ce m'a tousiours semblé un spectacle tres-desplaisant. Je ne prens guere beste en vie, à qui je ne redonne les champs. Pythagoras les achetoit des pescheurs & des oyseurs, pour en faire autant.

Je croy que le
meurtre des
bestes eschauffa le premier
glaive qu'on
teignit de sang.
Metam. 15.

———— *primoque à cæde ferarum
Incaluisse puto maculatum sanguine ferrum.*

Les naturels sanguinaires à l'endroit des bestes, tesmoignent une propension naturelle à la cruauté. Apres qu'on se fut apprivoisé à Rome aux spectacles des meurtres des animaux, on vint aux hommes & aux gladiateurs. Nature a (ce crains-je)-elle-mesme attaché à l'homme,

quelque instinct à l'inhumanité. Nul ne prend son esbat à voir des bestes s'entrejoûer & caresser : & nul ne faut de le prendre à les voir s'entre-déchirer & desmembrer. Et afin qu'on ne se mocque de cette sympathie que j'ay avec elles , la theologie mesme nous ordonne quelque faveur en leur endroit. Et considerant qu'un mesme maistre nous a logez en ce palais pour son service , & qu'elles sont , comme nous , de sa famille , elle a raison de nous enjoindre quelque respect & affection envers elles. Pythagoras emprunta la Metempsychose des Egyptiens , mais depuis elle a esté receuë par plusieurs nations , & notamment par nos Druides :

Morte carent animæ , semperque priore reliæ

Sede , novis omnibus vivunt , habitantque receptæ.

*Metempsychose
de Pythagoras.*

Les ames ne meurent point, car sans fin, quittans leurs anciens logis, elles sont receuës & vivent en des gistes nouveaux.

Metam. 15.

Ames logées en des bestes apres avoir esté en des hommes , selon l'opinion des anciens Gaulois.

La religion de nos anciens Gaulois portoit ; que les ames estans eternelles , ne cessioient de se remuer & changer de place d'un corps à un autre : meslant en outre à cette fantaisie , quelque consideration de la justice divine. Car selon les deportemens de l'ame , pendant qu'elle avoit esté chez Alexandre , ils disoient que Dieu luy ordonnoit un autre corps à habiter , plus ou moins penible , & rapportant à sa condition :

faire joug sous la condition des animaux irraisonnables : logeant les brutes dans les ours, les trompeurs dans les renards, & les voleurs dans les loups. Et quand il les a de cette façon agitez, par plusieurs années & mille figures, il les purge finalement dans le fleuve de Lethé : puis apres il les ramene derechef à l'origine premiere de la forme humaine. Claud. in Ruff. l. 2.

Moy-mesme, il m'en souvient, j'estois lors des guerres de Troye, Euphorbus fils de Panthus. Ov. Met. l. 15.

Cousinage d'entre l'homme & les bestes.

Bestes reconnues pour Dieu, par quelques anciens.

Les bestes estoient consacrées par les Barbares, pour quelque bien qu'elles faisoient. Cic. de Nat. Deor. l. 1.

— muta ferarum

Cogit vincla pari, truculentos ingerit urfis,
Prædonesque lupis, fallaces vulpibus addit:
Atque ubi per varios annos per mille figuras
Egit, lethæo purgatos flumine tandem
Rursus ad humanæ revocat primordia formæ.

Si elle avoit esté vaillante, ils la logeoient au corps d'un Lyon, si voluptueuse en celuy d'un Pourceau, si lasche en celuy d'un Cerf ou d'un Lievre, si malicieuse en celuy d'un Renard : ainsi du reste, jusques à ce que purifiée par ce châtiment, elle reprenoit le corps de quelque autre homme :

Ipse ego, nam memini, Trojani tempore belli
Panthoides Euphorbus eram.

Quant à ce cousinage-là d'entre-nous & les bestes, je n'en fay pas grande-recepte : ny de ce aussi que plusieurs nations, & notamment des plus anciennes & plus nobles, ont non seulement reçu des bestes à leur société & compagnie ; mais leur ont donné un rang bien loing au dessus d'eux : les estimans tantost familiares, & favories de leurs Dieux, & les ayans en respect & reverence plus qu'humaine, & d'autres ne reconnoissans autre Dieu, ny autre divinité qu'elles. *Belluæ à barbaris propter beneficium consecratæ :*

—— crocodilon adorat

Pars hæc, illa pavet saturam serpentibus Ibin,

Effigies sacri hic nitet aurea Cercopitheci :

—— hic piscem fluminis, illic

Oppida tota canem venerantur.

Partie de ce
Peuple adore
un Crocodile,
l'autre partie
idolatre la Cy-
coigne avide de
serpens, icy re-
sult sur l'autel
l'image sainte
d'une Guerre
dorée, un Pois-
son regne deçà,
delà, toutes les
villes reverent
un Chien. *Juv.*
Sat. 15.

Et l'interpretation mesme que Plutarque donne à cette erreur, qui est tres-bien prise, leur est encore honorable. Car il dit que ce n'estoit pas le Chat, ou le Bœuf, pour exemple, que les Egyptiens adoroient : mais qu'ils adoroient en ces bestes-là, quelque image des facultez divines : en cette-cy la patience & l'utilité : en cette-là la vivacité, ou comme nos voisins les Bourguignons avec toute l'Allemagne, l'impatience de se voir enfermées : par où ils representoient la liberté, qu'ils aimoient & adoroient au delà de toute autre faculté divine : & ainsi des autres. Mais quand j'en rencontre parmy les opinions plus moderées, les discours qui essayent à monstrier la prochaine ressemblance de nous aux animaux, & combien ils ont de part à nos plus grands privileges, & avec combien de vray semblance on nous les apparie ; certes j'en rabats beaucoup de nostre presumption, & me desmet volontiers de cette royauté imaginaire qu'on nous donne sur les autres creatures. Quand tout cela en seroit à dire, si y a-il un certain respect qui nous attache, & un general devoir

*Ressemblance
prochaine de
l'homme aux
animaux.*

*Humanité envers
les bestes.*

d'humanité, non aux bestes seulement, qui ont vie & sentiment, mais aux arbres mesmes & aux plantes. Nous devons la justice aux hommes, & la grace & la benignité aux autres creatures, qui en peuvent estre capables. Il y a quelque commerce entre elles & nous, & quelque obligation mutuelle. Je ne crains point à dire la tendresse de ma nature si puerile, que je ne puis pas bien refuser à mon chien la feste qu'il m'offre hors de saison, ou qu'il me demande. Les Turcs ont des aumosnes & des hospitaux pour les bestes: les Romains avoient un soin public de la nourriture des oyes, par la vigilance desquelles leur Capitole avoit esté sauvé: les Atheniens ordonnerent que les mules & mulets, qui avoient servy au bastiment du temple appellé Hecatompèdon, fussent libres, & qu'on les laissast paistre par tout sans empeschement. Les Agrigentins avoient en usage commun, d'enterrer serieusement les bestes qu'ils avoient eu cheres: comme les chevaux de quelque rare merite, les chiens & les oyseaux utiles: ou mesme qui avoient servy de passe-temps à leurs enfans. Et la magnificence qui leur estoit ordinaire en toutes autres choses, paroissoit aussi singulierement, à la somptuosité & nombre des monumens eslevez à cette fin: qui ont duré en parade plusieurs siecles depuis. Les Egyptiens

*Hospitaux pour
les bestes.*

*Oyes nourries
des Romains
avec un soin pu-
blic.*

*Sepulchres & mo-
numens de bestes.*

enterroient les loups , les ours , les crocodiles , les chiens & les chats , en lieux sacrez : embaufmoient leurs corps , & portoit le deuil à leurs trespas. Cimon fit une sepulture honorable aux jumens avec lesquelles il avoit gagné par trois fois le prix de la course aux jeux Olympiques. L'ancien Xantippus fit enterrer son chien sur un chef, en la coste de la mer , qui en a depuis retenu le nom. Et Plutarque faisoit, dit-il, conscience, de vendre & envoyer à la boucherie , pour un léger profit , un bœuf qui l'avoit long-temps servy.

Jumens honorablement enterrées par Cimon.





CHAPITRE XII.

Apologie de Raymond de Sebónde.

*Science, de quel-
le utilité & va-
leur.*

C'EST à la verité une tres-utile & grande partie que la science : ceux qui la mesprisent tesmoignent assez leur bestise : mais je n'estime pas pourtant sa valeur jusques à cette mesure extremes qu'aucuns luy attribuent : Comme Herillus le philosophe , qui logeoit en elle le souverain bien , & tenoit qu'il fust en elle de nous rendre sages & contens : ce que je ne croy pas : ny ce que d'autres ont dit ; que la science est mere de toute vertu , & que tout vice est produit par l'ignorance. Si cela est vray , il est sujet à une longue interpretation. Ma maison a esté dès long-temps ouverte aux gens de sçavoir , & en est fort cognüe : car mon pere qui l'a commandée cinquante ans & plus , eschauffé de cette ardeur nouvelle , de quoy le Roy François premier embrassa les lettres & les mit en credit : rechercha avec grand soin & despense l'accointance des hommes doctes : les recevant chez luy , comme personnes saintes , & ayans quelque particuliere inspiration de sagesse divine , recueillant leurs sentences & leurs discours comme des oracles ,

*Lettres mises en
credit par le Roy
François I.*

& avec d'autant plus de reverence & de religion, qu'il avoit moins de loy d'en juger : car il n'avoit aucune cognoissance des lettres, non plus que ses predecesseurs. Moy je les ayme bien, mais je ne les adore pas. Entre autres, Pierre Bunel, homme de grande reputation de sçavoir en son temps, ayant arresté quelques jours à Montaigne en la compagnie de mon pere, avec d'autres hommes de sa sorte ; luy fit present au desloger, d'un livre qui s'intitule, *Theologia naturalis, sive, Liber creaturarum magistri Raymondi de Sebonde*. Et parce que la langue Italienne & Espagnole estoient familiares à mon pere, & que ce livre est basti d'un Espagnol barragouiné en terminaisons latines, il esperoit qu'avec bien peu d'ayde il en pourroit faire son profit, & le luy recommanda, comme livre tres-utile & propre à la saison en laquelle il le luy donna : ce fut lors que les nouveutez de Luther commençoient d'entrer en credit, & esbranler en beaucoup de lieux nostre ancienne croyance. En quoy il avoit un tres-bon advis ; prevoyant bien par discours de raison, que ce commencement de maladie declineroit aisement en un execrable atheïsme : Car le vulgaire n'ayant pas la faculté de juger des choses par elles-mesmes, se laissant emporter à la fortune & aux apparences, apres qu'on luy a mis en main la

Theologie naturelle de Sebonde.

Theologie naturelle, ou Livre des creatures, de maistre Raymond de Sebonde.

Nouvelletes de Luther, & leur commencement.

188 ESSAIS DE MONTAIGNE.

hardieſſe de meſprifer & contreroller les opinions qu'il avoit eues en extreſme reverence , comme ſont celles où il va de ſon ſalut , & qu'on a mis aucuns articles de ſa religion en doute & à la balance ; il jette tantost apres aiſement en pareille incertitude toutes les autres pieces de ſa creance , qui n'avoient pas chez luy plus d'autorité ny de fondement , que celles qu'on luy a esbranlées : & ſecoué comme un joug tyrannique toutes les impreſſions qu'il avoit receues par l'autorité des loix , ou reverence de l'ancien uſage.

Ce qu'on a le plus crainr, plus on le ſoule aux pieds. *Lucr. l. i.*

Nam cupidè conculcatur nimis antè metutum.

Livres bons à traduire.

Raymond de Seconde traduit par Montaigne.

Entreprenant deſſors en avant , de ne recevoir rien à quoy il n'ait interpoſé ſon decret , & preſté particulier conſentement. Or quelques jours avant ſa mort , mon pere ayant de fortune rencontré ce livre ſous un tas d'autres papiers abandonnez , me commanda de le luy mettre en François. Il fait bon traduire les auteurs , comme celui-là , où il n'y a guere que ſa matiere à repreſenter : mais ceux qui ont donné beaucoup à la grace , & à l'elegance du langage , ils ſont dangereux à entreprendre , nommement pour les rapporter à un idiome plus foible. C'eſtoit une occupation bien eſtrange & nouvelle pour moy : mais eſtant de fortune pour lors de loisir , & ne

pouvant rien refuser au commandement du meilleur pere qui fut oncques, j'en vins à bout comme je pus : à quoy il print un singulier plaisir , & donna charge qu'on le fift imprimer : ce qui fut executé apres sa mort. Je trouvoy belles les imaginations de cét autheur , la contexture de son ouvrage bien suivie ; & son dessein plein de pieté. Parce que beaucoup de gens s'amusent à le lire , & notamment les Dames , à qui nous devons plus de service , je me suis trouvé souvent à mesme de les secourir , pour descharger le livre de deux principales objections qu'on luy fait. Sa fin est hardie & courageuse , car il entreprend par raisons humaines & naturelles , d'establiir & verifir contre les atheïstes tous les articles de la religion chrestienne. En quoy , à dire la verité , je le trouve si ferme & si heureux , que je ne pense point qu'il soit possible de mieux faire en cét argument-là : & croy que nul ne l'a esgalé. Cét ouvrage me semblant trop riche & trop beau , pour un autheur duquel le nom soit si peu connu , & duquel tout ce que nous sçavons , c'est qu'il estoit Espagnol , faisant profession de medecine à Thoulouse , il y a environ deux cens ans ; je m'enquis autrefois à Adrianus Turnebus , qui sçavoit toutes choses , que ce pouvoit estre de ce livre : il me respondit , qu'il pensoit que

ce fust quelque quint-essence tirée de S. Thomas d'Aquin : car de vray cét esprit - là , plein d'une erudition infinie , & d'une subtilité admirable , estoit seul capable de telles imaginations. Tant y a , que quiconque en soit l'auteur & inventeur (& ce n'est pas raison d'oster sans plus grande occasion à Sebonde ce tiltre) c'estoit un tres-suffisant homme , & ayant plusieurs belles parties. La premiere reprehension qu'on fait de son ouvrage , c'est ; que les chrestiens se font tort de vouloir appuyer leur creance , par des raisons humaines , qui ne se conçoit que par foy , & par une inspiration particuliere de la grace divine. En cette objection , il semble qu'il y ait quelque zele de piété : & à cette cause nous faut-il avec tant plus de douceur & de respect essayer de satisfaire à ceux qui la mettent en avant. Ce seroit mieux la charge d'un homme versé en la theologie , que de moy , qui n'y sçay rien. Toutefois je juge ainsi , qu'à une chose si divine & si hautaine , & surpassant de si loin l'humaine intelligence , comme est cette verité , de laquelle il a pleu à la bonté de Dieu nous esclairer , il est bien besoin qu'il nous preste encore son secours , d'une faveur extraordinaire & privilegiée , pour la pouvoir concevoir & loger en nous : & ne croy pas que les moyens purement humains en soient aucunement capables. Et s'ils

*Reprehension de
l'ouvrage de Se-
bonde.*

l'estoient, tant d'ames rares & excellentes, & si abondamment garnies de forces naturelles es siècles anciens, n'eussent pas failly par leurs discours, d'arriver à cette cognoissance. C'est la foy seule qui embrasse vivement & certainement les hauts mysteres de nostre religion. Mais ce n'est pas à dire, que ce ne soit une tres-belle & tres-estimable entreprinse, d'accommoder encore au service de nostre foy, les outils naturels & humains, que Dieu nous a donnez. Il ne faut pas douter que ce ne soit l'usage le plus honorable que nous leur sçaurions donner : & qu'il n'est occupation ny dessein plus digne d'un homme chrestien que de viser par toutes ses estudes & pensemens à embellir, estendre & amplifier la verité de sa creance. Nous ne nous contentons point de servir Dieu d'esprit & d'ame : nous luy devons encore, & rendons une reverence corporelle : nous appliquons nos membres mesmes, & nos mouvemens & les choses externes à l'honorer. Il en faut faire de mesme, & accompagner nostre foy de toute la raison qui est en nous : mais tousiours avec cette reservation, de n'estimer pas que ce soit de nous qu'elle despende, ny que nos efforts & argumens puissent atteindre à une si super-naturelle & divine science. Si elle n'entre chez nous par une infusion extraordinaire : si

*La foy peut estre
accommodée &
aidée d'outils hu-
mans & natu-
rels, sans preju-
dice de nostre re-
ligion.*

Foy vive & di-
vine, & ses ef-
fets.

elle y entre non seulement par discours, mais encore par moyens humains, elle n'y est pas en sa dignité ny en sa splendeur. Et certes je crains pourtant que nous ne la jouissions que par cette voye. Si nous tenions à Dieu par l'entremise d'une foy vive, si nous tenions à Dieu par luy, non par nous, si nous avions un pied & un fondement divin; les occasions humaines n'auroient pas le pouvoir de nous esbranler, comme elles ont: nostre fort ne feroit pas pour se rendre à une si foible batterie: l'amour de la nouveauté, la contrainte des princes, la bonne fortune d'un party, le changement temeraire & fortuit de nos opinions, n'auroient pas la force de secouer & alterer nostre croyance: nous ne la lairriions pas troubler à la mercy d'un nouvel argument, & à la persuasion non pas de toute la rhétorique qui fut oncques: nous soustien-
drions ces flots d'une fermeté inflexible &

Comme un vase immobile :

te rocher, brise & rejette les flots esbandus, & de sa puissante masse dissipe l'affaut des ondes infinies, aboyantes autour de ses flancs. *Incertus in laudem. Rosard.*

*Illisos fluctus rupes ut vasta refundit,
Et varias circum latrantes dissipat undas
Mole sua.*

Si ce rayon de la divinité nous touchoit aucunement, il y paroistroit par tout: non seulement nos paroles, mais encore nos opérations en porteroient la lueur & le lustre. Tout
ce

ce qui partiroit de nous , on le verroit illuminé de cette noble clarté. Nous devrions avoir honte , qu'és sectes humaines il ne fust jamais partisan , quelque difficulté & estrangeré que maintint sa doctrine , qui n'y conformast aucunement ses deportemens & sa vie : & une si divine & celeste institution ne marque les chrestiens que par la langue. Voulez-vous voir cela ? comparez nos mœurs à un Mahometan , à un Payen , vous demeurez toujours au dessous : là où au regard de l'avantage de nostre religion , nous devrions luire en excellence d'une extrefme & incomparable distance : & devoit-on dire , sont-ils si justes , si charitables , si bons ? ils sont donc chrestiens. Toutes autres apparences sont communes à toutes religions : esperance , confiance , evenemens , ceremonies , penitences , martyres. La marque peculiere de nostre verité devroit estre nostre vertu , comme elle est aussi la plus celeste marque , & la plus difficile : & comme c'est la plus digne production de la verité. Pourtant eut raison nostre bon S. Louis , quand ce Roy Tartare , qui s'estoit fait chrestien , desseignoit de venir à Lyon , baiser les pieds au pape , & y recognoistre la sanction qu'il esperoit trouver en nos mœurs , de l'en destourner instamment : de peur qu'au contraire , nostre desbordée facon de vivre ne

*Vertu , marque
peculiere de la
verité de nostre
Religion.*

le desgoustaft d'une si sainte creance. Combien que depuis il advint tout diversement, à cét autre : lequel estant allé à Rome pour mesme effet, y voyant la dissolution des prelatz, & peuple de ce temps-là, s'establit d'autant plus fort en nostre religion : considerant combien elle devoit avoir de force & de divinité, à maintenir sa dignité & sa splendeur, parmy tant de corruption, & en mains si vicieuses. Si nous avions une seule goutte de foy, nous remuerions les montaignes de leur place, dit la sainte parole : nos actions qui seroient guidées & accompagnées de la divinité, ne seroient pas simplement humaines, elles auroient quelque chose de miraculeux, comme nostre croyance. *Brevis est institutio vitæ honestæ beatæque, si credas.* Les uns font accroire au monde, qu'ils croient ce qu'ils ne croient pas. Les autres en plus grand nombre se le font accroire à eux-mesmes, ne sçachans pas penetrer que c'est que croire. Nous trouvons estrange si aux guerres, qui pressent à cette heure nostre estat, nous voyons flotter les evenemens, & diversifier d'une maniere commune & ordinaire : c'est que nous n'y apportons rien que le nostre. La justice, qui est en l'un des partis, elle n'y est que pour ornement & couverture : elle y est bien alleguée, mais elle n'y est ny receüe, ny logée, ny espousée :

Si tu crois,
l'institution de
l'honneste & de
l'heureuse vie
est briefve.

elle y est comme en la bouche de l'avocat, non comme dans le cœur & affection de la partie. Dieu doit son secours extraordinaire à la foy & à la religion, non pas à nos passions. Les hommes y sont conducteurs, & s'y servent de la religion : ce devroit estre tout le contraire. Sentez, si ce n'est point par nos mains que nous la menons, à tirer comme de cire tant de figures contraires, d'une regle si droite & si ferme. Quand s'est-il veu mieux qu'en France en nos jours ? Ceux qui l'ont prise à gauche, ceux qui l'ont prise à droite, ceux qui en disent le noir, ceux qui en disent le blanc, l'employent si pareillement à leurs violentes & ambitieuses entreprises, s'y conduisent d'un progres si conforme en desbordement & injustice, qu'ils rendent douteuse & mal-aisée à croire la diversité qu'ils prétendent de leurs opinions en chose de laquelle depend la conduite & loy de nostre vie. Peut-on voir partir de mesme escole & discipline des mœurs plus unies, plus unes ? Voyez l'horrible imprudence dequoy nous pelotons les raisons divines : & combien irreligieusement nous les avons & rejetées & reprises, selon que la fortune nous a changé de place en ces orages publics. Cette proposition si solemnelle : s'il est permis au sujet de se rebeller & armer contre son Prince pour la defense de la religion : souvennez vous

*Dieu secourt la
foy & religion,
non nos passions*

*Proposition:
S'il est permis
au sujet de s'ar-
mer contre son
Roy, pour la
Religion,*

en quelles bouches cette année passée l'affirmative d'icelle estoit l'arc-boutant d'un party: la negative, de quel autre party c'estoit l'arc-boutant: Et oyez à present de quel quartier vient la voix & instruction de l'une & de l'autre: & si les armes bruyent moins pour cette cause que pour celle-là. Et nous bruslons les gens qui disent qu'il faut faire souffrir à la verité le joug de nostre besoin: & de combien fait la France pis, que de le dire? Confessons la verité; qui trieroit de l'armée mesme legitime, ceux qui y marchent par le seul zele d'une affection religieuse, & encore ceux qui regardent seulement la protection des loix de leur pays, ou service du prince; il n'en scauroit bastir une compagnie de gens d'armes complete. D'où vient cela, qu'il s'en trouve si peu, qui ayent maintenu mesme volonté & mesme progrez en nos mouvemens publics, & que nous les voyons tantost n'aller que le pas, tantost y courir à bride avalée? & mesmes hommes, tantost gaster nos affaires par leur violence & aspreté, tantost par leur froideur, mollesse, & pesanteur; si ce n'est qu'ils y sont poussez par des considerations particulieres & casuelles, selon la diversité desquelles ils se remuent? Je voy cela evidemment, que nous ne prestons volontiers à la devotion, que les offices qui flattent nos passions.

*Devotion Chrestienne
estienne pleine de
passions.*

Il n'est point d'hostilité excellente comme la chrétienne. Nostre zele fait merveilles , quand il va secondant nostre pente vers la haine , la cruauté , l'ambition , l'avarice , la detraction , la rebellion . A contrepoil , vers la bonté , la benignité , la temperance , si comme par miracle , quelque rare complexion ne l'y porte ; il ne va ny de pied , ny d'aile . Nostre religion est faite pour extirper les vices : elle les couvre , les nourrit , les incite . Il ne faut point faire barbe de soarre à Dieu , comme on dit . Si nous le croyons , je ne dy pas par foy , mais d'une simple croyance : voire (& je le dy à nostre grande confusion) si nous le croyons & cognoissons comme un autre histoire , comme l'un de nos compagnons ; nous l'aymerions au dessus de toutes autres choses , pour l'infinité bonté & beauté qui reluit en luy : au moins marcheroit-il en mesme rang de nostre affection , que les richesses , les plaisirs , la gloire de nos amis . Le meilleur de nous ne craint point de l'outrager , comme il craint d'outrager son voisin , son parent , son maistre . Est-il si simple entendement , lequel ayant d'un costé l'objet d'un de nos vicieux plaisirs , & de l'autre en pareille cognoissance & persuasion , l'estat d'une gloire immortelle ; entraist en brigue de l'un pour l'autre ? Et si nous y renonçons souvent de pur mespris :

*Dieu doit estre
aimé au dessus de
toutes autres
choses.*

car quelle envie nous attire au blasphemer ,
 sinon à l'aventure l'envie mesme de l'offense ?
 Le philosophe Antisthenes , comme on l'ini-
 tioit aux mysteres d'Orpheus , le prestre luy
 disant , que ceux qui se voioient à cette reli-
 gion , avoient à recevoir apres leur mort des
 biens eternels & parfaits : Pourquoi si tu le
 croy ne meurs tu donc toy-mesme ? luy dit-il.
 Diogenes plus brusquement , selon sa mode ,
 & plus loing de nostre propos , au prestre
 qui le preschoit de mesme , de se faire de son
 ordre pour parvenir aux biens de l'autre monde :
 Veux-tu pas que je croye qu'Agésilas &
 Epaminondas , si grands hommes , seront misé-
 rables , & que toy , qui n'es qu'un veau , &
 qui ne fay rien qui vaille , feras bien heureux ,
 parce que tu es prestre ? Ces grandes promesses
 de la beatitude eternelle , si nous les recevions
 de pareille autorité qu'un discours philoso-
 phique , nous n'aurions pas la mort en telle
 horreur que nous avons :

*Promesses de la
 beatitude eter-
 nelle, nous poussent
 à la mort.*

Et ne se plain-
 droit pas en
 mourant , d'est-
 re dissous :
 mais plustost il
 se resjouiroit
 d'aller faire un
 voyage , & de
 quitter sa peau
 fêstrie comme
 le serpent , ou
 ses longues cor-
 nes ainsi que le
 vieil cerf. Lu-
 crez. 3.

*Non jam se moriens dissolvi conqueretur :
 Sed magis ire foras , vestemque relinquere ux
 anguis
 Gauderet , praelonga senex aut cornua cervus.*

Je veux estre dissous , dirions-nous , & estre
 avecques Jesus-Christ. La force du discours
 de Platon de l'immortalité de l'ame , poussa

bien aucuns de ses disciples à la mort , pour jouir plus promptement des esperances qu'il leur donnoit. Tout cela c'est un signe tres-evident , que nous ne recevons nostre religion qu'à nostre façon , & par nos mains , & non autrement que comme les autres religions se reçoivent. Nous nous sommes rencontrés au pays où elle estoit en usage : ou nous regardons son ancienneté , ou l'autorité des hommes qui l'ont maintenue , ou craignons les menaces qu'elle attache aux mescreans , ou suivons ses promesses. Ces considerations-là doivent estre employées à nostre creance , mais comme subsidiaires : ce sont raisons humaines. Vne autre region , d'autres tefmoins , pareilles promesses & menaces , nous pourroient imprimer par mesme voye une creance contraire. Nous sommes chrestiens à mesme tiltre que nous sommes ou Perigourdins ou Allemans. Et ce que dit Platon , qu'il est peu d'hommes si fermes en l'atheïsme , qu'un danger pressant ne ramene à la recognoissance de la divine puissance : Ce rolle ne touche point un vray Chrestien : C'est à faire aux Religions mortelles & humaines , d'estre receuës par une humaine conduite. Quelle foy doit-ce estre , que la lascheté & la foiblesse de cœur plantent en nous & establisent ? Plaisante foy , qui ne croid ce qu'elle croid , que pour n'avoir

La religion chrestienne ne doit estre reçue par une conduite humaine.

Atheïstes ramenez à la recognoissance de Dieu , ou par force ou par raison.

pas le courage de le descroire. Vne vicieuse passion, comme celle de l'inconstance & de l'estonnement, peut-elle faire en nostre ame aucune production reglée? Ils establiſſent, dit-il, par la raison de leur jugement, que ce qui se recite des enfers & des peines futures, est feint : mais l'occasion de l'experimenter s'offrant lors que la vieillesse ou les maladies les approchent de leur mort, la terreur les remplit d'une nouvelle creance, par l'horreur de leur condition à venir. Et parce que telles impressions rendent les courages craintifs, il defend en ses loix toute instruction de telles menaces, & la persuasion que des Dieux il puisse venir à l'homme aucun mal, sinon pour son plus grand bien quand il y eschoit, & pour un medecinal effet. Ils recitent de Bion, qu'infect des atheïsmes de Theodorus, il avoit esté long-temps se moquant des hommes religieux : mais la mort le surprenant, qu'il se rendit aux plus extremes superstitions : comme si les Dieux s'ostioient & se remettoient selon l'affaire de Bion. Platon, & ces exemples veulent conclurre ; que nous sommes ramenez à la creance de Dieu, ou par raison, ou par force. L'atheïsme estant une proposition comme desnaturée & monstrueuse, difficile aussi, & mal-aisée d'establiſſir en l'esprit humain, pour insolent & desreglé

Plon, Atheïste.

*Atheïsme, que
c'est.*

qu'il puisse estre : il s'en est veu assez , par vanité & par fierté de concevoir des opinions non vulgaires , & reformatrices du monde , en affecter la profession par contenance : qui , s'ils sont assez fols , ne sont pas assez forts , pour l'avoir plantée en leur conscience. Pourtant ils ne lairront de joindre leurs mains vers le Ciel , si vous leur attachez un bon coup d'espée en la poitrine : & quand la crainte ou la maladie aura abattu & appesantý cette licentieuse ferveur d'humeur voyage , ils ne lairront pas de se revenir , & se laisser tout discrettement manier aux creances & exemples publiques. Autre chose est un dogme serieusement digeré , autre chose ces impressions superficielles : lesquelles nées de la desbauche d'un esprit desmanché , vont nageant temerairement & incertainement en la fantaisie. Hommes bien miserables & escervelez , qui taschent d'estre pires qu'ils ne peuvent. L'erreur du paganisme , & l'ignorance de nostre sainte verité , laissa tomber cette grande ame , mais grande d'humaine grandeur seulement , encores en cet autre voisin abus ; que les enfans & les vieillards se trouvent plus susceptibles de religion , comme si elle naissoit & tiroit son credit de nostre imbecillité. Le nœud qui devoit attacher nostre jugement & nostre volonté , qui devoit estreindre nostre

*Foy, nœud qui
doit joindre &
estreindre nostre
ame avec Dieu.*

ame & joindre à nostre Createur, ce devoi-
estre un nœud prenant ses replis & ses forces,
non pas de nos considerations, de nos raisons
& passions, mais d'une estreinte divine &
supernaturelle, n'ayant qu'une forme, un
visage, & un lustre, qui est l'autorité de
Dieu & sa grace. Or nostre cœur & nostre
ame estant regis & commandez par la foy,
c'est raison qu'elle tire au service de son des-
sein, toutes nos autres pieces selon leur portée.

*Divinité em-
preinte & gravée
és choses du
monde.*

Aussi n'est-il pas croyable, que toute cette
machine n'ait quelques marques empreintes de
la main de ce grand architecte, & qu'il n'y
ait quelque image és choses du monde rap-
portant aucunement à l'ouvrier, qui les a bas-
ties & formées. Il a laissé en ces hauts ou-
vrages le caractère de sa divinité, & ne tient
qu'à nostre imbecillité, que nous ne le puis-
sions decouvrir. C'est ce qu'il nous dit luy-
mesme, que ses operations invisibles, il nous
les manifeste par les visibles. Sebonde s'est tra-
vaillé à ce digne estude, & nous monstre com-
ment il n'est piece du monde qui desmente son
facteur. Ce seroit faire tort à la bonté divine, si
l'Univers ne consentoit à nostre creance. Le
Ciel, la terre, les elemens, nostre corps &
nostre ame, toutes choses y conspirent: il
n'est que de trouver le moyen de s'en servir:
elles nous instruisent si nous sommes capables

d'entendre. Car ce monde est un temple tres-sainct, dedans lequel l'homme est introduit, pour y contempler des statues, non ouvrées de mortelle main, mais celles que la divine pensée a fait sensibles, le Soleil, les estoilles, les eaux & la terre, pour nous représenter les intelligibles. Les choses invisibles de Dieu, dit S. Paul, apparoissent par la creation du monde, considerant sa sapience eternelle, & sa divinité par ses œuvres.

*Atque adeo faciem cæli non invidet Orbi
Ipse Deus, vultusque suos corpusque recludit
Semper volvendo : seque ipsum inculcat & offert,
Ut bene cognosci possit, doceatque videndo
Qualis eat, doceatque suas attendere leges.*

Or nos raisons & nos discours humains, c'est comme la matiere lourde & sterile : la grace de Dieu en est la forme : c'est elle qui donne la façon & le prix. Tout ainsi que les actions vertueuses de Socrates & de Caton demeurent vaines & inutiles pour n'avoir eu leur fin, & n'avoir regardé l'amour & obeyffance du vray Createur de toutes choses, & pour avoir ignoré Dieu : Ainsi est-il de nos imaginations & discours : ils ont quelque corps, mais une masse informe, sans façon & sans jour, si la foy & la grace de Dieu n'y sont jointes. La foy venant à teindre & illustrer les argumens de Sebonde, elle les rend fermes &

*Monde, Temple
tres-sainct.*

Dieu n'a point
envié au monde
la face & l'as-
pect du ciel,
qui roulant sans
fin, expose à
nos yeux son
corps à décou-
vert. Luy-mes-
me se presente
& s'innuë, de
sorte qu'on le
peut clairement
cognoître,
nous instruisant
par la veüe
quelle est sa
Grandeur : &
nous advertis-
sant d'écouter
a rentivement
ses loix. *Mart.
l. 4.*

*Grace de Dieu,
forme des dis-
cours humains.*

solides : ils sont capables de servir d'acheminement , & de premier guide à un apprentif , pour le mettre à la voye de cette connoissance : ils le façonnent aucunement , & rendent capable de la grace de Dieu , par le moyen de laquelle il se parfournit & se parfait apres nostre creance. Je sçai un homme d'autorité nourry aux Lettres , qui m'a confessé avoir esté ramené des erreurs de la mescreance par l'entremise des argumens de Sebonde. Et quand on les despoüillera de cét ornement , & du secours & approbation de la foy , & qu'on les prendra pour fantaisies pures humaines , pour en combattre ceux qui sont precipitez aux espouvantables & horribles tenebres de l'irreligion , ils se trouveront encore lors aussi solides & autant fermes , que nuls autres de mesme condition qu'on leur puisse opposer. De façon que nous serons sur les termes de dire à nos parties.

As-tu mieux ?
mets la nappe ,
ou vien souper
chez nous. *Her.*
ep. l. 1.

Si melius quid habes , accersè , vel imperium fer.

Qu'ils souffrent la force de nos preuves , ou qu'ils nous en fassent voir ailleurs , & sur quelque autre sujet , de mieux tissées , & mieux estoiffées. Je me suis sans y penser à demy desia engagé dans la seconde objection , à laquelle j'avois proposé de répondre pour Sebonde. Aucuns disent que ses argumens sont foibles

& ineptes à verifier ce qu'il veut , & entreprennent de les choquer aisément. Il faut secotier ceux-cy un peu plus rudement : car ils sont plus dangereux & plus malicieux que les premiers. On couche volontiers les dictés d'autrui à la faveur des opinions qu'on a préjugées en soy. A un athéiste tous escrits tirent à l'athéisme. Il infecte de son propre venin la matiere innocente. Ceux-cy ont quelque preoccupation de jugement , qui leur rend le goust fade aux raisons de Sebonde. Au demeurant il leur semble qu'on leur donne beau jeu, de les mettre en liberté de combattre nostre religion par les armes pures humaines, laquelle ils n'oseroient attaquer en sa majesté pleine d'autorité & de commandement. Le moyen que je prens pour rabattre cette frenesie , & qui me semble le plus propre, c'est de froisser & fouler aux pieds l'orgueil , & l'humaine fierté : leur faire sentir l'inanité, la vanité, & deneantise de l'homme : leur arracher des poings les chetives armes de leur raison ; leur faire baïsser la teste & mordre la terre , sous l'autorité & reverence de la majesté divine. C'est à elle seule qu'appartient la science & la sapience : elle seule qui peut estimer de soy quelque chose , & à qui nous desrobons ce que nous comptons, & ce que nous nous prîsons.

Science & sapience appartiennent à la divinité seule.

Dieu veut-il
qu'un mortel
soit plus sage
que luy.

Dieu résiste aux
superbes & fait
grace aux hum-
bles. *D. Petrus.*

Οὐ γὰρ ἐὰν φρονέειν ὁ θεὸς μέγα ἄλλων ἢ ἑαυτὸν.

Abattons ce cuider, premier fondement de la tyrannie du malin esprit. *Deus superbis resistit : humilibus autem dat gratiam.* L'intelligence est en tous les Dieux, dit Platon, & point ou peu aux hommes. Or c'est cependant beaucoup de consolation à l'homme chrétien, de voir nos outils mortels & caduques, si proprement assortis à nostre foy sainte & divine : que lors qu'on les employe aux sujets de leur nature mortels & caduques, ils n'y soient pas appropriez plus uniement, ny avec plus de force. Voyons donc si l'homme a en sa puissance d'autres raisons plus fortes que celles de Sebonde : voire s'il est en luy d'arriver à aucune certitude par argument & par discours. Car S. Augustin plaidant contre ces gens icy, a occasion de reprocher leur injustice ; en ce qu'ils tiennent fausses les parties de nostre creance, que nostre raison faut à establir. Et pour monstrier qu'assez de choses peuvent estre & avoir esté, desquelles nostre discours ne scauroit fonder la nature & les causes ; il leur met en avant certaines experiences cognuës & indubitables, ausquelles l'homme confesse ne rien voir. Et cela fait-il, comme toutes autres choses, d'une curieuse & ingenieuse recherche. Il faut plus faire, &

leur apprendre que pour convaincre la foibleſſe de leur raiſon , il n'eſt beſoin d'aller triant de rares exemples : & qu'elle eſt ſi manque & ſi aveugle , qu'il n'y a nulle ſi claire facilité , qui luy ſoit aſſez claire : que l'aiſé & le mal - aiſé luy ſont un : que tous ſujets eſgalement , & la nature en general deſadvouënt ſa juridiſtion & entremiſe. Que nous preſche la verité , quand elle nous preſche de fuir la mondaine philoſophie : quand elle nous inculque ſi ſouvent , que noſtre ſageſſe n'eſt que folie devant Dieu ? que de toutes les vanitez , la plus vaine c'eſt l'homme : que l'homme qui preſume de ſon ſçavoir , ne ſçait pas encore que c'eſt que ſçavoir ? & que l'homme , qui n'eſt rien , s'il penſe eſtre quelque choſe , ſe ſeduit ſoy-meſme , & ſe trompe ? Ces ſentences du Saint - Eſprit expriment ſi clairement & ſi vivement ce que je veux maintenir , qu'il ne me faudroit aucune autre preuve contre des gens qui ſe rendroient avec toute ſoumiſſion & obeïſſance à ſon autorité. Mais ceux-cy veulent eſtre fouettez à leurs propres deſpens , & ne veulent pas ſouffrir qu'on combatte leur raiſon que par elle-meſme. Conſiderons donc pour cette heure , l'homme ſeul , ſans ſecours eſtranger , armé ſeulement de ſes armes , & deſpourveu de la grace & cognoiſſance divine , qui eſt tout

Sageſſe des mondains , folie devant Dieu.

*Avantages de
l'homme sur les
autres creatures,
hors de l'effort
de son discours.*

son honneur, sa force, & le fondement de son estre. Voyons combien il a de tenuë en ce bel equipage. Qu'il me fasse entendre par l'effort de son discours, sur quels fondemens il a basti ces grands avantages, qu'il pense avoir sur les autres creatures. Qui luy a persuadé que ce branle admirable de la vouste celeste, la lumiere universelle de ces flambeaux roulans si fierement sur sa teste, les mouvemens espouvantables de cette mer infinie; soient establis & se continuent tant de siecles, pour sa commodité & pour son service? Est-il possible de rien imaginer de plus ridicule, que cette miserable & chetive creature, qui n'est pas seulement maistresse de soy, exposée aux offenses de toutes choses; se die maistresse & Emperiere de l'Vnivers? duquel il n'est pas en sa puissance de cognoistre la moindre partie, tant s'en faut de la commander. Et ce privilege qu'il s'attribue d'estre seul en ce grand bastiment, qui ait la suffisance d'en recognoistre la beauté & les pieces, seul qui en puisse rendre graces à l'architecte, & tenir compte de la recepte & mise du monde; qui luy a scellé ce privilege? qu'il nous montre lettres de cette belle & grande charge. Ont-elles esté octroyées en faveur des sages seulement? Elles ne touchent guere de gens: Les fols & les meschans font-ils dignes de faveur si extraordinaire?

dinaire ? & estans la pire piece du monde, d'estre preferez à tout le reste ? en croirons-nous cettuy-là ; *Quorum igitur causa quis dixerit effectum esse mundum ? Eorum scilicet animantium , quæ ratione utuntur. Hi sunt dii & homines , quibus profectò nihil est melius.* Nous n'aurons jamais assez bafoué l'impudence de cet accouplage. Mais pauvre qu'a-il en soy digne d'un tel avantage ? A considerer cette vie incorruptible des corps celestes , leur beauté , leur grandeur , leur agitation continuée d'une si juste regle :

— *cum suspicimus magni caelestia mundi
Templa super , stellisque micantibus Æthera fixum ,
Et venit in mentem Lunæ Solisque viarum :*

A considerer la domination & puissance que ces corps-là ont , non seulement sur nos vies & condition de nostre fortune ,

*Facta etenim & vitas hominum suspendit ab
astris :*

mais sur nos inclinations mesmes , nos discours , nos volontez , qu'ils regissent , poussent & agitent à la mercy de leurs influences , selon que nostre raison nous l'apprend & le trouve :

— *speculataque longè
Deprendit tacitis dominantia legibus astra ;*
Tome II.

Qui pourroit dire que le monde fust fait pour l'amour d'eux ? il est fait pour ces animaux qui usent de la raison : c'est à dire , les Dieux & les hommes , qui sont les plus dignes choses du monde. Cic. de nat. D. o. . 2.

Lors que nous contèplons sur nos têtes les voûtes de ces grands Cieux , l'Æther fixe brillant d'estoiles , & que les courses du Soleil & de la Lune nous repassent en l'esprit. Lucr. l. 5.

Domination & puissance des astres sur les hommes & les choses d'icy bas.

Nostre vie & nos faits pendent au cours des astres. Mam. 1. Astr.

Il trouve que les astres , qu'il considere de loin , regnent par loix secretes , que le monde entier se meut par relation & correspondances : & qu'on prevold

les succez du
fort par signes
certains. *Idem.*
l. 1.

Chaque circonstance du moindre mouvement de ces corps estherée, commande aux Roys mesmes, tant leur regne est puissant.

Idem. 4.

L'un forçant d'amour pour traverser la mer, & raser la grande cité de Troye, le sort de l'autre est propre à composer des loix : voyez d'ailleurs des enfans qui raillent leur pere, & des peres leurs enfans : les freres armez s'attaquent & s'entr'ailomment de playes. Ils ne sont pas auteurs de ces excez : car le destin les force à faire des entreprises si terribles, & les condamne au surplus, d'en porter les justes peines en leurs corps deschirez. Cela mesme est du destin, de payer leur destin ainsi.

Idem ibid.

*Et totum alterna mundum ratione moveri,
Fatorumque vices certis discernere signis,*

A voir que non un homme seul, non un Roy, mais les Monarchies, & les Empires, & tout ce bas monde se meut au branle des moindres mouvemens celestes :

Quantaque quàm parvi faciant discrimina motus :

*Tantum est hoc regnum, quod regibus imperat
ipsis :*

Si nostre vertu, nos vices, nostre suffisance & science, & ce mesme discours que nous faisons de la force des astres, & cette comparaison d'eux à nous, elle vient, comme juge nostre raison, par leur moyen & de leur faveur :

— *furit alter amore,*

Et pontum tranare potest, & vertere Trojam ;

Alterius fors est scribendis legibus apta :

Ecce patrem nati perimunt, natosque parentes,

Mutuaque armati coeunt in vulnere fratres :

*Non nostrum hoc bellum est ; coguntur tanta
movere,*

Inque suas ferri pœnas, lacerandaque membra,

Hoc quoque fatale est sic ipsum expendere fatum.

Si nous tenons de la distribution du Ciel cette part de raison que nous avons, comment nous pourra-elle esgaler à luy ? comment soumettre

à nostre science son essence & ses conditions?

Tout ce que nous voyons en ces corps-là,

nous estonne; *quæ molitio, quæ ferramenta,*

quæ vestes, quæ machinæ, qui ministri tanti

operis fuerunt? pourquoy les privons-nous

& d'ame, & de vie, & de discours? y avons-

nous reconnu quelque stupidité immobile &

insensible, nous qui n'avons aucun commerce

avec eux que d'obeissance? Disons-nous, que

nous n'avons veu en nulle autre creature,

qu'en l'homme, l'usage d'une ame raisonnable?

Et quoy? Avons-nous veu quelque chose sem-

blable au Soleil? Laisse-il d'estre, parce que

nous n'avons rien veu de semblable? & les

mouvemens d'estre? parce qu'il n'en est point

de pareils? Si ce que nous n'avons pas veu

n'est pas, nostre science est merveilleusement

raccourcie. *Quæ sunt tantæ animi angustia?*

Sont-ce pas des songes de l'humaine vanité,

de faire de la Lune une terre celeste? y devi-

ner des montaignes, des valées, comme

Anaxagoras? y planter des habitations & de-

meures humaines, & y dresser des colonies

pour nostre commodité, comme font Platon

& Plutarque? & de nostre terre en faire un

astre esclairant & lumineux? *Inter cætera*

mortalitatis incommoda, & hoc est, caligo

mentium: nec tantum necessitas errandi, sed

errorum amor. Corruptibile corpus aggravat

Quelle fut
l'immense fa-
brique, quels
les ferremens,
quels les leviers,
quelles les ma-
chines, & quels
les ouvriers de
si grande œu-
vre? Cic. de
Nat. Deor. 1.

Combien est es-
troite & raccour-
cie l'estendue
de nostre es-
prit?

C'est entre-au-
tres une des in-
commoditez de
la nature hu-
maine, que d'a-
voir l'entende-
ment offusqué
de tenebres,
& de porter
avec soy non
seulement la
nécessité d'erre

ser, mais l'amour de l'erreur. Le corps corruptible appesantit l'ame, & cette dernière terre est emouffée & deprime la plantureuse faculté de ces imaginations. *Sen. de tranq. l. 2.*

Orgueil & presumption, maladie naturelle & originelle de l'homme.

animam, & deprimit terrena inhabitatio sensum multa cogitantem. La presumption est nostre maladie naturelle & originelle. La plus calamiteuse & fragile de toutes les creatures, c'est l'homme, & quant & quant la plus orgueilleuse. Elle se sent & se void logée icy parmy la bourbe & le fient du monde, attachée & clouée à la pire, plus morte & croupie partie de l'Univers, au dernier estage du logis, & le plus esloigné de la vouste celeste, avec les animaux de la pire condition des trois: & va se plantant par imagination au dessus du cercle de la Lune, & ramenant le Ciel sous ses pieds. C'est par la vanité de cette mesme imagination qu'il s'esgale à Dieu, qu'il s'attribue les conditions divines, qu'il se trie foy-mesme & separe de la presse des autres creatures, taille les parts aux animaux ses confreres & compagnons, & leur distribue telle portion de facultez & de forces que bon luy semble. Comment cognoist-il par l'effort de son intelligence, les branles internes & secrets des animaux? par quelle comparaison d'eux à nous, conclud-il la bestise qu'il leur attribue? Quand je me jouë à ma chatte, qui sçait si elle passe son temps de moy plus que je ne fay d'elle? Nous nous entretenons de singeries reciproques. Si j'ay mon heure de commencer ou de refuser, aussi a-elle la sienne.

Platon en sa peinture de l'aage doré sous Saturne, compte entre les principaux avantages de l'homme de lors, la communication qu'il avoit avec les bestes; desquelles s'enquerrant & s'instruisant, il sçavoit les vrayes qualitez & differences de chacune d'elles: par où il acqueroit une tres-parfaite intelligence & prudence; & en conduisoit, de bien loin plus heureusement sa vie, que nous ne sçaurions faire. Nous faut-il meilleure preuve à juger l'impudence humaine sur le fait des bestes? Ce grand auteur a opiné, qu'en la plupart de la forme corporelle que nature leur a donné, elle a regardé seulement l'usage des prognostications qu'on en tiroit en son temps. Ce défaut qui empesche la communication d'entre-elles & nous, pourquoy n'est-il aussi bien à nous qu'à elles? C'est à deviner à qui est la faute de ne nous entendre point: car nous ne les entendons non plus qu'elles nous. Par cette mesme raison elles nous peuvent estimer bestes, comme nous les estimons. Ce n'est pas grand merveille, si nous ne les entendons pas, aussi ne faisons-nous les Basques & les Troglodytes. Toutefois aucuns se sont vantez de les entendre, comme Apollonius Thyaneus, Melampus, Tiresias, Tales & autres. Et puis qu'il est ainsi, comme disent les Cosmographes, qu'il y a des Nations qui reçoivent un chien

*Communication
de l'homme avec
les bestes.*

214 ESSAIS DE MONTAIGNE.

pour leur Roy , il faut bien qu'ils donnent certaine interpretation à sa voix & mouvemens. Il nous faut remarquer la parité qui est entre nous. Nous avons quelque moyenne intelligence de leur sens , aussi ont les bestes, des nostres , environ à mesme mesure. Elles nous flattent , nous menacent , & nous requièrent : & nous elles. Au demeurant nous découvrons bien evidemment , qu'entre-elles il y a une pleine & entiere communication , & qu'elles s'entretiennent , non seulement celles de mesme espece , mais aussi d'especes diverses.

*Communication
des bestes en-
tre-elles.*

Les troupeaux familiers, & les bestes sauvages, forment des voix differentes : & vont exprimant des sons divers, lors que la crainte ou la douleur s'irritent chez elles , ou lors que la volupté s'espanoit.
Lucr. l. 5.

*Et nauta pecudes , & denique secla ferarum
Diffimules sucrunt voces variasque cluere
Cum metus aut dolor est , aut cum jam gaudia
gliscunt.*

En certain aboyer du chien , le cheval cognoist qu'il y a de la colere: de certaine autre sienne voix , il ne s'effraye point. Aux bestes mesmes qui n'ont pas de voix , par la societé d'offices , que nous voyons entre-elles , nous argumentons aisément quelque autre moyen de communication: leurs mouvemens discourent & traitent.

Ainsi voyons-nous que l'imbecilité de la langue, emporte par force les enfans à parler du geste. *Ibid.*

*Non alia longè ratione atque ipsa videtur
Protrahere ad gestum pueros infantia linguæ.*

pourquoy non , tout aussi bien que nos muets

LIVRE SECOND. 215

disputent , argumentent , & content des his-
toires par signes ? J'en ay veu de si souples *Muets souples*
& formez à cela , qu'à la verité , il ne leur *& formez à se faire entendre par signes.*
manquoit rien à la perfection de se sçavoir
faire entendre. Les amoureux se courroussent ,
se reconcilient , se prient , se remercient ,
s'assignent , & disent enfin toutes choses des
yeux.

*E'l silentio ancor suole
Haver prieghi & parole.*

*Le silence aussi
a accoustumé
d'avoir des
prieres & des
paroles. Tasse.*

Quoy des mains ? nous requerons , nous *Par les mains.*
promettons , appellons , congédions , mena-
çons , prions , supplions , nions , refusons ,
interrogeons , admirons , nombrons , confes-
sons , repentons , craignons , vergoignons ,
doutons , instruisons , commandons , inci-
tons , encourageons , jurons , tesmoignons ,
accusons , condamnons , absolvons , injurions ,
mesprisons , deffions , despitons , flattons ,
applaudissons , benissons , humilions , moquons ,
reconcilions , recommandons , exaltons , fesi-
toyons , resjouïssons , complaignons , attris-
tons , desconfortons , desesperons , estonnons ,
escrions , taisons : & quoy non ? d'une varia-
tion & multiplication à l'envy de la langue.
De la teste nous convions , renvoyons , ad-
voïons , desadvouïons , desmentons , bienvei-
gnons , honorons , venerons , desdaignons ,

Par la teste.

demandons, esconduisons, esgayons, lamentons, caressons, tançons, soubmettons, bravons, exhortons, menaçons, aïlleurons, enquerons. Quoy des sourcils? Quoy des espaules? Il n'est mouvement qui ne parle, & un langage intelligible sans discipline, & un langage public: Qui fait, voyant la variété & usage distingué des autres, que cettuy-cy doit plustost estre jugé le propre de l'humaine nature. Je laisse à part ce que particulièrement la nécessité en apprend soudain à ceux qui en ont besoin: & les alphabets des doigts, & grammaires en gestes: & les sciences qui ne s'exercent & ne s'expriment que par eux: Et les nations que Pline dit n'avoir point d'autre langue. Vn Ambassadeur de la ville d'Abdere, apres avoir longuement parlé au Roy Agis de Sparte, luy demanda: Et bien, Sire, quelle responce veux-tu que je rapporte à nos citoyens? Que je t'ay laissé dire tout ce que tu as voulu, & tant que tu as voulu, sans jamais dire mot: voila pas un taire parlier & bien intelligible? Au reste, quelle sorte de nostre suffisance ne recognoissons-nous aux operations des animaux? est-il police réglée avec plus d'ordre, diversifiée à plus de charges & d'offices, & plus constamment entretenüe, que celle des mouches à miel? Cette disposition d'actions & de vacations si ordonnée,

*Silence parlier
& bien intelligi-
ble.*

*Police prudente
des mouches à
miel.*

la pouvons-nous imaginer se conduire sans discours & sans prudence ?

*His quidam signis atque hæc exempla sequuti,
Esse Apibus partem divinæ mentis , & haustus
Æthereos dixere.*

Les Arondelles que nous voyons au retour du Printemps fureter tous les coins de nos maisons , cherchent-elles sans jugement , & choisissent-elles sans discretion de mille places , celle qui leur est la plus commode à se loger ? Et en cette belle & admirable contexture de leurs bastimens , les oyseaux peuvent-ils se servir plustost d'une figure quarrée , que de la ronde , d'un angle obtus , que d'un angle droit , sans en sçavoir les conditions & les effets ? Prennent-ils tantost de l'eau , tantost de l'argile , sans juger que la dureté s'amollit en l'humectant ? Planchent-ils de mousse leur palais , ou de duvet , sans prévoir que les membres tendres de leurs petits y seront plus mollement & plus à l'aise ? Se couvrent-ils du vent pluvieux , & plantent leur loge à l'Orient , sans cognoître les conditions différentes de ces vents , & considerer que l'un leur est plus salutaire que l'autre ? Pourquoi espeffit l'araignée sa roile en un endroit , & relasche en un autre ? se sert à cette heure de cette sorte de nœud , tantost de celle-là ,

Quelques-uns observans cet ordre & ces beaux faits , ont dit que l'arabeille possédoit une parcelle de la divine raison , & que son ame avoit humé quelque rayon celeste. Georg. 4.

Jugemens des arondelles . & leur industrie en la construction de leurs nids.

Discretion & pensément de l'araignée de l'araignée en ses ouvrages.

218 ESSAIS DE MONTAIGNE.

si elle n'a & deliberation , & pensément , & conclusion ? Nous recognoissons assez en la pluspart de leurs ouvrages , combien les animaux ont d'excellence au dessus de nous , & combien nostre art est foible à les imiter. Nous voyons toutefois aux nostres plus grossiers , les facultez que nous y employons , & que nostre ame s'y sert de toutes ses forces : pourquoy n'en estimons-nous autant d'eux ? Pourquoy attribuons-nous à je ne say quelle inclination naturelle & servile , les ouvrages qui surpassent tout ce que nous pouvons par nature & par art ? En quoy sans y penser nous leur donnons un tres-grand avantage sur nous ; de faire que nature par une douceur maternelle les accompagne & guide comme par la main , à toutes les actions & commoditez de leur vie , & qu'à nous elle nous abandonne au hazard & à la fortune , & à quester par art les choses necessaires à nostre conservation : & nous refuse quant & quant les moyens de pouvoir arriver par aucune institution & contention d'esprit , à la suffisance naturelle des bestes : de maniere que leur stupidité brutale surpasse en toutes commoditez , tout ce que peut nostre divine intelligence. Vrayement à ce compte nous aurions bien raison de l'appeller une tres-injuste marastre : Mais il n'en est rien , nostre police n'est pas si

*Nature par des-
sus l'art.*

difforme & defreglée. Nature a embrassé univerfellement toutes ses creatures: & n'en est aucune, qu'elle n'ait bien plainement fourny de tous moyens necessaires à la conservation de son estre: Car ces plaintes vulgaires que j'oy faire aux hommes (comme la licence de leurs opinions les esleve tantost au dessus des nuës, & puis les ravale aux Antipodes) que nous sommes le seul animal abandonné, nud sur la terre nuë, lié, garrotté, n'ayant dequoy s'armer & couvrir que de la despouille d'autrui: là où toutes les autres creatures, nature les a revestues de coquilles, de gouffes, d'escorfe, de poil, de laine, de pointes, de cuir, de bourre, de plume, d'escaille, de toison, & de foye, selon le besoin de leur estre: les a armées de griffes, de dents, de cornes, pour assaillir & pour defendre, & les a eilles-mesmes instruites à ce qui leur est propre, à nager, à courir, à voler, à chanter: tandis que l'homme ne sçait ny cheminer, ny parler, ny manger, ny rien que pleurer sans apprentissage.

Nature, nourrice tres-juste de toutes les creatures.

L'homme seul nud & sans armes à sa naissance.

Enfin le pauvre enfant comme un rocher miserable dejeté par les impitoyables flots, gist nud par terre, indigent de tout secours de vie: quand nature l'espend premierement aux regions de cette lumiere, le denouant des laqs du ventre maternel. Il emplit & entonne tout le lieu qui le reçoit de cris lugubres: ainsi qu'il appartient à celuy qui doit traverser tôt de maux, en roulant ses jours. Mais divers ani-

*Tum porro, puer ut sevis projectus ab undis
Navita, nudus humi jacet infans, indigus
omni*

*Vitali auxilio, cum primum in luminis oras
Nexibus ex alvo matris natura profudit,
Vagituque locum lugubri complet, ut æquum est*

maux privez ,
grands & pe-
tits , & les fau-
vages encores ,
croissent d'eux-
mesmes , sans
qu'il leur soit
besoin de ho-
chet , ny du
caquet de la
douce & fla-
teuse nourrice ,
coulât ses mots
interrôpus. Ils
ne recherchent
point diverses
robes selon le
changemēt des
saïsons : & n'ont
aussi besoin
d'armes ou de
hautes murail-
les , à garder
leur bien , d'au-
rant que la terre
& l'artificieuse
nature produi-
sent opulem-
ment tout ce
qu'il faut pour
eux tous. *Lucr.*
5.

*Peau de l'hom-
me ferme contre
les injures du
temps.*

*Estomach des
anciens , descou-
vert.*

*Liaisons & em-
maillotemens des
ensans , non ne-
cessaires.*

Cui tantum in vita restet transire malorum :

*At varia crescunt pecudes , armenta , feræque ,
Nec crepitacula eis opus est , nec cuiquam adhi-
benda est*

Almæ nutricis blanda atque infracta loquela :

Nec varias quærunt vestes pro tempore cæli :

*Denique non armis opus est , non manibus altis
Queis sua tutentur , quando omnibus omnia largè
Tellus ipsa parit , naturaque dædala rerum.*

Ces plaintes-là sont fausses : il y a en la police du monde , une esgalité plus grande , & une relation plus uniforme. Nostre peau est pour-veüe aussi suffisamment que la leur , de fer-meté contre les injures du temps , tescmoin plusieurs nations , qui n'ont encore essayé nul usage de vestemens. Nos anciens Gaulois n'estoient gueres vestus , ne sont pas les Irlan-dois nos voisins , sous un Ciel si froid : Mais nous le jugeons mieux par nous-mesmes : car tous les endroits de la personne , qu'il nous plaist descouvrir au vent & à l'air , se trou-vent propres à le souffrir : S'il y a partie en nous foible , & qui semble devoir craindre la froidure , ce devroit estre l'estomach , où se fait la digestion : nos peres le portoient descouvert , & nos Dames , ainsi molles & deli-cates qu'elles sont , elles s'en vont tantost en-tr'ouvertes jusques au nombril. Les liaisons & emmaillotemens des enfans ne sont plus necessaires : & les meres Lacedemoniennes

eslevoient les leurs en toute liberté de mouvemens de membres, sans les attacher ny plier. Nostre pleurer est commun à la plupart des autres animaux, & n'en est guere qu'on ne voye se plaindre & gemir long-temps apres leur naissance : d'autant que c'est une contenance bien sortable à la foiblesse, en quoy ils sentent. Quant à l'usage du manger, il est en nous comme en eux, naturel & sans instruction.

Le pleurer commun à la plupart des animaux.

Le manger naturel, & sans instruction.

Sentit enim vim quisque suam quam possit abuti.

Chacun sent la vigueur dont il se peut servir. Lucr. 5.

Qui fait doute qu'un enfant arrivé à la force de se nourrir, ne sçeut qu'est sa nourriture ? & la terre en produit, & luy en offre assez pour sa nécessité, sans autre culture & artifice : Et sinon en tout temps, aussi ne fait-elle pas aux bestes, tescmoin les provisions que nous voyons faire aux fourmis & autres, pour les saisons steriles de l'année. Ces nations, que nous venons de decouvrir, si abondamment fournies de viande & de breuvage naturel, sans soin & sans façon, nous viennent d'apprendre que le pain n'est pas nostre seule nourriture : & que sans labourage, nostre mere nature nous avoit munis ; a planté de tout ce qu'il nous falloit, voire comme il est vraysemblable, plus plainement & plus riche-

La terre produisoit d'elle-même à l'homme au premier siècle, les fruits rians, les gais vignobles, les petits des animaux, & leurs verts pasturages, qui maintenant multiplient à peine, secondez du labour, par lequel nous brisons les forces usées des ouvriers champêtres & des bœufs. *Lucr.*
l. 2.

Armes naturelles de l'homme.

Dents de l'Elephant.

Armes de l'Ichneumon voulant combattre le Crocodile.

ment qu'elle ne fait à présent, que nous y avons mêlé nostre artifice:

*Et tellus nitidas fruges, vinetaque læta
Sponte sua primum mortalibus ipsa creavit,
Ipsa dedit dulces fætus, & pabula læta,
Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore,
Conterimusque boves & vires agricolarum.*

Le desbordement & desreglement de nostre appetit devançant toutes les inventions, que nous cherchons de l'assouvir. Quant aux armes, nous en avons plus de naturelles que la plupart des autres animaux, plus de divers mouvemens de membres, & en tirons plus de service naturellement & sans leçon; ceux qui sont duits à combattre nuds, on les void se jeter aux hafards pareils aux nostres. Si quelques bestes nous surpassent en cét avantage, nous en surpassons plusieurs autres. Et l'industrie de fortifier le corps & le couvrir par moyens acquis, nous l'avons par un instinct & precepte naturel. Qu'il soit ainsi, l'Elephant aiguise & esmout ses dents, desquelles il se sert à la guerre (car il en a de particulieres pour cét usage, lesquelles il espargne, & ne les employe aucunement à ses autres services.) Quand les tauraux vont au combat, ils respendent & jettent la poussiere à l'entour d'eux: les sangliers affinent leurs defenses: & l'Ichneumon, quand il doit venir aux prises avec

le crocodile , munit son corps , l'enduit & le crouste tout à l'entour , de limon bien serré & bien paistry , comme d'une cuirasse. Pourquoy ne dirons-nous qu'il est aussi naturel de nous armer de bois & de fer ? Quant au parler , *Parler de l'homme.* il est certain , que s'il n'est pas naturel , il n'est pas nécessaire. Toutefois je croy qu'un enfant qu'on auroit nourry en pleine solitude , esloigné de tout commerce , qui seroit un essay mal-aisé à faire , auroit quelque espece de parole pour exprimer ses conceptions : & n'est pas croyable , que nature nous ait refusé ce moyen qu'elle a donné à plusieurs autres animaux : Car qu'est-ce autre chose que parler , cette faculté que nous leur voyons de se plaindre , de se resjouir , de s'entrappeller au secours , se convier à l'amour , comme ils font par l'usage de leur voix ? Comment ne parleroient-elles entre-elles ? elles parlent bien à nous , & nous à elles. *Parler des animaux.* En combien de sortes parlons-nous à nos chiens , & ils nous respondent ? D'autre langage , d'autres appellations , devisons-nous avec eux , qu'avec les oyseaux , avec les pourceaux , les bœufs , les chevaux : & changeons d'idiome selon l'espece.

*Così per entro loro schiera bruna
S'ammisfa l'una con l'altra formica ,
Forse à spiar lor via , & lor fortuna.*

Ainsi l'une four-
mie avec l'autre
dans sa fourmil-
liere obscure se
baise , peut estre
pour descou-
vrir , & leur
voye & leur
fortune.

Rire, attribué
aux bestes.

Difference de
langage aux ani-
maux de mesme
espece.

Il y a plusieurs
oyseaux qui jet-
tent selon di-
vers temps, des
voix fort diver-
ses, & muent
en partie leurs
chants enroûez
avec les sai-
sons. *Lucr. 5.*

Sourds naturels,
pourquoy ne par-
lent point.

Il me semble que Lactance attribué aux bestes, non le parler seulement, mais le rire encore. Et la difference de langage, qui se void entre nous, selon la difference des contrées, elle se trouve aussi aux animaux de mesme espece. Aristote allegue à ce propos, le chant divers des perdrix, selon la situation des lieux :

————— *variaque volucres*

*Longè alias alio jaciunt in tempore voces,
Et partim mutant cum tempestatibus unà
Raucifonos cantus.*

Mais cela est à sçavoir, quel langage parleroit cét enfant : & ce qui s'en dit par divination, n'a pas beaucoup d'apparence. Si on m'allegue contre cette opinion, que les sourds naturels ne parlent point : Je respons, que ce n'est pas seulement pour n'avoir pu recevoir l'instruction de la parole par les oreilles, mais plustost pource que le sens de l'ouïe, duquel ils sont privez, se rapporte à celui du parler, & se tiennent ensemble d'une cousture naturelle. En façon, que ce que nous parlons, il faut que nous le parlions premierement à nous, & que nous le fassions sonner au dedans à nos oreilles, avant que de l'envoyer aux estrangeres. J'ay dit tout cecy, pour maintenir cette ressemblance qu'il y a aux choses humaines ; & pour nous ramener & joindre

à la presse. Nous ne sommes ny au dessus ,
ny au dessous du reste : tout ce qui est sous
le Ciel, dit le sage, court une loy & fortune
pareille.

Indupedita suis fatalibus omnia vinculis.

Il y a quelque difference, il y a des ordres
& des degrez : mais c'est sous le visage d'une
mesme nature :

— *res quæque suo ritu procedit, & omnes
Fadere naturæ certo discrimina servant.*

Il faut contraindre l'homme, & le ranger dans
les barrieres de cette police. Le miserable n'a
garde d'enjamber par effet au delà : il est en-
travé & engagé, il est assujetty de pareille obli-
gation que les autres creatures de son ordre,
& d'une condition fort moyenne, sans au-
cune prerogative ou preexcellence vraye &
essentielle. Celle qu'il se donne par opinion,
& par fantaisie, n'a ny corps ny goust : Et
s'il est ainsi, que luy seul de tous les ani-
maux, ait cette liberté de l'imagination, &
ce desreglement de pensées, luy representant
ce qui est, ce qui n'est pas, & ce qu'il
veut, le faux & le veritable ; c'est un avan-
tage qui luy est bien cher vendu, & duquel
il a bien peu à se glorifier : Car de là naist
la source principale des maux qui le pressent,

Sous son lien
fatal toute cho-
se est sujette.
Ibid.

Toute chose
procede selon
sa condition,
observant ses
loix & diffe-
rences d'une
inviolable foy.
Ibid.

*Imagination
particuliere à
l'homme, entre
les animaux.*

*Choix & ineli-
nation libre des
animaux ; à cau-
ser.*

peché , maladie , irresolution , trouble , defes-
poir. Je dy donc , pour revenir à mon pro-
pos , qu'il n'y a point d'apparence d'estimer ,
que les bestes fassent par inclination naturelle
& forcée, les mesmes choses que nous faisons par
nostre choix & industrie. Nous devons con-
clurre de pareils effects , pareilles facultez , &
de plus riches effects des facultez plus riches :
& confesser par consequent , que ce mesme
discours , cette mesme voye , que nous tenons
à œuvrer , aussi la tiennent les animaux , ou
quelque autre meilleure. Pourquoi imagi-
nons-nous en eux cette contrainte naturelle ,
nous qui n'en esprouvons aucun pareil effect ?
Joint qu'il est plus honorable d'estre ache-
miné & obligé à reglement agir par natu-
relle & inevitable condition , & plus appro-
chant de la divinité , que d'agir reglement par
liberté temeraire & fortuite ; & plus seur de
laisser à nature qu'à nous les resnes de nostre
conduite. La vanité de nostre presumption
fait , que nous aymons mieux devoir à nos
forces qu'à sa liberalité , nostre suffisance : &
enrichissons les autres animaux des biens na-
turels , & les leur resignons , pour nous ho-
norer & ennoblir des biens acquis : par une
humeur bien simple , ce me semble : car je pri-
seroy bien autant des graces toutes miennes
& naïfves , que celles que j'aurois esté mendier

& queſter de l'apprentiſſage. Il n'eſt pas en noſtre puiſſance d'acquérir une plus belle recommandation, que d'eſtre favoriſé de Dieu & de nature. Par ainſi le renard, dequoy ſe ſervent les habitans de la Thrace, quand ils veulent entreprendre de paſſer par deſſus la glace de quelque riviere gelée, & le laſchent devant eux pour cét effet ; quand nous le verrions au bord de l'eau approcher ſon oreille bien près de la glace, pour ſentir ſ'il oïra d'un longue ou d'une voiſine diſtance, bruire l'eau courant au deſſous, & ſelon qu'il trouve par là, qu'il y a plus ou moins d'eſpaiſſeur en la glace, ſe reculer, ou s'avancer, n'aurions-nous pas raiſon de juger qu'il luy paſſe par la teſte ce meſme diſcours, qu'il feroit en la noſtre : & que c'eſt une ratiocination & conſéquence tirée du ſens naturel : Ce qui fait bruit ſe remuë, ce qui ſe remuë n'eſt pas gelé, ce qui n'eſt pas gelé eſt liquide, & ce qui eſt liquide plie ſous le faix. Car d'attribuer cela ſeulement à une vivacité du ſens de l'oüye, ſans diſcours & ſans conſéquence, c'eſt une chimere, & ne peut entrer en noſtre imagination. De meſme faut-il eſtimer de tant de ſortes de ruſes & d'inventions, dequoy les beſtes ſe couvrent des entrepriſes que nous faiſons ſur elles. Et ſi nous voulons prendre quelque avantage de cela meſme,

Renard, juge de l'eſpaiſſeur de la glace, entre de Thrace.

qu'il est en nous de les saisir, de nous en servir, & d'en user à nostre volonté, ce n'est que ce mesme avantage que nous avons les uns sur les autres. Nous avons à cette condition nos esclaves : & les Climacides estoient-ce pas des femmes en Syrie qui servoient couchées à quatre pattes, de marche-pied & d'eschelle aux Dames pour monter en coche ? Et la plupart des personnages libres, abandonnent pour bien legeres commoditez, leur vie, & leur estre à la puissance d'autrui. Les femmes & concubines des Thraces, plaident à qui sera choisie pour estre tuée au tombeau de son mary. Les tyrans ont-ils jamais failly de trouver assez d'hommes voiez à leur devotion : aucuns d'eux adjoustans davantage cette necessité de les accompagner à la mort, comme en la vie ? Des armées entieres se sont ainsi obligées à leurs Capitaines. La formule du serment en cette rude escole des escrimeurs à outrance, portoit ces promesses : Nous jurons de nous laisser enchaîner, bruster, battre, tuer de glaive, & souffrir tout ce que les gladiateurs legitimes souffrent de leur maistre : engageant tres-religieusement & le corps & l'ame à son service :

*Femmes servans
en Syrie de mar-
che-pied aux Da-
mes, pour mon-
ter en coche.*

*Concubines des
Thraces.*

*Serment des es-
crimeurs à ou-
trance.*

*Bruste mon chef
de flammes, s'il
te plaist, frappe
mon corps de
glaive, & tran-
che mes espaul-
les d'un fouet
retors. Tib. l. 1.*

*Vre meum si vis flamma caput, & pete ferro
Corpus, & intorto verbere terga seca.*

C'estoit une obligation veritable , & si il s'en trouvoit dix mille telle année , qui y entroient & s'y perdoient. Quand les Scythes enterroient leur Roy , ils estrangloient sur son corps la plus favorie de ses concubines , son eschan- son , escuyer d'escurie , chambellan , huiſſier de chambre & cuisinier. Et en son anniversaire ils tuoient cinquante chevaux montez de cinquante pages , qu'ils avoient empalez par l'espine du dos , jusques au gosier , & les laissoient ainsi plantez en parade autour de la tombe. Les hommes qui nous servent , le font à meilleur marché , & pour un traitement moins curieux & moins favorable , que celui que nous faisons aux oyſeaux , aux chevaux , & aux chiens. A quel soucy ne nous demettons-nous pour leur commodité ? Il ne me semble point que les plus abjects serviteurs fassent volontiers pour leurs maistres , ce que les princes s'honorent de faire pour ces bestes. Diogenes voyant ses parens en peine de le rachapter de servitude : Ils sont fols , disoit-il , c'est celui qui me traite & nourrit , qui me sert : & ceux qui entretiennent les bestes , se doivent dire plustost les servir , qu'en estre servis. Et si elles ont cela de plus genereux , que jamais lyon ne s'asservit à un autre lyon , ny un cheval à un autre cheval par faute de cœur. Comme nous allons à la chasse des bestes ,

*Funerailles des
Rois de Scythie.*

*Traitement & en-
tretienement des
bestes , quel.*

*Chasse des ani-
maux.*

ainsi vont les tigres & les lions à la chasse des hommes : & ont un pareil exercice les unes sur les autres : les chiens sur les lievres , les brochets sur les tanches , les arondelles sur les cigales , les esperviers sur les merles & sur les alloüettes.

La cigogne
nourrit les pe-
rits de serpens,
& de lezards,
qu'elle trouve
aux champs es-
cartez : l'aigle,
ministre de Ju-
piter , poursuit
les lievres &
les biches, & les
autres oyseaux
genereux chas-
sent d'ailleurs
aux bocages.

Juv. sat. 14.

Chasse subtile,
& ruses entre les
bestes.

Chasse de la
Seche.

— *serpente ciconia pullos*

Nutrit, & inventa per devia rura lacerta,

*Et leporem aut capream famulæ Iovis, & gene-
rosæ*

In saltu venantur æves.

Nous partissons le fruit de nostre chasse avec nos chiens & oyseaux , comme la peine & l'industrie. Et au dessus d'Amphipolis en Thrace , les chasseurs & les faucons sauvages partissent justement le butin par moitié : comme le long des palus Mæotides , si le pècheur ne laisse aux loups de bonne foy , une part esgale de sa prise , ils vont incontinent deschi-
rer les rets. Et comme nous avons une chasse , qui se conduit plus par subtilité que par force , comme celle des colliers de nos lignes & de l'hameçon , il s'en void aussi de pareilles entre les bestes. Aristote dit , que la Seche jette de son col un boyau long comme une ligne , qu'elle estend au loing en le laschant , & le retire à foy quand elle veut : à mesure qu'elle apperçoit quelque petit poisson s'approcher ,

elle luy laisse mordre le bout de ce boyau ,
 estant cachée dans le sable , ou dans la vase ,
 & petit à petit le retire jusques à ce que ce
 petit poisson soit si pres d'elle , que d'un saut
 elle puisse l'attraper. Quant à la force , il n'est
 animal au monde en butte de tant d'offenses ,
 que l'homme : il ne nous faut point une ba-
 laine , un elephant , & un crocodile , ny tels
 autres animaux , desquels un seul est capable
 de defaire un grand nombre d'hommes ; les
 poulx sont suffisans pour faire vacquer la dic-
 tature de Sylla : c'est le desieuner d'un petit
 ver , que le cœur & la vie d'un grand & triom-
 phant Empereur. Pourquoi disons-nous , que
 c'est à l'homme science & cognoissance , bastie
 par art & par discours , de discerner les choses
 utiles à son vivre , & au secours de ses mala-
 dies , de celles qui ne le sont pas ; de cog-
 noistre la force de la rubarbe & du polypode ?
 Et quand nous voyons les chevres de Candie ,
 si elles ont reçu un coup de traict , aller
 entre un million d'herbes choisir le dictame
 pour leur guerison ; & la tortuë quand elle a
 mangé de la vipere , chercher incontinent de
 l'origanum pour se purger ; le dragon forbir
 & esclairer ses yeux avecques du fenouil ; les
 cicognes se donner elles-mesmes des clysteres
 à tout de l'eau de marine ; les elephans arra-
 cher non seulement de leur corps & de leurs

*Force de l'homme
 est inferieure
 à celle de plu-
 sieurs animaux.*

*Science & pru-
 dence des bestes
 au secours de
 leurs maladies.*

compagnons, mais des corps aussi de leurs maîtres, (témoin celui du Roy Porus qu'Alexandre deffit) les javelots & les dards qu'on leur a jettés au combat, & les arracher si dextrement, que nous ne le sçaurions faire avec si peu de douleur; pourquoy ne disons-nous de même, que c'est science & prudence? Car d'alleguer, pour les deprimer, que c'est par la seule instruction & maistrise de nature qu'elles le sçavent, ce n'est pas leur ôter le tiltre de science & de prudence, c'est la leur attribuer à plus forte raison qu'à nous, pour l'honneur d'une si certaine maîtresse d'école. Chrysippus, bien qu'en toutes autres choses autant desdaigneux juge de la condition des animaux, que nul autre philosophe, considérant les mouvemens du chien, qui se rencontrant en un carrefour à trois chemins, ou à la queue de son maître qu'il a esgaré, ou à la poursuite de quelque proye qui fuit devant luy, va essayant un chemin après l'autre, & après s'estre assuré de deux, & n'y avoir trouvé la trace de ce qu'il cherche, s'élance dans le troisieme sans marchander; il est contraint de confesser, qu'en ce chien-là un tel discours se passe: J'ay suivy jusques à ce carrefour mon maître à la trace, il faut nécessairement qu'il passe par l'un de ces trois chemins: & n'est passé ny par cettuy-cy ny par

Cognoissance naturelle du chien.

cettuy-là , il faut donc infailliblement qu'il passe par cét autre : Et que s'asseurant par cette conclusion & discours , il ne se sert plus de son sentiment au troisiésme chemin , ny ne le sonde plus , ains s'y laisse emporter par la force de la raison. Ce traict purement dialecticien , & cét usage de propositions divisées & conjointes , & de la suffisante enumeration des parties , vaut-il pas autant que le chien le sçache de soy que de Trapezonce ? Si ne sont pas les bestes incapables d'estre encore instruites à nostre mode. Les merles , les corbeaux , les pies , les perroquets , nous les apprenons à parler : & cette facilité que nous reconnaissons à nous fournir leur voix & haleine si souple & si maniable , pour la former & l'astreindre à certain nombre de lettres & de syllabes ; témoigne qu'ils ont un discours au dedans , qui les rend ainsi disciplinables & volontaires à apprendre. Chacun est saoul , ce croy-je , de voir tant de sortes de singeries que les batteleurs apprennent à leurs chiens : les danses , où ils ne faillent une seule cadance du son qu'ils oyent , plusieurs divers mouvemens & sauts qu'ils leur font faire par le commandement de leur parole : mais je remarque avec plus d'admiration cét effet , qui est toutefois assez vulgaire , des chiens dequoy se servent les aveugles , & aux champs & aux villes :

*Bestes capables
de langage hu-
main.*

*Animaux disci-
plinables.*

*Danses & sauts
divers de quel-
ques chiens.*

*Chien des aveu-
gles, & leur effet
merveilleux.*

je me suis pris garde comme ils s'arrestent à certaines portes, d'où ils ont accoustumé de tirer l'aumosne, comme ils esvitent le choc des coches & des charrettes, lors mesme que pour leur regard, ils ont assez de place pour leur passage? j'en ay veu le long d'un fossé de ville, laisser un sentier plain & uny, & en prendre un pire, pour esloigner son maistre du fossé. Comment pouvoit-on avoir fait concevoir à ce chien, que c'estoit sa charge de regarder seulement à la seureté de son maistre, & mespriser ses propres commoditez pour le servir? & comment avoit-il la cognoissance que tel chemin luy estoit bien assez large, qui ne le feroit pas pour un aveugle? Tout cela se peut-il comprendre sans ratiocination? Il ne faut pas oublier ce que Plutarque dit avoir veu à Rome d'un chien, avec l'Empe-
 reur Vespasian le pere, au theatre de Marcellus.

*Chien d'un bat-
 teleur contrefai-
 sant le mort.*

Ce chien servoit à un batteleur qui joüoit une fiction à plusieurs mines & à plusieurs per-
 sonnages, & y avoit son rolle. Il falloit entre-
 autres choses qu'il contrefist pour un temps
 le mort, pour avoir mangé de certaine
 drogue: apres avoir avalé le pain qu'on fei-
 gnoit estre cette drogue, il commença tan-
 tost à trembler & branler, comme s'il eust
 esté estourdy: finalement s'estendant & se roi-
 dissant, comme mort, il se laissa tirer & traîner

d'un lieu à autre, ainsi que portoit le sujet du jeu : & puis quand il cognut qu'il estoit temps, il commença premierement à se remuer tout bellement, ainsi que s'il fust revenu d'un profond sommeil, & levant la teste regarda çà & là d'une façon qui estonnoit tous les assistans. Des bœufs servoient aux jardins royaux de Suse, pour les arroser, & tourner certaines grandes roues à puiser de l'eau, auxquelles il y avoit des baquets attachez (comme il s'en void plusieurs en Languedoc); on leur avoit ordonné d'en tirer par jour jusques à cent tours chacun; dont ils estoient si accoustumez à ce nombre, qu'il estoit impossible par aucune force de leur en faire tirer un tour davantage, & ayans fait leur tasche ils s'arrestoient tout court. Nous sommes en l'adolescence avant que nous sçachions compter jusques à cent, & venons de descouvrir des nations qui n'ont aucune cognoissance des nombres. Il y a encore plus de discours à instruire autrui, qu'à estre instruit. Or laissant à part ce que Democritus jugeoit & prouvoit, que la plupart des arts, les bestes nous les ont appris : Comme l'araignée à tistre & à coudre, l'arondelle à bastir, le cigne & le rossignol la musique, & plusieurs autres animaux par leur imitation à faire la medecine : Aristote tient que les rossignols instruisent leurs petits

Bœufs des jardins royaux de Suse.

Arts appris à l'homme par les bestes.

Musique des rossignols, & le soin qu'ils ont d'instruire leurs petits à chanter.

à chanter, & y employent du temps & du soin : d'où il advient que ceux que nous nourrissons en cage, qui n'ont point eu loisir d'aller à l'escole sous leurs parens, perdent beaucoup de la grace de leur chant. Nous pouvons juger par là, qu'il reçoit de l'amendement par discipline & par estude : Et entre les libres mesme, il n'est pas un & pareil : chacun en a pris selon sa capacité. Et sur la jalousie de leur apprentissage, ils se débattent à l'ennuy d'une contention si courageuse, que par fois le vaincu y demeure mort, l'haleine luy faillant plustost que la voix. Les plus jeunes ruminent pensifs, & prennent à imiter certains couplets de chanson : le disciple escoute la leçon de son precepteur, & en rend compte avec grand soin : ils se taisent l'un tantost, tantost l'autre, on oyt corriger les fautes, & sent-on aucunes reprehensions du precepteur.

Elephant sonnant de cymbales.

J'ay veu (dit Arrius) autrefois un elephant ayant à chacune cuisse un cymbale pendu, & un autre attaché à sa trompe, au son desquels tous les autres dansoient en rond, s'ellevans & s'inclinans à certaines cadences, selon que l'instrument les guidoit, & y avoit plaisir à oïr cette harmonie. Aux spectacles de Rome, il se voyoit ordinairement des elephans dressez à se mouvoir & danser au son de la voix, des danfes à plusieurs entrelasseures,

Elephans dressez à danser au son de la voix.

coupeures & diverses cadences tres difficiles à apprendre. Il s'en est veu, qui en leur privé rememoroiient leur leçon, & s'exerçoient par soin & par estude, pour n'estre tancez & battus de leurs maistres.

Mais cette autre histoire de la pie, de laquelle nous avons Plutarque mesme pour respondant, est estrange: elle estoit en la boutique d'un barbier à Rome, & faisoit merveilles de contrefaire avec la voix tout ce qu'elle oyoit: Vn jour il advint que certaines trompettes s'arrestèrent à sonner long-temps devant cette boutique: depuis cela & tout le lendemain, voila cette pie pensive, muette & melancholique; dequoy tout le monde estoit esmerveillé, & pensoit-on que le son des trompettes l'eust ainsi estourdie & estonnée, & qu'avec l'ouïye, la voix se fust quant & quant esteinte: Mais on trouva enfin, que c'estoit une estude profonde, & une retraite en soy-mesme, son esprit s'exercitant & preparant sa voix, à représenter le son de ces trompettes: de maniere que sa premiere voix ce fut celle-là, d'exprimer parfaitement leurs reprises, leurs poses & leurs nuances: ayant quitté par ce nouvel apprentissage, & pris à desdain tout ce qu'elle sçavoit dire auparavant. Je ne veux pas obmettre d'alleguer aussi cét autre exemple d'un chien, que ce mesme Plutarque dit avoir

Pie d'un barbier à Rome, imitant le son des trompettes.

*Industrie d'un
chien, pour avoir
l'huyle du fonds
d'une cruche.*

*Subtilité des Ele-
phans à retirer
l'un d'entre-eux
de la fosse & du
piege.*

veu (car quant à l'ordre , je sens bien que je le trouble , mais je n'en observe non plus à renger ces exemples , qu'au reste de toute ma besongne) luy estant dans un navire : ce chien en peine d'avoir l'huyle qui estoit dans le fond d'une cruche , où il ne pouvoit arriver de la langue , pour l'estroite embouchure du vaisseau ; alla querir des cailloux , & en mit dans cette cruche jusques à ce qu'il eust fait hauffer l'huyle plus pres du bord , où il la pust atteindre. Cela qu'est-ce , si ce n'est l'effect d'un esprit bien subtil ? On dit que les corbeaux de Barbarie en font de mesme , quand l'eau qu'ils veulent boire est trop basse. Cette action est aucunement voisine de ce que recitoit des elephans , un Roy de leur nation , Juba ; que quand par la finesse de ceux qui les chassent , l'un d'entre-eux se trouve pris dans certaines fosses profondes qu'on leur prepare , & les recouve-on de menuës broffailles pour les tromper ; ses compagnons y apportent en diligence force pierres , & pieces de bois , afin que cela l'y ayde à s'en mettre hors. Mais cet animal rapporte en tant d'autres effects à l'humaine suffisance , que si je vouloy suyvre par le menu ce que l'experience en a appris , je gagnerois aisement ce que je maintiens ordinairement ; qu'il se trouve plus de difference de tel homme à tel homme ,

que de tel animal à tel homme. Le gouverneur d'un elephant en une maison privée de Syrie, desfroboit à tous les repas la moitié de la pension qu'on luy avoit ordonnée : un jour le maistre voulut luy-mesme le penser, versa dans sa mangeoire la juste mesure d'orge qu'il luy avoit prescrite pour sa nourriture : l'elephant regardant de mauvais œil ce gouverneur, separa avec sa trompe, & en mit à part la moitié, declarant par là le tort qu'on luy faisoit. Et un autre ayant un gouverneur qui mesloit dans sa mangeaille des pierres pour en croistre la mesure, s'approcha du pot où il faisoit cuire sa chair pour son disner, & le luy remplit de cendre. Cela ce sont des effects particuliers : mais ce que tout le monde a veu, & que tout le monde sçait : qu'en toutes les armées qui se conduisoient du pays de Levant, l'une des plus grandes forces consistoit aux elephans, desquels on tiroit des effects sans comparaison plus grands que nous ne faisons à presens de nostre artillerie, qui tient à peu pres leur place en une bataille ordonnée (cela est aisé à juger à ceux qui cognoissent les histoires anciennes :)

Elephans recognoissans la tromperie de leurs gouverneurs en leur pension.

Force des armées du pays de Levant, aux Elephans.

Annibal Tyrien, nos chets antiques, & le Roy des Molossiens, se servoient autemps passé des plus grâds Elephâs : qui portoiert sur le dos des troupes membres de l'armée & des escadrons cheminant au combat sur leurs jambes enormes.

— *si quidem Tyrio servire solebant
Annibalis, & nostris ducibus, regique Moloſſo
Horum majores, & dorſo ferre cohortes,
Partem aliquam belli, & euntem in prælia turmam.*

Il falloit bien qu'on se respondist à bon es-
 cient de la creance de ces bestes & de leur
 discours, leur abandonnant la teste d'une ba-
 taille, où le moindre arrest qu'elles eussent
 sceu faire, pour la grandeur & pesanteur de
 leur corps, le moindre effroy qui leur eust
 fait tourner la teste sur leurs gens, estoit suffi-
 sant pour tout perdre. Et s'est veu peu d'exem-
 ples où cela soit advenu, qu'ils se rejettassent
 sur leurs troupes, au lieu que nous-mesmes
 nous rejettons les uns sur les autres, & nous
 rompons. On leur donnoit charge non d'un
 mouvement simple, mais de plusieurs diverses
 parties au combat : comme faisoient aux chiens
 les Espagnols à la nouvelle conquête des Indes,
 auxquels ils payoient solde, & faisoient par-
 rage du butin. Et montroient ces animaux,
 avtant d'adresse & de jugement à poursuivre
 & arrester leur victoire, à charger ou à re-
 culer, selon les occasions, à distinguer les amis
 des ennemis, comme ils faisoient d'ardeur &
 d'aspreté. Nous admirons & poisons mieux les
 choses estrangeres que les ordinaires : & sans
 cela je ne me fusse pas amusé à ce long re-
 gistre : car selon mon opinion, qui contre-
 rollera de pres ce que nous voyons ordina-
 rement és animaux qui vivent parmy nous,
 il y a dequoy y trouver des effects autant
 admirables, que ceux qu'on va recueillant és
 pays

*Chiens employez
 à la nouvelle
 conquête des
 Indes.*

pays & siecles estrangers. C'est une mesme nature qui roule son cours. Qui en auroit suffisamment jugé le present estat, en pourroit seurement conclurre & tout l'advenir, & tout le passé. J'ay veu autrefois parmy nous, des hommes amenez par mer de loingtain pays, desquels parce que nous n'entendions aucunement le langage, & que leur façon au demeurant, leur contenance, & leurs vestemens estoient du tout esloignez des nostres; qui de nous ne les estimoit sauvages & brutes? qui n'attribuoit à stupidité & à bestise, de les voir muets, ignorans la langue Françoisë, ignorans nos baïse-mains, & nos inclinations serpentes, nostre port & nostre maintien; sur lequel, sans faillir, doit prendre son patron la nature humaine? Tout ce qui nous semble estrange, nous le condamnons, & ce que nous n'entendons pas. Il nous advient ainsi au jugement que nous faisons des bestes: Elles ont plusieurs conditions, qui se rapportent aux nostres: de celles-là par comparaison nous pouvons tirer quelque conjecture: mais de ce qu'elles ont de particulier, que sçavons-nous que c'est: Les chevaux, les chiens, les bœufs, les brebis, les oyseaux, & la plupart des animaux qui vivent avec nous, recognoissent nostre voix, & se laissent conduire par elle: si faisoit bien encore la Murene de

Hommes amenez de loingtain pays en France, tenus pour sauvages & brutes.

Animaux recognoissans la voix de leur maître.

Craſſus , & venoit à luy quand il l'appelloit : & le font auſſi les anguilles , qui ſe trouvent en la fontaine d'Arethuſe : & j'ay veu des gardoirs aſſez , où les poiſſons accourent , pour manger , à certain cry de ceux qui les traittent.

Il ont un nom ,
& chacun d'eux
vient à la voix
de ſon maître
qui l'appelle.

Mart. l. 4.

Elephans parti-
cipans de reli-
gion.

———— *nomen habent, & ad magiſtri*
Vocem quiſque ſui venit citatus.

Nous pouvons juger de cela ? Nous pouvons auſſi dire , que les Elephans ont quelque participation de religion , d'autant qu'après pluſieurs ablutions & purifications , on les void hauſſans leur trompe , comme des bras , & tenans les yeux fichez vers le Soleil levant , ſe planter longtems en meditation & contemplation , à certaines heures du jour ; de leur propre inclination , ſans inſtruction & ſans precepte. Mais pour ne voir aucune telle apparence és autres animaux , nous ne pouvons pourtant eſtablir qu'ils ſoient ſans religion , & ne pouvons prendre en aucune part ce qui nous eſt caché. Comme nous voyons quelque choſe en cette action que le philoſophe Cleanthes remarqua , parce qu'elle retire aux noſtres : Il vid , dit-il , des fourmis partir de leur fourmillere , portant le corps d'une fourmi morte , vers une autre fourmillere , de laquelle pluſieurs autres fourmis leur vinrent

Communication
mutuelle des
fourmis.

au devant, comme pour parler à eux : & apres avoir esté ensemble quelque temps , celles-cy s'en retournerent , pour consulter , penser , avec leurs concitoyens : & firent ainsi deux ou trois voyages pour la difficulté de la capitulation : Enfin ces dernieres venuës apporterent aux premieres un vers de leur taniere , comme pour la rançon du mort , lequel vers les premieres chargerent sur leur dos , & emporterent chez elles , laissant aux autres le corps du trespasé. Voila l'interpretation que Cleanthes y donna : tesmoignant par là que celles qui n'ont point de voix , ne laissent pas d'avoir pratique & communication mutuelle , de laquelle c'est nostre defaut que nous ne soyons participans , & nous meslons à cette cause sottement d'en opiner. Or elles produisent encore d'autres effets , qui surpassent de bien loing nostre capacité , auxquels il s'en faut tant que nous puissions arriver par imitation , que par imagination mesme nous ne les pouvons concevoir. Plusieurs tiennent qu'en cette grande & derniere bataille navale qu'Antonius perdit contre Auguste , sa galere capitainesse fut arrestée au milieu de sa course , par ce petit poisson que les Latins nomment *remora* , à cause de cette sienne propriété d'arrester toute sorte de vaisseaux , auxquels il s'at-

*Petit poisson ,
à sa propriété
d'arrester les na-
vires.*

une grande flotte en la coste de la Romanie, sa seule galere fut arrestée tout court, par ce mesme poisson : lequel il fit prendre attaché comme il estoit au bas de son vaisseau, tour despité dequoy un petit animal pouvoit forcer & la mer & les vents, & la violence de tous ses avirons, pour estre seulement attaché par le bec à sa galere (car c'est un poisson à coquille) & s'estonna encore non sans grande raison, de ce que luy estant apporté dans le batteau, il n'avoit plus cette force, qu'il avoit au dehors. Vn citoyen de Cyzique acquit jadis reputation de bon mathématicien,

Condition de l'herisson. pour avoir appris la condition du herisson. Il a sa taniere ouverte à divers endroits & à divers vents, & prevoyant le vent advenir, il va boucher le trou du costé de ce vent là : ce que remarquant ce citoyen, apportoit en sa ville certaines predictions du vent qui avoit

Changement de couleur au Caméléon & au poulpe. à tirer. Le Cameleon prend la couleur du lieu où il est assis, mais le poulpe se donne luy-mesme la couleur qu'il luy plaît, selon les occasions, pour se cacher de ce qu'il craint, & attraper ce qu'il cherche : Au Cameleon c'est changement de passion, mais au poulpe c'est changement d'action. Nous avons quelques mutations de couleur, à la frayeur, la cholere, la honte & autres passions, qui alterent le teint de nostre visage : mais c'est par l'effect

de la souffrance , comme au Cameleon. Il est bien en la jauniſſe de nous faire jaunir , mais il n'est pas en la diſpoſition de noſtre volonté. Or ces effets que nous recognoiſſons aux autres animaux , plus grands que les noſtres , teſmoignent en eux quelque faculté plus excellente qui nous eſt occulte : comme il eſt vray-ſemblable que ſont pluſieurs autres de leurs conditions & puiffances , deſquelles nulles apparences ne viennent juſques à nous. De toutes les prediſtions du temps paſſé , les plus anciennes & plus certaines eſtoient celles qui ſe tiroient du vol des oyſeaux. Nous n'avons rien de pareil ny de ſi admirable. Cette regle , cét ordre du branſler de leur aille , par lequel on tire des conſéquences des choſes à venir ; il faut bien qu'il ſoit conduit par quelque excellent moyen à une ſi noble operation : car c'eſt preſter à la lettre , d'aller attribuant ce grand effet , à quelque ordonnance naturelle , ſans l'intelligence , conſentement & diſcours de qui le produit , & eſt une opinion evidemment fauſſe. Qu'il ſoit ainſi : La torpille a cette condition , non ſeulement d'endormir les membres qui la touchent , mais au travers des filets & de la ſcene , elle tranſmet une peſanteur endormie aux mains de ceux qui la remuent & manient : voire dit-on d'avantage que ſi on verſe de l'eau deſſus , on ſent

Prediſtions tirées du vol des oyſeaux, les plus certaines.

Condition merveilleuſe de la torpille, & d'utilité qu'elle en reſſoit.

cette passion qui gaigne contremont jusques à la main, & endort l'attouchement au travers de l'eau. Cette force est merveilleuse, mais elle n'est pas inutile à la torpille: elle la sent & s'en fert, de maniere que pour attraper la proye qu'elle quest, on la void se tapir sous le limon, afin que les autres poissons se coulans par dessus, frappez & endormis de cette sienne froideur, tombent en sa puissance.

*Faculté divi-
atrice des oyseaux
passagers.*

Les gruës, les arondeles, & autres oyseaux passagers, changeans de demeure selon les saisons de l'an, monstrent assez la cognoissance qu'elles ont de leur faculté divinatrice, & la mettent en usage. Les chasseurs nous assurent, que pour choisir d'un nombre de petits chiens, celui qu'on doit conserver pour le meilleur, il ne faut que mettre la mere au propre de le choisir elle mesme: comme si on les emporte hors de leur giste, le premier qu'elle y rapportera, sera tousiours le meilleur: ou bien si on fait semblant d'entourer de feu le giste de toutes parts, celui des petits au secours duquel elle courra premierement. Par où il appert qu'elles ont un usage de prognostique que nous n'avons pas: ou qu'elles ont quelque vertu à juger de leurs petits, autre & plus vive que la nostre. La maniere de naistre, d'engendrer, nourrir, agir, mouvoir, vivre & mourir des bestes, estant si

*Vertu des chiens,
à juger de
leurs petits.*

voisine de la nostre ; tout ce que nous retranchons de leurs causes motrices , & que nous adjouſtons à nostre condition au dessus de la leur , cela ne peut aucunement partir du discours de nostre raison. Pour reglement de nostre santé , les medecins nous proposent l'exemple du vivre des bestes , & leur façon , car ce mot est de tout temps en la bouche du peuple.

Le vivre des bestes , exemple du reglement de nostre santé.

*Tenez chauds les pieds & la teste ,
Au demeurant vivez en beste.*

La generation est la principale des actions naturelles : nous avons quelque disposition de membres , qui nous est plus propre à cela : toutefois ils nous ordonnent de nous renger à l'assiette & disposition brutale , comme plus effectuelle :

Generation , comme se doit exercer.

— *more ferarum ,*
Quadrupedumque magis ritu , plerumque putantur
Concipere uxores : quia sic loca sumere possunt ,
Pectoribus positis , sublati semina lumbis.

Lucr. l. 4.

Et rejettent comme nuisibles ces mouvemens indiscrets & insolens , que les femmes y ont mellé de leur creu : les ramenant à l'exemple & usage des bestes de leur sexe , plus modeste & rassis.

Ibid.

Nam mulier prohibet se concipere atque repugnat,

Clunibus ipsa viri Venerem si læta retractet,

Atque exossato ciet omni pectore fluctus.

Ejicit enim sulci rectâ regione viaque

Vomerem, atque locis avertit feminis idum.

Justice & esgalité equitable des bestes.

Si c'est justice de rendre à chacun ce qui luy est deu, les bestes qui fervent, aiment & defendent leurs bien-faïcteurs, & qui poursuivent & outragent les estrangers & ceux qui les offensent; elles representent en cela quelque air de nostre justice: comme aussi en conservant une esgalité tres-equitable en la dispensation de leurs biens à leurs petits. Quant à l'ainitié, elles l'ont sans comparaison plus vive & plus constante, que n'ont pas les hommes.

Amitié des animaux.

Amitié de quelques chiens envers leurs maistres.

Hyrchanus le chien du Roy Lyfimachus, son maistre mort, demeura obstiné sur son liêt, sans vouloir boire ny manger: & le jour qu'on en brusla le corps, il prit sa course & se jetta dans le feu, où il fut bruslé. Comme fit aussi le chien d'un nommé Pyrrhus: car il ne bougea de dessus le liêt de son maistre, depuis qu'il fut mort: & quand on l'emporta, il se laissa enlever quant & luy, & finalement se lança dans le bucher où on brusloit le corps de son maistre. Il y a certaines inclinations d'affection qui naissent quelquefois en nous, sans le conseil de la raison, qui viennent

Affections fortuites des bestes.

d'une temerité fortuite , que d'autres nomment sympathie : les bestes en sont capables comme nous. Nous voyons les chevaux prendre certaine accointance des uns aux autres , jusqu'à nous mettre en peine pour les faire vivre ou voyager séparément. On les void appliquer leur affection à certain poil de leurs compagnons , comme à certain vilage : & où ils le rencontrent , s'y joindre incontinent avec feste & demonstration de bien-veillance ; & prendre quelque autre forme à contre-cœur & en haine. Les animaux ont choix comme nous en leurs amours , & font quelque triage de leurs femelles. Ils ne sont pas exempts de nos jaloussies , & d'envies extremes & irreconciliables. Les cupiditez sont ou naturelles & nécessaires , comme le boire & le manger : ou naturelles & non nécessaires , comme l'accointance des femelles : ou elles ne sont ny naturelles ny nécessaires : de cette dernière sorte sont quasi toutes celles des hommes , elles sont toutes superflues & artificielles : Car c'est merveille combien peu il faut à nature pour se contenter , combien peu elle nous a laissé à desirer. Les apprests de nos cuisines ne touchent pas son ordonnance. Les Stoïciens disent qu'un homme auroit dequoy se substantier d'une olive par jour. La delicatesse de nos vins , n'est pas de sa leçon , ny

Affections de quelques chevaux les uns aux autres.

Cupiditez naturelles , de combien de sortes.

la recharge que nous adjouſtons aux appetits amoureux :

Hor. Ser. II.

— neque illa

Magno prognatum depoſcit conſule cunnum.

*Animaux beau-
coup plus reglez
que les hommes.*

*Beſtes eſprifeſ
de l'amour des
hommes.*

*Elephant corri-
val d'Ariſtopha-
nes en l'amour
d'une bouque-
tiere.*

Ces cupiditez eſtrangeres , que l'ignorance du bien , & une fauſſe opinion ont coulées en nous , ſont en ſi grand nombre , qu'elles chaſſent preſque toutes les naturelles : Ny plus ny moins que ſi en une cité , il y avoit ſi grand nombre d'eſtrangers , qu'ils en miſſent hors les naturels habitans , ou eſteigniſſent leur autorité & poiſſance ancienne , l'uſurpant entierement & s'en faiſſant. Les animaux ſont beaucoup plus reglez que nous ne ſoſmes , & ſe contiennent avec plus de moderation ſous les limites que nature nous a preſcrits : Mais non pas ſi exactement , qu'ils n'ayent encore quelque convenance à noſtre deſbauche. Et tout ainſi comme il s'eſt trouvé des deſirs furieux , qui ont pouſſé les hommes à l'amour des beſtes , elles ſe trouvent auſſi par fois eſprifeſ de noſtre amour , & reçoivent des affections monſtrueuſes d'une eſpece à autre : Teſmoin l'elephant , rival d'Ariſtophanes le grammairien , en l'amour d'une jeune bouquetiere de la ville d'Alexandrie , qui ne luy cedoit en rien aux offices d'un pourſuivant bien paſſionné ; car ſe promenant par le marché ,

où l'on vendoit des fruits, il en prenoit avec sa trompe, & les luy portoit : il ne la perdoit de veüe, que le moins qu'il luy estoit possible ; & luy mettoit quelquefois la trompe dans le sein par dessous son collet, & luy tastoit les tetins. Ils recitent aussi d'un dragon amoureux d'une fille, & d'une oye esprise de l'amour d'un enfant, en la ville d'Asope, & d'un belier serviteur de la menestriere Glautia : & il se void tous les jours des magots furieusement espris de l'amour des femmes. On void aussi certains animaux s'adonner à l'amour des maffes de leur sexe. Oppianus & autres recitent quelques exemples, pour monftrer la reverence que les bestes en leur mariage portent à la parenté, mais l'experience nous fait bien souvent voir le contraire :

Animaux adonnez à l'amour des maffes de leur sexe.

— *nec habetur turpe juvenca*

Ferre patrem tergo : fit equo sua filia conjux :

Met. 10.

*Quasque creavit, init pecudes caper : ipsaque
cujus*

Semine concepta est, ex illo concipit ales.

De subtilité malicieuse, en est-il une plus expresse que celle du mulet du philosophe Thales ? lequel passant au travers d'une riviere chargé de sel, & de fortune y estant bronché, si que les sacs qu'il portoit en furent tous mouillez, s'estant apperceu que le sel fondu

Subtilité malicieuse du mulet de Thales.

par ce moyen , luy avoit rendu sa charge plus legere ; ne failloit jamais aussi-tost qu'il rencontroit quelque ruisseau , de se plonger dedans avec sa charge , jusques à ce que son maistre descouvrant sa malice , ordonna qu'on le chargeast de laine , à quoi se trouvant mescompté , il cessa de plus user de cette finesse.

Bestes enclines à l'avarice.

Il y en a plusieurs qui representent naïvement le visage de nostre avarice : car on leur void un soin extrême de surprendre tout ce qu'elles peuvent , & de le curieusement cacher , quoy qu'elles n'en tirent point usage. Quant à la

Mesnagerie des animaux.

mesnagerie , elles nous surpassent non seulement en cette prevoyance d'amasser & esparagner pour le temps à venir , mais elles ont encore beaucoup de parties de la science qui y est necessaire. Les fourmis estendent au dehors de l'air leurs grains & semences pour les esventer , rafraischir & secher , quand ils voyent qu'ils commencent à se moisir & à sentir le rance , de peur qu'ils ne se corrom-

Caution & prevention des fourmis , à ronger le grain de froment.

pent & pourrissent. Mais la caution & prevention dont ils usent à ronger le grain de froment , surpasse toute imagination & prudence humaine. Parce que le froment ne demeure pas tousiours sec ny sain , ains s'amolli , se resout & destrempe comme en lait , s'acheminant à germer & produire , de peur qu'il ne devienne semence , & perde sa nature

& propriété de magasin pour leur nourriture , ils rongent le bout par où le germe a coutume de sortir. Quant à la guerre, qui est la plus grande & pompeuse des actions humaines, je sçaurois volontiers si nous nous en voulons servir pour argument de quelque prerogative, ou au contraire pour tefmoignage de nostre imbecillité & imperfection: comme de vray, la science de nous entre - defaire & entre-tuer, de ruiner & perdre nostre propre espece, il semble qu'elle n'a pas beaucoup de quoy se faire desirer aux bestes qui ne l'ont pas.

Guerre, la plus grande & trompeuse des actions humaines.

— *quando Leoni*

*Fortior eripuit vitam Leo? quo nemore unquam
Expiravit aper majoris dentibus apri?*

Quand est-ce qu'on void un Lion fort, arracher la vie au foible: & en quel bois expire un sanglier sous l'effort de son compagnon, pour avoir les dents moins puissantes. *Juv. Sat. II.*

Mais elles n'en sont pas universellement exemptes pourtant: tefmoin les furieuses rencontres des mouches à miel, & les entreprises des Princes des deux armées contraires:

Guerre entre les mouches à miel.

— *sæpe duobus*

*Regibus incessit magno discordia moru,
Continuoque animos vulgi, & trepidantia bello
Corda licet longè præsciscere.*

Il naist souvent avec grands troubles une discorde entre deux Roys: & soudain on aperçoit de loins, que le cœur de leurs peuples s'enflamme à la guerre. *Georg. l. 4.*

Je ne voy jamais cette divine description, qu'il ne m'y semble lire peinte l'ineptie & vanité humaine. Car ces mouvemens guerriers, qui

Lors que l'esclair de l'acier s'esleve jusques aux Cieux, lors que la terre est resplendissante de toutes parts à l'environ par l'esclat de l'airain, qu'un puissant bruit aussi s'excite sous les pieds par le trepignement de tant d'escadrons, & que les monts frappez de clameurs coup sur coup relancent les voix aux estoiles de l'Olympe. *Lucr. 2.*

On nous recire que par cét amour de Paris, les Grecs & les Barbares se choquerent en une cruelle meslée. *Her. Epist. 1.*

Guerre par toute l'Asie, pour le maquerellage de Paris.

nous ravissent de leur horreur & espouventement, cette tempeste de fons & de cris,

*Fulgur ubi ad cælum se tollit, totaque circum
Ære renidescit tellus, subterquæ virum vi
Excitur pedibus sonitus, clamoreque montes
Icti rejectant voces ad sidera mundi.*

Cette effroyable ordonnance de tant de milliers d'hommes armez, tant de fureur, d'ardeur & de courage; il est plaisant à considerer, par combien vaines occasions elle est agitée, & par combien legeres occasions esteinte.

—— *Paridis propter narratur amorem
Græcia Barbariæ diro collisa duello.*

Toute l'Asie se perdit & se consumma en guerres pour les maquerellages de Paris. L'envie d'un seul homme, un despit, un plaisir, une jalousie domestique, causes qui ne devroient pas esmouvoir deux harangeres à s'égratigner; c'est l'ame & le mouvement de tout ce grand trouble. Voulons-nous en croire ceux mesmes qui en sont les principaux auteurs & motifs? Oyons le plus grand, le plus victorieux Empereur, & le plus puissant qui fut oncques: se joüant & mettant en risée tres-plaisamment & très-ingenieusement, plusieurs batailles hazardées par mer & par terre; le sang & la vie de cinq cens mille hommes qui suivirent sa fortune; & les forces & richesses des deux

parties du Monde , épuisées pour le service de
ses entreprises :

*Quòd fuit Glaphyran Antonius , hanc mihi
pœnam*

Mart. 14.

Fulvia confutuit , se quoque uti futuam.

*Fulviam ego ut futuam ? quid si me Manius
oret ,*

Pœdicem , faciam ? non puto , si sapiam.

*Aut futue , aut pugnemus , ait : quid si mihi vita
Charior est ipsa mentula ? signa canant.*

(J'use en liberté de conscience de mon Latin ,
avec le congé que vous m'en avez donné.)
Or ce grand corps a tant de visages & de mou-
vemens , qui semblent menacer le Ciel & la
Terre :

*Quàm multi Lybico volvuntur marmore fluctus ,
Sævus ubi Orion hybernis conditur undis ,
Vel cùm sole novo densæ torrentur ariste ,
Aut Hermi campo , aut Liciæ flaventibus arvis ,
Scuta sonant , pulsque pedum tremit excita tellus.*

Autant que
l'hiver roule
de milliaffes de
fiots sur le mar-
bre des mers
Lybiques, alors
que le turbulent
Orion se plonge
dans les ondes,
& autant qu'au
retour de l'esté
l'ardent soleil
cuit d'épics en
foule , aux
champs blondis-
sans de Lycie
ou de l'Herme;
autant de bou-
cliers sonnent ,
& la terre exci-
tée tremble au-
si dru sous le
barrement des
pieds. *Æn.* 4.

ce furieux monstre , à tant de bras & à tant
de testes , c'est toujours l'homme foible , cala-
miteux & misérable. Ce n'est qu'une fourmil-
lière esmuë & eschauffée ,

It nigrum campis agmen :

un souffle de vent contraire , le croassement
d'un vol de corbeaux , le faux pas d'un che-

Un escadron
tout noir che-
mine , par les
champs. *Æn.*
4.

val, le passage fortuit d'un aigle, un songe, une voix, un signe, une brouée matinier^e; fussent à le renverser & porter par terre. Donnez-luy seulement d'un rayon de Soleil par le visage, le voila fondu & esvanotuy : qu'on luy esvente seulement un peu de poussiere aux yeux, comme aux mouches à miel de nostre Poëte, voila toutes nos enseignes, nos legions, & le grand Pompejus mesme à leur teste, rompus & fracassés : car ce fut luy, ce me semble, que Sertorius batrit en Espagne avec ces belles armes, qui ont aussi servy à Eumenes contre Antigonus, à Surena contre Craffus :

*Pompejus battu
en Espagne, par
Sertorius.*

Tous ces courroux mutins & ces grands combats, se resserrent & s'accroissent, par le jet d'un peu de poudre. Georg.
4.

*Mouches employées par ceux
de la ville de
Tamly, contre
les Portugais
leurs ennemis.*

*Hi motus animorum, atque hæc certamina tanta,
Pulveris exigui jactu compressa quiescent.*

Qu'on descouple mesmes de nos mouches apres, elles auront & la force & le courage de le dissiper. De fraische memoire, les Portugais assiegeans la ville de Tamly, au territoire de Xiatine, les habitans porterent sur la muraille quantité de ruches, dequoy ils sont riches. Et avec du feu chasserent si vivement les abeilles sur leurs ennemis, qu'ils abandonnerent leur entreprise, ne pouvans soustenir leurs assauts & piqueures. Ainsi demeura la victoire & liberté de leur ville à ce nouveau secours : avec telle fortune, qu'au retour du combat, il ne s'en trouva une seule à dire. Les ames des Empereurs
&

& des favetiers sont jettées à mesme moule.

Considerant l'importance des actions des Princes & leur poids, nous nous persuadons qu'elles soient produites par quelques causes aussi poissantes & importantes. Nous nous trompons : ils sont menez & ramenez en leurs mouvemens, par les mesmes ressorts que nous sommes aux nostres. La mesme raison qui nous fait tanfer avec un voisin, dresse entre les Princes une guerre : la mesme raison qui nous fait fouetter un laquais, tombant en un Roy, luy fait ruiner une Province. Ils veulent aussi legement que nous, mais ils peuvent plus. Pareils appetits agitent un ciron & un elephant. Quant à la fidelité, il n'est animal au Monde traistre au prix de l'homme. Nos Histoires racontent la vive poursuite que certains chiens ont fait de la mort de leurs maistres. Le Roy Pyrrhus ayant rencontré un chien qui gardoit un homme mort, ayant entendu qu'il y avoit trois jours qu'il faisoit cét office, commanda qu'on enterrast ce corps, & mena ce chien quant & luy. Vn jour qu'il assistoit aux montres generales de son armée, ce chien appercevant les meurtriers de son maistre, leur courut sus, avec grands aboys & aspreté de courroux, & par ce premier indice achemina la vengeance de ce meurtre, qui en fut faite bien-tost apres par la voye de la justice. Autant en fit le chien

Actions des princes menées par le mesme ressort que les nojires.

Chiens vengeurs de la mort de leurs maistres.

258 ESSAIS DE MONTAIGNE.

*Fidelité d'un
chien à la pour-
suite d'un sa-
crilege.*

du sage Hesiodé , ayant convaincu les enfans de Ganistor Naupactien , du meurtre commis en la personne de son maistre. Vn autre chien estant à la garde d'un temple à Athenes , ayant apperceu un larron sacrilege qui emportoit les plus beaux joyaux , se mit à abboyer contre luy tant qu'il pût : mais les Marguilliers ne s'estant point esveillez pour cela , il se mit à le suivre , & le jour estant venu , se tint un peu plus esloigné de luy , sans le perdre jamais de veüe : s'il luy offroit à manger , il n'en vouloit pas , & aux autres passans qu'il rencontroit en son chemin , il leur faisoit feste de la queue , & prenoit de leurs mains ce qu'ils luy donnoient à manger : si son larron s'arrestoit pour dormir , il s'arrestoit quant & quant au lieu mesme. La nouvelle ce ce chien estant venue aux marguilliers de cette Eglise , ils se mirent à le suivre à la trace , s'enquerant des nouvelles du poil de ce chien , & enfin le rencontrerent en la ville de Cromyon , & le larron aussi , qu'ils ramenerent en la ville d'Athenes , où il fust puny. Et les Juges en reconnoissance de ce bon office , ordonnerent du public certaine mesure de bled pour nourrir le chien , & aux Prestres d'en avoir soin. Plutarque tesmoigne cette histoire , comme chose tres-averée & advenue en son siecle. Quant à la gratitude (car il me semble que nous avons besoin de

*Gratitude & re-
cognoissance d'un
Lyon envers un
esclave.*

mettre ce mot en credit) ce seul exemple y suffira, qu'Appion recite comme en ayant esté luy-mesme spectateur. Vn jour, dit-il, qu'on donnoit à Rome au peuple le plaisir du combat de plusieurs bestes estrangeres, & principalement de Lyons de grandeur inusitée; il y en avoit un entre autres, qui par son port furieux, par la force & grosseur de ses membres, & un rugissement hautain & espouvantable, attiroit à soy la veüe de toute l'assistance. Entre les autres esclaves qui furent presentez au peuple en ce combat des bestes, fut un Androdus de Dace, qui estoit à un seigneur Romain, de qualité consulaire. Ce Lyon l'ayant apperceu de loin, s'arresta premierement tout court, comme estant entré en admiration, & puis s'approcha tout doucement d'une façon molle & paisible, comme pour entrer en reconnoissance avec luy. Cela fait, & s'estant asseuré de ce qu'il cherchoit, il commença à battre de la queue à la mode des chiens qui flattent leur maistre, & à baiser, & lescher les mains & les cuisses de ce pauvre miserable, tout transi d'effroy & hors de soy. Androdus ayant repris ses esprits par la benignité de ce Lyon, & rassuré sa veüe pour le considerer & reconnoître: c'estoit un singulier plaisir de voir les caresses & les festes qu'ils s'entrefaisoient l'un à l'autre. De-quoy le peuple ayant eslevé des

cris de joye, l'Empereur fit appeller cét esclave, pour entendre de luy le moyen d'un si estrange événement. Il luy recita une histoire nouvelle & admirable. Mon maistre, dit-il, estant Proconsul en Afrique, je fus contraint par la cruauté & rigueur qu'il me tenoit, me faisant journellement battre, de me desrober de lui & m'enfuir. Et pour me cacher seurement d'un personnage ayant si grande autorité en la Province, je trouvay mon plus court, de gagner les solitudes & les contrées sablonneuses & inhabitables de ce pays-là : resolu, si le moyen de me nourrir venoit à me faillir, de trouver quelque façon de me tuer moy-mesme. Le Soleil étant extrêmement aspre sur le midy, & les chaleurs insupportables, je me rencontray sur une caverne cachée & inaccessible, & me jettay dedans. Bien-tost apres y survint ce lyon, ayant une patte sanglante & blessée, tout plaintif & gemissant des douleurs qu'il y souffroit : à son arrivée j'eus beaucoup de frayeur, mais lui me voyant muisé dans un coing de sa loge, s'approcha tout doucement de moy, me présentant sa patte offensée, & me la montrant comme pour demander secours : je luy ostay lors un grand escot qu'il y avoit, & m'estant un peu apprivoisé à lui, pressant sa playe en fis sortir l'ordure qui s'y amassoit, l'essuyai, & nettoiy le plus proprement que je pûs :

Lui se sentant allegé de son mal , & soulagé de certe douleur , se prit à reposer , & à dormir , ayant tousiours sa patte entre mes mains. De là en hors luy & moy vesquismes ensemble en cette caverne , trois ans entiers de mesmes viandes : car des bestes qu'il tuoit à sa chasse , il m'en apportoit les meilleurs endroits , que je faisois cuire au Soleil à faute de feu , & m'en nourrissois. A la longue , m'estant ennuyé de cette vie brutale & sauvage , comme ce Lyon estoit allé un jour à sa queste accoustumée , je partis de là : & à ma troisieme journée fus surpris par des soldats , qui me menerent d'Afrique en cette ville à mon maistre , lequel soudain me condamna à mort , & à estre abandonné aux bestes. Or à ce que je voy , ce Lyon fut aussi pris bien-tost apres , qui m'a à cette heure voulu recompenser du bien-fait & guerison qu'il 'avoit receus de moy. Voyla l'histoire qu'Androdus recita à l'Empereur , laquelle il fit aussi entendre de main à main au peuple. Parquoy à la requeste de tous il fut mis en liberté , & absous de cette condamnation : & par ordonnance du peuple lui fut fait present de ce Lyon. Nous voyons depuis , dit Appion , Androdus conduisant ce Lyon à tout une petite lessé , & se promenant par les tavernes de Rome , recevoir l'argent qu'on lui donnoit : le Lyon se laisser couvrir des fleurs qu'on lui jettoit , &

*Pleurs des bestes
en la perte de
ceux qu'elles ai-
ment.*

chacun dire en les rencontrant : Voila le Lyon
hoste de l'homme , voila l'homme medecin du
Lyon. Nous pleurons souvent la perte des bestes
que nous aymons , aussi font-elles la nostre.

*Æthon , son
cheval de guer-
re suit apres ,
despouillé d'or-
nemens & de
bardes , humec-
tant ses jolies
de larges gout-
tes de pleurs.*

Æn. 11.

*Post bellator equus positus insignibus Æthon
It lacrimans , guttisque humectat grandibus ora.*

*Société & confe-
deration entre les
animaux.*

Comme aucunes de nos Nations ont les fem-
mes en commun , aucunes à chacun la sienne :
cela ne se voit-il pas aussi entre les bestes , &
des mariages mieux gardez que les nostres ?
Quant à la société & confederation qu'elles
dressent entre elles pour se liquer ensemble , &
s'entresecourir ; il se voit des bœufs , des pour-
ceaux , & autres animaux , qu'au cry de celui
que vous offensez , toute la troupe accourt à
son aide , & se rallie pour sa defense. L'Escare ,
quand il a avalé l'hameçon d'un pècheur , ses
compagnons s'assemblent en foule autour de luy ,
& rongent la ligne : & si d'aventure il y en
a un , qui ait donné dedans la nasse , les autres
luy baillent la queue par dehors , & luy la
ferre tant qu'il peut à belles dents : ils le tirent
ainsi au dehors & l'entraiment. Les barbiers ,
quand l'un de leurs compagnons est engagé ,
mettent la ligne contre leur dos , dressant une
espine qu'ils ont dentelée comme une scie , à
l'aide de laquelle ils la scient & coupent. Quant
aux particuliers offices que nous tirons l'un

Entre l'escare.

*Entre les bar-
biers.*

de l'autre , pour le service de la vie , il s'en void plusieurs pareils exemples parmy elles. Ils tiennent que la baleine ne marche jamais qu'elle n'ait au devant d'elle un petit poisson semblable au goujon de mer , qui s'appelle pour cela la guide : la Baleine le suit , se laissant mener & tourner aussi facilement que le timon fait retourner le navire : & en recompense aussi , au lieu que toute autre chose , soit beste ou vaisseau , qui entre dans l'horrible cachot de la bouche de ce monstre , est incontinent perdu & englouty , ce petit poisson s'y retire en toute seureté , & y dort , & pendant son sommeil la baleine ne bouge : mais aussi-tôt qu'il sort , elle se met à le suivre sans cesse : & si de fortune elle l'escarte , elle va errant ça & là , & souvent se froissant contre les rochers , comme un vaisseau qui n'a point de gouvernail : Ce que Plutarque tesmoigne avoir veu en l'Isle d'Anticyre. Il y a une pareille societé entre le petit oyseau qu'on nomme le roytelet , & le crocodile : le roytelet sert de sentinelle à ce grand animal : & si l'Ichneumon son ennemy s'approche pour le combattre , ce petit oyseau , de peur qu'il ne le surprenne endormy , va de son chant & à coup de bec l'esveillant , & l'advertissant de son danger. Il vit des demeurans de ce monstre , qui le reçoit familièrement en sa bouche , lui permet de becqueter dans ses

*Entre la baleine
& sa guide.*

*Entre le roytelet
& le crocodile.*

machoire , entre ses dents , & y recueillir les morceaux de chair qui y sont demeurez : & s'il veut fermer la bouche , il l'avertit premierement d'en fortir , en la serrant peu à peu sans l'estreindre & l'offenser. Cette coquille qu'on nomme la Nacre , vit aussi ainsi avec le Pinnothere , qui est un petit animal de la sorte d'un cancre ; lui servant d'huissier & de portier assis à l'ouverture de cette coquille , qu'il tient continuellement entrebaillée & ouverte jusques à ce qu'il y voye entrer quelque petit poisson propre à leur prise : car lors il entre dans la Nacre , & luy va pinçant la chair vive , & la contraint de fermer sa coquille : lors eux deux ensemble mangent la proye enfermée dans leur fort. En la maniere de vivre des Tuns , on y remarque une singuliere science des trois parties de la Mathematique. Quant à l'Astrologie , ils l'enseignent à l'homme : car ils s'arrestent au lieu où le solstice d'hyver les surprend , & n'en bougent jusques à l'equinoxe ensuivant : voila pourquoy Aristote mesme leur concede volontiers cette science. Quant à la Geometrie & Arithmetique , ils font tousiours leur bande de figure cubique , carrée en tout sens , & en dressent un corps de bataillon , solide , clos , & environné tout à l'entour , à six faces toutes égales : puis nagent en cette ordonnance carrée , autant large derriere que

*Entre la nacre &
le pinnothere.*

*Science des ma-
thematiques au
vivre des Tuns.*

devant , de façon que qui en void & compte un rang , il peut aisément nombrer toute la troupe , d'autant que le nombre de la profondeur est égal à la largeur , & la largeur à la longueur.

Quant à la magnanimité , il est mal-aisé de luy donner un visage plus apparent , qu'en ce fait du grand chien , qui fut envoyé des Indes au

*Magnanimité
d'un chien
d'Indes.*

Roy Alexandre : on luy presenta premierement un cerf pour le combattre , & puis un sanglier , & puis un ours , il n'en fit compte , & ne daigna se remuer de sa place : mais quand il vid un Lyon , il se dressa incontinent sur ses pieds , montrant manifestement qu'il declaroit celui-là seul digne d'entrer en combat avecques

luy. Touchant la repentance & recognoissance des fautes , on recite d'un Elephant , lequel ayant tué son gouverneur par impetuosité de colere , en print un dueil si extrême , qu'il ne voulut onques puis manger , & se laissa mourir.

*Repentance d'un
elephant , & la
recognoissance de
sa faute.*

Quant à la clemence , on recite d'un tigre , la plus inhumaine beste de toutes ; que luy ayant esté baillé un chevreau , il souffrit deux jours la faim avant que de le vouloir offenser : & le troisieme il brisa la cage où il estoit enfermé , pour aller chercher autre pasture , ne se voulant prendre au chevreau son familier & son hôte. Et quant aux droits de la familiarité & convenance , qui se dresse par la conversation ; il nous advient ordinairement d'appivoiser des

*Clemence d'un
tigre envers un
chevreau.*

Condition merveilleuse des halcyons.

chats , des chiens & des lievres ensemble : Mais ce que l'expérience apprend à ceux qui voyagent par mer , & notamment en la mer de Sicile , de la condition des halcyons , surpasse toute humaine cogitation. De quelle espece d'animaux , a jamais nature tant honoré les couches , la naissance , & l'enfantement ? car les Poëtes disent bien qu'une seule Isle de Delos , estant auparavant vaguante , fut affermie pour le service de l'enfantement de Latone ; mais Dieu

Delos affermie pour le service des couches de Latone.

Mer arrestée & applanie sept jours en faveur des halcyons.

a voulu que toute la mer fust arrestée , affermie & applanie , sans vagues , sans vents & sans pluye , cependant que l'halcyon fait ses petits , qui est justement environ le Solstice , le plus court jour de l'an : & par son privilege nous avons sept jours & sept nuits , au fin cœur de l'hyver , que nous pouvons naviguer sans danger. Leurs femelles ne recognoissent autre masse que le leur propre : l'assistent toute leur vie sans jamais l'abandonner : s'il vient à estre debile & cassé , elles le chargent sur leurs espauls , le portent par tout , & le servent jusques à la mort. Mais aucune suffisance n'a encores pû atteindre à la cognoissance de cette merveilleuse fabrique , de quoy l'halcyon compose le nid pour ses petits , ny en deviner la matiere. Plutarque , qui en a veu & manié plusieurs , pense que ce soit des arestes de quelque poisson qu'elle conjoint & lie ensemble ,

Fabrique admirable du nid des halcyons , & sa matiere.

les entrelassant les unes de long , les autres de travers , & adjoustant des courbes & des arrondissemens, tellement qu'en fin elle en forme un vaisseau rond prest à voguer : puis quand elle a parachevé de le construire , elle le porte au battement du flot marin : là où la mer le battant tout doucement , luy enseigne à radouber ce qui n'est pas bien lié , & à mieux fortifier aux endroits où elle void que sa structure se desment , & se lasche par les coups de mer : & au contraire ce qui est bien joint , le battement de la mer le vous estreint , & vous le ferre de forte qu'il ne se peut ny rompre ny dissoudre , ou endommager à coups de pierre , ny de fer , si ce n'est à toute peine. Et ce qui plus est à admirer , c'est la proportion & figure de la concavité du dedans : car elle est composée & proportionnée de maniere qu'elle ne peut recevoir ny admettre autre chose , que l'oyseau qui l'a bastie : car à toute autre chose , elle est impenetrable , close , & fermée , tellement qu'il n'y peut rien entrer , non pas l'eau de la mer seulement. Voila une description bien claire de ce bastiment , & empruntée de bon lieu : toutefois il me semble qu'elle ne nous esclaire pas encore suffisamment la difficulté de cette architecture. Or de quelle vanité nous peut-il partir , de loger au dessous de nous , & d'interpreter desdaigneusement les

effets que nous ne pouvons imiter ny compren-
 dre ? Pour suivre encore un peu plus loing
 cette equalité & correspondance de nous aux
 bestes , le privilege dequoy nostre ame se glo-
 rifie ; de ramener à sa condition , tout ce
 qu'elle conçoit , de despoüiller de qualitez mor-
 telles & corporelles , tout ce qui vient à elle ,
 de renger les choses qu'elle estime dignes de
 son accointance , à desvertir & despoüiller leurs
 conditions corruptibles , & leur faire laisser à
 part , comme vestemens superflus & vils , l'es-
 paisseur , la longueur , la profondeur , le poids ,
 la couleur , l'odeur , l'aspreté , la polissure , la
 dureré , la mollesse , & tous accidens sensi-
 bles , pour les accommoder à sa condition im-
 mortelle & spirituelle : de maniere que Rome
 & Paris , que j'ai en l'ame , Paris que j'ima-
 gine , je l'imagine & le comprends , sans gran-
 deur & sans lieu , sans pierre , sans plastre &
 sans bois : ce mesme privilege , dis-je , semble
 estre bien evidemment aux bestes : Car un cheval
 accoustumé aux trompettes , aux harquebusades ,
 & aux combats , que nous voyons tremousser
 & fremir en dormant , estendu sur la litiere ,
 comme s'il estoit en la meslée ; il est certain
 qu'il conçoit en son ame un son de tambourin
 sans bruiet , une armée sans armes & sans
 corps.

*Imagination de
 l'ame raisonna-
 ble.*

*Imagination
 d'un cheval ac-
 coustumé à la
 guerre.*

*Quippe videbis equos fortes , cùm membra jace-
bunt*

In somnis , sudare tamen , spirareque sæpe ,

Et quasi de palma , summas contendere vires.

Ce lievre qu'un levrier imagine en songe , apres lequel nous le voyons haleter en dormant , alonger la queue , secouer les jarrets , & représenter parfaitement les mouvemens de la course ; c'est un lievre sans poil & sans os.

Venatumque canes in molli sæpe quiete ,

Iactant crura tamen subito , vocesque repente

Mittunt , & crebras reducunt naribus auras ,

Ut vestigia si teneant inventa ferarum :

Expergescuntque , sequuntur inania sæpe

Cervorum simulacra , fugæ quasi dedita cernant :

Donec discussis redeant erroribus ad se.

Les chiens de garde , que nous voyons souvent gronder en songeant , & puis japper tout à fait , s'esveiller en sursaut , comme s'ils apperçoient quelque estranger arriver ; c'est estranger que leur ame void , c'est un homme spirituel & imperceptible , sans dimension , sans couleur & sans estre :

— *b consueta domi catulorum blanda propago*

ils poursuivent à vuide une image de cerf , tout ainsi que eschauffée à la suite : jusques à ce qu'ayans secoué l'erreur ils rentrent en eux-mêmes. *Ibid.*

a Imaginations des chiens de garde.

b Et void-on d'autre part la flatteuse race des chiens , qu'on nourrit cafaniers , se coïer par fois de leurs yeux le sommeil volant , & s'effor-

Et partant tu verras des chevaux coura-geux les mem-bres estendus & gisans sur la litiere , suer , haleter coup sur coup , & se roidir de tous leurs efforts au milieu d'un mol sommeil , comme pour gagner une palme. *Lucr.*

Imaginations d'un levrier des-sé à la chasse du lievre.

Maintefois il arrive que les chiens de chasse , ensevelis au doux sommeil , jettent à coup la jambe , poussent des voix soudaines , rehaussent l'air du nez dru & menu , comme s'ils suivoient le frais d'une beste qu'ils eussent decouvert : & par fois esveillez ,

s'ils le voyoient

ser d'arracher
leurs corps du
giste, comme
s'ils apperçoi-
vent des fronts
& des visages
incogneus.

Lucr. 4.

Beauté, que
s'est.

*Degere, sape levem ex oculis volueremque
seporem*

*Discutere, & corpus de terra corripere instant,
Proinde quasi ignotas facies atque ora tueantur.*

Quant à la beauté du corps, avant passer outre, il me faudroit sçavoir si nous sommes d'accord de sa description : il est vray-semblable que nous ne sçavons guere, que c'est que beauté en nature & en general, puisque à l'humaine & nostre beauté, nous donnons tant de formes diverses : de laquelle, s'il y avoit quelque prescription naturelle, nous la recognoistrions en commun, comme la chaleur du feu. Nous en fantasions les formes à nostre appetit.

Le teint blanc
des Flamans ne
sed pas au vi-
sage d'un Ro-
main. *Proper. 4.*

Beauté des In-
diens.

Turpis Romano Belgicus ore color.

Les indes la peignent noire & bazanée, aux levres grosses & enflées, au nez plat & large : & chargent de gros anneaux d'or le cartilage d'entre les nazeaux, pour le faire pendre jusques à la bouche, comme aussi la balieure, de gros cercles enrichis de pierreries, si qu'elle leur tombe sur le menton, & est leur grace de monstrier leurs dents jusques au dessous des racines. Au Peru, les plus grandes oreilles sont les plus belles, & les estendent autant qu'ils peuvent par artifice. Et un homme d'aujourd'huy dit avoir veu en une Nation Orientale, ce soing de les agrandir, en tel credit, & de

Grandes oreil-
les, extrême
point de beauté
au Peru.

les charger de poifsants joyaux ; qu'à tous coups il passoit son bras vestu au travers d'un trou d'oreille. Il est ailleurs des Nations , qui noircissent les dents avec grand soin, & ont à mespris de les voir blanches : ailleurs ils les teignent de couleur rouge. Non seulement en Basque les femmes se trouvent plus belles la teste rase , mais assez ailleurs ; & qui plus est , en certaines contrées glaciales , comme dit Pline. Les Mexicanes comptent entre les beautez , la petitesse du front , & où elles se font le poil par tout le reste du corps , elles le nourrissent au front , & peuplent par art : & ont en si grande recommandation la grandeur des tetins , qu'elles affectent de pouvoir donner la mam-melle à leurs enfans par dessus l'espaule : Nous formerions ainsi la laideur. Les Italiens la façonnent grosse & massive : les Espagnols voidée & estrillée : & entre nous , l'un la fait blanche , l'autre brune : l'un molle & delicate , l'autre forte & vigoureuse : qui y demande de la mignardise & de la douceur , qui de la fierté & majesté. Tout ainsi que la preference en beauté , que Platon attribué à la figure spherique , les Epicuriens la donnent à la pyramidale plustost , ou carrée : & ne peuvent avaller un Dieu en forme de boule. Mais quoy qu'il en soit , nature ne nous a non plus privilegiez en cela qu'au demeurant , sur les loix communes. Et

*Blancheur des
dents mesprisée.*

Femmes rasées.

*Beauté des
Mexicanes , en
la petitesse du
front & grandeur
de tetins.*

Laideur, quelle.

*Preference en
beauté , à quel-
le figure se doit
attribuer.*

si nous nous jugeons bien, nous trouverons que s'il est quelques animaux moins favorisez en cela que nous, il y en a d'autres, & en grand nombre qui le sont plus. *A multis animalibus decore vincimur*: voire des terrestres nos compatriotes. Car quant aux marins, laissant la figure qui ne peut tomber en proportion, tant elle est autre: en couleur, netteté, poliffure, disposition, nous leur cedons assez: & non moins, en toutes qualitez, aux aérées. Et cette prerogative que les Poëtes font valoir de nostre stature droicte, regardant vers le Ciel son origine.

*Plusieurs animaux nous surpassent en beauté. *Senec. Ep. 124.*

Stature droite de l'homme regardant vers le ciel.

Tandis que les autres animaux à chef incliné, regardent la terre, Dieu relevant en haut la face de l'homme, luy commanda de contempler le ciel & d'elever ses yeux tendus & pointez vers les astres. *Metam. 1.*

Vue de quelques animaux renversez vers le ciel.

*Pronaque cum spectent animalia cætera terram,
Os homini sublime dedit, cælumque videre
Iussit, & erectos ad sydera tollere vultus.*

Elle est vraiment poëtique: car il y a plusieurs bestioles qui ont la vue renversée tout à fait vers le Ciel: & l'encoleure des chameaux & des austruches, je la trouve encore plus relevée & droite que la nostre. Quels animaux n'ont la face au haut, & ne l'ont devant, & ne regardent vis à vis, comme nous: & ne descouvrent en leur juste posture autant du Ciel & de la terre que l'homme? Et quelles qualitez de nostre corporelle constitution en Platon & en Cicero, ne peuvent servir à mille sortes de bestes? Celles qui nous retirent le plus, ce sont les

les plus laides & les plus abjectes de toute la bande : car pour l'apparence extérieure & forme du visage , ce sont les magots :

Simia quàm similis, turpissima bestia, nobis !

Pour le dedans & parties vitales , c'est le pour-
ceau. Certes quand j'imagine l'homme tout nud
(ouy en ce sexe qui semble avoir plus de part
à la beauté) ses tares , sa subjection naturelle ,
& ses imperfections ; je trouve que nous avons
eu plus de raison que nul autre animal , de nous
couvrir. Nous avons été excusables d'emprunter
ceux que nature avoit favorisez en cela plus que
nous ; pour nous parer de leur beauté , & nous
cacher sous leur despoüille , de laine , plume ,
poil , soye. Remarquons au demeurant , que
nous sommes le seul animal duquel le défaut
offense nos propres compagnons , & seuls qui
avons à nous desrober en nos actions naturelles
de nostre espece. Vrayement c'est aussi un effect
digne de consideration , que les maistres du
mestier ordonnent pour remede aux passions
amoureuses , l'entiere veüe & libre du corps
qu'on recherche : & que pour refroidir l'amitié ,
il ne faille que voir librement ce qu'on ayme.

Combien nous
resemble un
singe , le plus
laid des ani-
maux. *Cic. de
Nat. Deor. 10.*

*L'homme a plus
de raison de se
couvrir , que nul
autre animal.*

*Veüe libre de ce
qu'on ayme , re-
froïdit l'amitié.*

Parce qu'il vid
à nud , les par-
ties honteuses
de ce qu'il ay-
moit , le cours
ardent de son
amours'arresta.
Ovid. Amor. 22

*Ille, quòd obscenas in aperto corpore partes
Viderat, in cursu qui fuit, hæsit amor.*

Or encore que cette recette puisse à l'aven-

ture partir d'une humeur un peu delicate & refroidie : si est-ce un merveilleux signe de nostre défaillance, que l'usage & la cognoissance nous dégousté les uns des autres. Ce n'est pas tant pudeur, qu'art & prudence, qui rend nos Dames si circonspectes, à nous refuser l'entrée de leurs cabinets, avant qu'elles soient peintes & parées pour la monstre publique.

Et nos dames n'ignorent pas cecy : dont il arrive qu'elles cachent avec grand soin, derrière le rideau de cette scene de la vie, toutes ces choses-là aux yeux de ceux qu'elles veulent retenir enchainés en une étroite amour. Luc. 4.

*Nec Veneres nostras hoc fallit, quò magis ipsæ
Omnia summpere hos vitæ post scenia celant,
Quos retinere volunt, adstrictoque esse in amore.*

Biens imaginaires de l'homme.

Là où en plusieurs animaux, il n'est rien d'eux que nous n'aimions, & qui ne plaise à nos sens : de façon que de leurs excremens mesmes & de leur descharge, nous tirons non seulement de la friandise au manger, mais nos plus riches ornemens & parfums. Au demeurant la part mesme que nous faisons aux animaux, des faveurs de nature, par nostre confession, elle leur est bien avantageuse. Nous nous attribuons des biens imaginaires & fantastiques, des biens futurs & absens, desquels l'humaine capacité ne se peut d'elle-mesme respondre : ou des biens que nous nous attribuons fausement. par la licence de nostre opinion, comme la raison, la science & l'honneur : & à eux, nous laissons en partage des biens essentiels, maniables & palpables, la paix, le repos, la securité, l'in-

Biens essentiels des animaux.

nocence & la santé : la santé , dis-je , le plus beau & le plus riche présent que nature nous sçache faire. De façon que la Philosophie , voire la Stoïque , ose bien dire , qu'Heracitus & Pherecydes , s'ils eussent pû eschanger leur sagesse avec la santé , & se delivrer par ce marché , l'un de l'hydropisie , l'autre de la maladie pediculaire qui le pressoit , ils eussent bien fait.

Par où ils donnent encore plus grand prix à la sagesse , la comparant & contrepoisant à la santé , qu'ils ne font en cette autre proposition , qui est aussi des leurs. Ils disent que si Circé eust présenté à Vlyssé deux breuvages , l'un pour faire devenir un homme de fol sage , l'autre de sage fol ; qu'Vlyssé eust pluost accepter celui de la folie , que de consentir que Circé eust changé sa figure humaine en celle d'une beste : Et disent que la sagesse mesme eust parlé à luy en cette maniere : Quitte-moy , laisse-moy là pluost que de me loger sous la figure & corps d'un asne. Comment ? cette grande & divine sapience , les philosophes la quittent donc , pour ce voile corporel & terrestre ?

Ce n'est donc plus par la raison , par le discours & par l'ame , que nous excellons sur les bestes : c'est par nostre beauté , nostre beau teint , & nostre belle disposition de membres , pour laquelle il nous faut mettre nostre intelligence , nostre prudence , & tout le reste à

Santé , present de nature le plus beau & le plus riche.

Breuvage de Circé.

Excellence de l'homme sur les bestes , en quoy consiste.

l'abandon. Or j'accepte cette naïve & franche confession : Certes ils ont cogneu que ces parties-là, dequoy nous faisons tant de feste, ce n'est que vaine fantaisie. Quand les bestes auroient donc toute la vertu, la science, la sagesse & suffisance Stoïque, ce seroient tousiours des bestes : ny ne seroient comparables à un homme miserable, meschant & insensé. Car enfin tout ce qui naist comme nous sommes, n'est rien qui vaille : Et Dieu pour se faire valoir, il faut qu'il y retire, comme nous dirons tantost. Par où il appert que ce n'est point par vray discours, mais par une fierté folle & opiniastrété, que nous nous preferons aux autres animaux, & nous sequestrons de leur condition & societé. Mais

*Vices & passions
de l'homme.*

pour revenir à mon propôs, nous avons pour nostre part, l'inconstance, l'irresolution, l'incertitude, le deuil, la superstition, la solitude des choses à venir, voire apres nostre vie, l'ambition, l'avarice, la jalousie, l'envie, les appetits desreglez, forcenez & indomprables, la guerre, le mensonge, la desloyauté, la detraction & la curiosité. Certes nous avons estrangement surpayé ce beau discours dequoy nous nous glorifions, & cette capacité de juger & cognoistre si nous l'avons achetée au prix de ce nombre infiny de passions auxquelles nous sommes incessamment en prise.

Similitude.

S'il ne nous plaist de faire encore valoir , Comme ainsi
 comme fait bien Socrates , cette notable pre- soit que le vin
 rogative sur les bestes , que ou nature leur a nuisant mainte-
 prescript certaines saisons & limites à la vo- fois aux mala-
 lupté venerienne , elle nous en a lâché la bride des , & leur
 à toutes heures & occasions : *Vi vinum agro- errant rare-
 tis , quia prodest raro , nocet sepeissime , melius ment ; il est
 est non adhibere omnino , quam , spe dubiæ meilleur de re-
 salutis , in apertam perniciem incurrere : Sic , leur en donner
 haud scio , an melius fuerit humano generi point du tout ,
 motum istum celerem , cogitationis acumen , que de se jeter
 solertiam , quam rationem vocamus , quoniam en une perte
 pestifera sint multis , damodum paucis salu- apparence , sous
 taria , non dari omnino , quam tam munificè l'espoir d'un su-
 & tam largè dari. De quel fruit pouvons- lus incertain :
 nous estimer avoir esté à Varro & Aristote , ainsi je doute ,
 cette intelligence de tant de choses ? Les a- s'il n'auroit pas
 elle exemptez des incommoditez humaines , esté meilleur ,
 ont-ils esté deschargez des accidens qui pres- que cet agile
 sent un crocheteur ? ont-ils tiré de la logique , mouvement ,
 quelque consolation à la goutte ? pour avoir cette pointe
 sçeu comme cette humeur se loge aux join- d'imagination ,
 tures , l'en ont-ils moins sentie ? sont-ils cette subtilité
 trez en composition de la mort , pour sçavoir qu'onous appel-
 qu'aucunes nations s'en resjouissent : & du lions raison ,
 cocuage , pour sçavoir les femmes estre n'eussent point
 communes en quelques regions ? Au rebours , été données à
 tenu le premier rang en sçavoir , l'un entre l'homme , que
 les Romains , l'autre entre les Grecs , & en de luy estre de-
 parties si plu-
 tureusement &
 largement , veu
 qu'elles sont
 peñsées à
 beaucoup de
 gens & salutai-
 res à fort peu.
*De nat. Deor. 3.**

La science &
 intelligence des
 choses ne nous
 exemptent pas
 des incommodi-
 tez humaines.

278 ESSAIS DE MONTAIGNE.

la saison où la science fleurissoit le plus, nous n'avons pas pourtant appris qu'ils ayent eu aucune particuliere excellence en leur vie : voire le Grec a assez à faire à se descharger d'aucunes tasches notables en la sienne. A-on trouvé que la volupté & la santé soient plus savoureuses à celuy qui sçait l'astrologie & la grammaire?

Hor. E. 3.

Illiterati num minus nervi rigent?

Et la honte & pauvreté moins importunes?

Tu seras franc de maladies, de mutilation & de debilité, tu esviteras les inquietudes, les ennuis & le deuil: & davan- tage les jours de ta vie seront, depuis cela, prolongez sous un meilleur des- sin. *Juv. sat.*

84.

La doctrine de quel rang entre nous,

*Scilicet & morbis & debilitate carebis,
Et luctum & curam effugies, & tempora vitæ
Longa tibi post hæc fato meliore dabuntur.*

J'ay veu en mon temps cent artisans, cent laboureurs, plus sages & plus heureux que des recteurs de l'université : & lesquels j'ay- merois mieux ressembler. La doctrine, ce m'est advis, tient rang entre les choses ne- cessaires à la vie, comme la gloire, la no- blesse, la dignité, ou pour le plus comme la richesse, & telles autres qualitez qui y fer- vent voirement, mais de loing, & plus par fantaisie que par nature. Il ne nous faut guere plus d'offices, de regles & de loix de vivre en nostre communauté, qu'il en faut aux grâs & fournis en la leur : Et neantmoins nous voyons qu'elles s'y conduisent tres-ordonne-

ment, sans erudition. Si l'homme estoit sage, il prendroit le vray prix de chaque chose, selon qu'elle seroit la plus utile & propre à sa vie. Qui nous contera par nos actions & deportemens, il s'en trouvera plus grand nombre d'excellens entre les ignorans, qu'entre les sçavans: je dy en toute sorte de vertus. La vieille Rome me semble avoir bien porté des gens de plus grande valeur, & pour la paix, & pour la guerre, que cette Rome sçavante qui se ruina soy-mesme. Quand le demeurant seroit tout pareil, au moins la preud'homme & l'innocence demeureroient du costé de l'ancienne: car elle loge singulierement bien avec la simplicité. Mais je laisse ce discours qui me tireroit plus loing que je ne voudrois suivre. J'en diray seulement encore cela, que c'est la seule humilité & soumission, qui peut effectuer un homme de bien. Il ne faut pas laisser au jugement de chacun la cognoissance de son devoir: il le luy faut prescrire, non pas le laisser choisir à son discours: autrement selon l'imbecillité & varieté infinie de nos raisons & opinions, nous nous forgerions enfin des devoirs, qui nous mettroient à nous manger les uns les autres, comme dit Epicurus. La premiere loy que Dieu donna jamais à l'homme, ce fut une loy de pure obeïssance: ce fut un commandement nul & simple, où

Plus grand nombre d'excellens entre les ignorans, qu'entre les sçavans.

L'humilité & soumission seule, fait l'homme de bien.

Obeïssance pure, premiere loy que Dieu donna jamais à l'homme.

l'homme n'eust rien à cognoistre & à causer, d'autant que l'obeir est le propre office d'une ame raisonnable, recognoissant un celeste supérieur & bien-faïcteur. De l'obeir & ceder naist toute autre vertu, comme de cuider, tout peché. Et au revers : la premiere tentation qui vint à l'humaine nature de la part du diable, sa premiere poison, s'insinua en nous, par les promesses qu'il nous fit de science & de cognoissance, *Eritis sicut dii scientes bonum & malum*. Et les Sireines, pour piper Vlysse en Homere, & l'attirer en leurs dangereux & ruineux laqs, luy offrent en don la science. La peste de l'homme c'est l'opinion de sçavoir. Voila pourquoy l'ignorance nous est tant recommandée par nostre religion, comme piece propre à la creance & à l'obeissance. *Cavete ne quis vos decipiat per philosophiam & inanes seductiones, secundum elementa mundi*. En cecy y a-il une generale convenance entre tous les philosophes de toutes sectes ; que le souverain bien consiste en la tranquillité de l'ame & du corps : Mais où la trouvons-nous ?

Tentation premiere, insinuée en l'homme sous la promesse de Science.

Vous serez comme Dieux, sçachans le bien & le mal. *Gen. 3.*

Ignorance recommandée par nostre religion, & pourquoy.

Gardez que quelqu'un ne vous deçoive, par la philosophie & les vaines seduction, selon la doctrine ordinaire du monde.

Souverain bien, en quoy consiste.

Le sage du haut degré, ne cede qu'au seul Jupiter : il est libre, beau, plein d'honneurs, Roy des Roys : & sur tout il est sain, siron quand son caractère le harcèle. *Horac. ep. 1.*

Ad summum sapiens uno minor est Iove, dives, Liber, honoratus, pulcher, rex denique regum : Præcipue sanus, nisi cum pituita molesta est.

Il semble à la verité, que nature, pour la

consolation de nostre estat miserable & chetif, ne nous ait donné en partage que la presumption. C'est ce que dit Epictete ; que l'homme n'a rien proprement sien que l'usage de ses opinions : Nous n'avons que du vent & de la fumée en partage. Les Dieux ont la santé en essence , dit la philosophie , & la maladie en intelligence : l'homme au contraire possède ses biens par fantaisie , les maux en essence. Nous avons eu raison de faire valoir les forces de nostre imagination : car tous nos biens ne sont qu'en songe. Oyez braver ce pauvre & calamiteux animal. Il n'est rien , dit Cicero , si doux que l'occupation des lettres : de ces lettres , dis-je , par le moyen desquelles l'infirmité des choses , l'immense grandeur de nature , les cieux en ce monde mesme , & les terres , & les mers nous sont decouvertes : ce sont elles qui nous ont appris la religion , la moderation , la grandeur du courage : & qui ont arraché nostre ame des tenebres , pour luy faire voir toutes choses hautes , basses , premieres , dernieres & moyennes : ce sont elles qui nous fournissent dequoy bien & heureusement vivre , & nous guident à passer nostre aage sans desplaisir & sans offense. Cettuy-cy ne semble-il pas parler de la condition de Dieu tout-vivant & tout-puissant ? Et quant à l'effect , mille femmelettes ont vescu au village une

*Presomption ,
partage naturel
de l'homme.*

*Lettres , 2.
quelle utilité.*

Ce fut ce Dieu, vie plus equitable, plus douce, & plus constante que ne fut la sienne.

ce Dieu, tres-illustre Memmius, qui comme prince de la vie, inventa pour la guider, cette reigle, qu'on appelle aujourd'huy sapience : celui qui par son art, releva la mesme vie, d'une si facheuse tourmente & si profonde nuit, pour la loger en tel calme & en une si claire lumiere. Luc. 5.

Temerité impudente & presomptueuse de quelques philosophes.

Nous nous glorifions justement en nostre vertu : ce qui ne nous adviendroit pas, si nous la tenions en don de Dieu non pas de nous-mêmes. *De nat. D. or. 3.*

——— *Deus ille fuit, Deus, inelyte Memmi,
Qui princeps vitæ rationem invenit eam, quæ
Nunc appellatur sapientia, quique per artem
Fluctibus è tantis vitam tantisque tenebris,
In tam tranquillo, & tam clara luce locavit.*

Voila des paroles tres-magnifiques & belles : mais un bien leger accident, mit l'entendement de cettuy-cy en pire estat, que celui du moindre berger : nonobstant ce Dieu precepteur & cette divine sapience. De mesme impudence est cette promesse du livre de Democritus : Je m'en vay parler de toutes choses. Et ce sot titre qu'Aristote nous preste, de Dieux mortels : & ce jugement de Chrysippus, que Dion estoit aussi vertueux que Dieu. Et mon Seneca recognoist, dit-il, que Dieu luy a donné le vivre : mais qu'il a de foy le bien vivre. Conformement à cét autre, *In virtute vere gloriamur : quod non contineret, si id donum à Deo non à nobis haberemus.* Cecy est aussi de Seneca : que le sage a la fortitude pareille à Dieu : mais a l'humaine foiblesse, par où il le surmonte. Il n'est rien si ordinaire que de rencontrer des traits de pareille temerité : il n'y a aucun de nous qui s'offense tant de se voir apparier à Dieu,

comme il fait de se voir deprimer au rang des autres animaux : tant nous sommes plus jaloux de nostre interest , que de celuy de nostre Createur. Mais il faut mettre aux pieds cette sottise vanité , & secotier vivement & hardiment les fondemens ridicules sur quoy ces fausses opinions se bastissent. Tant qu'il pensera avoir quelque moyen & quelque force de soy , jamais l'homme ne recognoitra ce qu'il doit à son maistre ; il fera tousiours de ses œufs poulles , comme on dit : il le faut mettre en chemise. Voyons quelque notable exemple de l'effect de sa philosophie. Possidonius estant pressé d'une si douloureuse maladie , qu'elle luy faisoit tordre les bras , & grincer les dents ; pensoit bien faire la figue à la douleur , pour s'escrier contre-elle : Tu as beau faire , si ne diray-je pas que tu sois mal. Il sent mesmes passions que mon laquays ; mais il se brave sur ce qu'il contient au moins sa langue sous les loix de sa secte. *Re succumbere non oportebat verbis glorientem.* Archefilas estant malade de la goutte , Carneades qui le vint visiter , s'en retournoit tout fâché : il le rappella , & luy monstrant ses pieds & sa poitrine : il n'est rien venu de là icy , luy dit-il. Cettuy-cy a un peu meilleure grace : car il sent avoir du mal , & en voudroit estre depestré : mais de ce mal pourtant son cœur n'en

Effets de la philosophie stoïque.

Il n'appartenoit pas à celuy qui triomphoit par les paroles , de succomber par les effects.

est pas abbattu ny affoibly. L'autre se tient en sa roideur, plus, ce crains-je, verbale qu'essentielle. Et Dionysius Heracleotes affligé d'une cuisson vehemente des yeux, fut rangé à quitter ces resolutions stoïques. Mais quand la science feroit par effect ce qu'ils disent, d'effmousser & rabattre l'aigreur des infortunes qui nous suivent, que fait-elle, que ce que fait beaucoup plus purement l'ignorance & plus esvidemment? Le philosophe Pyrrho courant en mer le hazard d'une grande tourmente, ne presentoit à ceux qui estoient avec luy à imiter que la securité d'un pourceau qui voyageoit avec eux, regardant cette tempeste sans effroy. La philosophie au bout de ses preceptes nous renvoye aux exemples d'un athlete & d'un muletier : ausquels on void ordinairement beaucoup moins de ressentiment de mort, de douleurs, & d'autres inconveniens, & plus de fermeté, que la science n'en fournit oncques à aucun, qui n'y fust né & préparé de soy-mesme par habitude naturelle. Qui fait qu'on incise & taille les tendres membres d'un enfant & ceux d'un cheval plus aisement que les nostres, si ce n'est l'ignorance? Combien en a rendu de malades la seule force de l'imagination? Nous en voyons ordinairement se faire saigner, purger, & medeciner pour guerir des maux qu'ils ne sentent qu'en leur

Effets de l'ignorance, plus purs & esvidens de beaucoup que de la science.

Maladies causées de la seule force de l'imagination.

discours. Lors que les vrayz maux nous faillent, la science nous preste les siens : cette couleur & ce teint vous presagent quelque defluxion catarreusé : cette saison chaude vous menace d'une emotion fievreusé : cette coupeure de la ligne vitale de vostre main gauche, vous advertit de quelque notable & voisine indisposition : Et enfin elle s'en adresse tout detrouffement à la santé mesme : Cette allégresse & vigueur de jeunesse, ne peut arrester en une affiette, il luy faut desfrober du sang & de la force, de peur qu'elle ne se tourne contre vous-mesme. Comparez la vie d'un homme asservy à telles imaginations, à celle d'un laboureur, se laissant aller apres son appetit naturel, mesurant les choses au seul sentiment present, sans science & sans prognostique, qui n'a du mal que lors qu'il l'a : où l'autre a souvent la pierre en l'ame avant qu'il l'ait aux reins : comme s'il n'estoit point assez à temps de souffrir le mal lors qu'il y fera, il l'anticipe par fantaisie, & luy court au devant. Ce que je dy de la medecine, se peut tirer par exemple generalement à toute science : De là est venué cette ancienne opinion des philosophes, qui

*Souverain bien
de quelques phi-
losophes.*

logeoient le souverain bien à la recognoissance de la foiblesse de nostre jugement. Mon ignorance me preste autant d'occasions d'espe-

rance que de crainte : & n'ayant autre regle de ma santé , que celle des exemples d'autrui , & des evenemens que je voy ailleurs en pareille occasion , j'en trouve de toutes fortes : & m'arreste aux comparaisons qui me sont plus favorables. Je reçois la santé les bras ouverts , libre , pleine & entiere : & aiguise mon appetit à la jouir , d'autant plus qu'elle m'est à present moins ordinaire & plus rare : tant s'en faut que je trouble son repos & sa douceur , par l'amertume d'une nouvelle & contrainte forme de vivre. Les bestes nous monstrent assez combien l'agitation de nostre esprit nous apporte de maladies. Ce qu'on nous dit de ceux du Bresil , qu'ils ne mouroient que de vieillesse ; on l'attribue à la serenité & tranquillité de leur air : je l'attribue plustost à la tranquillité & serenité de leur ame , deschargée de toute passion , pensée & occupation rendue ou desplaisante : comme gens qui passoient leur vie en une admirable simplicité & ignorance , sans lettres , sans loy , sans roy , sans religion quelconque. Et d'où vient ce qu'on trouve par experience , que les plus grossiers & plus lourds sont plus fermes & plus desirables aux executions amoureuses ? & que l'amour d'un muletier se rend souvent plus acceptable , que celle d'un galand homme ? sinon qu'en cetuy-cy l'agitation de

Maladies causées de l'agitation de nostre esprit.

Grossiers & lourds , les plus desirables en amour , & pourquoy.

l'ame trouble sa force corporelle, la rompt & laisse : comme elle laisse aussi & trouble ordinairement soy - mesme. Qui la desment, qui la jette plus coustumierement à la manie que sa promptitude, sa pointe, son agilité, & enfin sa force propre ? De quoy se fait la plus subtile folie, que de la plus subtile sagesse ? Comme des grandes amitez naissent de grandes inimitiez, des santez vigoureuses les mortelles maladies ; ainsi des rares & vives agitations de nos ames, les plus excellentes manies, & plus detraquées, il n'y a qu'un demy tour de cheville à passer de l'un à l'autre. Aux actions des hommes insensés, nous voyons combien proprement la folie convient, avec les plus vigoureuses operations de nostre ame. Qui ne sçait combien est imperceptible le voisinage d'entre la folie avec les gaillardes elevations d'un esprit libre, & les effects d'une vertu suprefme & extraordinaire ? Platon dit les melancholiques plus disciplinables & excellens ; aussi n'en est-il point qui ayent tant de propension à la folie. Infins esprits se trouvent ruinez par leur propre force & souplesse. Quel faut vient de prendre de sa propre agitation & allegresse, l'un des plus judicieux, ingenieux & plus formez à l'air de cette antique & pure poësie, qu'autre poëte Italien aye jamais esté ? N'a-il pas dequoy sçavoir

*Melancholiques
les plus excellens : mais aussi
les plus penchans
à la folie.*

gré à cette fienné vivacité meurtrière ? à cette clarté qui l'a aveuglé ? à cette exacte & tendue apprehension de la raison , qui l'a mis sans raison ? à la curieuse & laborieuse questé des sciences , qui l'a conduit à la bestise ? à cette rare aptitude aux exercices de l'ame , qui l'a rendu sans exercice & sans ame ? J'eus plus de despit encore que de compassion , de le voir à Ferrare en si piteux estat survivant à soy-mesme , mescognoissant & soy & ses ouvrages : lesquels sans son sçeu , & toutefois à sa veüe , on a mis en lumière incorrigez & informes. Voulez-vous un homme sain , le voulez-vous réglé , & en ferme & seure posture , affublez-le de tenebres d'oyfiveté & de pesanteur. Il nous faut abestir pour nous assagir : & nous esblouir pour nous guider. Et si on me dit que la commodité d'avoir l'appetit froid & moussé aux douleurs & aux maux , tire apres soy cette incommodité , de nous rendre aussi par consequent moins aigus & friens à la jouissance des biens & des plaisirs : cela est vray , mais la misere de nostre condition porte , que nous n'avons pas tant à jouir qu'à fuir , & que l'extresme volupté ne nous touche pas comme une legere douleur : *Segnius homines bona quàm mala sentiunt* : nous ne sentons point l'entiere santé , comme la moindre des maladies :

Les hommes
sentent plus stu-
pidement les
biens que les
maux.

— *pungit*

— *pungit*
In cute vix summa violatum plagula corpus ,
Quando valere nihil quemquam movet. Hoc juvat
unum ,
Quòd me non torquet latus aut pes : cetera quis-
quam
Vix queat aut sanum sese , aut sentire valentem.

Nostre bien estre , ce n'est que la privation d'estre mal. Voila pourquoy la secte de philosophie, qui a le plus fait valoir la volupté, encore l'a-elle rangée à la seule indolence. Le n'avoir point de mal, c'est le plus avoir de bien, que l'homme puisse esperer : comme disoit Ennius.

Nimum boni est, cui nihil est mali.

Car ce mesme chatouillement & aiguïsement, qui se rencontre en certains plaisirs, & semble nous eslever au dessus de la santé simple, & de l'indolence: cette volupté active, mouvante, & je ne sçay comment cuisante & mordante, celle-là mesme ne vise qu'à l'indolence, comme à son but. L'appetit qui nous ravit à l'accointance des femmes, il ne cherche qu'à chasser la peine que nous apporte le desir ardent & furieux : & ne demande qu'à l'affouvir, & se loger en repos, & en l'exemption de cette fièvre. Ainsi des autres. Je dy donc, que si la simplessé nous achemine à

Tome II.

T

Le corps se sent soulevé d'une coupeure qui l'effleure à peine en la superficie du cuir, & la santé ne chatouille personne. Cela seul nous semble toucher, que ny pierre, ny goutte ne nous gehennent pas: car il est malaisé qu'on sente hors de là, ny santé ny bon portement.

Ennius.

Volupté rangée à la seule indolence.

Qui n'a nul mal, il a beaucoup de bien.
Cic. de Fir.

n'avoir point de mal, elle nous achemine à un tres-heureux estat selon nostre condition. Si ne la faut-il point imaginer si plombée, qu'elle soit du tout sans sentiment. Car Crantor

Indolence d'Epicurus ; quelle. avoit bien raison de combattre l'indolence d'Epicurus, si on la bastissoit si profonde que

l'abord mesme & la naissance des maux en fust à dire. Je ne loue point cette indolence, qui n'est ny possible ny desirable. Je suis content de n'estre pas malade : mais si je le suis, je veux sçavoir que je le suis, & si on me cauterise ou incise, je le veux sentir. De

Cognoissance de la volupté, dependante de celle du mal. vray, qui defracineroit la cognoissance du mal, il extirperoit quant & quant la cognoissance de la volupté, & enfin aneantiroit l'homme.

Cette indolence ne se peut acheter par l'amour qu'au prix de la stupidité. *Istud nihil dolere, non sine magna mercede contingit immanitatis in animo, stuporis in corpore.* Le mal est à l'homme bien à son tour. Ny la douleur ne luy est tousiours à fuir, ny la volupté tousiours à suivre. C'est

un tres-grand avantage pour l'honneur de l'ignorance, que la science mesme nous rejette entre ses bras, quand elle se trouve empeschée à nous roidir contre la pesanteur des maux : elle est contrainte de venir à cette composition, de nous lascher la bride ; & donner congé de nous sauver en son giron, & nous mettre sous sa faveur à l'abry des coups & injures de la fortune. Car que veut-elle dire

La science nous rejette à l'ignorance, pour nous sauver des injures de la fortune.

autre chose, quand elle nous presche de retirer nostre pensée des maux qui nous tiennent, & l'entretenir des voluptez perduës; & de nous servir pour consolation des maux presens, de la souvenance des biens passez, & d'appeller à nostre secours un contentement esvanouy, pour l'opposer à ce qui nous presse? *Levationes ægritudinum in avocatione à cogitanda molestia, & revocatione ad contemplandas voluptates ponit*; si ce n'est qu'ou la force luy manque, elle veut user de ruse, & donner un tour de souplesse & de jambe, où la vigueur du corps & des bras vient à luy faillir. Car non seulement à un philosophe, mais simplement à un homme raffis, quand il sent par effect l'alteration cuisante d'une fièvre chaude; quelle monnoye est-ce, de le payer de la souvenance de la douceur du vin Grec? Ce seroit plustost luy empirer son marché,

Elle loge le soulagement des peines, à revoquer nostre ame de la pensée des choses qui nous ont esté facheuses, à la provoquer & appliquer sur la contemplation des plaisantes. *Ibid.*

Che ricordarsi il ben doppia la noia.

Que de se remémorer le bien estire double apres l'ennuy. *Tasso.*

De mesme condition est cét autre conseil, que la philosophie donne; de maintenir en la memoire seulement le bon-heur passé, & d'en effacer les desplaisirs que nous avons soufferts; comme si nous avions en nostre pouvoir la science de l'oubly: & conseil duquel nous valons moins encore un coup.

Memoire du bien.

Oubly de desplaisirs.

Des maux qui
sont passez, le
souvenir est
doux. *Eurip.*

Suavis est laborum præteritorum memoria.

*Desir de l'ou-
bly, & ses ef-
fects.*

a C'est une hu-
meur née avec
nous, d'estouf-
fer les adverfi-
rez sous une
perpetuelle ou-
bliance : & de
nous souvenir
des prosperitez
plaisamment &
souffevement.

De Fin.

b Je me sou-
viens de ce que
je ne voudrois
pas : & ne puis
oublier ce que
je voudrois.

De Senec.

Qui seul s'est
osé nommer sage.

Qui surpasse
d'esprit le gen-
re humain : &
qui s'eslevant
comme un ce-
leste soleil, of-
fusqua tous les
astres. *Lucr. 3.*

L'ignorance
des maux est un
mouffe reme-
de. *Sen. Oed.*
Ast. 3.

Comment ? la philosophie qui me doit mettre
les armes à la main, pour combattre la for-
tune, qui me doit roidir le courage pour fou-
ler aux pieds toutes les adversitez humaines,
vient-elle à cette mollesse, de me faire con-
niller par ces destours couiards & ridicules ?
Car la memoire nous represente, non pas ce
que nous choisissons, mais ce qu'il luy plaist.
Voire il n'est rien qui imprime si vivement
quelque chose en nostre souvenance, que le
desir de l'oublier : C'est une bonne maniere
de donner en garde, & d'empreindre en nostre
ame quelque chose, que de la solliciter de la
perdre. Et cela est faux, a *Est situm in nobis,*
ut & adversa quasi perpetua oblivione obrua-
mus, & secunda jucundè & suaviter memi-
nerimus. Et cecy est vray, b *Memini etiam quæ*
nolo : oblivisci non possum quæ volo. Et de
qui est ce conseil ? de celuy, qui se *unus*
sapientem profiteri sit ausus.

Qui genus humanum ingenio superavit, & omnes
Præstrinxit stellas, exortus uti ætherius sol.

De vuider & desmunir la memoire, est-ce
pas le vray & propre chemin à l'ignorance ?

Iners malorum remedium ignorantia est.

Nous voyons plusieurs pareils preceptes, par lesquels on nous permet d'emprunter du vulgaire des apparences frivoles, où la raison vive & forte ne peut assez ; pourveu qu'elles nous servent de contentement & de consolation. Où ils ne peuvent guerir la playe, ils sont contens de l'endormir & pallier. Je croy qu'ils ne me nieront pas cecy, que s'ils pouvoient adjouster de l'ordre, & de la constance, en un estat de vie, qui se maintinst en plaisir & en tranquillité par quelque foiblesse & maladie de jugement, qu'ils ne l'acceptassent :

— *potare, & spargere flores*
Incipiam, patiarque vel inconsultus haberi.

Il se trouveroit plusieurs philosophes de l'avis de Lycas : Cetuy-cy ayant au demeurant ses mœurs bien réglées, vivant doucement & paisiblement en sa famille, ne manquant à nul office de son devoir envers les siens & estrangers, se preservant tres-bien des choses nuisibles, s'estoit par quelque alteration de sens imprimé en la cervelle une resverie : C'est qu'il pensoit estre perpetuellement aux theatres à y voir des passe-temps, des spectacles, & des plus belles comedies du monde. Guery qu'il fut par les medecins, de cette humeur peccante, à peine qu'il ne les mist en procès

Je veux espan-
 dre des fleurs,
 & commencer
 à boire, en pei-
 ne qu'on me re-
 pute un escer-
 velé. *Hor. l. 1.
 Epist.*

*Mœurs réglées
 de Lycas, & sa
 resverie imagi-
 naire.*

Vous ne m'avez pas sauvé, pour le restablir en la douceur de ses imaginations.

mes amis, vous m'avez assassiné: m'ayant ex-torqué mon plaisir, & me ravissant ainsi par force cette délicieuse erreur de mon ame. Horat. Epist. 2.

Autre resyerie de Thrasylaus.

Sagesse & science accompagnées de desplaisir.

— pol me occidistis, amici,

Non servastis, ait, cui sic extorta voluptas,

Et demptus per vim mentis gratissimus error.

D'une pareille resyerie à celle de Thrasylaus, fils de Pythodorus, qui se faisoit accroire que tous les navires qui relaschoient du port de Pyrée, & y abordoient, ne travailloient que pour son service: se resjouissant de la bonne fortune de leur navigation, les recueillant avec joye. Son frere Crito l'ayant fait remettre en son meilleur sens, il regrettoit cette sorte de condition, en laquelle il avoit vescu en liesse, & deschargé de tout desplaisir. C'est ce que dit ce vers ancien Grec, qu'il y a beaucoup de commodité à n'estre pas si advisé :

Sapho.

Εν τῷ φρονεῖν γὰρ μᾶλλον ἥδιστος βίος.

Mort, vray & assés port des necessitez qui ne se peuvent remédier.

Te plaist-elle? souffre-la: ne te plaist-elle pas? souffre par où il te plaira la douleur te pique-elle? s'esgorge-elle?

Et l'ecclesiaste: En beaucoup de sagesse, beaucoup de desplaisir: & , Qui acquiert science, s'acquiert du travail & du tourment. Cela mesme, à quoy la philosophie consent en general, cette derniere recepte qu'elle ordonne à toute sorte de necessité, qui est de mettre fin à la vie, que nous ne pouvons supporter: *Placet? pare: Non placet? quacumque vis exi.*

*Pungit dolor? vel fodiat sanè: si nudus es, si tu es foible
da jugulum: sin tectus armis Vulcanus, id est & nud, tonds le
fortitudine resiste: Et ce mot des Grecs con- gossier, si cou-
vives qu'ils y appliquent, Aut bibat, aut vert des armes
abeat: qui sonne plus sortablement en la lan- que Vulcain
gue d'un Gascon, qu'en celle de Cicéron, qui forgea, c'est à
change volontiers en V, le B: dire de la forti-
tude, resiste.
Cic. Thuse. 2.*

Qu'il boive ou
qu'il s'en aille.

*Vivere si rectè nescis, decede peritis.
Lusisti satis, edisti satis, atque bibisti:
Tempus abire tibi est, ne potum largius æquo
Rideat, & pulset lasciva decentius ætas.*

Si tu ne sçais
bien vivre, ce-
de la place à
qui le sçaura.
Tu as assez
mangé & beu,
assez joué, il est
temps de son-
ner la retraite:
de peur que
chargé de vin
outré mesure,
les folastres en-
fants, te mo-
quans à bon
droit, ne te
donnent des
nazardes. Hor.
Epist. l. 2.

Qu'est-ce, dis-je, que ce consentement de la
philosophie, sinon une confession de son
impuissance, & un renvoy, non seulement
à l'ignorance, pour y estre à couvert, mais
à la stupidité mesme, au non sentir, & au
non estre?

————— *Democritum postquàm matura vetustas
Admonuit memorem, motus languescere mentis:
Sponte sua letho caput obvius obtulit ipse.*

Quand Demo-
crite sentit la
meure vieillisse
advertir sa pre-
voyance, que
les mouvemens
de son ame trai-
noient, il alla
de luy-mesme
devancer le
trespas, auquel
il presenta sa
tête.

C'est ce que disoit Antisthenes; qu'il falloit
faire provision ou de sens pour entendre, ou
de licol pour se pendre: Et ce que Chrysippus
alleguoit sur ce propos du poëte Tyrtaeus,

De la vertu, ou de mort approcher.

Plut.

Et Crates disoit que l'amour se guerissoit par

*Amour, comme
se peut guerir.*

la faim, sinon par le temps; & à qui ces deux moyens ne plairoient, par la hart. Ce Sextius, duquel Senèque & Plutarque parlent avec si grande recommandation, s'estant jetté, toutes choses laissées, à l'estude de la philosophie; delibera de se precipiter en la mer, voyant le progres de ses estudes trop tardif & trop long. Il couroit à la mort, au défaut de la science. Voicy les mots de la loy, sur ce sujet? Si d'aventure il survient quelque grand inconvenient, qui ne se puisse remedier, le port est prochain: & se peut-on sauver à nage, hors du corps, comme hors d'un esquif qui fait eau: car c'est la crainte de mourir, non pas le desir de vivre, qui tient le fol attaché au corps. Comme la vie se rend par la simplicité plus plaisante, elle s'en rend aussi plus innocente & meilleure, comme je commençois tantost à dire. Les simples, dit Sainct Paul, & les ignorans, s'eslevent & se saisissent du ciel, & nous, à tout nostre sçavoir, nous plongeons aux abysses infernaux. Je ne m'arreste ny à Valentian, ennemy déclaré de la science & des lettres, ny à Licinius, tous deux empereurs Romains, qui les nommoient le venin & la peste de tout estat politique: ny à Mahumet, qui, comme j'ay entendu, interdit la science à ses hommes: mais l'exemple de ce grand Lycurgus & son

Simplicité & ignorance, de quelle utilité & profit.

Valentian & Licinius ennemis declarez des lettres.

autorité doit certes avoir grand poids , & la
reverence de cette divine police Lacedemo-
nienne, si grande , si admirable , & si long-
temps fleurissante en vertu & en bon-heur ,
sans aucune institution ny exercice de lettres.

*Police Lacede-
monienne sans
lettres.*

Ceux qui reviennent de ce monde nouveau
qui a esté descouvert du temps de nos peres ,
par les Espagnols , nous peuvent tesmoigner
combien ces nations , sans magistrat , & sans
loy , vivent plus legitiment & plus regle-
ment que les nostres , ou il y a plus d'offi-
ciers & de loix , qu'il n'y a d'autres hommes ,
& qu'il n'y a d'actions.

*Monde nouveau
sans magistrat &
sans loy.*

*De cittatorie pienne & di libelli ,
D'esamine & di carte , di procure
Hanno le mani & il senio , & gran fastelli
Di chiose , di configli & di lettura ,
Per cui le faculta de poverelli
Non sono mai ne le citta sicure ,
Hanno dietro & dinanzi & d'ambi i lati ,
Nota i Procuratori i Advocati.*

*Ils ont les mains
pleines d'ad-
journalemens &
de libelles d'in-
formations, let-
tres & procura-
tions dans le
sein declosé de
conseils & de
lectures , par
lesquelles les
biens & facul-
tez des pauvres
ne sont jamais
en seurté dans
les villes , ils
ont tousiours :
& devant &
derriere & des
deux costés, les
procureurs &
advocats par
cognoissance.*

Ariost.

C'estoit ce que disoit un senateur Romain des
derniers siecles , que leurs predecesseurs avoient
l'haleine puante à l'ail , & l'estomac musqué
de bonne conscience : & qu'au contraire ceux
de son temps ne sentoient au dehors que le
parfum , puans au dedans à toutes sortes de
vices : c'est à dire , comme je pense , qu'ils
avoient beaucoup de sçavoir & de suffisance ,

Innocence, malice, humilité, & leurs compagnies.

& grand faute de preud'homme. L'incivilité, l'ignorance, la simpleſſe, la rudeſſe, s'accompagnent volontiers de l'innocence: la curiosité, la subtilité, le ſçavoir, traifnent la malice à leur fuite: l'humilité, la crainte, l'obeiſſance, la debonnaireté, qui ſont les pieces principales pour la conſervation de la ſociété humaine, demandent une ame vuide, docile, & preſumant peu de ſoy. Les chreſtiens ont une particuliere cognoiſſance, combien la curiosité eſt un mal naturel & originel en l'homme. Le ſoin de ſ'augmenter en ſageſſe & en ſcience, ce fut la premiere ruine du genre humain: c'eſt la voye par où il ſ'eſt precipité à la damnation eternelle.

Orgueil, perte & corruption de l'homme.

L'orgueil eſt ſa perte & ſa corruption: c'eſt l'orgueil qui jette l'homme à quartier des voyes communes, qui luy fait embraffer les nouveautez, & aymer mieux eſtre chef d'une troupe errante & deſvoyée au ſentier de perdition: aimer mieux eſtre regent & precepteur d'erreur & de menſonge, que d'eſtre diſciple en l'eſcole de verité, ſe laiſſant mener & conduire par la main d'autrui, à la voye battuë & droituriere. C'eſt à l'avanture ce que dit ce mot Grec ancien, que la ſuperſtition ſuit l'orgueil, & luy obeït comme à ſon pere: ἡ δεισιδαιμονία κατὰ πρὸς πατέρα τῆς τυφλῆς πίπτει. O cuider combien tu nous empêcheſ:

Erreur & ſuperſtition, filles de l'orgueil.

Après que Socrates fut adverty, que le Dieu de la sagesse luy avoit attribué le nom de sage, il en fut estonné : & se recherchant & secouant par tout, n'y trouvoit aucun fondement à cette divine sentence. Il en savoit de justes, temperans, vaillans, sçavans comme luy ; & plus eloquens, & plus beaux, & plus utiles au pays. Enfin il se resolut, qu'il n'estoit distingué des autres, & n'estoit sage, que parce qu'il ne se tenoit pas tel ; & que son Dieu estimoit bestise singuliere à l'homme, l'opinion de science & de sagesse : & que sa meilleure doctrine estoit la doctrine de l'ignorance, & la simplicité sa meilleure sagesse. La sainte parole declare miserables ceux d'entre nous qui s'estiment : Bourbe & cendre, leur dit-elle, qu'as tu à te glorifier ? & ailleurs, Dieu a fait l'homme semblable à l'ombre, de laquelle qui jugera, quand, par l'esloignement de la lumiere, elle sera esvanouie ? Ce n'est rien que de nous : il s'en faut tant que nos forces conçoivent la hauteur divine, que des ouvrages de nostre Createur, ceux-là portent mieux sa marque, & sont mieux siens, que nous entendons le moins. C'est aux chrestiens une occasion de croire, que de rencontrer une chose incroyable ? Elle est d'autant plus selon raison, qu'elle est contre l'humaine raison. Si elle estoit selon raison, ce ne seroit

Doctrine & sagesse meilleure de Socrates.

Presomptueux miserables.

300 ESSAIS DE MONTAIGNE.

On cognoist plus miracle ; & si elle estoit selon quelque
mieux Dieu exemple , ce ne seroit plus chose singuliere.
par ignorance. *Melius scitur Deus nesciendo*, dit Sainct Au-
August.

Quand il est question du gustin. Et Tacitus , *Sanctius est ac reverentius*
fait des Dieux de *actis Deorum credere quàm scire*. Et
il y a plus de Platon estime qu'il y ait quelque vice d'im-
saincteté & de pieté à trop curieusement s'enquerir & de
reverence , à croire qu'à sça-
voir. *Tacit.*

Dieu , & du monde , & des causes premieres
Impieté en la trop curieuse re- des choses. Atque illum quidem parentem
cherche de Dieu. *hujus universitatis invenire difficile : & , quum*

Caril est cer- *jam invenerit , indicare in vulgus , nefas* ,
tainement diffi- dit Ciceron. Nous disons bien puissance , verité ,
cile , de des- justice : ce sont paroles qui signifient quelque
couvrir ou de chose de grand : mais cette chose-là , nous ne
concevoir ce la voyons aucunement , ny ne la concevons.
pere de toutes Nous disons que Dieu craint , que Dieu se
choses : & quand courrouce , que Dieu ayme.
tu l'auras des-
couvert & con-
cecu , c'est crime
de le commu-
niquer au vul-
gaire. *Cic. in frag.*

Par un propos
mortel , notant
chose immor-
telle. *Lucr. 5.*

Immortalia mortali sermone notantes.

Prudence , que c'est.

Ce sont toutes agitations & esmotions , qui
ne peuvent loger en Dieu selon nostre forme ,
ny nous l'imaginer selon la sienne : c'est à
Dieu seul de se cognoistre & interpreter ses
ouvrages : & le fait en nostre langue impro-
prement , pour s'avalier & descendre à nous ,
qui sommes à terre couchez. La prudence com-
ment luy peut-elle convenir , qui est l'esslite
entre le bien & le mal : veu que nul mal ne le

touché ? Quoy ! la raison & l'intelligence , des-
quelles nous nous servons , pour arriver par les
choses apparentes aux obscures : veu qu'il n'y a
rien d'obscur à Dieu ; la justice , qui distribue à
chacun ce qui luy appartient , engendrée pour la
société & communauté des hommes , comment
est-elle en Dieu ? La temperance , comment ?
qui est la moderation des voluptés corporelles ,
qui n'ont nulle place à la divinité ? La fortitude
à porter la douleur , le labeur , les dangers ,
luy appartiennent aussi peu : ces trois choses
n'ayant nul accez près de luy. Parquoy Aristote
le tient également exempt de vertu & de vice.

Justice.

Temperance.

Fortitude.

*Dieu également
exempt de vertu
& de vice.*

*Neque gratia , neque ira teneri potest , quod
quæ talia essent , imbecilla essent omnia.* La
participation que nous avons à la cognoissance
de la verité , quelle qu'elle soit , ce n'est point
par nos propres forces que nous l'avons acquise.

*Il ne peut estre
touché de cour-
roux , ny de fa-
veur , à cause
que ces mouve-
mens-là sont
imbecilles. De
Nat. Deor. 1.*

Dieu nous a assez appris cela par les témoins
qu'il a choisis du vulgaire , simples & ignorans ,
pour nous instruire de ses admirables secrets.

Nostre foy ce n'est pas nostre acquest , c'est
un pur présent de la liberalité d'autrui. Ce n'est
pas par discours ou par nostre entendement que

*Foy & religion ,
pur présent de la
liberalité de
Dieu.*

nous avons receu nostre Religion , c'est par
autorité & par commandement estranger. La
foiblesse de nostre jugement nous y ayde plus
que la force , & notre aveuglement plus que
nostre clair-voyance. C'est par l'entremise de

nostre ignorance , plus que de nostre science ; que nous sommes sçavans de divin sçavoir. Ce n'est pas merveille , si nos moyens naturels & terrestres ne peuvent concevoir cette cognoissance supernaturelle & celeste : apportons-y seulement du nostre , l'obeïssance & la subjection : car comme il est escrit : Je destruiray la sapience des sages , & abattray la prudence des prudens. Où est le sage ? où est l'Escrivain ? où est le disputateur de ce siecle ? Dieu n'a-il pas abestty la sapience de ce monde ? Car puis que le monde n'a point cognu Dieu par sapience , il lui a pleu par ignorance & simplessé de la prédication , sauver les croyans. Si me faut-il voir enfin , s'il est en la puissance de l'homme de trouver ce qu'il cherche : & si cette queste qu'il y a employée depuis tant de siecles , l'a enrichi de quelque nouvelle force , & de quelque verité solide. Je croy qu'il me confessera , s'il parle en conscience , que tout l'acquest qu'il a retiré d'une si longue poursuite , c'est d'avoir appris à reconnoistre sa foiblesse. L'ignorance qui étoit naturellement en nous , nous l'avons par longue estude confirmée & averée. Il est advenu aux gens veritablement sçavans , ce qui advient aux espics de bled : ils vont s'eslevant & haussant la teste droite & fiere , tant qu'ils sont vuides : mais quand ils sont pleins & grossis de grain en leur maturité , ils commencent à

*Sapience du
monde destruite
& abestty de
Dieu.*

*Sçavans compa-
rez aux espics de
bled.*

s'humilier & baïsser les cornes. Pareillement les hommes , ayant tout essayé , tout fondé , & n'ayant trouvé en cét amas de science & pro-^{Ignorance, vraye science des plus sages.} vision de tant de choses diverses , rien de massif & de ferme , & rien que vanité ; ils ont renoncé à leur presumption , & reconnu leur condition naturelle. C'est ce que Vellejus reproche à Cotta & à Cicero , qu'ils ont appris de Philo , n'avoir rien appris : Pherecydes , l'un des sept Sages , escrivait à Thales , comme il expiroit : J'ay , dit-il , ordonné aux miens , après qu'ils m'auront enterré , de te porter mes Ecrits. S'ils contentent & toy & les autres Sages , publie-les : sinon , supprime-les. Ils ne contiennent nulle certitude qui me satisfait à moy-mesme. Aussi ne fay-je pas profession de sçavoir la verité , ny d'y atteindre. J'ouvre les choses plus que je ne les descouvre. Le plus sage homme qui fut oncques , quand on lui demanda ce qu'il sçavoit , répondit ; Qu'il sçavoit cela , qu'il ne sçavoit rien. Il vérifioit ce qu'on dit ? Que la plus grande part de ce que nous sçavons , est la moindre de celle que nous ignorons : c'est à dire , que ce mesme que nous pensons sçavoir , c'est une piece , & bien petite , de nostre ignorance. Nous sçavons les choses en songe , dit Platon , & les ignorons en verité. *Omnes penè veteres nihil cognosci, nihil percipi, nihil sciri posse dixerunt : angustos sensus ,*

Tous les anciens presque ont dit, qu'on ne pouvoit rien cognoître, rien concevoir ny sçavoir: les sens estans de courtte

estenduë, l'esprit inhabile, & le cours de la vie brief. *Acad. quest. 1.*

Lettres desestimées de Cicero, sur la vieillesse.

imbecilles animos, breviam curricula vitæ. Cicero mesme, qui devoit au sçavoir tout son vaillant, Valerius dit, que sur sa vieillesse il commença à desestimer les Lettres. Et pendant qu'il les traitoit, c'estoit sans obligation d'aucun party : suivant ce qui lui sembloit probable, tantost en une secte, tantost en l'autre : se tenant tousiours sous la dubitation de l'Academie ;

Il faut que je parle, mais en sorte que je n'affirme rien, & que je cherche tout, doutant de toutes choses, & me desifiant de moy-mesme. *Idem.*

Dicendum est, sed ita ut nihil affirmem, quærem omnia, dubitans plerumque, & mihi diffidens. J'auroy trop beau jeu, si je vouloy considerer l'homme en sa commune façon & en gros : & je pourroy faire pourtant par sa regle propre ; qui juge la verité non par le poids des voix, mais par le nombre. Laissons-là le peuple,

Qui ronste veillant, & chez qui la vie est morte : ou qui ressemble plus-tost un veillant vivant. *Lucr. 3.*

Qui vigilans stertit,

Mortua qui vita est, propè jam vivo atque videnti.

qui ne se sent point, qui ne se juge point, qui laisse la pluspart de ses facultez naturelles oy-sives. Je veux prendre l'homme en sa plus haute assiette. Considerons - le en ce petit nombre d'hommes excellens & triez, qui ayans esté douez d'une belle & particuliere force naturelle, l'ont encore roidie & aiguillée par soin, par estude & par art, & l'ont montée au plus haut poinct de sagesse, où elle puisse atteindre. Ils ont manié leur ame à tout sens, & à tous biais, l'ont appuyée & estançonée de tout le secours

Ames des hommes excellens & triez, quelles.

secours estrange, qui lui a esté propre, & enrichie & ornée de tout ce qu'ils ont pû emprunter pour sa commodité, du dedans & dehors du monde : c'est en eux que loge la hauteur extreme de l'humaine nature. Ils ont réglé le monde de polices & de loix. Ils l'ont instruit par arts & sciences, & instruit encore par l'exemple de leurs mœurs admirables. Je ne mettray en compte, que ces gens-là, leur tesmoignage & leur experience. Voyons jûques où ils sont allez, & à quoy ils se sont tenus. Les maladies & les defauts que nous trouverons en ce college-là, le monde les pourra hardiment bien avoier pour sien. Qui-conque cherche quelque chose, il en vient à ce point, ou qu'il dit qu'il l'a trouvée, ou qu'elle ne se peut trouver, ou qu'il en est encore en quête. Toute la philosophie est departie en ces trois genres. Son dessein est de chercher la verité, la science, & la certitude. Les Peripateticiens, Epicuriens, Stoïciens, & autres, ont pensé l'avoir trouvée. Ceux-cy ont establi les sciences que nous avons, & les ont traitées comme notions certaines. Clitomachus, Carneades, & les academiciens, ont desesperé de leur quête, & jugé que la verité ne se pouvoit concevoir par nos moyens. La fin de ceux-cy, c'est la foiblesse & humaine ignorance. Ce party a eu la plus grande

*Philosophie des
partie en trois
genres.*

*Recherche de la
verité, difficile.*

suite , & les sectateurs les plus nobles. Pyrrho & autres Sceptiques ou Epechistes , les dogmes de qui plusieurs anciens ont tenu estre tirez d'Homere , des sept sages , d'Archilochus , & d'Eurypides , & y attachent Zeno , Democritus , Xenophanes , disent ; qu'ils sont encore en recherche de la verité : Ceux-cy jugent que ceux-là qui pensent l'avoir trouvée , se trompent infiniment , & qu'il y a encore de la vanité trop hardie en ce second degré , qui assure que les forces humaines ne sont pas capables d'y atteindre. Car cela , d'establi la mesure de nostre puissance , de cognoistre & juger la difficulté des choses , c'est une grande & extrême science , de laquelle ils doutent que l'homme soit capable.

Celui qui croit
rien sçavoir,
ne sçait pas cela
même: s'il peut
sçavoir comme
il ne sçait rien.
Lucr. 4.

*Nil sciri quisquis putat, id quoque nescit,
An sciri possit, quo se nil scire fatetur.*

*Profession des
Pyrrhoniens,
quelle.*

*Faculté de l'a-
me,*

L'ignorance qui se sçait , qui se juge , & qui se condamne , ce n'est pas une entière ignorance : Pour l'estre , il faut qu'elle s'ignore soy-même. De façon que la profession des Pyrrhoniens est , de branler , douter , & enquerir , ne s'assurer de rien , de rien ne se répondre. Des trois actions de l'ame , l'imaginative , l'appetitive , & la consentante , ils en reçoivent les deux premières : la dernière , ils la soustiennent & la maintiennent ambiguë ,

sans inclination, ny approbation d'une part ou d'autre, tant soit-elle legere. Zenon peignoit de geste son imagination sur cette partition des facultez de l'ame : La main espandue & ouverte, c'estoit apparence : la main à demy ferrée, & les doigts un peu croches, consentement : le poing fermé, comprehension : quand de la main gauche il venoit encore à clorre ce poing plus estroit, science. Or cette affiette de leur jugement droite & inflexible, recevant tous objets sans application & consentement, les achemine à leur Ataraxie : qui est une condition de vie paisible, rassise, exempte des agitations que nous recevons par l'impression de l'opinion & science que nous pensons avoir des choses. D'où naissent la crainte, l'avarice, l'envie, les desirs immoderez, l'ambition, l'orgueil, la superstition, l'amour de nouveauté, la rebellion, la desobeissance, l'opiniastreté, & la plupart des maux corporels : Voire ils s'exemptent par là, de la jalousie de leur discipline : Car ils debattent d'une bien molle façon. Ils ne craignent point la revanche à leur dispute. Quand ils disent que le poison va contre bas, ils seroient bien marris qu'on les en creust : & cherchent qu'on les contredie, pour engendrer la dubitation & surseance de jugement, qui est leur fin. Ils ne mettent en avant leurs

Pinture de Zénon sur la partition des actions de l'ame.

Ataraxie, que c'est.

Dubitation & suspension de jugement, effet principal du pyrrhonisme.

propositions, que pour combattre celles qu'ils pensent que nous ayons en nostre creance. Si vous prenez la leur, ils prendront aussi volontiers la contraire à soutenir : tout leur est un : ils n'y ont aucun choix. Si vous établissez que la neige soit noire, ils argumentent au rebours, qu'elle est blanche. Si vous dites, qu'elle n'est ny l'un ny l'autre, c'est à eux à maintenir qu'elle est tous les deux. Si par certain jugement vous tenez que vous n'en sçavez rien, ils vous maintiendront que vous le sçavez. Oüy, & si par un axiome affirmatif vous assurez que vous en doutez, ils vous iront débattant que vous n'en doutez pas : ou que vous ne pouvez juger & établir que vous en doutez. Et par cette extrémité de doute, qui se secoue soy-mesme, ils se séparent & se divisent de plusieurs opinions, d'entre celles mesmes, qui ont maintenu en plusieurs façons le doute & l'ignorance. Pourquoi ne leur sera-il permis, disent-ils, comme il est entre les dogmatistes, à l'un dire verd, à l'autre jaune, à eux aussi de douter ? Est-il chose qu'on vous puisse proposer pour l'adopter ou refuser, laquelle il ne soit pas loisible de considérer comme ambiguë ? Et où les autres sont portez, ou par la coustume de leurs pays, ou par l'institution des parens, ou par rencontre, comme par une tempeste,

ſans jugement & ſans choix, voire le plus ſouvent avant l'âge de diſcretion, à telle ou telle opinion, à la ſecte ou Stoïque ou Epicurienne, à laquelle ils ſe trouvent hypothé- quiez, aſſervis & collez, comme à une priſe qu'ils ne peuvent deſmordre: *Ad quamcumque diſciplinam, velut tempeſtate delati, ad eam, tamquam ad ſaxum, adherescunt.*

Il ſe harpent à la ſecte que le hafard leur offre, tout ainſi qu'à quelque rocher auquel ils auroient eſté pouſſez par la tempeſte. Acad. quæſt. 4.

Pourquoy à ceux-cy ne ſera-il pareillement concédé de maintenir leur liberté, & conſi-

dérer les choſes ſans obligation & ſervitude: *Hoc liberiores & ſolutiores, quod integra illis eſt judicandi poteſtas.* N'eſt-ce pas quelque

De cela plus francs & libres, que la puiſſance de juger leur ſemble entiere. Ibid.

avantage, de ſe trouver deſengagé de la neceſſité qui bride les autres? Vaut-il pas mieux demeurer en ſuſpens, que de ſ'inſcruter en tant d'erreurs que l'humaine fantaiſie a produites? Vaut-il pas mieux ſuſpendre ſa perſuaſion, que de ſe meſler à ces diſſiſſions ſeditieuſes & querelleuſes? Qu'iray-je choiſir? ce qu'il vous plaira, pourveu que vous choiſiſſiez. Voilà une ſotte reſponſe: à laquelle il ſemble pourtant que tout le dogmatifme arrive: par qui il ne nous eſt pas permis d'ignorer ce que nous ignorons. Prenez le plus fameux party, jamais il ne ſera ſi ſeur, qu'il ne vous faille pour le défendre, attaquer & combattre cent & cent contraires partis. Vaut-il pas mieux ſe tenir hors de cette meſlée? Il

Eternité de l'a-
me voulu par
Aristote. vous est permis d'espouser comme vostre hon-

neur & vostre vie, la creance d'Aristote sur
l'éternité de l'ame, & desdire & desmentir
Platon là-dessus; & à eux il fera interdit
d'en douter? S'il est loisible à Panætius de
soustenir son jugement autour des aruspices,
songes, oracles, vaticinations, desquelles
choses les Stoïciens ne doutent aucunement;
pourquoy un sage n'osera-il en toutes choses,
ce que cetuy-cy ose en celles qu'il a apprinses
de ses maistres: establies du commun consen-
tement de l'escole, de laquelle il est spectateur
& professeur? Si c'est un enfant qui juge, il
ne sçait que c'est: si c'est un sçavant, il est
preoccupé. Ils se sont reservez un meilleur
avantage au combat, s'estans deschargez du
soin de se couvrir. Il ne leur importe qu'on
les frappe, pourveu qu'ils frappent; & font
leurs affaires de tout: S'ils vainquent, vostre
proposition cloche, si vous, la leur; s'ils fail-
lent, ils verifient l'ignorance, si vous faillez,
vous la verifiez: s'ils prouvent que rien ne se

Ignorance pers-
qu'elle des Per-
rhoriens.

sçache, il va bien, s'ils ne le sçavent pas
prouver, il est bon de mesme: *Ut quum*
in eadem re paria contrariis in paribus mo-
menta inveniuntur, facilius ab utraque parte
assertio sustineatur. Et font estat de trouver
bien plus facilement, pourquoy une chose soit
faulx, que non pas qu'elle soit vraye: & ce

Afin que com-
me en telles
choses, il se
trouve pareil-
les apparences
pour & contre:
qui suspende
plus volontiers
l'assentiment de
par & d'autre.
deus qu.

qui n'est pas , que ce qui est : & ce qu'ils ne croient pas , que ce qu'ils croient. Leurs façons de parler sont : Je n'establis rien : Il n'est non plus ainsi qu'ainsi , ou que ny l'un ny l'autre : Je ne le comprends point. Les apparences sont esgales par tout : la loy de parler , & pour & contre , c'est pareille. Rien ne semble vray qui ne puisse sembler faux. Leur mot sacramental , c'est *παίχα* ; c'est à dire je soustiens , je ne bouge. Voila leurs refrains , & autres de pareille substance. Leur effet , c'est une pure , entiere , & tres-parfaite surseance & suspension de jugement. Ils se servent de leur raison , pour enquerir & pour débattre : mais non pas pour arrester & choisir. Quiconque imaginera une perpetuelle confession d'ignorance , un jugement sans pente & sans inclination , à quelque occasion que ce puisse estre , il conçoit le pyrrhonisme : l'exprime cette fantaisie autant que je puis , parce que plusieurs la trouvent difficile à concevoir ; & les auteurs mêmes la representent un peu obscurément & diversement. Quant aux actions de la vie , ils sont en cela de la commune façon. Ils se présentent & accommodent aux inclinations naturelles , à l'impulsion & contrainte des passions , aux constitutions des loix & des coustumes , & à la tradition des arts : *Non enim nos Deus ista*

*Actions des
Pyrrhoniens.*

Dieu ne veut pas que nous syachions ces choses , mais que nous en usions seulement.

312 ESSAIS DE MONTAIGNE.

scire , sed tantummodo iis uti voluit. Ils laissent guider à ces choses-là, leurs actions communes, sans aucune opinion ou jugement. Qui fait que je ne puis pas bien assortir à ce discours, ce qu'on dit de Pyrrho. Ils le peignent stupide & immobile, prenant un train de vie farouche & inaffociable, attendant le hurt des charretes, se présentant aux precipices, refusant de s'accommoder aux loix. Cela est encheri sur sa discipline. Il n'a pas voulu se faire pierre ou souche : il a voulu se faire homme vivant, discourant & raisonnant, jouyssant de tous plaisirs & commoditez naturelles, & se servant de toutes ses pieces corporelles & spirituelles en regle & droiture. Les privileges fantastiques, imaginaires, & faux que l'homme s'est usurpé, de regenter, d'ordonner, d'establiir, il les a de bonne foy renoncez & quittez. Si n'est-il point de secte, qui ne soit contrainte de permettre à son sage de suivre assez de choses non comprinses, ny perceües ny consenties, s'il veut vivre. Et quand il monte en mer, il suit ce dessein, ignorant s'il luy sera utile : & se plie à ce que le vaisseau est bon, le pilote experimenté, la saison commode : circonstances probables seulement. Apres lesquelles il est tenu d'aller, & se laisser remuer aux apparences, pourveu qu'elles n'ayent point d'expresse contrarieté.

Pyrrho, quel.

Il a un corps, il a une ame : les sens le poussent, l'esprit l'agite. Encore qu'il ne trouve point en soy cette propre & singuliere marque de juger, & qu'il s'apperçoive qu'il ne doit engager son consentement, attendu qu'il peut estre quelque faux pareil à ce vray : il ne laisse de conduire les offices de sa vie pleinement & commodement. Combien y a-il d'arts, qui font profession de consister en la conjecture, plus qu'en la science? qui ne decident pas du vray & du faux, & suivent seulement ce qui le semble? Il y a, disent-ils, & vray & faux, & y a en nous dequoy le chercher, mais non pas dequoy l'arrester à la touche. Nous en valons bien mieux, de nous laisser manier sans inquisition, à l'ordre du monde. Vne ame garantie de prejuge, a un merveilleux advancement vers la tranquillité. Gens qui jugent & contrerollent leurs juges, ne s'y soubmettent jamais deüment. Combien, & aux loix de la religion, & aux loix politiques, se trouvent plus dociles & aisez à mener les esprits simples & incurieux, que ces esprits surveillans & pedagogues des causes divines & humaines? Il n'est rien en l'humaine invention, où il y ait tant de verisimilitude & d'utilité. Cette-cy presente l'homme nud & vuide, recognoissant sa foiblesse naturelle, propre à recevoir d'en haut quelque

Esprits plus capables de religion, quels

force estrangere, desgarny d'humaine science, & d'autant plus apte à loger en foy la divine, aneantissant son jugement, pour faire plus de place à la foy : ny mescreant ny establiſſant aucun dogme contre les loix & observances communes, humble, obeïſſant, disciplinable, studieux : ennemy juré d'heresie, & s'exemptant par conſequent des vaines & irreligieus opinions introduites par les fauſſes ſectes. C'eſt une carte blanche preparée à prendre du doigt de Dieu telles formes qu'il luy plaira d'y graver. Plus nous nous renvoyons & commettons à Dieu, & renonçons à nous, mieux nous en valons. Accepte, dit l'eccleſiaſte, en bonne part, les choſes au viſage & au gouſt qu'elles ſe preſentent à toy, du jour à la journée : le demeurant eſt hors de ta

Dieu cognoiſt
que les penſées
des hommes
font vaines.
Pſal. 93.

*Profeſſion des
dogmatiſtes.*

Que les doctes
ſeignent plus
roſt qu'ils ne les
cognoiſſent.
Seneca.

cognoiſſance. *Dominus novit cogitationes hominum, quoniam vane ſunt* : Voila comment des trois generales ſectes de philoſophie, les deux font expreſſe profeſſion de dubitation & d'ignorance : & en celle des dogmatiſtes, qui eſt troiſieſme, il eſt aiſé à deſcouvrir ; que la pluſpart n'ont pris le viſage de l'aſſurance que pour avoir meilleure mine. Ils n'ont pas tant penſé nous eſtablir quelque certitude, que nous montrer juſques où ils eſtoient allez en cette chaſſe de la verité, *quam docti ſingunt magis quam norunt*. Timæus ayant à inſtruire

Socrate de ce qu'il sçait des dieux, du monde, & des hommes, propose d'en parler comme un homme à un homme : & maintient qu'il suffit, si ses raisons sont probables, comme les raisons d'un autre : car les exactes raisons n'estre en sa main, ny en mortelle main. Ce que l'un de ses sectateurs a ainsi imité : *Vt potero, explicabo : nec tamen, ut Pythius Apollo, certa ut sint & fixa, quæ dixerō : sed, ut homunculus, probabiliorē conjecturam sequens.* Et cela sur le discours du mépris de la mort : discours naturel & populaire. Ailleurs il l'a traduit sur le propos même de Platon. *Si fortè, de Deorum natura ortuque mundi differentes, minus id quod habemus in animo consequimur, haud erit mirum. Æquum est enim meminisse, & me, qui disjeram, hominem esse, & vos qui judicetis : ut si probabilia dicentur, nihil ultra requiratis.* Aristote nous entaile ordinairement un grand nombre d'autres opinions, & d'autres creances, pour y comparer la sienne, & nous faire voir de combien il est allé plus outre, & combien il approche de plus près la vérité. Car la vérité ne se juge point par autorité & témoignage d'autrui. Et pourtant évira religieusement Epicurus d'en alleguer en ses efforts. Cettuy-là est le prince des dogmatistes, & si nous apprenons de luy que le beaucoup sçavoir

le les expliqueray selon mon pouvoir : non pas pour rendre certaines & fixes, les choses que je diray, comme l'Oracle d'Apolon Pythien : mais comme un chef hommeau, suivant les conjectures probables. *Thuse.*

Si d'aventure, traitant de l'origine du monde ou de la nature des Dieux, nous ne pouvons atteindre à ce que nous désirons, ce sera pas merveille, il est raison qu'on se souviene, que moy qui discours, & vous qui jugerez, sommes des hommes : ainsi que si je dis seulement choses probables, vous ne recherchiez rien au delà. *Cic.*

La vérité n'est
jugée par les témoignages d'autrui.

Ceux qui recherchent ce que nous jugeons de chaque chose, sont plus curieux que de raison. C'est usage né de Socrates, relevé par Arcefilais, confirmé par Carneades, a regardé jusques à nostre temps en la philosophie, de disputer de tout, & de juger rien décisivement. Nous sommes gens qui disons qu'il y a quelque fausseté mêlée parmy toutes les choses vraies : et mêlée avec elle ressemblance, qu'on ne void nulle certaine marque à les distinguer, qui conduit à presser le consentement.

De nat. Deor. 1.

Difficulté affectée des philosophes, & pourquoy.

similitude.

tenebreux.

apporte l'occasion de plus douter. On le void à escient se couvrir souvent d'obscurité si espesse & inextricable, qu'on n'y peut rien choisir de son advis. C'est par effet un pyrrhonisme sous une forme resolutive. Oyez la protestation de Cicero, qui nous explique la fantaisie d'autrui par la sienne. *Qui requirunt, quid de quaque re ipsi sentiamus, curiosius id faciunt, quam necesse est. Hæc in philosophia ratio, contra omnia differendi, nullamque rem apertè judicandi, profecta à Socrate, repetita ab Arcefilao, confirmata à Carneade, usque ad nostram viget ætatem. Hi sumus, qui omnibus veris falsa quædam adjuncta esse dicamus, tanta similitudine, ut in iis nulla insit certa judicandi & assentiendi nota.* Pourquoi non Aristote seulement, mais la plupart des philosophes, ont-ils affecté la difficulté, si ce n'est pour faire valoir la vanité du sujet, & amuser la curiosité de nostre esprit, luy donnant où se paistre, à ronger cet os creux & descharné? Clythomachus affermoit n'avoir jamais sceu, par les escrits de Carneades, entendre de quelle opinion il estoit. Pourquoi a esvité aux siens Epicurus, la facilité, & Heraclytus en a esté surnommé *σκολιῶς*? La difficulté est une monnoye que les sçavans employent, comme les joueurs de passe-passe, pour ne descouvrir la vanité de leur art : & de

laquelle l'humaine bêtise se paye aisément.

*Clarus ob obscuram linguam, magis inter inanes:
Omnia enim solidi magis admirantur amantque,
Inversis quæ sub verbis latentia cernunt.*

Il est clair de
renon . . . par
l'obscurité de
son langage, ce
plus parmi les
gens ignares :
les grossiers ay-
ment & adm-
rent sur tout,
ce qu'ils voyent
caché sous une
involution de
paroles. *Luc. 1.*

Cicero reprend aucuns de ses amis d'avoir ac-
coustumé de mettre à l'astrologie, au droit,
à la dialectique, & à la geometrie, plus
de temps que ne meritoient ces arts : & que
cela les divertissoit des devoirs de la vie, plus
utiles & honnestes. Les philosophes Cyrenai-
ques mesprisoient esgalement la physique &
la dialectique. Zenon tout au commencement
des livres de la republique, declaroit inutiles
toutes les liberales disciplines. Chrysippus di-
soit, que ce que Platon & Aristote avoient escrit
de la logique, ils l'avoient escrit par jeu &
par exercice : & ne pouvoit croire qu'ils eus-
sent parlé à certes d'une si vaine matiere.
Plutarque le dit de la metaphysique, Epicurus
l'eust encore dit de la rethorique, de la gram-
maire, poésie, mathematique, & hors la phy-
sique de toutes les autres sciences : & Socrates
de toutes, sauf celle des mœurs & de la vie.
De quelque chose qu'on s'enquist à luy, il
ramenoit en premier lieu tousiours l'enquerant
à rendre compte des conditions de sa vie, pre-
sente & passée, lesquelles il examinait & ju-
geoit : estimant tout autre apprentissage subse-

*Disciplines li-
berales mespri-
sées.*

*Science des
mœurs & de la
vie, maintenue
par Socrates.*

Pourquoy fa- cutif à celuy-là & supérnuméraire. *Parum mihi*
 rois - je grand *placeant ea litteræ quæ ad virtutem Doctori-*
 estat de ces let- *bus nihil profuerunt.* La plupart des arts ont
 tres, qui n'ont rien apporté à la vertu de leurs propres ense-
 gneurs, *Salust.* ils n'ont pas pensé qu'il fust hors de propos,
 d'exercer leur esprit és choses mesmes, où il
 n'y avoit nulle solidité profitable. Au demeure-

Plato, quel ? rant, les uns ont estimé Plato dogmatiste,
 les autres dubitateur, les autres en certaines
 choses l'un, & en certaines choses l'autre. Le
 conducteur de ses dialogismes, Socrates, va
 toujours demandant & esmouvant la dispute,
 non jamais l'arrestant, mais satisfaisant : & dit
 n'avoir autre science, que la science de s'oppos-

*Homere fonda-
 leur de toutes
 sectes.*

ser. Homere leur auteur, a planté également
 les fondemens à toutes les sectes de philosophie,
 pour monstrier combien il estoit indifferent par
 où nous allâmes. De Platon nasquirent dix
 sectes diverses, dit-on. Aussi, à mon gré,
 jamais institution ne fut titubante, & rien

*Sectes nées de
 Platon.*

*Institution de
 Socrates, quelle.*

asseverante, si la sienne ne l'est. Socrates disoit,
 que les sages femmes en prenant ce mestier
 de faire engendrer les autres, quittent le mestier
 d'engendrer elles-mesmes. Que luy par le titre
 de sage homme, que les dieux luy avoient de-
 feré, s'estoit aussi desfait en son amour virile
 & mentale, de la faculté d'enfanter : se con-
 tentant d'ayder & favoriser de son secours les
 engendrans : ouvrir leur nature, graisser leurs

conduits, faciliter l'yssue de leur enfantement, juger d'iceluy, le baptiser, le nourrir, le fortifier, l'emmailloter, & circoncir : exerçant & maniant son esprit aux perils & fortunes d'autrui. Il en est ainsi de la plupart des auteurs de ce tiers genre, comme les anciens ont remarqué des escrits d'Anaxagoras, Democritus, Parmenides, Xenophanes, & autres. Ils ont une forme d'escrire douteuse en substance & en dessein, euquerant plustost qu'instruisant : encore qu'ils entre-fement leur style de cadences dogmatistes. Cela se void-il pas aussi bien en Senèque & en Plutarque ? combien disent-ils tantost d'un visage, tantost d'un autre, pour ceux qu'y regardent de près ? Et les reconciliateurs des juriconsultes devoient premierement les reconcilier chacun à soy. Platon me semble avoir aymé cette forme de philosopher par dialogues, à escient, pour

Diversement traiter les matieres, est aussi bien les traiter, que conformement, & mieux : à sçavoir plus copieusement & utilement. Prenons exemple de nous. Les arrests font le point extrême du parler dogmatiste & resolutif : Si est-ce que ceux que nos parlemens presentent au peuple, les plus exemplaires, propres à nourrir en luy la reverence qu'il

*Dialogues à
quelle fin choisis
par Platon.*

Arrests de Parlemens, quels.

*Contradictions &
diversitez des phi-
losophes.*

doit à cette dignité, principalement par la suffisance des personnes qui l'exercent : prennent leur beauté, non de la conclusion qui est à eux quotidienne, & qui est commune à tout juge, tant comme de la disceptation & agitation des diverses & contraires ratiocinations, que la matiere du droit souffre. Et le plus large champ aux reprehensions d'une part des philosophes à l'encontre des autres, se tire des contradictions & diversitez, en quoy chacun d'eux se trouve empestre, ou par dessein, pour monstrier la vacillation de l'esprit humain autour de toute matiere, ou forcé ignorantement, par la volubilité & incomprehensibilité de toute matiere. Que signifie ce refrain ? en un lieu glissant & coulant, suspendons nostre creance : car, comme dit Eurypides,

*Les œuvres de Dieu en diverses
Façons, nous donnent des traverses.*

*Les imagina-
tions des mor-
tels sont timi-
des & foibles :
leurs perquisi-
tions, leurs in-*

Semblable à celui qu'Empedocles semoit souffrir en ses Livres, comme agité d'une divine fureur, & forcé de la vérité. Non, non, nous n'en sentons rien, nous ne voyons rien, toutes choses nous sont occultes, il n'en est aucune de laquelle nous puissions establir quelle elle est : Revenant à ce mot divin, *Cogitationes mortalium timidae, & incertae ad inventiones nostras,*

noſtræ , & *providentiæ*. Il ne faut pas trouver eſtrange , ſi gens deſeſperez de la priſe , n'ont pas laiſſé d'avoir plaisir à la chafſe , l'eſtude eſtant de ſoy une occupation plaiſante : & ſi plaiſante , que parmy les voluptez , les Stoïciens defendent auſſi celle qui vient de l'exercitation de l'eſprit , y veulent de la bride , & trouvent de l'intemperance à trop ſçavoir. Democritus ayant mangé à ſa table des figues qui ſentoient le miel commença ſoudain à chercher en ſon eſprit , d'où leur venoit cette douceur inuſitée , & pour s'en eſclaircir , s'alloit lever de table , pour voir l'aſſiette du lieu où ces figues avoient eſté cueillies : ſa chambriere ayant entendu la cauſe de ce remuement , luy dit en riant , qu'il ne ſe penaiſt plus pour cela , car c'eſtoit qu'elle les avoit miſes en un vaiſſeau où il y avoit eu du miel. Il ſe deſpita , dequoy elle luy avoit oſté l'occafion de cette recherche , & deſrobé matiere à ſa curioſité. Va , luy dit-il , tu m'as fait deſplaiſir , je ne lairray pourtant d'en chercher la cauſe , comme ſi elle eſtoit naturelle. Et volontiers n'eufſt failly de trouver quelque raiſon vraye , à un effet faux & ſuppoſé. Cette hiſtoire d'un fameux & grand Philoſophe , nous repreſente bien clairement cette paſſion ſtudieuſe , qui nous amuſe à la poursuite des choſes , de l'acqueſt deſquelles

ventions & leur providence, incertaines. *Sap. c. 9.*

Eſtude, occupation plaiſante.

Figues de Democrite ſentant le miel , & la cauſe de ce.

nous sommes desesperez. Plutarque recite un pareil exemple de quelqu'un qui ne vouloit pas estre esclaircy de ce dequoy il estoit en doute , pour ne perdre le plaisir de le chercher , comme l'autre , qui ne vouloit pas que son medecin luy ostant l'alteration de la fièvre , pour ne perdre le plaisir de l'assouvir en beu-

C'est plus d'ap-
préhendre des cho-
ses vaines , que
rien. *Sen. Epist.*
83.

Satius est supervacua discere , quàm nihil. Tout ainsi qu'en toute pasture il y a le plaisir souvent seul : & tout ce que nous prenons , qui est plaisant , n'est pas tousiours nutritif , ou sain : Pareillement ce que nostre esprit tire de la science , ne laisse pas d'estre voluptueux , encore qu'il ne soit ny alimentant , ni salutaire. Voicy comme ils disent :

Similitude.

*Consideration de
la nature, quelle.*

La consideration de la nature est une pasture propre à nos esprits : elle nous esleve & enfle , nous fait desdaigner les choses basses & terriennes , par la comparaïson des superieures & celestes : la recherche mesme des choses occultes & grandes est tres-plaisante , voire à ce luy qui n'en acquiert que la reverence , & crainte d'en juger. Ce sont des mots de leur profession. La vaine image de cette maladive curiosité , se void plus expressement encores en cet autre exemple , qu'ils ont par honneur si souvent en la bouche. Eudoxus souhaitoit & prioit les Dieux , qu'il pust une fois voir le soleil de près , comprendre sa forme , sa gran-

deur, & sa beauté, à peine d'en estre brûlé soudainement. Il veut au prix de sa vie, acquérir une Science, de laquelle l'usage & possession luy soit quant & quant ostée. Et pour cette soudaine & volage cognoissance, perdre toutes autres cognoissances qu'il a, & qu'il peut acquérir par apres. Je ne me persuade pas aisément, qu'Epicurus, Platon & Pythagoras nous ayent donné pour argent comptant leurs Atomes, leurs Idees, & leurs nombres. Ils estoient trop sages pour establir leurs articles de foy, de choses si incertaines & si debattables: Mais en cette obscurité & ignorance du monde, chacun de ces grands personnages s'est travaillé d'apporter une telle quelle image de lumiere: & ont promené leur ame à des inventions, qui eussent au moins une plaisante & subtile apparence, pourvu que toute fausse, elle se püst maintenir contre les oppositions contraires: *Vnicuique ista pro ingenio finguntur, non ex scientiæ vi.* Vn ancien, à qui on reprochoit, qu'il faisoit profession de la Philosophie, de laquelle pourtant en son jugement il ne tenoit pas grand compte, répondit; que cela, c'estoit vraiment philosopher. Ils ont voulu considerer tout, balancer tout, & ont trouvé cette occupation propre à la naturelle curiosité qui est en nous. Aucunes choses, ils les ont escrites pour le besoin de la société

Atomes d'Epicure.

Idees de Platon.

Nombres de Pythagoras, à quelle fin mis en avant.

Ces choses sont supposées par chacun, selon la force de son esprit, non pas de sa science. Cic. vel Senec.

Philosophie vraie, quelles

publique, comme leurs religions : & a esté raisonnable pour cette considération, qu'ils n'ayent voulu esplucher au vif les communes opinions, aux fins de n'engendrer du trouble en l'obeïssance des loix & coustumes de leur pays. Platon traite ce mystere d'un jeu assez descouvert. Car où il escrit selon foy, il ne *Legislateur, prescrit rien à certes. Quand il fait le Legist-*
quel. *teur, il emprunte un style regentant & asse-*
verant : & si y messe hardiment les plus fanta-
tiques de ses inventions : autant utiles à persua-
der à la commune, que ridicules à persuader
à foy-mesme : Scachant combien nous sommes
propres à recevoir toutes impressions, & sur
toutes, les plus farouches & enormes. Et
pourtant en ses loix, il a grand soin qu'on
ne chante en public que des poësies, desquelles
les fabuleuses feintes tendent à quelque utile fin :
estant si facile d'imprimer toutes sortes de fan-
tosmes en l'esprit humain, que c'est injustice
de ne le paistre plustost de mensonges profi-
tables, que de mensonges ou inutiles, ou
dommageables. Il dit tout destrouffement en
sa republique, que pour le profit des hommes,
il est souvent besoin de les piper. Il est aisé
à distinguer quelques sectes avoir plus suivy
la verité, quelques autres l'utilité, par où
celles-cy ont gagné credit. C'est la misere de
nostre condition, que souvent ce qui se pre-

*Poësies permises
 de Platon,
 quelles.*

sente à nostre imagination pour le plus vray, ne s'y présente pas pour le plus utile à nostre vie. Les plus hardies sectes Epicurienne, Pyrrhonienne, nouvelle academique, encore sont-elles contraintes de se plier à la loy civile, au bout du compte. Il y a d'autres sujets qu'ils ont belutez, qui à gauche, qui à dextre, chacun se travaillant d'y donner quelque visage, à tort ou à droit. Car n'ayans rien trouvé de si caché, dequoy ils n'ayent voulu parler; il leur est souvent force de forger des conjectures foibles & folles: non qu'ils les prissent eux-mesmes pour fondement, ny pour establir quelque verité, mais pour l'exercice de leur estude. *Non tam id sensisse, quod dicerent, quàm exercere ingenia materia difficultate videntur voluisse.* Et si on ne le prenoit ainsi, comme couvririons-nous une si grande inconstance, varieté & vanité d'opinions, que nous voyons avoir esté produites par ces ames excellentes & admirables? Car pour exemple, qu'est-il plus vain, que de vouloir deviner Dieu par nos analogies & conjectures: le regler, & le monde, à nostre capacité & à nos loix? & nous servir aux despens de la divinité, de ce petit eschantillon de suffisance qu'il luy a pleu despartir à nostre naturelle condition? & parce que nous ne pouvons estendre nostre veüe jusques en son

Il semble qu'ils ne vouloient pas tant croire ce qu'ils disoient qu'exercer leur esprit par la difficulté de la matiere. *Fortè. Senec.*

Opinions vaines & inconstances de quelques philosophes.

Opinions anciennes & vray-semblables, touchant la religion.

glorieux siege, l'avoir ramené çà bas à nostre corruption & à nos miseres? De toutes les opinions humaines & anciennes touchant la religion : celle-là me semble avoir eu plus de vray-semblance & plus d'excuse ; qui recognoissoit Dieu comme une puissance incomprehensible, origine & conservatrice de toutes choses, toute bonté, toute perfection, recevant & prenant en bonne part l'honneur & la reverence, que les humains luy rendoient sous quelque visage, sous quelque nom, & en quelque maniere que ce fust.

Ô Jupiter, monarque souverain, pere & mere de toutes choses, & des rois & des dieux. D. Aug. de Civ. 7.

Jupiter omnipotens rerum, regumque, Deumque, Progenitor, genitrixque.

Cognoissance de Dieu entre les histoires payennes, quelle.

Ce zelle-universellement a esté veu du ciel de bon œil. Toutes polices ont tiré fruit de leur devotion : les hommes, les actions impies, ont eu par tout les esvenemens fortables. Les histoires payennes recognoissent de la dignité, ordre, justice, & des prodiges & oracles employez à leur profit & instruction, en leurs religions fabuleuses : Dieu par sa misericorde daignant à l'aventure fomenter par ces benefices temporels, les tendres principes d'une telle quelle brute cognoissance, que la raison naturelle leur donnoit de luy, au travers des faulces images de leurs songes : Non seulement faulces, mais impies : aussi injurieuses, sont

celles que l'homme a forgées de son invention. Et de toutes les religions que saint Paul trouva en credit à Athenes , celle qu'ils avoient dedié à une deité cachée & incognüe , luy sembla la plus excusable. Pythagoras adombra la verité de plus près : jugeant que la cognoissance de cette cause premiere , & estre des estres , devoit estre indefinie , sans prescription , sans declaration : Que ce n'estoit autre chose que l'extremes effort de nostre imagination vers la perfection : chacun en amplifiant l'idée selon sa capacité. Mais si Numa entre-

Divinité cachée & incognüe, adorée à Athenes.

print de conformer à ce projet la devotion de son peuple : l'attacher à une religion purement mentale , sans objet prefix , & sans meslange materiel ; il entreprit chose de nul usage : L'esprit humain ne se scauroit maintenir vaguant en cet infiny de pensées informes : il les luy faut compiler à certaine image à son modèle. La majesté divine s'est ainsi pour nous aucunement laissé circonscrire aux limites corporels : Ses sacremens supernaturels & celestes , ont des signes de nostre terrestre condition : Son adoration s'exprime par offices & paroles sensibles : car c'est l'homme , qui croit & qui prie. Je laisse à part les autres argumens qui s'employent à ce sujet. Mais à peine me feroit-on accroire , que la veüe de nos crucifix , & peinture de ce piteux supplice ,

Religion de Numa , quelle.

Sacremens.

Adoration.

Crucifix.

Ornemens des
eglises.

que les ornemens & mouvemens ceremonieux de nos eglises, que les voix accommodées à la devotion de nostre pensée, & cette esmotion des sens n'eschauffent l'ame des peuples, d'une passion religieuse, de tres-utile effect. De celles auxquelles on a donné corps comme la necessité l'a requis, parmy cette cécité universelle; je me fusse, ce me semble, plus volontiers attaché à ceux qui adoroient le Soleil:

Ronsard.

Affinité & con-
venances du so-
leil avec la divi-
nité.

————— la lumiere commune,

L'œil du monde: & si Dieu daigne porter des
yeux,

Les rayons du Soleil sont ses yeux radieux,

Qui donnent vie à tous, nous maintiennent &
gardent,

Et les saints des humains en ce monde regardent:
Ce beau, ce grand Soleil, qui nous fait les
saisons,

Selon qu'il entre ou sort de ses douze maisons:

Qui remplit l'univers de ses vertus cogneues:

Qui d'un trait de ses yeux nous dissipe les neues:

L'esprit, l'ame du monde, ardant & flamboyant,

En la course d'un jour tout le Ciel tournoyant,

Plein d'immense grandeur, rond, vagabond &
ferme:

Lequel tient dessous luy tout le monde pour terme:

En repos, sans repos, oysif, & sans séjour,

Fils aîné de nature, & le pere du jour.

D'autant qu'outre cette sienne grandeur &

beauté, c'est la piece de cette machine, que nous descouvrons la plus esloignée de nous : & par ce moyen si peu cognüe, qu'ils estoient pardonnables d'en entrer en admiration & reverence. Thales, qui le premier s'enquit de
Opinions diverses, touchant la divinité.
 celle matiere, estima Dieu un esprit, qui fit d'eau toutes choses. Anaximander, que les Dieux estoient mourans & naissans à diverses faisons : & que c'estoient des mondes infinis en nombre. Anaximenes, que l'air estoit Dieu, qu'il estoit produit & immense, toujours mouvant. Anaxagoras le premier a tenu la description & maniere de toutes choses, estre conduite par la force & raison d'un esprit infiny. Alcmaeon a donné la divinité au soleil, à la lune, aux astres, & à l'ame. Pythagoras a fait Dieu un esprit espandu par la nature de toutes choses, d'où nos ames sont deprisës. Parmenides, un cercle entourant le ciel, & maintenant le monde par l'ardeur de la lumiere. Empedocles disoit estre des Dieux, les quatre natures, desquelles toutes choses sont faites. Protagoras n'avoit rien que dire s'ils sont ou non, ou quels ils sont. Democritus, tantost que les images & leurs circutions sont dieux : tantost cette nature qui esclance ces images : & puis nostre science & intelligence. Platon dissipe sa creance à divers visages. Il dit au Timée, le pere du monde ne se pouvoir nom-

mer. Aux loix, qu'il ne se faut enquerir de son estre. Et ailleurs, en ces mesmes livres, il fait le monde, le ciel, les astres, la terre, & nos ames Dieux, & reçoit en outre ceux qui ont esté receus par l'ancienne institution en chaque republique. Xenophon rapporte un pareil trouble de la discipline de Socrates. Tantost qu'il ne se faut enquerir de la forme de Dieu : & puis il luy fait establir que le soleil est Dieu, & l'ame Dieu : Qu'il n'y en a qu'un, & puis, qu'il y en a plusieurs.

Speusippus, nepveu de Platon, fait Dieu certaine force gouvernant les choses, & qu'elle est animale. Aristote, à cette heure, que c'est l'esprit, à cette heure le monde : à cette heure il donne un autre maistre à ce monde, & à cette heure fait Dieu l'ardeur du ciel. Zenocrates en fait huit. Les cinq nommez entre les planettes, le sixiesme composé de routes les estoiles fixes, comme de ses membres : le septiesme & huitiesme, le soleil & la lune. Heraclides Ponticus ne fait que vaguer entre ses advis, & enfin prive Dieu de sentiment : & le fait remuant de forme à autre, & puis dit que c'est le ciel & la terre. Theophraste se promeine de pareille irresolution entre routes ses fantaisies : attribuant l'intendance du monde tantost à l'entendement, tantost au ciel, tantost aux estoiles. Strato,

Planettes & estoiles, dieux de Zenocrates.

que c'est nature ayant la force d'engendrer, augmenter & diminuer, sans forme & sentiment. Zeno, la loy naturelle, commandant le bien & prohibant le mal : laquelle loy est un animant, & oste les dieux accoustumez, Jupiter, Juno, Vesta. Diogenes Apolloniates, que c'est l'aage. Xenophanes fait Dieu rond, voyant, oyant, non respirant, n'ayant rien de commun avec l'humaine nature. Aristo estime la forme de Dieu incomprenable, le prive de sens, & ignore s'il est animant ou autre chose. Cleanthes, tantost la raison, tantost le monde, tantost l'ame de nature, tantost la chaleur suprefme entourant & enveloppant tout. Perseus, auditeur de Zenon, a tenu, qu'on a surnommé Dieux, ceux qui avoient apporté quelque notable utilité à l'humaine vie, & les choses mesmes profitables. Chrysippus faisoit un amas confus de toutes les precedentes sentences, & compte entre mille formes de Dieux qu'il a faits, les hommes aussi, qui se sont immortalisez. Diagoras *Hommes d'istez.* & Theodorus nioient tout sec, qu'il y eust des Dieux. Epicurus fait les Dieux luisans, *Dieux d'Epicurus, quels.* transparens, & perflables, logez comme entre deux forts, entre deux mondes, à couvert des coups : revestus d'une humaine figure & de nos membres, lesquels membres leur sont de nul usage.

J'ay toujours
dit & creu,
qu'il est des
dieux dans le
ciel : mais je
ne creus ja-
mais qu'ils
prissent soin
des affaires hu-
maines. *De div.*
l. 2.

*Ego Deum genus esse semper duxi, & dicam
calitum,*

*Sed eos non curare opinor, quid agat humanum
genus.*

Fiez-vous à vostre philosophie : vantez-vous
d'avoir trouvé la fève au gasteau , à voir ce
tintamarre de tant de cervelles philosophiques.
Le trouble des formes mondaines a gagné
sur moy , que les mœurs & fantaisies diverses
aux miennes , ne me desplaissent pas tant ,
comme elles m'instruisent : ne m'enorgueillif-
sent pas tant , comme elles m'humilient en
les conferant. Et tout autre choix que celui
qui vient de la main expresse de Dieu , me
semble choix de peu de prerogative. Les po-
lices du monde ne sont pas moins contraires
en ce sujet , que les écoles : par où nous pou-
vons apprendre , que la fortune mesme n'est
pas plus diverse & variable , que nostre rai-
son , ny plus aveugle & inconsiderée. Les
choses les plus ignorées sont plus propres à
estre desirées : Parquoy de faire de nous des
dieux , comme l'antiquité , cela surpasse l'ex-
trefme foiblesse du discours. J'eusse encore pluf-
tost suivy ceux qui adoroient les serpens , le
chien & le bœuf : d'autant que leur nature
& leur estre nous est moins connu : & avons
plus de loy d'imaginer ce qu'il nous plaist

*Bestes adorées
pour Dieux.*

de ces bestes-là , & leur attribuer des facultez extraordinaires. Mais d'avoir fait des Dieux de nostre condition , de laquelle nous devons cognoître l'imperfection ; leur avoir attribué desir, la cholere, les vengeances, les mariages, les generations & les parenteles, l'amour & la jalousie, nos membres & nos os, nos fievres & nos plaisirs, nos morts & sepultures ; il faut que cela soit party d'une merveilleuse yvresse de l'entendement humain.

*a Quæ procul usque adeo divino ab numine distant,
Inque Deum numero quæ sint indigna videri.*

*Formæ, ætates, vestitus, ornatus noti sunt:
genera, conjugia, cognationes, omniaque tra-
ducta ad similitudinem imbecillitatis humanæ:
nam & perturbatis animis inducuntur: acci-
pimus enim Deorum cupiditates, ægritudines,
iracundias.* Comme d'avoir attribué la divi-
nité non seulement à la foy, à la vertu, à
l'honneur, concorde, liberté, victoire, pieté,
mais aussi à la volupté, fraude, mort, envie,
vieillesse, misere: à la peur, à la fievre, &
à la male fortune, & autres injures de nostre
vie fressle & caduque.

*Quid juvat hoc, templis nostros inducere mores?
O curvæ in terris animæ, & celestium inanes!*

Les Egyptiens, d'une impudente prudence,

*Dieux faits de
nostre condition.*

*a Choses qui s'ont
si loin de la na-
ture divine,
que mesme el-
les sont indi-
gnes d'estre
veues de ses
yeux. Luc. 1. 5.*

*Leurs formes,
ages, veste-
mens & orne-
mens, nous s'ont
cognus, leurs
races, maria-
ges, parenta-
ges: & le tout
rapporté sur
l'exemple de
nostre imbecil-
le condition:
car on nous les
represente agi-
tez de passions,
on nous apprend
l'ire, les cupi-
ditez, les sou-
cis & les des-
plaisirs des
dieux. De nat.
Deor. 1.*

*Versus & vices
mis au rang des
Dieux.*

*Quel plaisir
prenons-nous,
d'introduire
nos mœurs dans
les temples? ô
que nos ames
sont courbées
en terre, &
vuides de la
cognoissance
des choses du
ciel? Pers. sat. 2.*

334 ESSAIS DE MONTAIGNE.

Dieux des Egyptiens, & la signification de leur effigie.

defendoient sur peine de la hart, que nul eust à dire que Serapis & Isis leurs dieux, eussent autrefois esté hommes : & nul n'ignoroit qu'ils ne l'eussent esté. Et leur effigie représentée le doigt sur la bouche, signifioit, dit Varro, cette ordonnance mystérieuse à leurs prestres, de taire leur origine mortelle, comme par raison nécessaire annullant toute leur veneration. Puis que l'homme desiroit tant s'apparier à Dieu, il eust mieux fait, dit Cicero, de ramener à soy les conditions divines, & les attirer çà bas, que d'envoyer la haut sa corruption & sa misere : mais à le bien prendre, il a fait en plusieurs façons, & l'un & l'autre, de pareille vanité d'opinion. Quand les philosophes espluchent la hierarchie de leurs Dieux, & font les empressez à distinguer leurs alliances, leurs charges & leur puissance, je ne puis pas croire qu'ils parlent à certes. Quand Platon nous dechiffre le verger de Pluton, & les commoditez ou peines corporelles, qui nous attendent encore apres la ruine & aneantissement de nos corps, & les accommode au ressentiment que nous avons en cette vie :

Verger de Pluton.

Ils se cachent en des valons escartez, qu'une forest de mirthes embra-ge à l'environ : & leurs passions les suivent dans le mesme respas. *Æneid.*

Secreti celant colles, & myrtea circum

Sylva tegit, curæ non ipsa in morte relinquunt.

Quand Mahumet promet aux siens un paradis rapillé, paré d'or & de pierreries, peuplé de

garfes d'excellente beauté, de vins & de vivres finguliers, je voy bien que ce font des moqueurs qui se plient à nostre bestise, pour nous emmieller & attirer par ces opinions & esperances convenables à nostre mortel appetit. Si font aucuns des nostres tombez en pareille erreur, se promettans apres la resurrection une vie terrestre & temporelle, accompagnée de toutes sortes de plaisirs & commoditez mondaines. Croyons-nous que Platon, luy qui a eu ses conceptions si celestes & si grande accointance à la divinité, que le surnom luy en est demeuré; ait estimé que l'homme, cette pauvre creature, eust rien en luy d'applicable à cette incomprehensible puissance? & qu'il ait creu que nos prises languissantes fussent capables, ny la force de nostre sens assez robuste, pour participer à la beatitude, ou peine eternelle? Il faudroit luy dire de la part de la raison humaine: Si les plaisirs que tu nous promets en l'autre vie, sont de ceux que j'ay sentis icy bas, cela n'a rien de commun avec l'infinité: Quand tous mes cinq sens de nature seroient comblez de liesse, & cette ame saisie de tout le contentement qu'elle peut desirer & esperer, nous sçavons ce qu'elle peut: cela, ce ne seroit encores rien: S'il y a quelque chose du mien, il n'y a rien de divin: si cela n'est autre, que ce

Plaisirs de l'autre vie, chez Platon, quels.

qui peut appartenir à cette nostre condition presente, il ne peut estre mis en compte. Tout contentement des mortels est mortel. La reconnaissance de nos parens, de nos enfans, & de nos amis, si elle nous peut toucher & chatouïller en l'autre monde, si nous tenons encores à un tel plaisir, nous sommes dans les commoditez terrestres & finies. Nous ne pouvons dignement concevoir la grandeur de ces hautes & divines promesses, si nous les pouvons aucunement concevoir: Pour dignement les imaginer, il les faut imaginer unimaginables, indicibles & incomprehensibles, & parfaitement autres que celles de nostre miserable experience. Oeil ne sçauroit voir, dit saint Paul: & ne peut monter en cœur d'homme, l'heur que Dieu prepare aux siens.

*Changement de
nostre estre, pour
nous rendre ca-
pables des con-
tentemens eter-
nels, quel*

Et si pour nous en rendre capables, on reforme & recharge nostre estre (comme tu dis Platon par tes purifications) ce doit estre d'un si extrême changement & si universel, que par la doctrine physique; ce ne fera plus

nous :

Il estoit Hector, alors qu'il combattoit en guerre : mais traîné par le char d'Achiles, il n'estoit plus Hector. *Ovid. Trist. 3.*

*Hector erat tunc cum bello certabat, at ille
Tractus ab Æmonio non erat Hector equo.*

ce sera quelque autre chose qui recevra ces récompenses.

~~Autem~~ quod

— *quod mutatur, dissolvitur, interit ergo:
Trajiciuntur enim partes atque ordine migrant.*

Tout ce qui se transmue, se dissout, & partant il meurt : les parties se peùle - meillent & confondent leur ordre.
Lucr. l. 3.

Car en la Metempsychose de Pythagoras, & changement d'habitation qu'il imaginoit aux ames, pensons-nous que le Lyon, dans lequel est l'ame de Cesar, epouse les passions qui touchoient Cesar, ny que ce soit luy : si c'estoit encore luy, ceux-là auroient raison, qui combattans cette opinion contre Platon, luy reprochent, que le fils se pourroit trouver à chevaucher sa mere, revestue d'un corps de mule, & semblables absurditez. Et pensons-nous qu'es mutations qui se font des corps des animaux en autres de mesme espece, les nouveaux venus ne soient autres que leurs predecesseurs ? Des cendres d'un Phœnix s'engendre, dit-on, un ver, & puis un autre Phœnix : ce second Phœnix, qui peut imaginer qu'il ne soit autre que le premier : Les vers qui font nostre foye, on les void comme mourir & assecher, & de ce mesme corps se produire un papillon, & de là un autre ver, qu'il seroit ridicule estimer estre encores le premier. Ce qui a cessé une fois d'estre, n'est plus :

Changemens d'habitation que Pythagoras imaginoit aux ames, quels.

Phœnix, comme s'engendre.

Vers à foye comme sont produits.

Mais quand bien le temps ramasseroit nostre matiere esparse, apres la mort, & la reduiroit derechef au mesme estat qu'elle est. celaneamoins ne nous toucheroit

*Nec si materiam nostram collegerit atas
Post obitum, rursusque redegerit, ut sita nunc est,
Atque iterum nobis fuerint data lumina vitæ ;*
Tome II. Y

aucunement ,
puis que nostre
estre a veu rom-
pre sa course
une fois. *Ibid.*

*Pertineat quidquam tamen ad nos id quoque factum ,
Interrupta semel cum sit repentia nostra.*

Et quand tu dis ailleurs , Platon , que ce sera la
partie spirituelle de l'homme , à qu'il il touchera
de jouir des recompenses de l'autre vie , tu
nous dis chose d'aussi peu d'apparence.

Comme aussi
toit que les ra-
cines de l'œil
font arrachées,
& distraites du
corps, il ne void
plus rien. *Ibid.*

Scilicet avolsis radicibus ut nequit ullam

Discipere ipsè oculus rem seorsum corpore toto.

Mort , que c'est.

Car à ce compte ce ne sera plus l'homme , ny
nous par consequent , à qui touchera cette
jouissance : Car nous sommes bastis de deux
pieces principales essentielles , desquelles la
separation , c'est la mort & ruine de nostre
estre.

La vie est es-
teinte, tous les
ressorts & mou-
vemens des sés
aneantis se dissé-
pent & diva-
guent par cy
par là. *Luc. 1. 2.*

Inter enim jacta est vitæ causa, vagèque

Deerrarunt passim motus ab sensibus omnes.

Cela ne touche
pas à nous , qui
consistons de la
jointure & du
mariage du
corps & de l'a-
me co-essenti-
ellement unis.
Ibid.

Nous ne disons pas que l'homme souffre ,
quand les vers luy rongent ses membres de-
quoy il vivoit , & que la terre les consomme :

Et nihil hoc ad nos , qui coitu conjugioque

Corporis atque animæ consilimus uniter apti.

Recompense de
l'autre vie ,
quelle.

D'avantage , sur quel fondement de leur justi-
ce , peuvent les Dieux recognoistre & recom-
penser à l'homme apres sa mort ses actions
bonnes & vertueuses ; puis que ce sont eux-

mêmes qui les ont acheminées & produites en luy ? Et pourquoy s'offensent-ils , & vengent sur luy les vicieuses ; puis qu'ils l'ont eux-mêmes produit en cette condition fautive , & que d'un seul clin de leur volonté , ils le peuvent empêcher de faillir ? Epicurus opposeroit-il pas cela à Platon , avec grande apparence de l'humaine raison , s'il ne se couvroit souvent par cette sentence ; Qu'il est impossible d'établir quelque chose de certain , de l'immortelle nature , par la mortelle ? Elle ne fait que fourvoyer par tout , mais spécialement quand elle se mêle des choses divines : Qui le sent plus évidemment que nous ? Car encores que nous luy ayons donné des principes certains & infaillibles , encore que nous esclairions ses pas par la sainte lampe de la vérité , qu'il a pleu à Dieu nous communiquer : nous voyons pourtant journellement , pour peu qu'elle se démente du sentier ordinaire , & qu'elle se détourne ou escarte de la voye tracée & battuë par l'Eglise , comme tout aussi-tost elle se perd , s'embarrasse & s'entrave , tournoyant & flottant dans cette mer vaste , trouble , & ondoiante des opinions humaines , sans bride & sans but. Aussi-tost qu'elle perd ce grand & commun chemin , elle se va divisant & dissipant en mille routes diverses. L'homme ne peut estre que ce qu'il est , ny imaginer que

Hommes incapables de parler & discourir des Dieux.

selon sa portée : C'est plus grande presomption, dit Plutarque, à ceux qui ne sont qu'hommes, d'entreprendre de parler & discourir des Dieux, & des Demy-dieux ; que ce n'est à un homme ignorant de musique, vouloit juger de ceux qui chantent : ou à un homme qui ne fut jamais au camp, vouloir disputer des armes & de la guerre, en presumant comprendre par quelque legere conjecture, les effets d'un art qui est hors de sa cognoissance. L'antiquité pensa, ce croy-je, faire quelque chose pour la grandeur divine, de l'apparier à l'homme, la vestir de ses facultez, & estrener de ses belles humeurs & plus honteuses necessitez : luy offrant de nos viandes à manger, de nos danses, mommeries & farces à la resjouir : de nos vestemens à se couvrir, & maisons à loger, la caressant par l'odeur des encens & sons de la musique, festons & bouquets, & pour l'accommoder à nos vicieuses passions, flattant sa justice d'une inhumaine vengeance : l'estouissant de la ruine & dissipation des choses

Armes & despoüilles ennemies, brûlées pour sacrifices à quelques dieux.

par elle créées & conservées : Comme Tiberius Sempronius, qui fit brusler pour sacrifice à Vulcan, les riches despoüilles & armes qu'il avoit gagnées sur les ennemis en la Sardaigne :

Sacrifices d'Alexandre à Thetis.

Et Paul Æmyle, celles de Macedoine, à Mars & à Minerve. Et Alexandre, arrivé à l'Ocean Indique, jetta en mer en faveur de Thetis,

plusieurs grands vases d'or : Remplissant en outre ses autels d'une boucherie non de bestes innocentes seulement , mais d'hommes aussi , ainsi que plusieurs Nations , & entre-autres la nostre , avoient en usage ordinaire : Et croy qu'il n'en est aucune exempte d'en avoir fait essay.

Sulmone creatos

*Quatuor hic juvenes totidem , quos educat Vfers ,
Viventes rapit , inferias quos immolet umbris.*

Les Getes se tiennent immortels , & leur mourir n'est que s'acheminer vers leur Dieu Zamolxis. De cinq en cinq ans ils depeschent vers luy quelqu'un d'entre-eux , pour le requerr des choses necessaires. Ce député est choisi au fort. Et la forme de le depescher après l'avoir de bouche informé de sa charge , est , que de ceux qui l'assistent , trois tiennent debout autant de javelines , sur lesquelles les autres le lancent à force de bras. S'il vient à s'enferrer en lieu mortel , & qu'il trespasse soudain , ce leur est certain argument de faveur divine : s'il en eschappe , ils l'estiment meschant & execrable , & en deputent encore un autre de mesme. Amestris mere de Xerxes , devenuë vieille , fit pour une fois ensevelir tous vifs quatorze

Il ravit quatre adolefcens nez à Sulmone , & quatre autres que les rives de l'Ufers nourrissoient , pour les immoler vivans aux ombres infernales.
Æneid. 10.

Zamolxis, Dieu des Getes.

*Sacrifice de quatorze jeunes-
ceux.*

342 ESSAIS DE MONTAIGNE.

*Idoles de Themix-
titan cimentées
de sang pueril.*

quelque dieu sousterrain. Encore aujourd'huy les idoles de Themixtitan se cimentent du sang des petits enfans : & n'ayment sacrifice que de ces pueriles & pures ames : justice affamée du sang de l'innocence.

Tant la religion peut exciter de crimes.
Lucr. l. 1.

Tantum religio potuit suadere malorum.

Enfans des Carthaginois immolés à Saturne.

Les Carthaginois immoloient leurs propres enfans à Saturne : & qui n'en avoit point, en achetoit, estant cependant le pere & la mere tenus d'assister à cét office, avec contenance gaye & contente. C'estoit une estrange fantaisie, de vouloir payer la bonté divine de nostre

Enfans Lacedemoniens fouettés à l'autel de Diane.

affliction. Comme les Lacedemoniens qui mignardoient leur Diane, par le bourellement des jeunes garçons, qu'ils faisoient fouetter en sa faveur, souvent jusques à la mort. Humeur vraiment farouche, de vouloir gratifier l'architecte de la subversion de son bastiment : Et de vouloir garantir la peine due aux coupables, par la punition des non coupables : & que la pauvre Iphigenia au port d'Aulide, par sa mort & par son immolation, deschargeast envers Dieu l'armée des Grecs des offenses qu'ils avoient commises :

Iphigenia immolée au port d'Aulide.

Et que la chaste Iphigenie en l'age de nocces, tombait piteuse hostie au pied de l'autel, malheureusement sacrifiée par son pere. *Ibid.*

Et casta incestè nubendi tempore in ipso

Hostia concideret nudatu mæsta parentis.

Et ces deux belles & genereuses ames des

deux Decius , pere & fils , pour propitier la
faveur des dieux envers les affaires Romaines ,

*Devotion des
deux Decius ,
pere & fils.*

s'allassent jeter à corps perdu à travers le plus
espais des ennemis. *Quæ fuit tanta Deorum*
iniquitas , ut placari populo Romano non
possent , nisi tales viri occidissent ? Jointe que
ce n'est pas au criminel de se faire fouetter
à sa mesure & à son heure : c'est au juge , qui
ne met en compte de châtiment que la peine
qu'il ordonne : & ne peut attribuer à puni-
tion ce qui vient à gré à celui qui le souffre.

Combien fut
extremé : cette
unique rumeur
des Dieux :
qu'ils ne pussent
estre appaisés
vers le peuple
Romain , que
par le meurtre
de tels hom-
mes ? *Natur.*
Deor. 3.

La vengeance divine presuppose nostre dissen-
timent entier , pour sa justice & pour nostre
peine. Et fut ridicule l'humeur de Polycrates ,
tyran de Samos , lequel pour interrompre le
cours de son continuel bon-heur , & le com-
penser , alla jeter en mer le plus cher &
precieux joyau qu'il eust ; estimant que par
ce malheur aposté , il satisfaisoit à la revolu-
tion & vicissitude de la fortune. Et elle pour
se moquer de son ineptie , fit que ce mesme
joyau revint encore en ses mains , trouvé au
ventre d'un poisson. Et puis à quel usage , les
deschiremens & desmembremens des Cory-
bantes , des Menades , & en nos temps des
Mahometans , qui se balaffrent le visage , l'es-
tomach , les membres , pour gratifier leur pro-
phete : veu que l'offense consiste en la volonté ,
non en la poitrine , aux yeux , aux genitoires ,

*Fortune conti-
nuelle de Poly-
crates.*

*Deschirement
& desmembre-
ment des Maho-
metans.*

Si grande est la forcenerie de ces cerveaux esgarez & dilloquez : qu'ils veulent porter les Dieux à la douceur, par des voyes que l'aigreur & rage des hommes mesmes craignent de pratiquer. *De Civ. Dei. 6.*

Que pourroient craindre des dieux irrités, ceux qui les veulent meriter favorables à ce prix? Quelques-uns ont esté chastrez pour la volupté lubrique des rois, mais personne n'a mis la main sur soy, par commandement de son maistre, pour n'estre plus homme. *Ibid.*

La religion a maintefois suscité des effets impies & detestables. *Luc. 1. 1.*
La nature divine ne peut souffrir de correspondance en nous sans dechet de sa grandeur.

en l'embonpoint, aux espauls, & au gosier? *Tantus est perturbata mentis & sedibus suis pulsa furor, ut sic dii placentur, quemadmodum ne homines quidem sciviunt.* Cette texture naturelle regarde par son usage, non seulement nous, mais aussi le service de Dieu & des autres hommes : c'est injustice de l'affoier à nostre escient, comme de nous tuer pour quelque pretexte que ce soit. Ce semble estre grande lâcheté & trahison, de mastiner & corrompre les fonctions du corps, stupides & serves, pour espargner à l'ame, la sollicitude de les conduire selon raison. *Vbi iratos Deos timent, qui sic propitios habere merentur. In regie libidinis voluptatem castrati sunt quidam; sed nemo sibi, ne vir esset, jubente Domino, manus intulit.* Ainsi remplissoient-ils leur religion de plusieurs mauvais effects.

———— *sapius olim*

Religio peperit scelerosa atque impia facta :

Or rien du nostre ne se peut apparier ou rapporter en quelque façon que ce soit, à la nature divine, qui ne la tache & marque d'autant d'imperfection. Cette infinie beauté, puissance & bonté, comment peut-elle souffrir quelque correspondance & similitude à chose si abjecte que nous sommes, sans un extrême interest & dechet de sa divine grandeur?

Infirmum Dei fortius est hominibus : & stultum Dei sapientius est hominibus. Stilpon le philosophe interrogé si les Dieux s'esioüissent de nos honneurs & sacrifices : Vous estes indiscret, répondit-il : retirons-nous à part, si vous voulez parler de cela. Toutefois nous

La foiblesse de Dieu est plus forte, & l'ignorance de Dieu plus sage. que la force & la sagesse des hommes. 1. Cor. 1.

luy prescrivons des bornes, nous tenons sa puissance assiegée par nos raisons (j'appelle raison nos resveries & nos songes, avec la dispense de la philosophie, qui dit, le fol mesme & le meschant, forcener par raison : mais que c'est une raison de particuliere forme) nous le voulons asservir aux apparences vaines & foibles de nostre entendement, luy qui a fait & nous & nostre cognoissance. Parce que rien ne se fait de rien, Dieu n'aura sceu bastir le monde sans matiere. Quoy, Dieu nous a-il mis en main les clefs & les derniers ressorts de sa puissance ? S'est-il obligé à n'outrepasser les bornes de nostre science ? Mets le cas, ô homme, que tu ayes pû remarquer icy quelques traces de ses effets : penfes-tu qu'il y ayt employé tout ce qu'il a pû, & qu'il ayt mis toutes ses formes & toutes ses idées en cét ouvrage ? Tu ne vois que l'ordre & la police de ce petit caveau où tu es logé, au moins si tu la vois : sa divinité a une jurisdiction infinie au delà : cette piece n'est rien au prix du tout :

Toutes choses,
ciel, terre &
mer, ne font
rien, comparez
au total de ce
grand tout.
Lucr. 6.

——— *omnia cum cælo terraque marique,
Nil sunt ad summam summâ totius omnem.*

C'est une loy municipale que tu allegues, tu ne sçais pas quelle est l'universelle. Attache-toy à ce à quoy tu es sujet, mais non pas luy : il n'est pas ton confrere, ou concitoyen, ou compaignon : Si s'est aucunement communiqué à toy, ce n'est pas pour se ravalier à ta petitesse, ny pour te donner le contrerolle de son pouvoir. Le corps humain ne veut voler aux nuëes, c'est pour toy : le soleil branfle sans sejour sa course ordinaire : les bornes des mers & de la terre ne se peuvent confondre : l'eau est instable & sans fermeté : un mur est sans froissure impenetrable à un corps solide ; l'homme ne peut conserver sa vie dans les flammes : il ne peut estre & au ciel & en la terre, & en mille lieux ensemble corporellement : c'est pour toy qu'il a fait ces regles : c'est toy qu'elles attaquent. Il a tesmoigné aux chrestiens qu'il les a toutes franchies quand il luy a pleu. De vray pourquoy tout-puissant comme il est, auroit-il restreint ses forces à certaine mesure ? en faveur de qui auroit-il renoncé à son privilege ? Ta raison n'a en aucune autre chose plus de verisimilitude & de fondement, qu'en ce qu'elle te persuade la pluralité des mondes :

*Pluralité des
mondes.*

*Terramque & solem, lunam, mare, cætera quæ
sunt,
Non est unica, sed numero magis innumerati.*

La terre, l'a-
mer, le soleil
& la lune, ne
sont point seuls
en leur estre,
mais en nombre
infiny. *Idem. 2.*

Les plus fameux esprits du temps passé, l'ont
cruë ; & aucuns des nostres mesmes, forcez
par l'apparence de la raison humaine. D'autant
qu'en ce bastiment que nous voyons, il n'y
a rien seul & un,

*Creve des an-
ciens & d'au-
cuns mesmes des
nostres.*

—— *cùm in summa res nulla sit una,
Unica quæ gignatur, & unica solaque crescat:*

Veù qu'il n'y a
rien en ce grãd
univers, qui
soit engendré,
ny qui croisse
unique & seul.
Ibid.

& que toutes les especes sont multipliées en
quelque nombre : par ou il semble n'estre pas
vray-semblable, que Dieu ait fait ce seul
ouvrage sans compagnon : & que la matiere
de cette forme ayt esté toute espuisée en ce
seul individu.

*Quare etiam atque etiam tales fateare necesse est,
Esse alios alibi congressus materiali,
Qualis hic est avido complexu quem tenet æther.*

Et partant &
partant, il est
force de con-
fesser, qu'il y
ait encore ail-
leurs d'autres
amas & con-
gros de matie-
re. semblables
à ceruy-cy,
que la voûte
celeste encoint
d'un avide em-
bralement.
Ibid.

Notamment si c'est un animant, comme ses
mouvemens le rendent si croyable, que Platon
l'asseure, & plusieurs des nostres ou le con-
firment, ou ne l'osent infirmer : Non plus que
cette ancienne opinion, que le Ciel, les estoilles
& autres membres du Monde, sont creatures
composées de corps & ames mortelles, en

consideration de leur composition : mais immortelles par la determination du Createur. Or s'il y a plusieurs Mondes , comme Democritus , Epicurus , & presque toute la Philosophie a pensé ; que savons-nous si les principes & les regles de cettuy-cy touchent pareillement les autres ? Ils ont à l'avanture autre visage & autre police. Epicurus les imagine ou semblables , ou dissemblables. Nous voyons en ce Monde une infinie difference & variété , pour la seule distance des lieux. Ny le bled ny le vin ne se void , ny aucun de nos animaux , en ce nouveau coin du monde que nos peres ont decouvert : tout y est divers. Et au temps passé , voyez en combien de parties du Monde on n'avoit cognoissance ny de Bacchus , ny de Cerès. Qui en voudra croire Pline & Herodote , il y a des especes d'hommes en certains endroits , qui ont fort peu de ressemblance à la nostre. Et y a des formes mestises & ambiguës , entre l'humaine nature & la brutale. Il y a des contrées où les hommes naissent sans teste , portant les yeux & la bouche en la poitrine : où ils sont tous androgynes : où ils marchent de quatre pattes : où ils n'ont qu'un œil au front , & la teste plus semblable à celle d'un Chien qu'à la nostre : où ils sont moitié poisson par embas , & vivent en l'eau : où les femmes accouchent à cinq ans , & n'en

*Monde different
selon la distance
des lieux.*

*Hommes de di-
verses formes &
especes , en di-
vers endroits.*

vivent que huit : où ils ont la teste si dure & la peau du front , que le fer n'y peut mordre , & rebouchée contre : où les hommes sont sans barbe : des Nations , sans usage de feu : d'autres qui rendent le sperme de couleur noire. Quoy de ceux qui naturellement se changent en Loups , en jumens , & puis encore en homme ? Et s'il est ainsi , comme dit Plutarque , qu'en quelque endroit des Indes , il y ayt des hommes sans bouche , se nourrissant de la senteur de certaines odeurs , combien y a-il de nos descriptions fautes ? L'homme n'est plus risible , ny à l'avanture capable de raison & de société : L'ordonnance & la cause de nostre bastiment interne , seroient pour la plupart hors de propos. Davantage combien y a-il de choses en nostre cognoissance , qui combattent ces belles regles que nous avons taillées & prescrites à nature ? Et nous entreprendrons d'y attacher Dieu mesme : Combien de choses appellons-nous miraculeuses , & contre nature ? Cela se fait par chaque homme , & par chaque nation , selon la mesure de son ignorance. Combien trouvons-nous de proprieté occultes & de quint'essences ? car aller selon nature pour nous , ce n'est qu'aller selon nostre intelligence , autant qu'elle peut suivre , & autant que nous y voyons : ce qui est au-delà , est monstrueux & desordonné. Or à ce compte , aux plus advisez

Hommes se changeans en loups.

Hommes sans bouche.

& aux plus habiles tout sera donc monstrueux : car à ceux-là , l'humaine raison a persuadé , qu'elle n'avoit ny pied , ny fondement quelconque : non pas seulement pour asseurer si la neige est blanche : & Anaxagoras la disoit noire : S'il y a quelque chose , ou s'il n'y a nulle chose : s'il y a science , ou ignorance : ce que Metrodorus Chius nioit , l'homme pouvoit dire , ou si nous vivons : comme Eurypides est en doute , si la vie que nous vivons est vie , ou si c'est que nous appellons mort , qui soit vie.

*Vie de l'homme
que c'est.*

Qui sçait si vivre est ce qu'on appelle mourir , & que mourir soit vivre ? *Plat. in Georg.*

*τίς δ' αἶδεν εἰζὴν τοῦτ' ὃ κέκληται θανάτῳ,
τὸ ζῆν δὲ θνήσκειν ἔστι ;*

*Mouvement n'est
des choses d'icy
bas.*

Et non sans apparence. Car pourquoy prenons-nous tiltre d'estre , de cét instant , qui n'est qu'une eloise dans le cours infiny d'une nuit éternelle , & une interruption si briefve de nostre perpetuelle & naturelle condition ? la mort occupant tout le devant & tout le derriere de ce moment , & encore une bonne partie de ce moment. D'autres jurent qu'il n'y a point de mouvement ; que rien ne bouge : comme les suivans de Melissus : car s'il n'y a rien qu'un , ny ce mouvement sphærique ne luy peut servir , ny le mouvement de lieu à autre ; comme Platon prouve qu'il n'y a ny generation ny corruption en nature. Protagoras

qu'il n'y a rien en nature que le doute : que de toutes choses on peut également disputer : & de cela même , si on peut également disputer de toutes choses. Mansiphanes ; que des choses qui semblent , rien n'est non plus que non est ; qu'il n'y a autre certain que l'incertitude. Parmenides , que de ce qu'il semble , il n'est aucune chose en general ; qu'il n'est qu'un. Zenon , qu'un même n'est pas : & qu'il n'y a rien. Si un estoit , il seroit ou en un autre , ou en soy-mesme. S'il est en un autre , ce sont deux. S'il est en soy-mesme , ce sont encore deux , le comprenant & le comprins. Selon ces dogmes , la nature des choses n'est qu'une ombre ou fausse ou vaine. Il m'a toujours semblé qu'à un homme chrestien cette sorte de parler est pleine d'indiscretion & d'irreverence : Dieu ne peut mourir , Dieu ne se peut desdire , Dieu ne peut faire cecy ou cela. Je ne trouve pas bon d'enfermer ainsi la puissance divine sous les loix de nostre parole. Et l'apparence qui s'offre à nous en ces propositions , il la faudroit représenter plus reveremment & plus religieusement. Nostre parler a ses foiblesses & ses defauts , comme tout le reste. La plupart des occasions des troubles du monde sont les grammairiens. Nos procez ne naissent que du debat de l'interpretation des loix &

*Puissance divine
ne se doit enfermer
sous les loix
de nostre parole.*

*Parler humain
plein de defauts.*

la plupart des guerres, de cette impuissance de n'avoir sceu clairement exprimer les conventions & traitez d'accord des princes. Combien de querelles, & combien importantes a produit au monde le doute du sens de cette syllabe, *Hoc*? Prenons la clause que la logique mesme nous presentera pour la plus claire: Si vous dites: il fait beau temps, & que vous disiez verité, il fait donc beau temps. Voila pas une forme de parler certaine? Encore nous trompera-elle: qu'il soit ainsi, suivons l'exemple: si vous dites: je ments, & que vous disiez vray, vous mentez donc. L'art, la raison, la force de la conclusion de cette-cy, sont pareilles à l'autre, toutefois nous voila embourbez. Je voy les philosophes pyrrhoniens qui ne peuvent exprimer leur generale conception en aucune maniere de parler: car il leur faudroit un nouveau langage. Le nostre est tout formé de propositions affirmatives, qui leur sont du tout ennemies. De façon que quand ils disent: je doute, on les tient incontinent à la gorge, pour leur faire avoüer, qu'au moins assurent & savent-ils cela, qu'ils doutent. Ainsi on les a contraints de se sauver dans cette comparaison de la medecine, sans laquelle leur humeur seroit inexplicable. Quand ils prononcent, j'ignore, ou je doute, ils disent que cette proposition s'empporte elle-mesme

mesme quant & quant le reste : ny plus ny moins que la rubarbe , qui pousse hors les mauvaises humeurs , & s'empporte hors quant & quant elle-mesme. Cette fantaisie est plus seulement conceüe par interrogation : que sçay-je ? comme je la porte à la devise d'une balance. Voyez comment on se prevaut de cette sorte de parler pleine d'irreverence. Aux disputes qui sont à present en nostre religion , si vous pressez trop les adversaires , ils vous diront tout destrouffement ; qu'il n'est pas en la puissance de Dieu , de faire que son corps soit en paradis & en la terre , & en plusieurs lieux ensemble. Et ce mocqueur ancien , comment en fait-il son profit ? Au moins , dit-il , est-ce une non legere consolation à l'homme , de ce qu'il void Dieu ne pouvoir pas toutes choses : car il ne se peut tuer quand il le voudroit , qui est la plus grande faveur que nous ayons en nostre condition : il ne peut faire les mortels immortels , ny revivre les trespassez , ny que celuy qui a vescu n'ait point vescu , que celuy qui a eu des honneurs , ne les ait point eus , n'ayant autre droit sur le passé que de l'oubliance. Et afin que cette societé de l'homme à Dieu , s'accouple encore par des exemples plaisans ; il ne peut faire que deux fois dix ne soient vingt. Voila ce qu'il dit , & qu'un chrestien devroit esviter

Similitude.

*Puissance de
Dieu limitée par
un ancien moc-
queur.*

de passer par sa bouche. Là où au rebours, il semble que les hommes recherchent cette folle fierté de langage pour ramener Dieu à leur mesure.

Remplis de-
main le ciel, ô
Jupiter, d'un
clair soleil, ou
d'un obscur nua-
ge, il ne sçaura
jamais abolir
ce qui est passé:
sa puissance aus-
si ne pourra des-
faire ou rendre
non advenue,
une chose que
l'heure fuyante
auroit empor-
tée avec soy.

Sor. l. 3.

————— *cras vel atra*

Nube potum pater occupato,

Vel sole puro, non tamen irritum

Quodcumque retro est efficiet, neque

Diffinget infeliumque reddet

Quod fugiens semel hora vexit.

Quand nous disons que l'infinité des siècles tant passez qu'à venir, n'est à Dieu qu'un instant : que sa bonté, sapience, puissance, sont même chose avecques son essence ; nostre parole le dit, mais nostre intelligence ne l'apprehende point. Et toutefois nostre outre cuidance veut faire passer la deité par nostre estamine : & de là s'engendrent toutes les rêveries & les erreurs, desquelles le monde se trouve saisi, ramenant & poissant à sa balance chose si esloignée de son poids. *Mirum quod procedat improbitas cordis humani, parvulo aliquo invitata successu.* Combien insolemment rabrouent Epicurus les Stoïciens, sur ce qu'il tient l'estre véritablement bon & heureux, n'appartenir qu'à Dieu, & l'homme sage n'en avoir qu'un ombrage & similitude ? Combien temerairement ont-ils attaché Dieu à la destinée ! (à la mienne volonté qu'aucuns du

C'est merveille
jusques où s'em-
porte l'audace
& l'arrogance
du cœur de
l'homme, si
elle est animée
de quelque che-
tif succez. *Pli-
nius. 2.*

*Dieu esservy à
la nécessité & au
dessein par quel-
ques philoso-
phes. 2.*

surnom de chrestiens ne le fassent pas encore) & Thales, Platon & Pythagoras, l'ont asservy à la necessité. Cette fierté de vouloir descouvrir Dieu par nos yeux, a fait qu'un grand personnage des nostres a attribué à la deïté une forme corporelle. Et est cause de ce qui nous advient tous les jours, d'attribuer à Dieu les esvenemens d'importance, d'une particuliere assignation: Parce qu'ils nous poïsent, il semblé qu'ils luy poïsent aussi, & qu'il y regarde plus entier & plus attentif, qu'aux esvenemens qui nous sont legers, ou d'une suite ordinaire. *Magna dii curant, parva negligunt.* Escoutez son exemple, il vous esclaireira de sa raison: *Nec in regnis quidem Reges omnia minima curant.* Comme si à ce roy-là, c'estoit plus & moins de remuer un empire, ou la feuille d'un arbre: & si sa providence s'exerçoit autrement, inclinant l'esvenement d'une bataille, que le saut d'une puce. La main de son gouvernement se preste à toutes choses de pareille teneur, mesme force, & mesme ordre: nostre interest n'y apporte rien: nos mouvemens & nos mesures ne le touchent pas. *Deus ita artifex magnus in magnis, ut minor non sit in parvis.* Nostre arrogance nous met tousiours en avant cette blasphemeuse apparition. Parce que nos occupations nous chargent, Straton a estrené les

Esvenemens d'importance attribuez à Dieu, d'une particuliere assignation.

Les Dieux prennent soin des grande choses, & negligent les petites. *Cic. de nat. Deor. 3.*

Car aux monarchies les roys ne s'empeschét pas de toutes les petites choses. *Ibid.*

Dieu est de telle sorte, grand ouvrier es grandes choses, qu'il ne l'est pas petit aux petites. *Plin.*

dieux de toute immunité d'offices, comme font leurs prestres. Il fait produire & maintenir toutes choses à nature : & de ses poids & mouvemens construit les parties du monde : deschargeant l'humaine nature de la crainte des

Car ce qui est
eternel & bien-
heureux, ne
prend point
d'affaires pour
soy, ny n'en
donne à autrui.
Nat. Deor. 1.

jugemens divins. *Quod beatum æternumque sit, id nec habere negotii quicquam, nec exhibere alteri.* Nature veut qu'en choses

*Ames des dieux,
quelles.*

pareilles il y ait relation pareille. Le nombre donc infiny des mortels conclud un pareil nombre d'immortels : les choses infinies qui tuent & ruinent en presupposent autant qui conservent & profitent. Comme les ames des dieux, sans langue, sans yeux, sans oreilles, sentent entre-elles chacune, ce que l'autre sent, & jugent nos pensées : ainsi les ames des hommes, quand elles sont libres & deprinſes du corps par le sommeil, ou par quelque ravissement, devinent, prognostiquent, & voyent choses qu'elles ne sçauroient voir meslées aux corps. Les hommes, dit saint Paul, sont devenus fols pensans estre sages, & ont mué la gloire de Dieu incorruptible, en l'image de l'homme corruptible. Voyez un peu ce bastelage des deifications anciennes. Apres la grande & superbe pompe de l'enterrement, comme le feu venoit à prendre au haut de la pyramide, & saisir le liét du trespasſé, ils laissoient en mesme temps eschapper un aigle,

*Deifications
anciennes, &
leur bastelage.*

lequel s'envolant à mont, signifioit que l'ame s'en alloit en paradis. Nous avons mille medailles, & notamment de cette honneste femme de Fauftine, où cet aigle est representé, emportant à la cheuremorte, vers le ciel ces ames deïfiées. C'est pitié que nous nous pippons de nos propres fingeries & inventions,

Medailles de Fauftine.

Quod fingere timent :

Ilz craignent leur propre facture ? *Luc. 1.*

comme les enfans qui s'effrayent de ce mesme visage qu'ils ont barbouillé & noircy à leur compaignon : *Quasi quicquam infelicius sit homine , cui sua figmenta dominantur.* C'est bien loin d'honorer celuy qui nous a faits, que d'honorer celuy que nous avons fait. Auguste eut plus de temples que Jupiter, servis avec autant de religion & creance de miracles. Les Thasiens en recompense des biens-faits qu'ils avoient receus d'Agésilas, luy vindrent dire qu'ils l'avoient canonisé : vostre nation, leur dit-il, a-elle ce pouvoir de faire dieu qui bon luy semble ? Faites-en pourvoir l'un d'entre vous : & puis quand j'auray veu comme il s'en sera trouvé, je vous diray grand mercy de vostre offre. L'homme est bien insensé : Il ne scauroit forger un ciron, & forge des dieux à douzaines. Oyez Trismegiste loüant nostre suffisance. De toutes les choses admirables cecy a surmonté l'admiration que

Comme s'il estoit rien plus miserable que l'homme, sur qui ses propres ouvrages, & fixions regnent. *Plin.*

Temples & religion d'Auguste.

Agésilas canonisé des Thasiens.

L'homme ait pu trouver la divine nature , & la faire. Voicy des argumens de l'escole mesme de la philosophie.

Qui seul a pouvoir de sentir ,
qu'il ignore ou
qu'il cognoist
les Dieux & les
celestes deitez.
Lucan. 1.

*Nosse cui Divos & cæli numina soli,
Aut soli nescire datum.*

Similitude.

*Ciel , legis &
palais de Dieu.*

Si Dieu est , il est animal , s'il est animal , il a sens , & s'il a sens , il est sujet à corruption. S'il est sans corps , il est sans ame , & par conséquent sans action : & s'il a corps , il est perissable. Voila pas triomphé ? Nous sommes incapables d'avoir fait le monde : il y a donc quelque nature plus excellente qui y a mis la main. Ce seroit une sottise arrogance de nous estimer la plus parfaite chose de cét univers. Il y a donc quelque chose de meilleur. Cela , c'est Dieu. Quand vous voyez une riche & pompeuse demeure , encore que vous ne sachiez qui en est le maistre , si ne direz-vous pas qu'elle soit faite pour des rats. Et cette divine structure , que nous voyons du palais celeste , n'avons-nous pas à croire que ce soit le logis de quelque maistre plus grand que nous ne sommes ? Le plus haut est-il pas tousiours le plus digne ? Et nous sommes placez au plus bas. Rien sans ame & sans raison ne peut produire un animant capable de raison. Le monde nous produit : il a donc ame & raison. Chaque part de nous

est moins que nous. Nous sommes parts du monde. Le monde est donc fourny de sagesse & de raison, & plus abondamment que nous ne sommes. C'est belle chose que d'avoir un grand gouvernement. Le gouvernement du monde appartient donc à quelque heureuse nature. Les astres ne nous font pas de nuisance : ils sont donc pleins de bonté. Nous avons besoin de nourriture, aussi ont donc les dieux, & se paissent des vapeurs de ça-bas.

*Gouvernement
du monde.*

Les biens mondains ne sont pas biens à Dieu : *Biens mondains.*

Ce ne sont donc pas biens à nous. L'offenser & l'estre offensé sont esgalement tesmoignages d'imbecillité. C'est donc folie de craindre Dieu.

Dieu est bon par sa nature, l'homme par son industrie, qui est plus. La sagesse divine, & l'humaine sagesse n'ont autre distinction, sinon que celle-là est eternelle. Or la durée n'est aucune accession à la sagesse. Parquoy nous voila compagnons. Nous avons vie, raison & liberté, estimons la bonté, la charité & la justice : ces qualitez sont donc en luy. Somme le bastiment & le desbastiment, les conditions de la divinité se forgent par l'homme selon la relation à soy. Quel patron & quel modele ! Estirons, eslevons, & grossissons les qualitez humaines tant qu'il nous plaira. Enfle-toy, pauvre homme, & encore, & encore, & encore.

Non, si tu te
crevois dir-
le. *Hor. l. 1.*

— non si te ruperis, inquit.

Qui seul a pou-
voir de sentir,
qu'il ignore ou
qu'il cognoist
les dieux & les
celestes deitez.
Lucr. 1.

*Profectio non Deum, quem cogitare non pos-
sunt, sed semetipsos pro illo cogitantes, non
illum, sed seipsos, non illi, sed sibi compa-
rant.* Es choses naturelles, les effects ne rap-
portent qu'à demy leurs causes. Quoy cette-
cy? elle est au dessus de l'ordre de nature,
sa condition est trop hautaine, trop esloi-
gnée, & trop maistresse, pour souffrir que
nos conclusions l'attachent & la garottent. Ce
n'est point par nous qu'on y arrive, cette
route est trop basse. Nous ne sommes non
plus pres du ciel sur le mont Cenis, qu'au
fond de la mer: consultez en pour voir avec
vostre astrolabe. Ils ramènent Dieu jusques à
l'accointance charnelle des femmes; à combien
de fois, à combien de generations. Paulina,
femme de Saturninus, matrone de grande re-
putation à Rome, pensant coucher avec le
dieu Serapis, se trouve entre les bras d'un
sien amoureux, par le maquerelage des prestres
de ce temple. Varro le plus subtil & le plus
sçavant autheur Latin, en ses livres de la theo-
logie, escrit; que le sacristain de Hercules,
jettant au sort d'une main pour soy, de l'autre,
pour Hercules, joüa contre luy un soupper
& une garce: s'il gaignoit, aux despens des
offrandes: s'il perdoit, aux siens. Il perdit,

*Dieux rame-
nez à l'accointance
charnelle
des femmes.*

paya son soupper & sa garce. Son nom fut
 Laurentine, qui vid de nuict ce dieu entre ses *Laurentine, garce de Hercules, desfilée.*
 bras: luy disant au surplus que le lendemain, le
 premier qu'elle rencontreroit, la payeroit ce-
 lestement de son salaire. Ce fut Taruncius,
 jeune homme riche, qui la mena chez luy,
 & avec le temps la laissa heritiere. Elle à son
 tour, esperant faire chose agreable à ce dieu,
 laissa heritier le peuple romain: parquoy on
 luy attribua des honneurs divins. Comme s'il
 ne suffisoit pas, que par double estoc Platon *Platon originel-lement descendu des dieux.*
 fut originellement descendu des dieux, & avoir
 pour autheur commun de sa race, Neptune:
 il estoit tenu pour certain à Athènes, qu'Ariston
 ayant voulu jouir de la belle Perictione, n'avoit
 sçeu. Et fut adverty en songe par le dieu Apollo,
 de la laisser impolluë & intacte, jusques à ce
 qu'elle fust accouchée. C'estoient les pere &
 mere de Platon. Combien y a-il és histoires,
 de pareils cocuages, procurez par les dieux *Cocuages procurez par les dieux aux hommes.*
 contre les pauvres humains? & des maris inju-
 rieusement descriez en faveur des enfans? En
 la religion de Mahumet, il se trouve par la *Merlins en la religion de Mahumet, quels.*
 croyance de ce peuple, assez de Merlins? à
 sçavoir enfans sans pere, spirituels, nais divi-
 nement au ventre des pucelles: & portent un
 nom qui le signifie en leur langue. Il nous faut
 noter, qu'à chaque chose, il n'est rien plus *Estre le plus cher & le plus estimable de chaque chose.*
 cher, & plus estimable que son estre? le lyon,

l'aigle , le dauphin , ne priſent rien au deſſus de leur eſpece ; & que chacune rapporte les qualitez de toutes autres choſes à ſes propres qualitez : leſquelles nous pouvons bien eſtendre & raccourcir : mais c'eſt tout : car hors de ce rapport , & de ce principe noſtre imagination ne peut aller , ne peut rien deviner autre , & eſt impoſſible qu'elle ſorte de là , & qu'elle paſſe au delà. D'où naiſſent ces anciennes con-

Forme de l'homme , la plus belle de toutes les formes.

Cela eſt imprimé & preoccu-
pé en noſtre ame : qu'auffi-
toſt que l'homme penſe à Dieu , la forme humaine s'oſtre à luy. *Nat. Deor.*

Dieux forgez par les animaux.

cluſions. De toutes les formes , la plus belle eſt celle de l'homme : Dieu donc eſt de cette forme. Nul ne peut eſtre heureux ſans vertu : ny la vertu eſtre ſans raiſon : & nulle raiſon loge ailleurs qu'en l'humaine figure. Dieu donc eſt reveſtu de l'humaine figure. *Ita eſt informatum & anticipatum mentibus noſtris , ut homini , quum de Deo cogitet , forma occurrat humana.* Pourtant diſoit plaifamment Xenophanes ; que ſi les animaux ſe forgent des dieux , comme il eſt vray-ſemblable qu'ils faſſent , ils les forgent certainement de meſme eux , & ſe glorifient comme nous. Car pourquoy ne dira un oyſeau ainſi : Toutes les pieces de l'univers me regardent : la terre me ſert à marcher , le ſoleil à m'eſclairer , les eſtoilles à m'inſpirer leurs influences : j'ay telle commodité des vents , telle des eaux : il n'eſt rien que cette voûte regarde ſi favorablement que moy : je ſuis le mignon de la nature ? Eſt-ce pas l'homme qui me

traite, qui me loge, qui me sert? C'est pour moy qu'il fait & semer & moudre: s'il me mange, aussi fait-il bien l'homme son compagnon: & si fay-je moy les vers qui le tuent & qui le mangent. Autant en diroit une grue, & plus magnifiquement encore pour la liberté de son vol, & la possession de cette belle & haute region. *Tam blanda conciliatrix, & tam sui est lena ipsa natura.* Or donc par ce même train, pour nous sont les destinées, pour nous le monde, il luit, il tonne pour nous: & le Createur, & les creatures, tout est pour nous. C'est le but & le point où vise l'université des choses. Regardez le registre que la philosophie a tenu deux mille ans & plus, des affaires celestes: les dieux n'ont agi, n'ont parlé que pour l'homme? elle ne leur attribué autre consultation & autre vacation. Les voila contre nous en guerre.

—— *domitosque Herculeæ manu
Telluris juvenes, unde periculum
Fulgens contremuit domus
Saturni veteris.*

Les voicy partisans de nos troubles, pour nous rendre la pareille de ce que tant de fois nous sommes partisans des leurs:

*Neptunus muros, magnoque emota tridenti
Fundamenta quatit, totamque à sedibus urbem*

Tant la nature est flatteusement courrière & conciliatrice de soy-même. *Ibid.*

Dieux contre les hommes en guerre.

Et la jeunesse née de la terre, que la main d'Hercule surmonta: dont le ciel, lumineuse demeure du vieil Saturne, trembla sous l'effroy du péril. *Her. l. 2.*

Dieux partisans des troubles des hommes.

Neptune ébranle icy de son trident effroyable, les

murs & les
fondemens tre-
buchans, & ar-
rache de com-
ble en fond la
cité de son fie-
ge : deçà l'un
flambante de
crauté, s'est
comme chef
des Grecs, fai-
sie de la porte
Scée. *Æn. 2.*

*Dieux estrangers
bannis par les
Cauniens à coups
de traits.*

*Puissances des
dieux retran-
chées selon nos-
tre nécessité.*

Icy son char,
icy furent ses
armes. *Æn. 1.*

O saint Apol-
lon, regnant au
vray nombril
du monde.
Cic. 5.

La Cecropide
Athenes adore
Pallas : Crete
Minoide, Dia-
ne : la terre
d'Hypsipile,
Vulcaïn : Spar-
te & la Pelopi-
de Mycene,
Junon : le chef
porte-pins de
Ménais, la fa-
ce de Faunus :
& Mars est ve-
nerable en Ita-
lie. *Ovid. fastor.*
l. 5.

*Eruit : hic Iuno Scæas savissima portas
Prima tenet.*

Les Cauniens, pour la jalousie de la domina-
tion de leurs Dieux propres, prennent armes
en dos, le jour de leur devotion, & vont
courant toute leur banlieue, frappant l'air par-
cy par-là, avec leurs glaives, pourchassant
ainsi à outrance, & bannissant les Dieux estran-
gers de leur territoire. Leurs puissances sont
retranchées selon nostre nécessité. Qui guerit les
chevaux, qui les hommes, qui la peste, qui
la teigne, qui la toux, qui une sorte de gale,
qui une autre : *Adeo minimis etiam rebus
prava religio inserit Deos* : qui fait naistre les
raisins, qui les eaux, qui a la charge de la
paillardise, qui de la marchandise : à chaque
race d'artisans, un Dieu : qui a sa Province
en Orient, son credit, qui en Ponent,

———— *hic illius arma,
Hic currus fuit.*

*O sancte Apollo, qui umbilicum certum terrarum
obtines !*

*Pallada Cecropidæ, Minoia Creta Dianam,
Vulcanum tellus Hypsipylæa colit.
Junonem Spartæ, Pelopejadesque Micenæ,
Pinigerum Fauni Mænalis ora caput,
Mars Latio venerandus.*

Qui n'a qu'un bourg & une famille en sa possession : qui loge seul, qui en compagnie, ou volontaire, ou nécessaire.

Iunctaque sunt magno templo nepotis avo.

Les temples du petit fils, sont joints à ceux du grand ayeul. *Ibid.*

Il en est de si chetifs & populaires : (car le nombre s'en monte jusques à trente-six mille) qu'il en faut entasser bien cinq ou six à produire un espic de bled, & en prennent leurs noms divers. Trois à une porte : celui de l'ais, celui du gond, celui du seuil. Quatre à un enfant, protecteur de son maillot, de son boire, de son manger, de son teter. Aucuns certains, aucuns incertains & douteux. Aucuns, qui n'entrent pas encore en Paradis.

Dieux chetifs & populaires.

*Quos quoniam cæli nondum dignamur honore,
Quas dedimus certè terras habitare sinamus.*

Dieux terrestres. Et puis que nous ne les daignons pas encore honorer de la demeure du ciel, permettons qu'ils habitent les terres, que nous leur avons eslargies. *Metam. l. 1.*

Il en est de Physiciens, de Poétiques, de civils. Aucuns, moyens entre la divine & humaine nature, mediateurs, entremeteurs de nous à Dieu. Adorez par un certain second ordre d'adoration, & diminutif : Infinis en tiltres & offices : les uns bons, les autres mauvais. Il en est de vieux & cassez, & en est de mortels. Car Chrysippus estimoit qu'en la dernière conflagration du monde, tous les Dieux auroient à finir, sauf Jupiter. L'homme forge mille

Dieux entremeteurs de nous à Dieu.

Dieux mortels.

plaisantes societez entre Dieu & luy. Est-il pas son compatriote ?

Crete berceau
de Jupiter.
Metam. 8.

Iovis incunabula Creten.

Voicy l'excuse que nous donnent, sur la consideration de ce sujet, Scevola grand Pontife, & Varron grand Theologien, en leurs temps :

Puis qu'il cherche une verite, qui estant cogneue luy donneroit la clef des champs : il faut croire que ce qui l'abuse luy est propre.
Civ. Dei c. 4.

Qu'il est besoin que le peuple ignore beaucoup de choses vrayes, & en croye beaucoup de faulxes. *Quam veritatem, qua liberetur, inquirat, credatur ei expedire quod fallitur.*

Les yeux humains ne peuvent appercevoir les choses que par les formes de leur cognoissance. Et ne nous souvient pas quel saut print le

Similitude.

misérable Phaëton, pour avoir voulu manier les resnes des chevaux de son pere, d'une main mortelle. Nostre esprit retombe en pareille profondeur, se dissipe & se froisse de mesme, par sa temerité. Si vous demandez à la Philosophie de quelle matiere est le Soleil, que vous re-

Nature que c'est, selon Zenon.

pondra-elle, sinon, de fer & de pierre, ou autre estoffe de son usage ? S'enquiert-on à Zenon, que c'est que nature ? Vn feu, dit-il, artiste, propre à engendrer, procedant reglement. Archimedes maistre de cette science, qui s'attribue la prescience sur toutes les autres en verité & certitude : le Soleil, dit-il, est un

*Geometrie, j'est-
qu'ou utile & ne-
cessaire.*

Dieu de fer enflammé. Voila pas une belle imagination produite de l'inevitable necessité des

demonstrations Geometriques ? Non pourtant si inévitable & utile , que Socrates n'ayt estimé , qu'il suffisoit d'en sçavoir , jusques à pouvoir arpenter la terre qu'on donnoit & recevoit : & que Polyænus , qui en avoit esté fameux & illustre Docteur , ne les ayt prises à mespris , comme pleines de fausseté & de vanité apparente , après qu'il eut gousté les doux fruits des jardins poltronesques d'Epicurus. Socrates en Xenophon sur ce propos d'Anaxagoras , estimé par l'antiquité , entendu au dessus de tous autres , es choses celestes & divines , dit qu'il se troubla le cerveau , comme font tous les hommes , qui perscrutent immoderément les cognoissances qui ne sont de leur appartenance. Sur ce qu'il faisoit le Soleil une pierre ardente , il ne s'advisoit pas , qu'une pierre ne luit point au feu , & , qui pis est , qu'elle s'y consume : En ce qu'il faisoit un , du Soleil & du feu ; que le feu ne noircit pas ceux qu'il regarde : que nous regardons fixement le feu : que le feu tué les plantes & les herbes. C'est à l'advis de Socrates , & au mien aussi , le plus sagement jugé du Ciel , que n'en juger point. Platon ayant à parler des demons au Timée : C'est entreprinse , dit-il , qui surpasse nostre portée : il en faut croire ces anciens , qui se sont dits engendrez d'eux. C'est contre raison de refuser foy aux enfans des Dieux , encore que leur dire

*Soleil selon
Anaxagoras ,
que d'est.*

ne soit estably par raisons necessaires, ny vray-
semblables : puis qu'ils nous respondent, de
parler de choses domestiques & familiares.
Voyons si nous avons quelque peu plus de
clarté en la cognoissance des choses humaines
& naturelles. N'est-ce pas une ridicule entre-
prinse, qu'à celles auxquelles par nostre propre
confession nostre Science ne peut atteindre,
nous allions forgeant un autre corps, & prestant
une forme fausse de nostre invention : comme
il se void au mouvement des planetes, auquel
d'autant que nostre esprit ne peut arriver, ny

Le timon est
d'or, d'or la
courbe surface
des rouës, &
le rang des
rayons est d'ar-
gent. *Met. 2.*

imaginer sa nature conduite, nous leur pres-
tons du nostre, des ressorts materiels, lourds
& corporels :

— *temo aureus, aurea summa*
Curvatura rotæ, radiorum argenteus ordo.

Le monde est
un palais, qui
surpasse toutes
choses en gran-
deur, environ-
né de 5 Zones
tonnantes d'un
haut son : par-
my lesquelles
un baudrier
diapré de dou-
ze signes raison-
neux d'estoi-
les, traverse en
biais : haut es-
levé dans les
cieux, il ouvre
sa carriere aux
coursiers du so-
leil & de la
lune. *Varro.*

Vous diriez que nous avons eu des cochers,
des charpentiers, & des peintres, qui sont allez
dresser là haut des engins à divers mouvemens,
& ranger les rouâges & entrelassemens des
corps celestes bigarrez en couleur, autour du
fuseau de la necessité, selon Platon.

Mundus domus est maxima rerum,
Quam quinque altitona fragmine zonæ
Cingunt, per quam linibus pictus bis sex signis,
Stellimicantibus, altus in obliquo æthere, Lunæ
Bigas acceptat.

Ce sont tous songes & fanatiques folies. Que ne plaist-il un jour à nature nous ouvrir son sein, & nous faire voir au propre, les moyens & la conduite de ses mouvemens, & y préparer nos yeux? O Dieu, quels abus, quels mescomptes nous trouverions en nostre pauvre Science! Je suis trompé, si elle tient une seule chose, droictement en son poinct: & m'en partiray d'icy plus ignorant toute autre chose, que mon ignorance. Ay-je pas veu en Platon ce divin mot: que nature n'est rien qu'une Poësie ænigmatique: comme, peut-être, qui diroit, une peinture voilée & tenebreuse, entreluisant d'une infinie varieté de faux jours à exercer nos conjectures. *Latent ista omnia crassis occultata & circumfusa tenebris: ut nulla acies humani ingenii tanta sit, quæ penetrare in cælum, terram intrare possit.* Et certes la Philosophie n'est qu'une Poësie sophistiquée: D'où tirent ces Autheurs anciens toutes leurs autoritez, que des Poëtes? Et les premiers furent Poëtes eux-mesmes, & la traicterent en leur art. Platon n'est qu'un Poëte descousu. Toutes les Sciences sur-humaines s'accoustrent du stile Poétique. Tout ainsi que les femmes employent des dents d'yvoire, où les leurs naturelles leur manquent; & au lieu de leur vray teint, en forgent un de quelque matiere estrangere: comme elles font des cuisses de drap & de feutre, & de

Nature chez Platon, que c'est.

Toutes ces choses nous sont occultes, estant couvertes & enveloppées d'espaisses tenebres: & nulle pointe d'esprit telle qu'elle puisse estre, ne scauroit penetrer le ciel, ny percer la terre. Acad. quest.

Philosophie, poësie sophistiquée.

Similitude.

l'embonpoint de coton : & au veu & sceu d'un chacun s'embellissent d'une beauté fausse & empruntée : ainsi fait la Science (& nostre droit mesme a , dit-on , des fictions legitimes sur lesquelles il fonde la verité de sa justice) elle nous donne en payement & en presuppotion , les choses qu'elle-mesme nous apprend estre inventées : car les epicycles , excentriques , concentriques , dequoy l'Astrologie s'aide à conduire le branle de ses estoiles , elle nous les donne pour le mieux qu'elle ait sceu inventer en ce sujet : comme aussi au reste , la Philosophie nous presente , non pas ce qui est , ou ce qu'elle croit , mais ce qu'elle forge ayant plus d'apparence & de gentillesse. Platon sur le discours de l'estat de nostre corps & de celuy des bestes : Que ce que nous avons dit , soit vray , nous en asseurerions , si nous avions sur cela confirmation d'un oracle. Seulement nous asseurons , que c'est le plus vray-semblablement , que nous ayons sceu dire. Ce n'est pas au Ciel seulement qu'elle envoie ses cordages , ses engins & ses rouës : considerons un peu ce qu'elle dit de nous-mesmes & de nostre contexture. Il n'y a pas plus de retrogradation , trepidation , accession , reculement , ravissement aux astres & corps celestes , qu'ils en ont forgé en ce pauvre petit corps humain. Vrayement ils ont eu par là , raison de l'appeller le petit monde ,

tant ils ont employé de pieces & de visages à le maçonner & bastir. Pour accommoder les mouvemens qu'ils voyent en l'homme , les diverses fonctions & facultez que nous sentons en nous , en combien de parties ont-ils divisé nostre ame ? en combien de sieges logée ? à combien d'ordres & d'estages ont-ils départy ce pauvre homme , outre les naturels & perceptibles ? & à combien d'offices & de vacations ? ils en font une chose publique imaginaire. C'est un sujet qu'ils tiennent & qu'ils manient : on leur laisse toute puissance de le descoudre , ranger , rassembler , & estoffer , chacun à sa fantaisie ; & si ne le possèdent pas encore. Non seulement en verité , mais en songe mesme , ils ne le peuvent regler , qu'il ne s'y trouve quelque cadence , ou quelque son , qui eschappe à leur architecture , toute enorme qu'elle est , & rapiecée de mille lopins faux & fantastiques. Et ce n'est pas raison de les excuser : Car aux peintres , quand ils peignent le Ciel , la terre , les mers , les monts , les isles escartées ; nous leur condonnons , qu'ils nous en rapportent seulement quelque marque legere : & comme de choses ignorées , nous contentons d'un tel quel ombrage & feint. Mais quand ils nous tirent apres le naturel , ou autre sujet qui nous est familier & connu , nous exigeons d'eux une parfaite & exacte representation des lineamens

*Homme appelle
petit monde , &
pourquoy.*

& des couleurs : & les mesprisons, s'ils y faillent.

*Thales admoni-
té par une garce
Milefienne, de
regarder à soy,
plustost qu'au
ciel.*

Je sçay bon gré à la garce Milefienne, qui voyant le Philosophe Thales s'amuser continuellement à la contemplation de la voute celeste, & tenir tousiours les yeux eslevez contre mont, luy mit en son passage quelque chose à le faire broncher : pour l'avertir qu'il seroit temps d'amuser son pensément aux choses qui estoient dans les nuës, quand il auroit pourveu à celles qui estoient à ses pieds. Elle luy conseilloit certes bien, de regarder plustost à soy qu'au Ciel : Car comme dit Democritus par la bouche de Cicero,

Quod est ante pedes, nemo spectat : cæli scrutantur plagas.

*On observe &
recherche les
regions du ciel,
& personne ne
void ce qui est
à ses pieds. De
Divin. 2.*

*Cognoissance des
choses presentes,
esloignées des
plus grandes phi-
losophies.*

Mais nostre condition porte, que la cognoissance de ce que nous avons entre mains, est aussi esloignée de nous, & aussi bien au dessus des nuës, que celle des astres : Comme dit Socrates en Platon, qu'à quiconque se mesle de la Philosophie, on peut faire le reproche que fait cette femme à Thales ; qu'il ne void rien de ce qui est devant luy. Car tout Philosophe ignore ce que fait son voisin : ouy & ce qu'il fait luy-mesme, & ignore ce qu'ils font tous deux, ou bestes, ou hommes. Ces gens icy, qui trouvent les raisons de Sebonde trop foibles, qui n'ignorent rien, qui gouvernent le Monde, qui sçavent tout :

*Quæ mare compescant causæ, quid temperet an-
num,
Stella sponte sua, jussæve vagentur & errant:
Quid præmat obscurum lunæ, quid præferat or-
bem,
Quid velit & possit rerum concordia discors.*

Quelles causes
refrenent la mer
qui regit & tem-
pere l'année, si
les astres errant
& roulent d'eux-
mêmes, ou par
le mouvement
d'autrui, qui
peut estreindre
& obscurcir la
lune, qui s'al-
lume son rond,
& quel but &
pouvoir a l'ac-
cord discordant
de toutes cho-
ses. *Hor. Epist.*
l. 1.

Cognoissance de
notre estre pro-
pre, difficile.

N'ont-ils pas quelquefois fondé parmy leurs Livres, les difficultez qui se presentent, à cognoistre leur estre propre? Nous voyons bien que le doigt se meut, & que le pied se meut, qu'aucunes parties se branlent d'elles-mêmes sans nostre congé, & que d'autres nous les agitions par nostre ordonnance, que certaine apprehension engendre la rougeur, certaine autre la palleur, telle imagination agit en la rate seulement, telle autre au cerveau, l'une nous cause le rire, l'autre le pleurer, telle autre transite & estonne tous nos sens, & arreste le mouvement de nos membres, à tel object l'estomach se souleve, à tel autre quelque partie plus basse. Mais comme une impression spirituelle fasse une telle faussee dans un sujet massif & solide, & la nature de la liaison & cousture de ces admirables ressorts, jamais homme ne l'a sceu : *Omnia incerta ratione & in naturæ majestæte abdita*, dit Pline : & S. Augustin, *Modus, quo corporibus adhærent spiritus, omnino mirus est, neque comprehendi*

De toutes ces choses la raison nous est inconnue, & cachée sous l'incompréhensible majesté de nature. *Plin. 2.*

Le moyen par lequel les esprits sont attachez au corps,

est du tout admirable, & ne peut estre compris par l'homme; cela neantmoins est l'homme mesme.
D. August.

Opinions des hommes, reçues pour creances anciennes, & pourquoy.

ab homine potest : & hoc ipse homo est. Et si ne le met-on pas pourtant en doute : car les opinions des hommes sont reçues à la suite des creances anciennes, par autorité & à credit, comme si c'estoit Religion & loy. On reçoit comme un jargon ce qui en est communement tenu : on reçoit cette vérité, avec tout son bastiment & attelage d'argumens & de preuves, comme un corps ferme & solide, qu'on n'embranle plus, qu'on ne juge plus. Au contraire, chacun à qui mieux mieux, va plastrant & confortant cette creance reçeuë de tout ce que peut sa raison, qui est un outil souple, contournable & accommodable à toute figure. Ainsi se remplit le Monde, & se confit en fadaïzes & en menfonges. Ce qui fait qu'on ne doute de guere de choses, c'est que les communes impressions on ne les essaye jamais, on n'en sonde point le pied où git la faute & la foiblesse, on ne debat que sur les branches : on ne demande pas si cela est vray, mais s'il a esté ainsi ou ainsi entendu. On ne demande pas si Galien a rien dit qui vaille : mais s'il a dit ainsi, ou autrement. Vrayement c'estoit bien raison que cette bride & contrainte de la liberté de nos jugemens, & cette tyrannie de nos creances, s'estendist jusques aux escoles & aux arts. Le Dieu de la Science Scholastique, c'est Aristote : c'est religion de debattre de ses ordon-

Aristote, dieu de la science scholastique.

nances , comme de celles de Lycurgus à Sparte. Sa doctrine nous sert de loy magistrale : qui est à l'aventure autant fausse qu'une autre. Je ne sçay pas pourquoy je n'acceptasse autant volontiers ou les idées de Platon , ou les atomes d'Epicurus , ou le plein & le vuide de Leucippus & Democritus , ou l'eau de Thales , ou l'innité de nature d'Anaximander , ou l'air de Diogenes , ou les nombres & symmetrie de Pythagoras , ou l'infiny de Parmenides , ou l'un de Musæus , ou l'eau & le feu d'Apollodorus , ou les parties similaires d'Anaxagoras , ou la discorde & amitié d'Empedocles , ou le feu d'Heraclitus , ou toute autre opinion ; (de cette confusion infinie d'avis & de sentences , que produit cette belle raison humaine par sa certitude & clair-voyance , en tout ce dequoy elle se mefle) que je feroiy l'opinion d'Aristote , sur ce sujet des principes des choses naturelles : Lesquels principes il bastit de trois pieces , matiere , forme , & privation. Et qu'est-il plus vain que de faire l'inanité mesme , cause de la production des choses ? La privation c'est une negative : de quelle humeur en a-il pu faire la cause & origine des choses qui sont ? Cela toutefois ne s'oseroit s'esbranler que pour l'exercice de la Logique. On n'y debat rien pour le mettre en doute , mais pour defendre l'Autheur de l'escole des objections estrangeres : son au-

Opinions diverses , sur le sujet des principes naturels.

Principes des choses naturelles , selon Aristote.

thorité c'est le but , au delà duquel il n'est pas permis de s'enquerir. Il est bien aisé sur des fondemens avoués, de bastir ce qu'on veut ; car selon la loy & ordonnance de ce commencement , le reste des pieces du bastiment se conduit aisément, sans se démentir. Par cette voye nous trouvons nostre raison bien fondée , & discourons à boule-vuë : Car nos maistres pre-occupent & gagnent avant-main, autant de lieu en nostre creance, qu'il leur en faut pour conclurre apres ce qu'ils veulent ; à la mode des Geometriens par leurs demandes avouées : le consentement & approbations que nous leur prestons, leur donnant dequoy nous traifner à gauche & à dextre, & nous piroüetter à leur volonté. Quiconque est creu de ses presuppositions , il est nostre maistre & nostre Dieu : il prendra le plan de ses fondemens si ample & si aisé, que par iceux il nous pourra monter , s'il veut , jusques aux nuées. En cette pratique & negociation de Science , nous avons pris pour argent comptant le mot de Pythagoras , que chaque expert doit estre creu en son art. Le Dialecticien se rapporte au Grammairien de la signification des mots : le Rhetoricien emprunte du Dialecticien les lieux des argumens : le Poëte , du Musicien les mesures : le Geometrien , de l'Arithmeticien les proportions : les Methaphysiciens

Les experts doivent estre creus, chacun en leur art.

prennent pour fondement les conjectures de la Physique. Car chaque Science a ses principes presuppofez , par où le jugement humain est bridé de toutes parts. Si vous venez à choquer cette barriere , en laquelle git la principale erreur , ils ont incontinent cette sentence en la bouche , qu'il ne faut pas débattre contre ceux qui nient les principes. Or n'y peut-il avoir de principes pour les hommes , si la divinité ne les leur a revelez : de tout le demeurant , & le commencement , & le milieu & la fin , ce n'est que songe & fumée. A ceux qui combattent par presupposition , il leur faut presupposer au contraire , le mesme axiome dequoy on debat. Car toute presupposition humaine , & toute enonciation a autant d'autorité que l'autre , si la raison n'en fait la difference. Ainsi il les faut toutes mettre à la balance : & premierement les generales , & celles qui nous tyrannisent. La persuasion de la certitude , est un certain tesmoignage de folie & d'incertitude extrême. Et n'est point de plus folles gens , ny moins Philosophes , que les Philodoxes de Platon. Il faut sçavoir si le feu est chaud , si la neige est blanche , s'il n'y a rien de dur ou de mol en nostre congnoissance. Et quant à ces responfes , dequoy il se fait des contes anciens : comme à celuy qui mettoit en doute la chaleur , à qui on dit qu'il se jettast

Persuasion de la certitude , que c'est.

dans le feu : à celuy qui nioit la froideur de la glace , qu'il s'en mist dans le sein : elles sont tres - indignes de la profession philosophique. S'ils nous eussent laissé en nostre estat naturel , recevans les apparences estrangeres selon qu'elles se presentent à nous par nos sens ; & nous eussent laissé aller apres nos appetits simples , & reglez par la condition de nostre naissance , ils auroient raison de parler ainsi : Mais c'est d'eux que nous avons appris de nous rendre juges du Monde : c'est d'eux que nous tenons cette fantaisie ; que la raison humaine est contrerolleuse generale de tout ce qui est au dehors & au dedans de la voute celeste , qui embrasse tout , qui peut tout : par le moyen de laquelle tout se sçait & cognoist. Cette réponse seroit bonne parmy les Canibales , qui jouyssent l'heur d'une longue vie tranquille & paisible , sans les preceptes d'Aristote , & sans la cognoissance du nom de la Physique. Cette réponse vaudroit mieux à l'aventure , & auroit plus de fermeté , que toutes celles qu'ils emprunteront de leur raison & de leur invention. De cette-cy seroient capables avec nous , tous les animaux , & tout ce ou le commandement est encor pur & simple de la loy naturelle : mais eux ils y ont renoncé. Il ne faut pas qu'ils me dient , il est vray , car vous le voyez & sentez ainsi :

Raison humaine, contrerolleuse generale du monde.

il faut qu'ils me dient, si ce que je pense sentir, je le sens pourtant en effet : & si je le sens, qu'ils me dient apres pourquoy je le sens, & comment, & quoy : qu'ils me dient le nom, l'origine, les tenans & aboutissans de la chaleur, du froid, les qualitez de celuy qui agit, & de celuy qui souffre : ou qu'ils me quittent leur profession, qui est de ne recevoir ny approuver rien, que par la voye de la raison : c'est leur touche à toutes sortes d'essais. Mais certes c'est une touche pleine de *Raison, touche pleine de foiblesse & de fautes.* fausseté, d'erreur, de foiblesse & de faillance. Par où la voulons-nous mieux esprouver que par elle-mesme ? s'il ne la faut croire parlant de foy, à peine sera-elle propre à juger des choses estrangeres : si elle cognoist quelque chose, au moins sera-ce son estre & son domicile. Elle est en l'ame, & partie, ou effect d'icelle : Car la vraye raison & essentielle, *Raison vraye où a son giste.* de qui nous desrobons le nom à fausses enseignes, elle loge dans le sein de Dieu, c'est là son giste & sa retraite, c'est de là d'où elle part, quand il plaist à Dieu nous en faire voir quelque rayon : comme Pallas faillit de la teste de son pere pour se communiquer au monde. Or voyons ce que l'humaine raison nous a appris de foy & de l'ame : non de *Ame des corps celestes.* l'ame en general, de laquelle quasi toute la philosophie rend les corps celestes & les premiers

*Ame des choses
inanimées.*

On ignore
quelle est la na-
ture de l'ame: si
elle naît avec
l'homme, ou si
elle s'insinue en
son corps à la
naissance, &
meurt avec luy
dissipée par la
mort, allant vi-
siter les tene-
bres & les vas-
tes caveaux de
l'Orque ou
bien si par le
vouloir des
dieux, elle s'in-
gère & s'inspire
dans le corps
des bestes. *Luc.*
l. 1.

*Ame née à
l'homme.*

*Ame de l'homme,
que c'est, selon
les philosophes.*

Il vomit son
ame sanglante.
Æneid. 9.

Leur vigueur
est ignée, &
leur source ce-
leste. *Æn. 6.*

corps participans : ny de celle que Thales attri-
buoit aux choses mesmes qu'on tient inani-
mées, convié par la consideration de l'aimant:
mais de celle qui nous appartient, que nous
devons mieus cognoistre.

*Ignoratur enim quæ sit natura animæ,
Nata sit, an contrà nascentibus insinuetur,
Et simul intereat nobiscum morte dirempta,
An tenebras orci visat, vastasque lacunas,
An pecudes alias divinitus insinuet se.*

A Crates & Dicæarchus, qu'il n'y en avoit
du tout point, mais que le corps s'ésbranloit
ainsi d'un mouvement naturel : Platon, que
c'estoit une substance se mouvant de foy-
mesme : à Thales, une nature sans repos : à
Asclepiades, une exercitation des sens : à He-
fiodus & Anaximander, chose composée de
terre & d'eau : à Parmenides, de terre & de
feu : à Empedocles, de sang :

Sanguineam vomit ille animam:

à Possidonius, Cleanthes & Galien, une cha-
leur ou complexion chaudeuse.

Ignæus est ollis vigor, & cælestis origo?

à Hippocrates, un esprit espandu par le corps :
à Varro, un air receu par la bouche, eschauffé
au poulmon, attrempé au cœur, & espandu

par tout le corps : à Zeno , la quint'essence des quatre elemens : à Heraclides Ponticus , la lumiere : à Xenocrates , & aux Egyptiens , un nombre mobile : aux Chaldées une vertu sans forme determinée.

—— *habitus quemdam vitalem corporis esse ,
Harmoniam Græci quam dicunt.*

C'est une habitude vitale de nostre corps , que les Grecs appellent harmonie. *Luc. i. 3.*

N'oublions pas Aristote , ce qui naturellement fait mouvoir le corps , qu'il nomme entelechie : d'une autant froide invention que nulle autre : car il ne parle ny de l'essence , ny de l'origine , ny de la nature de l'ame , mais en remarque seulement l'effet. Lactance , Senèque , & la meilleure part entre les dogmatistes , ont confessé que c'estoit chose qu'ils n'entendoient pas. Et apres tout ce denombrement d'opinions , *Harum sententiarum quæ vera sit , Deus aliquis viderit* , dit Cicero. Je connoy par moy , dit Sainct Bernard , combien Dieu est incomprehensible , puis que les pieces de mon estre propre , je ne les puis comprendre. Heraclitus , qui tenoit tout estre plein d'ames & de demons , maintenoit pourtant , qu'on ne pouvoit aller si avant vers la cognoissance de l'ame , qu'on y peust arriver , tant son essence estoit profonde. Il n'y a pas moins de dissention , ny de debat à la loger.

Entelechie d'Aristote.

Et de toutes ces sentences , quelque Dieu pourra juger quelle est la vraye. *Cic.*

Cognoissance de l'ame , difficile.

Ame, en quelle partie de nous, a son logis. Hippocrates & Hierophilus la mettent au ventricule du cerveau : Democritus & Aristote, par tout le corps :

Comme on dit ordinairement, la bonne santé du corps : bien qu'elle ne soit aucune partie du corps sain. *Lucret. 3.*

Vt bona saxe valetudo cum dicitur esse Corporis, & non est tamen hac pars ullæ valentis.

Epicurus, en l'estomach :

Car la peur & l'effroy tressail-
lent & s'escar-
mouchent en
cette partie, &
la joye nous
flatte molle-
ment à l'entour
d'elle-mesme.
Luc. 3.

Sang des bestes, defendu par Moïse, & pourquoy.

*Hic exultat enim pavor ac metus, hæc loca circum
Lætitia mulcent.*

Il ne faut pas
mesmes s'en-
querir de quel-
le figure est l'a-
me, ny quel
lieu elle habi-
te. *Thuse. 1.*

Les Stoïciens, autour & dedans le cœur : Erasistratus, joignant la membrane de l'Epicrane : Empedocles, au sang : comme aussi Moïse, qui fut la cause pourquoy il defendit de manger le sang des bestes, auquel leur ame est jointe : Galien a pensé que chaque partie du corps ait son ame : Strato l'a logée entre les deux sourcils : *Qua facie quidem sit animus, aut ubi habitat, ne quærendum quidem est*, dit Cicero. Je laisse volontiers à cet homme les mots propres : Iroy-je à l'éloquence alterer son parler ? Joint qu'il y a peu d'acquest à desrober la matiere de ses inventions. Elles sont & peu frequentes, & peu roides, & peu ignorées. Mais la raison pourquoy Chrysippus l'argumente autour du cœur, comme les autres de sa secte, n'est pas pour estre oubliée :

Ame autour du cœur, selon Chrysippus.

C'est parce, dit-il, que quand nous voulons assurer quelque chose, nous mettons la main sur l'estomach : & quand nous voulons prononcer, *εγω*, qui signifie moy, nous baïssons vers l'estomach la machouïere d'enbas. Ce lieu ne se doit passer, sans remarquer la vanité d'un si grand personnage : Car outre ce que ces considerations sont d'elles-mêmes infiniment legeres, la dernière ne preuve qu'aux Grecs qu'ils ayent l'ame en cet endroit-là. Il n'est jugement humain, si tendu qu'il ne sommeille par fois. Que craignons-nous à dire. Voila les Stoïciens peres de l'humaine prudence, qui trouvent, que l'ame d'un homme accablé sous une ruine, traine & ahanne longtemps à sortir, ne se pouvant démescier de la charge, comme une souris prise à la trapelle. Aucuns tiennent que le monde fut fait pour donner corps par punition, aux esprits décheus par leur faute, de la pureté en quoy ils avoient esté créés : la première creation n'ayant esté qu'incorporelle : Et que selon qu'ils se sont plus ou moins esloignez de leur spiritualité, on les incorpore plus & moins alaigrement ou lourdement. De là vient la variété de tant de matiere créée. Mais l'esprit, qui fut pour sa peine investi du corps du Soleil, devoit avoir une mesure d'alteration bien rare & particuliere. Les extre-

*Monde, peut-
quoy créé, selon
aucuns.*

en éblouissement. Comme dit Plutarque de la teste des Histoires ; qu'à la mode des chartes , l'orée des terres congnuës , est saisie de marrests , forests profondes , deserts & lieux inhabitables. Voila pourquoy les plus grossieres & pueriles ravasseries , se trouvent plus en ceux qui traittent les choses plus hautes & plus avant : s'abyssmans en leur curiosité & presomption. La fin & le commencement de Science , se tiennent en pareille bestise. Voyez prendre à mont l'effor à Platon en ses nuages Poëtiques : Voyez chez luy le jargon des Dieux. Mais à quoy songeoit-il , quand il definit l'homme , un animal à deux pieds , sans plume : fournissant à ceux qui avoient envie de se moquer de luy , une plaisante occasion ? car ayans plumé un chapon vif , ils alloient le nommant l'homme de Platon. Et quoy les Epicuriens , de quelle simplicité estoient-ils allez premierement imaginer , que leurs atomes , qu'ils disoient estre des corps ayans quelque pesanteur , & un mouvement naturel contre-bas , eussent basti le Monde : jusques à ce qu'ils fussent avisez par leurs adversaires , que par cette description , il n'estoit pas possible qu'ils se joignissent & se prissent l'un à l'autre , leur cheute estant ainsi droite & perpendiculaire , & engendrant par tout des lignes paralleles ? Parquoy il fut force , qu'ils y adjoustassent

*L'homme ridicu-
lement desiruy par
Platon.*

*Atomes des Epi-
curiens , quels.*

adjoustaſſent depuis un mouvement de coſté , fortuit : & qu'ils fourniſſent encore à leurs atomes , des queſies courbes & crochuës , pour les rendre aptes à ſ'attacher & ſe cou- dre. Et lors meſme , ceux qui les pourſui- vent de cette autre conſideration , les mettent- ils pas derechef en peine ? Si les Atomes ont par ſort formé tant de ſortes de figures , pour- quoy ne ſe ſont-ils jamais rencontrez à faire une maiſon & un ſoulier ? Pourquoi de meſ- me ne croid-on , qu'un nombre infiny de let- tres Grecques verſées emmy la place , ſeroient pour arriver à la contexture de l'Iliade ? Ce qui eſt capable de raiſon , dit Zenon , eſt meil- leur , que ce qui n'en eſt point capable : Il n'eſt rien meilleur que le Monde : Il eſt donc capa- ble de raiſon. Cotta par cette meſme argu- mentation fait le monde Mathematicien : Et le fait Muſicien & Organifte , par cette autre argumentation auſſi de Zenon : Le tout eſt plus que la partie : Nous ſommes capables de ſageſſe , & ſommes parties du Monde : Il eſt donc ſage. Il ſe void infinis pareils exemples , non d'argumens faux ſeulement , mais inep- tes , ne ſe tenans point , & accuſans leurs Au- theurs non tant d'ignorance que d'impruden- ce , és reproches que les Philoſophes ſe font les uns aux autres , ſur les diſſentions de leurs opinions & de leurs ſectes. Qui ſagotteroit

suffisamment un amas des asneries de l'humaine sapience, il diroit merveilles. J'en assemble volontiers, comme une monstre, par quelque biais non moins utile que les instructions plus moderées. Jugeons par là ce que nous avons à estimer de l'homme, de son sens & de sa raison; puis qu'en ces grands personnages, & qui ont porté si haut l'humaine suffisance, il s'y trouve des défauts si apparens & si grossiers. Moy j'ayme mieux croire qu'ils ont traité la Science casuellement, ainsi qu'un jouët à toutes mains; & se sont esbatus de la raison, comme d'un instrument vain & frivole, mettant en avant toutes sortes d'inventions & de fantaisies, tantost plus tendues, tantost plus lasches. Ce mesme Platon, qui definit l'homme comme une poulle, dit ailleurs apres Socrates; qu'il ne sçait à la verité que c'est que l'homme, & que c'est l'une des pieces du Monde d'autant difficile cognoissance. Par cette varieté & instabilité d'opinions, ils nous menent comme par la main tacitement à cette resolution de leur irresolution. Ils font profession de ne presenter pas tousiours leurs advis à visage descouvert & apparent: ils l'ont caché tantost sous des ombres fabuleux de la Poésie, tantost sous quelque autre masque: Car nostre imperfection porte encores cela; que la viande crüe n'est

*Science traitée
des philosophes,
comme un jouët
à toutes mains.*

pas toujours propre à nostre estomach : il la faut affecher , alterer & corrompre : Ils font de mesme : ils obscurcissent par fois leurs naïves opinions & jugemens , & les falsifient pour s'accommoder à l'usage publique. Ils ne veulent pas faire profession expresse d'ignorance , & de l'imbecilité de la raison humaine , pour ne faire peur aux enfans : Mais ils nous la descouvrent assez sous l'apparence d'une Science trouble & inconstante. Je conseillois en Italie à quelqu'un qui estoit en peine de parler Italien , que pourveu qu'il ne cherchast qu'à se faire entendre , sans y vouloir autrement exceller , qu'il employast seulement les premiers mots qui luy viendroient à la bouche , Latins , François , Espagnols , ou Gascons , & qu'en y adjoûtant la terminaison Italienne , il ne faudroit jâmais à rencontrer quelque idiome du pays , ou Toscan , ou Romain , ou Vénitien , ou Piemontois , ou Neapolitain , & de se joindre à quelqu'une de tant de formes.

Je dis de mesme de la Philosophie : elle a tant de visages & de variété , & a tant dit , que tous nos songes & resveries s'y trouvent.

L'humaine fantaisie ne peut rien concevoir en bien , & en mal qui n'y soit :

Nil tam absurdè dici potest, quod non dicatur ab aliquo philosophorum. Et j'en laisse plus li-

*Philosophie ,
pleine de variété
& de resverie.*

*Il n'est rien tant
absurde, qui ne
se dise par quel-
qu'un des philo-
sophes. Div. 2.*

brement aller mes caprices en public : d'autant que bien qu'ils soient nez chez moy , & sans patron , je sçay qu'ils trouveront leur relation à quelque humeur ancienne , & ne faudra quelqu'un de dire : Voilà d'où il le print. Mes mœurs sont naturelles , je n'ay point appellé à les bastir , le secours d'aucune discipline : Mais toutes imbecilles qu'elles sont , quand l'envie m'a prins de les reciter , & que pour les faire sortir en public , un peu plus decemment , je me suis mis en devoir de les assister & de discours , & d'exemples ; ç'a esté merveille à moy-mesme de les rencontrer par cas d'aventure , conformes à tant d'exemples & discours philosophiques. De quel regiment estoit ma vie , je ne l'ay appris qu'apres qu'elle est exploitée & employée. Nouvelle figure : Vn Philosophe impremedité & fortuit. Pour revenir à nostre ame , ce que Platon a mis la raison au cerveau , l'ire au cœur , & la cupidité au foye , il est vray-semblable que ç'a esté plustost une interpretation des mouvemens de l'ame , qu'une division & separation qu'il en ait voulu faire , comme d'un corps en plusieurs membres. Et la plus vray-semblable de leurs opinions est ; que c'est toujours une ame , qui par sa faculté ratiocinane , se souvient , comprend , juge , desire & exerce toutes ses autres operations par divers

Similitude.

instrumens du corps , comme le nocher gouverne son navire selon l'experience qu'il en a , ores tendant ou lâchant une corde , ores haussant l'atenne , ou remuant l'aviron , par une seule puissance conduisant divers effects : Et qu'elle loge au cerveau : ce qui appert de ce que les blessures & accidens qui touchent cette partie , offensent incontinent les facultez de l'ame : de là il n'est pas inconvenient qu'elle s'escoule par le reste du corps.

—— *medium non deserit unquam*
Cæli phæbus iter : radiis tamen omnia lustrat.

comme le Soleil espend du Ciel en hors sa lumiere & ses puissances , & en remplit le Monde.

Cætera pars animæ per totum diffusa corpus
Paret , & ad numen mentis nomenque movetur.

Aucuns ont dit , qu'il y avoit une ame generale , comme un grand corps , duquel toutes les ames particulieres estoient extraites , & s'y en retournoient , se remessant tousiours à cette matiere universelle :

—— *Deum namque ire per omnes*
Terrasque tractusque maris , cælumque profundum :
Hinc pecudes , armenta , viros , genus omne ferarum ,

Raison logée au cerveau , par Platon.

La trace du soleil ne s'escarte jamais du centre des cieux : & neantmoins , il esclaire & redore tout le monde de ses rayons. *Claud.*

Similitude.

Le reste de l'ame dispersé par tout le corps , obeit & se meut sous le nom & la celeste majesté de la raison. *Lucr.*

Ame generale , de laquelle les ames particulieres sont extraites.

Que Dieu s'espandist par tout , dans les terres , dans les regions des mers , & dans le ciel profond : que les menus troupeaux , les grands troupeaux , & les hommes , fussent naisans en sa substance , les ames primes & subtiles : & derechef les luy resignoient tou-

tes, revolantes
à luy apres estre
destiées des
corps, sans que
la mort eust au-
cun lieu aupres
d'elles. Georg.

4.

Ames, d'où,
quand, & par
qui produites.

La vertu de ton
pere s'est es-
coulée en toy :
les braves sont
engendrez des
braves & d's
vaillans Hor. 4

Ressemblance
des enfis aux pe-
res, d'où causée.

Enfin pour-
quoy se com-
munique la fu-
rie aux lions,
par l'acre &
fier germe de
leurs peres ?
pourquoy se
provigne dera-
ce la fraude
aux regards ?
la foudre aux
cerfs, tous leurs
membres trem-
blans d'effroy,
côme ceux des
genereux ? si ce
n'est qu'un cer-
tain instinct de
l'ame croisse
de mesme pro-
grez avec le
corps, estans
sous deux issus
de mesme raci-
ne ? Lucr. 3.

*Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas,
Scilicet huc reddi deinde, ac resoluta referri
Omnia : nec morti esse, locum :*

d'autres, qu'elles ne faisoient que s'y rejoin-
dre & rattacher : d'autres, qu'elles estoient
produites de la substance divine : d'autres,
par les Anges, de feu & d'air. Aucuns, de
toute ancienneté : aucuns, sur l'heure mesme
du besoin. Aucuns les font descendre du rond
de la Lune, & y retourner. Le commun des
anciens croyoit, qu'elles sont engendrées de
pere en fils, d'une pareille maniere & produc-
tion que toutes autres choses naturelles : ar-
gumentans cela par la ressemblance des en-
fans aux peres,

*Instillata patris virtus tibi :
Fortes creantur fortibus & bonis :*

& de ce qu'on void escouler des peres aux
enfans, non seulement les marques du corps,
mais encore une ressemblance d'humeurs, de
complexions, & inclinations de l'ame.

*Denique cur acrum violentia triste leonum
Seminum sequitur dolus vulpibus, & fuga cervis
A patribus datur, & patrius pavor incitat artus ;
Si non certa suo quia semine seminioque,
Vis animi pariter crescit cum corpore toto ?*

que là dessus se fonde la justice divine , punissant aux enfans la faute des peres : d'autant que la contagion des vices paternels est aucunement empreinte en l'ame des enfans , & que le defreglement de leur volonté les touche. D'avantage , que si les ames venoient d'ailleurs que d'une suite naturelle , & qu'elles eussent esté quelque autre chose hors du corps , elles auroient recordation de leur estre premier , attendu les naturelles facultez qui luy sont propres , de discourir , raisonner , & se souvenir.

——— *si in corpus nascentibus insinuat ,
Cur super ante actum ætatem meminisse nequimus ,
Nec vestigia gestarum rerum ulla tenemus ?*

Car pour faire valoir la condition de nos ames , comme nous voulons ; il les faut presupposer toutes sçavantes , lors qu'elles sont en leur simplicité & pureté naturelle. Par ainsi elles eussent esté telles , estans exemptes de la prison corporelle , ainsi bien avant que d'y entrer , comme nous esperons qu'elles seront apres qu'elles en seront sorties. Et de ce sçavoir , il faudroit qu'elles se ressouvinsent encore estans au corps , comme disoit Platon , que ce que nous apprenions , n'estoit qu'un ressouvenir de ce que nous avions sçeu , chose que chacun par experience peut maintenir estre

Si l'ame s'insinué dans les corps en naissant , pourquoy ne peut-elle avoir souvenance de son aage passé , ny ne retient nuls vestiges des choses faites pendant sa course ? *Ibid.*

Ames presupposées , toutes sçavantes en leur pureté naturelle.

Ressouvenance établie par Platon.

fausse. En premier lieu, d'autant qu'il ne nous ressouvient justement que de ce qu'on nous apprend : & que si la memoire faisoit purement son office, au moins nous suggereroit-elle quelque traitt' outre l'apprentissage. Secondement ce qu'elle sçavoit estant en sa pureté, c'estoit une vraye science, cognoissant les choses comme elles sont, par sa divine intelligence : là où icy on luy fait recevoir le mensonge & le vice, si on l'en instruit : en quoy elle ne peut employer sa reminiscence, cette image & conception n'ayant jamais logé en elle. De dire que la prison corporelle estrouffe de maniere ses facultez naïves, qu'elles y sont toutes esteintes : cela est premierement contraire à cette autre creance, de recognoistre ses forces si grandes, & les operations que les hommes en sentent en cette vie, si admirables, que d'en avoir conclu cette divinité & eternité passée, & l'immortalité à venir :

Forces & effects
de l'ame, admi-
rables.

Si la faculté de
l'ame est telle-
ment alterée,
qu'elle ait lais-
sé couler la me-
moire de tout
ce qu'elle a fait :
je trouve qu'elle
ne s'escarte
pas loin de la
mort. Luc. 3.

¹ *Nam si tantopere est animi mutata potestas,
Omnis ut actarum exciderit retinentia rerum,
Non ut opinor ea ab letho jam longior errat.*

En outre, c'est icy chez nous, & non ailleurs, que doivent estre considerées les forces & les effects de l'ame : tout le reste de ses perfections luy est vain & inutile : c'est de l'estat present

que doit estre payée & recognuë toute son immortalité, & de la vie de l'homme, qu'elle est comptable seulement : ce seroit injustice de luy avoir retranché ses moyens & ses puissances, de l'avoir defarmée, pour, du temps de sa captivité & de sa prison, de sa foiblesse & maladie, du temps où elle auroit esté forcée & contrainte, tirer le jugement & une condamnation de durée infinie & perpetuelle : & de s'arrester à la consideration d'un temps si court, qui est à l'adventure d'une ou de deux heures, ou au pis aller, d'un siecle (qui n'ont non plus de proportion à l'infinité qu'un instant) pour de ce moment d'intervalle, ordonner & establir definitivement de tout son estre. Ce seroit une disproportion inique aussi, de tirer une recompense eternelle en consequence d'une si courte vie. Platon pour se sauver de cet inconvenient, veut que les payemens futurs se limitent à la durée de cent ans, relativement à l'humaine durée : & des nostres assez leur ont donné bornes temporelles. Partant ils jugoient que sa generation suivoit la commune condition des choses humaines : comme aussi sa vie, par l'opinion d'Epicurus & de Democritus, qui a esté la plus receue, suivant ces belles apparences. Qu'on la voyoit naistre, à mesme que le corps en estoit capable ; on voyoit eslever ses forces, comme les corpo-

Recompense future des ames, quelle, selon Platon.

Generation & vie des ames, selon Democritus, quelle.

394 ESSAIS DE MONTAIGNE.

nelles, on y recognoissoit la foiblesse de son enfance, & avec le temps sa vigueur & sa maturité : & puis sa declination & sa vieillesse, & enfin sa decrepitude :

Nous sentons creuer & croître l'ame avec le corps, & vieillir pareillement avec luy. *Ibid.*

Ames capables de diverses passions accordées.

*gigni pariter cum corpore, & unâ
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem.*

Ils l'appercevoient capable de diverses passions, & agitée de plusieurs mouvemens penibles, d'où elle tomboit en lassitude & en douleur, capable d'alteration & de changement, d'allegresse, d'assoupissement & de langueur, sujette à ses maladies & aux offenses, comme

l'estomach ou le pied :

Nous appercevons qu'on guerit une ame, cōme un corps malade, & qu'une medecine la peut flechir & domter. *Ibid.*

*— mentem sanari, corpus ut ægrum
Cernimus, & flechi medicina posse videmus :*

esblouye & troublée par la force du vin : desmuë de son assiette, par les vapeurs d'une fievre chaude : endormie par l'application d'aucuns medicamens, & reveillée par d'autres.

Il est force que la nature de l'entendement soit corporelle, puis qu'il patit aux traits & aux coups que le corps luy decoche. *Lucr. 3.*

*— corpoream naturam animi esse necesse est,
Corporeis quoniam telis icluque laborat.*

Ames les plus fortes, renversées par la seule contagion d'un chien enragé.

On luy voyoit estonner & renverser toutes ses facultez par la seule morsure d'un chien malade, & n'y avoir nulle si grande fermeté de discours, nulle suffisance, nulle vertu, nulle

resolution philosophique , nulle contention de ses forces , qui la peust exempter de la subjection de ces accidens : la salive d'un chetif mastin versée sur la main de Socrates , secouer toute sa sagesse & toutes ses grandes & si réglées imaginations , les aneantir de maniere , qu'il ne restast aucune trace de sa connoissance premiere :

———— *vis animæ*
Conturbatur. & divisa seorsum
Disiectatur eodem illo distracta veneno.

Et ce venin ne trouver non plus de resistance en cette ame , qu'en celle d'un enfant de quatre ans : venin capable de faire devenir toute la philosophie , si elle estoit incarnée , furieuse & insensée : de sorte que Caton , qui tordoit le col à la mort mesme & à la fortune , ne pût souffrir la vue d'un miroir , ou de l'eau , accablé d'espouvantement & d'effroy , quand il seroit tombé par la contagion d'un chien enragé , en la maladie que les medecins nomment Hydrofobie.

———— *vis morbi distracta per artus*
Turbat agens animam , spumantes aquare salso
Ventorum ut validis ferveſcunt viribus undæ.

Or quant à ce point , la philosophie a bien armé l'homme pour la souffrance de tous autres

Le discours de nostre ame se trouble : il est emporté de son giste d'une vive secousse , & jetté dehors à l'abandon par la rigueur du mesme venin.
Ibid.

Hydrofobie des chiens enragés.
 Le venin de ce mal , qui rosse s'esparpillant par les membres , confond l'ame esgarée : & l'agit comme on void en la mer bouillir les escumeuses ondes , sous les roides saécades des vents, *Ibid.*

accidens, ou de patience, ou si elle couste trop à trouver, d'une defaite infaillible, en se desrobant tout à fait du sentiment : mais ce sont moyens qui servent à une ame estant à soy, & en ses forces, capable de discours & de deliberation : non pas à cét inconvenient, où chez un philosophe une ame devient l'ame d'un fol, troublée, renversée & perdue. Ce que plusieurs occasions produisent comme une agitation trop vehemente, que, par quelque forte passion, l'ame peut engendrer en soy-mesme : ou une blessure en certain endroit de la personne, ou une exhalation de l'estomach,

L'entendement erre souventes-fois, & se disloque, extravague & resve parmy les maux du corps : & par fois encore estant assommé sous le faix d'une pesante lethargie, il incline le chef & ferme l'œil : engourdy dans le profondimense d'un sommeil eternal. *Ibid.*

nous jettant à un esblouissement & tournoyement de teste :

— *morbis in corporis avius errat*

Sæpe animus, dementit enim, deliraque fatur,

Interdumque gravi lethargo fertur in altum

Æternumque soporem, oculis nutuque cadenti.

Les philosophes n'ont, ce me semble, guere touché cette corde, non plus qu'une autre de pareille importance. Ils ont ce dilemme toujours en la bouche, pour consoler nostre mortelle condition : ou l'ame est mortelle, ou immortelle. si mortelle, elle fera sans peine : si immortelle, elle ira en amendant. Ils ne touchent jamais l'autre branche : Quoy, si elle va en empirant ? Et laissent aux poëtes les

menaces des peines futures : mais par là ils se donnent un beau jeu. Ce sont deux omissions qui s'offrent à moy souvent en leurs discours.

Je reviens à la première : cette ame perd l'usage du souverain bien stoïque , si constant & si ferme. Il faut que nostre belle sagesse se rende en cet endroit , & quitte les armes. Au demeurant , ils considéroient aussi par la vanité de l'humaine raison , que le mélange & société de deux pieces si diverses , comme est le mortel & l'immortel , est unimaginable :

*Quippe etenim mortale aeterno jungere , & unâ
Consentire putare , & fungi mutua posse ,
Desipere est. Quid enim diversius esse putandum est ,
Aut magis inter se disjunctum discrepitarisque ,
Quàm mortale quod est , immortalis atque perenni
Iunctum in concilio saxas tolerare procillas ?*

D'avantage ils sentoient l'ame s'engager en la mort , comme le corps.

————— *simul avo fessa fatiscit.*

Ce que , selon Zenon , l'image du sommeil nous montre assez. Car il estime que c'est une defaillance & cheute de l'ame aussi bien que du corps. *Contrahi animum , & quasi labi putat atque decidere.* Et ce qu'on apperçoit en aucuns , sa force & sa vigueur se maintenir en la fin de la vie , ils le rapportoient à

Melange du mortel & de l'immortel , unimaginable aux anciens.

Car c'est une pure manie , de joindre l'immortel au mortel , & croire qu'ils puissent conspirer ensemble , faire de mutuels offices. Que pourroit-on imaginer plus contraire , & plus dejoint & dissonant de soy-mesme , que de voir le mortel & l'immortel , associez en mesme dessein , supporter par accord mille troubles & tempestes ? *Ibid.*

Ame sentie des philosophes , s'engager comme le corps.

Et prend coup avec luy , par les ans crevassee. *Ibid.*

Sommeil , que c'est.

Il croit que l'ame est emportée : & qu'elle fait comme une bronchade & comme une cheute. *Di. di. l. 2.*

398 ESSAIS DE MONTAIGNE.

la diversité des maladies , comme on void les hommes en cette extremité , maintenir qui un sens , qui un autre , qui l'ouyr , qui le fleurir , sans alteration , & ne se void point d'affoiblissement si universel , qu'il n'y reste quelques parties entieres & vigoureuses :

Non autrement
que quand le
pied d'un mala-
de luy fait mal,
tandis qu'il n'a
aucune douleur
à la teste. *Lucr.*
lib. 3.

*Non alio pacto quàm si pes cùm dolet ægri,
In nullo caput interea sit fortè dolore.*

Similitude.

*Immortalité de
l'ame , quand ,
& par qui pre-
mierement intro-
duite.*

La veuë de nostre jugement se rapporte à la verité , comme fait l'œil du chat-huant , à la splendeur du Soleil , ainsi que dit Aristote : Par où le sçaurions-nous mieux convaincre , que par de si grossiers aveuglemens en une si apparente lumiere ? Car l'opinion contraire , de l'immortalité de l'ame , laquelle Cicero dit avoir esté premierement introduite , au moins selon le tesmoignage des Livres , par Pherecydes Syrius , du temps du Roy Tullus (d'autres en attribuent l'invention à Thales , & autres à d'autres ;) c'est la partie de l'humaine Science traitée avec plus de reservation & de doute. Les dogmatistes les plus fermes , sont contraints en cet endroit principalement , de se rejeter à l'abry des ombrages de l'Academie. Nul ne sçait ce qu'Aristote a estably de ce sujet , non plus que tous les anciens en ge-

Comme gens
qui promettent
plustost qu'ils

neral , qui le manient d'une vacillante crean-
ce : *rem gratissimam promittentium magis*

quàm probantium. Il s'est caché sous le nuage ne prouvét, une
des paroles & sens difficiles , & non intelligi- chose tres-ag-
bles , & a laissé à ses sectateurs, autant à de- greable. *Senec.*
battre sur son jugement que sur la matiere. *Epist. 102.*
Deux choses leur rendoient cette opinion
plausible : l'une , que sans l'immortalité des
ames , il n'y auroit plus dequoy asseoir les *Esperance de la*
vaines esperances de la gloire , qui est une *gloire future.*
consideration de merueilleux credit au Mon-
de : l'autre , que c'est une tres-utile impres-
sion , comme dit Platon , que les vices , quand *Vices poursuivis*
ils se desfroberont de la veüe & cognoissance *de la divine jus-*
de l'humaine justice , demeurent tousiours *rice , apres la*
en butte à la divine , qui les poursuivra , voire *mort mesme des*
apres la mort des coupables. Vn soin extré- *culpables.*
me tient l'homme d'alonger son estre , il y a
pourveu par toutes ses pieces. Pour la con- *L'homme extref-*
servation du corps , sont les sepultures : pour la *mement soigneux*
conservation du nom , la gloire. Il a employé *d'alonger son es-*
toute son opinion à se rebatir (impatient *tre.*
de sa fortune) & à s'estayer par ses inven-
tions. L'ame par son trouble & sa foiblesse ,
ne se pouvant tenir sur son pied , va ques-
tant de toutes parts des consolations , espe-
rances & fondemens , & des circonstances
estrangeres , où elle s'attache & se plante. Et
pour legetes & fantastiques que son invention
les luy forge , s'y repose plus seurement qu'en
foy , & plus volontiers. Mais les plus aheurtez à

Immortalité des esprits , hors des forces de la raison humaine.

Ce sont reflexes d'un esprit desirant, & non pas enseignant. Acad. qu. l. 4.

cette si juste & claire persuasion de l'immortalité de nos esprits ; c'est merveille comme ils se sont trouvez courts & impuissans à l'establis par leurs humaines forces. *Somnia sunt non docentis , sed optantis* , disoit un ancien.

L'homme peut recognoistre par ce tesmoignage , qu'il doit à la fortune & au rencontre , la verité qu'il descouvre luy seul : puis que lors mesme , qu'elle luy est tombée en main , il n'a pas dequoy la saisir & la maintenir , & que sa raison n'a pas la force de s'en prevaloir. Toutes choses produites par nostre propre discours & suffisance , autant vraies que fausses , sont sujettes à incertitude & debat. C'est

Confusion de l'ancienne tour de Babel , pourquoy produite de Dieu.

pour le chastiment de nostre fierté , & instruction de nostre misere & incapacité , que Dieu produisit le trouble & la confusion de l'ancienne tour de Babel. Tout ce que nous entreprenons sans son assistance , tout ce que nous voyons sans la lampe de sa grace , ce n'est que vanité & folie : L'essence mesme de la verité , qui est uniforme & constante , quand la fortune nous en donne la possession , nous la corrompons & abastardissons par nostre foiblesse. Quelque train que l'homme prenne de foy , Dieu permet qu'il arrive tousiours à cette mesme confusion , de laquelle il nous presente si vivement l'image par le juste chastiment , dequoy il batit l'outrecuidance de

Nemroth ,

Nemroth , & aneantit les vaines entreprises du bastiment de sa Pyramyde. *Perdam sapientiam sapientium , & prudentiam prudentium reprobo*. La diversité d'idiomes & de langues , dequoy il troubla cét ouvrage , qu'est-ce autre chose , que cette infinie & perpetuelle altercation & discordance d'opinions & de raisons , qui accompagne & embrouillé le vain bastiment de l'humaine Science ? Et l'embrouille utilement. Qui nous tiendrait , si nous avions un grain de connoissance ? Ce Sainct m'a fait grand plaisir : *Ipsa veritatis occultatio , aut humilitatis exercitatio est , aut elationis attritio*. Jusques à quel point de presumption & d'insolence , ne portons-nous nostre aveuglement & nostre bestise ? Mais pour reprendre mon propos : c'estoit vraiment bien raison , que nous fussions tenus à Dieu seul , & au benefice de sa grace , de la verité d'une si noble creance , puis que de la seule liberalité nous recevons le fruit de l'immortalité , lequel consiste en la jouissance de la beatitude eternelle. Confessons ingenuement , que Dieu seul nous l'a dit , & la foy : Car cette leçon n'est pas de nature & de nostre raison. Et qui retentera son estre & ses forces , & dedans & dehors , sans ce privilege divin , qui verra l'homme , sans le flatter ; il n'y verra ny efficace , ny faculté , qui sente autre

Je perdray la sagesse des sages , & reproveray la prudence des prudens. *Corint. 1.*

Diversité des langues & idiomes.

Cela mesme , que la verité nous soit cachée , c'est pour exercer l'humilité , ou pour matter la superbe. *D. Aug. vel Ambros.*

Immortalité fondée en la foy & grace de Dieu.

chose que la mort & la terre. Plus nous don-

Quand nous
traitions de l'e-
ternité des
ames, nous do-
nons un grand
poids au com-
mun consente-
ment des hom-
mes : qui des-
servent les fe-
licités de l'au-
tre monde, ou
qui craignent
ses peines. L'es-
pouse cette pu-
blique persua-
sion. *Sen. Epist.*
157.

*Immortalité des
ames, de quelle
condition, selon
les philosophes.*

Ils nous en at-
tribuent un usa-
ge pareil à ce-
luy des corneil-
les : car ils di-
sent : que les
esprits durent
long-temps, nō
pas eternelle-
ment. *Thusc. 1.*

nons, & devons, & rendons à Dieu, nous en
faisons d'autant plus chrestienement. C'est
que ce Philosophe Stoïcien dit tenir du for-
tuit consentement de la voix populaire ; va-
loit-il pas mieux qu'il le tint de Dieu ? *Cum*
de animorum æternitate differimus, non leve
momentum apud nos habet consensus homi-
num, aut timentium inferos, aut colentium.

Vtor hac publica persuasione. Or la foiblesse des
argumens humains sur ce sujet, se connoist
singulierement par les fabuleuses circonstan-
ces, qu'ils ont adjoustées à la suite de cette
opinion, pour trouver de quelle condition
estoit cette nostre immortalité. Laissons les
Stoïciens, *Vsuram nobis largiuntur, tanquam*
cornicibus, diu mansuros ajunt animos, sem-
per negant : qui donnent aux ames une vie au
delà de cette-cy, mais finie. La plus univer-
selle & plus reçue fantaisie, & qui dure jus-
ques à nous, ç'a esté celle de laquelle on fait
auteur Pythagoras : non qu'il en fust le pre-
mier inventeur, mais d'autant qu'elle reçoit
beaucoup de poids & de credit, par l'autho-
rité de son approbation : C'est que les ames
au partir de nous, ne faisoient que rouler
d'un corps à un autre, d'un lyon à un cheval,
d'un cheval à un Roy, se promenant ainsi sans
cesse, de maison en maison. Et luy, disoit se

souvenir avoir esté Æthalides , depuis Euphorbus , puis apres Hermotimus , enfin de Pyrrhus estre passé en Pythagoras : ayant memoire de foy de deux cens six ans. Adjoustoient aucuns , que ces mesmes ames remontent au Ciel par fois , & en devallent encores :

O pater, anne aliquas ad calum hinc ire putandum est

Sublimes animas, iterumque ad tarda reverti

Corpora? quæ lucis miseris tam dira cupido?

O pere , croïrons-nous que quelques ames s'elèvent d'icy bas vers la région des cieux , pour retourner derechef s'emprisonner aux corps lents & pesants : quel affo'é desir de la lumiere les transporte ain-
si? *Æneid. 6.*

Origene les fait aller & venir eternellement du bon au mauvais estat. L'opinion que Varro recite , est ; qu'en quatre cens quarante ans de revolution , elles se rejoignent à leur premier corps. Chrysippus , que cela doit advenir apres certain espace de temps incognu & non limité. Platon (qui dit tenir de Pindare & de l'ancienne Poësie cette croyance) des infinies vicissitudes de mutation , ausquelles l'ame est préparée , n'ayant ny les peines , ny les recompenses en l'autre Monde , que temporelles , comme sa vie en cettuy-cy n'est que temporelle , conclud en elle une singuliere science des affaires du Ciel , de l'Enfer , & d'icy , où elle a passé , repassé , & sejourné à plusieurs voyages : matiere à sa reminiscence. Voicy son progresz ailleurs : Qui a bien vescu , il se rejoint à l'astre auquel il est assigné : qui mal , il passe

en femme : & si lors mesme il ne se corrige point , il se rechange en beste , de condition convenable à ses mœurs vicieuses : & ne verra fin à ses punitions , qu'il ne soit revenu à sa naïve constitution , s'estant par la force de la raison défait des qualitez grossieres , stupides & elementaires , qui estoient en luy. Mais je

*Transmigration
des ames de
corps en autre ,
combattue des
Epicuriens.*

ne veux oublier l'objection que font les Epicuriens à cette transmigration de corps en autre : elle est plaisante : Ils demandent quel ordre il y auroit , si la presse des mourans estoit plus grande que des naissans. Car les ames deslogées de leur giste , seroient à se fouler à qui prendroit place la premiere dans ce nouvel estuy. Et demandent aussi , à quoy elles passeroient leur temps , cependant qu'elles attendroient qu'un logis leur fust appresté : ou au contraire , s'il naissoit plus d'animaux qu'il n'en mouroit , ils disent que les corps seroient en mauvais partis , attendant l'infusion de leur ame , & en adviendrait qu'aucuns d'iceux se mourroient avant que d'avoir esté vivans.

Cette croyance est du tout ridicule enfin : Que les ames soient toujours bandées à guerter le frayer & l'accouchement des animaux , leur immortalité questant à milliers infinis des corps mortels : & qu'elles s'entrecombattent eschauffées , à qui s'insinuera la premiere dans un corps , & corps mieux choisi.

Lett. 3.

*Denique connubia ad veneris , partusque ferarum ,
Esse animas præsto diridiculum esse videtur ,
Et spectare immortales mortalia membra
Innumero numero , certareque prapropèrante
Inter se , quæ prima potissimaque insinuetur.*

D'autres ont arresté l'ame au corps des tres-

passez , pour en animer les serpens , les vers & autres bestes , qu'on dit s'engendrer de la corruption de nos membres , voire & de nos cendres : D'autres la divisent en une partie mortelle , & l'autre immortelle : Autres la font corporelle , & ce neanmoins immortelle : Aucuns la font immortelle , sans science & sans cognoissance. Il y en a aussi des nostres memes qui ont estimé , que des ames des condammés , il s'en faisoit des diables , comme Plutarque pense : qu'il se face des Dieux de celles qui sont sauvées : Car il est peu de choses que cet Auteur-là établisse d'une façon de parler si résolue , qu'il fait cette-cy : maintenant par-tout ailleurs une maniere dubitative & ambiguë. Il faut estimer (dit-il , & croire fermement ,) que les ames des hommes vertueux selon nature & selon justice divine , deviennent d'hommes saints , & de saints Demy-dieux , & de Demy-dieux , apres qu'ils sont parfaitement , comme és sacrifices de purification , nettoyez & purifiez , estans delivrez de toute passibilité & de toute mortalité , ils deviennent , non par aucune ordonnance civile , mais à la verité , & selon raison vray-semblable , Dieux entiers & parfaits , en recevant une fin tres-heureuse & tres-glorieuse. Mais qui le voudra voir , luy , qui est des plus retenus pourtant & moderez de la bande , s'escar-

*Ames sauvées ,
faites Dieux selon
Plutarque.*

moucher avec plus de hardiesse, & nous conter ses miracles sur ce propos ; je le renvoye à son discours de la Lune, & du Demon de Socrates ; où aussi évidemment qu'en nul autre lieu, il se peut advenir, les mysteres de la Philosophie avoir beaucoup d'estrangetez communes avec celles de la Poësie : l'entendement humain se perdant à vouloir sonder & contreroller toutes choses jusques au bout : tout ainsi comme laissez & travaillez de la longue course de nostre vie, nous retombons en enfantillage. Voila les belles & certaines instructions, que nous tirons de la Science humaine, sur le sujet de nostre ame. Il n'y a pas moins de temerité en ce qu'elle nous apprend des parties corporelles. Choisissons-en un, ou deux exemples : car autrement nous nous perdrons dans cette mer trouble & vaste des erreurs medicinales. Sçachons, si on s'accorde au moins en cecy ; de quelle matiere les hommes se produisent les uns des autres. Car quant à leur premiere production, ce n'est pas merveille, si en chose si haute & ancienne, l'entendement humain se trouble & dissipe. Archelaüs le Physicien, duquel Socrates fut le disciple & le mignon, selon Aristoxenus, disoit, & les hommes & les animaux avoir esté faits d'un limon laiteux, exprimé par la chaleur de la terre. Pithagoras

Production premiere des hommes, quelle.

dit nostre semence est l'escume de nostre meilleur sang : Platon , l'escoulement de la moëlle de l'espine du dos : ce qu'il argumente de ce que cet endroit se sent le premier de la lasseté de la besogne : Alcmeon , partie de la substance du cerveau : & qu'il soit ainsi , dit-il , les yeux troublent à ceux qui se travaillent outre mesure à cét exercice : Democritus , une substance extraite de toute la masse corporelle : Epicurus , extraite de l'ame & du corps : Aristote , un excrement tiré de l'aliment du sang le dernier qui s'espand en nos membres : autres du sang , cuit & digéré par la chaleur des genitoires : ce qu'ils jugent de ce qu'aux extremes efforts , on rend des gouttes de pur sang : en quoy il semble qu'il y ait plus d'apparence , si on peut tirer quelque apparence d'une confusion si infinie. Or pour mener à effet cette semence , combien en font-ils d'opinions contraires ? Aristote & Democritus tiennent que les femmes n'ont point de sperme & que ce n'est qu'une sueur qu'elles élancent par la chaleur du plaisir & du mouvement , qui ne sert de rien à la generation. Galien au contraire , & ses suivans ; que sans la rencontre des semences , la generation ne se peut faire. Voila les medecins , les philosophes , les jurisconsultes & les theologiens , aux priës , pesse messe avec nos femmes , sur

*Semence , par
quels moyens
menée à effect.*

*Sperme dénié à
la femme , par
Aristote.*

la dispute, à quels termes les femmes portent leur fruit. Et moy je secoure par l'exemple de moy-mesme, ceux d'entre-eux, qui maintiennent la grossesse d'onze mois. Le monde est basté de cette experience, il n'est si simple femmelette qui ne puisse dire son advis sur toutes ces contestations, & si nous n'en sçaurions estre d'accord. En voila assez pour verifier que l'homme n'est non plus instruit de la cognoissance de foy en la partie corporelle qu'en la spirituelle. Nous l'avons proposé luy-mesme à foy, & sa raison à sa raison; pour voir ce qu'elle nous en diroit. Il me semble assez avoir montré combien peu elle s'entend

Comme si celuy qui ne sçait pas sa mesure, pourroit mesurer quelque autre chose. *Plin. 2.*

Homme, mesure de toutes choses.

elle-mesme. Et qui ne s'entend en foy, en quoy se peut-il entendre? *Quasi verò mensuram ullius rei possit agere, qui suū nesciat.*

Vrayement Protagoras nous en contoit de belles, faisant l'homme la mesure de toutes choses, qui ne sçeut jamais seulement la sienne?

Si ce n'est luy, sa dignité ne permettra pas qu'autre creature aye cét avantage. Or luy estant en foy si contraire, & un jugement subvertissant l'autre sans cesse; cette favorable proposition n'estoit qu'une risée, qui nous menoit à conclure par necessity la neantise du compas

Cognoissance de l'homme, tres-difficile à l'homme.

& du compasseur. Quand Thales estime la cognoissance de l'homme tres-difficile à l'homme, il luy apprend la cognoissance de toute autre

chose luy estre impossible. Vous , pour qui j'ay pris la peine d'estendre un si long corps , contre ma coustume , ne refuirez point de maintenir vostre Sebonde , par la forme ordinaire d'argumenter , dequoy vous estes tous les jours instruite : & exercerez en cela vostre esprit & vostre estude : car ce dernier tour d'escrime icy , il ne le faut employer que comme un extrefme remede. C'est un coup desesperé , auquel il faut abandonner vos armes , pour faire perdre à vos adversaires les leurs : & un tour secret , duquel il se faut servir rarement & reservement : c'est grande temerité de vous perdre pour perdre un autre. Il ne faut pas vouloir mourir pour se venger , comme fit Gobrias : car estant aux prinſes bien estroites avec un seigneur de Perse , Darius y survenant l'espee au poing , qui craignoit de frapper , de peur d'assener Gobrias : il luy cria , qu'il donnast hardiment , quand il devoit donner au travers de tous les deux. J'ay veu reprouver pour injustes , des armes & conditions de combat singulier desesperées , & auxquelles celuy qui les offroit , mettoit luy & son compagnon en termes d'une fin à tous deux inevitable. Les Portugais prindrent en la mer des Indes certains Turcs prisonniers : lesquels impatiens de leur captivité , se resolurent , & leur succeda , d'embraser & mettre

Vengeance recherchée au prix de la vie.

410 ESSAIS DE MONTAIGNE.

en cendre eux, leurs maistres, le vaisseau, frottans des cloux de navire l'un à l'autre, & faisans tomber une estincelle de feu dans les caques de poudre qu'il y avoit en l'endroit où ils estoient gardez. Nous secouons icy les limites & dernieres clostures des sciences : ausquelles l'extresmité est vicieuse comme en la vertu. Tenez-vous dans la route commune, il ne fait pas bon estre si subtil & si fin. Souvennez-vous de ce que dit le proverbe Thoscan :

Extresmité vicieuse aux sciences.

Qui s'amenuïse trop, se rompt.

Chi troppa s'affottiglia, si scavezza.

Je vous conseille en vos opinions & en vos discours, autant qu'en vos mœurs, & en toute autre chose, la moderation & l'attrempance, & la fuitte de la nouvelleté & de l'estrangeté. Toutes les voyes extravagantes me faschent. Vous qui par l'autorité que vostre grandeur vous apporte, & encore plus par les avantages que vous donnent les qualitez plus vostres, pouvez d'un clin d'œil commander à qui il vous plaist ; deviez donner cette charge à quelqu'un qui fist profession des lettres, qui vous eust bien autrement appuyé & enrichy cette fantaisie. Toutefois en voicy assez, pour ce que vous en avez à faire. Epicurus disoit des loix, que les pires nous estoient si nécessaires, que sans elles, les hommes s'entre-

Loix combien nécessaires.

mangeroient les uns les autres. Et Platon verifie que sans loix, nous vivrions comme bestes. Nostre esprit est un outil vagabond, dangereux & temeraire : il est mal-aisé d'y joindre l'ordre & la mesure : de mon temps ceux qui ont quelque rare excellence au dessus des autres, & quelque vivacité extraordinaire, nous les voyons quasi tous, desbordez en licence d'opinions & de mœurs : c'est miracle s'il s'en rencontre un raffiné & sociable. On a raison de donner à l'esprit humain les barrières les plus contraintes qu'on peut. En l'estude, comme au reste, il luy faut compter & regler ses marches : il luy faut tailler par art les limites de sa chassé. On le bride & garrote de religions, de loix, de coustumes, de science, de preceptes, de peines, & recompenses mortelles & immortelles : encore void-on que par sa volubilité & dissolution, il eschappe à toutes ces liaisons. C'est un corps vain, qui n'a par où estre saisi & assené : un corps divers & difforme, auquel on ne peut asseoir noeud ny prise. Certes il est peu d'ames si réglées, si fortes & bien nées, à qui on se puisse fier de leur propre conduite, & qui puissent avec moderation & sans temerité, voguer en la liberté de leurs jugemens, au delà des opinions communes. Il est plus expedient de les mettre en tutelle. C'est un outrageux glaive à son

*Ames les mieux
régles ne peu-
vent se bien con-
duire d'elles-
mesmes.*

possesseur mesme, que l'esprit, à qui ne sçait s'en armer ordonnement & discrettement. Et n'y a point de beste à qui il ne faille plus justement donner des ornières, pour tenir sa veue sujette, & contrainte devant ses pas, & la garder d'extravaguer ny çà ny là, hors les ornières que l'usage & les loix luy tra-cent. Parquoy il vous siera mieux de vous resserrer dans le train accoustumé, quel qu'il soit; que de jeter vostre vol à cette licence effrenée. Mais si quelqu'un de ces nouveaux docteurs, entreprend de faire l'ingenieux en vostre presence, aux despens de son salut & du vostre; pour vous desfaire de cette dange-reuse peste, qui se respand tous les jours en vos cours; ce preservatif à l'extresme neces-sité, empeschera que la contagion de ce venin n'offensera ny vous ny vostre assistance. La liberté donc & gaillardise de ces esprits an-ciens produisoit en la philosophie & sciences humaines, plusieurs sectes d'opinions différentes, chacun entreprenant de juger & de choisir pour prendre party. Mais à present, que les hom-mes vont tous un train: *Qui certis quibusdam destinatisque sententiis addicti & consecrati sunt, ut etiam, quæ non probant, cogantur defendere.* Et que nous recevons les arts par civile autorité & ordonnance, si bien que les escolles n'ont qu'un patron & pareille inf-

Sectes d'opinions différentes, comme produites.

Lesquels sont destinéz & vouéz à certaines croyances: en sorte qu'ils sont contrainsts de maintenir ce qu'ils n'approuvent pas. *Cic.*

Arts reçeus entre nous par civile ordonnance.

titution & discipline circonscripte , on ne regarde plus ce que les monnoies poissent & valent ; mais chacun à son tour , les reçoit selon le prix que l'approbation commune & le cours leur donne : on ne plaide pas de l'alloy , mais de l'usage : ainsi se mettent esgalemment toutes choses. On reçoit la medecine , comme la geometrie & les battelages , les enchantemens , les liaisons , le commerce des esprits des trespassez , les prognostications , les domifications , & jusques à cette ridicule poursuite de la pierre philosophale : tout se met sans contredit. Il ne faut que sçavoir , que le lieu de Mars loge au milieu du triangle de la main , celui de Venus au pouce , & de Mercure au petit doigt : & que quand la mensale coupe le tubercle de l'enseigneur , c'est signe de cruauté : quand elle faut sous le mi-

toyen , & que la moyenne naturelle fait un angle avec la vitale , sous mesme endroit , que c'est signe d'une mort miserable : que si à une femme , la naturelle est ouverte , & ne ferme point l'angle avec la vitale , cela denote qu'elle sera mal chaste. Je vous appelle vous-mesme à tefmoin , si avec cette science , un homme ne peut passer avec reputation & faveur parmy toutes compagnies. Theophrastes disoit , que l'humaine cognoissance , acheminée par les sens , pouvoit juger des causes des choses

Signe de cruauté.

Signe d'une mort miserable.

Signe d'une femme mal chaste.

Cognoissance humaine jusqu'on capable d'atteindre.

jusques à certaine mesure : mais qu'estant arrivée aux causes extremes & premières , il falloit qu'elle s'arrestast , & qu'elle rebouchast : à raison ou de sa foiblesse , ou de la difficulté des choses. C'est une opinion moyenne & douce ; que nostre suffisance nous peut conduire jusques à la cognoissance d'aucunes choses , & qu'elle a certaines mesures de puissance , outre lesquelles c'est temerité de l'employer. Cette opinion est plausible & introduite par gens de composition : mais il est mal-aisé de donner bornes à nostre esprit : il est curieux & avide , & n'a point occasion de s'arrester plus tost à mille pas qu'à cinquante : Ayant essayé par experience , que ce à quoy l'un s'estoit failly , l'autre y est arrivé : & que ce qui estoit incognu à un siecle , le siecle suivant l'a esclaircy : & que les sciences & les arts ne se jettent pas en moule , ains se forment & figurent peu à peu en les maniant & polissant à plusieurs fois , comme les ours façonnent leurs petits en les leschant à loisir ; ce que ma force ne peut descouvrir , je ne laisse pas de le sonder & essayer , & en retastant & pefftrissant cette nouvelle matiere , la remuant & l'eschauffant , j'ouvre à celuy qui me suit , quelque facilité pour en jouyr plus à son aise , & la luy rends plus souple & plus maniable :

*L'esprit humain
ne reçoit point de
bornes.*

Similitude.

— *ut hymettia sole*
Cera remollefcit, tractataque pollice multas
Vertitur in facies, ipfoque fit utilis ufû.

Autant en fera le fecond au tiers : qui eft caufe que la difficulté ne me doit pas defefperer, ny auffi peu mon impuiffance, car ce n'eft que la mienne. L'homme eft capable de toutes chofes, comme d'aucunes : Et s'il advouë, comme dit Theophrastes, l'ignorance des caufes premieres & des principes, qu'il me quitte hardiment tout le refte de fa fcience : Si le fondement luy faut, fon discours eft par terre : le difputer & l'enquerir, n'a autre but & arrefte que les principes : fi cette fin n'arrefte fon cours, il fe jette à une irrefolution infinie. *Non potest aliud alio magis minusve comprehendî, quoniam omnium rerum una est definitio comprehendendi.* Or il eft vray-femblable, que fi l'ame fçavoit quelque chofe, elle fe fçauroit premierement elle-mefme : & fi elle fçavoit quelque chofe hors d'elle, ce feroit fon corps & fon eftuy, avant toute autre chofe. Si on void jufques aujourd'huy les dieux de la medecine fe debattre de noltre anatomie :

Mulciber in Troiam, pro Troia fiabat Apollo?

quand attendons-nous qu'ils en foient d'accord?

Comme la cire d'Hymete s'amollit au foleil : & repettie du ponce, fe tranfmue en plusieurs races, s'amendant & rendant ufuelle par fon mefme ufage. *Met.*
 10.

Vne chofe ne peut eftre, plus ny moins comprife que l'autre : d'autant que nous les comprenons toutes par mefme voye & mefme regle.

Ame incapable de fcience, felon aucuns.

Vulcain fut contre Troye. Apollon fut pour elle. *Trift. 1.*

416 ESSAIS DE MONTAIGNE.

Nous , nous sommes plus voisins , que ne nous est la blancheur de la neige , ou la pesanteur de la pierre. Si l'homme ne se cognoist , comment cognoist-il ses fonctions & ses forces ? Il n'est pas à l'aventure , que quelque notice veritable ne loge chez nous , mais c'est par hasard. Et d'autant que par meisme voye , meisme façon & conduite , les erreurs se reçoivent en nostre ame ; elle n'a pas dequoy les distinguer , ny dequoy choisir la verité du mensonge. Les academiciens recevoient quelque inclination de jugement , & trouvoient trop crud , de dire qu'il n'estoit pas plus vray-semblable que la neige fust blanche que noire : & que nous ne fussions non plus asseurez du mouvement d'une pierre qui part de nostre main , que de celui de la huitiesme sphere. Et pour esviter cette difficulté & estrangeté , qui ne peut à la verité loger en nostre imagination , que mal-aisement ; quoy qu'ils establisserent que nous n'estions aucunement capables de sçavoir , & que la verité est engouffrée dans de profonds abysses , où la veüe humaine ne peut penetrer : si avoient-ils aucunes choses estre plus vray-semblables que les autres : & recevoient en leur jugement cette faculté , de se pouvoir incliner plustost à une apparence , qu'à une autre. Ils luy permettoient cette propension , luy defendant toute resolution.

*Inclination de
jugement receüe
des academi-
ciens.*

resolution. L'avis des Pyrrhoniens est plus hardy , & quant & quant plus vraysemblable. Car cette inclination academique , & cette propension à une proposition plustost qu'à une autre , qu'est-ce autre chose que la recognoissance de quelque plus apparente verité en cette-cy qu'en cette-là ? Si nostre entendement est capable de la forme , des lineamens , du port & du visage de la verité , il la verroit entiere , aussi bien que demie , naissante & imparfaite. Cette apparence de verisimilitude qui les fait prendre plustost à gauche qu'à droite , augmentez-la ; cette once de verisimilitude que incline la balance , multipliez-la de cent , de mille onces ; il en adviendra enfin que la balance prendra party tout à fait , & arrestera un choix & une verité entiere. Mais comment se laissent-ils plier à la vraysemblance , s'ils ne cognoissent le vray ? Comment cognoissent-ils la semblance de ce dequoy ils ne cognoissent pas l'essence ? Ou nous pouvons juger tout à fait , ou tout à fait nous ne le pouvons pas. Si nos facultez intellectuelles & sensibles sont sans fondement & sans pied ; si elles ne font que flotter & venter ; pour neant laissons-nous emporter nostre jugement à aucune partie de leur operation , quelque apparence qu'elle semble nous presenter. Et la plus seure assiette de nostre entendement ,

Vraye-semblance des Pyrrhoniens.

& la plus heureuse, ce seroit celle-là où il se maintiendraitassis, droit, inflexible, sans branle & sans agitation. *Inter visa, vera, aut falsa, ad animi assensum, nihil interest.*

L'ame approu-ve aussi facilement les apparences des sens fausses que vraies. *Acad. qu. l. 4.* Que les choses ne logent pas chez nous en leur forme & en leur essence, & n'y fassent leur entrée de leur force propre & autorité, nous le voyons assez. Parce que s'il estoit ainsi, nous les recevriens de mesme façon : le vin seroit tel en la bouche du malade, qu'en la bouche du sain. Celuy qui a des crevasses aux doigts, ou qui les a gourds, trouveroit une pareille dureté au bois ou au fer qu'il manie, que fait un autre. Les sujets estrangers se rendent donc à nostre mercy, ils logent chez nous, comme il nous plaist. Or si de nostre part nous recevions quelque chose sans alteration, si les prises humaines estoient assez capables & fermes, pour saisir la verité par nos propres moyens ; ces moyens estans communs à tous les hommes, cette verité se rejetteroit de main en main de l'un à l'autre. Et au moins se trouveroit-il une chose au monde, de tant qu'il y en a, qui se croiroit par les hommes d'un consentement universel. Mais ce, qu'il ne se void aucune proposition, qui ne soit battuë & controvertée entre nous, où qui ne le puisse estre ; monstre bien que nostre jugement naturel ne

faïsit pas bien clairement ce qu'il faïsit : car mon jugement ne le peut faire recevoir au jugement de mon compagnon , qui est signe que je l'ay faïsi par quelque autre moyen , que par une naturelle puissance , qui soit en moy & en tous les hommes. Laissons à part cette infinie confusion d'opinions , qui se void entre les philosophes mesmes , & ce debat perpetuel & universel en la cognoissance de choses. Car cela est presuppôsé tres-veritablement , que d'aucune chose les hommes , je dis les sçavans , les mieux nais , les plus sùffisans , ne sont d'accord , non pas que le ciel soit sur nostre teste : car ceux qui doutent de tout , doutent aussi de cela ; & ceux qui nient que nous puissions comprendre aucune chose , disent que nous n'avons pas compris que le ciel soit sur nostre teste : & ces deux opinions sont en nombre , sans comparaison les plus fortes. Outre cette diversité & division infinie , par le trouble que nostre jugement nous donne à nous-mesmes , & l'incertitude que chacun sent en soy ; il est aisé à voir qu'il a son assiette bien mal assurée. Combien diversément jugeons-nous des choses ? Combien de fois changeons-nous nos fantaisies ? Ce que je tiens aujourd'huy , & ce que je croy , je le tiens , & le croy de toute ma croyance ; tous mes outils & tous mes ressorts empoignent cette opinion ;

& m'en respondent, sur tout ce qu'ils peuvent : je ne sçaurois embrasser aucune verité, ny la conserver avec plus d'assurance, que je fay cette-cy : Je suis tout entier, je suis voirement : mais ne m'est-il pas advenu non une fois, mais cent, mais mille, & tous les jours, d'avoir embrassé quelque autre chose à l'aide de ces mesmes instrumens, en cette mesme condition, que depuis j'ay jugée fausse ? Au moins faut-il devenir sage à ses propres despens. Si je me suis trouvé souvent trahy sous cette couleur, si ma touche se trouve ordinairement fausse, & ma balance inegale & injuste ; quelle assurance en puis-je prendre à cette fois, plus qu'aux autres ? N'est-ce pas sottise, de me laisser tant de fois piper à un guide ? Toutefois que la fortune nous remuë cinq cens fois de place, qu'elle ne face que vuidier & remplir sans cesse, comme dans un vaisseau, dans nostre croyance, autres & autres opinions, tousiours la presente & la dernière, c'est la certaine & l'inaillible. Pour cette-cy, il faut abandonner les biens, l'honneur, la vie, & le salut, & tout,

Cette dernière chose ou connoissance à laquelle nous sommes parvenus, nous degoustes des premières, & les decrédite. Luc.

———— *posterior res illa reperta,
Perdit, & immutat sensus ad pristina quaque.*

Quoy qu'on nous presche, quoy que nous ap-

prenions, il faudroit toujours se souvenir, que c'est l'homme qui donne, & l'homme qui reçoit : c'est une mortelle main qui nous le presente, c'est une mortelle main qui l'accepte. Les choses qui nous viennent du Ciel, ont seules droit & autorité de persuasion, seules la marque de verité : laquelle aussi ne voyons-nous pas de nos yeux, ny ne la recevons par nos moyens, cette sainte & grande image ne pourroit pas en un si chetif domicile ; si Dieu pour cet usage ne le prepare, si Dieu ne le reforme & fortifie par sa grace & faveur particuliere & supernaturelle. Au moins devoit nostre condition fautive, nous faire porter plus modérément & retenuëment en nos changemens. Il nous devoit souvenir, quoy que nous recevions en l'entendement ; que nous recevons souvent des choses fausses, & que c'est par ces mesmes outils qui se desmentent & qui se trompent souvent. Or n'est-il pas merveille, s'ils se desmentent, estans si aisez à incliner & à tordre par bien legeres occurrences. Il est certain que nostre apprehension, nostre jugement, & les facultez de nostre ame en general, souffrent selon les mouvemens & alterations du corps, lesquelles alterations sont continuelles. N'avons-nous pas l'esprit plus esveillé, la memoire plus prompte, le discours plus vif, en

Facultez de l'ame, souffrent selon les alterations du corps.

santé qu'en maladie ? La joye & la gayeté ne nous font-elles pas recevoir les sujets qui se presentent à nostre ame , d'un tout autre visage , que le chagrin & la melancolie. Pensez-vous que les vers de Catulle ou de Sappho , rient à un vieillard avaricieux & rechigné , comme à un jeune homme vigoureux & ardent ? Cleomenes fils d'Anaxandrides , estant malade , ses amis luy reprochoient qu'il avoit des humeurs & fantaisies nouvelles , & non accoustumées. Je croy bien , replichail , aussi ne suis-je pas celuy que je suis estant sain : estant autre , aussi sont autres mes opinions & fantaisies. En la chicane de nos Palais , ce mot est en usage , qui se dit des criminels qui rencontrent les Juges en quelque bonne trampe , douce & debonnaire ; *Gaudeat de bona fortuna*. Car il est certain que les jugemens se rencontrent par fois plus tendus à la condamnation , plus espineux & aspres , tantost plus faciles , aisez , & enclins à l'excuse. Tel qui rapporte de sa maison la douleur de la goutte , la jalousie , ou le larrecin de son valet , ayant toute l'ame teinte & abreuvée de colere , il ne faut pas douter que son jugement ne s'en altere vers cette part-là. Ce venerable Senat d'Areopage , jugeoit de nuict , de peur que la veuë des poursuivans corrompist sa justice. L'air mesme , & la serenité du

Qu'il s'esioiïsse de sa bonne fortune.

Ciel, nous apporte quelque mutation, comme
dit ce vers Grec en Cicero,

*Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse
Iupiter, ausifera lustravit lampade terras.*

L'humeur de
l'homme est
telle qu'est la
face du jour,
qui parcourt le
rond de la terre
d'un air &
d'un feu flam-
beau. Cic. in
incerto.

Jugement altéré
en divers façons.

Ce ne sont pas seulement les fièvres, les breuvages, & les grands accidens, qui renversent nostre jugement : les moindres choses du monde le tournevirent. Et ne faut pas douter, encores que nous ne le sentions pas ; que si la fièvre continuë peut atterrer nostre ame, que la tierce n'y apporte quelque alteration selon sa mesure & proportion. Si l'apoplexie assoupit & esteint tout à fait la veüe de nostre intelligence ; il ne faut pas douter que le morfondement ne l'esbloüisse. Et par conséquent, à peine se peut-il rencontrer une seule heure en la vie, où nostre jugement se trouve en sa deuë assiette : nostre corps estant sujet à tant de continuelles mutations, & estoïffé de tant de fortes de ressorts, que j'en croy les Medecins, combien il est mal-aisé qu'il n'y en ait tousiours quelqu'un qui tire de travers. Au demeurant, cette maladie ne se descouvre pas si aisément, si elle n'est du tout extrême & irremediable : d'autant que la raison va tousiours torte, boiteuse, & deshanchée ; & avec le mensonge comme avec la verité. Par ainsi, il est mal-aisé de descouvrir son mescomp-

*Raison, que
s'est.*

te, & desreglement. J'appelle tousiours raison, cette apparence de discours que chacun forge en soy : cette raison, de la condition de laquelle il y en peut avoir cent contraires autour d'un mesme sujet : c'est un instrument de plomb, & de cire, alongeable, ployable, & accommodable à tout biais & à toutes mesures : il ne reste que la suffisance de le sçavoir contourner. Quelque bon dessein qu'ait un

*Juges emportez
de passion pour
la plupart au
jugement des
causes.*

Juge, s'il ne s'escoute de pres, à quoy peu de gens s'amusent, l'inclination à l'amitié, à la parenté, à la beauté, & à la vengeance, & non pas seulement choses si poissantes, mais cét instinct fortuit, qui nous fait favoriser une chose plus qu'une autre, & qui nous donne sans le congé de la raison, le choix en deux pareils sujets, ou quelque ombrage de pareille vanité, peuvent insinuer insensiblement en son jugement, la recommandation ou de faveur d'une cause, & donner pente à la balance. Moy qui m'espie de plus près, qui ay les yeux incessamment tendus sur moy, comme celuy qui n'a pas fort affaire ailleurs ?

Moins foucié
qu'homme du
monde, de
m'enquerir :
quel ennemy
redoutre sous le
pole un roy des
regions glacées,
ou quel autre
fait peur à Tyri-
dates. *Hor. l. 1.*

— — — *quis sub arcto*

Rex gelida metuatur ora,

Quid Tyridatem terreat, unicè

Securus :

à peine oseroy-je dire la vanité & la foiblesse

que je trouve chez moy. J'ay le pied si instable & si mal assis, je le trouve si aisé à crouler, & si prest au branle, & ma veuë si desreglée, qu'à jeun je me sens autre, qu'après le repas : si ma santé me rid, & le clarté d'un beau jour, me voila honneste homme : si j'ay un cor qui me presse l'orteil, me voila renfroigné, malplaisant & inaccessible. Vn mesme pas de cheval me semble tantost rude, tantost aisé, & mesme chemin à cette heure plus court, une autrefois plus long & une mesme forme, ores plus, ores moins agreable : Maintenant je suis à tout faire, maintenant à rien faire, ce qui m'est plaisir à cette heure, me sera quelquefois peine. Il se fait mille agitations indiscrettes & casuelles chez moy. Ou l'humeur melancolique me tient, ou la colerique : & de son autorité privée, à cette heure le chagrin predomine en moy, à cette heure l'alegresse. Quand je prends des Livres, j'auray apperceu en tel passage des graces excellentes, & qui auront feru mon ame : qu'une autrefois j'y retombe, j'ay beau le tourner & virer, j'ay beau le plier & le manier, c'est une masse incognuë & informe pour moy. En mes

*Esprits de Men-
taigne, quels.*

426 ESSAIS DE MONTAIGNE.

pour avoir perdu le premier qui valoit mieux.
Je ne fay qu'aller & venir : mon jugement ne
tire pas toujourns avant , il flotte , il vague ,

Comme une
chétive & me-
nue barquette ,
surprise au va-
ste sein de la
mer, tandis que
les vents force-
nent. *Cat. ef.*
22.

*velut minuta magno
Deprensa navis in mari vesanientà vento.*

*Emotion & co-
lere animent le
prescheur & l'ad-
vocat.*

Maintes-fois , comme il m'advient de faire vo-
lontiers , ayant pris pour exercice & pour es-
bat , à maintenir une contraire opinion à la
mienne , mon esprit s'appliquant & tournant
de ce costé-là , m'y attache si bien , que je ne
trouve plus la raison de mon premier advis ,
& m'en dépars. Je m'entraine quasi où je
panche , comment que ce soit , & m'emporte
de mon poids. Chacun à peu près en diroit
autant de foy , s'il se regardoit comme moy.
Les Prescheurs sçavent , que l'émotion qui
leur vient en parlant , les anime vers la crean-
ce : & qu'en colere nous nous adonnons plus
à la defense de nostre proposition , l'impri-
mons en nous , & l'embrassons avec plus de
vehemence & d'approbation , que nous ne
faisons estans en nostre sens froid & reposé.
Vous recitez simplement une cause à l'Advo-
cat , il vous y respond chancellant & douteux ?
vous sentez qu'il luy est indifferent de pren-
dre à soustenir l'un ou l'autre party : l'avez-
vous bien payé pour y mordre , & pour s'en
formaliser ? commence - il d'en estre interes-

fé : y a-il eschauffé sa volonté ? sa raison & sa Science s'y eschauffent quant & quant. Voila une apparente & indubitable verité , qui se presente à son entendement : il y descouvre une toute nouvelle lumiere , & le croit à bon escient , & se le persuade ainsi. Voire je ne sçay si l'ardeur qui naist du despit , & de l'obstination , à l'encontre de l'impression & violence du magistrat , & du danger , ou l'interest de la reputation , n'ont envoyé tel homme soutenir jusques au feu , l'opinion pour laquelle entre ses amis , & en liberté , il n'eust pas voulu s'eschauffer le bout du doigt. Les secouf-

ses & esbranlemens que nostre ame reçoit par les passions corporelles , peuvent beaucoup en elle : mais encore plus les siennes propres : ausquelles elle est si fort prinse , qu'il

Passion de l'ame , de quel pouvoir sur elle.

est à l'aventure soutenable , qu'elle n'a aucune autre alleure & mouvement , que du souffle de ses vents : & que sans leur agitation elle resteroit sans actions , comme un navire en pleine mer , que les vents abandonnent de leur secours. Et qui maintiendrait cela , suivant le party des Peripateticiens , ne nous feroit pas beaucoup de tort : puis qu'il est cognu , que la pluspart des plus belles actions de l'ame , precedent & ont besoin de cette impulsion des passions. La vaillance , disent-ils , ne se peut parfaire sans l'assistance de la colere :

Similitude.

Vaillance parfaite par colere.

Ajax brave
toujours , en
fureur fut tres-
brave. *Thusc. 4.*

Semper Ajax fortis , fortissimus tamen in furore.

Ny ne court-on sus aux meschans & aux ennemis , assez vigoureusement , si on n'est courroucé : Et veulent que l'Advocat inspire le courroux aux Juges , pour en tirer justice. Les cupiditez esmeurent Themistocles , esmeurent Demosthenes : & ont poussé les Philosophes aux travaux , veillées , & peregrinations : Nous meinent à l'honneur , à la doctrine , à la santé , fins utiles. Et cette lascheté d'ame à souffrir l'ennuy & la fascherie , sert à nourrir en la conscience , la penitence & la repentance , & à sentir les fleaux de Dieu , pour nostre chastiment , & les fleaux de la correction politique. La compassion sert d'aiguillon à la clemence ; & la prudence de nous conserver & gouverner , est esveillée par nostre crainte : & combien de belles actions par l'ambition ?

Virtus eminens , accompagnée d'agitations desreglées.

combien par la presumption ? Aucune emnente & gaillarde vertu enfin , n'est sans quelque agitation desreglée. Seroit-ce pas l'une des raisons qui auroit meu les Epicuriens à descharger Dieu de tout soin & sollicitude de nos affaires : d'autant que les effets mesme de sa bonté ne se pourroient exercer envers nous , sans esbranler son repos , par le moyen des passions , qui sont comme des piqueures & sollicitations acheminans l'ame aux actions

Passions de l'ame , quelles , & leur fin.

vertueuses ? Ou bien ont-ils creu autrement ,
 & les ont prinſes , comme tempeſtes qui des-
 bauchent honteuſement l'ame de ſa tranquil-
 lité ? *Vt maris tranquillitas intelligitur , nulla ,*
ne minima quidem , aura fluctus commovente :
Sic animi quietus & placatus ſtatus cernitur ,
quum perturbatio nulla eſt , qua moveri queat.
 Quelles differences de ſens & de raiſon , quel-
 le contrariété d'imaginations nous préſente
 la diverſité de nos paſſions ? Quelle aſſurance
 pouvons-nous donc prendre de choſe ſi inſ-
 table & ſi mobile , ſuſette par ſa condition à
 la maîtriſe du trouble , n'allant jamais qu'un
 pas forcé & emprunté ? Si noſtre jugement
 eſt en main à la maladie meſme , & à la per-
 turbation , ſi c'eſt de la folie & de la temeri-
 té , qu'il eſt tenu de recevoir l'impreſſion des
 choſes , quelle fureté pouvons-nous atten-
 dre de luy ? N'y a-il point de hardieſſe à la
 Philoſophie , d'eſtimer des hommes , qu'ils
 produiſent leurs plus grands effets , & plus
 approchans de la divinité , quand ils ſont hors
 d'eux , & furieux & inſenſez ! Nous nous
 amendons par la privation de noſtre raiſon , &
 ſon aſſoupiffement. Les deux voyes naturel-
 les , pour entrer au cabinet des Dieux , & y pre-
 voir le cours des deſtinées , ſont la fureur & le
 ſommeil. Cecy eſt plaiſant à conſiderer. Par
 la diſlocation , que les paſſions apportent à

Similitude.

Comme la mer
 eſt réputée tran-
 quille , quand
 nul vent grand
 ou petit ne la
 tourmente : de
 meſme l'eſprit
 ſe dit en eſtat
 quiete & paſſi-
 ble , quand il
 n'a perturba-
 tion aucune qui
 le puiſſe ébran-
 ler. *Cic.*

Thaſc. 4.

*Fureur & ſom-
 meil , voyes na-
 turelles pour en-
 trer au cabinet
 des dieux.*

nostre raison , nous devenons vertueux : par son extirpation , que la fureur ou l'image de la mort apporte , nous devenons Prophetes & devins. Jamais plus volontiers je ne l'en creu. C'est un pur enthousiasme , que la sainte verité a inspiré en l'esprit Philosophique , qui luy arrache contre sa proposition , que l'estat tranquille de nostre ame , l'estat rassis , l'estat plus sain , que la Philosophie luy puisse acquerir , n'est pas son meilleur estat. Nostre veillée est plus endormie que le dormir ; nostre sagesse moins sage que la folie : nos songes valent mieux , que nos discours : la pire place que nous puissions prendre , c'est en nous. Mais pense-elle pas , que nous ayons l'adviseement de remarquer , que la voix , qui fait l'esprit , quand il est deprins de l'homme , si clair-voyant , si grand , si parfait , & pendant qu'il est en l'homme , si terrestre , ignorant & tenebreux , c'est une voix partant de l'esprit qui est en l'homme terrestre , ignorant & tenebreux : & à cette cause , voix infiable & incroyable ? Je n'ay point grande experience de ces agitations vehementes , estant d'une complexion molle & poissante : desquelles la pluspart surprennent subitement nostre ame , sans luy donner loisir de se recognoistre. Mais cette passion , qu'on dit estre produite par l'oyfiveté , au cœur des

jeunes hommes , quoy qu'elles s'achemine avec loisir , & d'un progres mesuré , elle represente bien evidemment , à ceux qui ont essayé de s'opposer à son effort , la force de cette conversion & alteration , que nostre jugement souffre. J'ay autrefois entrepris de me tenir bandé pour la soutenir & rabattre : car il s'en faut tant que je sois de ceux qui conviennent les vices , que je ne les suis pas seulement , s'il ne m'entraînent ; je la sentoie naître , croître , & s'augmenter en despit de ma resistance : & enfin tout voyant & vivant , me saisir & posseder , de façon que , comme d'une yvresse , l'image des choses me commençoit à paroître autre que de coustume : je voyois évidemment grossir & croître les avantages du sujet que j'allois desirant , & les sentoie agrandir & enfler par le vent de mon imagination : les difficultez de mon entreprise , s'aïser & se planir : mon discours & ma conscience , se tirer arriere : Mais ce feu etant evaporé , tout à un instant , comme il arrive sous la clarté d'un esclair , mon ame reprendre une autre sorte de veü , autre estat , & autre jugement : les difficultez de la retraite , me sembler grandes & invincibles , & les mesmes choses de bien autre goust & visage , que la chaleur du desir ne me les avoit presentées. Lequel plus veritablement , Pyr-

Similitude. rho n'en sçait rien. Nous ne sommes jamais fans maladie. Les fièvres ont leur chaud & leur froid : des effets d'une passion ardente, nous retombons aux effets d'une passion frileuse. Autant que je m'estois jetté en avant, je me relance d'autant en arriere.

Tout ainsi que quand la mer court & recourt agitée de l'orage, maintenant elle se ruë sur le rivage escumeux, jettant ses ondes jaillissantes sur les rochers, & baignant au loin de ses regorgemens les deraiés arenas : & tantost encores ces vagues rapides fuyans alternativement à l'envers, rehaument les grands cailloux que leurs bouillôs avoient rouleés avec eux : & les flots escoulez desferpent la rive. *Æn. 11.*

*Qualis ubi alterno procurrens gurgite pontus,
Nunc ruit ad terras scopulisque superjacit undam,
Spumens, extremamque sinu perfundit arenam:
Nunc rapidus retro atque æstu revoluta resorbens
Saxa, fugit, litusque vado labente relinquit.*

Or de la cognoissance de cette miennne volubilité, j'ay par accident engendré en moy quelque constance d'opinions : & n'ay guere alteré les miennes premières & naturelles : Car quelque apparence qu'il y ait en la nouvelleté, je ne change pas aisément, de peur que j'ay de perdre au change. Et puis que je ne suis pas capable de choisir, je prens le choix d'autrui, & me tiens en l'affiette où Dieu m'a mis. Autrement je ne me sçauroy garder de rouler fans cesse. Ainsi me suis-je, par la grace de Dieu, conservé entier, sans agitation & trouble de conscience, aux anciennes creances de nostre Religion, au travers de tant de sectes & de divisions, que nostre siecle a produit. Les Escrits des anciens, je dis les bons Escrits, pleins & solides, me tentent

rentent , & remuent quasi où ils veulent : celui que j'oy , me semble toujours le plus roide : je les trouve avoir raison chacun à son tour , quoy qu'ils se contrarient. Cette aisance que les bons esprits ont , de rendre ce qu'ils veulent vray-semblable , & qu'il n'est rien si estrange , à quoy ils n'entreprennent de donner assez de couleur , pour tromper une simplicité pareille à la mienne ; cela montre évidemment la foiblesse de leur preuve. Le Ciel & les estoilles ont branlé trois mille ans , tout le Monde l'avoit ainsi creu ; jusques à ce que Cleanthes le Samien , ou (selon Theophraste) Nicetas Syracusien , s'advisa de maintenir que c'estoit la terre qui se mouvoit , par le cercle oblique du Zodiaque tournant à l'entour de son aixieu. Et de nostre temps Copernicus a si bien fondé cette doctrine , qu'il s'en sert tres-reglément à toutes les consequences Astrologiennes. Que prendrons-nous , delà , sinon qu'il ne nous doit chaloir lequel ce soit des deux ? Et qui sçait qu'une tierce opinion d'icy à mille ans , ne renverse les deux précédentes ?

*Terre tenue par
le cercle oblique
du Zodiaque ,
selon Cleanthes.*

*L'age roulant
change ainsi le
credit des choses : celle qui
fut jadis en
vogue , est au-
jourd'huy sans
estime : puis il
s'en esleve quel-
qu'une d'entre
les méprisées ,
qui lui succe-
de , & se fait
de jour en jour
plus affection-
ner : son recou-
vrement chery
florit de nos
louanges , &
regne en admi-
rable prix par-
my nous. Lucr.
lib. 5.*

*Sic volvenda ætas commutat tempora rerum,
Quod fuit in pretio , fit nullo denique honore,
Porro aliud succedit & è contemptibus exit,
Inque dies magis appetitur , floretque repertum
Laudibus , & miro est mortales inter honore;*

Tome II,

Ee

*Doctrines nouvelles
rejetées, & pour-
quoy.*

Ainsi quand il se presente à nous quelque doctrine nouvelle, nous avons grande occasion de nous en deffier, & de considerer qu'avant qu'elle fust produite, sa contraire estoit en vogue: & comme elle a esté renversée par cette-cy, il pourra naistre à l'advenir une tierce invention, qui choquera de mesme la seconde.

Principes d'Aristote en credit.

Avant que les principes qu'Aristote a introduits, fussent en credit, d'autres principes contentoient la raison humaine, comme ceux-cy nous contentent à cette heure. Quelles lettres ont ceux-cy, quel privilege particulier, que le cours de nostre invention s'arreste à eux, & qu'à eux appartient pour tout le temps advenir, la possession de nostre creance? ils ne sont non plus exemps du boute-hors, qu'estoient leurs devanciers. Quand on me presse d'un nouvel argument, c'est à moy à estimer, que ce à quoy je ne puis satisfaire, un autre y satisfera: Car de croire toutes les apparences desquelles nous ne pouvons nous deffaire, c'est une grande simplicité: Il en adviendrait par là, que tout le vulgaire, & nous sommes tous du vulgaire, auroit sa creance contournable, comme une giroüette: car son ame estant molle & sans resistance, seroit forcée de recevoir sans cesse, autres & autres impressions, la dernière effaçant toujours la trace de la precedente. Celui qui se trouve foible, il doit respondre sui-

vant la pratique , qu'il en parlera à son conseil : ou s'en rapporter aux plus sages , desquels il a receu son apprentissage. Combien y a-il que la Medecine est au monde ? On dit qu'un nouveau venu , qu'on nomme Paracelse , change & renverse tout l'ordre des regles anciennes , & maintient que jusques à cette heure , elle n'a servy qu'à faire mourir les hommes. Je croy qu'il verifiera aisement cela : Mais de mettre ma vie à la preuve de sa nouvelle experience , je trouve que ce ne seroit pas grande sagesse. Il ne faut pas croire à chacun , dit le precepte , parce que chacun peut dire toutes choses. Un homme de cette profession de nouveutez , & de reformatons physiques , me disoit , il n'y a pas long-temps , que tous les anciens s'estoient notoirement mescomptez en la nature & mouvemens des vents , ce qu'il me feroit tres-évidemment toucher à la main , si je voulois l'entendre. Apres que j'eus eu un peu de patience à ouïr ses argumens , qui avoient tout plein de verisimilitude : Comment donc , luy respondis-je , ceux qui navigeoient sous les loix de Theophraste , alloient-ils en Occident , quand ils tiroient au Levant ? alloient-ils à costé , où à reculons ? C'est la fortune , me respond-il , tant y a qu'ils se mescomptent. Je luy repliquay lors , que j'aymois mieux suivre les effets , que la rai-

Medecine nouvelle de Paracelse.

*Demonstrations
geometriques in-
evitables, subver-
tissans la verité
de l'experience.*

*Evidence des
effets, combat-
tée par les Pyr-
rhoniens.*

*Cosmographie
ancienne.*

son. Or ce sont choses qui se choquent sou-
vent : & m'a-t'on dit qu'en la Geometrie , qui
pense avoir gagné le haut point de certitude
parmy les Sciences , il se trouve des demon-
strations inevitables , subvertissans la verité
de l'experience : Comme Jacques Peletier
me disoit chez moy , qu'il avoit trouvé deux
lignes s'acheminans l'une vers l'autre pour se
joindre , qu'il verifioit toutefois ne pouvoir
jamais jusques à l'infinité , arriver à se tou-
cher. Et les Pyrrhoniens ne se servent de leurs
argumens & de leur raison , que pour ruiner
l'apparence de l'experience : & est merveille ,
jusques où la souplesse de nostre raison , les a
suivis à ce dessein de combattre l'evidence
des effets : Car ils verifient que nous ne nous
mouvons pas , que nous ne parlons pas , qu'il
n'y a point de poiant ou de chaud , avecques
une pareille force d'argumentations , que nous
verifions les choses plus vray - semblables.
Ptolomeus , qui a esté un grand personnage ,
avoit estably les bornes de nostre Monde :
tous les Philosophes anciens ont pensé en te-
nir la mesure , sauf quelques Isles escartées ,
qui pouvoient eschapper à leur cognoissance ;
c'eust esté pyrrhoniser , il y a mille ans , que
de mettre en doute la Science de la Cosmo-
graphie , & les opinions qui en estoient re-
cettes d'un chacun : c'estoit heresie d'advoüer

des Antipodes : voila de nostre siecle une grandeur infinie de terre ferme , non pas une Ile , ou une contrée particuliere , mais une partie esgale à peu près en grandeur , à celle que nous connoissons , qui vient d'estre descouverte. Les Geographes de ce temps , ne faillent pas d'assûrer , que mes huy tout est trouvé , & que tout est veu :

Geographes de ce temps.

Nam quod adest præsto , placet , & pollex videtur. Le bien præsente se rend facilement agreable ,

Sçavoir , je vous prie , si Ptolomeus s'y est trompé autrefois , sur les fondemens de sa raison , si ce ne seroit pas sottise de me fier ^{à ce jugeons qu'il prévaut toutes choses. Lacroix.} ^{1. 5.}

maintenant à ce que ceux-cy en disent : Et s'il n'est plus vray-semblable , que ce grand corps , que nous appellons le Monde , est chose bien autre que nous ne jugeons. Platon dit , qu'il change de visage à tout sens : que le Ciel , les estoilles & le Soleil , renversent par fois le mouvement que nous y voyons : changeant l'Orient en l'Occident. Les Prestres Ægyptiens dirent à Herodote , que depuis leur premier Roy , dequoy il y auroit onze mille tant d'ans (& de tous leurs Roys ils luy firent voir les effigies en statues tirées apres le vif) le Soleil avoit changé quatre fois de route : Que la mer & la terre se changent alternativement , l'une en l'autre : Que la naissance du Monde est inter-

Monde plein de changement.

Monde tenu pour mortel, & renaissant. minée. Aristote, Cicero de même. Et quelque'un d'entre nous, qu'il est de toute

éternité, mortel & renaissant, à plusieurs vicissitudes : appellant à témoins Salomon & Isaïe : pour éviter ces oppositions ; que Dieu a esté quelquefois Createur sans creature, qu'il a esté oisif, qu'il s'est desdit de son oisiveté, mettant la main à cet ouvrage : & qu'il est par conséquent sujet au changement. En la plus fameuse des Ecoles Grec-

Monde tenu pour Dieu. ques, le Monde est tenu pour un Dieu, fait par un autre Dieu plus grand : & est

composé d'un corps & d'une ame, qui loge en son centre, s'espandant par nombres de Musique, à sa circonference : divin, tres-heureux, tres-grand, tres-sage, eternal. En luy sont d'autres Dieux, la mer, la terre, les astres, qui s'entretiennent d'une harmonieuse & perpetuelle agitation & danse divine : tantost se rencontrans, tantost s'esloignans : se cachans, montrans, changeans

Monde de quoy composé, selon Heraclitus.

de rang, ores avant, & ores arriere. Heraclitus estoit le Monde estre composé par feu, & par l'ordre des destinées : se devoir enflammer & resoudre en feu quelque jour, & quelque jour encore renaître. Et des hommes dit Apulée : *sigillatim mortales, cunctim perpetui*. Alexandre escrivit à sa mere, la narration d'un Prestre Ægyptien, tirée de leurs

En particulier mortels, immortels en general.

monumens ; tesmoignant l'antiquité de cette nation , estre infinie , & comprenant la naissance & progres des autres pays au vray. Cicero & Diodorus disent de leur temps ; que les Chaldéens tenoient registre de quatre cens mille tant d'ans. Aristote , Pline , & autres , que Zoroastre vivoit six mille ans avant l'âge de Platon. Platon dit , que ceux de la ville de Saïs , ont des memoires par escrit , de huit mille ans , & que la ville d'Athenes fut baillie mille ans avant ladite ville de Saïs. Epicurus , qu'en mesme temps que les choses sont icy comme nous les voyons , elles sont toutes pareilles , & en mesme façon , en plusieurs autres Mondes. Ce qu'il eust dit plus assuré-ment , s'il eust veu les similitudes , & convenances de ce nouveau Monde des Indes Occidentales , avec le nostre , present & passé , en de si estranges exemples. En verité , considerant ce qui est venu à nostre science du cours de cette police terrestre ; je me suis souvent esmerveillé de voir en une tres-grande distance de lieux & de temps , les rencontres d'un si grand nombre d'opinions populaires , sauvages , & des mœurs & creances sauvages , & qui par aucun biais ne semblent tenir à nostre naturel discours. C'est un grand ouvrier de miracles que l'esprit humain. Mais cette relation a je ne sçay quoy encore de plus

*Age du monde
divers , en divers
pays.*

*Similitudes &
convenances de
quelques polices ,
grandement dis-
tantes de lieux
& des temps.*

- Circuncision.* heteroclitte : elle se trouve aussi en noms , & en mille autres choses. Car on y trouva des Nations , n'ayans (que nous sçachions) jamais ouïy nouvelles de nous , où la circoncision estoit en credit : où il y avoit des Estats & de grandes polices maintenuës par des femmes , sans hommes : où nos jeunes & nostre carefme estoient representez , y adjoustant l'abstinence des femmes : où nos croix estoient en diverses façons en credit , icy on en honoroit les sépultures , on les appliquoit là , & nommément celle de S. André , à se defendre des visions nocturnes , & à les mettre sur les couches des enfans contre les enchantemens : ailleurs ils en rencontrèrent une de bois de grande hauteur , adorée pour Dieu de la pluye , & celle-là bien fort avant dans la terre ferme : on y trouva une bien expresse image de nos penitenciers : l'usage des mitres , le cœlibat des Prestres , l'art de deviner par les entrailles des animaux sacrifiez : l'abstinence de toute sorte de chair & poisson en leur vivre , la façon aux Prestres d'user en officiant de langue particuliere , & non vulgaire : & cette fantaisie , que le premier Dieu fut chassé par un second son frere puisné ; qu'ils furent creez avec toutes commoditez , lesquelles on leur a depuis retranchées pour leur peché , changé leur territoire , & empi-
- Carefme & jeunes.*
- Croix.*
- Croix de saint André.*
- Croix adorée pour dieu de la pluye.*
- Creation du monde.*

ré leur condition naturelle : qu'autrefois ils ont esté submergez par l'inondation des eaux celestes , qu'il ne s'en sauva que peu de familles , qui se jetterent dans les hauts creux des montagnes , lesquels creux ils bouchèrent , si que l'eau n'y entra point , ayans enfermé là dedans plusieurs sortes d'animaux : que quand ils sentirent la pluye cesser , ils mirent hors des chiens , lesquels estans revenus nets & mouillez , ils jugerent l'eau n'estre encore guere abaissée : depuis en ayant fait sortir d'autres , & les voyans revenir bourbeux , ils sortirent repeupler le Monde , qu'ils trouverent plein seulement de serpens. On ren-

contra en quelque endroit , la persuasion du jour du Jugement ; de sorte qu'ils s'offensoient merveilleusement contre les Espagnols qui espendoient les os des trespassés , en fouillant les richesses des sepultures , disans , que ces os escartez ne se pourroient facilement rejoindre : le trafique par eschange , & non autre , foires & marchez pour cet effet : des nains & personnes difformes , pour l'ornement des tables des Princes : l'usage de la fauconnerie selon la nature de leurs oyseaux : subsides tyranniques : delicateſſes des jardins , danses , sauts bateleresques , musique d'instrumens , armoiries , jeux de paulme , jeu de dez & de fort , auquel ils s'eschauffent sou-

Jour du jugement.

Nains aux tables des princes.

Jeux de diverses sortes.

442 ESSAIS DE MONTAIGNE.

*Adoration d'un
Dieu fait hom-
me.*

vent, jusques à s'y jouer eux-mesmes, & leur liberté : medecine non autre que de charmes : la forme d'escrire par figures : creance d'un seul premier homme pere de tous les peuples : adoration d'un Dieu qui vesquit autrefois homme en parfaite virginité, jeusne, & poenitence, preschant la loy de Nature, & des ceremonies de la Religion, & qui disparut du Monde, sans mort naturelle : l'opinion des geants : l'usage de s'enyvrer de leurs breuvages, & de boire d'autant : ornemens religieux peints d'ossements & testes de morts, surplis, eau-beniste, aspergez ; femmes & serviteurs, qui se presentent à l'envy à se brusler & enterrer, avec le mary ou maistre trespassé : loy que les aînez succedent à tout le bien, & n'est reservé aucune part au puisné, que d'obeissance : coustume à la promotion de certain office de grande autorité, que celui qui est promu prend un nouveau nom, & quitte le sien : de verser de la chaux sur le genou de l'enfant freschement nay, en luy disant, Tu es venu de poudre, & retourneras en poudre : l'art des augures. Ces vains ombrages de nostre Religion, qui se voyent en aucuns de ces exemples, en tesmoignent la dignité & la divinité. Non seulement elle s'est aucunement insinuée en toutes les Nations infideles de deçà, par quelque imitation, mais à ces Bar-

bares aussi comme par une commune & supernaturelle inspiration : car on y trouva aussi la creance du Purgatoire, mais d'une forme nouvelle : ce que nous donnons au feu, ils le donnent au froid, & imaginent les ames, & purgées, & punies par la rigueur d'une extrême froidure. Et m'advertit cet exemple, d'une autre plaisante diversité : car comme il s'y trouva des peuples qui aymoient à deffubler le bout de leur membre, & en retranchoient la peau à la Mahumetane & à la Juifve, il s'y en trouva d'autres qui faisoient si grande conscience de le deffubler : qu'à tout des petits cordons, ils portoient leur peau bien soigneusement estirée & attachée au dessus, de peur que ce bout ne vist l'air. Et de cette diversité aussi, que comme nous honorons les Roys & les festes, en nous parant des plus honnestes vestemens que nous ayons ; en aucunes regions, pour monstrier toute disparité & submission à leur Roy, les sujets se presentoient à luy, en leurs plus vils habillemens, & entrans au Palais prenoient quelque vieille robe deschirée sur la leur bonne, à ce que tout le lustre & l'ornement fust au maistre. Mais suivons : Si nature enferme dans les termes de son progres ordinaire, comme toutes autres choses, aussi les creances, les jugemens & opinions des hommes si elles

*Purgatoire d'une
forme nouvelle.*

ont leur revolution , leurs saisons , leur naissance , leur mort , comme les choux : si le Ciel les agite & les roule à sa poste ; quelle magistrale autorité & permanente , leur allons-nous

*Forme de nostre
estre , dependant
du climat & du
terroir.*

attribuant ? Si par experience nous touchons à la main , que la forme de nostre estre depend de l'air , du climat , & du terroir où nous naissons : non seulement le teint , la taille , la complexion & les contenance , mais enco-

*Et le climat du
ciel , sert non
seulement à la
force des corps ,
mais à celle des
esprits. Veg. L.
2.*

re les facultez de l'ame : *Et plaga cœli non solum ad robur corporum , sed etiam animorum facit* , dit Vegece : Et que la Deesse fondatrice de la ville d'Athenes , choisit à la situer ,

*L'air d'Athenes
est subtil , d'où
l'on croit que
les Atheniens
ont l'esprit plus
aigu : celui de
Thebes pesant ,
par lequel les
Thebains sont
grossiers &
forts. Cicer.*

une temperature de pays , qui fist des hommes prudents : comme les Prestres d'Ægypte apprirent à Solon : *Athenis tenue cœlum : ex quo etiam acutiores putantur Attici : crassum Thebis : itaque pingues Thebani , & valentes* : en maniere qu'ainsi que les fruits naissent divers , & les animaux ; les hommes naissent aussi plus & moins belliqueux , justes , temperans & dociles : icy sujets au vin , ailleurs au larrecin ou à la paillardise : icy enclins à superstition , ailleurs à la mescreance : icy à la liberté , icy à la servitude : capables d'une Science ou d'un art : grossiers ou ingenieux : obeissans ou rebelles : bons ou mauvais , selon que porte l'inclination du lieu où ils sont assis , & prennent nouvelle complexion , si

on les change de place , comme les arbres : qui fut la raison pour laquelle Cyrus ne voulut accorder aux Perses d'abandonner leur pays aspre & bossu , pour se transporter en un autre doux & plain : disant , que les terres grasses & molles font les hommes mols , & les fertiles les esprits infertiles. Si nous voyons tantost fleurir un art , une creance ; tantost une autre , par quelque influence celeste : tel siecle produire telles natures , & incliner l'humain genre à tel ou tel ply : les esprits des hommes tantost gaillards , tantost maigres , comme nos champs ; que deviennent toutes ces belles prerogatives dequoy nous nous allons flattans ? Puis qu'un homme sage se peut mescompter , & cent hommes , & plusieurs nations : voire & l'humaine nature selon nous , se mescompte plusieurs siecles , en cecy ou en cela ; quelle seureté avons - nous que par fois elle cesse de se mescompter , & qu'en ce siecle elle ne soit en mescompte ? Il me semble entre autres tesmoignages de nostre imbecillité , que celui-cy ne merite pas d'estre oublié ; que par desir mesme , l'homme ne sçache trouver ce qu'il luy faut : que non par jouissance , mais par imagination & par souhait , nous ne puissions estre d'accord de ce dequoy nous avons besoin pour nous contenter. Laissons à nostre pensée tailler & coudre à son plaisir : elle ne

*L'homme ne
sçauroit trouver,
par desir mesme,
ce qu'il faut pour
se contenter.*

pourra pas seulement desirer ce qui luy est propre , & se satisfaire.

Qu'est-ce que tu peux desirer ou fuir par certaine raison ? que pouvons-nous entreprendre avec tant d'heur , que nous n'ayons à hair un jour l'entreprise & le succès ? *Iuv. sat. 10.*

Prières de Socrates.

Prières publiques des Lacedemoniens.

Nous desirons le mariage & les couchés des femmes : mais ce sçont les dieux qui sçavēt quels doivent estre la femme & les enfans. *Ibid.*

Prière folle de Midas.

Surpris & peureux de la nouveauté du mal , & riche & misérable ensemble : il veut fuir ses biens , & deteste ce qu'il requeroit naguères.

— *quid enim ratione timemus*

Aut cupimus ? quid tam dextro pede concipis , ut te

Conatus non pœniteat , votique peracti ?

C'est pourquoy Socrates ne requeroit les Dieux , sinon de luy donner ce qu'ils sçavoient luy estre salutaire. Et la priere des Lacedemoniens publique & privée portoit simplement, les choses bonnes & belles leur estre octroyées : remettant à la discretion de la puissance suprême leur triage & choix.

Conjugium petimus partumque uxoris , at illi Notum qui pueri , qualisque futura sit uxor.

Et le Chrestien supplie Dieu que sa volonté soit faite : pour ne tomber en l'inconvenient que les Poëtes feignent du Roy Midas. Il requit les Dieux que tout ce qu'il toucheroit se convertist en or : sa priere fut exaucée , son vin fut or , son pain fut or , & la plume de sa couche , & d'or sa chemise & son vestement : de façon qu'il se trouva accablé sous la jouissance de son desir , & estrené d'une insupportable commodité : il luy fallut desprier ses prieres.

Attonitus novitate mali , divesque misereque , Effugere optat opes , & quæ modò voverat , odit.

Difons de moy-mefme. Je demandois à la fortune autant qu'autre chofe , l'ordre Saint Michel eftant jeune , car c'eftoit lors l'extrême marque d'honneur de la noblèffe Françoisè , & tres-rare. Elle me l'a plaifamment accordé. Au lieu de me monter & hauffer de ma place , pour y aveindre , elle m'a bien plus gracieufement traité ; elle l'a ravalé & rabaiffé jufques à mes efpaules & au deffous. Cleobis & Biton , Trophonius & Agamedes , ayans requis ceux-là leur Deeffe , ceux-cy leur Dieu , d'une recompènfe digne de leur pieté ; eurent la mort pour prefent : tant les opinions celeftes fur ce qu'il nous faut , font diverfes aux nôtres. Dieu pourroit nous oſtroyer les richèffes , les honneurs , la vie & la fanté mefme , quelquefois à noſtre dommage : car tout ce qui nous eſt plaifant , ne nous eſt pas touſiours falutaire : ſi au lieu de la guerifon , il nous envoie la mort , ou l'empirement de nos maux : *Virga tua & baculus tuus ipſa me conſolata ſunt* , il le fait par les raifons de ſa providence , qui regarde bien plus certainement ce qui nous eſt deu , que nous ne pouvons faire : & le devons prendre en bonne part , comme d'une main tres-fage & tres-amie :

—— ſi conſilium vis ,

Permites ipſis expendere numinibus , quid

Ordre de ſainct Michel , marque d'honneur de la noblèſſe Françoisè.

Mort oſtroyée des dieux , pour recompènſe de pieté.

Ta verge & ta houlette meſme , me conſolent. Pſal. 23.

Si tu veux croire conſeil , permets aux dieux quand tu les pries , d'examiner ce qui te ſera propre , & ce qui pourra reuſſir à l'utilité de tes affaires :

l'homme leur
est plus cher
qu'il ne pèst
pas à soy-mes-
me. *Juv. sat.*

10.

Souverain bien
de l'homme, fort
debattu entre les
philosophes, &
leurs diverses
opinions sur ice-
lux.

Qui desbat du
souverain bien,
dispute de tou-
te la substance
de la philoso-
phie. *Cic. de sen.*

Trois conviez
en festin, me
sembler dis-
corder, appe-
tans d'un goût
divers des cho-
ses fort contrai-
res.

Que leur don-
neray-je ou
non? tu refuses
ce qu'un autre
demande : &
ce que tu re-
quiers, semble
odieux & aigre
à deux autres.
Hor. Ep. lit. 2.
Ep. 2.

Nes'es-mouvoir
de rien, & ne
rien admirer,
est presque, o
cher amy Nu-
mice, le seul
bien qui nous
peut faire &
conserver heu-
reux. *Hor. Ep.*
l. 1. Ep. 6.

*Conveniat nobis, rebusque sit utile nostris :
Charior est illis homo quam sibi.*

Car de les requerir des honneurs, des char-
ges ; c'est les requerir, qu'ils vous jettent à
une bataille, ou au jeu des dez : ou de telle au-
tre chose, de laquelle l'issue vous est incog-
nuë, & le fruit douteux. Il n'est point de
combat si violent entre les Philosophes, & si
aigre, que celui qui se dresse sur la question
du souverain bien de l'homme : duquel par le
calcul de Varro, nasquirent deux cens qua-
tre-vingts sectes : *Qui autem de summo bono
dissentit, de tota Philosophiæ ratione disputat.*

*Tres mihi convivæ propè dissentire videntur,
Pascetes vario multum diversa palato :
Quid dem? quid non dem? renuis tu, quod jubet
alter,
Quod petis, id sanè est invisum acidumque duobus.*

Nature devrait ainsi répondre à leurs contes-
tations, & à leurs débats. Les uns disent nos-
tre bien estre logé en la vertu : d'autres en
la volupté : d'autres, au consentir à nature :
qui en la Science, qui à n'avoir point de dou-
leur : qui à ne se laisser emporter aux appa-
rences : & à cette fantaisie semble retirer cette
autre, de l'ancien Pythagoras.

*Nil admirari propè res est una, Numici,
Solaque quæ possit facere & servare beatum.*

Qui

Qui est la fin de la secte Pyrrhoniene. Aristote attribué à magnanimité , n'admirer rien. Et disoit Archéfilas , les soutenemens & l'estat droit & inflexible du jugement , estre les biens , mais les consentemens & applications estre les vices & les maux. Il est vray qu'en ce qu'il l'establissoit par axiome certain , il se départoit du Pyrrhonisme. Les Pyrrhoniens , quand ils disent que le souverain bien c'est l'Ataraxie , qui est l'immobilité du jugement , ils ne l'entendent pas dire d'une façon affirmative : mais le même branle de leur ame , qui leur fait fuir les précipices , & se mettre à couvert du serein , celui-là même leur présente cette fantaisie , & leur en fait refuser une autre. Combien je desire , que pendant que je vis , ou quelque autre , ou Justus Lipsius , le plus sçavant homme qui nous reste , d'un esprit très-poly & judicieux , vraiment german à mon Turnebus ; eust & la volonté , & la santé , & assez de repos , pour ramasser en un registre , selon leurs divisions & leurs classes , sincèrement & curieusement , autant que nous y pouvons voir , les opinions de l'ancienne Philosophie sur le sujet de nostre estre & de nos mœurs : leurs controverses : le credit & fuite des parts : l'application de la vie des auteurs & sectateurs , à leurs preceptes , és accidens memorables & exemplaires ! Le

*Ataraxie des
Pyrrhoniens ,
que c'est.*

*Justus Lipsius
recommandé.*

*Obeïſſance deüë
de chacun aux
loix.*

bel ouvrage & utile que ce feroit : Au demeurant , ſi c'eſt de nous que nous tirons le reglement de nos mœurs , à quelle confuſion nous rejettons-nous ? Car ce que noſtre raiſon nous y conſeille de plus vray-ſemblable , c'eſt généralement à chacun , d'obeïr aux loix de ſon pays , comme porte l'adviſ de Socrates inſpiré (dit-il) d'un conſeil divin. Et par là que veut-elle dire , ſi non que noſtre devoir n'a autre regle que fortuite ? La verité doit avoir un viſage pareil & univerſel. La droiture & la juſtice , ſi l'homme en cognoiſſoit , qui euſt corps & veritable eſſence , il ne l'attacheroit pas à la condition des couſtumes de cette contrée , où de celle-là : ce ne ſeroit pas de la fantaſie des Perſes ou des Indes , que la vertu prendroit ſa forme. Il n'eſt rien ſujet à plus continuelle agitation que les loix. Depuis que je ſuis nay , j'ay veu trois & quatre fois , rechanger celles des Anglois nos voiſins , non ſeulement en ſujet politique , qui eſt celuy qu'on veut diſpenſer de conſtance ; mais au plus important ſujet qui puiſſe eſtre , à ſçavoir de la Religion. Dequoy j'ay honte & deſpit : d'autant plus que c'eſt une nation , à laquelle ceux de mon quartier ont eu autrefois une ſi privée accointance , qu'il reſte encore en ma raiſon^{*} aucunes traces de noſtre ancien couſinage. Et chez nous icy , j'ay

*Loix ſujettes à
une continuelle
agitation.*

*Loix des Anglois
ſur le ſujet de la
religion , pleines
de variété.*

** Maïſon*

veu telle chose qui nous estoit capitale , devenir legitime : & nous qui en tenons d'autres , sommes à mesmes , selon l'incertitude de la fortune guerriere , d'estre un jour criminels de leze - majesté humaine & divine , nostre justice tombant à la mercy de l'injustice : & en l'espace de peu d'années de possession , prenant une essence contraire. Comment pouvoit ce Dieu ancien plus clairement accuser en l'humaine cognoissance , l'ignorance de l'estre divin , & apprendre aux hommes , que leur Religion n'estoit qu'une piece de leur invention , propre à lier leur societé ; qu'en déclarant , comme il fit , à ceux qui en recherchoient l'instruction de son trepied : que le vray culte à chacun , estoit celui qu'il trouvoit observé par l'usage du lieu où il estoit. O Dieu , quelle obligation n'avons-nous à la benignité de nostre souverain Createur , pour avoir desnié nostre creance de ces vagabondes & arbitraires devotions , & l'avoir logée sur l'éternelle base de sa sainte parole ? Que nous dira donc en cette necessité la philosophie ? Que nous suivions les loix de nostre pays , c'est à dire , cette mer flottante des opinions d'un peuple , ou d'un prince , qui me peindront la justice d'autant de couleurs , & la reformeront en autant de visages , qu'il y aura en eux de

*Religion vraye
selon l'oracle
d'Apollon ,
quelle.*

changemens de passion. Je ne puis pas avoir le jugement si flexible. Quelle bonté est-ce , que je voyois hier en credit , & demain ne la fera plus : & que le traject d'une riviere fait crime ? Quelle verité est-ce que ces montagnes bornent , mensonge au monde qui se tient au delà ? Mais ils sont plaisans , quand pour donner quelque certitude aux loix , ils disent ; qu'il n'y en a aucunes fermes , perpetuelles & immuables , qu'ils nomment naturelles , qui sont empreintes en l'humain genre par la condition de leur propre essence : & de celles-là , qui en fait le nombre de trois , qui de quatre , qui plus , qui moins : signe , que c'est une marque aussi douteuse que le reste. Or ils sont si defortunez (car comment puis-je nommer cela , sinon defortune , que d'un nombre de loix si infiny , il ne s'en rencontre pas au moins une que la fortune & temerité du fort ait permis estre universellement receuë par le consentement de toutes les nations ?) ils sont , dis-je , si miserables , que de ces trois ou quatre loix choisies , il n'en y a une seule qui ne soit contredite & desadvouée , non par une nation , mais par plusieurs. Or c'est la seule enseigne vray-semblable , par laquelle ils puissent argumenter aucunes loix naturelles , que l'université de l'approbation : car ce que nature nous auroit veritablement ordonné ,

*Loix naturelles,
quelles.*

nous l'ensuivrons sans doute d'un commun
 consentement: & non seulement toute nation,
 mais tout homme particulier, ressentiroit la
 force & la violence que luy feroit celuy qui
 le voudroit pousser au contraire de cette loy.
 Qu'ils m'en montrent, pour voir, une de
 cette condition. Protagoras & Ariston ne *Justice des loix,*
 donnoient autre essence à la justice des loix, *& son essence.*
 que l'autorité & opinion du législateur: &
 disoient que cela mis à part, le bon & l'hon-
 neste perdoient leurs qualitez, & demeuroient
 des noms vains, de choses indifferentes.
 Thrasimachus en Platon estime qu'il n'y a
 point d'autre droit, que la commodité du
 supérieur. Il n'est chose en quoy le monde
 soit si divers qu'en coutumes & loix. Telle
 chose est icy abominable, qui apporte recom-
 mandation ailleurs: comme en Lacedemone la
 subtilité de desrober. Les mariages entre les *Mariages entre*
 proches sont capitalement defendus entre nous, *les proches.*
 ils sont ailleurs en honneur:

—— *gentes esse feruntur,*

In quibus & nato genitrix, & nata parenti

Iungitur, & pietas geminato crescit amore.

On rapporte
 qu'il est des na-
 tions auxquelles
 on conjoint la
 mere au fils, &
 la fille au pere:
 dont la piété
 multiplie par là-
 mour redoublé.
Metam. 10.

Le meurtre des enfans, meurtre des peres,
 communication de femmes, trafic de voleries,
 licence à toutes sortes de voluptez: il n'est
 rien en somme si extrême, qui ne se trouve

Loix naturelles perduës entre nous. receu par l'usage de quelque nation. Il est croyable qu'il y a des loix naturelles: comme

Il ne reste plus rien qui soit vraiment à nous: ce qu'on dit à nous, est à l'art. il se void és autres creatures: mais en nous elles sont perduës, cette belle raison humaine s'ingerant par tout de maistriser & commander, broüillant & confondant le visage des choses, selon sa vanité & inconstance: *Nihil itaque amplius nostrum est, quod nostrum dico, artis est.* Les sujets ont divers lustres

Corps des peres mangés chez quelques peuples, par leurs enfans, & pourquoy.

& diverses considerations: c'est de là que s'engendre principalement la diversité d'opinions. Une nation regarde un sujet par un visage, & s'arreste à celui-là: l'autre par un autre. Il n'est rien si horrible à imaginer, que de manger son pere. Les peuples qui avoient anciennement cette coustume, la prenoient toutefois pour tesmoignage de pieté & de bonne affection: cherchant par là à donner à leurs progeniteurs la plus digne & honorable sepulture: logeans en eux-mêmes & comme en leurs moëilles, les corps de leurs peres & leurs reliques: les vivifians aucunement & regenerans par la transmutation en leur chair vive, au moyen de la digestion & du nourrissement. Il est aisé à considerer quelle cruauté & abomination c'eust esté à des hommes abreuvez & imbus de cette superstition, de jetter la despouille des parens à la corruption de la terre, & nourriture des bestes & des vers.

Lycurgus confidera au larrecin , la vivacité , diligence , hardieffe , & adrefle , qu'il y a à *Larrecin permis de Lycurgus , & pourquoy.* furprendre quelque chofe de fon voifin , & l'utilité qui revient au public , que chacun en regarde plus curieufement à la confervation de ce qui eft sien : & creut que de cette double institution à affaillir & à defendre , il s'en tiroit du fruit à la difcipline militaire (qui eftoit la principale fcience & vertu , à quoy il vouloit duire cette nation) de plus grande confideration que n'eftoit le defordre & l'injuftice de fe prevaloir de la chofe d'autrui.

Dionyfius le tyran offrit à Platon une robe *Robe parfumée, refusée par Platon, acceptée d'Aristippus.* à la mode de Perfe , longue , damafquinée , & parfumée. Platon la refufa , difant , qu'eftant nay homme , il ne fe veltiroit pas volontiers de robe de femme : mais Aristippus l'accepta , avec cette refponfe , que nul accouftrement ne pouvoit corrompre un chafte courage. Ses amis tançoient fa lafcheté de prendre fi peu à cœur , que Dionyfius luy eult craché au vifage. Les pefcheurs (dit-il) fouffrent bien d'eftre baignez des ondes de la mer , depuis la teſte jufqu'aux pieds , pour attraper un goujon. Diogenes lavoit ſes choux , & le voyant paſſer : Si tu ſçavois vivre de choux , tu ne ferois pas la cour à un tyran. A quoy Aristippus : Si tu ſçavois vivre entre les hommes , tu ne laverois pas des choux. Voila comment

Tu nous cou- la raison fournit d'apparence à divers effects.
 ves la guerre, C'est un pot à deux ances, qu'on peut saisir
 ô terre nôtre à gauche & à dextre.
 hôteffe : pour
 servir en guer-
 re on arme les
 chevaux, la
 guerre est me-
 nacée par ce
 haras : mais
 néanmoins à tels
 animaux se sou-
 mettant par fois
 au char, & à
 supporter les
 freins. *concor-*
dans sous me-
me joug. la
paix est espe-
rable. Æn. 5.

*Larmes de Solon
 pour la mort de
 son fils.*

*Déuil de la
 femme de So-
 crates.*

Et la gist une
 manie popula-
 re, que chaque
 pays hait les
 dieux de ses
 voisins ; parce
 qu'il croit que
 ceux - là seule-
 ment qu'il adore
 , meritent
 d'estre tenus en
 ce rang. *Juv.*
sat. 15.

— *bellum, ô terra hospita portas,
 Bello armantur equi, bellum hæc armenta mi-
 nantur :*

*Sed tamen iidem olim curru succedere sueti
 Quadrupedes, & fræna iugo concordia ferre,
 Spes est pacis.*

On preschoit Solon de n'espandre pour la mort
 de son fils des larmes impuissantes & inutiles :
 Et c'est pour cela (dit-il) que plus justement je
 les espans, qu'elles sont inutiles & impuis-
 santes. La femme de Socrates rengregeoit son
 deuil par telle circonstance : ô qu'injustement
 le font mourir ces meschans juges ! Ayme-
 rois-tu donc mieux que ce fust justement,
 luy repliqua-il. Nous portons les oreilles per-
 cées, les Grecs tenoient cela pour une marque
 de servitude. Nous nous cachons pour jouir
 de nos femmes, les Indiens le font en public.
 Les Scythes immoloient les estrangers en
 leurs temples, ailleurs les temples servent de
 franchise.

*Inde furor vulgi, quòd numina vicinorum
 Odit quisque locus, cùm solos credat habendos
 Esse Deos quos ipse colit.*

J'ay ouïy parler d'un juge, lequel où il ren-

controit un afpre conflit entre Bartolus & Baldus, & quelque matiere agitée de plusieurs contrarietez, mettoit en marge de fon livre : Question pour l'amy : c'est à dire que la verité estoit si embrouillée & débattuë, qu'en pareille cause il pourroit favoriser celle des parties que bon luy sembleroit. Il ne tenoit qu'à faute d'esprit & de suffisance, qu'il ne pust mettre par tout question pour l'amy. Les advocats & les juges de nostre temps, trouvent à toutes causes assez de biais pour les accommoder où bon leur semble. A une science si infinie, dépendant de l'autorité de tant d'opinions, & d'un sujet si arbitraire ; il ne peut estre qu'il n'en naisse une confusion extreme de jugemens. Aussi n'est-il guere si clair procez, auquel les advis ne se trouvent divers : ce qu'une compagnie a jugé, l'autre le juge au contraire ; & elle-mesme au contraire une autre fois. Dequoy nous voyons des exemples ordinaires, par cette licence qui tache merveilleusement la ceremonieuse autorité & lustre de nostre justice ; de ne s'arrester aux arrests, & courir des uns aux autres juges, pour decider d'une mesme cause. Quant à la liberté des opinions philosophiques, touchant le vice & la vertu, c'est chose où il n'est besoin de s'estendre : & où il se trouve plusieurs advis, qui valent mieux teus, que publiez aux foibles esprits.

*Question pour
l'amy en cause de
droit.*

Paillardise postere, maintenant.

Epicurus croit que quand la nature appete les sales voluptez mesmes, il ne faut considerer ny le lieu, ny la race, ny l'ordre ou la loy : mais le corps, la beauté, l'age : & la sçecte ne croit pas que les amours illicites soient interdites au sage. Enquerons - nous seulement jusques à quel age on doit aimer les jeunes gens.

Loix autorisées par l'usage.

Similitude.

Arcefilaus disoit n'estre considerable en la paillardise, de quel costé & par où on le fist.

Et obscœnas voluptates, si natura requirit, non genere, aut loco, aut ordine : sed forma, ætate, figura, metiendas Epicurus putat. Ne amores quidem sanctos à sapiente alienos esse arbitrantur. Quæramus ad quam usque ætatem juvenes amandi sint. Ces deux derniers lieux

stoïques, & sur ce propos, le reproche de Diogarchus à Platon mesme, montrent combien la plus saine philosophie souffre de licences esloignées de l'usage commun, & excessives.

Les loix prennent leur autorité de la possession & de l'usage : il est dangereux de les ramener à leur naissance : elles grossissent & s'annoblissent en roulant, comme nos rivières :

suivez-les contremont jusques à leur source, ce n'est qu'un petit surjon d'eau à peine reconnoissable, qui s'enorgueillit ainsi, & se fortifie, en vieillissant. Voyez les anciennes considerations qui ont donné le premier branle à ce fameux torrent, plein de dignité, d'honneur & de reverence : vous les trouverez si legeres & si delicates, que ces gens icy qui poissent tout, & le ramenant à la raison, & qui ne reçoivent rien par autorité & à credit, il n'est pas merveille s'ils ont leurs jugemens souvent tres esloignez des jugemens publics. Gens qui ne prennent pour patron l'image

premiere de nature, il n'est pas merveille, si en la plupart de leurs opinions, ils gauchissent la voye commune. Comme pour exemple : peu d'entre-eux eussent approuvé les conditions contraintes de nos mariages : & la plupart ont voulu les femmes communes, & sans obligation. Ils refusoient nos ceremonies : Chrysippus disoit qu'un philosophe fera une douzaine de culebutes en public, voire sans haut de chausses, pour une douzaine d'olives : A peine eust-il donné advis à Clisthenes de refuser la belle Agariste sa fille, à Hippoclidès, pour luy avoir veu faire l'arbre fourché sur une table. Metrocles lascha un peu indiscretement un pet en disputant, en présence de son escole : & se tenoit en sa maison caché de honte, jusques à ce que Crates le fut visiter : & adjoustant à ses consolations & raisons, l'exemple de sa liberté, se met à peter à l'envy avec luy, dont il luy osta ce scrupule : & de plus, le retira à sa secte stoïque, plus franche, de la secte peripatetique, plus civile, laquelle jusques lors il avoit suivie. Ce que nous appellons honnesteté, de n'oser faire à descouvert ce qui nous est honneste de faire à couvert, ils l'appelloient sottise : & de faire le fin à taire & desadvouer ce que nature, coustume, & nostre desir publient & proclament de nos actions ; ils l'estimoient vice,

Pets de Metrocles & de Crates.

Le peter libre en la secte stoïque.

460 ESSAIS DE MONTAIGNE.

Et leur sembloit , que c'estoit affoller les mysteres de Venus ; que de les oster du retiré sacraire de son temple , pour les exposer à la veüe du peuple : Et que tirer ses yeux hors du rideau , c'estoit les perdre. C'est chose de poids , que la honte : La recelation , reservation , circonscription , parties de l'estimation. Que la volupté tres-ingenieusement faisoit instance sous le masque de la vertu ; de n'estre prostituée au milieu des carrefours , foulée des pieds & des yeux de la commune , trouvant à dire la dignité & commodité de ses cabinets accoustumez. De là disent aucuns ; que d'oster les bordels publics , c'est non seulement espandre par tout la paillardise , qui estoit assignée à ce lieu-là , mais encore esguillonner les hommes vagabonds & oisifs à ce vice , par la mal-aisance.

*Bordels publics
perils , & pour-
quoy.*

Mart. 3.

*Mæchus es Aufidiæ qui vir Corvine fuisti ,
Rivalis fuerat qui tuus , ille vir est :
Cur aliena placet tibi , quæ tua non placet uxor ?
Nunquid securus non potes arrigere ?*

Cette experience se diversifie en mille exemples.

Idem. 1.

*Nullus in urbe fuit tota , qui tangere vellet
Vxorcm gratis Cæciliane tuam ,
Dum licuit : sed nunc positis custodibus , ingens
Turba futurorum est. Ingeniosus homo es.*

On demanda à un philosophe qu'on surprit

à mesme , ce qu'il faisoit : il respondit tout froidement , Je plante un homme : ne rougissant non plus d'estre rencontré en cela , que si on l'eust trouvé plantant des aulx. C'est , comme j'estime , d'une opinion tendre , respectueuse , qu'un grand & religieux Auteur tient cette action , si nécessairement obligée à l'occultation & à la vergongne ; qu'en la licence des embrassemens cyniques , il ne se peut persuader , que la besoigne en vint à sa fin : ains qu'elle s'arrestoit à représenter des mouvemens lascifs seulement , pour maintenir l'impudence de la profession de leur École : & que pour essancer ce que la honte avoit contraint & retiré , il leur estoit encore apres besoin de chercher l'ombre. Il n'avoit pas veu assez avant en leur desbauche. Car Diogenes exerçant en public sa masturbation , faisoit souhait en presence du peuple assistant , de pouvoir ainsi saouler son ventre en le frotant. A ceux qui luy demandoient , pourquoy il ne cherchoit lieu plus commode à manger , qu'en pleine rue : C'est , respondoit-il , que j'ay faim en pleine rue. Les femmes Philosophes , qui se mesloient à leur secte , se mesloient aussi à leur personne , en tout lieu , sans discretion : & Hipparchia ne fut receüe en la société de Crates , qu'à condition de suivre en toutes choses les uz & cou-

*Embrassemens
cyniques , impu-
dents , & à des-
couvert.*

*Volupté souve-
raine des Cyri-
ques.*

*Apparences con-
traires, mainte-
nuës en tous su-
jets.*

*Parole la plus
pure, capable de
divers sens &
usages.*

tumes de sa regle. Ces Philosophes icy don-
noient extrême prix à la vertu : & refusoient
toutes autres diuicplines que la morale : si
est-ce qu'en toutes actions ils attribuoient
la souveraine autorité à l'élection de leur sa-
ge , & au dessus des loix , & n'ordonnoient
aux voluptez autre bride , que la moderation ,
& de conservation de la liberté d'autrui.
Heraclitus & Protagoras , de ce que le vin
semble amer au malade , & gracieux au sain :
l'aviron tortu dans l'eau , & droit à ceux qui
le voyent hors de là , & de pareilles apparen-
ces contraires qui se trouvent aux sujets , ar-
gumenterent que tous sujets avoient en eux
les causes de ces apparences : & qu'il y avoit
au vin quelque amertume , qui se rapportoit
au goust du malade ; en l'aviron , certaine
qualité courbe , se rapportant à celui qui le
regarde dans l'eau. Et ainsi de tout le reste.
Qui est dire , que tout est en toutes choses , &
par consequent rien en aucune : car rien n'est ,
où tout est. Cette opinion me ramentoit l'ex-
perience que nous avons ; qu'il n'est aucun
sens, ny visage , ou droit , ou amer , ou doux ,
ou courbe , que l'esprit humain ne trouve aux
Escrits qu'il entreprend de fouiller. En la
parole la plus nette , pure , & parfaite qui
puisse estre , combien de fausseté & de men-
tonge a-t'on fait naistre ? quelle heresie n'y a

trouvé des fondemens assez , & tesmoignages , pour entreprendre & pour se maintenir ? C'est pour cela , que les Autheurs de telles erreurs ne se veulent jamais despartir de cette preuve du tesmoignage de l'interprétation des mots. Vn personnage de dignité , me voulant approuver par autorité , cette queste de la pierre philosophale , où il est tout plongé : m'allegua dernièrement cinq ou six passages de la Bible ; sur lesquels il disoit s'estre premierement fondé pour la descharge de sa conscience : car il est de profession Ecclesiastique : & à la verité l'invention n'en estoit pas seulement plaisante , mais encore bien proprement accommodée à la defense de cette belle science. Par cette voye , se gaigne le credit des fables divinatrices. Il n'est prognostiqueur , s'il a cette autorité , qu'on le daigne feuiller , & rechercher curieusement tous les plis & lustres de ses paroles , à qui on ne face dire tout ce qu'on voudra , comme aux Sybilles : Il y a tant de moyens d'interpretation , qu'il est malaisé que de biais , ou de droit fil , un esprit ingenieux ne rencontre en tout sujet , quelque air qui luy serve à son point. Pourtant se trouve un stile nubileux & douteux , en si frequent & ancien usage. Que l'Autheur puisse gaigner cela , d'attirer & embesoigner à soy la posterité ; ce que non

Pierre philosophale approuvée.

seulement la suffisance, mais autant, ou plus, la faveur fortuite de la matiere peut gagner : Qu'au demeurant il se presente par bestise ou par finesse, un peu obscurément & diversement : ne luy chaille : Nombre d'esprits le belutans & secoüans, en exprimeront quantité de formes, ou selon, ou à costé, ou au contraire de la sienne, qui luy feront toutes honneur. Il se verra enrichy des moyens de ses disciples, comme les regents du Landit. C'est ce qui a fait valoir plusieurs choses de neant, qui a mis en credit plusieurs Escrits, & les a chargez de toute sorte de matiere qu'on a voulu : une mesme chose recevant mille & mille, & autant qu'il nous plaist, d'images & considerations diverses. Est-il possible qu'Homere aye voulu dire tout ce qu'on luy fait dire ? & qu'il se soit presté à tant & si diverses figures, que les Theologiens, Legiflateurs, Capitaines, Philosophes, toute sorte de gens qui traitent les Sciences, pour diversement & contrairement qu'ils les traitent, s'appuyent de luy, s'en rapportent à luy ? Maître general à tous offices, ouvrages, & artisans : General Conseiller à toutes entreprises ? Quiconque a eu besoin d'oracles & de predictions, en y a trouvé pour son faict. Vn personnage sçavant & de mes amis, c'est merveille quels rencontres & combien

*Homere, maitre
general à toutes
sortes de gens.*

combien admirables il y fait naître , en faveur de nostre Religion : & ne se peut aisément départir de cette opinion , que ce ne soit le dessein d'Homere : si luy est cét Auteur aussi familier qu'à homme de nostre siècle. Et ce qu'il trouve en faveur de la nostre , plusieurs anciennement l'avoient trouvé en faveur des leurs. Voyez démener & agiter Platon , chacun s'honorant de l'appliquer à foy , le couche du costé qu'il veut. On le promeine & l'infere à toutes les nouvelles opinions que le Monde reçoit : & le differente - l'on à foy - mesme selon le different cours des choses : On fait desadvoüer à son sens , les mœurs licites en son siècle , d'autant qu'elles sont illicites au nostre. Tout cela , vivement & puissamment , autant qu'est puissant & vif l'esprit de l'interprete. Sur ce mesme fondement qu'avoit Heraclitus , & cette sienne sentence : Que toutes choses avoient en elles les visages qu'on y trouvoit ; Democritus en tiroit une toute contraire conclusion : c'est que les sujets n'avoient du tout rien de ce que nous y trouvions : & de ce que le miel estoit doux à l'un , & amer à l'autre , il argumentoit , qu'il n'estoit ny doux , ny amer. Les Pyrrhoniens diroient , qu'ils ne sçavent s'il est doux ou amer , ou ny l'un ny l'autre , ou tous les deux : car ceux-cy gai-

Platon contournable en ses écrits , à toutes nouvelles opinions du monde.

Miel , de quelle qualité.

gnent toujours le haut point de la dubitation.

*Perceptible, des-
né au dehors de
nous.*

Les Cyrenayens tenoient ; que rien n'estoit perceptible par le dehors , & que cela estoit seulement perceptible , qui nous touchoit par l'interne attouchement , comme la douleur & la volupté , ne reconnoissant ny ton , ny couleur , mais certaines affections seulement , qui nous en venoient : & que l'homme n'avoit autre siege de son jugement. Protagoras estimoit estre vray à chacun , ce qui semble vray à chacun. Les Epicuriens logent aux sens tout jugement , en la notice des choses , & en la volupté. Platon a voulu le jugement de la verité , & la verité mesme retirée des opinions & des sens , appartenir à

*Sens, maîtres de
notre cognois-
sance.*

l'esprit & à la cogitation. Ce propos m'a porté sur la consideration des sens , auxquels gist le plus grand fondement & preuve de nostre ignorance. Tout ce qui se cognoist , il se cognoist sans doute par la faculté du cognoissant : car puis que le jugement vient de l'operation de celuy qui juge , c'est raison que certe operation il la parface par ses moyens & volonté , non par la contrainte d'autrui : comme il adviendrait , si nous cognoissions les choses par la force , & selon la loy de leur essence. Or toute cognoissance s'achemine en nous par les sens , ce sont nos maîtres :

*Science, depen-
dante des sens.*

— *via qua munita fidei*
Proxima fert humanum in pectus templaque mentis.

La science commence par eux, & se resout en eux. Apres tout, nous ne sçaurions non plus qu'une pierre, si nous ne sçavions, qu'il y a son, odeur, lumiere, saveur, mesure, poids, mollesse, dureté, aspreté, couleur, polisseure, largeur, profondeur. Voila le plan & les principes de tout le bastiment de nostre science. Et selon aucuns, science n'est rien autre chose que sentiment. Quiconque me peut pouffer à contredire les sens, il me tient à la gorge, il ne me sçauroit faire reculer plus arriere. Les sens sont le commencement & la fin de l'humaine cognoissance.

C'est une seule voye pour porter les choses prochaines à l'esprit, & dans le temple de l'ame. Luc. 5.

Science, que c'est.

Sens, fin & commencement de toute l'instruction humaine.

Invenies primis ab sensibus esse creatam
Notitiam veri, neque sensus posse refelli.
Quid majore fide porro quàm sensus haberi
Debet?

Qu'on leur attribué le moins qu'on pourra, toujours faudra'il leur donner cela; que par leur voye & entremise s'achemine toute nostre instruction. Cicero dit, que Chrysippus ayant essayé de rabattre de la force des sens & de leur vertu; se representa à soy-mesme des argumens au contraire, & des oppositions si vehementes, qu'il n'y pût satisfaire. Surquoy Carneades, qui maintenoit le con-

On trouvera que nos sens ont engendré les premiers, la cognoissance de verité chez nous, & qu'on ne les peut recuser: à qui prêterons-nous plus certaine creance qu'à nos sens? Lucr. 4.

traire party, se vantoit de se servir des armes mesmes & paroles de Chrysippus, pour le combattre : & s'escrioit à cette cause contre luy : O miserable, ta force t'a perdu ! Il n'est aucune absurdité, selon nous, plus extrême, que de maintenir que le feu n'eschauffe point, que la lumiere n'esclaire point, qu'il n'y a point de pesanteur au fer, ny de fermeté, qui sont notices que nous apportent les sens : ny creance, ou science en l'homme, qui se puisse comparer à celle-là en certitude. La premiere consideration que j'ay sur le sujet des sens, est que je mets en doute que l'homme soit pourveu de tous sens naturels. Je voy plusieurs animaux qui vivent une vie entiere & parfaite, les uns sans la veüe, autres sans l'ouye : qui sçait si à nous aussi il ne manque pas encore un, deux, trois, & plusieurs autres sens ? Car s'il en manque quelqu'un, nostre discours n'en peut descouvrir le defect. C'est le privilege des sens, d'estre l'extrême borne de nostre appercevance : Il n'y a rien au delà d'eux, qui nous puisse servir à les descouvrir : voire ny l'un des sens ne peut descouvrir l'autre.

Doute, si l'homme est pourveu de tous sens naturels.

Sens, extrême borne de nostre appercevance.

L'oreille pourroit-elle bien reprendre les yeux ? l'attouchement, l'oreille ? ou si le goust du palais arguerait le mesme attouchement ? l'odorat reprocherait-il les autres sens ? ou l'œil les pourroit-il convaincre.
Idem.

An poterunt oculos aures reprehendere, an aures Tactus, an hunc porro tactum sapor arguet oris, An confutabunt. nares, oculive revincant ?

Ils font trestous la ligne extreme de nostre faculté.

———— *seorsum cuique potestas*
Divisa est, sua vis cuique est.

Chacun d'eux
 a sa puissance à
 part, chacun a
 sa faculté pro-
 pre. *Ibid.*

Il est impossible de faire concevoir à un homme naturellement aveugle, qu'il ne voit pas : impossible de luy faire desirer la veüe & regretter son défaut. Parquoy, nous ne devons prendre aucune assurance de ce que nostre ame est contente & satisfaite de ceux que nous avons : veu qu'elle n'a pas dequoy sentir en cela sa maladie & son imperfection, si elle y est. Il est impossible de dire chose à cet aveugle, par discours, argument ny similitude, qui loge en son imagination aucune apprehension de lumiere, de couleur & de veüe. Il n'y a rien plus arriere, qui puisse pousser les sens en esvidence. Les aveugles nais, qu'on void desirer à voir, ce n'est pas pour entendre ce qu'ils demandent : ils ont appris de nous, qu'ils ont à dire quelque chose, qu'ils ont quelque chose à desirer, qui est en nous, laquelle ils nomment bien, & ses effects & consequence : mais ils ne sçavent pourtant pas que c'est, ny l'apprehendent ny pres ny loing. J'ay veu un gentil-homme de bonne maison, aveugle nay, au moins aveugle de tel aage, qu'il ne sçait que c'est que de veue : il entend

*Aveugles nais,
 pourquoy desir-
 eux de voir.*

si peu ce qui luy manque , qu'il use & se sert comme nous des paroles propres au voir , & les applique d'une mode toute sienne & particuliere. On luy presentoit un enfant duquel il estoit parrain : l'ayant pris entre ses bras : Mon Dieu , dit-il , le bel enfant , qu'il le fait beau voir , qu'il a le visage gay. Il dira comme l'un d'entre nous. Cette salle a une belle veuë , il fait clair , il fait beau soleil. Il y a plus : car parce que ce sont nos exercices que la chasse , la paume à bute , & qu'il l'a ouy dire , il s'y affectionne , s'y empesche : & croid y avoir la mesme part que nous y avons : il s'y picque & s'y plaist , & ne les reçoit pourtant que par les oreilles. On luy crie que voila un lievre , quand on est en quelque belle planade , où il puisse picquer : & puis on luy dit encore que voila un lievre pris : le voila aussi fier de sa prise , comme il oit dire aux autres qu'ils le font. L'esteuf , il le prend à la main gauche , & le pousse avec sa raquette : de la harquebuse , il en tire à l'adventure , & se paye de ce que ses gens luy disent , qu'il est ou haut , ou costier. Que sçait-on si le genre humain fait une sottise pareille , à faute de quelque sens , & que par ce defect , la plupart du visage des choses nous soit caché ? Que sçait-on si les difficultez que nous trouvons en plusieurs ouvrages de nature , viennent

Aveugle , affectionné aux exercices.

de là? Et si plusieurs effects des animaux qui excèdent nostre capacité, sont produits par la faculté de quelque sens, que nous ayons à dire? & si aucuns d'entre-eux ont une vie plus pleine par ce moyen, & plus entière que la nostre? Nous saisissons la pomme quasi par tous nos sens: nous y trouvons de la rougeur, de la polisseure, de l'odeur & de la douceur: outre cela, elle peut avoir d'autres vertus, comme d'asseicher ou restreindre, auxquelles nous n'avons point de sens qui se puisse rapporter. Les proprieté que nous appellons occultes en plusieurs choses, comme à l'aymant d'attirer le fer; n'est-il pas vray-semblable qu'il y a des facultez sensitives en nature propres à les juger & à les appercevoir, & que le defect de telles facultez, nous apporte l'ignorance de la vraye-essence de telles choses? C'est à l'aventure quelque sens particulier, qui descouvre aux coqs l'heure du matin & de minuict, & les esmeut à chanter: qui apprend aux poulles avant tout usage & experience, de craindre un espervier, & non une oye, ny un paon, plus grandes bestes: qui advertit les poulets de la qualité hostile qui est au chat contr'eux, & à ne se desfier du chien: s'armer contre le miaulement, voix aucunement flatteuse, non contre l'aboyer, voix alpre & querelleuse: Aux frellons, aux

Proprieté occultes des choses imperceptibles à nos sens.

fourmis & aux rats , de choisir tousiours le meilleur fromage & la meilleure poire , avant que d'y avoir tasté , & qui achemine le cerf , l'elephant & le serpent à la cognoissance de certaine herbe propre à leur guerison. Il n'y a sens qui n'ait une grande domination , & qui n'apporte par son moyen un nombre infiny de cognoissances. Si nous avions à dire l'intelligence des sons , de l'harmonie & de la voix , cela apporteroit une confusion inimaginable à tout le reste de nostre science. Car outre ce qui est attaché au propre effect de chaque sens , combien d'argumens , de consequences & de conclusions , tirons-nous aux autres choses par la comparaison d'un sens à l'autre ? Qu'un homme entendu imagine l'humaine nature produite originellement sans la veue , & discoure combien d'ignorance & de trouble luy apporteroit un tel defect , combien de tenebres & d'aveuglement en nostre ame : on verra par là , combien nous importe à la cognoissance de la verité , la privation d'un autre tel sens , ou de deux , ou de trois , si elle est en nous. Nous avons formé une verité par la consultation & concurrence de nos cinq sens : mais à l'aventure falloit-il l'accord de huit , ou de dix sens , & leur contribution , pour l'appercevoir certainement & en son essence. Les sectes qui combattent la science de l'homme ,

elles la combattent principalement par l'incertitude & foiblesse de nos sens : Car puis que toute cognoissance vient en nous par leur entremise & moyen, s'ils faillent au rapport qu'ils nous font, s'ils corrompent ou alterent ce qu'ils nous charrient du dehors : si la lumiere, qui par eux s'escoule en nostre ame, est obscurcie au passage, nous n'avons plus que tenir. De cette extremes difficulté sont nées toutes ces fantaisies : que chaque sujet a en soy tout ce que nous y trouvons : qu'il n'a rien de ce que nous y pensons trouver : & celle des Epicuriens, que le soleil n'est non plus grand que ce que nostre veüe le juge :

Science de l'homme, combattue par la foiblesse & incertitude des sens.

*Quicquid id est, nihilo fertur majore figura,
Quàm nostris oculis quum cernimus esse videtur.*

Mais quel qu'il soit, on ne l'estime pas plus grand qu'il paroît à nos yeux qui le contemplant. *Lucr. 1.*

Que les apparences qui representent un corps grand à celui qui en est voisin, & plus petit à celui qui en est esloigné, sont toutes deux vraies :

*Nec tamen hic oculis falli concedimus hilum,
Proinde animi vitium hoc oculis adscribere noli.*

Neustenions du tout neantmoins, que la veüe se trompe en ce sujet, garde seulement d'attribuer le vice de l'ame aux yeux. *Idem.*

Et resolument qu'il n'y a aucune tromperie aux sens : qu'il faut passer à leur mercy, & chercher ailleurs des raisons pour excuser la difference & contradiction que nous y trouvons. Voire inventer toute autre mensonge

& refverie (ils en viennent jufques-là) pluſtoſt que d'accuſer les ſens. Timagoras juroit, que pour preſſer ou biaïſer ſon œil, il n'avoit jamais apperçeu doubler la lumière de la chandelle : & que cette ſemblance venoit du vice de l'opinion, non de l'inſtrument. De toutes les abſurdités, la plus abſurde aux Epicuriens, eſt, deſadvouer la force & l'effect des ſens.

*Sens ſavourez
des Epicuriens,
en leurs forces &
effects.*

Tout ce qui ſe void en ces choſes, quand & comment que ce ſoit eſt véritable : & ſi noſtre eſprit ne peut foudre ce rond, pourquoy les choſes qui ſemblent carrées de près, de loin paroïſſent rondes : neantmoins il vaut mieux, que celui qui manque de perſpicacité ſolument ſur tel effect, allegue des cauſes fauſſes de l'une & l'autre figure, que de laiſſer eſcouler de ſes mains les notions maniſeſtes, & violer les fondemens ſur leſquels la vie & la raiſon ſont eſſayés. Car toute noſtre raiſon trebuché en ruine, la vie meſme fond ſoudain, ſi tu ne t'enhardis de croire aux ſens, eſvitant les lieux de précipice, & toute autre choſe nuïſible.

*Proinde quod in quoque eſt his viſum tempore,
verum eſt:*

*Eſi non potuit ratio diſſolvere cauſam,
Cur ea quæ fuerint juxtim quadrata, procul ſint
Viſa rotunda: tamen præſtat rationis egentem
Reddere mendosè cauſas utriuſque figuræ,
Quàm manibus manifeſta ſuis emittere quoquam,
Et violare fidem primam, & convellere tota
Fundamenta, quibus nixatur vita ſaluſque
Non modò enim ratio ruat omnis, vita quoque
ipſa*

*Concidat, extemplo, niſi credere ſenſibus auſis,
Præcipiteſque locos vitare, & cætera quæ ſint
In genere hoc fugienda.*

Ce conſeil deſeſperé & ſi peu philoſophique, ne repreſente autre choſe, ſinon que l'humaine ſcience ne ſe peut maintenir que par raiſon deſraiſonnable, folle & forcenée : mais qu'en-

la creance & la foy premiere : arrachant jufques aux racines, ſur leſquels la vie & la raiſon ſont eſſayés. Car toute noſtre raiſon trebuché en ruine, la vie meſme fond ſoudain, ſi tu ne t'enhardis de

core vaut-il mieux que l'homme, pour se faire
 valoir, s'en serve, & de tout autre remede,
 tant fantastique soit-il, que d'avouer sa neces-
 faire bestise : verité si desavantageuse. Il ne
 peut fuir que les sens ne soient les souve-
 rains maîtres de sa cognoissance : mais ils sont
 incertains & falsifiables à toutes circonstances.
 C'est là où il faut battre à outrance : & , si
 les forces justes luy faillent, comme elles sont,
 y employer l'opiniaftreté, la temerité, l'im-
 pudence. Au cas que ce que disent les Epicu-
 riens soit vray ; à sçavoir, que nous n'avons
 pas de science, si les apparences des sens sont
 fausses : & que ce disent les Stoïciens soit vray

*Apparences des
 sens tenues pour
 fausses.*

aussi, que les apparences des sens sont si
 fausses, qu'elles ne nous peuvent produire
 aucune science, nous concluerons aux despens
 de ces deux grandes sectes dogmatistes, qu'il
 n'y a point de science. Quant à l'erreur &
 incertitude de l'operation des sens, chacun s'en
 peut fournir autant d'exemples qu'il luy plaira,
 tant les fautes & tromperies qu'ils nous font,
 sont ordinaires. Au retentir d'un valon, le
 son d'une trompette semble venir devant nous,
 qui vient d'une lieue derriere.

*Sens incertains
 & trompeurs en
 leurs operations.*

*Extantæque procul medio de gurgite montes
 Classibus inter quos liber patet exitus, iidem
 Apparent : & longè divolsi licet ingens
 Insula conjunctis tamen ex his una videtur.*

Les monts qui
 du milieu de la
 mer s'exposent
 de loin à nos
 yeux, & en-
 tre lesquels les
 vaisseaux pas-
 sent facilement,
 paroissent mes-
 me chose : &
 bien qu'ils soient
 fort separés,
 ils semblent tou-

tefois cōjoins, representans la face d'une grande Isle. Et les champs & coïtaux que nous approchōs semblent encor accourir vers nostre poupe. *Ibid.*

*Et fugere ad puppim colles campique videntur,
Quos agimus propter navim.*

—— *ubi in medio nobis equus acer obhæsit
Flumine, equi corpus transversum ferre videtur
Vis, & in adversum flumen contrudere raptim.*

Quand au milieu d'un fleuve, un brave cheval nous vient contrecarrer en face, son corps semble entraînè violemment de travers, & paroist engorgé de force contremont le courant du fleuve.

Sans, quelquefois maîtres du discours.

Douleur, chose indifferente entre les Stoïques.

A manier une balle d'arquebuse sous le second doigt, celui du milieu estant entrelassé par dessus, il faut extremement se contraindre, pour advouer qu'il n'y en ait qu'une, tant le sens nous en represente deux. Car que les sens soient maintefois maîtres du discours, & le contraignent de recevoir des impressions qu'il sçait & juge estre fausses, il se void à tous coups. Je laisse à part celui de l'attouchement, qui a ses fonctions plus voisines, plus vives & substantielles : qui renverse tant de fois, par l'effect de la douleur qu'il apporte au corps, toutes ces belles resolutions stoïques, & contraint de crier au ventre celui qui a estably en son ame ce dogme avec toute resolution ; que la colique, comme toute autre maladie & douleur, est chose indifferente, n'ayant la force de rien rabattre du souverain bonheur & felicité, en laquelle le sage est logé par sa vertu. Il n'est cœur si mol, que le son de nos tambours & de nos trompettes n'eschauffe, ny si dur que la douceur de la

musique n'esveille & ne chatouille : ny ame si revefche, qui ne se fente touchée de quelque reverence, à confiderer cette vafstité fombre de nos eglifes, la diverfité d'ornemens, & ordre de nos ceremonies, & ouyr le fon devotieux de nos orgues, & l'harmonie fi posée & religieufe de nos voix. Ceux mefme qui y entrent avec mefpris, fentent quelque friffon dans le cœur, & quelque horreur, qui les met en defiance de leur opinion. Quant à moy, je ne m'eftime point affez fort pour ouyr en fens raffis, des vers d'Horace & de Catulle, chantez d'une voix fuffifante, par une belle & jeune bouche. Et Zenon avoit raifon de dire, que la voix eftoit la fleur de la beauté. On m'a voulu faire accroire, qu'un homme que tous nous autres François cognoiffons, m'avoit impofé, en me recitant des vers qu'il avoit faits : qu'ils n'eftoient pas tels fur le papier qu'en l'air : & que mes yeux en feroient contraire jugement à mes oreilles : tant la prononciation a de credit à donner prix & façon aux ouvrages qui paffent à fa mercy. Surquoy Philoxenus ne fut pas fâcheux, en ce, qu'oyant un lifeur donner mauvais ton à quelque fienne compofition, il fe print à fouler aux pieds, & casser de la brique qui eftoit à luy, difant : Je romps ce qui eft à toy, comme tu corromps ce qui eft à moy. A quoy faire ceux

*Ornemens des
eglifes.*

Orgues.

*Voix, fleur de
la beauté.*

*Prononciation
de quel credit en
un ouvrage.*

mesmes qui se sont donné la mort d'une certaine resolution, destournoient-ils la face, pour ne voir le coup qu'ils se faisoient donner ? & ceux qui pour leur santé, desirerent & commandent qu'on les incise & cauterise, pourquoy ne peuvent-ils soustenir la veuë des apprests, outils & operation du chirurgien ; attendu que la veuë ne doit avoir aucune participation à cette douleur ? Cela ne sont-ce

C'est l'artificeur qui nous pipe & nous emporte : les defauts s'ont cachez sous l'or & sous les perles, & la dame est la moindre partie de soy-mesme. On est souvent en peine de chercher le sujet aimé parmi tant d'astiquets : & c'est par une telle Ægide, que ces riches amours esblouissent & fascinent nos simples yeux.
Amor. i.

pas propres exemples à verifiser l'autorité que les sens ont sur le discours ? Nous avons beau sçavoir que ces tresses sont empruntées d'un page ou d'un laquais : que cette rougeur est venuë d'Espagne, & cette blancheur & polisseure de la mer Oceane : encore faut-il que la veuë nous force d'en trouver le sujet plus aimable & plus agreable, contre toute raison. Car en cela il n'y a rien du sien.

Auferimur cultu, gemmis, auroque teguntur

Crimina, pars minima est ipsa puella sui.

Sape ubi sit quod ames inter tam multa requiras :

Decipit hac oculos Ægide, dives amor.

Narcisse esperdu en l'amour de son ombre.

Il admire toutes les choses par lesquelles luy-mesme est admirable : le simple se desire

Combien donnent à la force des sens, les poëtes qui font Narcisse esperdu de l'amour de son ombre ?

Cunctaque miratur, quibus est mirabilis ipse,

Se cupit imprudens, & qui probat, ipse probatur :

Dumque petit, petitur, pariterque accendit & ardet.

& l'entendement de Pygmalion, si troublé par l'impression de la veuë de sa statue d'yvoire, qu'il l'ayme & la serve pour vive?

*Oscula dat, reddique putat, sequiturque tenetque,
Et credit tactis digitos insidere membris,
Et metuit pressos veniat ne livor in artus.*

Qu'on loge un philosophe dans une cage de menus filets de fer clair-semez, qui soit suspenduë au haut des tours de Nostre Dame de Paris, il verra par raison esvidente, qu'il est impossible qu'il en tombe: & si ne se sçaueroit garder, s'il n'a accoustumé le mestier des couvreurs, que la veuë de cette hauteur extresme ne l'espouvante & ne le transisse. Car nous avons assez à faire de nous asseurer aux galeries qui sont en nos clochers, si elles sont façonnées à jour, encores qu'elles soient de pierre. Il y en a qui n'en peuvent pas seulement porter la pensée. Qu'on jette une poutre entre ces deux tours, d'une grosseur telle qui nous la faut à nous promèner dessus; il n'y a sagesse philosophique de si grande fermeté, qui puisse nous donner courage d'y marcher, comme nous ferions si elle estoit à terre. J'ay souvent

foy-mesme, il prie d'amour & est prié, ses propres souhaits le souhaitent, & se void ensemble brûlant & boursé-fes.
Metam. 3.

Pygmalion amoureux de sa statue d'yvoire.

Il donne des baisers, & croit que l'image les luy rend: il ne l'abandonne point, il l'embrasse, & s'imagine que les membres qu'il retaste se chauffent sous ses doigts imprimés, dont il craint de voir une meurtrissure sur sa chair, à mesure qu'il la presse. *Metam. 10.*

essayé cela , en nos montagnes de deçà , & si suis-je de ceux qui ne s'effrayent que médiocrement de telles choses ; que je ne pouvoy souffrir la veüe de cette profondeur infinie , sans horreur & tremblement de jarrets & de cuisses : encores qu'il s'en fallust bien ma longueur , que je ne fusse du tout au bord , & n'eusse sçeu choir , si je ne me fusse porté à escient au danger. J'y ai remarqué aussi , quelque hauteur qu'il y eust , que pourveu qu'en cette pente il se presentast un arbre , ou bosse de rocher , pour soutenir un peu la veüe , & la diviser , cela nous allège & donne assurance ; comme si c'estoit chose dequoy à la cheute nous peussions recevoir secours : mais que les precipices coupez & unis , nous ne les pouvons pas seulement regarder sans tournoyement de teste : *Vt despici sine vertigine simul oculorum animique non possit* : qui est une esvidente imposture de la veüe. Ce fut pourquoy ce beau philosophe se creva les yeux , pour descharger l'ame de la desbauche qu'elle en recevoit , & pouvoir philosopher plus en liberté. Mais à ce compte , il se devoit aussi faire estoupper les oreilles , que Theophrastus dit estre le plus dangereux instrument que nous ayons , pour recevoir des impressions violentes à nous troubler & changer : & se devoit priver enfin de tous les autres sens :
c'est

De sorte qu'on ne les peut regarder sans vertige de teste & d'esprit.

Veüe , pleine d'evidentes impostures.

Oreilles , instrumens dangereux.

c'est à dire , de son estre & de sa vie. Car ils ont tous cette puissance de commander nostre discours & nostre ame. *Fit etiam sæpe specie quadam , sæpe vocum gravitate & cantibus , ut pellantur animi vehementius : sæpe etiam cura & timore.* Les medecins tiennent qu'il y a certaines complexions qui s'agitent par aucuns sons & instrumens jusques à la fureur. J'en ay veu , qui ne pouvoient ouyr ronger un os sous leur table sans perdre patience : & n'est guere homme , qui ne se trouble à ce bruit aigre & poignant que font les limes en raclant le fer : comme à ouyr mascher pres de nous , ou ouyr parler quelqu'un qui ait le passage du gosier ou du nez empesché , plusieurs s'en esmeuvent , jusques à la colere & la haine. Ce flusteur protocole de Gracchus , qui amollissoit , roidissoit , & contournoit la voix de son maistre , lors qu'il haranguoit à Rome ; à quoy servoit-il si le mouvement & qualité du son n'avoit force à esmouvoir & alterer le jugement des auditeurs ? Vrayement il y a bien dequoy faire si grande feste de la fermeté de cette belle piece , qui se laisse manier & changer au branle & accidens d'un si leger vent. Cette mesme pipperie , que les

Sens , commandent souvent nostre ame.

Il arrive chaque jour , que les esprits sont violément frappez par la veüe de quelque chose , ou par la qualité du ton de la voix & du chant : souvent aussi par les soucis & les des-plaisirs , ou par la peur. *De div. l. 1.*

Flusteur , protocole de Gracchus.

Sens alterez & hebetez par les passions de l'ame.

trompent à l'envy. Ce que nous voyons & oyons agitez de colere, nous ne l'oyons pas tel qu'il est.

Il croid que
deux soleils &
deux Thebes
paroissent.
Æneid. 4.

Et solem geminum, & duplices se ostendere Thebas.

L'objet que nous aymons, nous semble plus beau qu'il n'est :

Et voyons
maintefois des
femmes laides
& contrefaites,
cherement ay-
mées, & triom-
pher en extref-
me honneur sur
des amans.
Lucr. l. 4.

*Multimodis igitur pravas turpesque videmus
Esse in deliciis, summoque in honore vigere.*

Et plus laid celuy que nous avons à contre-cœur. A un homme ennuyé & affligé, la clarté du jour semble obscurcie & tenebreuse. Nos sens sont non seulement alterez, mais souvent hebetez du tout, par les passions de l'ame. Combien de choses voyons-nous, que nous n'appercevons pas ; si nous avons nostre esprit empesché ailleurs ?

Tu verras com-
munement aux
sujets plus visi-
bles & presens,
que si tu n'y
 prens garde de
pres, ils t'es-
chapperont :
comme s'ils es-
toient fort es-
cartez du temps
& des lieux.
Idem.

—— *in rebus quoque apertis noscere possis,*

*Si non advertas animum proinde esse, quasi
onini*

Tempore semotæ fuerint, longèque remotæ.

Il semble que l'ame retire au dedans, & amuse les puissances des sens. Par ainsi & le dedans & le dehors de l'homme est plein de foiblesse & de menfonge. Ceux qui ont apparié nos-

tre vie à un songe , ont eu de la raison , à l'ad- *Vie de l'homme*
 venture plus qu'ils ne pensoient : Quand nous *appariée à un*
 songeons , nostre ame vit , agit , exerce toutes *songe.*
 ses facultez , ne plus ne moins que quand elle
 veille : mais si plus mollement & obscure-
 ment , non de tant certes , que la difference y
 soit , comme de la nuit à une clarté vive :
 ouy , comme de la nuit à l'ombre : là elle
 dort , icy elle sommeille : Plus & moins ; ce
 sont tousiours tenebres , & tenebres Cymme-
 riennes. Nous veillons dormans , & veillans
 dormons. Je ne voy pas si clair dans le som-
 meil : mais quant au veiller , je ne le trouve *Le veiller ,*
 jamais assez pur & sans nuage. Encore le som- *quel.*
 meil en sa profondeur , endort par fois les
 songes : mais nostre veiller n'est jamais si es-
 veillé , qu'il purge & dissipe bien à poinct les
 resveries qui sont les songes des veillans , & *Resveries , son-*
 pires que songes. Nostre raison & nostre ame *ges des veillans.*
 recevans les fantaisies & opinions qui luy
 naissent en dormant , & autorisant les actions
 de nos songes de pareille approbation qu'elle
 fait celles du jour ; pourquoy ne mettons-
 nous en doute , si nostre penser , nostre agir ,
 est pas un autre songer , & nostre veiller ,
 quelque espece de dormir ? Si les sens sont
 nos premiers juges , ce ne sont pas les nostres
 qu'il faut seuls appeller au conseil : car en cette *Sens des ani-*
 faculté les animaux ont autant ou plus de *maux , quels.*

droit que nous. Il est certain qu'aucuns ont l'ouye plus aiguë que l'homme, d'autres la veüe, d'autres le sentiment, d'autres l'attouchement ou le gouft. Democritus disoit, que les dieux & les bestes avoient les facultez sensitives beaucoup plus parfaites que l'homme. Or entre les effets de leurs sens & les nostres, la difference est extrefme. Nostre salive nettoye & asseche nos playes, elle tuë le serpent.

Salive de l'homme, de quelle qualité.

Si grande est la distance & contrariété d'entre ces choses-là : que ce qui est alimient à l'une soit un violent poifon à l'autre. Il arrive maintesfois, que le serpent attouché de la salive humaine, enrage & se déchire en se devorant soy-mesme. *Lucr. 4.*

Lievres marins des Indes, poifon à l'homme.

*Tantaque in his rebus distantia differitasque est,
Ut quod aliis cibus est, aliis fiat acre venenum.
Sæpe etenim serpens, hominis contacta saliva,
Disperit, ac sese mandendo conficit ipsa.*

Quelle qualité donnerons-nous à la salive, ou selon nous, ou selon le serpent ? Par quel des deux sens verifions-nous sa veritable essence que nous cherchons ? Pline dit qu'il y a aux Indes certains lievres marins, qui nous sont poifon, & nous à eux : de maniere que du seul attouchement nous les tuons : Qui sera veritablement poifon, ou l'homme, ou le poifon ? A qui en croirons-nous, ou au poifon de l'homme, ou à l'homme du poifon ? Quelque qualité d'air infecte l'homme qui ne nuit point au bœuf, quelque autre le bœuf, qui ne nuit point à l'homme : laquelle des deux sera en verité & en nature pestilente qualité ? Ceux qui ont la jaunisse, ils voyent

toutes choses jaunâtres & plus pales que nous : *Jaunisse, de quel effet.*

*Lurida præterea fiunt quæcunque tuentur
Arquati.*

Tout apparoît blâssant à l'œil plein de jaunisse. *Idem.*

Ceux qui ont cette maladie que les medecins nomment Hyposphragma, qui est une suffusion de sang sous la peau, voyent toutes choses rouges & sanglantes. Ces humeurs qui changent ainsi les offices de nostre veüe, que sçavons-nous si elles predominant aux bestes, & leur sont ordinaires ? Car nous en voyons les unes qui ont les yeux jaunes, comme nos malades de jaunisse, d'autres qui les ont sanglans de rougeur : à celles-là, il est vray-semblable que la couleur des objects paroît autre qu'à nous : quel jugement des deux sera le vray ? Car il n'est pas dit que l'essence des choses se rapporte à l'homme seul. La dureté, la blancheur, la profondeur, & l'aigreur, touchent le service & la science des animaux, comme la nostre : nature leur en a donné l'usage comme à nous. Quand nous pressons l'œil, les corps que nous regardons, nous les apercevons plus longs & estendus : plusieurs bestes ont l'œil ainsi pressé : cette longueur est donc à l'adventure la veritable forme de ce corps, non pas celle que nos yeux luy donnent en leur assiette ordinaire. Si nous serrons

Hyposphragma, maladie quelle, & ses effets.

Essence des choses, à qui se doit rapporter.

Oeil pressé, de quel effet.

*Oeil ferré par
dessous.*

Vn lumignon
de lampe florif-
sante de flam-
mes nous sem-
ble double, dou-
ble la face des
hommes , &
leurs corps dou-
bles. *Ibid.*

*Oreilles empef-
chées.*

*Oreilles velues
de quelques ani-
maux.*

Et void-on
chaque jour
que ces rideaux
tremblans , qui
pendent çà &
là tendus le long
des poteaux &
poutres des
grands thea-
tres : barbouil-
lent de leur
teint , rouillé ,
jaune , & roux ,
tout ce large
fond de la nef
qu'ils peuvent
regarder , la fa-
ce aussi de la
scene , & tout
ce qui s'y ren-
contre , les se-
nateurs , les
dames , les ima-
ges des dieux ,
qu'ils font tref-
saillir & vole-
ter en l'air sous
leur ondoyante
couleur. *Luc. 4.*

*Yeux des ani-
maux de diver-
ses couleurs , &
leurs effets.*

l'œil par dessous , les choses nous semblent
doubles :

*Bina lucernarum florentia lumina flammis ,
Et duplices hominum facies , & corpora bina.*

Si nous avons les oreilles empedchées de quel-
que chose , ou le passage de l'ouye resseré ,
nous recevons le son autre que nous ne fai-
sons ordinairement : les animaux qui ont les
oreilles velues , ou qui n'ont qu'un bien petit
trou au lieu de l'oreille , ils n'oyent par con-
sequent pas ce que nous oyons , & reçoivent
le son autre. Nous voyons aux festes & aux
theatres , qu'opposant à la lumiere des flam-
beaux , une vitre teinte de quelque couleur ,
tout ce qui est en ce lieu , nous appert ou
verd , ou jaune , ou violet :

*Et vulgò faciunt id lutea ruffaque vela ,
Et ferruginea , cùm magnis intenta theatris
Per malos volgata trabesque tremantia pendent :
Namque ubi concessum cavea subter , & omnem
Scenai speciem , patrum matrumque Deorumque
Inficiunt , coguntque suo volitare colore.*

Il est vray-semblable que les yeux des ani-
maux , que nous voyons estre de diverse cou-
leur , leur produisent les apparences des corps
de mesme leurs yeux. Pour le jugement de

l'operation des sens , il faudroit donc que nous en fussions premierement d'accord avec les bestes , secondement entre nous-mesmes. Ce que nous ne sommes aucunement ; & entrons en debat tous les coups , de ce que l'on oyt , void , ou gouste quelque chose autrement qu'un autre : & debattons autant que d'autre chose , de la diversité des images que les sens nous rapportent. Autrement oit & void par la regle ordinaire de nature , & autrement gouste un enfant , qu'un homme de trente ans : & ceruy-cy autrement qu'un sexagenaire. Les sens sont aux uns plus obscurs & plus sombres , & aux autres plus ouverts & plus aigus. Nous recevons les choses autres & autres selon que nous sommes , & qu'il nous semble. Or nostre semblé estant si incertain & controversé , ce n'est plus miracle , si on nous dit ; que nous pouvons advouer que la neige nous apparoit blanche , mais que d'establiir si de son essence elle est telle , & à la verité , nous ne nous en sçaurions respondre : & ce commencement esbranlé , toute la science du monde s'en va necessairement à vau-l'eau. Quoy que nos sens mesmes s'entr'empeschent l'un l'autre ; une peinture semble eslevée à la veüe , au maniemment elle semble platte : dirons nous que le musc soit agreable ou non , qui resiouit nostre sentiment , & offense nostre

Sens s'entr'empeschent l'un à l'autre.

goust ? Il y a des herbes & des onguens propres à une partie du corps , qui en blessent une autre : le miel est plaissant au goust , mal plaissant à la veüe. Ces bagues qui sont entaillées en forme de plumes , qu'on appelle en devise , pennes sans fin , il n'y a œil qui en puisse discerner la largeur , & qui se sçeut defendre de cette pipperie , que d'un costé telle sorte de bague n'aille en esslargissant , & s'appointant & estreffissant par l'autre , mesmes quand on la roule autour du doigt : toutefois au maniement elle vous semble equable en largeur & par tout pareille. Ces personnes qui pour aider leur volupté se seruoient anciennement de miroirs propres à grossir & aggrandir l'object qu'ils representent , afin que les membres qu'ils avoient à employer , leur pleussent davantage par cette accroissance oculaire : auquel des deux sens donnoient-ils gaigné , ou à la veüe qui leur representoit ces membres gros & grands à souhait , ou à l'attouchement qui les leur presentoit petits & desdaignables ? Sont-ce nos sens qui prestent au sujet ces diverses conditions , & que les sujets n'en ayent pourtant qu'une ? comme nous voyons du pain que nous mangeons , ce n'est que pain , mais nostre usage en fait des os , du sang , de la chair , des poils , & des ongles :

Pennes sans fin.

Miroirs de quelques voluptueux anciens.

Vt cibus in membra atque artus cùm diditur Ainsi que l'aliment distribué
omnes par les mēbres
Disperit, atque aliam naturam sufficit ex se. & par toute la chair perit, suffisant de sa masse une nature nouvelle. *Ibid.*

L'humeur que succe la racine d'un arbre, elle se fait tronc, feuille & fruit : & l'air n'estant qu'un, il se fait, par l'application à une trompette, divers en mille sortes de sons : Sont-ce, dis-je, nos sens qui façonnent de mēme, de diverses qualitez ces sujets, ou s'ils les ont telles ? Et sur ce doute, que pouvons nous refoudre de leur veritable essence ; Davantage, puis que les accidens des maladies, de la resverie ou du sommeil, nous font paroistre les choses autres qu'elles ne paroissent aux sains, aux sages, & à ceux qui veillent : n'est-il pas vray-semblable que nostre affiette droite, & nos humeurs naturelles, ont aussi dequoy donner un estre aux choses, se rapportant à leur condition, & les accommoder à soy, comme font les humeurs desreglées : & nostre santé aussi capable de leur fournir son visage, comme la maladie ? Pourquoy n'a le temperé quelque forme des objects relative à soy, comme l'intemperé : & ne leur imprimerait-il pareillement son caractère ? Le desgousté charge la fadeur au vin, le sain la saveur, l'alteré la friandise. Or nostre estat accommodant les choses à soy, & les trans-

formant selon soy ; nous ne sçavons plus quelles sont les choses en verité , car rien ne vient à nous que falsifié & alteré par nos sens.

Où le compas , l'esquerre & la regle sont gauches , toutes les proportions qui s'en tirent , tous les bastimens qui se dressent à leur mesure , sont aussi necessairement manques & defaillans. L'incertitude de nos sens rend incertain tout ce qu'ils produisent.

Sens incertains , falsifient & alterent tout ce qu'ils produisent.

Et comme aux bastimens , si la premiere regle n'est droite , si l'esquerre abusive gauchit son juste poinct , & si le plomb cloche tant soit peu de quelque part , il est force que toute la forme soit fautive , & le bastiment tortu , contrefait , courbé sur le devant , ou penchant en arriere & dissonant en soy-mesme : de façon qu'il sembleroit que tout veut fondre & fond en effect , trahy par les fallacieuses loix de sa premiere conduite. De mesme il est force que toute raison soit trompeuse & fautive , résultant du rapport des sens qui sont faux. *Idem.* 4.

Denique ut in fabrica , si prava est regula prima ,

Normaque si fallax rectis regionibus exit ,

Et libella aliqua si ex parte claudicat hilum ,

Omnia mendosè fieri , atque obliqua necessum est ,

Prava , cubantia , prona , supina , atque absorta tectis ,

Iam ruere ut quædam videantur velle , ruantque

Prodita judiciis fallacibus omnia primis.

Hic igitur ratio tibi rerum prava necesse est ,

Falsaque sit falsis quæcumque à sensibus orta est.

Au demeurant , qui sera propre à juger de ces differences ? Comme nous disons aux debats de la religion , qu'il nous faut un juge non attaché à l'un ny à l'autre party , exempt de choix & d'affection , ce qui ne se peut parmy les chrestiens : il advient de mesme en cecy : car s'il est vieil , il ne peut juger du sentiment de la vieillesse , estant luy-mesme partie en ce desbat : s'il est jeune , de mesme : sain

de meſme de meſme malade , dormant , & veillant : il nous faudroit quelque'un exempt de toutes ces qualitez , afin que ſans preoccupation de jugement , il jugeaſt de ces propoſitions , comme à luy indifferentes : & à ce compte il nous faudroit un juge qui ne fuſt pas. Pour juger des apparences que nous recevons des ſujets , il nous faudroit un instrument judicatoire : pour verifier cét instrument , il nous y faut de la demonſtration : pour verifier la demonſtration , un instrument , nous voila au rouet. Puis que les ſens ne peuvent arreſter noſtre diſpute , eſtans pleins eux-meſmes d'incertitude , il faut que ce ſoit la raiſon : aucune raiſon ne ſ'eſtablira ſans une autre raiſon , nous voila à reculons juſques à l'infiny. Noſtre fantaiſie ne ſ'applique pas aux choſes eſtrangeres , ains elle eſt conceuë par l'entremiſe des ſens , & les ſens ne comprennent pas le ſujet eſtranger , ains ſeulement leurs propres paſſions ; & par ainſi la fantaiſie & apparence n'eſt pas du ſujet , ains ſeulement de la paſſion & ſouffrance du ſens : laquelle paſſion & le ſujet ſont choſes diverſes : parquoy qui juge par les apparences , juge par autre choſe que le ſujet. Et de dire que les paſſions des ſens rapportent à l'ame la qualité des ſujets eſtrangers par reſſemblance ; comment ſe peut l'ame & l'entendement aſſeurer

*Jugement des
choſes par leurs
apparences, quel.*

de cette ressemblance , n'ayant de foy nul commerce avec les fujets eſtrangers ? Tout ainſi comme , qui ne cognoiſt pas Socrates , voyant ſon pourtrait , ne peut dire qu'il luy reſſemble. Or qui voudroit toutefois juger par les apparences : ſi c'eſt par toutes , il eſt impoſſible , car elles ſ'entr'empeschent par leurs contrarietez & discrepances , comme nous voyons par experience : Sera - ce qu'aucunes apparences choiſies reglent les autres ? Il faudra verifier cette choiſie par une autre choiſie , la ſeconde par la tierce : & par ainſi ce ne fera jamais fait. Finalement , il n'y a aucune conſtante exiſtance , ny de noſtre eſtre , ny de celui des objects : & nous & noſtre jugement , & toutes choſes mortelles , vont coulant & roulant ſans ceſſe. Ainſi il ne ſe peut eſtablir rien de certain de l'une à l'autre , & le jugeant & le jugé eſtans en continuelle mutation & branſle. Nous n'avons aucune communication à l'eſtre , parce que toute humaine nature eſt touſiours au milieu entre le naiſtre & le mourir , ne baillant de foy qu'une obſcure apparence & ombre , & une incertaine & debile opinion. Et ſi de fortune vous fichez voſtre penſée à vouloir prendre ſon eſtre , ce fera ny plus ny moins que qui voudroit empoigner l'eau : car tant plus il ferrera & preſſera ce qui de ſa nature coule par tout , tant plus il

perdra ce qu'il vouloit tenir & empoigner.

Ainsi veu que toutes choses sont sujettes à passer d'un changement en autre, la raison qui y cherche une réelle subsistance, se trouve

Subsistance réelle, niée aux choses.

deceüe, ne pouvant rien apprehender de subsistant & permanent : parce que tout ou vient

en estre, & n'est pas encore du tout, ou

commence à mourir avant qu'il soit nay. Platon

disoit que les corps n'avoient jamais existence,

ou bien naissance : estimant qu'Homere eust

fait l'Ocean pere des dieux, & Thetis la

Ocean, pere des dieux, & Thetis la mere.

mere; pour nous monstrier que toutes choses

sont en fluxion, muance & variation perpe-

tuelle. Opinion commune à tous les philo-

sophes avant son temps, comme il dit : sauf

le seul Parmenides, qui refusoit mouvement

aux choses : de la force duquel il fait grand

cas. Pythagoras opinoit; que toute matiere

est coulante & labile. Les Stoïciens : qu'il n'y

Temps present, nié des Stoïciens.

a point de temps present, & que ce que nous

appelons present, n'est que la jointure &

assemblage du futur & du passé : Heraclitus,

que jamais homme n'estoit deux fois entré

en mesme riviere : Epicharmus, que celui

qui a jadis emprunté de l'argent, ne le doit

pas maintenant; que celui qui cette nuit a

esté convié à venir ce matin dîner, vient

aujourd'huy non convié : attendu que ce ne

sont plus eux, ils sont devenus autres : Et

Substance mortelle, coulante & labile.

qu'il ne se pouvoit trouver une substance mortelle deux fois en mesme estat, car par soudaineté & legereté de changement, tantost elle dissipe, tantost elle rassemble, elle vient, & puis s'en va, de façon que ce qui commence à naistre, ne parvient jamais jusques à perfection d'estre. Pour autant que ce naistre n'acheve jamais, & jamais n'arreste, comme estant à bout, mais depuis la semence, va tousiours se changeant & muant d'un à autre. Comme de semence humaine se fait premierment dans le ventre de la mere un fruit sans forme : puis un enfant formé, puis estant hors du ventre, un enfant de mammelle, apres il devient garçon, puis consequemment un iouvenceau, apres un homme fait, puis un homme d'aage, à la fin decrepit vieillard. De maniere que l'aage & la generation qui suivent, vont tousiours defaisant & gastant ceux qui precedent.

Les ans transforment la mesme nature de cette masse du monde entier : un estat nouveau, s'en va tousiours recevant tout à tour les choses qui sortent d'un estat precedent, & rien ne demeure egal à soy - mesme, tout coule : nature passagere transforme & fait tourner toutes choses. *Ibid.*

*Mutat enim mundi naturam totius ætas,
Ex alioque alius status excipere omnia debet,
Nec manet ulla sui similis res, omnia migrant,
Omnia commutat natura, & vertere cogit.*

Et puis nous autres sottement craignons une espece de mort, quand nous en avons desia passé & en passons tant d'autres. Car non seulement, comme disoit Heraclitus, la mort du

feu est generation de l'air ; & la mort de l'air , generation de l'eau. Mais encor plus manifestement le pouvons-nous voir en nous-mesme. La fleur d'aage se meurt & passe quand la vieillesse survient , & la jeunesse se termine en fleur d'aage d'homme fait : l'enfance en la jeunesse , & le premier aage meurt en l'enfance : & le jour d'hier meurt en celuy du jourd'huy , & le jourd'huy mourra en celuy de demain : & n'y a rien qui demeure , ny qui soit tousiours un. Car qu'il soit ainsi : si nous demeurons tousiours mesmes & uns , comment est-ce que nous nous esiouyffons maintenant d'une chose , & maintenant d'une autre ? comment est-ce que nous aymons choses contraires , ou les haïssons , nous les loïons , ou nous les blasmons ? comment avons-nous differentes affections , ne retenans plus le mesme sentiment en la mesme pensée ? Car il n'est pas vray-semblable que sans mutation nous prenions autres passions : & ce qui souffre mutation ne demeure pas un mesme : & s'il n'est pas un mesme , il n'est donc pas aussi : ains quant & l'estre tout un , change aussi l'estre simplement , devenant tousiours autre d'un autre. Et par consequent se trompent & mentent les sens de nature , prenans ce qui apparroist , pour ce qui est , à faute de bien sçavoir que c'est qui est. Mais qu'est-ce

*Eternel, que
c'est.*

donc qui est véritablement? Ce qui est éternel : c'est à dire , qui n'a jamais eu de naissance , ny n'aura jamais fin , à qui le temps n'apporte jamais aucune mutation. Car c'est

*Temps, chose
mobile & qui n'a
point d'estre per-
manent.*

chose mobile que le temps , & qui apparait comme en nombre , avec la matiere cou-lante & fluante tousiours , sans jamais demeurer stable ny permanente ; à qui n'appartien-nent ces mots , devant & apres , & , a esté ou fera. Lesquels tous de prime-face monstrent esvidemment , que n'est pas chose qui soit : car ce seroit grande sottise & fausseté toute apparente , de dire que cela soit , qui n'est pas encore en estre , ou qui desia a cessé d'estre. Et quant à ces mots , present , instant , maintenant , par lesquels il semble que principalement nous soustenons & fon-dons l'intelligence du temps ; la raison le descouvrant , le destruit tout sur le champ : car elle le fend incontinent , & le partit en futur & en passé : comme le voulant voir neces-

*Nature, pleine
de mutations &
vicissitudes.*

sairement départy en deux. Autant en advient-il à la nature , qui est mesurée , comme au temps qui la mesure : car il n'y a non plus en elle rien qui demeure , ny qui soit subsistant ; mais y sont toutes choses ou nées , ou nais-santes , ou mourantes. Au moyen dequoy ce seroit peché de dire de Dieu , qui est le seul ayant estre , qu'il fut , ou il sera : car ces

termes-là

termes-là font déclinaifons , paffages , ou vicif-
 fitudes de ce qui ne peut durer , ny demeu-
 rer en efre. Parquoy il faut conclure que
 Dieu feul eft , non point felon aucune mefure
 du temps , mais felon une eternité immuable
 & immobile , non mefurée par temps , ny
 fujette à aucune déclinaifon : devant lequel
 rien n'eft , ny ne fera apres , ny plus nou-
 veau ou plus recent : ains un reellement eftant ,
 qui par un feul maintenant emplit le tousiours ,
 & n'y a rien qui veritablement foit , que luy
 feul : fans qu'on puiſſe dire , il a eſté , ou ,
 il fera , fans commencement & fans fin. A
 cette conclufion fi religieufe d'un homme
 payen , je veux joindre feulement ce mot ,
 d'un tefmoin de meſme condition , pour la
 fin de ce long & ennuyeux difcours , qui me
 fourniroit de matiere fans fin. O la vile choſe ,
 dit-il , & abjecte que l'homme , s'il ne s'eſ-
 leve au deſſus de l'humanité ! Voila un bon
 mot , & un utile defir : mais pareillement
 abſurde. Car de faire la poignée plus grande
 que le poing , la braſſée plus grande que le
 bras , & d'eſperer enjamber plus de l'eſtendue
 de nos jambes , cela eſt impoſſible & monſ-
 trueux : & l'eſt encore que l'homme ſe monte
 au deſſus de ſoy & de l'humanité : car il ne
 peut voir que de ſes yeux , ny ſaiſir que de
 ſes priſes. Il s'eſlevera ſi Dieu luy preſte

*Eternité de
 Dieu, quelle,*

extraordinairement la main : Il s'élève aban-
donnant & renonçant à ses propres moyens ,
& se laissant hausser & soulever par les
moyens purement celestes. C'est à nostre foy
chrestienne , non à la vertu stoïque , de pre-
tendre à cette divine & miraculeuse meta-
morphose.



CHAPITRE XIII.

Du juger de la mort d'autrui.

QUAND nous jugeons de l'assurance d'autrui en la mort, qui est sans doute la plus remarquable action de la vie humaine, il se faut prendre garde d'une chose; que mal-aisément on croid estre arrivé à ce point. Peu de gens meurent résolus que ce soit leur heure dernière: & n'est endroit où la pippérie de l'esperance nous amuse plus. Elle ne cesse de corner aux oreilles: D'autres ont bien esté plus malades sans mourir, l'affaire n'est pas si desesperée qu'on pense: & au pis aller, Dieu a bien fait d'autres miracles. Et advient cela de ce que nous faisons trop de cas de nous: Il semble que l'université des choses souffre aucunement de nostre aneantissement, & qu'elle soit compassionnée à nostre estat. D'autant que nostre veue alterée se represente les choses abusivement, & nous est advis qu'elles luy faillent à mesure qu'elle leur faut: Comme ceux qui voyagent en mer, à qui les montagnes, les campagnes, les villes, le ciel & la terre vont mesme branle, & quant & quant eux.

*Assurance peu
résolue à la mort.*

*Veue alterée,
& ses effets.*

Similitude.

La nef nous en-
levoit du havre:
& la terre & les
villes rouloïent.
Æn. 3.

Provehimur portu , terræque urbesque recedunt.

Qui vid jamais vieillesse qui ne louast le
temps passé & ne blasmaist le présent : char-
geant le monde & les mœurs des hommes ,
de sa misère & de son chagrin :

Le vieux labou-
reur soufpire
branlant la tete : & lors qu'il
compare le tēps
jadis au presēt,
il louē le bon-
heur de ses pe-
res : faisant re-
renir les arciēs
comme remplis
de pieté. *Lucr.*
2.

*Iamque caput quassans grandis suspirat arator ,
Et cū tempora temporibus præsentia confert
Prætēritis , laudat fortunas sæpe parentis ,
Et crepat antiquum genus , ut pietate repletum.*

*Mort de l'homme
grande chose.*

Tant de dieux
en combustion,
sur l'intérêt
d'une vie !

Nous entraînons tout avec nous : d'où il s'en-
suit que nous estimons grande chose nostre
mort , & qui ne passe pas si aisément , ny
sans solemnelle consultation des astres : *tot circa
unum caput tumultuantes Deos.* Et le pen-
sons d'autant plus , que plus nous nous pri-
sons. Comment tant de science se perdroit-
elle avec tant de dommage , sans particulier
soucuy des destinées ? une ame si rare & exem-
plaire ne couste-elle non plus à tuer , qu'une
ame populaire & inutile ? cette vie qui en
couvre tant d'autres , de qui tant d'autres vies
dependent , qui occupe tant de monde par son
usage , remplit tant de places , se desplace-elle
comme celle qui tient à son simple nœud ?
Nul de nous ne pense assez n'estre qu'un.
De là viennent ces mots de César à son pilote ,
plus enflez que la mer qui le menaçoit :

— *Italiam si cælo authore recusas ,
Me pete : sola tibi causa hæc est jussa timoris ,
Vestorem non nosti : tuum , perumpè procellas
Tutela secure mei :*

Et ceux-cy ,

*credit jam digna pericula Cæsar
Fatis esse suis : tantusque evertere (dixit)
Me superis labor est , parva quem puppe sedentem ;
Tam magno petiere mari .*

Et cette rêverie publique , que le soleil porta en son front tout le long d'un an le deuil de sa mort.

*Ille etiam extincto miseratus Cæsare Romam ,
Cum caput obscura nitidum ferrugine texit .*

Et mille semblables , dequoy le monde se laisse si aisément piper , estimant que nos intérêts alterent le ciel , & que son infinité se formalise de nos menues actions. a *Non tanta cælo societas nobiscum est , ut nostro fato mortalis sit ille quoque siderum fulgor .* Or de juger la résolution & la constance en celui qui ne croit pas encore certainement estre au danger , quoy qu'il y soit , ce n'est pas raison : ne fust pas qu'il soit mort en cette démarche ,

a Il n'y a pas si grande alliance entre le ciel & nous , que cette splendeur des astres soit rendue mortelle par nostre mort. *Flin. 2 .*

Si tu crains de singler en Italie sous la sauvegarde du ciel , singles y sous la mienne : le juste & seul motif de ta peur , c'est que tu ne cognois point ton passager : courage, romps d'assurance les vagues & les vents sous ma protection. *Luc. 5 .*

Cesar jugea ces hasards dignes de l'accabler , & s'escria : c'est un si grand labeur aux dieux de me desfaire , qu'ils me doivent , pour cet effet , attaquer au milieu d'une si large & si riche mer , logé dans une si petite barque. *Lucan. 5 .*

Deuil du soleil en la mort de Cæsar .

Quand Cesar fut tué , le soleil touché de pitié du desastre de Rome , ternit son chef , laissant d'une rouille obscure. *Georg. 1 .*

s'il ne s'y estoit mis justement pour cet effect. Il advient à la pluspart de roidir leur contenance & leurs paroles, pour en acquerir reputation, qu'ils esperent encore jouyr vivans. D'autant que j'en ay veu mourir, dont la fortune a disposé les contenance, non leur dessein.

*Mort que se sont
donnée plusieurs
anciens, quelle.*

Et de ceux-mesmes qui se sont anciennement donné la mort, il y a bien à choisir; si c'est une mort soudaine, ou mort qui ait du temps.

*Mort, comme
se peut sentir.*

Ce cruel empereur Romain, disoit de ses prisonniers: qu'il leur vouloit faire sentir la mort: & si quelqu'un se defaisoit en prison. Celuy-là m'est eschappé, disoit-il. Il vouloit estendre la mort, & la faire sentir par les tourmens.

Nous avés ven
souvent un corps
tout a.ommé
de playes, n'en
avoir pourtant
aucune qui pust
desier l'ame:

*Vidimus & toto quamvis in corpore cæso,
Nil animæ lethale datum, moremque nefandæ
Durum sevitiæ, pereuntis parcere morti.*

& tourner en
coustume cette
dure cruauté,
de faire tuer la
mort en l'ago-
nie. *Lucan. 2.*

De vray, ce n'est pas si grande chose, d'esta-
blir tout sain & tout rassis, de se tuer: il est
bien aisé de faire le mauvais, avant que de
venir aux prises: De maniere que le plus effe-

*Heliogabalus,
quel, & le des-
sein de sa mort.*

miné homme du monde Heliogabalus, parmy
ses plus lasches voluptez, desseignoit bien de
se faire mourir delicatement, où l'occasion
l'en forceroit: Et afin que sa mort ne demen-
rist point le reste de sa vie, avoit fait bastir
expres une tour somptueuse, le bas & le
devant de laquelle estoit planché d'ais enrichis

d'or & de pierreries , pour se precipiter : & aussi fait faire des cordes d'or & de soye cramoisie pour s'estrangler : & battre une espée d'or pour s'enferrer : & gardoit du venin dans des vaisseaux d'emeraude & de topaze , pour s'empoisonner , selon que l'envie luy prendroit de choisir de toutes ces façons de mourir.

— *impiger & fortis virtute coacta.*

Il est brave & vaillant d'une vertu forcée.
Idem. lib. 4.

Toutefois quant à cetuy-cy , la mollesse de ses apprests rend plus vray-semblable que le nez luy eust saigné , qui l'en eust mis au propre. Mais de ceux-mêmes , qui plus vigoureux , se sont resolus à l'exécution : il faut voir , dis-je , si c'a esté d'un coup , qui ostast le loisir d'en sentir l'effect : car c'est à deviner , à voir escouler la vie peu à peu , le sentiment du corps se meslant à celuy de l'ame , s'offrant le moyen de se repentir : si la constance s'y fust trouvée , & l'obstination en une si dangereuse volonté. Aux guerres civiles de Cesar , Lucius Domitius pris en la Prusse , s'estant empoisonné , s'en repentit apres. Il est advenu de nostre temps , que tel resolu de mourir , & de son premier essay n'ayant donné assez avant , la demangeaison de la chair luy repoussant le bras , se reblessa bien

Morts trop molles de quelques anciens.

fort à deux ou trois fois apres , mais ne put jamais gagner sur luy d'enfoncer le coup. Pendant qu'on faisoit le procès à Plantius Sylvanus , Virgulantia sa mere-grand luy envoya un poignard , duquel n'ayant pu venir à bout de se tuer , il se fit couper les veines à ses gens. Albucilla , du temps de Tibere , s'estant , pour se tuer , frappée trop mollement , donna encores à ses parties , moyen de l'emprisonner & faire mourir à leur mode. Autant en fit le capitaine Demosthenes apres sa route en la Sicile. Et C. Fimbria s'estant frappé trop foiblement , impetra de son vallet de l'achever. Au rebours , Ostorius , lequel pour ne se pouvoir servir de son bras , desdaigna d'employer celuy de son serviteur , à autre chose qu'à tenir le poignard droit & ferme : & se donnant le branle , porta luy-mesme sa gorge à l'encontre , & la transperça. C'est une viande à la verité , qu'il faut engloutir sans mâcher , qui n'a le gosier ferré à glace. Et pourtant l'empereur Adrianus fit que son medecin marquast & circonscrivist en son tetin justement l'endroit mortel , où celuy eust à viser à qui il donna la charge de le tuer. Voilà pourquoy Cesar , quand on luy demandoit quelle mort il trouvoit la plus souhaitable. La moins premeditée , respondit-il , & la plus courte. Si Cesar l'a osé dire , ce ne

*Mort la plus
souhaitable ,
quelle.*

m'est plus lascheté de le croire. Vne mort courte, dit Pline, est le souverain heur de la vie humaine. Il leur fasche de la recognoistre. Nul ne se peut dire estre resolu à la mort, qui craint de la marchander, qui ne peut la soustenir les yeux ouverts. Ceux qu'on void aux supplices, courir à leur fin, haster l'exécution, & la passer, ils ne le font pas de resolution, ils se veulent oster le temps de la considerer : l'estre mort ne les fasche pas, mais ouy bien le mourir.

Emori nolo, sed me esse mortuum, nihili aestimo.

L'estre mort ne m'est rien, mais je crains le mourir.
Thust. l. 1.

C'est un degré de fermeté, auquel j'ay expérimenté que je pourrois arriver, comme ceux qui se jettent dans les dangers, ainsi que dans la mer à yeux clos. Il n'y a rien selon moy, plus illustre en la vie de Socrates, que d'avoir eu trente jours entier à ruminer le decret de sa mort : de l'avoir digerée tout ce temps-là d'une tres-certaine esperance, sans esmoy, sans alteration : & d'un train d'actions & de paroles, ravallé plustost & anonchally, que tendu & relevé par le poids d'une telle cogitation. Ce Pomponius Atticus, à qui Cicero

Mort de Socrates, constante & resoluë.

Mort de Pomponius Atticus par abstinence, pour mourir sans les douleurs.

escrit, estant malade, fit appeller Agrippa, son gendre, & deux ou trois autres de ses amis, & leur dit : qu'ayant essayé qu'il ne gaignoit rien à se vouloir guerir, & que tout

ce qu'il faisoit pour allonger sa vie , allongeoit aussi & augmentoit sa douleur , il estoit deliberé de mettre fin à l'une & à l'autre , les priant de trouver bon sa deliberation , & au pis aller , de ne perdre point leur peine à l'en destourner. Or ayant choisi de se tuer par abstinence , voila sa maladie guerrie par accident : ce remede qu'il avoit employé pour se defaire le remet en santé. Les medecins & ses amis faisant feste d'un si heureux esvenement , & s'en resjouyffans avec luy , se trouverent bien trompez : car il ne leur fut possible pour cela de luy faire changer d'opinion , disant , qu'ainsi comme il luy falloit un jour franchir ce pas , & qu'en estant si avant il se vouloit oster la peine de recommencer une autre fois. Cetuy-cy ayant reconnu la mort tout à loisir , non seulement ne se descourage pas au joindre , mais il s'y acharne : car estant satisfait en ce pourquoy il estoit entré en combat , il se pique par braverie d'en voir la fin. C'est bien loing au delà de ne craindre point la mort , que de la vouloir taster & savourer. L'histoire du philosophe Cleanthes est fort pareille. Les gencives luy estoient enflées & pourries : les medecins luy conseillèrent d'user d'une grande abstinence. Ayant jeusné deux jours il est si bien amendé , qu'ils luy declarerent sa guerison , & permettent

de retourner à son train de vivre accoustumé. Luy au rebours , goustant desia quelque douleur en cette defaillance , entreprend de ne se retirer plus arriere , & franchit le pas , qu'il avoit fort avancé. Tullius Marcellinus jeune homme Romain , voulant anticiper l'heure de sa destinée , pour se defaire d'une maladie qui le gourmandoit plus qu'il ne vouloit souffrir : quoy que les medecins luy en promissent guerison certaine , sinon si soudaine , appella ses amis pour en deliberer ; les uns , dit Seneca , luy donnoient le conseil que par lascheté ils eussent pris pour eux-mesmes , les autres par flatterie , celui qu'ils pensoient luy devoir estre plus agreable : mais un Stoïcien luy dit ainsi : Ne te travaille pas , Marcellinus , comme si tu deliberois des choses d'importance : ce n'est pas grande chose que vivre , tes valets & les bestes vivent : mais c'est grande chose de mourir honnestement , sagement & constamment : Songe combien il y a que tu fais mesme chose , manger , boire , dormir : boire , dormir & manger. Nous rouons sans cesse en ce cercle : non seulement les mauvais accidens & insupportables , mais la fatieté mesme de vivre donne envie de la mort. Marcellinus n'avoit besoin d'homme qui le conseillast , mais d'homme qui le secourust : les serviteurs craignoient de s'en mesler : mais ce philosophe

Mort ferme & volontaire de Marcellinus pour se defaire d'une maladie.

leur fit entendre que les domestiques sont soupçonnez, lors seulement qu'il est en doute, si la mort du maître a esté voiontaire : autrement qu'il feroit d'aussi mauvais exemple de l'empescher que de le tuer, d'autant que

Qui force un
homme à vivre
malgré luy, fait
aussi mal que
celuy qui le
tue. *Horat. Art.*

Invitum qui servat, idem facit occidenti.

Similitude.

Après il advertit Marcellinus, qu'il ne feroit pas messeant, comme le dessert des tables se donne aux assistans, nos repas faits, aussi la vie finie, de distribuer quelque chose à ceux qui en ont esté les ministres. Or estoit Marcellinus de courage franc & liberal : il fit departir quelque somme à ses serviteurs, & les consola. Au reste, il n'y eut besoin de fer ny de sang : il entreprit de s'en aller de cette vie, non de s'enfuyr : non d'eschapper à la mort, mais de l'essayer. Et pour se donner loisir de la marchander, ayant quitté toute nourriture, le troisieme jour suivant, apres s'estre fait arroser d'eau tiede, il defaillist peu à peu, & non sans quelque volupté, à ce qu'il disoit.

*Defaillance de
cœur par foibles-
se, accompagnée
de plaisir.*

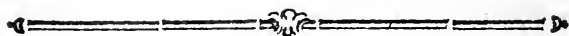
De vray, ceux qui ont eu ces defaillances de cœur, qui prennent par foiblesse, disent n'y sentir aucune douleur, ains plustost quelque plaisir comme d'un passage au sommeil & au repos. Voila des morts estudiées & digerées.

*Mort courageu-
sement affrontée
par Caton.*

Mais afin que le seul Caton put fournir à tout exemple de vertu, il semble que son bon

destin luy fit avoir mal en la main, dequoy il se donna le coup : à ce qu'il eust loisir d'affronter la mort & de la colleter, renforçant le courage au danger, au lieu de l'amollir. Et si c'eust esté à moy de le représenter en sa plus superbe assiette, c'eust esté déchirant, tout ensanglanté de ses entrailles, plustost que l'espée au poing, comme firent les statuaires de son temps. Car ce second meurtre fut bien plus furieux que le premier.





C H A P I T R E X I V.

Comme nostre esprit s'empesche soy-mesme.

*Election de deux
choses indifferen-
tes, d'où vient.*

C'EST une plaisante imagination, de concevoir un esprit balancé justement entre deux pareilles envies. Car il est indubitable qu'il ne prendra jamais party : d'autant que l'application & le choix portent inégalité de prix : & qui nous logeroit entre la bouteille & le jambon, avec esgal appetit de boire & de manger, il n'y auroit sans doute remede, que de mourir de soif & de faim. Pour pourvoir à cet inconvenient, les Stoïciens, quand on leur demande d'où vient en nostre ame l'election de deux choses indifferentes, & qui fait que d'un grand nombre d'escus nous en prenions plustost l'un que l'autre, ny ayant aucune raison qui nous incline à la preference, respondent : que ce mouvement de l'ame est extraordinaire & desreglé, venant en nous d'une impulsïon estrangere, accidentale & fortuite. Il se pourroit dire, ce me semble, plustost qu'aucune chose ne se presente à nous, où il n'y ait quelque difference, pour legere qu'elle soit : & que, ou à la veüe, ou à l'attouchement, il y a tousiours quelque choix,

qui nous tente & attire, quoy que ce soit imperceptiblement. Pareillement qui presupposera une ficelle esgalement forte par tout, il est impossible de toute impossibilité qu'elle rompe, car par où voulez-vous que faussée commence? & de rompre par tout ensemble, il n'est pas en nature. Qui joindroit encore à cecy les propositions geometriques, qui concluent par la certitude de leurs demonstrations, le contenu plus grand que le contenant, le centre aussi grand que sa circonference: & qui trouvent deux lignes s'approchant sans cesse l'une de l'autre, & ne se pouvant jamais joindre; & la pierre philosophale, & quadrature du cercle, où la raison & l'effort sont si opposites: en tireroit à l'aventure quelque argument pour secourir ce mot hardy de Pline, *solum certum nihil esse certi, & homine nihil miserius aut superbius*,

Une seule chose est certaine, qu'il n'est rien de certain: & qu'il n'est rien plus miserable, & neanmoins plus superbe que l'homme.
Plin.





CHAPITRE XV.

Que nostre desir s'accroist par la malaisance.

C'est une égale douleur, d'avoir perdu quelque chose, & de craindre de la perdre.
Sen. Ep. 98.

Similitude.

Volonté aiguësée par le contraste.

Si Danaë n'eust esté muree en la tour d'airain, jamais Jupiter n'eust fait Danaé mere.
Amor. l. 2.

IL n'y a raison qui n'en aye une contraire, dit le plus sage party des philosophes. Je remaischois tantost ce beau mot, qu'un ancien allegue pour le mespris de la vie : Nul bien ne nous peut apporter plaisir, si ce n'est celuy à la perte duquel nous sommes preparez : *In æquo est dolor amissæ rei, & timor amittendæ.* Voulant gagner par là, que la fruition de la vie ne nous peut estre vraiment plaisante, si nous sommes en crainte de la perdre. Il se pourroit toutefois dire au rebours; que nous ferons & embrassons ce bien, d'autant plus estroit, & avecques plus d'affection, que nous le voyons nous estre moins seur, & craignons qu'il nous soit aussi osté. Car il se sent evidemment, comme le feu se picque à l'assistance du froid, que nostre volonté s'aiguise aussi par le contraste :

*Si nunquam Danaen habuisset ahenea turris,
Non esset Danae de Iove sacra parens.*

& qu'il n'est rien naturellement si contraire à nostre goust que la satieté, qui vient de l'aissance:
ny

ny rien l'aiguise tant que la rareté & difficulté,
*Omnium rerum voluptas ipso quo debet fugare
periculo crescit.*

Galla, nega, satiatur amor nisi gaudia torquent.

Pour tenir l'amour en haleine, Lycurgue
ordonna que les mariez de Lacedemone ne se
pourroient pratiquer qu'à la desrobée, & que
ce seroit pareille honte de les rencontrer cou-
chez ensemble, qu'avecques d'autres. La diffi-
culté des assignations, le danger des surprises,
la honte du lendemain,

————— *Et languor, & silentium,
Et latere petitus imo spiritus.*

c'est ce qui donne pointe à la sauce. Combien
de jeux tres-lascivement plaisans, naissent de
l'honneste & vergogneuse maniere de parler
des ouvrages de l'amour? La volupté mesme
cherche à s'irriter par la douleur. Elle est bien
plus sucrée quand elle cuit & quand elle
escorche. La courtisane Flora disoit n'avoir
jamais couché avec Pompejus, qu'elle ne luy
eust fait porter les marques de ses morsures.

La volupté
croist en routes
choses, par ce
mesme peril qui
l'en devroit es-
carter. *Sen. de
Bene. f. l. 2.*

Refuse, ô Gal-
la: si les plaisirs
ne cuisent, l'a-
mour est bien-
tost reduit à la
satiété. *Mart.
lib. 4. Ep. 13.*

*Amour, comme
tenu en haleine
entre les Lacede-
moniens.*

La langueur,
le silence & le
sourir tiré du
profond des
flancs. *Hor.
Epod. 11.*

*Volupté cui-
sante, la plus
sucrée.*

*Quod petiere, premunt arte, faciuntque dolorem
Corporis, & dentes inlidunt saepe labellis:
Et stimuli subsint, qui instigant ledere idipsum
Quodcunque est, rabies unde illa germina surgunt.*
Tome II, Kk

Lucr. l. 4.

La difficulté
donne prix aux
choses.

Il en va ainsi par tout : la difficulté donne prix aux choses. Ceux de la Marche d'Ancone font plus volontiers leurs vœux à S. Jacques , & ceux de Galice à Nostre Dame de Lorette : on fait au Liege grand feste des bains de Luques , & en la Toscane de ceux de Spa : Il ne se void guere de Romains en l'escole de l'escrime à Rome , qui est pleine de François. Ce grand Caton se trouva aussi bien que nous , degousté de sa femme tant qu'elle fut sienne , & la desira quand elle fut à un autre. J'ay chassé au haras un vieil cheval , duquel à la fenteur des jumens , on ne pouvoit venir à bout. La facilité l'a incontinent saoulé envers les siennes : mais envers les estrangeres , & la premiere qui passe le long de son pastis , il revient à ses importuns hannissements , & à ses chaleurs furieuses comme devant. Nostre appetit mesprise & outrepatte ce qui luy est en main , pour courir apres ce qu'il n'a pas.

Nostre appetit
mesprise les cho-
ses siennes , pour
courir apres les
estrangeres.

Sa volée deco-
che par delà ce
qui s'offre à
ses pieds , &
poursuit ce qui
le fuit. Hor.

Sat. 1.

Si tu ne com-
mences à gar-
der ma maîs-
tresse , elle va
commencer de
ne l'estre plus.
Ovid. Am. l. 2.

Transvolat in medio posita , & fugientia captat.

Nous defendre quelque chose , c'est nous en donner envie.

— *nisi tu servare puellam*

Incipis , incipiet desinere esse mea.

Nous l'abandonner tout à fait , c'est nous en

engendrer mespris : La faute & l'abondance retombent en mesme inconvenient :

Tibi quod superest, mihi quod desit, dolet:

L'abondance
te fâche, & le
defaut à moy.
Terent. Phor.
Act. 1.

Le desir & la jouissance nous mettent pareillement en peine. La rigueur des maistresses est ennuyeuse ; mais l'aifance & la facilité l'est, à vray dire, encore plus : d'autant que le mescontentement & la cholere naissent de l'estimation, en quoy nous avons la chose desirée, aiguissent l'amour & le reschauffent : mais la satieté engendre le desgoust : c'est une passion mouffe, hebestée, lasse & endormie,

*Facilité des
maistresses, plus
ennuyeuse que
leur rigueur.*

Si qua volet regnare diu, contemnat amantem.

—— contemnite amantes,

Sic hodie veniet, si qua negavit heri.

Si quelque da-
me veut regner
long - temps ,
qu'elle desdai-
gne son amant.

Amans aussi
desdaignez vos
dames : par tel
moyen , celle
qui vous fuyoit
hier , aujour-
d'huy vous re-
cherchera.
Amor. l. 2.

*Beautez mas-
quées, & pour
quoy.*

Pourquoy inventa Popæa de masquer les beautez de son visage, que pour les rencherir à ses amans ? Pourquoy a-t'on voilé jusques au dessous des talons, ces beautez que chacun desire monstrier, que chacun desire voir ? Pourquoy couvrent-elles de tant d'empeschemens, les uns sur les autres, les parties où loge principalement nostre desir & le leur ? Et à quoy servent ces gros bastions, dequoy les nostres viennent d'armer leurs flancs, qu'à leurrer nostre appetit, & nous attirer à elles en nous esloignant ?

Galatée fuit
aux saules pour
se cacher, mais
elle veut que
je descouvre sa
suite. *Buccel. l. 1.*

*Et fugit ad salices, & se cupit antè videri.
Interdum tunica duxit operta moram.*

A quoy sert l'art de cette honte virginale, cette froideur raffinée, cette contenance severe, cette profession d'ignorance des choses qu'elles sçavent mieux que nous qui les en instruisons, qu'à nous accroistre le desir de vaincre, gourmander & fouler à nostre appetit toute cette ceremonie & ces obstacles? Car il y a non seulement du plaisir, mais de la gloire encore: d'affolir & desbaucher cette molle douceur, & cette pudeur infantine, & de ranger à la mercy de nostre ardeur une gravité froide & magistrale. C'est gloire, disent-ils, de triompher de la modestie, de la chasteté, & de la temperance: & qui desconseille aux dames ces parties-là, il les trahit, & soy-mesme. Il faut croire que le cœur leur fremit d'effroy, que le son de nos mots blesse la pureté de leurs oreilles, qu'elles nous en haïssent & s'accordent à nostre importunité d'une force forcée. La beauté, toute puissante qu'elle est, n'a pas dequoy se faire savourer sans cette entremise. Voyez en Italie, où il y a plus de beauté à vendre, & de la plus fine, comment il faut qu'elle cherche d'autres moyens estrangers, & d'autres arts pour se rendre agreable: & si à la verité, quoy qu'elle fasse

estant venale & publique , elle demeure foible & languissante. Tout ainsi que mesmes en la vertu de deux effects pareils , nous tenons neantmoins celuy-là , le plus beau & plus digne , auquel il y a plus d'empeschement & de hasard proposé. C'est un effect de la providence divine , de permettre sa sainte eglise estre agitée , comme nous la voyons , de tant de troubles & d'orages , pour esveiller par ce contraste les ames pies , & les r'avoir de l'oyfiveté & du sommeil , ou les avoit plongées une si longue tranquillité. Si nous contrepoisons la perte que nous avons faite par le nombre de ceux qui se sont desvoyez , au gain qui nous vient pour nous estre remis en haleine , ressuscité nostre zele & nos forces , à l'occasion de ce combat ; je ne sçay si l'utilité ne surmonte point le dommage. Nous avons pensé attacher plus ferme le nœud de nos mariages , pour avoir osté tout moyen de les dissoudre ; mais d'autant s'est despris & relasché le nœud de la volonté & de l'affection , que celuy de la contrainte s'est estrecy. Et au rebours , ce qui tint les mariages à Rome si long-temps en honneur & en feureté , fut la liberté de les rompre , qui vou-

Eglise agitée de troubles, & pour quoy.

Mariages, comme long-temps tenus en honneur & seurété.

cens ans & plus , avant que nul s'en servist.

Ce qui nous est permis est fade augoust : ce qui ne l'est pas le poind verement. *Amor. lib. 2.*

Quod licet ingratum est, quod non licet, acrius urit.

Supplices, aiguillons des vices.

A ce propos se pourroit joindre l'opinion d'un ancien ; que les supplices aiguissent les vices plustost qu'ils ne les amortissent : Qu'ils n'engendrent point le soin de bien faire , c'est l'ouvrage de la raison , & de la discipline ; mais seulement un soin de n'estre surpris en faisant mal.

La contagion d'une peste se rampe largement , alors qu'elle est coupée. *Rutil.*

Latius excisa pestis contagia serpunt.

Argippées, voisins de la Scythie, vivans sans armes offensives.

Je ne sçay pas qu'elle soit vraie ; mais cecy sçay-je par experience , que jamais police ne se trouva reformée par là. L'ordre & reglement des mœurs depend de quelque autre moyen. Les histoires grecques font mention des Argippées , voisins de la Scythie , qui vivent sans verge & sans baston à offenser : que non seulement nul n'entreprend d'aller attaquer , mais quiconque s'y peut sauver , il est en franchise , à cause de leur vertu & sainteté de vie : & n'est aucun si osé d'y toucher. On recourt à eux pour appointer les differens qui naissent entre les hommes d'ailleurs. Il y a nation , où la closture des jardins & des champs , qu'on veut conserver ,

se fait d'un filet de coton , & se trouve bien plus seure & plus ferme que nos fossez & nos hayes. *Furem signata sollicitant. Aperta effractarius præterit.* A l'aventure sert entre autres moyens , l'aïssance , à couvrir ma maison de la violence de nos guerres civiles. La defense attire l'entreprise , & la deffiance l'offense. J'ay affoibly le dessein des soldats , ostant à l'exploit , le hazard & toute matiere de gloire militaire , qui a accoustumé de leur servir de titre & d'excuse : Ce qui est fait courageusement , est toujours fait honorablement , en temps où la justice est morte. Je leur rends la conquête de ma maison lasche & traistresse : Elle n'est close à personne qui y heurte. Il n'y a pour toute provision qu'un portier , d'ancien usage & ceremonie , qui ne sert pas tant à defendre ma porte , qu'à l'offrir plus decemment & gracieusement. Je n'ay ny garde ny sentinelle , que celle que les astres font pour moy. Vn gentil-homme a tort de faire monstre d'estre en defense , s'il ne l'est bien à poinct. Qui est ouvert d'un costé l'est par tout. Nos peres ne penserent pas à bastir des places frontieres. Les moyens d'affaillir , je dis sans batterie & sans armes , & de surprendre nos maisons ; croissent tous les jours au dessus des moyens de se garder. Les esprits s'aiguisent generalement de ce costé-là. L'inva-

Les choses sce-
lées appellent
les larrons : le
briseur de por-
tes outre-passe
cellesqu'il void
ouvertes. Sen.
Ep. 68.

Maison de l'au-
teur , sans pro-
vision & sans
garde durant les
troubles , &
pourquoy.

Invasion au dessus de la defense,

sion touche tous, la defense non que les riches. La mienne estoit forte selon le temps qu'elle fut faite: je n'y ay rien adjousté de ce costé-là, & craindrois que sa force se tournast contre moy-mesme. Joint qu'un temps paisible requerra qu'on les defortifie. Il est dangereux de ne les pouvoir regagner: & est difficile de s'en asseurer. Car en matiere de guerres intestines, vostre vallet peut estre du party que vous craignez. Et où la religion sert de pretexte, les parentez mesmes deviennent infiables avec couverture de justice. Les finances publiques n'entretiennent pas nos garnisons domestiques. Elles s'y espuiseroient. Nous n'avons pas dequoy le faire sans nostre ruine: ou plus incommodement & injurieuse-ment encore, sans celle du peuple. L'estat de ma perte ne seroit guere pire. Au demeurant, vous y perdez vous; vos amis mesmes s'amusent à accuser vostre invigilance & improvidence, plus qu'à vous plaindre, & l'ignorance ou nonchalance aux offices de vostre profession. Ce que tant de maisons gardées se sont perduës, où cette-cy dure, me fait soupçonner qu'elles se sont perduës de ce qu'elles estoient gardées. Cela donne l'envie & la raison à l'affaillant. Toute garde porte visage de guerre. Qui se jettera, si Dieu veut, chez moy: mais tant y a, que je ne

Maisons gardées perduës, & pourquoy.

l'y appelleray pas. C'est la retraite à me reposer des guerres. J'essaye de soustraire ce coing à la tempeste publique, comme je fais un autre coing en mon ame. Nostre guerre a beau changer de formes, se multiplier & diversifier en nouveaux partis, pour moy je ne bouge. Entre tant de maisons armées, moy seul, que je sçache de ma condition, ay fié purement au ciel la protection de la mienne : & n'en ay jamais osté ny vaisselle d'argent, ny titre, ny tapisserie. Je ne veux ny me craindre, ny me sauver à demy. Si une pleine reconnaissance acquiert la faveur divine, elle me durera jusqu'au bout : sinon j'ay tousiours assez duré, pour rendre ma durée remarquable & enregistable. Comment ? Il y a bien trente ans.





CHAPITRE XVI.

De la Gloire.

Nom de la chose, que c'est. IL y a le nom & la chose : le nom , c'est une voix qui remarque & signifie la chose : le nom ce n'est pas une partie de la chose , ny de la substance : c'est une piece estrangere jointe à la chose , & hors d'elle. Dieu qui est en soy toute plenitude , & le comble de toute perfection , il ne peut s'augmenter & accroistre au dedans : mais son nom se peut augmenter & accroistre par la benediction & louange , que nous donnons à ses ouvrages extérieurs. Laquelle louange , puis que nous ne la pouvons incorporer en luy , d'autant qu'il n'y peut avoir accession de bien ; nous l'attribuons à son nom , qui est la piece hors de luy , la plus voisine. Voila comment c'est à Dieu seul à qui gloire & honneur appartiennent. Et n'est rien si esloigné de raison , que de nous en mettre en queste pour nous : car estans indigens & necessiteux , au dedans , nostre essence estant imparfaite , & ayant continuellement besoin d'amelioration , c'est-là à quoy nous devons travailler. Nous sommes tous creux & vuides : ce n'est pas de vent

Nom de Dieu , comme se peut accroistre.

Gloire due à Dieu seul , & non aux hommes.

& de voix que nous avons à nous remplir : il nous faut de la substance plus solide à nous reparer : Vn homme affamé feroit bien simple de chercher à se pourvoir plustost d'un beau vestement , que d'un bon repas : il faut courir au plus pressé. Comme disent nos ordinaires prieres : *Gloria in excelsis Deo , & in terra pax hominibus*. Nous sommes en disette de beauté , santé , sagesse , vertu , & telles parties essentielles : les ornemens externes se chercheront apres que nous aurons pourveu aux choses neccessaires. La theologie traite amplement & plus pertinemment ce sujet , mais je n'y suis guere versé. Chrylippus & Diogenes Gloire mesprisée des philosophes. ont esté les premiers auteurs & les plus fermes du mespris de la gloire : Et entre toutes les voluptez , ils disoient qu'il n'y en avoit point de plus dangereuse ny plus à faire , que celle qui nous vient de l'approbation d'autrui. De vray l'experience nous en fait sentir plusieurs trahisons bien dommageables. Il n'est chose qui empoisonne tant les princes que la flatterie , ny rien par où les meschans gaignent plus aisement credit autour d'eux : ny maquerele si propre & si ordinaire à corrompre la chasteté des femmes , que de les paistre & entretenir de leurs louanges. Le premier enchantement que les sirenes employent à piper Vlysses , est de cette nature :

*Deça vers nous , deça , ô tres-loüable Vlyffe
Est le plus grand honneur , dont la Grece fleurisse.*

Ces philosophes-là disoient que toute la gloire du monde ne meritoit pas qu'un homme d'entendement estendist seulement le doigt pour l'acquérir.

Qu'est-ce que
l'extrefme gloi-
re , si elle est
gloire & rien
plus. *Iuven.*
Sat. 5.

Gloria quantalibet quid erit , si gloria tantum est.

*Gloire desirable ,
pour les commo-
ditez qu'elle tire
à soy.*

Je dis pour elle seule : car elle tire souvent à sa fuitte plusieurs commoditez , pour lesquelles elle se peut rendre desirable : elle nous acquiert de la bien-veillance , elle nous rend moins exposez aux injures & offenses d'autrui , & choses semblables. C'estoit aussi des principaux dogmes d'Epicurus : car ce precepte de sa secte , CACHE TA VIE , qui defend aux hommes de s'empescher des charges & negociations publiques , presuppose aussi necessairement qu'on mesprise la gloire : qui est une approbation que le monde fait des actions que nous mettons en esvidence. Celuy qui nous ordonne de nous cacher , & de n'avoir soin que de nous , & qui ne veut pas que nous soyons connus d'autrui , il veut encore moins que nous en soyons honorez & glorifiez. Aussi conseille-il à Idomeneus , de ne regler aucunement ses actions par l'opinion ou reputation commune : si ce n'est pour esviter les autres

Gloire , que c'est.

incommoditez accidentales , que le mépris des hommes luy pourroit apporter. Ces discours-là sont infiniment vrais , à mon advis , & raisonnables : mais nous sommes , je ne sçay comment , doubles en nous mesmes , qui fait que ce que nous croyons , nous ne le croyons pas : & ne nous pouvons defaire de ce que nous condamnons. Voyons les dernieres paroles d'Epicurus , & qu'il dit en mourant : elles sont grandes & dignes d'un tel philosophe : mais si ont elles quelque marque de la recommandation de son nom , & de cette humeur qu'il avoit descritee par ses preceptes. Voicy une lettre qu'il dicta un peu avant son dernier soupir.

Gloire aucunement recherchée d'Epicurus.

EPICVRVS A HERMACHVS,

SALVT.

Cependant que je passois l'heureux , & celuy-là mesme le dernier jour de ma vie , j'escrivois cecy , accompagné toutesfois de telle douleur en la vessie & aux intestins , qu'il ne peut estre rien adjousté à sa grandeur. Mais elle estoit recompensée par le plaisir qu'apportoit à mon ame la souvenance de mes inventions & de mes discours. Or toy , comme requiert l'affection que tu as eu dès ton enfance vers moy & la philosophie ,

embrasse la protection des enfans de Metrodorus. Voila sa lettre. Et ce qui me fait interpreter que ce plaisir qu'il dit sentir en son ame, de ses inventions, regarde aucunement la reputation qu'il en eseroit acquerir apres sa mort, c'est l'ordonnance de son testament, par lequel il veut que Aminomachus & Timocrates ses heritiers, fournissent pour la celebration de son jour natal tous les mois de janvier, les frais que Hermachus ordonneroit: & aussi pour la despenſe qui se feroit le vingtiesme jour de chaque lune, au traitement des philosophes ses familiers, qui s'assembleroient à l'honneur de la memoire de luy & de Metrodorus.

Gloire pour elle-mesme desirable, selon Carneades.

Carneades a esté chef de l'opinion contraire: & a maintenu que la gloire estoit pour elle-mesme desirable, tout ainsi que nous embrassons nos post-humes pour eux-mesmes, n'en ayans aucune cognoissance ny jouissance. Cette opinion n'a pas failly d'estre plus communement suivie, comme sont volontiers celles qui s'accommodent le plus à nos inclinations. Aristote luy donne le premier rang entre les biens externes: Evite, comme deux extremes vicieux, l'immoderation, & à la rechercher, & à la fuir. Je croy que si nous avions les livres que Cicero avoit escrits sur ce sujet, il nous en conteroit de belles: car cet homme-là fut si forcené de cette passion, que s'il eust

Cicéron fort desirieux de gloire.

osé, il fust, ce crois-je, volontiers tombé en l'excez où tomberent d'autres, que la vertu mesme n'estoit desirable que pour l'honneur qui se tenoit tousiours à sa suite.

*Paulum sepultæ distat inertia
Celata virtus.*

La vertu recelée differe peu d'une stupidité mouffe & ensevelie. *Hor. l. 4.*

Qui est une opinion si fausse, que je suis despit qu'elle ait jamais pû entrer en l'entendement d'homme qui eut cét honneur de porter le nom de philosophe. Si cela estoit vray, il ne faudroit estre vertueux qu'en public: & les operations de l'ame, où est le vray siege de la vertu, nous n'aurions que faire de les tenir en regle & en ordre, sinon autant qu'elles devroient venir à la cognoissance d'autrui. N'y va-il donc que de faillir finement & subtilement? Si tu sçais, dit Carneades, un serpent caché en lieu, auquel sans y penser, se va seoir celuy de la mort duquel tu esperes profit; tu fais meschamment si tu ne l'en advertis, & d'autant plus que ton action ne doit estre connue que de toy. Si nous ne prenons de nous-mesmes la loy de bien faire: si l'impunité nous est justice, à combien de sortes de meschantez avons-nous tous les jours à nous abandonner: ce que S. Peduceus fit, de rendre fidelement cela que C. Plotius avoit commis à sa seule science, de ses richesses,

Vertu recommandable de soy-mesme, non pour la gloire.

& ce que j'en ay fait souvent de mesme ; je ne le trouve pas tant loüable, comme je trouveroy execrable, que nous y eussions failly. Et trouve bon & utile à ramentevoir en nos jours l'exemple du P. Sextilius Rufus, que Cicero accuse pour avoir recueilly une heridité contre sa conscience : non seulement, non contre les loix, mais par les loix mesmes. Et M. Crassus, & Q. Hortensius, lesquels à cause de leur autorité & puissance, ayant esté pour certaines quotitez appelez par un estranger à la succession d'un testament faux, afin que par ce moyen il y establíst sa part : se contenterent de n'estre participans de la fausseté, & ne refuserent d'en tirer du fruiet : assez couverts, s'ils se tenoient à l'abry des accusations, & des tesmoins, & des loix. *Meminerint Deum se habere testem, id est (ut ego arbitror) mentem suam.* La vertu est chose bien vaine & frivole, si elle tire sa recommandation de la gloire. Pour neant

Qu'ils se souvinissent d'avoir Dieu pour tesmoin : c'est à dire, comme je crois, leur conscience.
Cic. Off. l. 3.

Reputation, bienfortuit.

En bon escient la fortune domine sur tout : elle illustre ou offusque plus tost les choses par caprice que par raison ou verité. *Salust. in Cat.*

entreprendrions-nous de luy faire tenir son rang à part, & la desjoindrions de la fortune : car qu'est-il plus fortuit que la reputation : *Profectò fortuna in omni re dominatur : ea res cunctas ex libidine magis. quàm ex vero celebrat obscuratque.* De faire que les actions soient cognues & veues, c'est le pur ouvrage de la fortune. C'est le sort qui nous applique

applique la gloire, selon sa temerité. Je l'ay veue fort souvent marcher avant le merite : & souvent outre-passer le merite d'une longue mesure. Celuy qui premier s'advisa de la ressemblance de l'ombre à la gloire, fit mieux qu'il ne vouloit : ce sont choses excellemment vaines. Elle va aussi quelquefois devant son corps : & quelquefois l'excede de beaucoup en longueur. Ceux qui apprennent à la noblesse de ne chercher en la vaillance que l'honneur, *quasi non sit honestum quod nobilitatum non sit*, que gagnent-ils par là, que de les instruire de ne se hasarder jamais, si on ne les void ; & de prendre bien garde, s'il y a des tesmoins qui puissent rapporter nouvelles de leur valeur, là où il se presente mille occasions de bien faire, sans qu'on en puisse estre remarqué ? Combien de belles actions particulieres s'ensevelissent dans la foule d'une bataille ? Quiconque s'amuse à contre-roller autrui pendant une telle meslée, il n'y est guere embesoigné : & produit contre soy-mesme le tesmoignage qu'il rend des desportemens de ses compagnons. *Vera & sapiens animi magnitudo, honestum illud quod maximè naturam sequitur, in factis positum, non in gloria judicat.* Toute la gloire que je pretens de ma vie, c'est de l'avoir vescu tranquille. Tranquille non selon Metrodorus, ou Arcefilas,

Honneur recherché en la vaillance.

Comme si ce quin'est pas celebre, n'estoit ny louable, ny honneste.

Cette vraye & sage grandeur de courage, juge que l'ornement & l'honneur que la nature suit principalement, consiste aux actions, non pas en la gloire, *Cic. Off. 1.*

ou Aristippus , mais selon moy. Puis que la philosophie n'a sçeu trouver aucune voye pour la tranquillité , qui fust bonne en commun , que chacun la cherche en son particulier. A

*Renommée de
Cesar & Alexan-
dre , deue à la
fortune.*

qui doivent Cesar & Alexandre cette grandeur infinie de leur renommée , qu'à la fortune ? Combien d'hommes a-elle esteint , sur le commencement de leurs progrez , desquels nous n'avons aucune cognoissance , qui y apportoi-ent mesme courage que le leur , si le malheur de leur sort ne les eust arrestez tout court , sur la naissance mesme de leurs entreprises ? Au travers de tant & si extremes dangers , il ne me souvient point avoir leu que Cesar ait esté jamais blessé : Mille sont morts de moindres perils , que le moindre de ceux qu'il franchit. Infinies belles actions se doivent perdre sans tesmoignage , avant qu'il en vienne une à profit. On n'est pas tousiours sur le haut d'une bresche , ou à la teste d'une armée , à la veue de son general , comme sur un eschaffaut. On est surpris entre la haye & le fossé : il faut tenter fortune contre un poulailler : il faut desnichier quatre chetifs harquebusiers d'une grange : il faut seul s'escarter de la troupe , & entreprendre seul , selon la necessité qui s'offre. Et si on y prend garde , on trouvera , à mon advis , qu'il advient par experience , que les moins esclatantes occasions

sont les plus dangereuses : & qu'aux guerres qui se sont passées de nostre temps , il s'est perdu plus de gens de bien aux occasions legeres & peu importantes , & à la contestation de quelque bicoque , qu'ès lieux dignes & honorables. Qui tient sa mort pour mal employée, si ce n'est en occasion signalée , au lieu d'illustrer sa mort, il obscurcit volontiers sa vie , laissant eschapper cependant plusieurs justes occasions de se hasarder. Et toutes les justes sont illustres assez : sa conscience les trompant suffisamment à chacun. *Gloria nostra est testimonium conscientiae nostrae.* Qui n'est homme de bien que parce qu'on le sçaura , & parce qu'on l'en estimera mieux , apres l'avoir sçeu , qui ne veut bien faire qu'à condition que sa vertu vienne à la cognoissance des hommes ; celui-là n'est pas personne de qui on puisse tirer beaucoup de service.

Gloire trompée par la conscience.

Nostre gloire est le témoignage de nostre conscience.

Je croy que le reste de cet hiver fa des choses dignes d'en faire estat, mais elles furent en ce temps-là cachées, en sorte que ce n'est point ma faute si je ne les dis maintenant, d'autant qu'Orlande estoit plus prompt à faire les œuvres vertueuses que de les raconter, ny nul de ses faits ne fut oncques manifesté, que lors qu'il eut quelques témoigns assistant.

*Credo ch'el resto di quel verno, cosè
Faceffe degne di tener ne conto,
Ma fur fin' à quel tempo si nascosè,
Che non è colpa mia s'hor' non le conto,
Perche Orlando a fur' opre virtuose
Pin ch'à narrar le poi sempre era pronto,
Ne mai fu alcun' de li suoi fatti espresso,
Senon quando hebbe i testimonii appresso.*

Il faut aller à la guerre pour son devoir , & en attendre cette recompense , qui ne peut

faillir à toutes belles actions, pour occultes qu'elles soient, non pas mesme aux vertueuses pensées: c'est le contentement qu'une conscience bien réglée reçoit en soy, de bien faire. Il faut estre vaillant pour soy-mesme, & pour l'avantage que c'est d'avoir son courage logé en une assiette ferme & asseurée, contre les assauts de la fortune.

Vaillance, desirable pour soy-mesme, non pour la monstre.

La vertu qui ne sçait que c'est, de ces honteux refus d'un peuple, brille d'honneurs impolles & vierges: ne faissant ny ne depasant ses haches glorieuses, aux appetits d'un vêt populaire.

Her. l. 2.

*Virtus repulsæ nescia sordidæ,
Intaminatis fulget honoribus:
Nec sumit aut ponit secures
Arbitrio popularis auræ.*

Non pour aucune utilité, mais pour le seul ornement qui résulte de l'honneur.

Ce n'est pas pour la montre que nostre ame doit jouer son rolle, c'est chez nous au dedans, où nuls yeux ne donnent que les nostres: là elle nous couvre de la crainte de la mort, des douleurs & de la honte mesme: elle nous asseure-là de la perte de nos enfans, de nos amis & de nos fortunes: & quand l'opportunité s'y présente, elle nous conduit aussi aux hafards de la guerre. *Non emolumento aliquo, sed ipsius honestatis decore.* Ce profit est bien plus grand, & bien plus digne d'estre souhaité & espéré, que l'honneur & la gloire, qui n'est autre chose qu'un favorable jugement qu'on fait de nous. Il faut trier de toute une nation une douzaine d'hommes, pour juger d'un arpent de terre: & le jugement de nos

inclinations & de nos actions, la plus difficile matiere & la plus importante qui soit, nous le remettons à la voix de la commune & de la tourbe, mere d'ignorance, d'injustice, & d'inconstance. Est-ce raison de faire dépendre la vie d'un sage, du jugement des fols? *An quidquam stultius, quàm quos singulos contemnas, eos aliquid putare esse universos?* Quiconque vise à leur plaire, il n'a jamais fait, c'est une bute qui n'a ny forme ny prise. *Nil tam inæstimabile est, quàm animi multitudinis.* Demetrius disoit plaisamment de la voix du peuple, qu'il ne faisoit non plus de recepte de celle qui luy sortoit par en haut, que de celle qui luy sortoit par en bas. Celuy-là dit encore plus: *Ego hoc judico, si quando turpe non sit, tamen non esse non turpe, quum id à multitudine laudetur.* Nul art, nulle souplesse d'esprit ne pourroit conduire nos pas à la suite d'un guide si desvoyé & si desreglé. En cette confusion venteuse de bruits, de rapports & opinions vulgaires, qui nous pouffent, il ne se peut establir aucune route qui vaille. Ne nous proposons point une fin si flottante & volage: allons constamment après la raison: que l'approbation publique nous suive par là, si elle veut: & comme elle depend toute de la fortune, nous n'avons point loy de l'esperer plustost par autre voye que par

Est-il rien plus sot, que d'estimer quelque chose en general, ceux que tu compte pour rien en particulier? *Ælian.*

Il n'est rien si mesprisable que les jugemens d'une multitude. *Fort. Senec.*

Voix du peuple mesprisée.

Je juge, quant à moy, que si la chose n'est laide par elle-mesme, cela neantmoins n'est pas sans laideur, que le vulgaire la loue. *Idem.*

Raison doit estre suivie, comme le droit chemin, & le plus heureux.

La providence
a fait ce don
aux hommes,
que les choses
honnêtes leur
plaisent plus.
Ibidem.

celle-là. Quand pour sa droiture je ne suivrois le droit chemin, je le suivrois pour avoir trouvé par experience, qu'au bout du compte, c'est communement le plus heureux, & le plus utile. *Dedit hoc providentia hominibus munus, ut honesta magis juvarent.* Le mari-
nier ancien disoit ainsi à Neptune, en une grande tempeste : O dieu, tu me sauveras si tu veux, si tu veux tu me perdras : mais si tiendray-je toujours droit mon timon. J'ay veu de mon temps mille hommes souples, mestis, ambigus, & que nul ne doutoit estre plus prudens mondains que moy, se perdre où je me suis sauvé :

Lors j'ay ry,
de voir qu'une
fraudepeur aus-
si manquer de
sucez. *Ovid.*
Heroid.

Risi successu posse carere dolos.

Paul Æmyle allant en sa glorieuse expedition de Macedoine, advertit sur tout le peuple à Rome, de contenir leur langue de ses actions, pendant son absence. Que la licence des jugemens est un grand destourbier aux grandes affaires ! D'autant que chacun n'a pas la fermeté de Fabius à l'encontre des voix communes, contraires & injurieuses : qui ayma mieux laisser desmembrer son autorité aux vaines fantaisies des hommes, que faire moins bien sa charge, avec favorable reputation, & populaire consentement. Il y a je ne sçay

quelle douceur naturelle à se sentir louer, mais nous luy prestons trop de beaucoup.

*Louange accom-
pagnée de je ne
sçay quelle natu-
relle douceur.*

*Laudari haud metuam, neque enim mihi cornea
fibra est,
Sed recti finemque extremumque esse recuso,
Euge tuum & bellè.*

Je ne hay point
la douceur des
louanges, mon
cœur n'estant
pas de corne
ny de roch :
mais je nie que
le but ou le
loyer final de
bien faire soit
cette exclama-
tion . O l'hon-
neste homme !
ô le beau fait !
Perf. Sat. 1.

Je ne me soucie pas tant, quel je sois chez autrui, comme je me soucie quel je sois en moy-mesme. Je veux estre riche par moy, non par emprunt. Les estrangers ne voyent que les esvenemens & apparences externes : chacun peut faire bonne mine par le dehors, plein au dedans de fievre & d'effroy. Ils ne voyent pas mon cœur, ils ne voyent que mes contenance. On a raison de descrier l'hypocrisie, qui se trouve en la guerre : car qu'est-il plus aisé à un homme practic, que de gauchir aux dangers, & de contrefaire le mauvais, ayant le cœur plein de mollesse : il y a tant de moyens d'esviter les occasions de se hasarder en particulier, que nous aurons trompé mille fois le monde, avant que de nous engager à un dangereux pas : & lors mesme, nous y trouvans empestrez, nous sçaurons bien pour ce coup, couvrir nostre jeu d'un bon visage, & d'une parole asseurée, quoy que l'ame nous tremble au dedans : Et qui auroit l'usage de l'anneau platonique, ren-

*Hypocrisie en
guerre, descrite.*

Anneau platonique.

dant invisible celui qui le portoit au doigt, si on luy donnoit le tour vers le plat de la main : assez de gens souvent se cacheroient, où il se faut presenter le plus : & se repentiroient d'estre placez en lieu si honorable, auquel la necessité les rend assurez.

Qui fera celui
qu'un faux hon-
neur resjouit,
ou qu'un repro-
che menteur
effraye, si ce
n'est un homme
faux & vicieux.
Hor. Epist. 1.

*Falsus honor juvat, & mendax infamia terret
Quem, nisi mendosum & mendacem?*

Voilà comment tous ces jugemens qui se font des apparences externes, sont merveilleusement incertains & douteux : & n'est aucun si assuré tefmoin, comme chacun à soy-mesme. En celles-là combien avons-nous de goujats, compagnons de nostre gloire? Celui qui se tient ferme dans une tranchée descouverte, que fait-il en cela, que ne fassent devant luy cinquante pauvres pionniers, qui luy ouvrent le pas, & le couvrent de leurs corps, pour cinq sols de paye par jour?

Ne fuy point
les traces de
cette Rome es-
tourdie, à blas-
mer ou descrier
aucune chose ;
n'examine ja-
mais tes per-
vers jugemens,
en un si faux
trebucher : &
ne cherche pas
tes louanges ny
tes reproches
hors de toy-
mesme. *Perf.
Sat. 1.*

*Agrandir nostre
nom, que c'est.*

— non quicquid turbida Roma
*Elevet, accedas, examenque improbum in illa
Castiges trutina, nec te quæstiveris extra.*

Nous appellons agrandir nostre nom, l'estendre & semer en plusieurs bouches : nous voulons qu'il y soit receu en bonne part, & que cette sienne accroissance luy vienne à profit : voilà ce qu'il y peut avoir de plus excu-

fable en ce dessein : mais l'excez de cette maladie en va jusques là , que plusieurs cherchent de faire parler d'eux en quelque façon que ce soit. Trogus Pompeius dit de *Herostatus*, *Reputation grande, plus recherchée que la bonne.* & Titus Livius de Manlius Capitolinus, qu'ils estoient plus desireux de grande que de bonne reputation. Ce vice est ordinaire. Nous nous soignons plus, qu'on parle de nous, que comment on en parle : & nous est assez que nostre nom coure par la bouche des hommes, en quelque condition qu'il y coure. Il semble que l'estre cognu, ce soit aucunement avoir sa vie & sa durée en la garde d'autrui. Moy, je tiens que je ne suis que chez moy ; & de cette autre mienne vie qui loge en la cognoissance de mes amis, à la considerer nue, & simplement en soy, je sçay bien que je n'en sens fruit ny jouissance, que par la vanité d'une opinion fantastique. Et quand je seray mort, je m'en ressentiray encores beaucoup moins : & si perdray tout net, l'usage des vrayes utilitez, qui accidentalement la suivent par fois : Je n'auray plus de prise par où saisir la reputation : ny par où elle puisse me toucher, ny arriver à moy. Car de m'attendre que mon nom la reçoive : premierement je *Nom de l'Auteur.* n'ay point de nom qui soit assez mien : de deux que j'ay, l'un est commun à toute race, voire encore à d'autres. Il y a une

famille à Paris & à Montpellier, qui se surnomme Montaigne : une autre en Bretagne & en Xaintonge, de la Montaigne. Le remuement d'une seule syllabe, meslera nos fusées, de façon que j'auray part à leur gloire, & eux à l'aventure à ma honte : & si les miens se sont autrefois surnommez Eyquem, surnom qui touche encore une maison connue en Angleterre. Quant à mon autre nom, il est à quiconque aura envie de le prendre. Ainsi j'honoraray peut-estre un crocheteur en ma place. Et puis quand j'aurois une marque particulière pour moy, que peut-elle marquer quand je n'y suis plus ? peut-elle désigner & favoriser l'inanité ?

Un tombeau plus léger foule-il moins ses os ? la postérité le louë : quoy donc ! les violettes en naissent-elles de ses reliques ? s'escloror-elles maintenant de son sépulchre, ou de ses cendres beatifiées ? *Perf. Sat. 1.*

Actions privées, comme peuvent acquérir recommandation & valeur envers le monde.

— *nunc levior cippus non imprimit ossa.
Laudat posteritas, nunc non è manibus illis,
Nunc non è tumulo fortunataque favilla,
Nascuntur violæ?*

Mais de cecy j'en ay parlé ailleurs. Au demeurant, en toute une bataille où dix mille hommes sont estropiez ou tuez, il n'en est pas quinze dequoy l'on parle. Il faut que ce soit quelque grandeur bien eminente, ou quelque conséquence d'importance, que la fortune y ait jointe ; qui fasse valoir une action privée, non d'un harquebustier seulement, mais d'un capitaine : car de tuer un homme, ou deux, ou

dix , de se présenter courageusement à la mort , c'est à la vérité quelque chose à chacun de nous , car il y va de tout : mais pour le monde , ce sont choses si ordinaires , il s'en void tant tous les jours , & en faut tant de pareilles pour produire un effet notable ; que nous n'en pouvons attendre aucune particuliere recommandation.

—— *casus multis hic cognitus , ac jam
Tritus , & à medio fortunæ ductus acervo.*

De tant de milliaffes de vaillans hommes qui sont morts depuis quinze cens ans en France , les armes en la main , il n'y en a pas cent qui soient venus à nostre connoissance. La memoire non des chefs seulement , mais des batailles & victoires , est ensevelie. Les fortunes de plus de la moitié du monde , à faute de registre ne bougent de leur place , & s'esvanouissent sans durée. Si j'avois en ma possession les esvenemens incognus , j'en penserois tres-facilement supplanter les connus , en toute espece d'exemples. Quoy que des Romains mesmes , & des Grecs , parmy tant d'escrivains & de tesmoins , & tant de rares & nobles exploits , il en est venu si peu jusques à nous ?

Ad nos vix tenuis famæ perlabitur aura.

Ce fait est honoré de la connoissance d'infinies personnes : mais il est estimé de vieillesse , & pris au monceau des communs accidens de la fortune.
Juv. Sat. 13.

Un vent foible de sourde renommée , en coule à peine aujourd'huy jusqu'à nous.
Æneid. l. 7.

Ce fera beaucoup si d'icy à cent ans on se souvient en gros, que de nostre temps il y a eu des guerres civiles en France. Les Lacedemoniens sacrifioient aux Muses entrans en bataille, afin que leurs gestes fussent bien & dignement escripts, estimant que ce fust une faveur divine, & non commune, que les belles actions trouvaissent des tesmoins qui leur sceussent donner vie & memoire. Pensons-nous qu'à chaque harquebuzade qui nous touche, & à chaque hasard que nous courons, il y ait soudain un Greffier qui l'enrolle? & cent Greffiers outre cela le pourront escrire, desquels les commentaires ne dureront que trois jours, & ne viendront à la veue de personne.

Sacrifices presentés aux Muses par les Lacedemoniens entrans en bataille, & pourquoy.

Escrets anciens conservez ou perdus, selon la faveur de la fortune.

Nous n'avons pas la milliesme partie des escripts anciens : c'est la fortune qui leur donne vie, ou plus courte, ou plus longue, selon sa faveur : & ce que nous en avons, il nous est loisible de douter, si c'est le pire, n'ayans pas veu le demeurant. On ne fait pas des histoires des choses de si peu : il faut avoir esté chef à conquerir un empire, ou un royaume, il faut avoir gagné cinquante-deux batailles assignées, tousiours plus foible en nombre, comme Cesar. Dix mille bons compagnons & plusieurs grands capitaines moururent à sa suite, vaillamment & courageusement, desquels les noms n'ont duré qu'autant que

leurs femmes & leurs enfans vesquirent :

———— quos fama obscura recondit.

Gens dont le
n^o obscur dort
sous un long
silence. *Æn. 5.*

De ceux mesmes que nous voyons bien faire ,
trois mois , ou trois ans apres qu'ils y sont
demeurez , il ne s'en parle non plus que s'ils
n'eussent jamais esté. Quiconque considerera
avec juste mesure & proportion , de quelles
gens & de quels faits la gloire se maintient
en la memoire des livres , il trouvera qu'il
y a de nostre siecle fort peu d'actions & fort
peu de personnes qui y puissent pretendre nul
droit. Combien avons-nous veu d'hommes
vertueux survivre à leur propre reputation :
qui ont veu & souffert esteindre en leur pre-
sence , l'honneur & la gloire tres-justement
acquise en leurs jeunes ans ? Et pour trois ans
de cette vie fantastique & imaginaire , allons-
nous perdant nostre vraye vie & essentielle ,
& nous engager à une mort perpetuelle ? Les
sages se proposent une plus belle & plus juste
fin , à une si importante entreprise. *Rectè facti
fecisse merces est : Officii fructus , ipsum offi-
cium est.* Il seroit à l'aventure excusable à
un peintre ou autre artisan , ou encores à un
rethoricien ou grammairien , de se travailler ,
pour acquerir nom par ses ouvrages : mais les
actions de la vertu , elles sont trop nobles
d'elles-mesmes , pour rechercher autre loyer ,

Gloire mainte-
nue en la memoire
des livres ,
quelle.

La recompense
d'un fait loua-
ble , c'est de
l'avoir fait : &
le fruit du bon
office , est le
bon office mes-
me. *Sen. Ep. 5.*

Actions de la
vertu , recompen-
sées par leur pro-
pre valeur.

que de leur propre valeur : & notamment pour la chercher en la vanité des jugemens humains. Si toutefois cette fausse opinion sert au public à contenir les hommes en leur devoir : si le peuple en est esveillé à la vertu : si les princes sont touchés de voir le monde benir la memoire de Trajan , & abominer celle de Neron ; si cela les esmeut , de voir le nom de ce grand pendart , autrefois si effroyable & si redouté , maudit & outragé si librement par le premier escolier qui l'entreprend ; qu'elle accroisse hardiment , & qu'on la nourrisse entre nous le plus qu'on pourra. Et Platon employant toutes choses à rendre ses citoyens vertueux , leur conseille aussi de ne mespriser la bonne estimation des peuples. Et dit , que par quelque divine inspiration il advient , que les meschans mesmes sçavent souvent tant de parole que d'opinion , justement distinguer les bons des mauvais. Ce personnage & son pedagogue sont merveilleux , & hardis ouvriers à faire joindre les entremises & revelations divines par tout où faut l'humaine force. Et pour cette cause peut-estre , l'appelloit Timon en l'injuriant , le grand forger de miracles. *Vt Tragici poetæ confugiunt ad Deum , cum explicare argumenti exitum non possunt.* Puis que les hommes par leur insuffisance ne se peuvent assez payer d'une bonne monnoye , qu'on y employe encore la

Estimation bonne des peuples , non mesprisable.

Comme les poëtes tragiques recourent à quelque Dieu , lors qu'ils ne peuvent desnouer l'issue de leur sujet. *Cic. de Nat. Deor. 1.*

fausse. Ce moyen a esté pratiqué par tous les législateurs : & n'est police où il n'y ait quelque mélange , ou de vanité ceremonieuse , ou d'opinion mensongere , qui serve de bride à tenir le peuple en office. C'est pour cela que la plupart ont leurs origines & commencemens fabuleux , & enrichis de mysteres supernaturels. C'est cela qui a donné credit aux religions bastardes , & les a fait favoris aux gens d'entendement. Et pour cela , que Numa & Sertorius , afin de rendre leurs hommes de meilleure creance , les passoient de cette fortise , l'un que la nymphe Egeria , l'autre que sa biche blanche , luy apportoit de la part des dieux , tous les conseils qu'il prenoit. Et l'autorité que Numa donna à ses loix sous titre du patronage de cette deesse : Zoroastre législateur des Bactrians & des Perses , la donna aux siennes sous le nom du dieu Oromazis : Trismegiste des Ægyptiens , de Mercure : Zamolxis des Scythes , de Vesta : Charondas des Chalcides , de Saturne : Minos des Candiots , de Juppiter : Lycurgus des Lacedemoniens , d'Apollo : Dracon & Solon des Atheniens , de Minerve. Et toute police a un dieu à sa teste : fausement les autres : veritablement celle que Moyse dressa au peuple de Judée sorty d'Egypte. La religion des Bedoins , comme dit le sire de Jovinville , portoit entre-

Similitude.

Polices accompagnées de vaines ceremonies pour la plupart, & enrichies en leurs commencemens de mysteres fabuleux.

Dieux , patrons & tutelaires mensongers des polices anciennes.

Religion des Bedoins sur l'estat des ames , apres le trespass.

autres choses , que l'ame de celuy d'entre eux qui mouroit pour son prince, s'en alloit en un autre corps plus heureux , plus beau & plus fort que le premier : au moyen dequoy ils en hazardoient beaucoup plus volontiers leur vie ;

Le cœur de ces gens fouhaitte le coup du glaive : leur ame embrasse la mort , & tiennent pour lasché d'espargner une vie repetable. *Lucan. 1.*

*In ferrum mens prona viris , animæque capaces
Mortis , & ignavum est reditura parcere vitæ.*

Honneur & devoir des dames , en quoy diffèrent.

Selon la routine commune , on repete cela seul honneste & beau, que la reputation populaire applaudit. *De Finib. l. 2.*

Voila une creance tres-salutaire , toute vaine qu'elle soit. Chaque nation a plusieurs tels exemples chez soy : mais ce sujet meriteroit un discours à part. Pour dire encore un mot sur mon premier propos : je ne conseille non plus aux dames d'appeller honneur leur devoir, *ut enim consuetudo loquitur , id solum dicitur honestum , quod est populari famâ gloriosum :* leur devoir est le marc : leur honneur n'est que l'escorce. Ny ne leur conseille de nous donner cette excuse en payement de leur refus : car je presuppõe , que leurs intentions , leur desir , & leur volonté , qui sont pieces ou l'honneur n'a que voir , d'autant qu'il n'en paroist rien au dehors , soient encore plus reglées que les effets :

Celle qui s'abstient de faillir d'autant qu'il est interdit , a desja faillly. *Amor 3.*

Quæ , quia non liceat , non facit , illa facit :

L'offense envers Dieu , & en la conscience ; seroit aussi grande de le desirer que de l'effectuer.

Et

Et puis ce sont actions d'elles-mêmes cachées & occultes , il seroit bien aisé qu'elles en dérobaissent quelqu'une à la connoissance d'autrui, d'où l'honneur depend ; si elles n'avoient autre respect à leur devoir , & à l'affection qu'elles portent à la chasteté , pour elle-mesme. Toute personne d'honneur choisit de perdre plustost son honneur , que de perdre sa conscience.





C H A P I T R E X V I I .

De la Presomption.

Presomption,
que c'est. **I**L y a une autre sorte de gloire, qui est une trop bonne opinion que nous concevons de nostre valeur. C'est une affection inconsidérée, dequoy nous nous cherissons, qui nous représente à nous-mesmes, autres que nous ne sommes. Comme la passion amoureuse preste des beautez & des graces, au sujet qu'elle embrasse, & fait que ceux qui en sont espris, trouvent d'un jugement trouble & alteré, ce qu'ils ayment, autre & plus parfait qu'il n'est. Je ne veux pas, que de peur de faillir de ce costé-là, un homme se mescognoisse pourtant ny qu'il pense estre moins que ce qu'il est, le jugement doit par tout maintenir son droit: c'est raison qu'il voye en ce sujet comme ailleurs, ce que la verité luy presente: si c'est Cesar, qu'il se treuve hardiment le plus grand capitaine du monde. Nous ne sommes que *Ceremonie creue & suivie de la pluspart des hommes.* ceremonie, la ceremonie nous emporte, & laissons la substance des choses: nous nous tenons aux branches, & abandonnons le tronc & le corps. Nous avons appris aux dames de rougir, oyans seulement nommer ce qu'elles ne crai-

gnent aucunement à faire : nous n'osons appeler à droit nos membres, & ne craignons pas de les employer à toute sorte de desbauche. La ceremonie nous defend d'exprimer par paroles les choses licites & naturelles, & nous l'en croyons : la raison nous defend de n'en faire point d'illicites & mauvaises, & personne ne l'en croid. Je me trouve icy empestre des loix de la ceremonie : car elle ne permet, ny qu'on parle bien de foy, ny qu'on en parle mal. Nous la lairrons-là pour ce coup. Ceux de qui la fortune (bonne ou mauvaise qu'on la doive appeller) a fait passer la vie en quelque éminent degré, ils peuvent par leurs actions publiques tesmoigner quels ils sont : mais ceux qu'elle n'a employez qu'en foule, & de qui personne ne parlera, si eux-mêmes n'en parlent ; ils sont excusables, s'ils prennent la hardiesse de parler d'eux-mêmes envers ceux qui ont interest de les cognoître, à l'exemple de Lucilius :

*Ille velut fidis arcana sodalibus olim
Credebat libris, neque si malè cesserat, usquam
Decurrens alio, neque si benè: quo fit, ut omnis
Votiva pateat veluti descripta tabella
Vita senis.*

Celui-là commettoit à son papier ses actions & ses pensées, & s'y peignoit tel qu'il se

Il commettoit autrefois ses aventures à ses papiers, comme à ses fideles amis, & n'avoit jamais pour ce regard recours ailleurs, soit qu'il luy succedast mal ou bien: donril est arrivé, que la vie de ce vieillard s'y void entierement descrite: comme en une table que l'on append en vœu, Hor. sat. 2.

Rutilius & Scaurus, ne furent ny mefcreus ny blasmez, pour avoir fait le semblable. *Tacit.* sentoît estre. *Nec id Rutilio & Scauro citra fidem, aut obtreçationi fuit.* Il me souvient donc, que dès ma plus tendre enfance, on remarquoit en moy je ne sçay quel port de corps & des gestes tesmoignant quelque vaine & sotté fierté. J'en veux dire premierement cecy ; qu'il n'est pas inconvenient d'avoir des conditions & des propensions si propres & si incorporées en nous, que nous n'ayons pas moyen de les sentir & recognoistre. Et de

Contenances desreglées procédantes des inclinations naturelles.

telles inclinations naturelles, le corps en retient volontiers quelque ply, sans nostre sceu & consentement. C'estoit une affetterie consente de sa beauté, qui faisoit un peu pancher la teste d'Alexandre sur un costé, & qui rendoit le parler d'Alcibiades mol & gras : Julius Cesar se gratoit la teste d'un doigt, qui est la contenance d'un homme remply de pensemens penibles : & Cicero, ce me semble, avoit accoustumé de rincer le nez, qui signifie un naturel mocqueur. Tels mouvemens peuvent arriver imperceptiblement en nous. Il y en a d'autres artificiels, dequoy je ne parle point.

Salutations & reverences, accompagnées d'humilité & courtoisie.

Comme les salutations & reverences par où on acquiert, le plus souvent à tort, l'honneur d'estre bien humble & courtois : on peut estre humble de gloire. Je suis assez prodigue de bonnettades ; notamment en esté : & n'en reçois jamais sans revanche, de quelque qualité

d'hommes que ce soit, s'il n'est à mes gages. Je desirasse d'aucuns princes que je cognois, qu'ils en fussent plus espargnans & justes dispensateurs; car ainsi indiscrettement espandues, elles ne portent plus de coup: si elles sont sans esgard, elles sont sans effect. Entre les contenance desreglées, n'oublions pas la morgue de l'empereur Constantius, qui en public tenoit tousiours la teste droite, sans la contourner ou flechir ny çà ny là, non pas seulement pour regarder ceux qui le saluoient à costé, ayant le corps planté immobile, sans se laisser aller au branle de son coche, sans oser ny cracher, ny se moucher, ny essuyer le visage devant les gens. Je ne sçay si ces gestes qu'on remarquoit en moy, estoient de cette premiere condition, & si à la verité j'avoys quelque occulte propension à ce vice, comme il peut bien estre: & ne puis pas respondre des branles du corps. Mais quant aux branles de l'ame, je veux icy confesser ce que j'en sens. Il y a deux parties en cette gloire: Sçavoir est, de s'estimer trop, & n'estimer pas assez autrui. Quant à l'une, il me semble premierement, ces considerations devoir estre mises en compte. Je me sens pressé d'une erreur d'ame, qui me desplaist, & comme inique, & encore plus comme importune. J'essaye à la corriger: mais l'arracher je ne

*Morgue mal-
plaisante de l'em-
pereur Constantius.*

*Presomption
divisée en deux
parties.*

puis. C'est que je diminue du juste prix des choses que je possède ; & hausse le prix aux choses , d'autant qu'elles sont estrangeres , absentes , & non miennes. Cette humeur s'estend bien loin. Comme la prerogative de l'autorité fait que les maris regardent leurs femmes propres d'un vicieux desdain , & plusieurs peres leurs enfans : ainsi fay-je , & entre deux pareils ouvrages , poiseroy toujours contre le mien. Non tant que la jalousie de mon avancement & amendement trouble mon jugement , & m'empesche de me satisfaire , comme que , d'elle-mesme la maistrise engendre mespris de ce qu'on tient & regente. Les polices , les mœurs loingtaines me flattent , & les langues : & m'apperçoy que le Latin me pippe par la faveur de sa dignité , au de là de ce qui luy appartient , comme il fait les enfans & le vulgaire. L'œconomie , la maison , le cheval de mon voisin , en esgale valeur , vaut mieux que le mien , de ce qu'il n'est pas mien. Davantage , que je suis tres-ignorant en mon faict. J'admire l'assurance & promesse que chacun a de foy , au lieu qu'il n'est quasi rien que je croye sçavoir , ny que j'ose me répondre pouvoir faire. Je n'ay point mes moyens en proposition & par estat : & n'en suis instruit qu'apres l'effect. Autant douteux de ma force que d'une autre force. D'où il advient ,

Maistrise & prerogative d'autorité , accompagnée de mespris.

si je rencontre louablement en une besongne ,
 que je le donne plus à ma fortune , qu'à mon
 industrie : d'autant que je les desseigne toutes
 au hazard & en crainte. Pareillement j'ay en
 general cecy , que de toutes les opinions que
 l'ancienneté a eues de l'homme en gros ,
 celles que j'embrasse plus volontiers , & aus-
 quelles je m'attache le plus , ce sont celles
 qui nous mesprisent , avilissent & aneantissent
 le plus. La philosophie ne me semble jamais
 avoir si beau jeu , que quand elle combat nostre
 presumption & vanité : quand elle recognoist
 de bonne foy son irresolution , sa foiblesse &
 son ignorance. Il me semble que la mere nour-
 rice des plus fausses opinions , & publiques &
 particulieres , c'est la trop bonne opinion que
 l'homme a de foy. Ces gens qui se perchent
 à chevauchons sur l'epicycle de Mercure , qui
 voyent si avant dans le ciel , ils m'arrachent
 les dents : Car en l'estude que je fay , duquel
 le sujet , c'est l'homme ; trouvant une si ex-
 trefme varieté de jugemens , un si profond laby-
 rinthe de difficultez les unes sur les autres ,
 tant de diversité & incertitude , en l'escole
 mesme de la sapience : vous pouvez penser ,
 puis que ces gens-là n'ont pu se resoudre de
 la cognoissance d'eux-mesmes , & de leur propre
 condition , qui est continuellement presente à
 leurs yeux , qui est dans eux ; puis qu'ils ne

*Presomption &
 vanité , nourrice
 des fausses opi-
 nions.*

ſçavent comment branſle ce qu'eux-mêmes font branſler, ny comment nous peindre & deſchiffrer les reſſorts qu'ils tiennent & manient eux-mêmes, comment je les croirois de la cauſe du flux & reflux de la riviere du Nil.

*Curioſité de la
cognoiſſance des
choſes, ſeau de
l'homme.*

La curioſité de cognoiſtre les choſes a eſté donnée aux hommes pour ſeau, dit la ſaincte eſcriture. Mais pour venir à mon particulier, il eſt bien difficile, ce me ſemble, qu'aucun autre ſ'eſtime moins, voire qu'aucun autre m'eſtime moins, que ce que je m'eſtime. Je me tiens de la commune ſorte, ſauf en ce que je m'en tiens, coupable des defeſtuoſitez plus baſſes & populaires, mais non deſadvouées, non excuſées. Et ne me priſe ſeulement que de ce que je ſçay mon prix. S'il y a de la gloire, elle eſt infuſé en moy ſurperſiciellement par la trahiſon de ma complexion : & n'a point de corps qui comparoiſſe à la veue de mon jugement. J'en ſuis arroſé, mais non pas teint. Car à la vérité, quant aux effets de l'eſprit, en quelque façon que ce ſoit, il n'eſt jamais party de moy choſe qui me contentaſt : Et l'approbation d'autrui ne me paye pas. J'ay le jugement tendre & difficile, & notamment en mon endroit : je me ſens flotter & fleſchir de foibleſſe : Je n'ay rien du mien, dequoy ſatisfaire mon jugement ; j'ay la veue aſſez claire & réglée, mais à l'ouyrer elle ſe trouble :

comme j'essaye plus esvidemment en la poésie. *Poësie recom-*
 Je l'ayme infiniment : je me cognois assez aux *mandée.*
 ouvrages d'autrui : mais je fay à la verité
 l'enfant quand j'y veux mettre la main : je
 ne me puis souffrir. On peut faire le sot par
 tout ailleurs , mais non en la poésie.

— *mediocribus esse poetis*
Non dii , non homines , non concessere columnæ.

Les dieux , les
 hommes , ny
 les theatres à
 reciter , ne peu-
 vent souffrir un
 mediocre poë-
 te. *Hor. in Art.*

Pleust à Dieu que cette sentence se trouvaist
 au front des boutiques de tous nos imprimeurs , pour en défendre l'entrée à tant de
 versificateurs.

— *verum*
Nil securius est malo poeta.

Mais rien n'est
 assés corame
 un mauvais poë-
 te. *Mart. 12.*

Que n'avons-nous de tels peuples ? Dyonysius *Poëte de Diony-*
 le pere n'estimoit rien tant de foy , que sa *sus le pere : &*
 poésie. A la saison des jeux Olympiques , avec *l'estime qu'en fit*
 des chariots surpassant tous autres en magni- *le peuple aux*
 ficence , il envoya aussi des poëtes & des *jeux Olympi-*
 musiciens pour presenter ses vers , avec des *ques.*
 tentes & pavillons dorez & tapissez royale-
 ment. Quand on vint à mettre ses vers en
 avant , la faveur & l'excellence de la pronon-
 ciation attira sur le commencement l'attention
 du peuple. Mais quand par apres il vint à
 poiser l'ineptie de l'ouvrage ; il entra premie-
 rement en mespris : & continuant d'aigrir son

jugement , il se jeta tantost en furie , & courut abattre & deschirer par despit tous ces pavillons. Et ce que ces chariots ne firent non plus rien qui vaille en la course , & que le navire qui remportoit ses gens faillit la Sicile , & fut par la tempeste poussé & fracassé contre la coste de Tarante : ce mesme peuple tint pour certain , que c'estoit un effect de l'ire des dieux irritez comme luy , contre ce mauvais poëme : & les mariniers mesmes eschappez du naufrage , alloient selonc cette opinion à laquelle l'oracle qui predict sa mort , sembla aussi aucunement souscrire. Il portoit , que Dionysius seroit pres de sa fin , quand il auroit vaincu ceux qui vaudroient mieux que luy. Ce qu'il interpreta des Carthaginois , qui le surpassoient en puissance. Et ayant affaire à eux , gauchissoit souvent la victoire , & la temperoit , pour n'encourir le sens de cette prediſtion. Mais il l'entendoit mal : car le Dieu marquoit le temps de l'adventage , que par faveur & injustice il gagna Athenes sur les poëtes tragiques , meilleurs que luy : ayant fait jouer à l'envy la sienne , intitulée les Leneïens. Soudain apres laquelle victoire , il trespassa & en partie pour l'excessive joye qu'il en conceut. Ce que je treuve excusable du mien , ce n'est pas de foy , & à la verité : mais c'est à la comparaïson d'autres choses pires ,

Poëtes tragiques , surmontez de Dionysius par faveur.

ausquelles je voy qu'on donne credit. Je suis envieux du bonheur de ceux qui se sçavent resjouir & gratifier en leur ouvrage ; car c'est un moyen aisé de se donner du plaisir, puis qu'on le tire de soy-mesme : specialement s'il y a un peu de fermeté en leur opiniastrife. Je sçay un poëte, à qui fort & foible, en foule & en chambre, & le ciel & la terre crient qu'il n'y entend guere. Il n'en rabat pour tout cela rien de la mesure à quoy il s'est taillé. Toufours recommence, toufours reconsulte, & toufours persiste, d'autant plus ahurté en son advis, qu'il touche à luy seul, de le maintenir. Mes ouvrages, il s'en faut tant qu'ils me rient, qu'autant de fois que je les retaste, autant de fois je m'en despote.

Poëtes presomptueux de leurs ouvrages pour le pluspart.

Poëte de Montaigne, quelle, selon son jugement.

*Cùm relego, scripsisse pudet, quia plurima cerno,
Me quoque qui feci, judice, digna lini.*

Quand je relis mes papiers, j'ay honte d'avoir escrit : appercevant plusieurs choses, que moy-mesme leur auteur condamne à la rature. *Ovid. de Ponto l. 1.*

J'ay toufours une idée en l'ame, qui me presente une meilleure forme, que celle que j'ay mise en besongne, mais je ne la puis saisir ny exploiter. Et cette idée mesme n'est que du moyen estage. J'argumente par là, que les productions de ces riches & grandes ames du temps passé, sont bien loin au delà de l'extrefme estendue de mon imagination & souhait. Leur escrits ne me satisfont pas seulement & me remplissent, mais ils m'estonnent & tran-

Ecrits des riches & grands poëtes du temps passé, quels.

fissent d'admiration. Je juge leur beauté, je la voy, sinon jusques au bout, au moins si avant qu'il m'est impossible d'y aspirer. Quoy que j'entreprenne, je dois un sacrifice aux graces, comme dit Plutarque de quelqu'un, pour pratiquer leur faveur.

Si je ne sçay
quoy du mien
agréé, & s'il
inſtue quelque
douceur aux
ſens des hom-
mes, il en faut
deſerer tout
l'honneur aux
gentilles gra-
ces.

— *ſi quid enim placet,*

Si quid dulce hominum ſenſibus inſluit,

Debentur lepidis omnia gratiis.

Elles m'abandonnent par tout : Tout eſt groſſier chez moy, il y a faute de poliſſure & de beauté : je ne ſçay faire valoir les choſes pour le plus, que ce qu'elles valent : ma façon n'ayde rien à la matiere. Voila pourquoy il me la faut forte, qui aye beaucoup de priſe, & qui luiſe d'elle-meſme. Quand j'en ſaiſis des populaires & plus gayer, c'eſt pour me ſuivre, moy qui n'ayme point une ſageſſe ceremo- nieuſe & triſte, comme fait le monde : & pour m'eſgayer, non pour eſgayer mon ſtile, qui les veut pluſtoſt graves & ſeveres. Au moins je doy nommer ſtile, un parler informe & ſans regle : un jargon populaire, & un proceder ſans definition, ſans partition, ſans concluſion, trouble, à la façon de celuy d'Amafanius & de Rabirius. Je ne ſçay ny plaire, ny reſiouir, ny chatouiller : le meilleur conte du monde, ſe ſèche entre mes

*Stile de Montai-
gne.*

mains , & se ternit. Je ne sçay parler qu'en bon escient. Et suis du tout desnüé de cette facilité, que je voy en plusieurs de mes compagnons, d'entretenir les premiers venus, & tenir en haleine toute une troupe, ou amuser sans se lasser l'oreille d'un prince, de toute sorte de propos : la matiere ne leur faillant jamais, pour cette grace qu'ils ont de sçavoir employer la premiere venuë, & l'accommoder à l'humeur & portée de ceux à qui ils ont affaire. Les princes n'ayment guere les discours fermes, ny moy à faire des contes. Les raisons premieres & plus aisées, qui sont communement les mieux prinſes, je ne sçay pas les employer. Mauvais prescheur de commune. De toute matiere je dy volontiers les plus extrêmes choses, que j'en sçay. Cicero estime qu'és traitez de la philosophie, le plus difficile membre soit l'exorde : s'il est ainsi, je me prens à la conclusion sagement. Si faut-il sçavoir relascher la corde à toute sorte de tons : & le plus aigu est celuy qui vient le moins souvent en jeu. Il y a pour le moins autant de perfection à relever une chose vuide, qu'à en soustenir une poissante. Tantost il faut superficiellement manier les choses, tantost les profiler. Je sçay bien que la plupart des hommes se tiennent en ce bas estage, pour ne concevoir les choses que par cette premiere

*Contes & discours
plaisans,
agreables aux
princes.*

escorce : mais je sçay aussi que les plus grands maîtres , & Xenophon & Platon , on les void souvent se relâcher à cette basse façon , & populaire , de dire & traiter les choses , la soustenans des graces qui ne leur manquent jamais. Au demeurant mon langage n'a rien de facile & fluide : il est aspre , ayant ses dispositions libres & desreglées : & me plaist ainsi : sinon par mon jugement , au moins par mon inclination. Mais je sens bien que par fois je m'y laisse trop aller , & qu'à force de vouloir éviter l'art & l'affectation , j'y retombe d'une autre part :

Langage de l'auteur.

Et je me fais
obscur me vou-
lant redre brief.
Hor. in Art.

———— *brevis esse laboro ,*
Obscurus fio.

*Parler de Saluste
& de Cesar.*

Platon dit , que le long ou le court , ne sont pas proprietez qui ostent ny qui donnent prix au langage. Quand j'entreprendrois de suivre cet autre stile equable , uny & ordonné , je n'y sçaurois advenir : & encore que les coupures & cadences de Saluste reviennent plus à mon humeur , si est-ce que je trouve Cesar & plus grand , & moins aisé à représenter. Et si mon inclination me porte plus à l'imitation du parler de Seneque , je ne laisse pas d'estimer davantage celui de Plutarque. Comme à taire , à dire aussi , je suy tout simplement ma forme naturelle : d'où c'est à l'avanture

que je puis plus , à parler qu'à escrire : le mouvement & action animent les paroles , notamment à ceux qui se remuent brusquement , comme je fay , & qui s'eschauffent.

Le port , le visage , la voix , la robe , l'affiette , *Babil animé par les mouvemens du corps.* peuvent donner quelque prix aux choses , qui d'elles-mesmes n'en ont guere , comme le babil.

Messala se plaint en Tacitus de quelques accoustremens estroits de son temps , & de la façon des bancs où les orateurs avoient à parler , qui affoiblissoient leur eloquence. Mon langage François est alteré , & en la prononciation & ailleurs , par la barbarie de mon creu. Je ne vis jamais homme des contrées de deçà , qui ne sentist bien esvidemment son ramage , & qui ne bleffast les oreilles qui sont pures françoises. Si n'est-ce pas pour estte fort entendu en mon Perigourdin : car je n'en ay non plus d'usage que de l'Allemand , & ne

Langage Perigourdin.

m'en soucie guere. C'est un langage , comme sont autour de moy d'une bande & d'autre , le Poitevin , Xaintongeois , Angoulemoisin , Lymosin , Auvergnat , brodé , trainant , esforé. Il y a bien au dessus de nous , vers les montagnes , un Gascon , que je trouve singulièrement beau , sec , brief , signifiant , & à la verité un langage masse & militaire , plus qu'aucun autre que j'entende : autant nerveux , & puissant , & pertinent , comme le François est

Langage Gascon.

Langage François.

gracieux, delicat & abondant. Quant au Latin, qui m'a esté donné pour maternel, j'ay perdu par defaccoustumance la promptitude de m'en pouvoir servir à parler : ouy, & à escrire, en quoy autrefois je me faisoys appeller maistré Jean. Voila combien peu je vaux de ce costé.

*Beauté, piece
de grande recom-
mandation au
commerce des
hommes.*

La beauté est une piece de grande recommandation au commerce des hommes : c'est le premier moyen de conciliation des uns aux autres ; & n'est homme si barbare & si rechiné, qui ne se sente aucunement frappé de sa douceur. Le corps a une grande part à nostre estre, il y tient un grand rang : ainsi sa structure & composition sont de bien juste consideration. Ceux qui veulent desprendre nos deux pieces principales, & les sequestrer l'une de l'autre, ils ont tort : Au rebours, il les faut r'accoupler & rejoindre : il faut ordonner à l'ame, non de se tirer à quartier, de s'entretenir à part, de mespriser & abandonner le corps (aussi ne le sçauroit-elle faire que par quelque fingerie contrefaite) mais de se r'allier à luy, de l'embrasser, le cherir, luy assister, le contreroller ; le conseiller, le redresser, & ramener quand il fourvoye ; l'espouser en somme, & luy servir de mary : à ce que leurs effects ne paroissent pas divers & contraires, ains accordans & uniformes. Les chrestiens ont une particuliere instruction de

*L'ame doit s'al-
lier au corps, &
luy servir de
mary.*

de cette liaison : car ils sçavent que la justice divine embrasse cette société & jointure du corps & de l'ame, jusques à rendre le corps capable des récompenses éternelles : & que Dieu regarde agir tout l'homme, & veut qu'entier il reçoive le châtiment ou le loyer, selon ses demerites. La secte Peripatetique, de toutes sectes la plus sociable, attribue à la sagesse ce seul soin, de pourvoir & procurer en commun le bien de ces deux parties associées : & montre les autres sectes, pour ne s'estre assez attachées à la considération de ce mélange, s'estre partialisées, cette-cy pour le corps, cette autre pour l'ame, d'une pareille erreur : & avoir escarté leur sujet, qui est l'homme ; & leur guide, qu'ils advouent en general estre nature. La premiere distinction, qui aye esté entre les hommes, & la premiere considération, qui donna les preeminences aux uns sur les autres, il est vray-semblable que ce fut l'avantage de la beauté,

Corps capables des récompenses éternelles.

Bien du corps & de l'ame, procuré en commun par les sages.

Beauté, premier avantage qui donna la preeminence aux uns sur les autres.

Ils partagerent la terre & la distribuerent à chacun, selon sa beauté, sa force & son esprit : car la beauté fut de grande prestance entr'eux, & le credit des forces y florissoit aussi.

Livr. 5.

————— *agros divisere atque dedere*
Pro facie cujusque & viribus ingenioque :
Nam facies multum valuit, viresque vigeant.

Or je suis d'une taille un peu au dessous de la moyenne : Ce défaut n'a pas seulement de la laideur, mais encore de l'incommodité, à ceux mesmement qui ont des commandemens &

des charges : car l'autorité que donne une belle présence & majesté corporelle , en est à dire. C. Marius ne recevoit pas volontiers des soldats , qui n'eussent fix pieds de hauteur. Le courtisan a bien raison de vouloir pour ce gentil-homme qu'il dresse , une taille commune , plustost que toute autre : & de refuser pour luy toute estrangeté , qui le fassé montrer au doigt. Mais de choisir , s'il faut à cette mediocrité , qu'il soit plustost au deçà , qu'au delà , je ne le ferois pas à un homme militaire. Les petits hommes , dit Aristote , sont bien jolis , mais non pas beaux : & se cognoist en la grandeur , la grande ame , comme la beauté en un grand corps & haut. Les Æthiopes & les Indiens , dit-il , elifans leurs rois & leurs magistrats , avoient esgard à la beauté & procerité des personnes. Ils avoient raison : car il y a du respect pour ceux qui le suivent , & pour l'ennemy de l'effroy ; de voir à la teste d'une troupe , marcher un chef de belle & riche taille.

*Grandeur belle
& riche , confi-
derable és roys
& magistrats.*

*Taille & stature
plus requise en
un homme mili-
taire , quelle.*

Turnus haut de
taille & de ges-
te , surpassant
sa troupe de
route la teste ,
s'agite au pre-
mier rang , les
armes au poing.
Æneid. 7.

*Ipse inter primos præstanti corpore Turnus
Vertitur , arma tenens , & toto vertice supra est.*

Nostre grand Roy divin & celeste , duquel toutes les circonstances doivent estre remarquées avec soin , religion & reverence , n'a pas refusé la recommandation corporelle :

speciosus forma præ filiis hominum. Et Platon avec la temperance & la fortitude, desire la beauté aux conservateurs de sa republique. C'est un grand despit qu'on s'adresse à vous parmy vos gens, pour vous demander où est Monsieur : & que vous n'ayez que le reste de la bonnetade qu'on fait à vostre barbier ou à vostre secretaire : comme il advint au pauvre Philopœmen : estant arrivé le premier de sa troupe en un logis où on l'attendoit, son hostesse, qui ne le cognoissoit pas, & le voyoit d'assez mauvaise mine, l'employa d'aller un peu aider à ses femmes à puiser de l'eau, ou attiser le feu pour le service de Philopœmen. Les gentils-hommes de sa suite estans arrivez, & l'ayans surpris embesogné à cette belle vacation, (car il n'avoit pas faillly d'obeir au commandement qu'on luy avoit fait) luy demanderent ce qu'il faisoit là : je paye, leur respondit-il, la peine de ma laideur. Les autres beautez sont pour les femmes : la beauté de la taille est la seule beauté des hommes. Où est la petiteffe, ny la largeur & rondeur du front, ny la blancheur & douceur des yeux, ny la mediocre forme du nez, ny la petiteffe de l'oreille & de la bouche, ny l'ordre & blancheur des dents, ny l'espeffeur bien unie d'une barbe brune à escorce de chataigne, ny le poil relevé, ny la juste proportion de teste, ny la

Excellent en beauté par dessus les enfans des hommes.

Beauté corporelle, recommandée en Dieu.

Beauté désirée aux gouverneurs des republiques.

Beauté de la taille, seule beauté des hommes.

564 ESSAIS DE MONTAIGNE.

Taille de Montaigne.

fraîcheur du teint, ny l'air du visage agreable, ny un corps sans senteur, ny la juste proportion des membres, ne peuvent faire un bel homme. J'ay au demeurant la taille forte & ramassée, le visage, non pas gras, mais plein, la complexion entre le jovial & le melancolique, moyennement sanguine & chaude,

De là vient que ma jambe & mon sein se herissent de poil.
Mart.

Vnde rigent setis mihi crura, & pectora villis:

La santé forte & allegre jusques bien avant en mon aage, rarement troublée par les maladies. J'estois tel: car je ne me considere pas à cette heure, que je suis engagé dans les avenues de la vieillesse, ayant pieça franchy les quarante ans.

Elle rompt peu à peules forces & la meure vigueur de jeunesse: & l'aage s'escoule tombant au declin.
Lucr. 2.

*minutatim vires & robur adultum
Frangit, & in partem pejorem liquitur ætas.*

Ce que je feray dorenavant, ce ne sera plus qu'un demy estre: ce ne sera plus moy: je m'eschappe tous les jours, & me desrobe à moy-mesme.

Le temps pille en passant de nos corps les parcelles. Hor.
Ep. 2.

Singula de nobis anni prædantur euntes.

D'adresse & de disposition, je n'en ay point eu: & si suis fils d'un pere disposé, & d'une allegresse qui luy dura jusques à son extresme

vieillesse. Il ne trouva guere homme de sa condition, qui s'esgalast à luy en tout exercice de corps : comme je n'en ay trouvé guere aucun, qui ne me surmontast, sauf au courir, en quoy j'estoy des mediocres. De la musique, ny pour la voix, que j'y ay tres-inepte, ny pour les instrumens, on ne m'y a jamais sçeu rien apprendre. A la danse, à la paulme, à la lucte, je n'y ay pu acquerir qu'une bien fort legere & vulgaire suffisance : à nager, à escrimer, à voltiger, & à sauter, nulle du tout. Les mains, je les ay si gourdes, que je ne sçay pas escrire seulement pour moy : de façon que ce que j'ay barbouillé, j'ayme mieux le refaire que de me donner la peine de le demesler, & ne le lis guere mieux. Je me sens poiser aux escoutans : autrement bon clerc. Je ne sçay pas clorre à droit une lettre, ny ne sçeus jamais tailler plume, ny trancher à table qui vaille, ny esquiper un cheval de son harnois, ny porter à poinct un oyseau, & le lascher : ny parler aux chiens, aux oyseaux, aux chevaux. Mes conditions corporelles sont en somme tres-bien accordantes à celles de l'ame, il n'y a rien d'allegre : il y a seulement une vigueur pleine & ferme. Je dure bien à la peine, mais j'y dure si je m'y porte moy-mesme, & autant que mon desir m'y conduit :

Ses conditions corporelles.

Mon desir char-
me doucement
l'austere peine
où il s'appli-
que. *Id. Sat. 2.*

Molliter auferum studio fallente laborem.

*Ses conditions
d'esprit.*

Autrement, si je n'y suis alleché par quelque plaisir, & si j'ay autre guide que ma pure & libre volonté, je n'y vauls rien : car j'en suis là, que sauf la santé & la vie, il n'est chose pourquoy je veuille ronger mes ongles, & que je veuille acheter au prix du tourment d'esprit, & de la contrainte :

Dieu ne per-
mist, que je
peusse acheter
à ce prix toute
l'areine du la-
ge ombragé, ny
tout l'or qui se
roule en la
mer. *Juv. sat. 3.*

— *tanti mihi non sit opaci*

*Omnis arena Tagi, quodque in mare volvitur
aurum.*

Extremement oysif, extremement libre, & par nature & par art. Je presteroiy aussi volontiers mon sang que mon soin. J'ay une ame libre & toute sienne, accoustumée à se conduire à sa mode. N'ayant eu jusques à cette heure ny commandant ny maistre forcé, j'ay marché aussi avant, & le pas qu'il m'a pleu. Cela m'a amolly & rendu inutile au service d'autrui, & ne m'a fait bon qu'à moy : & pour moy, il n'a esté besoin de forcer ce naturel poissant, paresseux & fayneant : car m'estant trouvé en tel degré de fortune dès ma naissance, que j'ay eu occasion de m'y arrester : (une occasion pourtant, que mille autres de ma cognoissance eussent prinse pour planche plustost, à se passer à la queste, à

l'agitation & inquietude) je n'ay rien cherché ,
& n'ay auffi rien pris :

*Non agimur tumidis ventis Aquilone secundo ,
Non tamen adversis atatem ducimus austris :
Viribus , ingenio , specie , virtute , loco , re ,
Extremi primorum , extremis usque priores.*

Le vaisseau de
ma vie n'est
point emporté
des souffles en-
flés d'un Aquil-
lon favorable ,
& ne la traîne
point aussi bat-
tue d'un Au-
ton contraire :
d'esprit, de rag,
de biens, de
beauté, de for-
ces & de vertu :
je precede les
derniers, cōme
les premiers me
precedent.

Hor. Ep. 2.

*Suffisance à se
contenter de sa
condition.*

Je n'ay eu besoin que de la suffisance de me
contenter : qui est toutefois un reglement d'ame,
à le bien prendre , esgalement difficile en toute
sorte de condition, & que par usage, nous
voyons se trouver plus facilement encores en
la disette qu'en l'abondance : d'autant à l'advan-
ture, que selon le cours de nos autres passions,
la faim des richesses est plus aiguïsee par leur
usage que par leur besoin : & la vertu de la
moderation plus rare que celle de la patience.
Et n'ay eu besoin que de jouir doucement des
biens que Dieu par sa liberalité m'avoit mis
entre mains : je n'ay gousté aucune sorte de
travail ennuyeux : je n'ay eu guere en manie-
ment que mes affaires : ou , si j'en ay eu ,
ç'a esté en condition de les manier à mon
heure & à ma façon : commis par gens qui
s'en fioient à moy, & qui ne m'en pressioient
pas , & me cognoissoient. Car encore tirent
les experts quelque service d'un cheval restif
& pouffif. Mon enfance mesme a esté con-
duite d'une façon molle & libre, & lors

mesme exempte de sujection rigoureuse. Tout cela m'a donné une complexion delicate & incapable de sollicitude : jusques là que j'ayme qu'on me cache mes pertes , & les desordres qui me touchent : au chapitre de mes misères , je loge ce que ma nonchalance me couste à nourrir & entretenir.

Car il me reste
des choses que
j'ignore, & qui
peuvent servir
pour le droit
du valet larron.

Hor. Ep. 1.

*hæc nempe supersunt ,
Quæ dominum fallunt , quæ prosint furibus.*

J'ayme à ne sçavoir pas le compte de ce que j'ay , pour sentir moins exactement ma perte. Je prie ceux qui vivent avec moy , où l'affection leur manque , & les bons effects , de me piper & payer de bonnes apparences. A faute d'avoir assez de fermeté , pour souffrir l'importunité des accidens contraires , auxquels nous sommes sujets , & pour ne me pouvoir tenir tendu à regler & ordonner les affaires ; je nourris autant que je puis en moy cette humeur , m'abandonnant du tout à la fortune ; de prendre toutes choses au pis : & ce pis-là , me resoudre à le porter doucement & patiemment. C'est à cela seul que je travaille , & le but auquel j'achemine tous mes discours. A un danger , je ne songe pas tant comment j'en eschapperay , que combien peu il importe que j'en eschappe : Quand j'y demeurerois , que seroit-ce ? Ne pouvant regler les

esvenemens , je me regle moy-mesme : & m'applique à eux , s'ils ne s'appliquent à moy. Je n'ay guere d'art pour sçavoir gauchir la fortune , & luy eschapper , ou la forcer , & pour dresser & conduire par prudence les choses à mon point. J'ay encore moins de tolerance , pour supporter le soyn aspre & penible qu'il faut à cela. Et la plus penible assiette pour moy , c'est estre suspens és choses qui pressent , & agité entre la crainte & l'esperance. Le deliberer , voire és choses plus legeres , m'importune. Et sens mon esprit plus empêché à souffrir le branle , & les secousses diverses du doute , & de la consultation , qu'à se rasseoir & resoudre à quelque party que ce soit , apres que la chance est livrée. Peu de passions m'ont troublé le sommeil , mais des deliberations , la moindre me le trouble. Tout ainsi que des chemins , j'en esvite volontiers les costez pendans & glissans , & me jette dans le battu , le plus boueux & enfrondrant , d'où je ne puisse aller plus bas , & y cherche seureté : aussi j'ayme les malheurs tout purs , qui ne m'exercent & tracassent plus , apres l'incertitude de leur rabillage : & qui du premier saut me poussent droitement en la souffrance.

*Deliberations
importunes.*

Similitude.

————— *dubia plus torquent mala.*

Aux esvenemens je me porte virilement , en la

Le mal douteur
nous gehenne
plus. *Senec.*
Agam. act. 3.

La crainte d'une chute, plus insupportable que le coup.

Constance marche la plus ferme.

Cornardise recherchée publiquement, pour brider les occultes caquets des moqueurs.

Ambition fille de la presumption.

conduite puerilement. L'horreur de la cheute me donne plus de fièvre que le coup. Le jeu ne vaut pas la chandelle. L'avaricieux a plus mauvais compte de sa passion, que n'a le pauvre : & le jaloux, que le cocu. Et y a moins de mal souvent à perdre sa vigne, qu'à la plaider. La plus basse marche, est la plus ferme : c'est le siege de la constance : vous n'y avez besoin que de vous : elle se fonde là, & appuye tout en soy. Cét exemple d'un gentil-homme que plusieurs ont cognu, a-il pas quelque air philosophique ? Il se maria bien avant en l'aage, ayant passé en bon compagnon sa jeunesse, grand diseur, grand gauidisseur. Se souvenant combien la matiere de cornardise luy avoit donné dequoy parler & se mocquer des autres : pour se mettre à couvert, il espousa une femme, qu'il print au lieu où chacun en trouve pour son argent, & dressa avec elle ses alliances : bon jour putain, bon jour cocu : & n'est chose dequoy plus souvent & ouvertement il entretint chez luy les survenans, que de ce sien dessein : par où il bridait les occultes caquets des moqueurs, & esmouffoit la pointe de ce reproche. Quant à l'ambition, qui est voisine de la presumption, ou fille plustost, il eust fallu pour m'avancer, que la fortune me fust venu querir par le poing : car de me mettre en peine pour

une esperance incertaine, & me soubmettre à toutes les difficultez qui accompagnent ceux qui cherchent à se pousser en credit, sur le commencement de leur progresz, je ne l'eusse sceu faire,

— *Spem pretio non emo.*

Je m'attache à ce que je voy, & que je tiens, & ne m'esloigne guere du port :

Alter remus aquas, alter tibi radat arenas.

Et puis on arrive peu à ces avancemens, qu'en hazardant premierement le sien : Et je suis d'avis que si ce qu'on a, suffit à maintenir la condition en laquelle on est nay & dressé, c'est folie d'en lascher la prise, sur l'incertitude de l'augmenter. Celuy à qui la fortune refuse dequoy planter son pied, & establir un estre tranquille & reposé, il est pardonnable s'il jette au hazard ce qu'il a, puis qu'ainsi comme ainsi la necessité l'envoye à la queste.

Capienda rebus in malis præceps via est.

Et j'excuse plustost un cadet, de mettre sa legitime au vent, que celuy à qui l'honneur de la maison est en charge, qu'on ne peut point voir necessiteux que par sa faute. J'ay bien trouvé le chemin plus court & plus aisé, avec le conseil de mes bons amis du temps

A prix essentiel un espoir je n'achete. *Terrent. Adelp. act. 2.*

Raze l'eau d'une rame, & de l'autre l'areine. *Propert. l. 3.*

Condition suffisante, ne doit estre hazardée sur l'incertitude de l'augmenter.

Par un danger fors d'un mauvais passage. *Sen. Agam. act. 2.*

572 ESSAIS DE MONTAIGNE.

passé, de me desfaire de ce desir, & de me tenir coy :

Sans poudre &
sans fureur, y-
merois mieux
la p. me. Hor.
Ep. 1.

Cui sit conditio dulcis, sine pulvere palmae,

François compa-
rez à des gue-
nons.

Jugeant aussi bien sainement de mes forces, qu'elles n'estoient pas capables de grandes choses. Et me souvenant de ce mot du feu chancelier Olivier ; que les François semblent des guenons, qui vont grim pant contre-mont un arbre, de branche en branche, & ne cessent d'aller jusques à ce qu'elles soient arrivées à la plus haute branche : pour y montrer le cul, quand elles y sont.

C'est une honte de poser sur la reste, un fardeau qui passe ta portée : & puis fondant à genouïl feschy, quitter la charge & tourner le dos.
Prop. 1.

*Turpe est quod nequeas capiti committere pondus,
Et pressum inflexo mox dare terga genu.*

Malheur, bon
& profitable à
quelque chose.

Les qualitez mesmes qui sont en moy non reprochables, je les trouvois inutiles en ce siecle. La faculté de mes mœurs, on l'eust nommée lascheté & foiblesse : la foy & la conscience s'y furent trouvées scrupuleuses & superstitieuses : la franchise & la liberté, importune, inconsiderée & temeraire. A quelque chose sert le malheur. Il fait bon naistre en un siecle fort despravé : car par comparaison d'autrui, vous estes estimé vertueux à bon marché. Qui n'est que parricide en nos jours & sacrilege, il est homme de bien & d'honneur :

*Nunc si depositum non inficiatur amicus,
Si reddat veterem cum tota ærugine follem,
Prodigiosa fides, & Thuscis digna libellis,
Quæque coronata lustrari debeat agna.*

Si maintenant
un amy ne nie
le deposit, s'il
rend la vieille
bourse & l'ar-
gent : cela se
doit nommer
une foy monf-
trueuse, digne
que l'on con-
sulte les vers
Thusques, &
qu'on expie
son presage par
le vœu d'une
brebis couron-
née. *Iuv. sat.*
15.

Et ne fut jamais temps & lieu, où il y eust pour les princes loyer plus certain & plus grand proposé à la bonté & à la justice. Le premier qui s'avisera de se pousser en faveur & en credit par cette voye-là, je suis bien deceu si à bon compte il ne devance ses compagnons. La force, la violence, peuvent quelque chose : mais non pas tousiours tout. Les marchands, les juges de village, les artisans, nous les voyons aller à pair de vaillance & science militaire, avec la noblesse. Ils rendent des combats honorables & publics & privez : ils battent, ils defendent villes en nos guerres presentes. Vn prince estouffe sa recommandation emmy cette presse. Qu'il reluisse d'humanité, de verité, de loyauté, de temperance, & sur tout de justice : marques rares, inconnues & exilées : C'est la seule volonté des peuples dequoy il peut faire ses affaires : & nulles autres qualitez ne peuvent attirer leur volonté comme celles-là, leur estans les plus utiles. *Nihil est tam popolare quàm bonitas.* Par cette proportion je me fusse trouvé grand & rare : Comme je me trouve pygmée &

*Qualitez les
plus utiles à un
Prince.*

Il n'est rien si
chery du peu-
ple qu'une be-
nigne bonté.
Cic. pro Ligar.

populaire , à la proportion d'aucuns siècles
 passez : Aufquels il estoit vulgaire , si d'autres
 plus fortes qualitez n'y concurroient ; de voir
 un homme moderé en ses vengeancees , mol
 au ressentiment des offenses , religieux en l'ob-
 servance de sa parole : ny double ny souple ,
 ny accommodant sa foy à la volonté d'au-
 truy & aux occasions. Plustost lairroi-je rom-
 pre le col aux affaires , que de plier ma foy
 pour leur service. Car quant à cette nouvelle
 vertu de feintise & dissimulation , qui est à
 cette heure si fort en credit , je la hay capi-
 talement : & de tous les vices je n'en trouve
 aucun qui tesmoigne tant de lascheté & bas-
 sesse de cœur. C'est une humeur couïarde &
 servile de s'aller desguiser & cacher sous un
 masque , & de n'oser se faire voir tel qu'on
 est. Par là nos hommes se dressent à la per-
 fidie. Estans duits à produire des paroles
 fausses , ils ne font pas conscience d'y man-
 quer. Vn cœur genereux ne doit point des-
 mentir ses pensées : il se veut faire voir jus-
 ques au dedans : tout y est bon , ou au moins
 tout y est humain. Aristote estime office de
 magnanimité, haïr & aymer à descouvert : juger,
 parler avec toute franchise : & au prix de la
 verité , ne faire cas de l'approbation ou repro-
 bation d'autrui. Apollonius disoit que c'estoit
 aux serfs de mentir , & aux libres de dire

*Feintise & dissi-
 mulation haïss-
 sables , & pour
 quoy.*

verité. C'est la premiere & fondamentale partie de la vertu : Il la faut aymer pour elle-mesme.

Verité, premiere partie de vertu, ayable pour elle-mesme.

Celuy qui dit vray , parce qu'il y est d'ailleurs obligé , & parce qu'il sert : & qui ne craint point à dire mensonge , quand il n'importe à personne , il n'est pas veritable suffisamment. Mon ame de sa complexion refuit la menterie , & haït mesme à la penser. J'ay

Menterie blasphemée.

une interne vergongne & un remors piquant , si par fois elle m'eschappe , comme par fois elle m'eschappe ; les occasions me surprenans & agitans impremeditement. Il ne faut pas tousiours dire tout , car ce seroit sortise : Mais ce qu'on dit ; il faut qu'il soit tel qu'on le pense : autrement , c'est meschanceté. Je ne sçay quelle commodité ils attendent , de se feindre & contrefaire sans cesse : si ce n'est , de n'en estre pas creus , lors mesmes qu'ils disent verité. Cela peut tromper une fois ou deux les hommes : mais de faire profession de se tenir couvert : & se vanter , comme ont fait aucuns de nos princes , qu'ils jetteroient leur chemise au feu , si elle estoit participante de leurs vraies intentions , qui est un mot de l'ancien Metellus Macedonicus : & publier , que qui ne sçait se feindre , ne sçait pas regner : c'est tenir advertis ceux qui ont à les pratiquer , que ce n'est que pippérie & mensonge qu'ils disent. *Quo quis versutior & callidior*

Intentions tenues secretes & couvertes par Metellus.

Dont il arrive que le plus fin & madré , soit

le plus suspect
& hay, depuis
qu'on en a ra-
battu l'opinion
de probité. De
Off. l. 1.

Tibere autre
au dehors qu'au
dedans.

est, hoc inuisior & suspēdior, detractā opinione probitatis. Ce seroit une grande simplesse à qui se laitroit amuser ny au visage, ny aux paroles de celuy, qui fait estat d'estre toujours autre au dehors, qu'il n'est au dedans comme faisoit Tibere. Et ne sçay quelle part telles gens peuvent avoir au commerce des hommes, ne produisans rien qui soit receu pour comptant. Qui est desloyal envers la verité, l'est aussi envers le mensonge. Ceux qui de nostre temps ont considéré en l'establisement du devoir d'un prince, le bien de ses affaires seulement : & l'ont referé au soin de sa foy & de conscience, diroient quelque chose à un prince de qu'il la fortune auroit rengé à tel point les affaires, que pour tout jamais il les pût establir par un seul manquement & faute à sa parole. Mais il n'en va pas ainsi. On rechet souvent en pareil marché : on fait plus d'une paix, plus d'un traité en sa vie. Le gain qui les convie à la première desloyauté, & quasi tousiours il s'en presente, à toutes autres meschancetez conduit ; les sacrileges, les meurtres, les rebellions, les trahisons s'entreprennent pour quelque espece de fruit : Mais ce premier gain apporte infinis dommages suivans : jettant ce prince hors de tout commerce, & de tout moyen de négociation, par l'exemple de cette infidélité.

Solyman

Desloyauté don-
mageable à un
Prince.

Solyman de la race des Ottomans, race peu *Ottomans infidelles.*
 soigneuse de l'observation des promesses & pactes, lorsque de mon enfance il fit descendre son armée à Otrante ; ayant sceu que Mercurin de Gratinare , & les habitans de Castro , estoient detenus prisonniers , apres avoir rendu la place , contre ce qui avoit esté capitulé par les gens avec eux , manda qu'on les relaschaft : & qu'ayant en main d'autres grandes entreprises en cette contrée-là , cette desloyauté , quoy qu'elle eust apparence d'utilité presente , luy apporteroit pour l'advenir , un descry & une defiance d'infiny prejudice. Or de moy j'ayme mieux estre importun & indiscret , que flatteur & dissimulé. J'avoué qu'il se peut mesler quelque poincte de fierté , & d'opiniaistreté , à se tenir ainsi entier & ouvert comme je suis sans considération d'autrui. Et me semble que je deviens un peu plus libre , où il le faudroit moins estre : & que *Liberté de langue, de quelle utilité.*
 je m'eschauffe par l'opposition du respect. Il peut estre aussi , que je me laisse aller apres ma nature à faute d'art. Presentant aux Grands cette mesme licence de langue , & de contenance que j'apporte de ma maison ; je sens combien elle decline vers l'indiscretion & incivilité : Mais outre ce que je suis ainsi fait , je n'ay pas l'esprit assez souple pour gauchir à une prompte demande , & pour en eschapper par quelque destour : ny pour feindre une verité , ny assez de

memoire pour la retenir ainsi feinte : ny certes assez d'assurance pour la maintenir ; & fais le brave par foiblesse. Par quoy je m'abandonne à la naïveté , & à tousiours dire ce que je pense , & par complexion , & par dessein : laissant à la fortune d'en conduire l'evenement. Aristipus disoit le principal fruit qu'il eust tiré de la Philosophie , estre , qu'il parloit librement & ouvertement à chacun. C'est un outil de merveilleux service , que la memoire , & sans lequel le jugement fait bien à peine son office : elle me manque du tout. Ce qu'on me veut proposer , il faut que ce soit à parcelles : car de répondre à un propos , où il y eust plusieurs divers chefs , il n'est pas en ma puissance. Je ne sçaurois recevoir une charge sans tablettes : Et quand j'ay un propos de consequence à tenir , s'il est de longue haleine , je suis réduit à cette vile & miserable necessité , d'apprendre par cœur mot à mot ce que j'ay à dire : autrement je n'auroy ny façon , ny assurance , estant en crainte que ma memoire vînt à me faire un mauvais tour. Mais ce moyen m'est non moins difficile. Pour apprendre trois vers , il m'y faut trois heures. Et puis en un propre ouvrage la liberté & autorité de remuer l'ordre , de changer un mot , variant sans cesse la matiere , la rend plus mal-aisée à arrester en la memoire de son auteur. Or plus je m'en défie , plus elle se trouble : elle me sert

*Memoire , outil
de grand service
au jugement.*

mieux par rencontre ; il faut que je la sollicite nonchalamment : car si je la presse, elle s'estonne : & depuis qu'elle a commencé à chanceler , plus je la fonde, plus elle s'empestre & embarrasse: elle me fert à son heure , non pas à la mienne. Cecy que je sens en la memoire , je le sens en plusieurs autres parties. Je suis le commandement , l'obligation & la contrainte. Ce que je fais aisément & naturellement; si je m'ordonne de le faire, par une expresse & prescrite ordonnance , je ne sçay plus le faire. Au corps mesme , les membres qui ont quelque liberté & juridiction plus particuliere sur eux , me refusent par fois leur obeïssance , quand je les destine & attache à certain point & heure de service nécessaire. Cette preordonnance contrainte & tyrannique les rebute : ils se croupissent d'effroy ou de despit , & se transissent. Autrefois estant en lieu , où c'est discourtoisie barbaresque , de ne respondre à ceux qui vous convient à boire : quoy qu'on m'y traitast avec toute liberté ; j'essaïay de faire le bon compagnon en faveur des Dames qui estoient de la partie , selon l'usage du país. Mais il y eut du plaisir : car cette menace & preparation , d'avoir à m'efforcer outre ma coustume & mon naturel , m'estoupa de maniere le gosier, que je ne sceus avaler une seule goutte : & fus privé de boire , pour le besoin mesme de mon repas. Je me trouvay saoul & desalteré , par

Contrainte & obligation rebute souvent les membres destinez à quelque action preordonnée.

tant de breuvage que mon imagination avoit preoccupé. Cet effet est plus apparent en ceux qui ont l'imagination plus vehemente & puissante : mais il est pourtant naturel : & n'est aucun qui ne s'en ressentent aucunement. On offroit à

Archer excellent , refusant au prix de sa vie , de faire preuve de son art.

un excellent archer condamné à la mort , de lui sauver la vie , s'il vouloit faire voir quelque notable preuve de son art : il refusa de s'en essayer , craignant que la trop grande contention de sa volonté , luy fist fourvoyer la main , & qu'au lieu de sauver sa vie , il perdît encore la réputation qu'il avoit acquise à tirer de l'arc.

Vn homme qui pense ailleurs , ne faudra point , à un poulce pres , de refaire tousiours un mesme nombre & mesure de pas , au lieu où il se promene : mais s'il y est avec attention de les mesurer & compter , il trouvera que ce qu'il faisoit par nature & par hazard , il ne le fera pas si exactement par dessein. Ma Librairie , qui est des belles entre les Librairies de village , est assise à un coin de ma maison : s'il me tombe en fantaisie chose que j'y veuille aller chercher ou escrire , de peur qu'elle ne m'eschappe en traversant seulement ma cour , il faut que je la donne en garde à quelqu'autre. Si je m'enhardis en parlant , à me détourner tant soit peu de mon fil , je ne faux jamais de le perdre : qui fait que je me tiens en mes discours , contraint , sec , resseré. Les gens qui me servent , il faut

Librairie de Montaigne.

que je les appelle par le nom de leurs charges , ou de leur pais : car il m'est tres-mal-aisé de retenir des noms. Je diray bien qu'il y a trois syllabes , que le son en est rude , qu'il commence ou termine par telle lettre : Et si je durois à vivre long-temps , je ne crois pas que je n'oubliaffe mon nom propre , comme ont fait d'autres. Messala Corvinus fut deux ans n'ayant trace aucune de memoire. Ce qu'on dit aussi de George Trepezonce. Et pour mon intérêt , je rumine souvent , quelle vie c'estoit que la leur : & si sans cette piece , il me restera assez pour me soustenir avec quelque aisance : & y regardant de pres , je crains que ce défaut , s'il est parfait , perde toutes les fonctions de l'ame.

Memoire perdue du tout.

Plenus rimarum sum, hæc atque illac perfluo.

De fentes je suis plein coulant de tous costez. *Terent. Eunt. act. 2.*

Il m'est advenu plus d'une fois , d'oublier le mot que j'avois trois heures auparavant donné ou receu d'un autre : & d'oublier où j'avois caché ma bourse , quoi qu'en die Cicero. Je m'ayde à perdre , ce que je serre particulièrement. *Memoria certè non modò philosophiam , sed omnis vitæ usum , omnesque artes , unà maximè continet.* C'est le receptacle & l'estuy de la science , que la memoire : l'ayant si défail- lante , je n'ay pas fort à me plaindre si je ne sçay guere. Je sçay en general le nom des arts , & ce de quoy ils traitent , mais rien au-delà. Je

Certainement la memoire contient & conserve non seulement la philosophie , mais aussi principalement tout l'usage & cabale de la vie , avec tous les arts. *Cic. in Partit.*

Memoire receptacle & estuy de la science.

feuillette les livres, je ne les estudie pas : Ce qui m'en demeure, c'est chose que je ne reconnoy plus estre d'autrui : C'est cela seulement, de quoy mon jugement a fait son profit : les discours & les imaginations, de quoy il s'est imbu. L'auteur, le lieu, les mots & autres circonstances, je les oublie incontinent : Et suis si excellent en l'oubliance, que mes escrits mesmes & compositions, je ne les oublie pas moins que le reste. On m'allegue tous les coups à moy-mesme, sans que je le sente. Qui voudroit sçavoir d'où sont les vers & exemples que j'ay icy entassiez, me mettroit en peine de le luy dire : & si ne les ay mendiez qu'ès portes cognues & fameuses : ne me contentant pas qu'ils fussent riches, s'ils ne venoient encore de main riche & honorable : l'autorité y concurre quant & la raison. Ce n'est pas grande merveille si mon Livre suit la fortune des autres Livres : & si ma memoire desempare ce que j'escry, comme ce que je ly : & ce que je donne, comme ce que je reçois. Outre le défaut de la memoire, j'en ay d'autres, qui aydent beaucoup à mon ignorance. J'ay l'esprit tardif, & mouffe, le moindre nuage luy arreste sa pointe : en façon que, pour exemple, je ne luy proposay jamais enygme si aisé, qu'il sceust developper. Il n'est si vaine subtilité qui ne m'empesche. Aux jeux où l'esprit a sa part, des échets, des cartes, des

*Oubliance de
Montaigne.*

Son esprit.

dames , & autres : je n'y comprends que les plus grossiers traits. L'apprehension , je l'ay lente & embrouillée : mais ce qu'elle tient une fois , elle le tient bien , & l'embrasse bien universellement , estreitement & profondement , pour le temps qu'elle le tient. J'ay la veuë longue , saine & entiere : mais qui se lasse aisément au travail , & se charge : A cette occasion je ne puis avoir long commerce avec les Livres , que par le moyen du service d'autrui. Le jeune Plin instruit ceux qui ne l'ont essayé , combien ce retardement est important à ceux qui s'adonnent à cette occupation. Il n'est point ame si chetive & brutale , en laquelle on ne voye reluire quelque faculté particuliere : il n'y en a point de si ensevelie , qui ne face une saillie par quelque bout. Et comment il advienne qu'une ame aveugle & endormie à toutes autres choses, se trouve vive , claire , & excellente , à certain particulier effet , il s'en faut enquerir aux maîtres : Mais les belles ames , ce sont les ames universelles , ouvertes & prestes à tout , si non instruites , au moins instruisibles. Ce que je dis pour acuser la mienne : Car soit par foiblesse ou nonchalance (& de mettre à nonchaloir ce qui est à nos pieds , ce que nous avons entre mains , ce qui regarde de plus pres l'usage de la vie ; c'est chose bien esloignée de mon dogme) il n'en est point une si inepte , & si igno-

Son apprehension.

Sa veuë.

Ames les plus chetives douées de quelque faculté particuliere.

Ames belles & universelles.

rante que la mienne , de plusieurs telles choses vulgaires , & qui ne se peuvent sans honte ignorer. Il faut que j'en conte quelques exemples : Je suis né & nourry aux champs , & parmy le labourage : j'ay des affaires , & du mesnage en main , depuis que ceux qui me devançoient en la possession des biens que je jouys , m'ont quitté leur place. Or je ne sçay compter ny à get , ny à plume : la pluspart de nos monnoyes je ne les cognois pas : ny ne sçay la différence d'un grain à l'autre , ny en la terre , ny au grenier , si elle n'est par trop apparente : ny à peine celle d'entre les choux & les laitues de mon jardin. Je n'entends pas seulement les noms des premiers outils du menage , ny les plus grossiers principes de l'agriculture , & que les enfants savent. Moins aux arts mechaniques , au trafic , & en la cognoissance des marchandises , diversité & nature de fruits , de vins , de viandes : ny à dresser un oiseau , ny à medeciner un cheval , ou un chien. Et puis qu'il me faut faire la honte toute entiere , il n'y a pas un mois qu'on me surprint ignorant de quoy le levain servoit à faire du pain ; & que c'estoit que faire cuver du vin. On conjectura anciennement à Athenes une aptitude à la Mathématique , en celuy à qui on voyoit ingenieusement agencer & fagotter une charge de brosseilles. Vrayement on tireroit de moy une bien

*Aptitude à la
Mathématique ,
conjecturée à
Athenes.*

contraire conclusion : car qu'on me donne tout l'apprest d'une cuisine , me voila à la faim. Par ces traits de ma confession , on en peut imaginer d'autres à mes despens : Mais quel que je me fasse cognoître , pourveu que je me fasse cognoître tel que je suis , je fais mon effect. Et si ne m'excuse pas , d'oser mettre par escrit des propos si bas & frivoles que ceux-cy. La bassesse du sujet m'y contraint. Qu'on accuse si on veut mon project , mais mon progres , non. Tant y a que sans l'avertissement d'autrui , je voyassez le peu que tout cecy vaut & poise , & la folie de mon dessein. C'est prou que mon jugement ne se defferre point , duquel ce sont icy les Effais.

*Nasutus sis usque licet , sis denique nasus ,
Quantum noluerit ferre rogatus Atlas :
Et possis ipsum tu deridere Latinum ,
Non potes in nugas dicere plura meas ,
Ipse ego quàm dixi : quid dentem dente juvabit
Rodere ? carne opus est , si satur esse velis.
Ne perdas operam , qui se mirantur , in illos
Virus habe , nos hæc novimus esse nihil.*

Je ne suis pas obligé à ne dire point de sottises , pourveu que je ne me trompe pas à les cognoître : Et de faillir à mon escient , cela m'est si ordinaire , que je ne faux guere d'autre façon , je ne faux guere fortuitement. C'est peu de chose de prester à la temerité de mes humeurs les

Ayez un nez à pompettes , & fois toy-mesme un nez , tel qu'Atlas ne le veuille porter à prieres , & puisses-tu , moqueur , draper le mesme Latinus ; tu ne peux dire pis contre mes reveries , que ce que j'ay dit avant toy. Que te servira de ronger une dent avec une autre dent ? cherche de la chair, si tu te veux saouler. Ne perds donc plus de temps , & va respandre ton venin sur ceux qui sont admireurs de leur ouvrage : je cognois quant à moy , que cecy - cy n'est qu'une frivole. *Mart. l. 13.*

actions ineptes, puis que je ne me puis pas me défendre d'y prester ordinairement les vicieuses. Je vis un jour à Barleduc, qu'on presentoit au Roy François second, pour la recommandation de la memoire de René Roy de Sicile, un pourtrait qu'il avoit luy mesme fait de soy. Pourquoi n'est-il loisible de mesme à chacun, de se peindre de la plume, comme il se peignoit d'un crayon ? Je ne veux donc pas oublier encor cette cicatrice, bien mal propre à produire en public. C'est l'irresolution : défaut tres incommode à la negociation des affaires du monde : Je ne sçay pas prendre party és entreprises douteuses.

*Pourtrait de
René Roy de
Sicile, fait par
luy-mesme.*

*Ny le oüy, ny
le non ne sonne
dans mon cœur.
Petrarc.*

Ne sì, ne no, nel cor mi suona intero.

*Apparences en
grand nombre,
és choses humai-
nes.*

Je say bien soustenir une opinion, mais non pas la choisir. Parce qu'és choses humaines, à quelque bande qu'on panche, il se presente force apparences qui nous y confirment : & le Philosophe Chrysippus disoit, qu'il ne vouloit apprendre de Zenon & Cleanthes ses maistres, que les dogmes simplement : car quant aux preuves & raisons, il en fourniroit assez de luy-mesme. De quelque costé que je me tourne, je me fournis tousiours assez de cause & de vray-semblance, pour m'y maintenir : Ainsi j'arreste chez moy le doute, & la liberté de choisir, jusques à ce que l'occasion me presse : Et lors,

à confesser la verité , je jette le plus souvent la plume au vent , comme on dit , & m'abandonne à la mercy de la fortune : Vne bien legere inclination & circonstance m'emporte.

Dum in dubio est animus , paulo momento huc atque illuc impellitur.

L'incertitude de mon jugement , est si également balancée , en la plupart des occurrences , que je compromettrois volontiers à la decision du sort & des dez. Et remarque avec grande consideration de nostre foiblesse humaine , les exemples que l'Histoire divine mesme nous a laissez de cet usage ; de remettre à la fortune & au hazard , la determination des eslections és choses douteuses : *Sors cecidit super Matthiam*. La raison humaine est un glaive double & dangereux. Et en la main mesme de Socrates son plus intime & plus familier amy , voyez combien ce baston a de bouts. Ainsi , je ne suis propre qu'à suivre , & me laisse aisément emporter à la foule : Je ne me fie pas assez en mes forces , pour entreprendre de commander ny guider. Je suis bien aise de trouver mes pas tracez par les autres. S'il faut courre le hazard d'un choix incertain , j'ayme mieux que ce soit sous tel , qui s'asseye plus de ses opinions , & les espouse plus que je ne fais les miennes , auxquelles je trouve le fondement & le plant glissant : Et si ne suis pas

Lors que l'esprit balance sur quelque doute , un léger grain l'emporte d'une part ou d'autre. *Ter. And. Act. 1.*

Election és choses douteuses , remise à la fortune & au hazard.

Le sort tomba sur Matthias.

Cette coutume de consentir aux choses, semble estre & perilleuse & glissante.

Discours politiques ouverts aux contestations & débats.

Tout ainsi comme quand une livre en la balance, est pressée d'une autre égale, elle ne s'avale ou pose en bas de cette part, ny ne s'élève de l'autre. *Tibull. 4.*

Nous tuons de cent coups, de cent on nous assomme. *Hor. Epist. 2.*

Almanachs pleins d'incertitude.

trop facile pourtant au change, d'autant que j'apperois aux opinions contraires une pareille foiblesse. *Iusta consuetudo assentiendi periculosa esse videtur & lubrica.* Notamment aux affaires politiques, il y a un beau champ ouvert au branle & à la contestation.

Iusta pari premitur veluti cum pondere libra, Prona nec ac plus parte sedet, nec surgit ab illa.

Les discours de Machiavel, pour exemple, estoient assez solides pour le sujet, si y a-il eu grande aisance à les combattre : & ceux qui l'ont fait, n'ont pas laissé moins de facilité à combattre les leurs. Il se trouveroit toujours à un tel argument, dequoy fournir responses, duplicques, repiques, tripliques, quadrupliques, & cette infinie contexture de débats, que nostre chicane a alongez tant qu'elle a pû en faveur des procez :

Cædimur, & totidem plagis consumimus hostem :

les raisons n'y ayant guere autre fondement que l'expérience, & la diversité des evenemens humains, nous presentant infinis exemples à tous sortes de formes. Vn savant personnage de nostre temps, dit qu'en nos almanachs, où ils disent chaud, qui voudra dire froid, & au lieu de sec, humide, & mettre tousiours le revers de ce qu'ils prognostiquent ; s'il devoit

entrer en gageure de l'évenement de l'un ou l'autre, qu'il ne se soucieroit pas quel party il prinft, sauf és choses ou il n'y peut efcheoir incertitude : comme de promettre à Noël des chaleurs extrefmes, & à la faint Jean, des rigueurs de l'hyver. J'en penfe de mefme de ces discours politiques : à quelque rolle qu'on vous mette, vous avez auffi beau jeu que vofre compagnon, pourveu que vous ne veniez à choquer les principes trop groffiers & apparens. Et pourtant, felon mon humeur, és affaires publiques, il n'est aucun fi mauvais train, pourveu qu'il aye de l'aage & de la conftance, qui ne vaille mieux que le changement & le remuement. Nos mœurs font extremement corrompues, & panchent d'une merveilleufe inclination vers l'empirement : de nos loix & ufances, il y en a plusieurs barbares & monftrueufes ; toutes fois pour la difficulté de nous mettre en meilleur estat, & le danger de ce croullement ; fi je pouvois planter une cheville à notre rotie, & l'arrefter en ce point, je le ferois de bon cœur.

*Changement
dangereux és
affaires publi-
ques.*

*Mœurs des
François fort cor-
rompues.*

*nunquam adeo fœdis adeoque pudendis
Vtimur exemplis, ut non pejora superfint.*

*Car nous ne
pratiquons ja-
mais aucun
exemple fi hon-
teux ny vilain,
qu'il n'en refte
encore quelque
pire. Juv. 8.*

Le pis que je trouve en nostre Estat, c'est l'infabilité : & que nos loix, non plus que nos vestemens, ne peuvent prendre aucune forme arrestée. Il est bien aisé d'accuser d'imperfection

*Infabilité de
notre estat.*

une police , car toutes choses mortelles en sont pleines : il est bien-aisé d'engendrer à un peuple le mespris de ses anciennes observances , jamais homme n'entreprist cela , qui n'en vinst à bout : mais d'y reftablir un meilleur éstat en la place de celuy qu'on a ruiné , à cecy plusieurs se sont morfondus , de ceux qui l'avoient entrepris. Je fay peu de part à ma prudence , de ma conduite : je me laisse volontiers mener à l'ordre public du monde. Heureux peuple , qui fait ce qu'on commande , mieux que ceux qui commandent , sans se tourmenter des causes : qui se laisse mollement rouller apres le roulement celeste. L'obeyffance n'est jamais pure ny tranquille en celuy qui raisonne & qui plaide. Somme pour revenir à moy ; ce seul , par où je m'estime quelque chose , c'est ce en quoy jamais homme ne s'estima defaillant : ma recommandation est vulgaire , commune & populaire : car qui a jamais cuidé avoir faute de sens ? Ce feroit une proposition qui impliqueroit en foy de la contradiction : C'est une maladie qui n'est jamais où elle se void : elle est bien tenace & forte , mais laquelle pourtant , le premier rayon de la veuë du patient , perce & dissipe , comme le regard du soleil un brouïllas opaque. S'accuser , ce feroit s'excuser en ce sujet - là , & se condamner , ce feroit s'absoudre. Il ne fut jamais crocheteur ny femmelette , qui ne pensast

L'obeyffance ne doit raisonner & se tourmenter des causes.

avoir assez de sens pour sa provision. Nous reconnoissons aisément aux autres, l'avantage du courage, de la force corporelle, de l'expérience, de la disposition, de la beauté : mais l'avantage du jugement, nous ne le cedons à personne : Et les raisons qui partent du simple discours naturel en autrui, il nous semble qu'il n'a tenu qu'à regarder de ce costé-là, que nous ne les ayons trouvées. La science, le stile, & telles parties, que nous voyons és ouvrages estrangers, nous touchons bien aisément si elles surpassent les nostres : mais les simples productions de l'entendement, chacun pense qu'il estoit en luy de les rencontrer toutes pareilles, & en apperçoit mal-aisément le poids & la difficulté, si ce n'est, & à peine, en une extrême & incomparable distance. Et qui verroit bien à clair la hauteur d'un jugement estranger, il y arriveroit & y porteroit le sien. Ainsi, c'est une sorte d'exercitation, de laquelle on doit esperer fort peu de recommandation & de loüange, & une maniere de composition de peu de nom. Et puis, pour qui escrivez-vous ? Les sçavans, à qui appartient la jurisdiction livresque, ne cognoissent autre prix que de la doctrine ; & n'avoüent autre proceder en nos esprits, que celui de l'erudition, & de l'art : Si vous avez prins l'un des Scipions pour l'autre, que vous reste-il à dire, qui vaille ? Qui ignore

*Escrits, de
quelle recom-
mandation.*

Ames sçavantes.

*Ames grossieres
& populaires.*

Aristote , selon eux , s'ignore quant & quant
soy mesnie. Les ames grossieres & populaires
ne voyent pas la grace d'un discours delié. Or
ces deux especes occupent le monde. La tierce ,

*Ames reglées &
fortes d'elles-
mesmes.*

à qui vous tombez en partage , des ames reglées
& fortes d'elles-mesmes , est si rare , que juste-
ment elle n'a ny nom , ny rang entre nous :
c'est à demy temps perdu , d'aspirer , & de
s'efforcer à luy plaire. On dit communément ,

*Sens , plus juste
partage des gra-
ces de nature.*

que le plus juste partage que nature nous aye
fait de ses graces , c'est celuy du sens : car il
n'est aucun qui ne se contente de ce qu'elle luy
en a distribué : n'est-ce pas raison ? qui verroit
au delà , il verroit au delà de sa veüe. Je pense
avoir les opinions bonnes & saines , mais qui
n'en croit autant des siennes ? L'une des meil-
leures preuves que j'en aye , c'est le peu d'estime
que je fais de moy : car si elles n'eussent esté
bien asseurées , elles se fussent aisément laissé
piper à l'affection que je me porte , singu-
liere , comme celuy qui la ramene quasi toute
à moy , & qui ne l'espands gueres hors de là.
Tout ce que les autres en distribuent à une
infinie multitude d'amis , & de cognoissans , à
leur gloire , à leur grandeur , je le rapporte tout
au repos de mon esprit , & à moy. Ce qui
m'en eschappe ailleurs , ce n'est pas proprement
de l'ordonnance de mon discours :

*Je scais aimer
pour moy la
vie & la santé.
Plaut.*

mihi nempe valere & vivere doctus.

Or

Or mes opinions , je les trouve infiniment hardies & constantes à condamner mon insuffisance. De vray c'est aussi un sujet , auquel j'exerce mon jugement autant qu'à nul autre. Le monde regarde tousiours vis-à-vis : moy , je replie ma veüe au dedans , je la plante, je l'amuse là. Chacun regarde devant soy : moy , je regarde dedans moy. Je n'ai affaire qu'à moy , je me considere sans cesse , je me controle , je me goust. Les autres vont tousiours ailleurs : s'ils y pensent bien , ils vont tousiours avant ,

———— *nemo in sese tentat descendere :*

Personne ne s'efforce à descendre en soy-mesme. *Perf.*

moy ; je me roule en moy-mesme. Cette capacité de trier le vray , quelle qu'elle soit en moy , & cette humeur libre de n'assujettir aisement ma creance , je la dois principalement à moy : car les plus fermes imaginations que j'aye , & generales , sont celles qui par maniere de dire , nasquirent avec moy : elles sont naturelles , & toutes miennes. Je les produisis cruës & simples , d'une production hardie & forte , mais un peu trouble & imparfaicte : depuis je les ay establies & fortifiées par l'autorité d'autrui , & par les sains exemples des anciens , auxquels je me suis rencontré conforme en jugement : ceux-là m'ont asseuré de la prise , & m'en ont donné la jouissance & possession plus claire. La re-

Imaginations & conceptions de Montaigne , quelles.

Recommandation, d'où doit estre pretendue & recherchée. commandation que chacun cherche, de vivacité & promptitude d'esprit, je la pretends du reglement, d'une action esclatante & signalée, ou de quelque particuliere suffisance : je la pretends de l'ordre, correspondance, & tranquillité d'opinions & de mœurs.

Veritablement si quelque chose apporte de l'ornement à l'homme, rien ne luy en peut plus apporter, que l'égalité de la vie entiere, & la consonnance des particulieres actions entre elles : mais tu ne les sçauois acquiescer, si voulant imiter l'humeur ou le naturel des autres, tu laisses le tien en arriere. De Off. *Omrino si quidquam est decorum ; nihil est profectò magis quàm æquabilitas universæ vitæ , tum singularum actionum : quam conservare non possis ; si aliorum naturam imitans , omittas tuam.* Voilà donc jusques où je me sens coupable de cette premiere partie, que je disois estre au vice de la presumption. Pour la seconde, qui consiste à n'estimer point assez autrui, je ne sçay si je m'en puis si bien excuser : car quoiqu'il me couste, je delibere de dire ce qui en est. A l'aventure que le commerce continuel que j'ay avec les humeurs anciennes, & l'idée de ces riches ames du temps passé, me dégoustent & d'autrui, & de moy mesme : ou bien qu'à la verité nous vivons en un siecle, qui ne produit les choses que bien mediocres : tant y a que je ne cognois rien digne de grande admiration : Aussi ne cognois-je guere d'hommes avec telle privauté, qu'il faut pour en pouvoir juger : & ceux ausquels ma condition me mesle plus ordinairement, sont pour la plupart, gens qui ont peu de soin de la culture

de l'ame , & auxquels on ne propose pour toute beatitude que l'honneur , & pour toute perfection , que la vaillance. Ce que je voy de beau en autrui , je le loue & l'estime tres-volontiers. Voire j'enrichis souvent sur ce que j'en pense , & me permets de mentir jusques-là. Car je ne sçay point inventer un sujet faux. Je tesmoigne volontiers de mes amis , par ce que j'y trouve de loüable : & d'un pied de valeur , j'en fais volontiers un pied & demy : mais de leur prester les qualitez qui n'y sont pas , je ne puis , ny les defendre ouvertement des imperfections qu'ils ont. Voire à mes ennemis , je rends nettement ce que je dois de tesmoignage d'honneur. Mon affection se change , mon jugement non. Et ne confonds point ma querelle avec autres circonstances qui n'en sont pas. Et suis jaloux tant de la liberté de mon jugement , que mal - aisément la puis - je quitter pour passion que ce soit. Je me fais plus d'injure en mentant , que je n'en fais à celui de qui je mens. On remarque cette loüable & genereuse coustume de la nation Persienne : qu'ils parloient de leurs mortels ennemis , & à qui ils faisoient la guerre à outrance , honorablement & équitablement , autant que portoit le merite de leur vertu. Je cognois des hommes assez , qui ont diverses parties belles :

*Ennemis équitables
Element honorez
selon le merite
de leur vertu.*

qui l'esprit, qui le cœur, qui l'adresse, qui la conscience, qui le langage, qui une science, qui une autre : mais de grands hommes en general, & ayant tant de belles pieces ensemble, ou une, en tel degré d'excellence qu'on le doive admirer, ou le comparer à ceux que nous honorons du temps passé, ma fortune ne m'en a fait voir nul. Et le plus grand que j'ay cogneu au vif, je dis des parties naturelles de l'ame, & le mieux né, c'estoit Estienne de la Boëtie : il avoit vraiment une ame pleine, & qui monstroit un beau visage à tout sens : une ame à la vieille marque ; & qui eust produit de grands effets si sa fortune l'eust voulu, ayant beaucoup adjousté à ce riche naturel, par science & par estude. Mais je ne sçay comment il advient, & si advient sans doute, qu'il se trouve autant de vanité & de foiblesse d'entendement en ceux qui font profession d'avoir plus de suffisance, qui se messent de vacations lettrées, & de charges qui dependent des Livres, qu'en nulle autre sorte de gens : Ou bien parce que l'on requiert & attend plus d'eux, & qu'on ne peut excuser en eux les fautes communes : ou bien que l'opinion du sçavoir leur donne plus de hardiesse de se produire, & de se découvrir trop avant, par où ils se perdent & se trahissent. Comme un artisan tesmoigne bien mieux sa bestise en une

*Loüange belle
d'Estienne de la
Boëtie.*

Similitude.

riche matiere , qu'il ait entre mains , s'il l'accommode & manie sottement , & contre les regles de son ouvrage , qu'en une matiere vile : & s'offense-t'on plus du defaut en une statuë d'or qu'en celle qui est de plaistre ? Ceux-cy en font autant , lors qu'ils mettent en avant des choses qui d'elles-mesmes , & en leur lieu , feroient bonnes : car ils s'en servent sans discretion , faisant honneur à leur memoire , aux despens de leur entendement : & faisans honneur à Cicero , à Galien , à Vlpian & à S. Hierosme , pour se rendre eux-mesmes ridicules. Je retombe volontiers sur ce discours de l'ineptie de nostre institution : Elle a eu pour sa fin , de nous faire , non bons & sages , mais savans : elle y est arrivée. Elle ne nous a pas appris de suivre & embrasser la vertu & la prudence : mais elle nous en a imprimé la derivation & l'etymologie. Nous sçavons decliner vertu , si nous ne sçavons l'aymer. Si nous ne savons que c'est que prudence par effect & par expérience , nous le sçavons par jargon & par cœur. De nos voisins , nous ne nous contentons pas d'en savoir la race , les parentelles , & les alliances , nous les voulons avoir pour amis , & dresser avec eux quelque conversation & intelligence : toutes-fois elle nous a appris les definitions , les divisions , & partition de la vertu , comme des surnoms , & branches d'une genealogie sans

Institution inepte , qui a la science & non la vertu pour sa fin.

avoir autre soing de dresser entre nous & elle, quelque pratique de familiarité & privée accointance. Elle nous a choisi pour nostre apprentissage, non les Livres qui ont les opinions plus saines & plus vrayes, mais ceux qui parlent le meilleur Grec & Latin : & parmy ses beaux mots, nous a fait couler en la fantaisie les plus vaines humeurs de l'antiquité. Vne bonne institution, elle change le jugement & les mœurs : comme il advint à Polemon : Ce jeune homme Grec desbauché, qui estant allé ouïr par rencontre, une leçon de Xenocrates, ne remar-

Institution, bonne, change le jugement & les mœurs.

Queras-tu ce que fit autrefois Polemon transformé : quitteras-tu les marques de ton mal ? les doubles chaufses, les couffins, les bandages de teste & de col, comme on dit, qu'il tira tout yvre en cachette, le chapeliers de fleurs qu'il portoit au chef ; alors que l'austere & sobre maistre eut rabroché sa mollesse. *Hor. l. 2. Sat. 3.*

Mœurs & propos des paisans, plus ordonnez que ceux des philosophes mesmes.

qua pas seulement l'éloquence & la suffisance du lecteur, & n'en rapporta pas seulement en la maison, la science de quelque belle matiere : mais un fruit plus apparent & plus solide : qui fut le soudain changement & amendement de sa premiere vie. Qui a jamais senty un tel effect de nostre discipline ?

— *faciasne quod olim*

Muratus Polemon, ponas insignia morbi,

Fasciolas, cubital, focalia, potus ut ille

Dicitur ex collo furtim carpississe coronas,

Postquam est impransu correptus voce magistri.

La moins desdaignable condition de gens, me semble estre celle qui par simplessse tient le dernier rang : & nous offre un commerce plus réglé. Les mœurs & les propos des payfans, je les trouve communément plus ordonnez

selon la prescription de la vraye Philosophie , que ne sont ceux de nos Philosophes : *Plus sapit vulgus , quia tantum , quantum opus est , sapit.*

Les plus notables hommes que j'aye jugé par les apparences externes , car pour les juger à ma mode , il les faudroit esclairer de plus pres , ç'ont esté pour le fait de la guerre & suffisance militaire , le Duc de Guyse , qui mourut à Orleans , & le feu Marechal Strozzi. Pour gens suffisans , & de vertu non commune , Olivier & l'Hospital , Chanceliers de France. Il me semble aussi de la Poësie qu'elle a eu sa vogue en nostre siecle. Nous avons abondance de bons artisans de ce mestier - là , Aurat , Beze , Buchanan , l'Hospital , Mont-doré , Turnebus. Quant aux François , je pense qu'ils l'ont montée au plus haut degré où elle sera jamais : & aux parties, en quoy Ronfard & du Bellay excellent , je ne les trouve gueres esloignez de la perfection ancienne. Adrianus Turnebus sçavoit plus , & sçavoit mieux ce qu'il sçavoit , qu'homme qui fust de son siecle , ny loing au delà. Les vies du Duc d'Albe , dernier mort , & de nostre Connestable de Montmorency , ont esté des vies nobles , & qui ont eu plusieurs rares ressemblances de fortune. Mais la beauté & la gloire de la mort de cestuy-cy , à la vuë de Paris & de son Roy , pour leur service , contre ses plus proches ; à la teste d'une armée victorieuse par sa conduite ,

Le vulgaire est plus sage & plus habile , parce qu'il l'est autant que le besoin requiert.
La R. Inst. l. 4.

Poësie en vogue au siecle de l'Auteur.

Poëtes François excellens.

Mort du Connestable de Montmorency.

& d'un coup de main , en si extrefme vieillesse : me semble meriter qu'on la loge entre les remarquables evenemens de mon temps. Comme aussi , la constante bonté , douceur de mœurs , & facilité consciencieuse de Monsieur de la Noue , en une telle injustice de parts armées (vraye escole de trahison , d'inhumanité , & de brigandage) où tousjours il s'est nourry , grand homme de guerre , & tres-experimenté. Les autres vertus ont eu peu ou point de mise

Vaillance devenue populaire par nos guerres civiles.

en cet aage , mais la vaillance est devenue populaire par nos guerres civiles : & en cette partie il se trouve des ames fermes jusques à la perfection & en grand nombre , de sorte que le triage en est impossible à faire. J'ai pris plaisir à publier en plusieurs lieux , l'espe-

Loüange de Marie de Gournay le Jars.

rance que j'ai de Marie de Gournay le Jars ma fille d'alliance : & certes aimée de moy paternellement. Si l'adolescence peut donner presage , cette ame fera quelque jour capable des plus belles choses. Le jugement qu'elle fit des premiers essais , & femme , & en ce siecle , & si jeune , & seule en son quartier , & la bienveillance qu'elle me voïa , sur la seule estime qu'elle en print de moy , long-temps avant qu'elle m'eust veu , font des accidens de tres-digne consideration. Voila tout ce que j'ay cognu , jusques à cette heure , d'extraordinaire grandeur & non commune.



C H A P I T R E X V I I I .

Du Desmentir.

VOire , mais on me dira , que ce dessein de se servir de soy , pour sujet à escrire , seroit excusable à des hommes rares & fameux , qui par leur reputation auroient donné quelque desir de leur cognoissance. Il est certain , je l'advoüe & sçay bien que pour voir un homme de la commune façon , à peine qu'un artisan leve les yeux de sa besogne : là où pour voir un personnage grand & signalé arriver en une ville , les ouvroirs & les boutiques s'abandonnent. Il messied à tout autre de se faire cognoistre qu'à celuy qui a dequoy se faire imiter , & duquel la vie & les opinions peuvent servir de patron. Cesar & Xenophon ont eu dequoy fonder & fermir leur narration , en la grandeur de leurs faits , comme en une baze juste & solide. Ainsi sont à souhaitier les papiers journaux du grand Alexandre , les commentaires qu'Auguste , Caton , Sylla , Brutus & autres , avoient laissé de leurs gestes. De telles gens on aime & estudie les figures , en cuyvre mesme & en pierre. Cette remonstrance est tres-vraye , mais elle ne me touche que bien peu.

Je ne recite rien icy, que pour mes amis, & de plus à leur priere : n'ayant pas envie qu'il soit euy de tous, ny qu'il sonne en tous lieux. On ne void que trop de gens qui recitent leurs Escrits, au milieu des bains publics & des marches. *Hor. l. 1. Sat. 4.*

Sujet que l'Auteur a pris de s'escrire en ses Essais.

Ce n'est pas mon dessein de louer ce livre du vent seigneurial de ces magnifiques frivoles. Je parle basement en particulier. *Perf. Sat. 5.*

*Non recito cuiquam, nisi amicis, idque rogatus;
Non ubiris, coramve quibuscumque. In medio qui
Scripta foro recitant sunt multi, quique lavantes.*

Je ne dresse pas icy une statue à planter au carrefour d'une ville, ou dans une église, ou place publique.

*Non equidem hoc studeo bullatis ut mihi nugis
Pagina turgescat:
Secreti loquimur.*

C'est pour le coin d'une librairie, & pour en amuser un voisin, un parent, un amy qui aura plaisir à me raconter & repratiquer en cette image. Les autres ont pris cœur de parler d'eux, pour y avoir trouvé le sujet digne & riche : moy au rebours, pour l'avoir trouvé si stérile & si maigre, qu'il n'y peut escheoir soupçon d'ostentation. Je juge volontiers des actions d'autrui : des miennes, je donne peu à juger, à cause de leur nihilité. Je ne trouve pas tant de bien en moy, que je ne le puisse dire sans rougir. Quel contentement me seroit-ce d'ouyr ainsi quelqu'un, qui me recitast les mœurs, le visage, la contenance, les plus communes paroles, & les fortunes de mes ancestres : combien j'y serois attentif : Vrayement cela partiroit d'une mauvaise nature, d'avoir à mespris les portraits mesmes de nos amis & predecesseurs : la forme.

de leurs vestemens, & de leurs armes. J'en conserve l'écriture, le feing, & une espée peculiere : & n'ay point chassé de mon cabinet, de longues gaules, que mon pere portoit ordinairement en main, *Paterna vestis & annulus, tanto charior est posteris, quanto erga parentes major affectus*. Si toutes-fois ma posterité est d'autre appetit, j'auray bien dequoy me revenger : car ils ne sçauroient faire moins de conte de moy, que j'en feray d'eux en ce temps-là. Tout le commerce que j'ay en cecy avec le public, c'est que j'emprunte les outils de son écriture, plus soudaine & plus aisée : en recompense, j'empêcheray peut-estre, que quelque coin de beurre ne se fonde au marché.

*Ne toga cordyllis, ne penula desit olivis,
Et laxas scombris sepè dabo tunicas.*

Et quand personne ne me lira, ay-je perdu mon temps, de m'estre entretenu tant d'heures oisives, à des pensemens si utiles & agreables? Moulant sur moy cette figure, il a fallu si souvent me tessonner & composer, pour m'extraire, que le patron s'en est fermý, & aucunement formé soy-mesme. Me peignant pour autrui, je me suis peint en moy, de couleurs plus nettes, que n'estoient les miennes premieres. Je n'ay pas plus fait mon livre,

La robe & l'anneau de peres, sont d'autant plus chers aux enfans, qu'ils reservent plus d'affection vers eux. *D. Augustin. de Civ. c. 1.*

J'empêcheray que robe ne manque à la rhennine, ou cotte aux olives : & fourniray de plantureuses chemises aux maqueroux. *Mart. 13.*

que mon livre m'a fait livre consubstantiel à son auteur. D'une occupation propre : membre de ma vie : non d'une occupation & fin tierce & estrangere, comme tous autres livres. Ay-je perdu mon temps, de m'estre rendu compte de moy, si continuellement, si curieusement? Car ceux qui se repassent par fantaisie seulement, & par langue, quelque heure, ne s'examinent pas si primement, ny ne se penetrent, comme celuy qui en fait son estude, son ouvrage & son mestier, qui s'engage à un registre de durée, de toute sa foy, de toute sa force. Les plus delicieux plaisirs, si se digerent-ils au-dedans, fuyent à laisser trace de foy, & fuyent la veüe, non seulement du peuple, mais d'un autre. Combien m'a cette besongne diverty de cogitations ennuyeuses! & doivent estre comptées pour ennuyeuses toutes les frivoles. Nature nous a estrenez d'une large faculté à nous entretenir à part : & nous y appelle souvent, pour nous apprendre que nous nous devons en partie à la société, mais en la meilleure partie, à nous. Aux fins de ranger ma fantaisie à resver, mesme par quelque ordre & project, & la garder de se perdre & extravaguer au vent, il n'est que de donner corps, & mettre en registre tant de menuës pensées qui se presentent à eile. J'escoute à mes resveries, parce que j'ay à les enroller. Quantes-

*Plaisirs les plus
delicieux fuyent
la veüe d'autrui.*

fois estant marry de quelque action, que la civilité & la raison me prohiboient de reprendre à descouvert; m'en suis-je icy desgorgé, non sans dessein de publique instruction: Et si ces verges poétiques

*Zon dessus l'œil, zon sur le groin,
Zon sur le dos du Sagoïn.*

s'impriment encore mieux en papier, qu'en la chair vive. Quoy, si je preste un peu plus attentivement l'oreille aux livres, depuis que je guette, si j'en pourray friponner quelque chose dequoy esmailler ou estayer le mien? Je n'ay aucunement estudié pour faire un livre: mais j'ay aucunement estudié, pour ce que je l'avois fait: si c'est aucunement estudier, qu'effleurer & pincer, par la teste, ou par les pieds, tantost un autheur, tantost un autre: nullement pour former mes opinions: ouy, pour les assister, pièce formées, seconder & servir. Mais à qui croirons-nous parlant de foy, en une saison si gastée? veu qu'il en est peu, ou point, à qui nous puissions croire parlans d'autrui, où y a moins d'interests à mentir. Le premier traict de la corruption des mœurs, c'est le bannissement de la verité: car comme disoit Pindare, l'estre veritable, est le commencement d'une grande vertu, & le premier article que Platon demande au gou-

*Verité bannie,
premier trait de
la corruption des
mœurs.*

verneur de sa Republique. Nostre verité de maintenant , ce n'est pas ce qui est , mais ce qui se persuade à autrui : comme nous appel-
 lons monnoye , non celle qui est loyale seu-
 lement , mais la fausse aussi , qui a mise. Nostre
 nation est de long-temps reprochée de ce vice :
 car Salvianus Massilienſis , qui estoit du temps
 de l'empereur Valentinian , dit , qu'aux Fran-
 çois le mentir & se parjurer n'est pas vice ,
 mais une façon de parler. Qui voudroit enche-
 rir sur ce tesmoignage , il pourroit dire que ce
 leur est à present vertu. On s'y formé , on s'y
 façonne , comme à un exercice d'honneur :
 car la dissimulation est des plus notables qua-
 litez de ce siecle. Ainsi j'ay souvent considéré
 d'où pouvoit naistre cette coustume , que
 nous observons si religieusement ; de nous sentir
 plus aigrement offensez du reproche de ce vice ,
 qui nous est si ordinaire , que de nul autre :
 & que ce soit l'extrême injure qu'on nous
 puisse faire de parole , que de nous reprocher
 le mensonge. Sur cela je trouve qu'il est na-
 turel , de se defendre le plus , des defauts de
 quoy nous sommes les plus entachez. Il semble
 qu'en nous ressentans de l'accusation & nous
 en esmouvans , nous nous dechargeons au-
 cunement de la coulpe : si nous l'avons par
 effect , au moins nous la condamnons par
 apparence. Seroit-ce pas aussi , que ce repro-

*Menterie repro-
 chée aux Fran-
 çois de long-
 temps.*

*Mensonge repro-
 chée , pourquoy
 nous offense plus
 aigrement qu'au-
 tre vice.*

che semble envelopper la couardise & lâcheté de cœur ? En est-il de plus expresse , que se desdire de sa parole ? quoy se desdire de sa propre science ? C'est un vilain vice , que le mentir ; & qu'un ancien peint honteusement , Le mentir ,
tesmoignage du
mespris de Dieu,
& de la crainte
des hommes. quand il dit , que c'est donner tesmoignage de mespriser Dieu , & quant & quant de craindre les hommes. Il n'est pas possible d'en représenter plus richement l'horreur , la vilité & le desreglement : car que peut-on imaginer plus vilain , que d'estre couard à l'endroit des hommes , & brave à l'endroit de Dieu ? Nostre intelligence se conduisant par la seule voye de la parole , celui qui la fausse , trahit la société publique. C'est le seul outil , par le moyen duquel se communiquent nos volontez & nos pensées : c'est le truchement de nostre ame : Parole , truche-
ment de nostre
ame. s'il nous faut , nous ne nous tenons plus , nous ne nous entrecognoissons plus. S'il nous trompe , il rompt tout notre commerce , & dissout toutes les liaisons de nostre police. Certaines nations des nouvelles Indes (on n'a que faire d'en remarquer les noms , ils ne sont plus : car jusques à l'entier abolissement des noms , & ancienne cognoissance des lieux , s'est estendue la desolation de cette conquête , d'un merveilleux exemple , & inouy) offroient à leurs Dieux , du sang humain , mais non autre , Mensonge, com-
ment expose par
certains peuples
des Indes. que tiré de leur langue , & de leurs oreilles ,

pour expiation du peché du menfonge , tant ouye que prononcée. Ce bon compaignon de grec difoit , que les enfans s'amufent par les offelets , les hommes par les paroles. Quant aux divers ufages de nos defmentirs , & les loix de noftre honneur en cela , & les changemens qu'elles ont receu , je remets à une autrefois d'en dire ce que j'en fay : & apprendray cependant , fi je puis , en quel temps print commencement cette couftume , de fi exactement poifer & mefurer les paroles , & d'y attacher noftre honneur : car il eft aifé à juger qu'elle n'eftoit pas anciennement entre les Romains & les Grecs : & m'a fembé fouvervent nouveau & eſtrange , de les voir fe defmentir & s'injurier , fans entrer pourtant en querelle. Les loix de leur devoir , prenoient quelque autre voye que les noſtres. On appelle Cefar , tantoft voleur , tantoft yvrogne à fa barbe. Nous voyons la liberté des inveſtives , qu'ils font les uns contre les autres : je dis les plus grands chefs de guerre , de l'une & de l'autre nation ; où les paroles ſe revengent feulement par les paroles , & ne ſe tirent à autre conſequence.

*Defmentir ſans
querelle entre les
Grecs & Ro-
mains.*



CHAPITRE XIX.

De la liberté de Conscience.

IL est ordinaire de voir les bonnes intentions , si elles sont conduites sans moderation , pousser les hommes à des effets tres-vicieux. En ce debat , par lequel la France est à present agitée de guerres civiles ; le meilleur & le plus sain party , est sans doute celuy qui maintient & la religion & la police ancienne du pays. Entré les gens de bien toutefois qui le suivent (car je ne parle point de ceux qui s'en servent de pretexte , pour , ou exercer leurs vengeances particulieres , ou fournir à leur avarice , ou suivre la faveur des princes : mais de ceux qui le font par vray zele envers leur religion , & sainte affection à maintenir la paix & l'estat de leur patrie) de ceux cy , dis - je , il s'en void plusieurs , que la passion pousse hors les bornes de la raison , & leur fait par fois prendre des conseils injustes , violens , & encore temeraires. Il est certain qu'en ces premiers temps , que nostre religion commença de gagner autorité avec les loix , le zele en arma plusieurs contre toute sorte de livres payens ; dequoy les gens de

Zeile de la religion armé contre les livres Payens.

lettres souffrent une merveilleuse perte. J'estime que ce desordre ait plus porté de nuisance aux lettres, que tous les feux des barbares. Cornelius Tacitus en est un bon tefmoin : car quoyque l'empereur Tacitus son parent, en eust peuplé par ordonnances expressees toutes les librairies du monde : toutesfois un seul exemplaire entier n'a pû eschapper la curieuse recherche de ceux qui desiroient l'abolir, pour cinq ou six vaines clauses, contraires à nostre creance. Ils ont aussi eu cecy, de prestier aisément des louanges fausses, à tous les empereurs, qui faisoient pour nous ; & condamner universellement toutes les actions de ceux qui nous estoient adversaires, comme il est aisé à voir en l'empereur Julian, surnommé l'apostat. C'estoit à la verité un tres-grand homme & rare : comme celuy qui avoit son ame vivement teinte des discours de la philosophie, ausquels il faisoit profession de regler toutes ses actions : & de vray il n'est aucune sorte de vertu, dequoy il n'ait laissé de tres-notables exemples. En chasteté, de laquelle le cours de sa vie donne bien clair tefmoignage, on lit de luy un pareil trait à celuy d'Alexandre & de Scipion ; que de plusieurs tres-belles captives, il n'en voulut pas seulement voir une, estant en la fleur de son aage : car il fut tué par les Parthes, âgé de trente-un

Cornelius Tacitus aboly par les premiers Chrestiens.

Julian, l'Apostat tres-vertueux en plusieurs actions.

Sa Chasteté.

ans seulement. Quant à la justice, il prenoit luy-mesme la peine d'ouïr les parties : & encore par curiosité il s'informoit à ceux qui se presentoient à luy, de quelle religion ils estoient : toutefois l'inimitié qu'il portoit à la nostre, ne donnoit aucun contrepoids à la balance. Il fit luy-mesme plusieurs bonnes loix, & retrancha une grande partie des subsides & impositions que levoient ses predecesseurs. Nous avons deux bons historiens tesmoins oculaires de ses actions : l'un desquels, Marcellinus, reprend aigrement en divers lieux de son Histoire, cette sienne ordonnance, par laquelle il defendit l'escole, & interdit l'enseigner à tous les rhetoriciens & Grammairiens chrestiens, & dit qu'il souhaitteroit cette sienne action estre ensevelie sous le silence. Il est vrai-semblable, s'il eust fait quelque chose de plus aigre contre nous, qu'il ne l'eust pas oublié, estant bien affectionné à nostre party. Il nous estoit aspre à la verité, mais non pourtant cruel ennemy : Car nos gens mesmes recitent de luy cette histoire ; que se promenant un jour autour de la ville de Chalcedoine, Maris, evesque du lieu, osa bien l'appeller meschant, traistre à Christ, & qu'il n'en fit autre chose, sauf luy respondre : va miserable, pleure la perte de tes yeux : à quoy l'evesque encore repliqua : Je rends graces à Jesus-Christ, de m'avoir osté

*Ecole defenduë
aux Chrestiens
par l'Empereur
Julian.*

*Julian l'Empereur,
aspre aux
Chrestiens, non
pourtant leur
cruel ennemy.*

la veüe , pour ne voir ton visage impudent , affectant en cela , disent-ils , une patience philosophique. Tant y a que ce fait-là ne se peut pas bien rapporter aux cruautés qu'on le dit avoir exercées contre nous. Il estoit (dit Eutropius , mon autre tefmoin) ennemy de la Chrestienté , mais sans toucher au sang. Et pour revenir à sa justice , il n'est rien qu'on y puisse accuser , que les rigueurs dequoy il usa au commencement de son empire , contre ceux qui avoient suivy le party de Constantius son predecesseur. Quant à sa sobriété , il vivoit tousiours un vivre soldatesque , & se nourrissoit en pleine paix , comme celuy qui se preparoit & accoustumoit à l'austerité de la guerre. La vigilance estoit telle en luy , qu'il départoit la nuit à trois ou quatre parties , dont la moindre estoit celle qu'il donnoit au sommeil : le reste , il l'employoit à visiter luy-mesme en personne , l'estat de son armée & ses gardes , ou à estudier : car entre autres siennes rares qualitez , il estoit très-excellent en toute sorte de litterature. On dit d'Alexandre le grand , qu'estant couché , de peur que le sommeil ne le desbauchast de ses pensemens , & de ses estudes , il faisoit mettre un bassin joignant son liest , & tenoit l'une de ses mains au dehors , avec une boulette de cuivre : afin que le dormir le surprenant , & relaschant les prises de

Sa justice.

Sa sobriété.

Vigilance d'Alexandre.

ses doigts, cette boulette, par le bruit de sa chute dans le bassin, le reveilla. Cetuy-cy avoit l'ame si tendue à ce qu'il vouloit, & peu empeschée de fumées, par sa singuliere abstinence, qu'il se passoit bien de cét artifice. Quant à la suffisance militaire, il fut admirable en toutes les parties d'un grand capitaine: aussi fut-il quasi toute sa vie en continuel exercice de guerre: & la pluspart, avec nous en France, contre les Allemans & François. Nous n'avons guere memoire d'homme, qui ait veu plus de hazards, ny qui ait plus souvent fait preuve de sa personne. Sa mort a quelque chose de pareil à celle d'Epaminondas: car il fut frappé d'un traict, & essaya de l'arracher, & l'eust fait, n'eust esté que le traict estant trenchant, il se couppa & affoiblit la main. Il demandoit incessamment qu'on le reportast en ce mesme estat en la meslée, pour y encourager ses soldats, lesquels contesterent cette bataille sans luy, tres-courageusement, jusques à ce que la nuit separa les armées. Il devoit à la philosophie le singulier mespris en quoy il avoit sa vie & les choses humaines. Il avoit ferme creance de l'eternité des ames. En matiere de religion, il estoit vicieux par tout: on l'a surnommé l'Apostat, pour avoir abandonné la nostre: toutefois cette opinion me semble

Suffisance militaire de l'Empereur Julian.

Sa mort, pareille à celle d'Epaminondas.

Julian l'Empereur surnommé l'Apostat, & pourquoi.

plus vray-semblable, qu'il ne l'avoit jamais eüe à cœur, mais que pour l'obeïssance des loix, il s'estoit feint jusques à ce qu'il tint l'empire en sa main. Il fut si superstitieux en la fienne, que ceux mesmes qui en estoient de son temps, s'en mocquoient : & disoit-on, s'il eust gagné la victoire contre les Parthes, qu'il eust fait tarir la race des bœufs au monde, pour satisfaire à ses sacrifices. Il estoit aussi embabouiné de la science divinitrice, & donnoit autorité à toute façon de prognostics. Il dit entre autres choses, en mourant, qu'il sçavoit bon gré aux Dieux & les remercioit dequoy ils ne l'avoient pas voulu tuer par surprise, l'ayant de long-temps adverty du lieu & heure de sa fin : ny d'une mort molle ou lasche, mieux convenable aux personnes oyssives & delicates ; ny languissante, longue & douloureuse ; & qu'ils l'avoient trouvé digne de mourir de cette noble façon, sur le cours de ses victoires, & en la fleur de sa gloire. Il avoit eu une pareille vision à celle de Marcus Brutus, qui premierement le menaça en Gaule, & depuis se representa à luy en Perse, sur le point de sa mort. Ce langage qu'on luy fait tenir, quand il se sentit frappé ; tu as vaincu, Nazareen : ou comme d'autres : contente-toy, Nazareen : à peine eust-il esté oublié ; s'il eust esté creu par mes

*Mort noble de
l'Empereur Ju-
lian.*

tesmoins, qui estans presens en l'armée, ont remarqué jusques aux moindres mouvemens & paroles de sa fin, non plus que certains autres miracles qu'on y attache. Et pour venir au propos de mon theme, il couvoit, dit Marcellinus, de long-temps en son cœur le paganisme : mais parce que toute son armée estoit de Chrestiens, il ne l'osoit descouvrir. Enfin, quand il se vid assez fort pour oser publier sa volonté, il fit ouvrir les temples des Dieux, & s'essaya par tous moyens de remettre sus l'idolatrie. Pour parvenir à son effet, ayant rencontré en Constantinople, le peuple descousu, avec les prelatz de l'église chrestienne divisez, les ayant fait venir à luy au palais, il les admonesta instamment d'assoupir ces dissensions civiles, & que chacun sans empeschement & sans crainte servist à sa religion. Ce qu'il sollicitoit avec grand soing, pour l'esperance que cette licence augmenteroit les parts & les brigues de la division, & empescheroit le peuple de se reünir, & de se fortifier par consequent contre luy, par leur concorde & unanime intelligence : ayant essayé par la cruauté d'aucuns chrestiens, qu'il n'y a point de beste au monde tant à craindre à l'homme, que l'homme. Voilà ses mors à peu pres; en quoy cela est digne de consideration, que l'empereur Julian se sert pour attiser le trouble

Paganisme & Idolatrie, comme mis sus par Julian l'Apostat.

Liberté de conscience.

de la dissention civile , de cette mesme recepte de liberté de conscience , que nos roys viennent d'employer pour l'esteindre. On peut dire d'un costé , que de lascher la bride aux parts d'entretenir leur opinion , c'est esprendre & semer la division , c'est prester quasi la main à l'augmenter , ny ayant aucune barriere ny coercion des loix , qui bride & empesche sa course. Mais d'autre costé , on diroit aussi , que de lascher la bride aux parts d'entretenir leur opinion , c'est les amollir & relascher par la facilité & par l'aisance , & que c'est esmouffer l'aiguillon qui s'affine par la rareté , la nouveleté , & la difficulté. Et si croy mieux , pour l'honneur de la devotion de nos roys ; c'est , que n'ayans pû ce qu'ils vouloient , ils ont fait semblant de vouloir ce qu'ils pouvoient.



CHAPITRE XX.

Nous ne goustons rien de pur.

LA foiblesse de nostre condition , fait que les choses en leur simplicité & pureté naturelle ne puissent pas tomber en nostre usage. Les elements que nous jouïssons , sont alterez , & les metaux de mesme : & l'or , il le faut empirer par quelque autre matiere , pour l'accommoder à nostre service. Ny la vertu ainsi simple , qu'Ariston & Pyrrho , & encore les Stoïciens faisoient but de la vie , n'y a pû servir sans composition : ny la volupté Cirenaique & Aristippique. Des plaisirs & biens que nous avons , il n'en est aucun exempt de quelque meslange de mal & d'incommodité :

Simplicité & pureté des choses hors le corps humain.

Il naît quelque amertume du milieu de la source des plaisirs , qui nous blesse dans les fleurs mesmes. *Lucr. l. 4.*

*medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid , quod in ipsis floribus angat.*

Volupté extrême , meslée de quelque plainte.

Nostre extrême volupté a quelque air de gemissement & de plainte. Diriez-vous pas qu'elle se meurt d'angoisse ? Voire quand nous en forgeons l'image en son excellence , nous la fardons d'epithetes & qualitez malades & douloureuses : langueur , mollesse , foiblesse , défaillance , *morbidezza* , grand tesmoignage de leur consanguinité & consubstantialité. La

*Joye profonde ,
accompagnée de
severité.*

*Si la se icité ne
se modere , elle
s'offense elle-
mesme. Senec.
Epist. 74.*

*Douleur & vo-
lupté accouplées
par la queue.*

*Melancholie
friande & deli-
cate.*

*Le pleurer mes-
me est quelque
volupté. Ovid.
Trist. l. 4.*

profonde joye a plus de severité , que de gayeré. L'extrême & plein contentement , plus de rassis que d'enjoué. *Ipsa felicitas , se nisi temperat , premit.* L'aïse nous masche. C'est ce que dit un verset grec ancien de tel sens : les dieux nous vendent tous les biens qu'ils nous donnent , c'est - à - dire , ils ne nous en donnent aucun pur & parfait , & que nous n'acherions au prix de quelque mal. Le travail & le plaisir , tres-dissemblables de nature , s'associent pourtant de je ne sçay quelle jointure naturelle. Socrates dit , que quelque Dieu essaya de mettre en masse , & confondre la douleur & la volupté : mais que n'en pouvant sortir , il s'advisa de les accoupler au moins par la queue. Metrodorus disoit qu'en la tristesse , il y a quelque alliage de plaisir : je ne sçai s'il vouloit dire autre chose ; mais moy , j'imagine bien , qu'il y a du dessein , du consentement , & de la complaisance , à se nourrir en la melancholie. Je dis outre l'ambition , qui s'y peut encore mesler , il y a quelque ombre de friandise & delicateſſe , qui nous rit & qui nous flatte , au giron mesme de la melancholie. Y a-il pas des complexions qui en font leur aliment ?

————— *est quædam flere voluptas.*

Et dit un Attalus en Senecque , que la memoire

de nos amis perdus nous aggrée comme l'amer
au vin trop vieil ,

*Minister veteris puer falerni
Ingere mi calices amariores :*

Garçon qui
nous fers le
vin vieil de
Falerne , pre-
sente-moy un
verre du plus
amer. Cat. Ep.

& comme des pommes doucement aigres.
Nature nous descouvre cette confusion : les
peintres tiennent que les mouvemens & plis
du visage , qui servent au pleurer , servent aussi
au rire : De vray , avant que l'un ou l'autre
soient achevez d'exprimer , regardez à la con-
duitte de la peinture , vous estes en doute ,
vers lequel c'est qu'on va. Et l'extremité du
rire se mesle aux larmes : *Nullum sine aucto-*
ramento malum est. Quand j'imagine l'homme
assiégé de commoditez desirables : mettons le
cas , que tous ses membres fussent saisis pour
toujours , d'un plaisir pareil à celui de la
generation en son point plus excessif , je le
sens fondre sous la charge de son aise , & le
voy du tout incapable de porter une si pure ,
si constante volupté , & si universelle. De
vray il fuit , quand il y est , & se haste natu-
rellement d'en eschapper , comme d'un pas ,
où il ne se peut fermer , où il craint d'enfon-
drer. Quand je me confesse à moy religieu-
sement , je trouve que la meilleure bonté que
j'aye , a quelque teinture vicieuse. Et crains
que Platon en sa plus nette vertu (moy

Nul mal n'est
sans compensa-
tion. Sen. Ep.
70.

Volupté constan-
te & universelle,
insupportable à
l'homme.

qui en suis autant sincere & loyal estimateur, & des vertus de semblable marque, qu'autre puisse estre) s'il y eust escouté de pres, comme sans doute il faisoit, y eust senty quelque ton gauche, de mixtion humaine: mais ton obscur & sensible seulement à soy. L'homme en tout & par tout, n'est que rappiessément

*Loix suivies
d'incommoditez
& inconveniens.*

& bigarrure. Les loix mesmes de la justice, ne peuvent subsister sans quelque meslange d'injustice: Et dit Platon, que ceux-là entreprennent de couper la teste de Hydra, qui pretendent oster des loix toutes incommoditez & inconveniens. *Omne magnum exemplum*

Tout grand exemple a je ne sçay quoy d'inique, qui recompense par l'utilité publique le mal qu'il fait au particulier. *Tacit. Ann.*
14.

habet aliquid ex iniquo, quod contra singulos utilitate publica rependitur, dit Tacitus. Il est pareillement vray, que pour l'usage de la vie, & service du commerce public, il y peut avoir de l'excez en la pureté & perspicacité de nos esprits: Cette clarté penetrante a trop de subtilité & de curiosité: Il les faut appesantir & esmouffer, pour les rendre plus obeissans à l'exemple & à la pratique: & les espesfir & obscurcir, pour les proportionner à cette vie tenebreuse & terrestre. Pourtant se trouvent

*Esprits communs
plus propres à
conduire les af-
faires que les
subtils.*

les esprits communs & moins tendus, plus propres & plus heureux à conduire les affaires: Et les opinions de la philosophie eslevée & exquise, se trouvent ineptes à l'exercice. Cette pointuë vivacité d'ame, & cetté volubilité

souple & inquiete , trouble nos negociations. Il faut manier les entreprises humaines , plus grossierement & superficiellement : & en laisser bonne & grande part , pour les droicts de la fortune. Il n'est pas besoin d'esclairer les affaires si profondement & si subtilement : On s'y perd , à la consideration de tant de lustres contraires & formes diverses , *volutantibus res inter se pugnantes , obtorpuerant animi*. C'est ce que les anciens disent de Simonides : par ce que son imagination luy presentoit sur la demande que luy avoit fait le Roy Hieron , (pour à laquelle satisfaire il avoit eu plusieurs jours de pensément) diverses considerations aiguës & subtiles : doutant laquelle estoit la plus vraysemblable , il desespera du tout de la verité. Qui en recherche & embrasse toutes les circonstances & consequences , il empesche son eslection : Un engin moyen conduit esgalement , & suffit aux executions de grand & de petit poids. Regardez que les meilleurs mesnagers sont ceux qui nous sçavent moins dire comme ils le sont : & que ces suffisans conteurs n'y font le plus souvent rien qui vaille. Je sçay un grand diseur , & tres - excellent peintre de toute sorte de mesnages , qui a laissé bien piteusement couler par ses mains , cent mille livres de rente. J'en sçay un autre , qui dit , qu'il consulte mieux

Considerans & resueilletans le contraste des choses entr'elles , leurs esprits s'estoient eblouïs. *Liv.*

qu'homme de son conseil , & n'est point au monde une plus belle montre d'ame , & de suffisance : toutesfois aux effets , les serviteurs trouvent qu'il est tout autre , je dy fans mettre le malheur en compte.





CHAPITRE XXI.

Contre la Faineantise.

L'Empereur Vespasien estant malade de la maladie dont il mourut , ne laissoit pas de vouloir entendre l'estat de l'Empire : & dans son liect mesme, depeschoit sans cesse plusieurs affaires de consequence : & son Medecin l'en tençant , comme de chose nuisible à sa santé : il faut , disoit-il , qu'un Empereur meure debout. *Empereur doit mourir debout.* Voilà un beau mot , à mon gré , & digne d'un grand Prince. Adrien l'Empereur s'en servit depuis à ce mesme propos : & le devoit-on souvent ramentevoir aux Roys , pour leur faire sentir , que cette grande charge , qu'on leur donne du commandement de tant d'hommes , n'est pas une charge oyfise : & qu'il n'est rien qui puisse si justement desgouter un sujet , de se mettre en peine & en hazard pour le service de son Prince ; que de le voir appoltronny cependant luy-même , à des occupations lasches & vaines : & d'avoir soin de sa conservation , le voyant si nonchalant de la nostre. Quand quelqu'un voudra maintenir , qu'il vaut mieux que le Prince conduise ses guerres par autre que par soy ; la fortune luy fournira assez d'exemples de *Presence d'un Prince aux grandes entreprises , de quel effet.*

ceux à qui leurs Lieutenans ont mis à chef de grandes entreprises : & de ceux encore desquels la presence y eust esté plus nuisible qu'utile. Mais nul Prince vertueux & courageux ne pourra souffrir, qu'on l'entretienne de si honteuses instructions. Sous couleur de conserver sa teste, comme la statué d'un saint, à la bonne fortune de son estat ; ils le dégradent de son office, qui est tout en action militaire ; & l'en declarent incapable. J'en sçay un, qui aymeroit bien mieux estre battu, que de dormir pendant qu'on se battroit pour luy : & qui ne vid jamais sans jalousie, les gens mesmes, faire quelque chose de grand en son absence. Et Selym premier disoit avec raison, ce me semble, que les victoires qui se gagnent sans le maistre, ne sont pas complètes. De tant plus volontiers eust-il dit ; que ce maistre devroit rougir de honte, d'y pretendre part pour son nom, n'y ayant occupé que sa voix & sa pensée : Ny cela mesme, veu qu'en telle besongne, les advis & commandemens, qui apportent l'honneur, sont ceux-là seulement, qui se donnent sur le champ, & au propre de l'affaire. Nul pilote n'exerce son office de pied ferme. Les Princes de la race Ottomane, la premiere race du monde en fortune guerriere, ont chaudement embrassé cette opinion : Et Bajazet second avec son fils, qui s'en départirent, s'amusans aux Sciences

&c

Victoires gagnées sans le maistre, imparfaites.

& autres occupations casanieres , donnerent aussi de bien plus grands soufflets à leur Empire : & celuy qui regne à present , Amurat troisieme , à leur exemple , commence assez bien de s'en trouver de mesme. Fut-ce pas le Roy d'Angleterre , Edoüard troisieme , qui dit de notre Roy Charles cinquiesme , ce mot ? Il n'y eut oncques Roy , qui moins s'armast , & si n'y eust oncques Roy , qui tant me donnast à faire. Il avoit raison de le trouver estrange , comme un effet du fort , plus que la raison. Et cherchent autre adherent que moy , ceux qui veulent nombrer entre les belliqueux & magnanimes Conquerans , les Roys de Castille & de Portugal ; de ce qu'à douze cents lieues de leur oyfive demeure , par l'escorte de leurs facteurs , ils se sont rendus maistres des Indes d'une & d'autre part : deiquelles c'est à sçavoir , s'ils auroient seulement le courage d'aller jouir en presence. L'Empereur Julian disoit encore plus , qu'un Philosophe & un galant homme ne devoient pas seulement respirer , c'est-à-dire , ne donner aux necessitez corporelles , que ce qu'on ne leur peut refuser : tenant tousiours l'ame & le corps employés à choses belles , grandes & vertueuses : Il avoit honte si en public on le voyoit cracher ou fuer (ce qu'on dit aussi de la jeunesse Lacedemonienne , & Xenophon de la Persienne) parce qu'il

*Roys de Castille
& de Portugal ,
maistres des In-
des.*

estimoit que l'exercice , le travail continuel , & la sobriété , devoient avoir cuit & asséché toutes ces superfluités. Ce que dit Seneque ne joindra pas mal en cet endroit ; que les anciens Romains maintenoient leur jeunesse droite : ils n'enseignoient , dit-il , rien à leurs enfans , qu'ils deussent apprendre assis. C'est une genereuse envie de vouloir mourir même utilement & virilement : mais l'effet n'en giste pas tant en nostre bonne resolution , qu'en nostre bonne fortune. Mille ont proposé de vaincre , ou de mourir en combattant , qui ont failli à l'un & à l'autre , les blessures , les prisons , leur traversant ce dessein , & leur prestant une vie forcée. Il y a des maladies , qui atterrent jusques à nos desirs & nostre cognoissance. Fortune ne devoit pas seconder la vanité des Legions Romaines , qui s'obligerent par serment , de mourir ou de vaincre : *Victor , Marce Fabi , revertar ex acie : Si fallo , Iovem patrem , Gradivumque Martem aliosque iratos invoco Deos.* Les Portugais disent , qu'en certain endroit de leur conquête des Indes ils rencontrèrent des soldats , qui s'estoient condamnés avec horribles execrations , de n'entrer en aucune composition , que de se faire tuer , ou demeurer victorieux : & pour marque de ce vœu , portoient la teste & la barbe rase. Nous avons beau nous hazarder & obstiner,

*Jeunesse des
Romains main-
tenue droite.*

*Je retourneray
vainqueur de
l'armée: ô Mar-
cus Fabius : &
s'il y a faute,
j'invoque sur
moy l'ire de
Jupiter Pere,
de Mars Gradi-
ve, & des au-
tres Dieux. L.*

*Soldats desvoliez
avec horrible
execration.*

Il semble que les coups fuyent ceux qui s'y présentent trop allaiement : & n'arrivent volontiers à qui s'y présente trop volontiers , & corrompt leur fin. Tel ne pouvant obtenir de perdre sa vie , par les forces adversaires : apres avoir tout essayé , a esté contraint , pour fournir à sa resolution , d'en rapporter l'honneur , ou de n'en rapporter pas la vie , de se donner foy-mesme la mort , en la chaleur propre du combat. Il en est d'autres exemples : Mais en voicy un : Philistus , chef de l'armée de mer du jeune Dionysius contre les Syracusains , leur presenta la bataille , qui fut asprement contestée , les forces estans pareilles. En ce combat il eut du meilleur au commencement , par sa proesse. Mais les Syracusains se rangeans autour de sa galere , pour l'investir , ayant fait de grands faicts d'armes de sa personne , pour se desvelopper , n'y esperant plus de ressource ; s'osta de sa main la vie , qu'il avoit si liberalement abandonnée , & si frustratoirement aux mains ennemies. Moley Moluch , Roy de Fez , qui vient de gagner contre Sebastien , Roy de Portugal , cette journée , fameuse par la mort de trois Roys , & par la transmission de cette grande couronne , à celle de Castille : se trouva grièvement malade deslors que les Portugais entrerent à main armée en son estat ; & alla tousiours depuis en empirant vers la mort , & la prevoyant. Jamais

*Philistus chef
de l'armée de mer*

*Moley Moluch ,
Roy de Fez ,
vainqueur des
Portugais.*

homme ne se servit de foy plus vigoureusement, & bravement. Il se trouva foible, pour soustenir la pompe ceremonieuse de l'entrée de son camp, qui est selon leur mode, pleine de magnificence, & chargée de tout plein d'action, & resigna cet honneur à son frere : Mais ce fut aussi le seul office de Capitaine qu'il resigna : tous les autres necessaires & utiles, il les fit tres-glorieusement & exactement. Tenant son corps couché, mais son entendement, & son courage, debout & ferme, jusques au dernier soupir, & aucunement au delà. Il pouvoit miner ses ennemis, indiscretement avancez en ses terres, & luy poisa merveilleusement, qu'à faute d'un peu de vie, & pour n'avoir qui substituer à la conduite de cette guerre, & aux affaires d'un estat troublé : il eut à chercher la victoire sanglante & hazardeuse, en ayant une autre pure & nette entre ses mains. Toutefois il mesnagea miraculeusement la durée de sa maladie, à faire consumer son ennemy, & l'attirer loin de son armée de mer, & des places maritimes qu'il avoit en la coste d'Afrique, jusques au dernier jour de sa vie, lequel par dessein, il employa & reserva à cette grande journée. Il dressa sa bataille en rond, assiegeant de toutes parts l'ost des Portugais : lequel rond venant à se courber & serrer, les empescha non seulement au conflict (qui fut tres-aspre par la valeur de

Mort brave & bien mesnée du Roy de Fez, contre son ennemy.

ce jeune Roy assaillant) veu qu'ils avoient à montrer visage à tous sens : mais aussi les empescha à la fuite apres leur route. Et trouvant toutes les issues saisies & closes , ils furent contraints de se rejeter à eux-mêmes , *coacturique non solum cæde, sed etiam fugâ*, & s'amonceler les uns sur les autres , fournissant aux vainqueurs une tres-meurtriere victoire , & tres-entiere. Mourant , il se fit porter & tracasser où le besoin l'appelloit : & coulant le long des files , exhortoit ses Capitaines & soldats , les uns apres les autres. Mais un coin de sa bataille se laissant enfoncer , on ne le pût tenir , qu'il ne montast à cheval l'espée au poing. Il s'efforçoit pour s'aller mesler , ses gens l'arrestans , qui par la bride , qui par sa robe , & par ses estriers. Cet effort acheva d'accabler ce peu de vie qui luy restoit : On le recoucha. Luy se ressuscitant comme en sursaut de cette pasmoison , toute autre faculté luy defaillant : pour advertir qu'on teust sa mort (qui estoit le plus necessaire commandement qu'il eust lors à faire , afin de n'engendrer quelque desespoir aux siens , par cette nouvelle) expira , tenant le doigt contre sa bouche close : signe ordinaire de faire silence. Qui vescu oncques si long-temps , & si avant en la mort ? qui mourut oncques si debout ? L'extreme degre de traiter courageusement la mort , & le

Ils s'amoncellent , non seulement par le carnage , mais aussi par la fuite. Liv.

plus naturel , c'est la voir , non seulement sans estonnement , mais sans soucy , continuant libre le train de la vie jusques dedans elle ; comme Caron , qui s'amusoit à estudier & à dormir , en ayant une violente & sanglante presente en son cœur , & la tenant en sa main.





CHAPITRE XXII.

Des Postes.

IE n'ay pas esté des plus foibles en cét exercice qui est propre à gens de ma taille , ferme & courte : mais j'en quitte le mestier : il nous essaye trop pour y durer long-temps. Je lisois à cette heure , que le roy Cyrus , pour recevoir plus facilement nouvelles de tous les costez de son empire , qui estoit d'une fort grande estenduë , fit regarder combien un cheval pou- *Chevaux de poste , établis par Cyrus.*
 voit faire de chemin en un jour tout d'une traite : & à cette distance il establit des hommes qui avoient charge de tenir des chevaux prests pour en fournir à ceux qui viendroient vers luy. Et disent aucuns , que cette viftesse d'aller , revient à la mesure du vol des gruës. Cefar dit que Lucius Vibulus Rufus , ayant haste de porter un advertissement à Pompejus , s'achemina vers luy jour & nuict , changeant de chevaux , pour faire diligence. Et luy-mesme , à ce que dit Suetone , faisoit cent *Coches de mer-veilleuse viftesse.*
 milles par jour , sur un coche de louage : mais c'estoit un furieux courrier : car où les rivières luy tranchoient son chemin , il les franchiffoit à nage ; & ne se destourna jamais

pour chercher un pont, ou un gué. Tiberius Néro allant voir son frere Drusus malade en Allemagne, fit deux cens milles en vingt-quatre heures, ayant trois coches. En la guerre des Romains contre le roy Antiochus,

Il se rendit
dans trois jours
d'Amphissa à
Pella, par che-
vaux de relais,
d'une vitesse
presque incre-
vable.

T. Sempronius Gracchus, dit Tite - Live,

*per dispositos equos propè incredibili celeritate
ab Amphissa tertio die Pellam pervenit : &*
appert à voir le lieu, que c'estoient postes
assises, non fraichement ordonnées pour cette

Postes assises.

*Arondelles ,
messageres de
Cecinna.*

course. L'invention de Cecinna, à renvoyer
des nouvelles à ceux de sa maison, avoit bien
plus de promptitude : il emporta quant & foy
des arondelles, & les relaschoit vers leurs nids,
quand il vouloit renvoyer de ses nouvelles,
en les teignant de marque de couleur propre
à signifier ce qu'il vouloit, selon qu'il avoit
concerté avec les siens. Au theatre à Rome,
les maistres de famille, avoient des pigeons
dans leur sein, auxquels ils attachioient des
lettres, quand ils vouloient mander quelque
chose à leurs gens aux logis : & estoient dressez
à en rapporter responce. D. Brutus en usa,
assiégé à Mutine, & autres ailleurs. Au Peru,
ils couroient sur les hommes, qui les char-
geoient sur les espaules avec des portoirs,
par telle agilité, que tout en courant, les
premiers porteurs rejettoient aux seconds leur
charge, sans arrester un pas. J'entends que

*Pigeons, dressez
à porter lettres.*

les Valachi , courriers du grand Seigneur , font des extrefmes diligences : d'autant qu'ils ont loy de defmonter le premier paffant qu'ils trouvent en leur chemin , en luy donnant leur cheval recreu : Pour fe garder de laffer , ils fe ferrent à travers le corps bien eftroitement , d'une bande large , comme font affez d'autres. Je n'ay trouvé nul fejour à cét ufage.





CHAPITRE XXIII.

Des mauvais moyens employez à bonne fin.

IL se trouve une merveilleuse relation & correspondance, en cette universelle police des ouvrages de nature : qui monstre bien qu'elle n'est ny fortuite ny conduite par divers maistres.

*Estats & polices,
sujettes aux ma-
ladies comme les
corps.*

Les maladies & conditions de nos corps, se voyent aussi aux estats & polices : les royaumes, les republicques naissent, fleurissent, & fanissent de vieillesse, comme nous. Nous sommes sujets à une repletion d'humeurs inutile & nuisible, soit de bonnes humeurs, soit de mauvaises, qui est l'ordinaire cause des maladies : je dis repletion de bonnes humeurs, car cela mesme les medecins le craignent : & parce qu'il n'y a rien de stable chez nous, ils disent que la

*Santé trop allai-
gre & vigoureuse,
se doit ra-
battre par art.*

perfection de santé trop allaire & vigoureuse, il nous la faut estimer & rabattre par art, de peur que nostre nature ne se pouvant rasseoir en nulle certaine place, & n'ayant plus où monter pour s'ameliorer, ne se recule en arriere en desordre & trop à coup : ils ordonnent pour cela aux Atletes les purgations & les saignées, pour leur soustraire cette superabondance de santé. De semblable repletion se

voient les estats souvent malades : & a-t'on accoustumé d'user des diverses sortes de purgation. Tantost on donne congé à une grande multitude de familles , pour en descharger le païs , lesquelles vont chercher ailleurs ou s'accommoder aux despens d'autrui. De cette façon nos anciens Francons partis du fond d'Allemagne , vindrent se saisir de la Gaule , & en dechasser les premiers habitans : ainsi se forgea cette infinie marée d'hommes , qui s'escoula en Italie sous Brennus & autres : ainsi les Gots & Vandales : comme aussi les peuples qui possèdent à present la Grece , abandonnerent leur naturel païs pour s'aller loger ailleurs plus au large : & à peine est-il deux ou trois coins au monde , qui n'ayent senti l'effect d'un tel remuëment. Les Romains bastissoient par ce moyen leurs colonies : car sentans leur ville se grossir outre mesure , ils la deschargeoient du peuple moins necessaire , & l'envoyoient habiter & cultiver les terres par eux conquises. Par fois aussi ils ont à escient nourry des guerres avec aucuns de leurs ennemis ; non seulement pour tenir leurs hommes en haleine , de peur que l'oysiveté , mere de corruption , ne leur apportast quelque pire inconvenient :

Francons anciens , d'où sortis.

Colonies des Romains.

Nous patissons aussi les maux d'une longue paix : une superfluité plus ruineuse que la guerre nous accable. Juyen, liv. C.

*Et patimur longæ pacis mala, savior armis
Luxuria incumbit.*

Mais aussi pour servir de saignée à leur République, & esventer un peu la chaleur trop vehemente de leur jeunesse, escouter & esclaircir le branchage de ce tige abondant en trop de gail-lardise : à cet effect se sont-ils autrefois servis de la guerre contre les Carthaginois. Au traité de

*Paix de Breti-
gny.*

Bretigny, Edouard troisieme Roy d'Angleterre, ne voulut comprendre en cette paix generale, qu'il fit avec nostre Roy, le different du Duché de Bretagne, afin qu'il eust où se decharger de ses hommes de guerre, & que cette foule d'Anglois, de quoy il s'estoit servy aux affaires de deçà, ne se rejetast en Angleterre. Ce fut

*Jean, fils de
Philippe, en-
voyé à la guerre
d'outre-mer.*

l'une des raisons pourquoy nostre Roy Philippe consentit d'envoyer Jean son fils à la guerre d'outre-mer : afin d'emmener quant & luy un grand nombre de jeunesse bouillante, qui estoit en sa gendarmerie. Il y en a plusieurs en ce temps, qui discourent de pareille façon, souhai-tans que cette esmotion chaleureuse, qui est parmy nous, se peust deriver à quelque guerre voisine, de peur que ces humeurs peccantes, qui dominent pour cette heure nostre corps, si on ne les escoule ailleurs, maintiennent nostre siebvre tousiours en force, & apportent enfin

*Guerre estrange-
re, plus douce
que la civile.*

nostre entiere ruine : Et de vray, une guerre estrangere est un mal bien plus doux que la civile : mais je ne croy pas que Dieu favorisast

une si injuste entreprise , d'offenser & quereler autrui pour nostre commodité.

*Nil mihi tam valdè placeat Rhamnusia Virgo
Quòd temerè invitis suscipiatur heris.*

Toutesfois la foiblesse de nostre condition , nous pousse souvent à cette necessité , de nous servir de mauvais moyens pour une bonne fin. Lycurgus , le plus vertueux & parfait Legislateur qui fut oncques , inventa cette tres - injuste façon , pour instruire son peuple à la tempérance ; de faire enyvvrer par force les Elotes qui estoient leurs serfs : afin qu'en les voyant ainsi perdus & ensevelis dans le vin , les Spartiates prissent en horreur le desbordement de ce vice. Ceux-là avoient encore plus de tort , qui permettoient anciennement que les criminels , à quelque sorte de mort qu'ils fussent condamnez , fussent deschirez tous vifs par les Medecins , pour y voir au naturel nos parties interieures , & en establir plus de certitude en leur art : car s'il se faut desbaucher , on est plus excusable , le faisant pour la santé de l'ame , que pour celle du corps : comme les Romains dresseoient le peuple à la vaillance & au mespris des dangers & de la mort ; par ces furieux spectacles de gladiateurs & escrimeurs à outrance , qui se combattoient , detailloient & entretuoient en leur presence.

Rien ne me puisse tant plaire , ô Vierge adorée à Rhamnuse , que je le veuille indument ravir malgré son feigneux. *Cat. ad Meni.*

Moyens mauvais , employez à bonne fin.

Ivresse des Elotes.

Criminels deschirez tous vifs par les Medecins.

Gladiateurs & escrimeurs à outrance . entre les Romains.

Que fert l'art
de ce jeu mal-
heureux ? que
servent les
morts de tant
de jeunesse, &
cette volupté
qui s'abbreuve
de sang humain ?
Fina.

Prince, empoi-
gne la gloire,
réservée pour
ton regne : ac-
cepte, succes-
seur de ton pe-
re, l'honneur
qui seul reste à
recueillir après
lui : que jamais
plus aucun ne
tombe à Rome
égorgé par vo-
lupté ; que l'in-
fame arène soit
contente des
seules bestes,
& qu'elle ne
nous prépare
plus un jeu
d'homicides,
sous une foule
de glaives san-
glans. *Idem.*

Quid vesani aliud sibi vult ars impia ludi ?

Quid mortes juvenum, quid sanguine pasta voluptas ?

Et dura cet usage jusques à Theodosius l'Em-
pereur.

Arripe dilatam tua dux in tempora famam,

Quodque patris superest successor laudis habeto,

Nullus in urbe cadat, cujus sit pœna voluptas,

Iam solis contenta fer:s infamis arena,

Nulla cruentatis homicidia ludat in armis.

C'estoit à la verité un merveilleux exemple,
& de tres-grand fruit pour l'institution du
peuple, de voir tous les jours en sa presence,
cent, deux cents, voire mille couples d'hom-
mes armez les uns contre les autres, se hacher
en pieces, avec une si extrême fermeté de
courage, qu'on ne leur vist lâcher une parole
de foiblesse, ou commiseration, jamais tourner
le dos, ny faire seulement un mouvement lâche,
pour gauchir au coup de leur adverfaire : ains
tendre le col à son espée, & se presenter au coup.
Il est advenu à plusieurs d'entre eux, estans
blessés à mort à force de playes, d'envoyer
demander au peuple, s'il estoit content de
leur devoir, avant que se coucher pour rendre
l'esprit sur la place. Il ne falloit pas seulement
qu'ils combattissent & mourussent constamment,
mais encore allaigrement : en maniere qu'on
les hurloit & maudissoit, si on les voyoit estri-

ver à recevoir la mort. Les filles mêmes incitoient :

——— *consurgit ad ius ,
Et quoties victor ferrum jugulo inserit , illa
Delitias ait esse suas , pectusque jacenti
Virgo modesta jubet converso pollice rumpi.*

Les premiers Romains employoient à cet exemple les criminels : Mais depuis on y employa des serfs innocens , & des libres mêmes qui se vendoient pour cet effet : jusques à des Senateurs & Chevaliers Romains : & encores des femmes :

*Nunc caput in mortem vendunt , & funus arena ,
Atque hostem sibi quisque parat cum bellis quiescunt.*

*Hos inter fremitus novosque lusus ,
Stat sexus rudis insciusque ferri ,
Et pugnæ capit improbus viriles.*

Ce que je trouverois fort estrange & incroyable , si nous n'estions accoustumés de voir tous les jours en nos guerres , plusieurs milliaffes d'hommes estrangers , engageans pour de l'argent leur sang & leur vie , à des querelles où ils n'ont aucun interest ,

Elle applaudit aux coups : & toutes les fois qu'un vainqueur enfonce le glaive en quelque gosier , elle appelle cela ses delices , & la vierge modeste contournant le pouce , fait signe qu'on déchire le sein du vaincu terrassé. *Idem.*

Ils vendent maintenant leur teste au trespas , & leur sepulchre à l'a-reine : & tandis que la guerre est apaisée , chacun d'eux en particulier , cherche un ennemy pour soy. *Manil. Astr. 4.*

Entre ces tumultes & ces nouveaux jeux , on voit le sexe inhabile & neuf aux armes , attaquer le combat , gros de feroce impudence. *Stat. Sil. 1.*

CHAPITRE XXIV.

De la grandeur romaine.

Epistres de Cicéron, mal surnommées familières.

A ses familiers.

Royaumes vendus & distribués par César.

IE ne veux dire qu'un mot de cet argument infiny, pour montrer la simplicité de ceux qui appartiennent à celle-là, les chetives grandeurs de ce temps. Au septiesme Livre des Epistres familières de Cicero (& que les Grammairiens en ostent ce surnom, de familières, s'ils veulent, car à la verité il n'y est pas fort à propos: & ceux qui au lieu de familières, y ont substitué *ad familiares*, peuvent tirer quelque argument pour eux, de ce que dit Suetone en la vie de Cesar, qu'il y avoit un volume de lettres de luy *ad familiares*) il y en a une, qui s'adresse à Cesar estant lors en la Gaule, en laquelle Cicero redit ces mots, qui estoient sur la fin d'une autre lettre, que Cesar luy avoit escrite. Quant à Marcus Furius, que tu m'as recommandé, je le feray Roy de Gaule; & si tu veux que j'avance quelque autre de tes amis, envoie-le moy. Il n'estoit pas nouveau à un simple citoyen Romain, comme estoit lors Cesar, de disposer des Royaumes: car il osta bien au Roy Dejotarus le sien, pour le donner à un Gentilhomme de la ville de Pergame, nommé

nommé Mithridates. Et ceux qui escrivent sa vie enregistrent plusieurs royaumes par luy vendus: & Suetone dit qu'il tira pour un coup, du Roy Ptolomeus, trois millions six cents mille escus, qui fut bien pres de luy vendre le sien.

Tot Galata, tot Pontus eat, tot Lydia nummis.

Que le pays de Pont soit estrouffé pour tel prix, pour tel prix la Lydie, & pour tel autre les Galates, Claud.

Grandeur Romaine.

Marcus Antonius disoit, que la grandeur du peuple Romain ne se monstroît pas tant, par ce qu'il prenoit, que par ce qu'il donnoit. Si en avoit-il, quelque siecle avant Antonius, osté un entre autres, d'autorité si merveilleuse, qu'en toute son histoire, je ne sçache marque, qui porte plus haut le nom de son credit. Antiochus possédoit toute l'Ægypte, & estoit apres à conquerir Cypre, & autres demeurans de cet empire. Sur le progres de ses victoires, C. Popilius arriva à luy de la part du Senat: & d'abordée, refusa de luy toucher à la main, qu'il n'eust premierement leu les lettres qu'il luy apportoit. Le roy les ayant leues, & dit, qu'il en delibereroit: Popilius circonscrit la place où il estoit avec sa baguette, en luy disant: rends-moy réponse, que je puisse rapporter au Senat, avant que tu partes de ce cercle. Antiochus estonné de la rudesse d'un si pressant commandement, apres y avoir un peu songé: je feray, repliqua-il, ce que

Popilius envoie de la part du Senat à Antiochus.

le Senat me commande. Lors le *salua* Popilius ; comme amy du peuple Romain. Avoir renoncé à une si grande monarchie , & cours d'une si fortunée prosperité , par l'impression de trois traits d'écriture ! Il eut vraiment raison , comme il fit , d'envoyer depuis dire au Senat par les ambassadeurs ; qu'il avoit receu leur ordonnance , de mesme respect , que si elle fust venuë des Dieux immortels. Tous les royaumes qu'Auguste gagna par droict de guerre , il les rendit à ceux qui les avoient perdus , ou en fit present à des estrangers. Et sur ce propos Tacitus parlant du roi d'Angleterre Cogidunus , nous fait sentir par un merveilleux trait cette infinie puissance : les romains (dit-il) avoient accoustumé de toute ancien-

*Roy: surmontez
des Romains ,
laissez en la pos-
session de leurs
Royaumes.*

*Afin qu'ils euf-
sent des Roys
mesmes , pour
instrumens de
servitude. Tac.*

*Royaume d'Hon-
grie donné par
Solyman.*

neté , de laisser les rois qu'ils avoient sur-
montez , en la possession de leurs royaumes ,
sous leur autorité : à ce qu'ils eussent des roys
mesmes , outils de servitude : *Vt haberent
instrumenta servitutis & reges.* Il est vray-
semblable , que Solyman , à qui nous avons
veu faire liberalité du royaume de Hongrie ,
& autres estats , regardoit plus à cette confi-
deration , qu'à celle qu'il avoit accoustumé
d'alleguer ; qu'il estoit saoul & chargé de tant
de monarchies & de domination , que sa
vertu ou celle de ses ancestres luy avoient
acquis.

CHAPITRE XXV.

De ne contrefaire le malade.

IL y a un epigramme en Martial qui est des bons , car il y en a chez luy de toutes fortes : où il recite plaisamment l'histoire de Cælius , qui pour fuir à faire la cour à quelques grands à Rome , se trouver à leur lever , les assiéger & les suivre , fit la mine d'avoir la goutte : & pour rendre son excuse plus vray-semblable , se faisoit oindre les jambes , les avoit enveloppées , & contrefaisoit entierement le port & la contenance d'un homme gouteux. Enfin la fortune lui fit ce plaisir de le rendre gouteux tout à fait.

Goutte contrefaite de Cælius.

*Tantum cura potest & ars doloris ,
Desit fingere Cælius podagram.*

Tant peut l'art
& l'estude de
la douleur, que
Cælius qui se
feignoit gouteux , ne le
feint plus.

Mart. l. 7.

J'ay veu en quelque lieu d'Appian , ce me semble , une pareille histoire : d'un qui voulant eschapper aux proscriptions des triumvirs de Rome , pour se desrober de la cognoissance de ceux qui le poursuivoient , se tenant caché & travestiy , y adjousta encore cette invention , de contrefaire le borgne : quand il vint à recouvrir un peu plus de liberté , & qu'il voulut

Borgnes contrefaits , effectivement privés de la vue.

deffaire l'emplatre qu'il avoit long-temps porté sur son œil , il trouva que sa veuë estoit effectivement perduë sous ce masque. Il est possible que l'action de la veuë s'estoit hebetée , pour avoir esté si long-temps sans exercice , & que la force visive s'estoit toute rejetée en l'autre œil : car nous sentons évidemment que l'œil que nous tenons couvert , renvoye à son compagnon quelque partie de son effet : en maniere que celuy qui reste , s'en grossit & s'en enfle : comme aussi l'oyfiveté , avec la chaleur des liaisons & des medicamens , avoit bien pû attirer quelque humeur podagrique au goutteux de Martial. Lisant chez Froissard , le vœu d'une troupe de jeunes gentils - hommes Anglois ; de porter l'œil gauche bandé , jusques à ce qu'ils eussent passé en France , & exploité quelque faict d'armes sur nous ; je me suis souvent chatouillé de ce pensément , qu'il leur eust pris , comme à ces autres , & qu'ils se fussent trouvez tous esborgnez au revoir des maistresses , pour lesquelles ils avoient fait l'entreprise. Les meres ont raison de tancer leurs enfans , quand ils contrefont les borgnes , les boiteux & les bicles , & tels autres défauts de la personne : car outre ce que le corps ainsi tendre en peut recevoir un mauvais ply , je ne sçay comment il semble que la fortune se jjoüe à nous prendre au mot :

& j'ay oüy reciter plusieurs exemples de gens devenus malades , ayant deſſigné de feindre l'eſtre. De tout temps j'ay appris de charger ma main & à cheval & à pied , d'une baguette ou d'un baſton , juſques à y chercher de l'elegance , & m'en ſejourner , d'une contenance affectée. Plusieurs m'ont menacé , que fortune tourneroit un jour cette mignardiſe en neceſſité. Je me fonde ſur ce que je ſeroy le premier goutteux de ma race. Mais allongons ce chapitre , & le bigarrons d'une autre pièce , à propos de la cecité. Pline dit d'un , qui ſongeant eſtre aveugle en dormant , ſe le trouva le lendemain , ſans aucune maladie precedente. *Aveuglement ſurvenu en dormant.* La force de l'imagination peut bien aider à cela , comme j'ay dit ailleurs , & ſemble que Pline ſoit de cét avis : mais il eſt plus vray-ſemblable , que les mouvemens qui luy oſtoient la veüe , & que le corps ſentoit au dedans , deſquels les medecins trouveront , s'ils veulent , la cauſe , furent occaſion du ſonge. Adjouſtons encore une hiſtoire voiſine de ce propos , que Seneque recite en l'une de ſes lettres : tu ſçais (dit-il) eſcrivant à Lucilius , que Harpaſté la folle de ma femme eſt demeurée chez moy pour charge hereditaire : car de mon gouſt je ſuis ennemy de ces monſtres , & ſi j'ay envie de rire d'un fol , il ne me le fait chercher guere loin , je ris de moy-meſme. Cette

*Folle subitement
aveuglée.*

folle a subitement perdu la veüe. Je te recite chose estrange, mais veritable : elle ne sent point qu'elle soit aveugle, & presse incessamment son gouverneur de l'emmener, parce qu'elle dit que ma maison est obscure. Ce que nous rions en elle, je te prie croire, qu'il advient à chacun de nous : nul ne connoist estre avare, nul convoiteux. Encore les aveugles demandent un guide, nous nous fourvoyons de nous-mesmes. Je ne suis pas ambitieux, disons nous, mais à Rome on ne peut vivre autrement : je ne suis pas somp- tueux, mais la ville requiert une grande des- pense, ce n'est pas ma faute, si je suis colere : si je n'ay encore estably aucun train asseuré de vie, c'est la faute de la jeunesse. Ne cher- chons pas hors de nous nostre mal, il est chez nous : il est planté en nos entrailles. Et cela mesme, que nous ne sentons pas estre malades, nous rend la guerison plus mal-aisée. Si nous ne commençons de bonne heure à nous panser, quand aurons-nous pourvu à tant de playes & à tant de maux ? Si avons-nous une tres-douce medecine, que la Phi- losophie : car des autres, on n'en sent le plaisir qu'apres la guerison, cette-cy plaist & guerit ensemble. Voila ce que dit Seneque, qui m'a emporté hors de mon propos : mais il y a du profit au change.

*Philosophie,
douce medecine
des esprits ma-
lades.*

CHAPITRE XXVI.

Des Pouces.

TAcitus recite que parmy certains rois barbares, pour faire une obligation asseurée, leur maniere estoit, de joindre estroitement leurs mains droites l'une à l'autre, & s'entrelasser les pouces : & quand à force de les presser le sang en estoit monté au bout, ils les blefoient de quelque legere pointe, & puis se les entresuçoient. Les medecins disent, que les pouces sont les maistres doigts de la main, & que leur etymologie latine vient de *pollere*. Les Grecs appellent le pouce *ἀντιχὴς*, comme qui diroit une autre main. Et il semble que par fois les Latins le prennent aussi en ce sens, de main entiere :

Pouces entrelassez & entre-succézés obligations des barbares.

Pouces, d'où desnommez.

Exceller.

Mart. l. 22.

Pouces comprimez & baissiez, significations de faveur, haussez & contournez au dehors, de défaveur.

*Sed nec vocibus excitata blandis,
Molli pollice nec rogata surgit.*

C'estoit à Rome une signification de faveur, de comprimer & baissier les pouces :

Fautor utroque tuum laudabit pollice ludum :

Tes amis applaudiront ton jeu, baissans les deux pouces.
Hor. Ep. 1.

& de défaveur de les hausser & contourner au dehors :

Si roïst que le
peuple a con-
zourné le pou-
ce, ils tuent
quiconque il
leur plaist avec
sa faveur publi-
que. *Iuv. sat. 3.*

*Pouces coupez
ou blesez, dis-
persoient de la
guerre.*

*Pouces coupez
aux ennemis
vaincus.*

converso pollice vulgi
Quemlibet occidunt populariter.

Les Romains dispensoient de la guerre ceux qui estoient blesez au pouce, comme s'ils n'avoient plus la prise des armes assez ferme. Auguste confisqua les biens à un chevalier Romain, qui avoit par malice coupé les pouces à deux siens jeunes enfans, pour les excuser d'aller aux armées : & avant luy le Senat du temps de la guerre italique, avoit condamné Cajus Vatiens à prison perpetuelle, & luy avoit confisqué tous ses biens, pour s'estre à escient coupé le pouce de la main gauche, afin de s'exempter de ce voyage. Quelqu'un, dont il ne me souvient point, ayant gagné une bataille navale, fit couper les pouces à ses ennemis vaincus, pour leur oster le moyen de combattre & de tirer la rame. Les Atheniens les firent couper aux Æginetes, pour leur oster la preference en l'art de marine. En Lacedemone le maistre chastioit les enfans en leur mordant le pouce.





CHAPITRE XXVII.

Couïardise, mere de la cruauté.

I'Ay souvent oüy dire, que la couïardise est mere de la cruauté : & si ay par experience apperceu, que cette aigreur & aspreté de courage malicieux & inhumain, s'accompagne coustumierement de mollesse feminine : j'en ay veu des plus cruels, sujets à pleurer aisément, & pour des causes frivoles. Alexandre tyran de Pheres, ne pouvoit souffrir d'oüir au theatre le jeu des tragedies, de peur que ses citoyens ne le vissent gemir aux malheurs d'Hecuba, & d'Andromache, luy qui sans pitié, faisoit cruellement meurtrir tant de gens tous les jours. Seroit-ce foiblesse d'ame qui les rendist ainsi ployables à toutes extremitez ? La vaillance, de qui c'est l'effet de s'exercer seulement contre la resistance ;

Nec nisi bellantis gaudet cervice juveni :

s'arreste à voir l'ennemy à sa mercy : mais la pusillanimité, pour dire qu'elle est aussi de la feste, n'ayant pû se mesler à ce premier rolle, prend pour sa part le second, du massacre & du sang. Les meurtres des victoires, s'exer-

Couïardise mere de la cruauté.

Et ne se plaint pas à dompter un taureau, s'il ne combat puissamment. *Cl. ad Hai.*

*Cruauté aux
guerres populai-
res, d'où cau-
sées.*

cent ordinairement par le peuple, & par les officiers du bagage : & ce qui fait voir tant de cruautéz inouïes aux guerres populaires, c'est que cette canaille de vulgaire s'aguerrit, & se gendarme, à s'ensanglanter jusques aux coudes, & deschiqueter un corps à ses pieds, n'ayant nul ressentiment d'autre vaillance.

Un loup, un
ours infame, &
les bestes plus
viles, assaillent
desmourans les
forces imbecil-
les. *Ovid. Trist.*
3.

*Et lupus & turpes instant morientibus urfi,
Et quæcunque minor nobilitate fera est.*

Similitude.

Comme les chiens couâards, qui deschirent en la maison, & mordent les peaux des bestes sauvages, qu'ils n'ont osé attaquer aux champs. Qu'est-ce qui fait en ce temps, nos querelles toutes mortelles ; & qu'au lieu que nos peres avoient quelque degré de vengeance, nous commençons à cette heure par le dernier : & ne se parle d'arrivée que de tuer ? Qu'est-ce, si ce n'est couâardise ? Chacun sent bien, qu'il y a plus de braverie & desdain à battre son ennemy, qu'à l'achever, & à le faire bouquer, qu'à le faire mourir : d'avantage, que l'appetit de vengeance s'en affouvit & contente mieux : car elle ne vise qu'à donner ressentiment de soy. Voila pourquoy nous n'attaquons pas une beste, ou une pierre quand elle nous blesse, d'autant qu'elles sont incapables de sentir nostre revanche : enfin tuer un homme, c'est le mettre à l'abry de nostre

offence. Et tout ainsi comme Bias croit à un
 meschant homme, je sçay que tost ou tard *Meschant puni
 tost ou tard.*
 tu en feras puny, mais je crains que je ne

le voy pas : & plaignoit les Orchomeniens ,
 de ce que la penitence que Lyciscus souffrit
 de la trahison contre eux commise , venoit
 en saison , qu'il n'y avoit personne de reste ,
 de ceux qui en avoient esté interressez , &
 auxquels devoit toucher le plaisir de cette peni-
 tence : tout ainsi est à plaindre la vengeance,
 quand celuy vers lequel elle s'employe , perd
 le moyen de la souffrir. Car comme le ven-

*Vengeance,
 quand est à
 plaindre.*

geur y veut voir clair , pour en tirer du
 plaisir , il faut que celuy sur lequel il se venge ,
 y voye clair aussi , pour en recevoir du des-
 plaisir & de la repentance. Il s'en repen-
 tira , disons-nous. Et pour luy avoir donné
 d'une pistolade en la teste , estimons - nous
 qu'il s'en repente ? Au rebours , si nous nous
 en prenons garde , nous trouverons qu'il nous
 fait la mouë en tombant : il ne nous en sçait
 pas seulement mauvais gré , c'est bien loin de
 s'en repentir. Et luy prestons le plus favo-
 rable de tous les offices de la vie , qui est de
 le faire mourir promptement & insensiblement.
 Nous sommes à conniller , à trotter , & à
 fuir les officiers de la justice , qui nous sui-
 vent , & luy est en repos. Le tuer , est bon
 pour éviter l'offence à venir , non pour venger

*Le tuer est plus
 action de crainte,
 que de braverie.*

celle qui est faite. C'est une action plus de crainte, que de braverie : de précaution, que de courage : de défense, que d'entreprise. Il est apparent que nous quittons par là, & la vraye fin de la vengeance, & le soin de nostre reputation : nous craignons, s'il demeure en vie, qu'il nous recharge d'une pareille. Ce n'est pas contre luy, c'est pour toy, que tu t'en deffais. Au royaume de Narfingue cét expedient nous demeureroit inutile : là, non seulement les gens de guerre, mais aussi les artisans, demeslent leurs querelles à coups d'espée. Le roy ne refuse point le camp à qui se veut battre : & assiste, quand ce sont personnes de qualité, estrenant le victorieux d'une chaisne d'or : mais pour laquelle conquerir, le premier, à qui il en prend envie, peut venir aux armes avec celuy qui la porte. Et pour s'estre desfait d'un combat, il en a plusieurs sur les bras. Si nous pensions par vertu estre tousiours maistres de nostre ennemy, & le gourmander à nostre poste, nous serions bien marris qu'il nous eschappast, comme il fait en mourant. Nous voulons vaincre plus seurement qu'honorablement. Et cherchons plus la fin, que la gloire, en nostre querelle. Asinius Pollio, pour un honneste homme moins excusable, representa une erreur pareille : qui ayant escrit des invectives contre Plancus, attendoit qu'il

*Duels communs
au Royaume de
Narfingue.*

*Invectives de
Pollio contre
Plancus.*

fust mort , pour les publier. C'estoit faire la
 figue à un aveugle , & dire des poutilles à
 un sourd , & offenser un homme sans senti-
 ment , plustost que d'encourir le hazard de son
 ressentiment. Aussi disoit-on pour luy ; que ce
 n'estoit qu'aux Lutins de lutter les morts. Celuy
 qui attend à voir trespasser l'auteur duquel il
 veut combattre les escrits , que dit-il , sinon
 qu'il est foible & noisif ? On disoit à Aristote ,
 que quelqu'un avoit mesdit de luy : qu'il face
 plus (dit - il) qu'il me fouïette , pourveu que
 je n'y fois pas : nos peres se contentoient de
 revancher une injure par un desmenty , un
 desmenty par un coup , & ainsi par ordre :
 ils estoient assez valeureux pour ne craindre
 pas leur adversaire , vivant , & outragé : nous
 tremblons de frayeur , tant que nous le voyons
 en pied. Et qu'il soit ainsi , nostre belle pra-
 tique d'aujourd'huy , porte-elle pas de pour-
 suivre à mort , aussi bien celuy que nous
 avons offensé , que celuy qui nous a offencé ?
 C'est aussi une espece de lascheté , qui a in-
 troduit en nos combats singuliers , cet usage
 de nous accompagner de seconds , & tiers ,
 & quarts. C'estoient anciennement des duels ,
 ce sont à cette heure rencontres & batailles.
 La solitude faisoit peur aux premiers qui l'in-
 venterent : *Quum in se cuique minimum fidu-*
cia esset. Car naturellement quelque compa-

*Desmentys re-
 vancher par
 coups.*

*Duels du jour-
 d'huy , quels.*

*Chacun ayant
 peu de confian-
 ce en soy-mes-
 me.*

Combats finguliers, accompagnés de seconds & tiers.

gnie que ce soit , apporte confort & soulagement au danger. On se servoit anciennement de personnes tierces , pour garder qu'il ne s'y fist desordre & desloyauté , & pour tesmoigner de la fortune du combat. Mais depuis qu'on a pris ce train , qu'ils s'engagent eux-mesmes , quiconque y est convié , ne peut honnestement s'y tenir comme spectateur , de peur qu'on ne luy attribué , que ce soit faute ou d'affection , ou de cœur. Outre l'injustice d'une telle action , & vilenie , d'engager à la protection de vostre honneur , autre valeur & force que la vostre ; je trouve du desavantage à un homme de bien , & qui pleinement se fie de soy , d'aller mesler sa fortune à celle d'un second : chacun court assez de hazard pour soy , sans le courir encore pour un autre : & a assez à faire à s'asseurer en sa propre vertu , pour la defense de sa vie , sans commettre chose si chere en mains tierces. Car s'il n'a esté expressement marchandé au contraire , les quatre sont une partie liée. Si votre second est à terre , vous en avez deux sur les bras avec raison : & de dire que c'est supercherie , elle l'est voirement : comme de charger bien armé , un homme qui n'a qu'un tronçon d'espée ; ou tout sain , un homme qui est desia fort blessé : mais si ce sont avantages , que vous ayez gaignez en comba-

tant, vous vous en pouvez servir sans reproche : la disparité & inégalité ne se poise & considère que de l'estat en quoy se commence la mêlée : du reste prenez-vous-en à la fortune ? Et quand vous-en aurez tout seul, trois sur vous, vos deux compagnons s'estant laissez tuer, on ne vous fait non plus de tort, que je ferois à la guerre, de donner un coup d'espée à l'ennemy, que je verrois attaché à l'un des nostres, de pareil avantage. La nature de la société porte, où il y a troupe *Combats de troupe* contre troupe (comme où nostre duc d'Orléans deffia le roi d'Angleterre Henry, cent contre cent, trois cens contre autant, comme les Argiens contre les Lacedemoniens : trois à trois, comme les Horatiens contre les Cuiratiens) que la multitude de chaque part n'est considérée que pour un homme seul : Partout où il y a compagnie, le hazard y est confus & mêlé. J'ay interest domestique à ce discours. Car mon frere, sieur de Matecoulom, fut convié à Rome, à seconder un gentil-homme qu'il ne cognoissoit guere, lequel estoit defendeur, & appellé par un autre : en ce combat, il se trouva de fortune avoir en teste, un qui luy estoit plus voisin & plus connu : je voudrois qu'on me fist raison de ces loix d'honneur, qui vont si souvent choquant & troublant celles de la raison. Apres s'estre

desfait de son homme, voyant les deux maîtres de la querelle, en pieds encores, & entiers; il alla descharger son compagnon. Que pouvoit-il moins? devoit-il se tenir coy, & regarder deffaire, si le sort l'eust ainsi voulu, celui pour la défense duquel il estoit là venu? Ce qu'il avoit avancé jusques alors, ne servoit rien à l'affaire: la querelle estoit indecise. La courtoisie que vous pouvez, & certes devez faire à vostre ennemy, quand vous l'avez reduit en mauvais termes, & à quelque grand desavantage; je ne vois pas comment vous la puissiez faire, quand il va de l'intereſt d'autrui, où vous n'estes que suivant, où la dispute n'est pas vostre. Il ne pouvoit estre ny juste, ny courtois, au hazard de celui auquel il s'estoit presté: aussi fut-il delivré des prisons d'Italie, par une bien soudaine & solemnelle recommandation de nostre roy. Indiscrete nation! Nous ne nous contentons pas de faire sçavoir nos vices & folies au monde, par reputation: nous allons aux nations estrangeres, pour les leur faire voir en presence. Mettez trois François aux deserts de Lybie, ils ne seront pas un mois ensemble, sans se harceler & s'esgratigner: vous diriez que cette peregrination est une partie dressée, pour donner aux estrangers le plaisir de nos tragedies: & le plus souvent à tels qui s'esjouissent de

*Indiscretion des
François parmi
les estrangers.*

nos maux, & qui s'en moquent. Nous allons apprendre en Italie à escrimer : & l'exerçons aux despens de nos vies, avant que de le sçavoir. Si faudroit-il, suivant l'ordre de la discipline, mettre la theorique avant la pratique. Nous trahissons nostre apprentissage :

*Primitiæ juvenum misera, bellique futuri
Dura rudimenta.*

Dure est l'instruction des combats à venir ! Piteux le premier fruit de la brave jeunesse ! *Æneid.* 11.

Escrime, art utile à sa fin.

Honneur de combats, en quoy consiste.

Je sçay bien que c'est un art utile à sa fin : mesmes au duel des deux Princes, cousins germains, en Espagne, le plus vieil, dit Tite-Live, par l'adresse des armes & par ruse, surmonta facilement les forces estourdies du plus jeune : & art comme j'ay cognu par experience, duquel la cognoissance a grossi le cœur à aucuns, outre leur mesure naturelle : Mais ce n'est pas proprement vertu, puis qu'elle tire son appuy de l'adresse, & qu'elle prend autre fondement que de soy-mesme. L'honneur des combats consiste en la jalousie du courage, non de la science : Et pourtant ay-je veu quelqu'un de mes amis, renommé pour grand maistre en cet exercice ; choisir en ses querelles, des armes, qui luy ostassent le moyen de cet avantage : & lesquelles dependoient entierement de la fortune & de l'assurance : afin qu'on attribuaist sa victoire, plustost à son escrime, qu'à sa valeur : Et en mon enfance, la noblesse fuyoit la réputa-

Escrime , mestier desfrogeant à la vraye vertu.

Ny fuir, ny parer, ny se retirer, ne veulent ceux-cy, ny la dexterité n'a sa part, ne dechargent point leurs coups avec feinte, ains à plomb quelquefois rares, la colere & la fureur, met en oubly l'usage de l'art. Les espées se frapper s'entendent horriblement entr'elles, le fer ne quitte point sa trace, il se tient toujours ferme & toujours la main se meut, & nul corp de raille ne descend en vain, ny aucune esto-cade à vuide.

Tasso. 12.

Soldats par qui premierement instruits à manier les armes par adresse.

tion de bien escrimer comme injurieuse : & se desfrober pour l'apprendre, comme mestier de subtilité, desfrogeant à la vraye & naïfve vertu.

*Non schivar, non parar, non ritirarsi,
Vogliono costor, ne qui destrezza ha parte,
Non danno i colpi finti, hor pieni, hor scarfi,
Toglie l'ira è il furor l'uso de l'arte :
Odi le spade horribilmente urtarsi
A mezzo, il ferro il pie d'orma non parte,
Sempre è il pie fermo, è la man sempre in moto ;
Ne scende taglio in van, ne punta à voto.*

Les butes, les tournois, les barrières, l'image des combats guerriers, estoient l'exercice de nos peres. Cet autre exercice est d'autant moins noble, qu'il ne regarde qu'une fin privée, qui nous apprend à nous entre-ruiner, contre les loix & la justice : & qui en toute façon, produit toujours des effets dommageables. Il est bien plus digne & mieux seant, de s'exercer en choses qui assurent, non qui offensent nostre police : qui regardent la publique feureté & la gloire commune. Publius Rutilius Consul, fut le premier qui instituait le soldat à manier ses armes par adresse & science, qui conjoignoit l'art à la vertu : non pour l'usage de querelle privée : ce fut pour la guerre & querelles du peuple Romain. Escrime populaire & civile. Et outre l'exemple de Cesar, qui ordonna aux siens de tirer principalement au visage des gen-

darmes de Pompejus en la bataille de Pharfale : mille autres chefs de guerre se sont aussi advisés d'inventer nouvelle forme d'armes , nouvelle forme de frapper & de se couvrir , selon le besoin de l'affaire present. Mais tout ainsi que Philopœmen condamna la lûte , en quoy il excelloit , autant que les preparatifs qu'on employoit à cet exercice , estoient divers à ceux qui appartiennent à la discipline militaire , à laquelle seule il estimoit les gens d'honneur se devoir amuser ; il me semble aussi , que cette adresse à quoy on façonne ses membres , ces destours & mouvemens , à quoy on dresse la jeunesse en cette nouvelle escole , sont non seulement inutiles , mais contraires plustost , & dommageables à l'usage du combat militaire : Aussi y employent communement nos gens , des armes particulieres , & peculièrement destinées à cet usage. Et j'ay veu qu'on ne trouvoit guere bon , qu'un gentilhomme convié à l'espée & au poignard , s'offrist en equipage de gendarme. Ny qu'un autre offrist d'y aller avec sa cape , au lieu du poignard. Il est digne de consideration , que Lachez , en Platon , parlant d'un apprentissage de manier les armes , conforme au nostre , dit n'ayoir jamais de cette escole veu sortir nul grand homme de guerre , & nommement des maistres d'icelles. Quant à ceux-là , nostre experience en dit bien autant.

*Lûte condamnée
par Philopœmen
& pourquoy.*

*Estime contraire
à l'usage du combat
militaire , à l'usage
des combats mili-
taires.*

Du reste , au moins pouvons-nous tenir , que ce soit suffisance de nulle relation & correspondance. Et en l'institution des enfans de sa police , Platon interdit l'art de mener les poings , introduit , par Amicus & Epejus : & celui de luster inventé par Antæus & Cecyo , parce qu'ils ont autre but , que de rendre la jeunesse aspre au service bellique , & n'y conferent point. Mais je m'en vois un peu bien à gauche de mon theme. L'Empereur Maurice estant adverty par songes , & plusieurs prognostiques , qu'un Phocas , soldat pour lors incognu , le devoit tuer : demandoit à son gendre Philippus , qui estoit ce Phocas , sa nature , ses conditions & mœurs ? & comme entre autres choses Philippus luy dit , qu'il estoit lasche & craintif , l'Empereur conclud incontinent par - là , qu'il estoit donc meurtrier & cruel. Qui rend les tyrans si sanguinaires ? c'est le soin de leur seureté : & que leur lasche cœur ne leur fournit d'autres moyens de s'asseurer , qu'en exterminant ceux qui les peuvent offenser , jusques aux femmes , de peur d'une esgratigneure.

*Arts de mener
les poings interdits
par Platon.*

*Lasches , meurtriers & cruels
Tyrans , sanguinaires , & pourquoy.*

Redoutât tout ,
il frappe tout
aussi. *Claud.*

Cuncta ferit dum cuncta timet.

*Cruautez produites
les unes des autres.*

Les premieres cruautez s'exercent pour elles-mesmes : de là s'engendre la crainte d'une juste revanche , qui produit apres une enfileure de nouvelles cruautez , pour les estouffer les unes

par les autres. Philippus , Roy de Macedoine , celuy qui eut tant de fusées à demesler avec le peuple romain : agité de l'horreur des meurtres commis par son ordonnance : ne se pouvant asseurer ny resoudre contre tant de familles , en divers temps offensées : print party de se saisir de tous les enfans de ceux qu'il avoit fait tuer , pour de jour en jour les perdre l'un apres l'autre , & ainsi establir son repos. Les belles matieres seynt bien en quelque place qu'on les seme. Moy , qui ay plus de soin du poids & utilité des discours , que de leur ordre & suite , je ne doy pas craindre de loger icy un peu à l'escart , une tres-belle Histoire. Quand elles sont si riches de leur propre beauté , & se peuvent seules trop soustenir ; je me contente du bout d'un poil , pour les joindre à mon propos. Entre les autres condamnez par Philippus , avoit esté un Herodicus , Prince des Theffaliens. Apres luy , il avoit encore depuis fait mourir ses deux gendres , laissant chacun un fils bien petit. Theoxena & Archo estoient les deux vefves. Theoxena ne püst estre induite à se remarier , en estant fort poursuivie. Archo espousa Poris , le premier homme d'entre les Æniens , & en eut nombre d'enfans , qu'elle laissa tous en bas aage. Theoxena , espoissonnée d'une charité maternelle envers ses nepveux , pour les avoir en sa conduite & protection ,

*Enfans glorieux
sement conservez
par Theoxena ,
de l'Edit de Phil-
lippus.*

espousa Poris. Voicy venir la proclamation de l'Edict du Roy. Cette courageuse mere , se deffiant & de la cruauté de Philippus , & de la licence de ses satellites contre cette belle & tendre jeunesse , osa dire , qu'elle les tueroit plustost de ses mains , que de les rendre. Poris effrayé de cette protestation , luy promet de les desrober & emporter à Athenes , en la garde d'aucuns siens hostes fidelles. Ils prennent occasion d'une feste annuelle , qui se celebroit à Ænie en l'honneur d'Æneas , & s'y en vont. Ayant assisté le jour aux ceremonies & banquet publique , la nuict ils s'escoulent en un vaisseau preparé pour gagner pays par mer. Le vent leur fut contraire , & se trouvant le lendemain à la veuë de la terre , d'où ils avoient desmaré , furent suivis par les gardes des ports. Au joindre , Poris s'embesoignant à haster les mariniers pour la fuite. Theoxena forcenée d'amour & de vengeance , se rejetant à sa premiere proposition , fait apprest d'armes & de poison , & les presentant à leur veuë : Or fus , mes enfans , la mort est desormais le seul moyen de vostre defense & liberté , & sera matiere aux Dieux de leur sainte justice : ces espées traictes , ces coupes pleines vous en ouvrent l'entrée : courage. Et toy , mon fils , qui es plus grand , empoigne ce fer , pour mourir de la mort plus forte. Ayans d'un

costé cette vigoureuse conseillère, les ennemis de l'autre, à leur gorge; ils coururent de furie, chacun à ce qui luy fut le plus à main: Et demy-morts furent jetez en la mer. Theoxena fiere d'avoir si glorieusement pourveu à la seureté de tous ses enfans, accollant chaudement son mary: Suivons ces garçons, mon amy, & jouissons de mesme sepulture avec eux. Et se tenans ainsi embrassez, se precipiterent; de maniere que le vaisseau fut ramené à bord, vuide de ses maistres. Les tyrans, pour faire tous les deux ensemble, & tuer, & faire sentir leur colere, ont employé toute leur suffisance à trouver moyen d'allonger la mort. Ils veulent que leurs ennemis s'en aillent, mais non pas si viste, qu'ils n'ayent loisir de savourer leur vengeance. Là-dessus ils sont en grand' peine: car si les tourmens sont violens; ils sont courts: s'ils sont longs, ils ne sont pas assez douloureux à leur gré: les voilà à dispenser leurs engins. Nous en voyons mille exemples en l'antiquité: & je ne scay si sans y penser, nous ne retenons pas quelque trace de cette barbarie. Tout ce qui est au delà de la mort simple, me semble pure cruauté: Nostre justice ne peut esperer que celuy que la crainte de mourir & d'estre decapité ou pendu, ne gardera de faillir; en soit empesché, par l'imagination d'un feu languissant, ou des tenailles, ou de la

*Mort allongée
par les tyrans,
pour faire sen-
tir leur colere.*

*Executions de
justice, au delà
de la mort sim-
ple, pure cruau-
té.*

roué. Et je ne sçay cependant , si nous les jetons au defespoir : Car en quel estat peut estre l'ame d'un homme , attendant vingt-quatre heures la mort , brisé sur une roué , ou à la vieille façon cloué à une croix ? Jofephe recite , que pendant les guerres des Romains en Judée , passant où l'on avoit crucifié quelques Juifs , trois jours y avoit , il reconnut trois de ses amis , & obtint de les oster de là : les deux moururent , dit-il , l'autre vesquit encore depuis. Chalcondyle , homme de foy , aux memoires qu'il a laissez des choses advenues de son temps , & pres de luy , recite pour extrefme supplice , celui que l'Empereur Mechmed pratiquoit souvent , de faire trancher les hommes en deux parts , par le faux du corps , à l'endroit du diaphragme , & d'un seul coup de simeterre : d'où il arrivoit , qu'ils mourussent comme de deux morts à la fois : & voyoit-on , dit-il , l'une & l'autre part pleine de vie , se demener longtemps apres pressée de tourment. Je n'estime pas qu'il y eust grande souffrance en ce mouvement. Les supplices plus hideux à voir , ne sont pas tousiours les plus forts à souffrir. Et trouve plus atroce ce que d'autres Historiens en recitent contre des Seigneurs Epirotes ; qu'il les fit escorcher par le menu , d'une dispensation si malicieusement ordonnée , que leur vie dura quinze jours en cette angoisse. Et ces

Supplice extrefme & cruel , pratiqué par l'Empereur Mechmed.

Epirotes escorchez par le menu.

deux autres : Crœsus ayant fait prendre un gentilhomme favory de Pantaleon son frere , le mena en la boutique d'un foullon , où il le fit gratter & carder à coups de cardes & peignes de ce mestier , jusques à ce qu'il en mourût.

George Sechel, chef de ces païsans de Pologne, qui sous tiltre de la croysade, firent tant de maux , deffait en bataille par le Vayvode de Transilvanie , & prins ; fut trois jours attaché nud sur un chevalier , exposé à toutes les manieres de tourmens que chacun pouvoit apporter contre luy : pendant lequel temps on fit jeusner plusieurs autres prisonniers. Enfin , luy vivant & voyant , on abreuva de son sang Lucat son cher frere , & pour le salut duquel seul il prioit , tirant sur soy toute l'envie de leurs meffaits : & fit-on paistre vingt de ses plus favoris Capitaines , deschirans à belles dents sa chair , & engloutissans les morceaux. Le reste du corps , les parties du dedans , luy expiré , furent mises bouillir , qu'on fit manger à d'autres de sa suite.

*Supplice barbare
exercé contre
George Sechel.*



C H A P I T R E XXVIII.

Toutes choses ont leur saison.

Comparaison de Caton le Censeur, & du jeune Caton. CEux qui appartiennent Caton le censeur, au jeune Caton meurtrier de soy-mesme, appartiennent deux belles natures & de formes voisines. Le premier exploita la sienne à plus de visages, & preceille en exploits militaires, & en utilité de ses vacations publiques. Mais la vertu du jeune, outre ce que c'est blasphemie de luy en apparier nulle en vigueur, fut bien plus nette. Car qui deschargeroit d'envie & d'ambition, celle du censeur : ayant osé choquer l'honneur de Scipion, en bonté & en toutes parties d'excellence, de bien loin plus grand que luy, & que tout autre homme de son siecle ? Ce qu'on dit entre autres choses de luy, qu'en son extrefme vieillesse, il se mit à apprendre la langue grecque d'un ardent appetit, comme pour assouvir une longue soif, ne me semble pas luy estre fort honorable. C'est proprement ce que nous disons, retomber en enfantillage. Toutes choses ont leur saison, les bonnes & tout : Et je puis dire mon patenostre hors de propos : Comme on defera T. Quintius Flaminius, de ce qu'estant General d'armée,

*Langue Grecque
apprise en extref-
me vieillesse.*

*Toutes choses
ont leur saison.*

on l'avoit veu à quartier sur l'heure du conflict ,
s'amusant à prier Dieu , en une bataille qu'il
gagna.

Imponit finem sapiens & rebus honestis.

Le sage impose
borne aux faits
louables mes-
mes. *liv. sat. 6.*

Eudemonidas voyant Xenocrates fort vieil
s'empresser aux leçons de son escole: Quand
sçaura cettuy-cy , dit-il , s'il apprend encore ?
Et Philopœmen , à ceux qui haut louoient le
Roy Ptolomeus , de ce qu'il durcissoit sa per-
sonne tous les jours à l'exercice des armes :
Ce n'est , dit-il , pas chose louable à un Roy
de son aage , de s'y exercer , il les devoit desor-
mais reellement employer. Le jeune doit faire
ses apprests , le vieil en jouir , disent les sages :
Et le plus grand vice qu'ils remarquent en nous ,
c'est que nos desirs rajeunissent sans cesse :
Nous recommençons tousiours à vivre: Nostre
estude & nostre envie devoient quelquefois
sentir la vieillesse : Nous avons le pied à la
fosse , & nos appetits & poursuites ne font que
naistre.

*Desirs humains ,
rajeunissent sans
cesse.*

Tu secunda marmora

Locas sub ipsum finus , & sepulchri

Immemor , struis domos.

Tu marchandes
à tailler des
marbres , sur
le bord de ton
sepulchre , &
bâties des pa-
lais , oublieux
du proche tref-
pas. *Hor. 2.*

Le plus long de mes desseins n'a pas un an
d'estendue: je ne pense dorenavant qu'à finir :
me deffay de toutes nouvelles esperances &

Rien ne s'ac- entreprinſes : prends mon dernier congé de tous
 quiert plus d'i- les lieux que je laiſſe : & me depoffede tous les
 cy en avant, ny jours de ce que j'ay. *Olim jam nec perit quic-*
 ne perit pour moy : il me reſ- *quam mihi , nec acquiritur , plus ſupereſt via-*
 te plus de via- *tici , quàm viæ.*
 tique que de
 voye. *Senec.*

Epist.

Il faut , il faut
 mourir , ma
 courſe eſt ache-
 vée. *Æn. 4.*

*Vieilleſſe , en
 quoy nous ſou-
 lage.*

Vixi , & quem dederat curſum fortuna peregi.

C'eſt enfin tout le ſoulagement que je trouve
 en ma vieilleſſe , qu'elle amortiſt en moy plu-
 ſieurs deſirs & ſoins , de quoy la vie eſt inquie-
 tée. Le ſoin du cours du monde , le ſoin des
 richeſſes , de la grandeur , de la ſcience , de la
 ſanté , de moy. Cettuy-cy apprend à parler ,
 lors qu'il luy faut apprendre à ſe taire pour
 jamais. On peut continuer à tout temps l'eſtude ,
 non pas l'eſcolage : La ſotte choſe , qu'un vieil-
 lard abecedaire !

Divers plaiſirs
 font deſirer par
 diverſes per-
 ſonnes : & tou-
 te choſe ne con-
 vient pas à tous
 les aages. *Gall.*

*Diverſos diverſa juvant , non omnibus annis
 Omnia conveniunt.*

*Eſtudes convena-
 bles à la decre-
 pitude , quelles.*

S'il faut eſtudier , eſtudions une eſtude ſortable
 à noſtre condition : afin que nous puiffions reſ-
 pondre , comme celuy , à qui quand on de-
 manda à quoy faire ces eſtudes en ſa decre-
 pitude ? A m'en partir meilleur , & plus à mon
 aïſe , reſpondit-il. Tel eſtude fut celuy du jeune
 Caton , ſentant ſa fin prochaine , qui ſe ren-
 contra au diſcours de Platon , de l'éternité de
 l'ame : Non , comme il faut croire , qu'il ne

fut de long-temps garny de toute sorte de munitions pour un tel deslogement : d'assurance , de volonté ferme , & d'instruction , il en avoit plus que Platon n'en a en ses escrits : Sa science & son courage estoient pour ce regard , au dessus de la philosophie. Il print cette occupation , non pour le service de sa mort : mais comme celuy qui n'interrompt pas seulement son sommeil , en l'importance d'une telle deliberation , il continua aussi sans choix & sans changement , ses estudes , avec les autres actions accoustumées de sa vie. La nuit qu'il vint d'estre refusé de la preture , il la passa à jouer. Celle en laquelle il devoit mourir , il la passa à lire. La perte ou de la vie ou de l'office , tout luy fut un.



CHAPITRE XXIX.

De la Vertu.

*Ames capables
de toutes choses.*

JE trouve par experience, qu'il y a bien à dire entre les boutées & faillies de l'ame, ou une resoluë & constante habitude : & voy bien qu'il n'est rien que nous ne puissions, voire jusques à surpasser la Deité mesme, dit quelqu'un, d'autant que c'est plus, de se rendre impassible de foy, que d'estre tel de sa condition originelle : & jusques à pouvoir joindre à l'imbecilité de l'homme, une resolution & assurance de Dieu. Mais c'est par secousse. Et

*Actions miracu-
leuses des heros
du temps passé.*

és vies de ces heros du temps passé, il y a quelquefois des traicts miraculeux, & qui semblent de bien loin surpasser nos forces naturelles : mais ce sont traits à la verité : & est dur à croire, que de ces conditions ainsi eslevées, on en puisse teindre & abreuver l'ame, en maniere, qu'elles luy deviennent ordinaires, & comme naturelles. Il nous arrive à nous-mesmes, qui ne sommes qu'avor-

*Ames esleuées
quelque fois, &
poussées au delà
de leur ordinaire.*

tons d'hommes, d'eslancer par fois nostre ame, esveillée par les discours ou exemples d'autrui, bien loin au delà de son ordinaire : mais c'est une espece de passion, qui la

pousse & agite , & qui la ravit aucunement hors de soy : car ce tourbillon franchy , nous voyons que sans y penser elle se desbande & relasche d'elle-mesme ; sinon jusques à la dernière touche , au moins jusques à n'estre plus celle-là : de façon que lors , à toute occasion , pour un oyseau perdu , ou un verre cassé , nous nous laissons esmouvoir à peu près comme l'un du vulgaire. Sauf l'ordre , la moderation , & la constance , j'estime que toutes choses soient faisables par un homme bien manqué & défailant en gros. A cette cause , disent les sages , il faut pour juger bien à point d'un homme , principalement controller ses actions communes , & le surprendre en son à tous les jours. Pyrrho , celui qui bastit de l'ignorance une si plaisante science , essaya , comme tous les autres vrayment philosophes , de faire respondre sa vie à sa doctrine. Et parce qu'il maintenoit la foiblesse du jugement humain , estre si extrême , que de ne pouvoir prendre party ou inclination : & le vouloit suspendre perpetuellement balancé , regardant & accueillant toutes choses , comme indifférentes ; on conte qu'il se maintenoit tousiours de mesme façon & visage : s'il avoit commencé un propos , il ne laissoit pas de l'achever , bien que celui à qui il parloit s'en fust allé ; s'il alloit , il ne rompoit son chemin

pour empeschement qui se presentast , conservé des precipices , du heurt des charrettes , & autres accidens par ses amis. Car de craindre ou éviter quelque chose , c'eust esté choquer ses propositions , qui estoient au sens mesme toute eslection & certitude. Quelquefois il souffrit d'estre incisé & cauterisé , d'une telle constance , qu'on ne luy en voyoit pas seulement filler les yeux. C'est quelque chose de ramener l'ame à ces imaginations , c'est plus d'y joindre les effets , toutefois il n'est pas impossible : mais de les joindre avec telle perseverance & constance , que d'en establir son train ordinaire , certes en ces entreprinſes si esloignées de l'usage commun , il est quasi incroyable qu'on le puisse. Voila pourquoy comme il fut quelquefois rencontré en sa maison , tançant bien asprement avecques sa sœur : & luy estant reproché de faillir en cela à son indifférence : quoy ? dit-il , faut-il qu'encore cette femmelette serve de tesmoignage à mes regles ? Vne autre fois , qu'on le vid se defendre d'un chien : il est , dit-il , tres-difficile de despoüiller entierement l'homme : & se faut mettre en devoir , & efforcer de combattre les choses , premierement par les effets , mais au pis aller par la raison & par les discours. Il y a environ sept ou huit ans , qu'à deux lieües d'icy , un homme de village , qui est

est encore vivant, ayant la teste de long-temps rompuë par la jalousie de sa femme, revenant un jour de la besongne, & elle le bien-veignant de ses criailleries accoustumées; entra en telle furie, que sur le champ à tout la serpe qu'il tenoit encore en ses mains, Membres de la generation coupez par tout net. s'estant moissonné tout net les pieces qui le mettoient en fiebvre, il les luy jetta au nez. Et se dit, qu'un jeune gentil-homme des nostres, amoureux & gaillard, ayant par sa persévérance amolli enfin le cœur d'une belle maistresse, desesperé de ce que sur le point de la charge, il s'estoit trouvé mol luy-mesme & défaillly,

————— non viriliter
Iners senile penis extulerat caput.

Tibul. 4.

il s'en priva soudain revenu au logis, & l'envoya, cruelle & sanglante victime pour la purgation de son offense. Si c'eust esté par discours & religion, comme les prestres de Cibeles, que ne dirions-nous d'une si hautaine entreprise? Depuis peu de jours à Bergerac, à cinq lieues de ma maison, contremont la riviere de Dordogne, une femme ayant esté tourmentée & battue le soir avant, de son mary Femme volontairement precipitée en la riviere, pour avoir esté battuë de son mary. chagrin & fascheux de sa complexion; deliberera d'eschaper à sa rudesse au prix de sa vie, & s'estant à son lever accointée de ses voisines

comme de coustume, leur laissa couler quelque mot de recommandation de ses affaires, prit une sienne sœur par la main, la mena avec elle sur le pont, & apres avoir pris congé d'elle, comme par maniere de jeu, sans montrer autre changement ou alteration, se precipita du haut en bas, en la riviere, où elle se perdit. Ce qu'il y a de plus en cecy, c'est que ce conseil meurt une nuit entiere dans sa teste. C'est bien autre chose des femmes In-

Femmes Indiennes se tuoient apres la mort de leurs maris.

Quand la torche fatale est jettée au bucher funebre, on void à Perour une pieuse bande d'espoufesechevelées, estriver à qui pourra mourir par preference, & suivre vive son mary defunct: leur estant une honte, que cette mort leur soit interdite. La victorieuse se bruste couragement offrant son sein aux flammes, & posant son visage rosty sur celuy de son espoux. Prop. 3.

diennes: car estant la coustume aux maris d'avoir plusieurs femmes, & à la plus chere d'elles, de se tuer apres son mary; chacune par le dessein de toute sa vie, vise à gagner ce point & cet avantage sur ses compagnes: & les bons offices qu'elles rendent à leur mary, ne regardent autre recompense que d'estre preferées à la compagnie de sa mort.

--- ubi mortifero jacta est fax ultima lecto;
Vxorum fusis stat pia turba comis:
Et certamen habent lethi, quæ viva sequatur
Conjugium, pudor est non licuisse mori:
Ardent victrices, & flammæ pectora præbent,
Imponuntque suis ora perusta viris.

Femmes Orientales enterrées vives, apres leurs maris, & en quelle maniere.

Vn homme écrit encore en nos jours, avoir veu en ces nations orientales, cette coustume en credit; que non seulement les femmes s'enterrent apres leurs maris, mais aussi les es-

claves, desquelles ils ont eu jouissance. Ce qui se fait en cette maniere : le mary estant trespasfé, la vefve, peut, si elle veut (mais peu le veulent) demander deux ou trois mois d'espace à disposer de ses affaires. Le jour venu, elle monte à cheval, parée comme à nopces : & d'une contenance gaye, va, dit-elle, dormir avec ton espoux, tenant en sa main gauche un miroir, une fleche en l'autre. S'estant ainsi promenée en pompe, accompagnée de ses amis & parens, & de grand peuple en feste, elle est tantost rendue au lieu public, destiné à tels spectacles. C'est une grande place, au milieu de laquelle il y a une fosse pleine de bois, & joignant la fosse, un lieu relevé de quatre ou cinq marches ; sur lequel elle est conduite, & servie d'un magnifique repas. Apres lequel, elle se met à baller & à chanter : & ordonne quand bon luy semble, qu'on allume le feu. Cela fait, elle descend, & prenant par la main le plus proche des parens de son mary, ils vont ensemble à la riviere voisine, où elle se despoüille toute nue, distribue ses joyaux & vestemens à ses amis, & se va plongeant en l'eau, comme pour y laver ses pechez : sortant de là, elle s'enveloppe d'un linge jaune, de quatorze brasses de long, & donnant de rechef la main à ce parent de son mary, s'en revont sur la motte,

où elle parle au peuple , & recommande ses enfans , si elle en a. Entre la fosse & la motte , on tire volontiers un rideau , pour leur offer la veuë de cette fournaise ardente ; c'est qu'aucunes defendent pour tesmoigner plus de courage. Finy qu'elle a de dire , une femme luy presente un vase plein d'huile à s'oindre la teste & tout le corps , lequel elle jette dedans le feu , quand elle en a fait : & en l'instant s'y lance elle-mesme. Sur l'heure , le peuple renverse sur elle quantité de busches , pour l'empescher de languir , & se change toute leur joye en deuil & tristesse. Si ce sont personnes de moindre estoffe , le corps du mort est porté au lieu où on le veut enterrer , & là mis en son seant , la vefve à genoux devant luy , l'embrassant estroitement : & se tient en ce point , pendant qu'on bastit autour d'eux , un mur , qui venant à se hausser jusques à l'endroit des espaules de la femme , quelqu'un des siens par le derriere prenant sa teste , luy tord le col : & rendu qu'elle a l'esprit , le mur est soudain monté & clos , où ils demeurent ensevelis. En ce mesme pays , il y avoit quelque chose de pareil en leurs Gymnosophistes : car non par la contrainte d'autrui , non par l'impetuosité d'une humeur soudaine : mais par expresse profession de leur regle , leur façon estoit , à mesure qu'ils avoient

*Gymnosophistes
bruslez volontai-
rement , estimez
saints & bien-
heureux.*

atteint certain âge , ou qu'ils se voyoient menacez par quelque maladie , de se faire dresser un bucher , & au dessus , un liét bien paré , & après avoir festoyé joyeusement leurs amis & cognoissans , s'aller planter dans ce liét , en telle resolution , que le feu y estant mis , on ne les vist mouvoir , ny pieds ny mains : & ainsi mourut l'un deux , Calanus , en presence de toute l'armée d'Alexandre le grand : & n'estoit estimé entre eux , ny saint ny bien-heureux , qui ne s'estoit ainsi tué : envoyant son ame purgée & purifiée par le feu , apres avoir consommé tout ce qu'il y avoit de mortel & terrestre. Cette constante premeditation de toute la vie , c'est ce qui fait le miracle. Parmi nos autres disputes , celle du *Fatum* , s'y est meslée : & pour attacher les choses à venir , & nostre volonté mesme , à certaine & inévitable necessité , on est encore sur cet argument du temps passé : puisque Dieu prevoit toutes choses devoir ainsi advenir , comme il fait , sans doute , il faut donc qu'elles adviennent ainsi. A quoy nos maistres respondent , que le voir que quelque chose advienne , comme nous faisons , & Dieu de mesme (car tout luy estant present , il void plustost qu'il ne prevoit) ce n'est pas la forcer d'advenir : voire nous voyons , à cause que les choses adviennent , & les choses n'adviennent pas , à

Necessité des choses à venir , établie par les anciens.

678 ESSAIS DE MONTAIGNE.

Causes des evenemens en la prescience de Dieu, causes fortuites & volontaires.

cause que nous voyons. L'advenement fait la science, non la science l'advenement. Ce que nous voyons advenir, advient : mais il pouvoit autrement advenir : & Dieu, au registre des causes des advenemens qu'il a en sa prescience, y a aussi celles qu'on appelle fortuites, & les volontaires, qui dépendent de la liberté qu'il a donné à nostre arbitrage, & sçait que nous faudrons, parce que nous aurons voulu faillir. Or j'ay veu assez de gens encourager leurs troupes de cette nécessité fatale : car si nostre heure est attachée à certain point, ny les harquebusades ennemies, ny nostre hardiesse, ny nostre fuite & couardise, ne la peuvent avancer ou reculer. Cela est beau à dire, mais cherchez qui l'effectuera : & s'il est ainsi, qu'une forte & vive creance, tire apres soy les actions de mesme ; certes cette foy, dequoy nous nous remplissons tant la bouche, est merueilleusement legere en nos siecles : sinon que le mespris qu'elle a des œuvres, luy face desdaigner leur compagnie. Tant y a, qu'à ce mesme propos, le sire de Joinville, tefmoin croyable autant que tout autre, nous raconte, des Bedoins, nation meslée aux Sarrasins, ausquels le roi saint Louis eut affaire en la terre-sainte ; qu'ils croyoient si fermement en leur religion les jours d'un chacun estre de toute eternité prefix

Jours d'un chacun, prefix & comptez de toute eternité entre les Bedoins.

& comptez , d'une preordonnance inevitable , qu'ils alloient à la guerre nuds ; sauf un glaive à la Turquesque , & le corps seulement couvert d'un linge blanc : & pour leur plus extrême maudisson , quand ils se courrouffoient aux leurs , ils avoient tousiours en la bouche : maudit sois-tu , comme celuy qui s'arme de peur de la mort. Voila bien autre preuve de creance , & de foy , que la nostre. Et de ce rang est aussi celle que donnerent ces deux religieux de Florence , du temps de nos peres. Estans en quelque controverse de science , ils s'accorderent , d'entrer tous deux dans le feu , en presence de tout le peuple , & en la place publique , pour la verification chacun de son party : & en estoient desia les apprests tous faits , & la chose justement sur le point de l'exécution , quand elle fut interrompuë par un accident impreveu. Vn jeune seigneur Turc , ayant fait un signalé fait d'armes de sa personne , à la veuë des deux armées , d'Amurath & de l'Huniade , prestes à se choquer : enquis par Amurath , qui l'avoit en si grande jeunesse & inexpérience (car c'estoit la premiere guerre qu'il eust veuë) remply d'une si genereuse vigueur de courage : respondit , qu'il avoit eu pour souverain precepteur de vaillance , un lievre. Quelque jour estant à la chasse , dit-il , je descouvry un lievre en

Religieux de Florence divers en foy , comme firent preuve de leur creance.

Lievre , precepteur de la vaillance d'un jeune Turc.

forme , & encore que j'eusse deux excellens levriers à mon costé , si me semble-il , pour ne faillir point , qu'il valoit mieux y employer encore mon arc , car il me faisoit fort beau jeu. Je commençay à descocher mes flesches , & jusques à quarante , qu'il y en avoit en ma trouffe : non sans l'assener seulement , mais sans l'esveiller. Apres tout , je descouplay mes levriers apres , qui n'y pûrent non plus. J'appriens par là , qu'il avoit esté couvert par sa destinée : & que , ny les traits , ny les glaives , ne portent que par le congé de nostre fatalité , laquelle il n'est en nous de reculer ny d'avancer. Ce conte doit servir à nous faire voir en passant , combien nostre raison est flexible à toute sorte d'images. Vn personnage grand d'ans , de nom , de dignité & de doctrine , se vantoit à moy , d'avoir esté porté à certaine mutation tres-importante de sa foy , par une incitation estrangere , aussi bizarre : & au reste si mal concluante , que je la trouvoy plus forte au revers : luy l'appelloit miracle : & moy aussi , à divers sens. Leurs historiens disent , que la persuasion , estant populairement semée entre les Turcs de la fatale & imployable prescription de leurs jours , aide apparemment à les asséurer aux dangers. Et je cognois un grand prince , qui en fait heureusement son profit : soit qu'il l'a croye , soit qu'il

Desinée & fatalité creüe entre les Turcs , les asséure aux dangers.

la prenne pour excuse , à se hazarder extraordinairement ; pourveu que fortune ne se lasse trop tost , de luy faire espaule. Il n'est point advenu de nostre memoire , un plus admirable effet de resolution , que de ces deux qui conspirerent la mort du prince d'Orange. C'est merveille comment on pût eschauffer le second , qui l'executa , à une entreprinse , en laquelle il estoit si mal-advenu à son compagnon , y ayant apporté tout ce qu'il pouvoit. Et sur cette trace , & de mesmes armes , aller entreprendre un seigneur , armé d'une si fraiche instruction de deffiance , puissant de suite d'amis , & de force corporelle , en sa salle , parmy ses gardes , en une ville toute à sa devotion. Certes il y employa une main bien déterminée , & un courage esmeu d'une vigoureuse passion. Vn poignard est plus seur , pour assener , mais d'autant qu'il a besoin de plus de mouvement & de vigueur de bras , que n'a un pistolet , son coup est plus sujet à estre gauchy , ou troublé. Que celui-là ne courust à une mort certaine , je n'y fay pas grand doute : car les esperances , dequoy on eust-
 sçu l'amuser , ne pouvoient loger en entendement rassis : & la conduite de son exploit , montre qu'il n'en avoit pas faite , non plus que de courage. Les motifs d'une si puissante persuasion , peuvent estre divers , car nostre

*Mort conspirée
 du prince d'Or-
 range.*

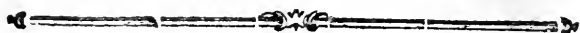
fantaisie fait de soy & de nous , ce qu'il luy plaist. L'exécution qui fut faite près d'Orleans , n'eut rien de pareil : il y eut plus de hazard que de vigueur : le coup n'estoit pas à la mort , si la fortune ne l'eust rendu tel : & l'entreprinse de tirer estant à cheval , & de loin , & à un qui se mouvoit au branle de son cheval , fut l'entreprinse d'un homme , qui aymoit mieux faillir son effet , que faillir à se sauver. Ce qui suivit apres le monstra. Car il se transfit & s'enyvra de la pensée d'une si haute execution ; si qu'il perdit entierement son sens , & à conduire sa fuite , & à conduire sa langue , en ses responses. Que luy falloit-il , que recourir à ses amis au travers d'une riviere ? C'est un moyen où je me suis jetté à moindres dangers , & que j'estime de peu de hazard , quelque largeur qu'ait le passage , pourveu que vostre cheval trouve l'entrée facile , & que vous prevoyez au delà , un bord aisé selon le cours de l'eau. L'autre , quand on luy prononça son horrible sentence : j'y estois préparé , dit-il , je vous estonneray de ma patience.

Les assassins , nation dependant de la Phœnicie , sont estimez entre les Mahumetans , d'une souveraine devotion & pureté de mœurs. Il tiennent , que le plus court chemin à gagner Paradis , c'est de tuer quelqu'un de religion contraire. Pourquoy on l'a veu souvent entre-

Assassins , comme s'employent à gagner paradis.

prendre , à un ou deux , en pourpoint , contre des ennemis puissans , aux prix d'une mort certaine , & sans aucun soin de leur propre danger. Ainsi fût assassiné (ce mot est emprunté de leur nom) nostre comte Raymond de Tripoli , au milieu de sa ville , pendant nos entreprinſes de la guerre ſainte. Et pareillement Conrad , marquis de Mont-Ferrat , les meurtriers conduits au ſupplice , tous enflez & fiers d'un ſi beau chef-d'œuvre.





C H A P I T R E X X X .

D'un Enfant monstrueux.

Enfant monstrueux. CE conte s'en ira tout simple : car je laisse aux Medecins d'en discourir. Je vis avant hier un enfant que deux hommes & une nourrice , qui se disoient estre le pere , l'oncle & la tante , conduisoient , pour tirer quelques fous de le monstrier , à cause de son estrangeté. Il estoit en tout le reste d'une forme commune , & se soustenoit sur ses pieds , marchoit & gasouilloit environ comme les autres de mesme aage : il n'avoit encore voulu prendre autre nourriture que du tetin de sa nourrisse : & ce qu'on essaya en ma presence de luy mettre en la bouche , il le maschoit un peu , & le rendoit sans avaler ; ses cris sembloient bien avoir quelque chose de particulier : il estoit aagé de quatorze mois justement. Au dessous de ses tetins , il estoit pris & collé à un autre enfant , sans teste , & qui avoit le conduit du dos estoupé , le reste entier : car il avoit bien un bras plus court , mais il luy avoit esté rompu par accident , à leur naissance : ils estoient joints face à face , & comme si un plus petit enfant en vouloit accoler un plus grandelet. La jointure & l'es-

pace par où ils se tenoient , n'estoit que de quatre doigts , ou environ , en maniere , que si vous retroussiez cet enfant imparfait , vous voyiez au dessous le nombril de l'autre : ainsi la cousture se faisoit entre les tetins & son nombril. Le nombril de l'imparfait ne se pouvoit voir , mais ouïy bien tout le reste de son ventre. Voilà comme ce qui n'estoit pas attaché , comme bras , fessier , cuisses & jambes , de cet imparfait , demeuroient pendans & branlans sur l'autre , & luy pouvoit aller sa longueur jusques à my - jambe. La nourrice nous adjoûtoit , qu'il urinoit par tous les deux endroits : aussi estoient les membres de cet autre , nourris & vivans , & en mesme point que les siens , sauf qu'ils estoient plus petits & menus. Ce double corps , & ces membres divers , se rapportans à une seule teste , pourroient bien fournir de favorable prognostique au Roy , de maintenir sous l'union de ses loix , ces parts & pieces diverses de nostre estat : Mais de peur que l'evenement ne le desmente , il vaud mieux le laisser passer devant : car il n'est que de deviner en choses faites : *Vt quum facta sunt , tum ad conjecturam aliqua interpretatione revocentur* : comme on dit d'Epimenides qu'il devenoit à reculons. Je viens de voir un pastre en Medoc , de trente ans ou environ , qui n'a aucune monstre de parties genitales : il a trois

Afin qu'après qu'elles sont faites , on les rappelle aux conjectures , par quelque interpretation. Cic. de Div. 2.

Homme sans parties genitales.

trous par où il rend son eau incessamment, il est barbu, a desir & recherche l'attouchement des femmes. Ce que nous appellons monstres, ne le sont pas à Dieu, qui void en l'immensité de son ouvrage, l'infinité des formes qu'il y a comprises. Et est à croire, que cette figure qui nous estonne, se rapporte & tient à quelque autre figure de mesme genre, incognu à l'homme.

Monstres aux hommes, ne le sont pas à Dieu.

Il n'admire pas ce qu'il void souvent, encore qu'il ne sçache pourquoy ny comment il se fait, ce qu'il n'a point veu auparavant, s'il arrive, il l'estime monstrueux. *Ibid.*

De sa toute-sagesse, il ne part rien que bon, & commun, & réglé : mais nous n'en voyons pas l'assortiment & la relation. *Quod crebrò videt, non miratur, etiam si, cur fiat nescit. Quod antè non vidit, id, si evenerit, ostentum esse censet.* Nous appellons contre nature, ce qui advient contre la coustume. Rien n'est que selon elle, quel qu'il soit. Que cette raison universelle & naturelle, chasse de nous l'erreur & l'estonnement, que la nouveleté nous apporte.





C H A P I T R E X X X I .

De la Colere.

PLutarque est admirable par-tout : mais principalement où il juge des actions humaines. On peut voir les belles choses qu'il dit en la Comparaison de Lycurgus, & de Numa, sur le propos de la grande simplessé que ce nous est d'abandonner les enfans au gouvernement & à-la charge de leurs peres. La plupart de nos polices, comme escrit Aristote, laissent à chacun, à la maniere des Cyclopes, la conduite de leurs femmes & de leurs enfans, selon leur folle & indiscrete fantaisie. Et quasi les seules Lacedemonienne & Cretense, ont commis aux loix la discipline de l'enfance. Qui ne void qu'en un estat tout depend de cette education & nourriture ? & cependant sans aucune discretion, on la laisse à la mercy des parens, tant fols & meschans qu'ils soient. Entre autres choses, combien de fois m'a-il prins envie, passant par nos ruës, de dresser une farce, pour venger des garçonnets, que je voyoy escorcher, assommer & meurtrir à quelque pere ou mere furieux, & forcenez de colere.

*Enfans indifferen-
tement abandon-
nez au gouverne-
ment & à la
charge de leurs
parens.*

Ils s'agitent
d'un air précipitéux ; à l'exemple de ces grâds
carriers de roch
arrachez des
monts, auxquels
l'appuy des
mesmes monts
est soustrait,
& le pendant
coupé desrobe
son flanc. *Juv.
sat. 6.*

Maladies du visage, les plus dangereuses.

Tu merites du
gré, de nourrir
le citoyen que tu
presentes à ta
patrie & au peuple,
en telle
sorte, qu'il soit
utile à leur service,
comme au labour des
champs, & propre
à demesler
les affaires de
la guerre & de
la paix. *Id. sat.
14.*

Colere, esbranle la sincerité des jugemens.

Chastimens, medecine aux enfans.

Vous leur voyez sortir le feu & la rage des yeux,

—— *tabie jecur incendente feruntur
Præcipites, ut saxa jugis abrupta, quibus mons
Subtrahitur, clivoque latus pendente recedit.*

(& selon Hippocrates, les plus dangereuses
maladies sont celles qui desfigurent le visage)
avec une voix tranchante & esclatante, souvent
contre qui ne fait que sortir de nourrisse.
Et puis les voilà estropiez, estourdis de coups :
& nostre justice qui n'en fait compte, comme
si ces esboitemens & ces eslochemens n'estoient
pas des membres de nostre chose publique.

*Gratum est quod patriæ civem populoque dedisti,
Si facis ut patriæ sit idoneus, utilis agris,
Vtilis & bellorum & pacis rebus agendis.*

Il n'est passion qui esbranle tant la sincerité des
jugemens, que la colere. Aucun ne feroit
doute de punir de mort, le juge, qui par
colere auroit condamné son criminel : pourquoy
est-il plus permis aux peres & aux pedans
de fôtieter les enfans, & les chastier estans en
colere ? Ce n'est plus correction, c'est vengeance.
Le chastiment tient lieu de medecine
aux enfans ; & souffrirons-nous un medecin,
qui fust animé & courroucé contre son patient ?
Nous-mesmes, pour bien faire, ne devrions
jamais mettre la main sur nos serviteurs, tandis
que

que la colere nous dure. Pendant que le poulx nous bat, & que nous sentons de l'esmotion, remettons la partie : les choses nous sembleront ^{Chastement, quand & comment se doit faire.} à la verité autres, quand nous serons r'accoifez & refroidis. C'est la passion qui commande lors; c'est la passion qui parle, ce n'est pas nous. Au travers d'elle, les fautes nous apparoissent plus grandes, comme les corps au travers d'un brouillard. Celuy qui a faim, use de viande; mais celuy qui veut user de chastement, n'en doit avoir faim ny soif. Et puis, les chastemens qui se font avec poids & discretion, se reçoivent bien mieux, & avec plus de fruit, de celuy qui les souffre. Autrement, il ne pense pas avoir esté justement condamné, par un homme agité d'ire & de furie : & allègue pour sa justification, les mouvemens extraordinaires de son maistre, l'inflammation de son visage, les sermens inusitez, & cette fièvre inquietude & precipitation temeraire.

*Ora tument ira, nigrescunt sanguine venæ,
Lumina Gorgoneo favius igne micant.*

Suetone recite, que Caius Rabirius ayant esté condamné par Cesar, ce qui luy servit le plus envers le peuple (auquel il appella) pour luy faire gagner sa cause, ce fut l'animosité & l'aspreté que Cesar avoit apportées en ce jugement. Le dire est autre chose que le faire;

Leur face s'enfle d'ire, leurs veines se noircissent d'un sang bouillonnant, & les yeux leur étincellent d'un plus aspre feu que celuy de Gorgone. Or. de art. l. 3.

il faut confiderer le presche à part , & le prescheur à part : ceux-là se sont donnez beau jeu

Verité de l'Eglise mal à propos combattue par les vices de ses ministres.

en nostre temps , qui ont essayé de choquer la verité de nostre Eglise , par les vices de ses ministres : elle titre ses tesmoignages d'ailleurs.

C'est une sotte façon d'argumenter , & qui rejetteroit toutes choses en confusion. Vn homme de bonnes mœurs , peut avoir des opinions fausses , & un meschant peut prescher verité , voire celuy qui ne la croit pas. C'est sans doute

Le faire doit accompagner le dire.

une belle harmonie , quand le faire & le dire vont ensemble : & je ne veux pas nier , que le dire , lors que les actions suivent , ne soit de plus d'autorité & efficace : comme disoit Eudamidas , oyant un philosophe discourir de la guerre : Ces propos sont beaux : mais celuy qui les tient , n'en est pas croyable ; car il n'a pas les oreilles accoustumées au son de la trompette. Et Cleomenes oyant un rhétoricien haranguer de la vaillance , s'en print fort à rire , & l'autre s'en scandalisant , il luy dit : j'en ferois de mesme , si c'estoit une arondelle qui en parlaît ; mais si c'estoit une aigle , je l'oirois volontiers. J'apperçois , ce me semble , és escrits des anciens , que celuy qui dit ce qu'il pense , l'assene bien plus vivement , que celuy qui se contrefait. Oyez Cicero parler de l'amour de la liberté : oyez-en parler Brutus ; les escrits mesmes vous sonnent que cetuy-cy

estoit homme pour l'acheter au prix de la vie. Que Cicero , pere d'eloquence , traite du mespris de la mort , que Seneque en traite aussi , cetuy-là traïsne languissant , & vous sentez qu'il vous veut resoudre de chose dequoy il n'est pas resolu. Il ne vous donne point de cœur , car luy-mesme n'en a point : l'autre vous anime & enflamme. Je ne voy jamais autheur , mesmement de ceux qui traitent de la vertu & des actions , que je ne recherche curieusement quel il a esté. Car les Ephores à Sparte , voyans un homme dissolu proposer au peuple un advis utile , luy commanderent de se taire , & prièrent un homme de bien de s'en attribuer l'invention , & le proposer. Les escrits de Plutarque , à les bien savourer , nous le descouvrent assez , & je pense le cognoistre jusque dans l'ame : si voudrois-je que nous eussions quelques memoires de sa vie : & me suis jetté en ce discours à quartier , à propos du bon gré que je sens à Aulus Gellius de nous avoir laissé par escrit ce conte de ses mœurs , qui revient à mon sujet de la colere. Vn sien esclave mauvais homme & vicieux , mais qui avoit les oreilles aucunement abreuvées des leçons de philosophie , ayant esté , pour quelque sienne faute , despouillé par le commandement de Plutarque ; pendant qu'on le fouiettoit , grondoit au commencement , que

*Colere reprochée
à Plutarque par
un sien esclave.*

c'estoit sans raison, & qu'il n'avoit rien fait : mais enfin , se mettant à crier & injurier à bon escient son maistre , luy reprochoit qu'il n'estoit pas philosophe , comme il s'en vantoit : qu'il luy avoit souvent oüï dire , qu'il estoit laid de se courroucer , voire qu'il en avoit fait un livre : & ce que lors tout plongé en la colere , il le faisoit si cruellement battre , desmentoit entierement ses escrits. A cela Plutarque , tout froidement & tout rassis : comment , dit-il , rustre , à quoy juges-tu que je sois à cette heure courroucé ? mon visage , ma voix , ma couleur , ma parole , te donne-elle quelque témoignage , que je sois esmeu ? Je ne pense avoir ny les yeux effarouchez , ny le visage troublé , ny un cry effroyable : rougis-je ? escume-je , m'eschappe-il de dire chose dequoy j'aye à me repentir ? tressaux-je ? fremis-je de courroux ? car pour te dire , ce sont-là les vrais signes de la colere. Et puis se destournant vers celui qui fouëttoit : continuez , luy dit-il , tousiours vostre tasche , pendant que cetuy-cy & moy disputons : voila son conte. Archytas Tarentinus revenant d'une guerre , où il avoit esté capitaine general , trouva tout plein de mauvais mesnage en sa maison , & ses terres en friche , par le mauvais gouvernement de son receveur : & l'ayant fait appeller : va , luy dit-il , si je n'estois en colere , je t'estrillerois

*Les chastimens
ne doivent estre
faits en colere.*

bien. Platon de mesme s'estant eschauffé contre l'un de ses esclaves, donna à Speusippus charge de le chastier, s'excusant d'y mettre la main luy-mesme, sur ce qu'il estoit courroucé. Charillus, Lacedemonien, à un Elote qui se portoit trop insolemment & audacieusement envers luy : par les Dieux, dit-il, si je n'estois courroucé, je te ferois tout à cette heure mourir. C'est une passion qui se plaist en soy, & qui se flatte. Combien de fois nous estans esbranlé sous une fausse cause, si on vient à nous presenter quelque bonne defense ou excuse, nous despitons-nous contre la verité mesme & l'innocence? J'ay retenu à ce propos un merveilleux exemple de l'antiquité. Piso, personnage par tout ailleurs de notable vertu, s'estant esmeu contre un sien soldat, dequoy revenant seul du fourrage, il ne luy sçavoit rendre compte où il avoit laissé un sien compagnon, tint pour averé qu'il l'avoit tué, & le condamna soudain à la mort. Ainsi qu'il estoit au gibet, voicy arriver ce compagnon esgaré : toute l'armée en fit grande feste, & apres force caresses & acollades des deux compagnons, le bourreau meine l'un & l'autre en la presence de Piso, s'attendant bien toute l'assistance que ce luy feroit à luy-mesme un grand plaisir : mais ce fut au rebours ; car, par honte & despit, son ardeur qui estoit encore en sou

*La colere se
plaist en soy, &
se flatte.*

effort, se redoubla, & d'une subtilité que sa passion luy fournit soudain, il en fit trois coupables, parce qu'il en avoit trouvé un innocent, & les fit depescher tous trois : le premier soldat, parce qu'il y avoit arrest contre luy : le second qui s'estoit esgaré, parce qu'il estoit cause de la mort de son compagnon : & le bourreau, pour n'avoir obey au commandement qu'on luy avoit fait. Ceux qui ont à negocier avec des femmes testuës, peuvent avoir essayé à quelle rage on les jette, quand on oppose à leur agitation, le silence & la froideur, & qu'on desdaigne de nourrir leur courroux. L'orateur Celius estoit merveilleusement colere de sa nature. A un, qui soupoit en sa compagnie, homme de molle & douce conversation, & qui pour ne l'esmouvoir, prenoit party d'approuver tout ce qu'il disoit, & d'y consentir : luy ne pouvant souffrir son chagrin se passer ainsi sans aliment : nie-moy quelque chose, de par les dieux, dit-il, afin que nous soyons deux. Elles de mesme ne se courroucent, qu'afin qu'on se contre-courrouce, à l'imitation des loix de l'amour. Phocion, à un homme qui lui trou- bloit son propos, en l'injuriant asprement, n'y fit autre chose que se taire, & luy donner tout loisir d'espuiser sa colere : cela fait, sans aucune mention de ce trouble, il recommença son propos en l'endroit où il l'avoit laissé.

*Colere bridée
par le silence &
la froideur.*

Il n'est repliche si piquante comme est un tel mespris. Du plus colere homme de France , *Colere redoublée par le mespris du reciproque.*
imperfection plus excusable à un homme militaire , car en cet exercice il y a certes des parties qui ne s'en peuvent passer , je dy souvent , que c'est le plus patient homme que je cognoisse à brider sa colere : elle l'agite de telle violence & fureur ,

———— magno veluti cum flamma sonore
Virgea suggeritur costis undantis aheni ,
Exultantque æstu latices , furit intus aquali
Fumidus atque altè spumis exuberat amnis ,
Nec jam se capit unda , volat vapor ater ad auras.

qu'il faut qu'il se contraigne cruellement , pour la moderer : & pour moy , je ne sçache passion , pour laquelle couvrir & soustenir , je puisse faire un tel effort. Je ne voudrois pas mettre la sagesse à si haut prix : je ne regarde point tant ce qu'il fait , que combien il luy couste à ne faire pis. Vn autre se vançoit à moy , du reglement & douceur de ses mœurs , qui sont à la verité singulieres : je lui disois , que c'estoit bien quelque chose , notamment à ceux , comme luy , d'eminente qualité , sur lesquels chacun a les yeux de se presenter au monde tousiours bien temperez : mais que le principal estoit de pourvoir au dedans , & à soy-mesme : & que ce n'estoit pas à mon gré , bien mesnager

Il arrive tout ainsi, lors qu'avec un grand craquement on range aux flancs d'une chaudiere d'airain , quelque menu bois avec les flammes : cette liqueur boudissante s'esgaye dans les bouillons , les flots fumeux de l'eau forcent là dedans , surmontez de hautes escumes , & desia l'onde ne se peut plus contenir dans les bords surpassez : elle eschappe , & la noire vapeur s'envole parmy les airs.

Æneid. 7.

*La colere s'incor-
pore en la ca-
chant.*

ses affaires , que de se ronger interieurement ;
ce que je craignois qu'il fîst , pour maintenir ce
masque , & cette reglée apparence par le
dehors. On incorpore la colere en la cachant ,
comme Diogenes dit à Demosthenes ; lequel
de peur d'estre apperceu en une taverne , se
reculoit au dedans : tant plus tu te recules
arriere , tant plus tu y entres. Je conseille
qu'on donne plustost une buffe à la joüe de son
valet , un peu hors de saison , que de gehenner
sa fantaisie , pour représenter cette sage con-
tenance : & aimerois mieux produire mes
passions , que de les couvrir à mes despens :

*Tous vices ad-
voüez & des-
couverts sont
plus legers ; &
lors tres-per-
nicieux , qu'ils
calent ou fort
joug sous une
reformation si-
mulée. Sen.*

Epist. 57.

*Courroux , com-
me se doit mes-
nager les familles.*

elles s'alanguissent en s'esvantant & en s'ex-
primant : il vaut mieux que leur poincte agisse
au dehors , que de la plier contre nous. *Omnia
vitia in aperto leviora sunt : & tunc pernicio-
sissima , quum simulata sanitate subsidunt.*

J'avertis ceux qui ont loy de se pouvoir cour-
roucer en ma famille , premierement qu'ils
mesnagent leur colere , & ne l'espendent
pas à tout prix , car cela en empesche l'effect
& le poids. La criaillerie temeraire & ordi-
naire passe en usage , & fait que chacun la
mesprise : celle que vous employez contre un
serviteur pour son larcin , ne se sent point ,
d'autant que c'est celle mesme qu'il vous a
veu employer cent fois contre luy , pour
avoir mal raincé un verre , ou mal assis une

escabelle. Secondement, qu'ils ne se courroucent point en l'air, & regardent que leur reprehension arrive à celui de qui ils se plaignent : car ordinairement ils crient avant qu'il soit en leur présence, & durent à crier un siecle apres qu'il est party,

—— & *secum petulans amentia certat* :

Ils s'en prennent à leur ombre, & poussent cette tempeste, en lieu où personne n'en est ny chastié ny interessé, sauf du tintamarre de leur voix, tel qui n'en peut mais. J'accuse pareillement aux querelles, ceux qui bravent & se mutinent sans partie : il faut garder ces rodomontades, où elles portent.

*Mugitus veluti cùm prima in prœlia taurus
Terrificos ciet, atque irasci in cornua tentat,
Arboris obnixus trunco, ventosque laceffit
Ictibus, & sparsa ad pugnam proludit arena.*

Quand je me courrouce, c'est le plus vivement, mais aussi le plus brièvement & secrettement que je puis : je me perds bien en viffesse & en violence, mais non pas en trouble, de sorte que j'aïlle jettant à l'abandon, & sans choix, toute sorte de paroles injurieuses, & que je ne regarde d'asseoir pertinemment mes poinctes, où j'estime qu'elles bleffent le plus ; car je n'y employe commune-

Et le fou tour-
boulent se bat
avec soy-mes-
me. *Claud.*

Comme alors
qu'un taureau
sont approcher
le combat, il es-
meut & jette
des buglemens
effroyables, as-
sillant son ire
contre ses cor-
nes, dont il
heurte le tronc
d'un arbre : il
attaque encore
les vens à coups
de pied, se
jollant de l'a-
reire qu'il es-
pard en cet es-
trif. *Æn. 12.*

*Courroux de
Montaigne des
grandes & petites
affaires, quel.*

ment que la langue. Mes valets en ont meilleur marché aux grandes occasions qu'aux petites : les petites me surprennent , & le malheur veut , que depuis que vous estes dans le precipice , il n'importe , qui vous ait donné le branle : vous allez tousiours jusques au fond. La cheute se presse , s'esmeut , & se haste d'elle-mesme. Aux grandes occasions cela me paye , qu'elles sont si justes , que chacun s'attend d'en voir naistre une raisonnable colere : je me glorifie à tromper leur attente , je me bande & prepare contre celles-cy , elles me mettent en cervelle , & menacent de m'emporter bien loin si je les suivois. Aisement je me garde d'y entrer , & suis assez fort , si je l'attends , pour repousser l'impulsion de cette passion , quelque violente cause qu'elle aye : mais si elle me preoccupe , & saisit une fois , elle m'emporte , quelque vaine cause qui la meuve. Je marchande ainsi avec ceux qui peuvent contester avec moy : quand vous me sentirez esmeu le premier , laissez moy aller à tort ou à droit , j'en feray de mesme à mon tour. La tempeste ne s'engendre que de la concurrence des coleres qui se produisent volontiers l'une de l'autre , & ne naissent pas en un point. Donnons à chacune sa course , nous voila tousiours en paix. Vtile ordonnance , mais de difficile execution. Par fois

m'advient-il aussi, de représenter le courroucé, pour le règlement de ma maison, sans aucune vraie émotion. A mesure que l'âge me rend les humeurs plus aigres, j'étudie à m'y opposer : & feray si je puis que je feray dorénavant d'autant moins chagrin & difficile, que j'auray plus d'excuse & d'inclination à l'estre : quoy que par cy-devant je l'aye esté, entre ceux qui le sont le moins. Encore un mot pour clorre ce pays. Aristote dit ; que la

*Colere, arme
nouvelle de la
vertu & de la
vaillance.*

colere sert par fois d'armes à la vertu & à la vaillance. Cela est vray-semblable : toutefois ceux qui y contredisent, répondent plaisamment, que c'est une arme de nouvel usage : car nous remuons les autres armes, cette-cy nous remuë : nostre main ne la guide pas, c'est elle qui guide nostre main, elle nous tient, nous ne la tenons pas.





CHAPITRE XXXII.

Defense de Senèque & de Plutarque.

LA familiarité que j'ay avec ces personnages icy , & l'assistance qu'ils font à ma vieillesse , & à mon livre massonné de leurs despoüilles , m'oblige à espouser leur honneur. Quant à Senèque , parmi une milliaffe de petits livrets , que ceux de la religion pretendue reformée font courir pour la defense de leur cause , qui parrent par fois de bonne main , & qu'il est grand dommage n'estre occupée à meilleur sujet ; j'en ay veu autrefois un , qui pour alonger & remplir la similitude qu'il veut trouver , du gouvernement de nostre pauvre feu roy Charles neufiesme , avec celui de Neron , apparie feu monsieur le cardinal de Lorraine avec Senèque : leurs fortunes , d'avoir esté tous les deux les premiers au gouvernement de leurs princes , & quant & quant leurs mœurs , leurs conditions & leurs déportemens. En quoy à mon opinion , il fait bien de l'honneur audit seigneur cardinal : car encore que je sois de ceux qui estiment autant son esprit , son éloquence , son zele envers sa religion , le service de son roi , & sa bonne fortune , d'estre nay en un siecle où il

*Comparaison de
Senèque & du
seigneur cardinal de
Lorraine.*

fust si nouveau & si rare , & quant & quant si necessaire pour le bien public , d'avoir un personnage ecclesiastique de telle noblesse & dignité , suffisant & capable de sa charge : si est ce qu'à confesser la verité , je n'estime sa capacité de beaucoup pres telle , ny sa vertu si nette & entiere , ny si ferme que celle de Senèque. Or ce livre , dequoy je parle , pour venir à son but , fait une description de Senèque *Description tres-injurieuse de Senèque.* tres-injurieuse , ayant emprunté ces reproches de Dion l'historien , duquel je ne crois aucunement le tesmoignage. Car outre qu'il est inconstant , qui apres avoir appellé Senèque tres-sage tantost , & tantost ennemy mortel des vices de Neron , le fait ailleurs , avare , usurier , ambitieux , lasche , voluptueux , & contrefaisant le Philosophe à fausses enseignes ; sa vertu paroist si vive & vigoureuse en ses escrits , & la defense y est si claire à aucune de ces imputations , comme de sa richesse & despense excessive , que je n'en croirois aucun tesmoignage au contraire. Et d'avantage , il est bien plus raisonnable , de croire en telles choses les historiens Romains , que les Grecs & estrangers. Or Tacitus & les autres , parlent tres-honorablement , & de sa vie & de sa mort : & nous le peignent en toutes choses personnage tres-excellent & tres-vertueux. Et je ne veux alleguer autre repro-

*Dion, malade
au jugement des
affaires romai-
nes.*

*Bodin, auteur
de notre temps.*

*Plutarque accusé
d'ignorance & de
fausseté.*

che contre le jugement de Dion, que cetuy-
cy, qui est inevitable : c'est qu'il a le senti-
ment si malade aux affaires romaines, qu'il ose
soutenir la cause de Julius Cesar contre Pom-
pejus, & d'Antonius contre Cicero. Venons
à Plutarque : Jean Bodin est un bon auteur
de nostre temps, & accompagné de beau-
coup plus de jugement que la tourbe des escri-
vailleurs de son siecle, & merite qu'on le
juge & considere. Je le trouve un peu hardy
en ce passage de sa methode de l'histoire, où
il accuse Plutarque non seulement d'ignorance,
surquoy je l'eusse laissé dire, cela n'estant pas
de mon gibier : mais aussi en ce que cét auteur
escriit souvent des choses incroyables & entie-
rement fabuleuses, ce sont ses mots. S'il eust
dit simplement, les choses autrement qu'elles
ne sont, ce n'estoit pas grande reprehension :
car ce que nous n'avons pas veu, nous le pre-
nons des mains d'autrui & à credit : & je voy
qu'à escient il recite par fois diversément mesme
histoire : comme le jugement des trois meil-
leurs capitaines qui eussent oncques esté, fait
par Hannibal, il est autrement en la vie de
Flaminius, autrement en celle de Pyrrhus.
Mais de le charger d'avoir pris pour argent
comptant, des choses incroyables & impossibles ;
c'est accuser de faute de jugement, le plus
judicieux auteur du monde. Et voicy son

son exemple : Comme (ce dit-il) quand il recite qu'un enfant de Lacedemone se laissa deschirer tout le ventre à un renardeau, qu'il avoit desrobé, & le tenoit caché sous sa robe, jusques à mourir plustost que de descouvrir son larrecin. Je trouve en premier lieu cét exemple mal choisi, d'autant qu'il est bien malaisé de borner les efforts des facultez de l'ame, là où des forces corporelles, nous avons plus de loy de les limiter & cognoistre : & à cette cause si c'eust esté à moy à faire, j'eusse plustost choisi un exemple de cette seconde sorte : & il y en a de moins croyables : comme entre autres, ce qu'il recite de Pyrrhus ; que tout blessé qu'il estoit, il donna si grand coup d'espée à un sien ennemy armé de toutes pieces, qu'il le fendit du haut de la teste jusqu'au bas, si bien que le corps se partit en deux parts. En son exemple, je n'y trouve pas grand miracle, ny ne reçois l'excuse dequoy il couvre Plutarque, d'avoir ajousté ce mot (comme on dit) pour nous advertir, & tenir en bride nostre creance. Car si ce n'est aux choses receües par autorité & reverence d'antiquité ou de religion, il n'eust voulu ny recevoir luy-mesme, ny nous proposer à croire choses de foy incroyables : & que ce mot (comme on dit) il ne l'employe pas en ce lieu pour cét effect, il est aisé à

Enfant de Lacedemone, esventré par un renardeau.

*Patience de la
jeunesse de Lacede-
monie.*

*Enfans Lacede-
moniens fouïettez
devant l'autel de
Diane.*

*Larrons surpris ,
honteux entre les
Spartiates.*

voir : parce que luy-mesme nous raconte ailleurs sur ce sujet de la patience des enfans Lacedemoniens , des exemples advenus de son temps plus mal aisez à persuader : comme celuy que Cicero a tesmoigné aussi avant luy , pour avoir , à ce qu'il dit , esté sur les lieux : que jusques à leur temps , il se trouvoit des enfans en cette preuve de patience , à quoy on les essayoit devant l'autel de Diane , qui souffroient d'y estre fouïettez jusques à ce que le sang leur couloit par tout , non seulement sans s'escrier , mais encore sans gemir , & aucuns jusques à y laisser volontairement la vie. Et ce que Plutarque aussi recite , avec cent autres tesmoins , qu'au sacrifice , un charbon ardent s'estant coulé dans la manche d'un enfant Lacedemonien , ainsi qu'il encensoit , il se laissa brusler tout le bras , jusques à ce que la senteur de la chair cuite en vint aux assistans. Il n'estoit rien selon leur coustume , où il leur allast plus de la reputation , ny dequoy ils eussent à souffrir plus de blasme & de honte , que d'estre surpris en larrecin. Je suis si imbu de la grandeur de ces hommes-là , que non seulement il ne me semble point comme à Bodin , que son conte soit incroyable , mais que je ne le trouve pas seulement rare & estrange. L'histoire Spartaine est pleine de mille plus aspres exemples & plus rares : elle est à

ce prix toute miracle. Marcellinus recite sur ce propos du larrecin ; que de son temps il ne s'estoit encores pû trouver aucune sorte de tourment , qui peust forcer les Egyptiens surpris en ce mesfait , qui estoit fort en usage entre eux , à dire simplement leur nom. Vn païsan espagnol estant mis à la gehenne sur les complices de l'homicide du Preteur Lucius Piso , crioit au milieu des tourmens ; que ses amis ne bougeassent & l'assistassent en toute feureté , & qu'il n'est pas en la douleur , de luy arracher un mot de confession , & n'en eut-on autre chose pour le premier jour. Le lendemain , ainsi qu'on le remenoit pour recommencer son tourment , s'esbranlant vigoureusement entre les mains de ses gardes , il alla froisser sa teste contre une paroy & s'y tua. Epicharis ayant faoulé & lassé la cruauté des satellites de Neron , & soustenu leur feu , leurs batures , leurs engins , sans aucune voix de revelation de sa conjuration , tout un jour : rapportée à la gehenne le lendemain , les membres tous brisez , passa un lasset de sa robe dans l'un des bras de sa chaize , à tout un nœud coulant , & y fourrant sa teste , s'estrangla du poids de son corps : ayant le courage d'ainsi mourir , & se desrober aux premiers tourmens ; semble - elle pas à escient avoir presté sa vie à cette espreuve de sa patience

Larrecins fort en usage entre les Egyptiens.

Patience grande d'un païsan espagnol mis à la gehenne.

du jour precedent , pour se mocquer de ce tyran , & encourager d'autres à semblable entreprise contre luy ? Et qui s'enquerra à nos argoulets , des experiences qu'ils ont eues en ces guerres civiles , il se trouvera des effets de patience , d'obstination & d'opiniastreté , parmy nos miserables siecles , & en cette tourbe molle & effeminée , encore plus que l'Egyptienne ; dignes d'estre comparez à ceux que nous venons de reciter de la vertu Spartaine. Je sçay qu'il s'est trouvé de simples païsans s'estre laissez griller la plante des pieds , écraser le bout des doigts avec le chien d'une pistole , pousser les yeux sanglans hors de la teste , à force d'avoir le front ferré d'une corde , avant que de s'estre seulement voulu mettre à rançon. J'en ay veu un laissé pour mort tout nud dans un fossé , ayant le col tout meurtry & enflé d'un licol qui y pendoit encore , duquel on l'avoit tirassé toute la nuit , à la queue d'un cheval , le corps percé en cent lieux , à coups de dague , qu'on luy avoit donnez , non pas pour le tuer , mais pour luy faire de la douleur & de la crainte : qui avoit souffert tout cela , & jusques à y avoir perdu la parole & sentiment , resolu , à ce qu'il me dit , de mourir plutost de mille morts (comme de vray , quant à sa souffrance , il en avoit passé une toute entiere) avant que

*Patience mer-
veilleuse de quel-
ques villageois ,
parmy les guerres
civiles.*

rien promettre , & si estoit un des plus riches
laboureurs de toute la contrée. Combien en
a-t-on veu se laisser patiemment brulter &
rostir pour des opinions empruntées d'autrui ,
ignorées & incognues ? J'ay cognu cent &
cent femmes (car ils disent que les testes ,
de Gascongne ont quelque prerogative en cela)
que vous eussiez plustost fait mordre dans le fer
chaud , que de leur faire desmordre une opi-
nion qu'elles eussent conceuë en colere. Elles
s'exasperent à l'encontre des coups & de la
contrainte. Et celuy qui forgea le conte de la
femme , qui pour aucune correction de me-
naces , & bastonnades , ne cessoit d'appeller
son mary pouilleux , & qui precipitée dans
l'eau , haussait encore en s'estouffant , les
mains , & faisoit au dessus de sa teste , signe
de tuer des poux ; forgea un conte , duquel
en verité tous les jours , on void l'image ex-
presse en l'opiniafreté des femmes. Et est l'o-
piniafreté sœur de la constance , au moins en
vigueur & fermeté. Il ne faut pas juger ce
qui est possible , & ce qui ne l'est pas , selon
ce qui est croyable & incroyable à nostre sens ,
comme j'ai dit ailleurs : & est une grande
faute , & en laquelle toutefois la plupart des
hommes tombent : ce que je ne dis pas pour
Bodin ; de faire difficulté de croire d'autrui ,
se qu'eux ne sçauroient faire , ou ne vou-

*Femmes opiniaf-
tres en leurs opi-
nions.*

*Opiniafreté ,
sœur de la const-
tance.*

droient. Il semble à chacun que la maistresse forme de l'humaine nature est en luy : selon elle, il faut regler toutes les autres. Les allures qui ne se rapportent aux siennes sont feintes & fausses. Luy propose-t'on quelque chose des actions ou facultez d'un autre ? la premiere chose qu'il appelle à la consultation de son jugement, c'est son exemple : selon qu'il en va chez luy, selon cela va l'ordre du monde. O l'asnerie dangereuse & insupportable ! moy je considere aucuns hommes fort loing au dessus de moy, notamment entre les anciens : & encores que je reconnoisse clairement mon impuissance à les suivre de mille pas, je ne laisse pas de les suivre à veuë, & juger les ressorts qui les haussent ainsi, desquels j'apperçoy aucunement en moy les semences : comme je fay aussi de l'extrême bassesse des esprits, qui ne m'estonne, & que je ne mescroy non plus. Je voy bien le tour que celles-là se donnent pour se monter, & j'admire leur grandeur : & ces eslancemens que je trouve tres-beaux, je les embrasse : & si mes forces n'y vont, au moins mon jugement s'y applique tres-volontiers. L'autre exemple qu'il allegue des choses incroyables & entierement fabuleuses, dites par Plutarque ; c'est qu'Agefilaüs fut multé par les Ephores, pour avoir attiré à soy seul, le cœur & la volonté

*Agefilaüs multé
par les Ephores,
pour avoir attiré
les cœurs de ses
citoyens à soy
seul.*

de ses citoyens. Je ne sçay quelle marque de fausseté il y treuve : mais tant y a que Plutarque parle là des choses qui luy devoient estre beaucoup mieux cognuës qu'à nous : & n'estoit pas nouveau en Grece , de voir les hommes punis & exilez , pour cela seul , d'agreer trop à leurs citoyens : tescmoin l'Ostracisme & le Petalisme. Il y a encore en ce mesme lieu une autre accusation qui me pique pour Plutarque , où il dit qu'il a bien assorty de bonne foy , les Romains aux Romains , & les Grecs entre eux , mais non les Romains aux Grecs ; tescmoins (dit - il) Demosthenes & Cicero , Caton & Aristides , Sylla & Lyfander , Marcellus & Pelopidas , Pompejus & Agefilaüs , estimant qu'il a favorisé les Grecs , de leur avoir donné des compagnons si dispareils. C'est justement attaquer ce que Plutarque a de plus excellent & loüable. Car en ses comparaisons , qui est la piece plus admirable de ses œuvres , & en laquelle à mon advis , il s'est autant plû ; la fidelité & syn- cerité de ses jugemens , esgale leur profondeur & leur poids. C'est un philosophe qui nous apprend la vertu : voyons si nous le pourrons garantir de ce reproche de prevarication & de fausseté. Ce que je puis penser avoir donné occasion à ce jugement ; c'est ce grand & esclatant lustre des noms Romains , que nous

Ostracisme & Petalisme.

Comparaison des vices de Plutarque , quelles

710 ESSAIS DE MONTAIGNE.

avons en la teste : il ne nous semble point que Demosthenes puisse égaler la gloire d'un consul , proconsul , & preteur de cette grande republique. Mais qui considerera la verité de la chose , & les hommes par eux-mêmes , à quoy Plutarque a plus visé , & à balancer leurs mœurs , leurs naturels , leur suffisance , que leur fortune ; je pense au rebours de Bodin , que Ciceron & le vieux Caton , en doivent de reste à leurs compagnons. Pour son dessein , j'eusse plustost choisi l'exemple du jeune Caton comparé à Phocion : car en ce pair , il se trouveroit une plus vray-semblable disparité à l'avantage du Romain. Quant à Marcellus , Sylla & Pompejus , je voy bien que leurs exploits de guerre sont plus enflés , glorieux & pompeux , que ceux des Grecs , que Plutarque leur apparie : mais les actions plus belles & vertueuses , non plus en la guerre qu'ailleurs , ne sont pas tousiours les plus fameuses. Je voy souvent des noms de capitaines , estouffez sous la splendeur d'autres noms de moins de merite : telsmoins Labienus , Ventidius , Telsinus & plusieurs autres. Et à le prendre par là , si j'avois à me plaindre pour les Grecs , pourrois-je pas dire , que beaucoup moins est Camillus comparable à Themistocles , les Gracches à Agis & Cleomenes , Numa à Lycurgus ? Mais c'est folie de vou-

loir juger d'un traict , les choses à tant de visages. Quand Plutarque les compare , il ne les égale pas pourtant. Qui plus disertement & consciencieusement , pourroit remarquer leurs differences ? Vient-il à parangonner les victoires , les exploits d'armes , la puissance des armées conduites par Pompejus , & ses triomphes , avec ceux d'Agefilaus ? je ne croy pas , dit-il , que Xenophon mesme , s'il estoit vivant , encore qu'on luy ait concédé d'escrire tout ce qu'il a voulu à l'avantage d'Agefilaus , osa les mettre en comparaison. Parle-il de conferer Lyfander à Sylla ? Il n'y a (dit-il) point de comparaison , ny en nombre de victoires , ny en hazard de batailles : car Lyfander ne gagna seulement que deux batailles navales , &c. Cela , ce n'est rien desrober aux Romains. Pour les avoir simplement presentez aux Grecs , il ne leur peut avoir fait injure , quelque disparité qui y puisse estre : & Plutarque ne les contrepoise pas entiers : il n'y a en gros aucune preference : il apparie les pieces & les circonstances l'une apres l'autre , & les juge separement. Parquoy , si on le vouloit convaincre de faveur , il falloit en esplucher quelque jugement particulier : ou dire en general , qu'il auroit failly d'assortir tel Grec à tel Romain : d'autant qu'il y en auroit d'autres plus correspondans pour les apparier , & se rapportans mieux.



C H A P I T R E XXXIII.

L'Histoire de Spurina.

*Raison, maî-
treſſe de l'ame.*

*Appetits arrou-
reux les plus vio-
lens, & pour-
quoy.*

*Appetits d'a-
mour, comme bri-
des de pluſieurs.*

*Haires de nos
ayeulx, & leurs
uſages.*

LA philosophie ne penſe pas avoir mal employé ſes moyens, quand elle a rendu à la raiſon, la ſouveraine maîſtriſe de noſtre ame, & l'autorité de tenir en bride nos appetits. Entre leſquels ceux qui jugent qu'il n'y en a point de plus violens, que ceux que l'amour engendre, ont cela pour leur opinion; qu'ils tiennent au corps & à l'ame, & que tout l'homme en eſt poſſédé: en maniere que la ſanté meſme en dépend, & eſt la medecine par fois contrainte de leur ſervir de maquerelle. Mais au contraire, on pourroit auſſi dire, que le meſlange du corps y apporte du rabais, & de l'afſoibliſſement: car tels deſirs ſont ſujets à ſatieté, & capables de remedes mate-riels. Pluſieurs ayans voulu delivrer leurs ames des alarmes continuelles que leur donnoit cét appetit, ſe ſont ſervis d'incifion & d'eſtranche-ment des parties eſmeuës & alterées. D'autres en ont du tout abatu la force & l'ardeur, par frequente application des choſes froides, comme de neige & de vinaigre. Les haires de nos ayeuls eſtoient de cet uſage, c'eſt une ma-

tiere tissuë de poil de cheval , de quoy les uns d'entr'eux faisoient des chemises , d'autres des ceintures à gehenner leurs reins. Vn prince me disoit , il n'y a pas long - temps , que pendant sa jeunesse un jour de feste solemnelle , en la cour du roi François premier , où tout le monde estoit paré , il luy prit envie de se vestir de la haire , qui est encore chez luy , de monsieur son pere : mais quelque devotion qu'il eust , qu'il ne sceut avoir la patience d'attendre la nuict pour se despoüiller , & en fut long-temps malade : adjoustant qu'il ne pensoit pas qu'il eust chaleur de jeunesse si aspre , que l'usage de cette recepte ne peüst amortir : toutefois à l'aventure n'a - il pas essayé les plus cuisantes : car l'experience nous fait voir , qu'une telle esmotion se maintient bien souvent sous des habits rudes & marmiteux , & que les haires ne rendent pas toujours heres ceux qui les portent. Xenocrates y proceda plus rigoureusement ; car ses disciples pour essayer sa continence , luy ayant fourré dans son liêt , Laïs , cette belle & fameuse courtisane toute nuë , sauf les armes de sa beauté & des folastres appasts , ses phyltres : sentant qu'en despit de ses discours & de ses regles , le corps revefche commençoit à se mutiner , il se fit brusler les membres qui avoient presté l'oreille à cette rebellion ; Au

*Continence de
Xenocrates.*

*Appetits qui sont
sous en l'ame in-
capables de sa-
tieté.*

lieu que les passions qui sont toutes en l'ame, comme l'ambition, l'avarice & autres, donnent bien plus à faire à la raison : car elle n'y peut estre secouruë, que de ses propres moyens, ny ne sont ces appetits-là capables de satiété : voire ils s'aiguisent & augmentent par la jouïssance. Le seul exemple de Jules Cesar peut suffire à nous monstrier la disparité de ces appetits : car jamais homme ne fut plus addonné aux plaisirs amoureux. Le soin curieux qu'il avoit de sa personne, en est un tesmoignage, jusques à se servir à cela, des moyens les plus lascifs qui fussent lors en usage : comme de se faire pinceter tout le corps, & farder de parfum d'une extrême curiosité : & de soy il estoit beau personnage, blanc, de belle & allaire taille, le visage plein, les yeux bruns & vifs, s'il en faut croire Suetone : car les statuës qui se voyent de luy à Rome, ne rapportent pas bien par tout à cette peinture.

*Amour de Jules
Cesar.*

Outre ses femmes, qu'il changea quatre fois, sans conter les amours de son enfance, avec le Roy de Bithynie Nicomedes, il eut le pucelage de cette tant renommée Royne d'Egypte Cleopatra : tesmoin le petit Cesarion qui en nasquit. Il fit aussi l'amour à Eunoë, Royne de Mauritanie : & à Rome, à Posthumia, femme de Servius Sulpitius ; à Lolliia, de Gabinius ; à Tertulla, de Crassus, & à Mutia mesme, celle

du grand Pompejus. Qui fut la cause, disent les Historiens Romains, pourquoy son mary la repudia, ce que Plutarque confesse avoir ignoré. Et les Curions pere & fils, reprocherent depuis à Pompejus, quand il espousa la fille de Cesar, qu'il se faisoit gendre d'un homme qui l'avoit fait cocu, & que luy-mesme avoit accoustumé d'appeller Ægythus. Il entretint outre tout ce nombre, Servilia, sœur de Caton & mere de Marcus Brutus, dont chacun tient que proceda cette grande affection qu'il portoit à Brutus, parce qu'il estoit nay en temps auquel il y avoit apparence qu'il fust issu de luy. Ainsi j'ay raison, ce me semble, de le prendre pour homme extremement addonné à cette desbauche, & de complexion tres-amoureuse. Mais l'autre passion de l'ambition, dequoy il estoit aussi infiniment blessé, venant à combattre celle-là, elle luy fit incontinent perdre la place. Me ressouvenant sur ce propos de Mehemed, celui qui subjuga Constantinople, & apporta la finale extermination du nom Grec; je ne sçache point où ces deux passions se trouvent plus également balancées : pareillement indefatigable ruffien & soldat. Mais quant en sa vie, elles se presentent en concurrence l'une de l'autre, l'ardeur querelleuse gourmande tousiours l'amoureuse ardeur. Et cette-ci, encore que ce fust hors sa naturelle saison, ne regaigna pleinement l'autorité sou-

*Cesar, fort
ambitieux.*

*Volupté amou-
reuse, fin princi-
pale de l'ambi-
tion.*

*Ladislaus, roy
de Naples.*

veraine, que quand il se trouva en grande
vieillesse, incapable de plus soustenir le faix des
guerres. Ce qu'on recite pour un exemple con-
traire de Ladislaus, Roy de Naples, est remar-
quable : Que bon Capitaine, courageux &
ambitieux, il se proposoit pour fin principale de
son ambition, l'exécution de sa volupté, & la
jouissance de quelque rare beauté. Sa mort fut
de mesme. Ayant rangé par un siege bien pour-
suivy, la ville de Florence si à destroit, que
les habitans estoient apres à composer de sa
victoire : il la leur quitta, pourveu qu'ils luy
livrassent une fille de leur ville dequoy il avoit
ouy parler, de beauté excellente. Force fut de
la luy accorder, & garantir la publique ruine
par une injure privée. Elle estoit fille d'un
Medecin fameux de son temps : lequel se trou-
vant engagé en si vilaine necessité, se resolut à
une haute entreprise. Comme chacun paroit sa
fille & l'attournoit d'ornemens & joyaux, qui
la peussent rendre agreable à ce nouvel amant ;
luy aussi luy donna un mouchoir exquis en senteur
& en ouvrage, duquel elle eust à se servir en
leurs premieres approches, meuble qu'elles n'y
oublient guere en ces quartiers-là. Ce mouchoir
empoisonné selon la capacité de son art, ve-
nant à se frotter à ces chairs esmeuës & pores
ouverts, inspira son venin si promptement,
qu'ayant soudain changé leur sueur chaude en

froide , ils expirerent entre les bras l'un de l'autre.

Je m'en revay à Cesar. Ses plaisirs ne luy firent *Cesar fort adonné aux plaisirs amoureux.*
jamais desrober une seule minute d'heure , ny

destourner un pas des occasions qui se presentoient pour son aggrandissement. Cette passion regenta en luy si souverainement toutes les autres , & posseda son ame d'une autorité si pleine , qu'elle l'emporta où elle voulut. Certes j'en suis despit , quand je considere au demeurant , la grandeur de ce personnage , & les merveilleuses parties qui estoient en luy : tant de sùffisance en toute sorte de sçavoir , qu'il n'y a quasi science en quoy il n'ait escrit : il estoit tel orateur , que plusieurs ont preferé son eloquence à celle de Cicero : & luy - mesme , à mon advis , n'estimoit luy devoir guere en cette partie : Et ses deux Anticatons furent principalement escrits pour contrebalancer le bien dire que Cicero avoit employé en son Caton. Au demeurant , fut-il jamais ame si vigilente , si active & si patiente de labeur que la sienne ? Et sans doute , encore estoit-elle embellie de plusieurs rares semences de vertu , je dis vives , naturelles , & non contrefaites. Il estoit singulierement sobre , & si peu delicat en son manger , qu'Oppius recite , qu'un jour luy ayant esté présenté à table , en quelque saulse , de l'huile medecinée , au lieu d'huile simple , il en mangea largement , pour ne faire honte à son hôte.

Anticatons de Cesar.

Sobriété singuliere de Cesar.

Une autre fois , il fit fouïetter son boulanger ; pour luy avoir seruy d'autre pain que celuy du commun. Caton mesme avoit accoustumé de dire de luy , que c'estoit le premier homme sobre , qui se fust acheminé à la ruine de son pais. Et quant à ce que ce mesme Caton l'appella un jour yvrongne , cela advint en cette façon : Estans tous deux au Senat , où il se parloit du fait de la conjuration de Catilina ; de laquelle Cesar estoit soupçonné , on luy vint apporter de dehors un brevet à cachettes. Caton estimant que ce fust quelque chose de quoy les conjurez l'advertissent , le somma de le luy donner : ce que Cesar fut contraint de faire , pour éviter un plus grand soupçon. C'estoit , de fortune , une lettre amoureuse que Servilia , sœur de Caton , luy escrivoit. Caton l'ayant leuë , la luy rejeta ,

Yvrongnerie reprochée à Cesar, par Caton.

en luy disant : Tien , yvrongne. Cela , dis-je , fut plustost un mot de desdain & de colere , qu'un expres reproche de ce vice : comme souvent nous injurons ceux qui nous faschent , des premieres injures qui nous viennent à la bouche , quoy qu'elles ne soient nullement deües à ceux à qui nous les attachons. Joint que ce vice que Caton luy reproche , est merueilleusement voisin de celuy auquel il avoit surpris

Venus, compagne de Bacchus.

Cesar : car Venus & Bacchus se conviennent volontiers : à ce que dit le proverbe : mais chez moy , Venus est bien plus allaigne , accom-

pagnée de la sobriété. Les exemples de sa douceur & de sa clemence , envers ceux qui l'avoient offensé , sont infinis : je dis outre ceux qu'il donna pendant le temps que la guerre civile estoit encore en son progres , dequels il fait luymesme assez sentir par ses escrits , qu'il se servoit pour amadoüer ses ennemis , & leur faire moins craindre sa future domination & sa victoire. Mais si faut-il dire que ces exemples-là , s'ils ne sont suffisans à nous tesmoigner sa naïve douceur , ils nous montrent au moins une merveilleuse confiance & grandeur de courage en ce personnage. Il luy est advenu souvent de renvoyer des armées toutes entieres à son ennemy , apres les avoir vaincues , sans daigner seulement les obliger par serment , si non de le favoriser , au moins de se contenir sans luy faire la guerre : il a prins trois ou quatre fois tels Capitaines de Pompejus , & autant de fois remis en liberté. Pompejus déclaroit ses ennemis tous ceux qui ne l'accompagnoient à la guerre : & luy fit proclamer qu'il tenoit pour amis tous ceux qui ne bougeoient , & qui ne s'armoient effectuellement contre luy. A ceux de ses Capitaines qui se desroboient de luy pour aller prendre autre condition , il renvoyoit encore les armes , chevaux & équipages. Les villes qu'il avoit prises par force , il les laissoit en liberté de suivre tel party qu'il leur

*Clemence & Dou-
ceur de Cesar en-
vers ses ennemis.*

plairoit , ne leur donnant autre garnison que la memoire de sa douceur & clemence. Il defendit , le jour de sa grande bataille de Pharfale , qu'on ne mist qu'à route extremite la main sur les citoyens romains. Voilà des traits bien hasardeux selon mon jugement , & n'est pas merveille si aux guerres civiles que nous sentons , ceux qui combattent , comme luy , l'estat ancien de leur pays , n'en imitent l'exemple : Ce sont moyens extraordinaires , & qu'il n'appartient qu'à la fortune de Cesar & à son admirable pourvoyance , d'heureusement conduire. Quand je considere la grandeur incomparable de cette ame , j'excuse la victoire , de ne s'estre pû depestrer de luy , voire en cette tres-injuste & tres-inique cause. Pour revenir à sa clemence , nous en avons plusieurs naïfs exemples , au temps de sa domination , lors que toutes choses estans reduites en sa main , il n'avoit plus à se feindre. Cajus Memmius avoit escrit contre luy des oraisons tres-poignantes , auxquelles il avoit bien aigrement respondu : si ne laissa-il bien-tost apres d'ayder à le faire Consul. Cajus Calvus , qui avoit fait plusieurs epigrammes injurieux contre luy , ayant employé de ses amis pour le reconcilier , Cesar se convia luy-mesme à luy escrire le premier. Et nostre bon Catulle , qui l'avoit testonné si rudement sous le nom de Mamura , s'en estant venu excuser à luy , il le

Clemence de Cesar , au temps de sa domination.

le fit ce jour même soupper à sa table. Ayant esté adverty d'aucuns qui parloient mal de luy , il n'en fit autre chose , que declarer en une sienne harangue publique , qu'il en estoit adverty. Il craignoit encore moins les ennemis , qu'il ne les haïssoit. Aucunes conjurations & assemblées qu'on faisoit contre sa vie , luy ayant esté descouvertes , il se contenta de publier par edict qu'elles luy estoient cognuës , sans autrement en poursuivre les auteurs. Quant au respect qu'il avoit à ses amis , Caius Oppius voyageant avec luy , & se trouvant mal , il luy quitta un seul logis qu'il y avoit , & coucha toute la nuit sur la dure & au descouvert. Quant à sa justice , il fit mourir un sien serviteur qu'il aimoit singulierement , pour avoir couché avecques la femme d'un Chevalier Romain, quoyque personne n'en plaignist. Jamais homme n'apporta , ny plus de moderation en sa victoire , ny plus de resolution en la fortune contraire. Mais toutes ces belles inclinations furent alterées & estouffées par cette furieuse passion ambitieuse , à laquelle il se laissa si fort emporter , qu'on peut aisement maintenir , qu'elle tenoit le timon & gouvernail de toutes ses actions. D'un homme liberal , elle en rendit un voleur public, pour fournir à cette profusion & largesse , & luy fit dire ce vilain & tres-injuste mot , que si les plus meschans & perdus hommes du monde luy avoient esté

*Ambition , seule
ruine des belles
vertus de Cesar.*

fidelles au service de son aggrandissement, il les cheriroit & avanceroit de son pouvoir, aussi bien que les plus gens de bien : l'enyvra d'une vanité si extrefme, qu'il osa se vanter en presence de ses concitoyens, d'avoir rendu cette grande republique romaine, un nom sans forme & sans corps : & dire que ses responses devoient meshuy servir de loix, & recevoir assis le corps du senat venant vers luy : & souffrir qu'on l'adorast, & qu'on luy fist en sa presence des honneurs divins. Somme, ce seul vice, à mon advis, perdit en luy le plus beau & le plus riche naturel qui fust onques : & a rendu sa memoire abominable à tous les gens de bien, pour avoir voulu chercher sa gloire en la ruine de son païs & subversion de la plus puissante & fleurissante chose publique que le monde verra jamais. Il se pourroit bien au contraire, trouver plusieurs exemples de grands personnages, ausquels la volupté a fait oublier la conduite de leurs affaires, comme Marcus Antonius, & autres : mais où l'amour & l'ambition seroient en egale balance, & viendroient à se choquer de forces pareilles, je ne fais aucun doute que cette - cy ne gaignast le prix de la maistrise. Or, pour me remettre sur mes brisées, c'est beaucoup de pouvoir brider nos appetits, par le discours de la raison, ou de forcer nos membres par violence, à se tenir en leur devoir : Mais de nous fouïetter pour

l'intérêt de nos voisins , de non seulement nous
defaire de cette douce passion , qui nous cha-
rouille par le plaisir que nous sentons de nous
voir agreables à autrui , & ayez & recher-
chez d'un chacun , mais encore de prendre en
haine & à contre-cœur nos graces qui en sont
cause , & condamner nostre beauté , parce que
quelqu'autre s'en eschauffe : je n'en ay veu guere
d'exemples : cetuy-cy en est. *Spurina* , jeune
homme de la Toscane ,

*Qualis gemma micat fulvum quæ dividit aurum ,
Aut collo decus aut capiti, vel quale per artem.
Inclusum buxo aut Eriçia terebyntho
Lucet ebur.*

Ainsi que pour
l'ornement d'un
net ou d'un
col , on voit
briller des pier-
res d'ivoire par
l'or blond : ou
comme l'ivoire
reluit , enclos
par art dans le
buis ou le tere-
bynthe *Eriçien*.
Æn. 10.

Estant doüé d'une singuliere beauté , & si exces-
sive , que les yeux plus continens , ne pouvoient
en souffrir l'esclat continemment ; ne se con-
tentant point de laisser sans secours tant de
fièvre & de feu , qu'il alloit attisant par-tout ,
entra en furieux despit contre soy-mesme , &
contre ces riches presens que nature luy avoit
faits , comme si on se devoit prendre à eux de
la faute d'autrui : & détailla & troubla , à force
de playes qu'il se fit à escient , & de cicatrices ,
la parfaite proportion & ordonnance que nature
avoit si curieusement observée en son visage.
Pour en dire mon advis , j'admire telles actions
plus que je ne les honore. Ces excez sont enne-

*Beauté singuliere
de Spurina, trou-
blée par luy-mes-
me à force de
playes , & pour-
quoy.*

mis de mes regles. Le dessein en fut beau & conscientieux ; mais , à mon advis , un peu manque de prudence. Quoy ! si sa laideur servit depuis à en jeter d'autres au peché de mespris & de haine ou d'envie , pour la gloire d'une si rare recommandation : ou de calomnie , interpretant cette humeur à une forcenée ambition , y a-t-il quelque forme de laquelle le vice ne tire , s'il veut , occasion à s'exercer en quelque maniere ? Il estoit plus juste & aussi plus glorieux , qu'il fist de ces dons de Dieu un sujet de vertu exemplaire & de reglement. Ceux qui se desrobent aux offices communs & à ce nombre infiny de regles espineuses , à tant de visages , qui lient un homme d'exacte preud'hommie , en la vie civile ; font , à mon gré , une belle espargne : quelque pointte d'aspreté pecculiere qu'ils s'enjoignent. C'est aucunement mourir , pour fuir la peine de bien vivre. Ils peuvent avoir autre prix ; mais le prix de la difficulté , il ne m'a jamais semblé qu'ils l'eussent. Ny qu'en mal-aisance il y ait rien au delà de se tenir droit emmy les flots de la presse du monde , respondant & satisfaisant loyalement à tous les membres de sa charge. Il est à l'adventure plus facile , de se passer nettement de tout le sexe , que de se maintenir deüement de tout point , en la compagnie de sa femme : Et a-t-on dequoy couler plus incurieusement

en la pauvreté, qu'en l'abondance, justement dispensée. L'usage, conduit selon raison, à plus d'aspreté que n'a l'abstinence. La moderation *Moderation ;* est vertu bien plus affaireuse, que n'est la souffrance. *vertu bien plus* Le bien vivre du jeune Scipion a mille *affaireuse que la* façons : le bien vivre de Diogenes n'en a qu'une. *souffrance.* Cette-cy surpasse d'autant en innocence les vies ordinaires, comme les exquisés & accomplies la surpassent en utilité & en force.



C H A P I T R E X X X I V .

*Observations sur les moyens de faire la guerre ,
de Iulius Cesar.*

*Livres de parti-
culiere recom-
mandation aux
chefs de guerre.*

ON recite de plusieurs chefs de guerre , qu'ils ont eu certains livres en particuliere recommandation , comme le grand Alexandre , Homere , Scipion Africain , Xenophon , Marcus Brutus , Polybius , Charles cinquiesme , Philippes de Comines. Et dit-on de ce temps , que Machiavel est encore ailleurs en credit. Mais le feu mareschal Strossy , qui avoit pris Cesar pour sa part , avoit sans doute bien mieux choisi : car à la verité , ce devroit estre le breviaire de tout homme de guerre , comme estant le vray & souverain patron de l'art militaire. Et Dieu sçait encore de quelle grace & de quelle beauté il a fardé cette riche matiere , d'une façon de dire si pure , si delicate , & si parfaite , qu'à mon goust , il n'y a aucuns escrits au monde qui puissent estre comparables aux siens , en cette partie. Je veux icy enregistrer certains traits particuliers & rares , sur le faict de ses guerres , qui me sont demeurez en memoire. Son armée estant en quelque effroy , pour le bruit qui

*Cesar , breviaire
de tout homme
de guerre.*

*Armée en effroy
pour les grandes
forces de l'enne-
my , comment
confirmée par
Cesar.*

couroit des grandes forces, que menoit contre luy, le roy Juba: au lieu de rabattre l'opinion que ses foldats en avoient prise, & appettisser les moyens de son ennemy les ayant fait assembler pour les r'asseurer & leur donner courage, il print une voye toute contraire à celle que nous avons accoustumé: car il leur dit qu'ils ne se missent plus en peine de s'enquerir des forces que menoit l'ennemy, & qu'il en avoit eu bien certain advertissement: & lors il leur en fit le nombre surpassant de beaucoup, & la verité & la renommée qui en couroit dans son armée. Suivant ce que conseille Cyrus en Xenophon; d'autant que la tromperie n'est pas de tel interest, de trouver à la verité bien forts, apres les avoir jugez foibles par reputation. Il accoustumoit sur-tout ses foldats à obeyr simplement, sans se mesler de contre-roller, ou parler des desseins de leur capitaine: lesquels il ne leur communiquoit que sur le point de l'exécution: & prenoit plaisir, s'ils en avoient descouvert quelque chose, de changer sur le champ d'avis, pour les tromper: & souvent pour cet effect ayant assigné un logis en quelque lieu, il passoit outre, & allongeoit la journée, notamment s'il faisoit mauvais temps & pluvieux. Les Suisses, au commencement de ses guerres de Gaule, ayans envoyé vers luy pour leur donner passage au

Obeissance simple des soldats de Cesar.

travers des terres des Romains , estant delibéré de les empescher par force , il leur contrefit toutesfois un bon visage , & print quelques jours de delay à leur faire responce , pour se servir de ce loisir , à assembler son armée. Ces pauvres gens ne sçavoient pas combien il estoit excellent mesnager du temps : car il redit maintes-fois que c'est la plus souveraine partie d'un capitaine , que la science de prendre au poinct les occasions , & la diligence qui est en ses exploits , à la verité , inouïe & incroyable. S'il n'estoit pas fort consciencieux en cela , de prendre advantage sur son ennemy , sous couleur d'un traicté d'accord , il l'estoit aussi peu , en ce qu'il ne requeroit en ses soldats autre vertu que la vaillance , ny ne puniffoit guere autres vices , que la mutination & la desobeyssance. Souvent apres ses victoires il leur laschoit la bride à toute licence , les dispensant pour quelque temps des regles de la discipline militaire , adjoustant à cela , qu'il avoit des soldats si bien creéz , que tous parfumez & musquez , ils ne laissoient pas d'aller furieusement au combat. De vray , il aimoit qu'ils fussent richement armez , & leur faisoit porter des harnois gravez , dorez & argentez ; afin que le soing de la conservation de leurs armes les rendist plus aspres à se defendre. Parlant à eux , il les appelloit du nom de

*Occasions prises
à point , souve-
raine partie d'un
capitaine.*

*Soldats de Cesar
richement ornez ,
& pourquoy.*

compagnons , que nous ufons encore : ce qu'Auguste fon fuccesseur , reforma , estimant qu'il l'avoit fait pour la neceffité de fes affaires , & pour flatter le cœur de ceux qui ne le fuivoient que volontairement ;

*Cesar appelloit
ses foldats , ses
compagnons.*

Rheni mihi Cæsar in undis

*Dux erat , hic socius , facinus quos inquinat ,
aquat.*

*Cesar estoit
mon chef aux
rives du Rhin ,
il en icy mon
compagnon :
tous ceux qu'un
meſchanceté
fouille , elle les
egale. Luc. l. 5.*

mais que cette façon estoit trop rabaisſée pour la dignité d'un empereur & general d'armée , & remit en train de les appeller ſeulement foldats. A cette courtoisie , Cesar melloit toutefois une grande ſeverité à les reprimen. La neuſieſme legion s'eſtant mutinée aupres de Plaiſance , il la caſſa avec ignominie , quoy que Pompejus fuſt lors en pieds , & ne la receut en grace qu'avec pluſieurs ſupplications. Il les rappaiſoit plus par autorité & par audace , que par douceur. Où il parle de ſon paſſage de la riviere du Rhin vers l'Allemagne , il dit : qu'eſtimant indigne de l'honneur du peuple romain , qu'il paſſaſt ſon armée à navires , il fit dreſſer un pont , afin qu'il paſſaſt à pied ferme. Ce fut là qu'il baſtit ce pont admirable , dequoy il dechiffre particulierement la fabrique : car il ne s'arreſte ſi volontiers en nul endroit de ſes faicts , qu'à nous representer la ſubtilité de ſes inventions ,

*Severité de Cesar
à reprimen ſes
foldats.*

*Pont admirable
dreſſé ſur le Rhin
par Cesar.*

*Exhortation aux
soldats avant le
combat, de grand
poids.*

en telles sortes d'ouvrages de main. J'ay aussi remarqué cela, qu'il fait grand cas de ses exhortations aux soldats avant le combat: car où il veut monstrier avoir esté surpris ou pressé, il allegue tousiours cela, qu'il n'eut pas seulement loisir de haranguer son armée. Avant cette grande bataille contre ceux de Tournay: Cesar, dit-il, ayant ordonné du reste, courut soudainement où la fortune le porta pour exhorter les gens: & rencontrant la dixiesme legion, il n'eut loisir de leur dire, sinon qu'ils eussent souvenance de leur vertu accoustumée, qu'ils ne s'estonnassent point, & soustinsissent hardiment l'effort des adversaires: & parce que l'ennemy estoit desia approché à un jet de traict, il donna le signe de la bataille: & de-là estant passé soudainement ailleurs pour en encourager d'autres, il trouva qu'ils estoient desia aux prises: voilà ce qu'il en dit en ce lieu-là. De vray, sa langue luy a fait en plusieurs lieux de bien notables services; & estoit de son temps mesme, son eloquence militaire en telle recommandation, que plusieurs en son armée recueilloient ses harangues: & par ce moyen, il en fut assemblé des volumes, qui ont duré long-temps apres luy. Son parler avoit des graces particulieres, de sorte que ses familiers, & entre autres Auguste, oyant reciter ce qui en avoit esté recueilly, recognoissoit jusques

Harangues militaires de Cesar, tres-eloquentes.

aux phrafes & aux mots, ce qui n'eftoit pas du fien. La premiere fois qu'il fortit de Rome, avec charge publique, il arriva en huit jours à la riviere du Rhofne, ayant dans fon coche, devant luy un fecretaire ou deux qui efcrivoient fans cefle, & derriere luy, celuy qui portoit fon efpee. Et certes quand on ne feroit qu'aller, à peine pourroit-on atteindre à cette promptitude, dequoy toujours victorieux, ayant laiffé la Gaule, & fuivant Pompejus à Brindes, il fubjugua l'Italie en dix-huit jours: revint de Brindes à Rome: de Rome il s'en alla au fin fond de l'Efpagne, où il paffa des difficultez extrefmes, en la guerre contre Affranus & Petrejus, & au long fiege de Marfeille: de-là il s'en retourna en la Macedoine, battit l'armée romaine à Pharfale: paffa de-là, fuivant Pompejus, en Egypte, laquelle il fubjugua: d'Egypte il vint en Syrie & au pays de Pont, où il combattit Pharnaces: de-là en Afrique, où il defit Scipion & Juba: & rebrouffa encore par l'Italie en Efpagne, où il defit les enfans de Pompejus.

*Promptitude de
Cefar en fes exe-
cutions.*

*Plus vifte que
l'efclair, &
qu'une tygreffe
nourrice: & pa-
reil à un ro-
cher qui fond
precipiteux du
fommet des
montagnes ar-
raché par le
vent; foit pour
eftre defchauffé
des torrens de
la pluye, par-
my les orages,
ou diflous de
la vieilleffe, qui
gliffe infenfible
avec les années.
Ce mont roule
abruptement, &
fe bouleverfe
turbulent & rui-
neux d'un mou-
vement terri-
ble: & s'esbat-
tant au bond
par terre, en-
veloppe en fa
ruine, hommes,
beftes & boca-
ges. Luc. l. 9.*

*Ociò & cœli flammis & tigride fata,
Ac veluti montis saxum de vertice præceps.
Cum ruit avulsum vento, seu turbidus imber
Proluit, aut annis solvit sublapfa vetustas,
Fertur in abruptum magno mons improbus ædus,
Exultatque solo, sylvas, armenta, virosque,
Involvens secum.*

Parlant du siege d'Avaricum, il dit que c'estoit sa coustume de se tenir nuit & jour pres des ouvriers qu'il avoit en besongne. En toutes entreprises de consequence, il faisoit tousiours la descouverte luy-mesme, & ne passa jamais son armée en lieu qu'il n'eust premierement reconnu. Et si nous croyons Suetone, quand il fit l'entreprise de trajecter en Angleterre, il fut le premier à fonder le gué. Il avoit accoustumé de dire, qu'il aimoit mieux la victoire qui se conduisoit par conseil que par force. Et en la guerre contre Petrejus & Afranius, la fortune luy presentant une bien apparente occasion d'avantage, il la refusa, dit-il, esperant avec un peu plus de longueur, mais moins de hazard, venir à bout de ses ennemis. Il fit aussi là un merveilleux trait; de commander à tout son ost, de passer à nage la riviere sans aucune necessité.

*Victoire conduite
par conseil, meilleure
que par
force.*

Son armée se jetta, pour se ruer aux coups, en un passage qu'elle eust redouté pour fuir: puis à l'issue de l'eau, chacun s'arme promptement, seul remede à refchauffer ses membres mouillez: restaurans par la course leurs corps gelés des ondes.
Idem. 4.

*— rapuitque ruens in prælia miles,
Quod fugiens timuisset iter, mox unda receptis
Membra sovent armis, gelidosque à gurgite, cursu
Restituunt artus.*

*Entreprises de
Cesar plus retenues & considérées
que celles
d'Alexandre.*

Je le trouve un peu plus retenu & considéré en ses entreprises, qu'Alexandre: car cettuy-cy semble rechercher & courir à force les dangers, comme un impetueux torrent, qui choque &

attaque sans discretion & sans choix, tout ce qu'il rencontre.

*Sic tauriformis volvitur Aufidus,
Qui Regna Dauni perfluit Appuli
Dum scivit, horrendamque cultis
Diluvium meditatur agris.*

Ainsi se coule
en sa furie l'Au-
fide au front de
taureau, par-
my les plages
du Daune Apu-
lien qu'il tra-
verse : machi-
nant un espou-
ventable delu-
ge aux champs
cultivez, Ho-

liv. 4.

Aussi estoit-il dans les travaux en la fleur & premiere chaleur de son aage ; tandis que Cesar s'y print estant desia meur & bien avancé. Outre ce, qu'Alexandre estoit d'une temperature plus sanguine, colere & ardente : & si esmouvoit encore cette humeur par le vin, duquel Cesar estoit tres-abstinant : mais où les occasions de la necessité se presentoient, & où la chose le requeroit, il ne fut jamais homme faisant meilleur marché de sa personne. Quant à moy, il me semble lire en plusieurs de ses exploits, une certaine resolution de se perdre, pour fuir la honte d'estre vaincu. En cette grande bataille qu'il eust contre ceux de Tournay, il courut se presenter à la teste des ennemis sans bouclier, comme il se trouva, voyant la pointe de son armée s'esbranler : ce qui luy est advenu plusieurs autres fois. Oyant dire que ses gens estoient assiegez, il passa deguisé au travers de l'armée ennemie, pour les aller fortifier de sa presence. Ayant traversé à Dyrrhachium avec de bien petites forces, & voyant que le reste

*Resolution la-
zardeuse de Ce-
sar en plusieurs
de ses exploits.*

de son armée , qu'il avoit laissé à conduire à Antonius , tarδοit à le suivre ; il entreprit luy seul de repasser la mer par une tres - grande tourmente : & se desroba pour aller reprendre le reste de ses forces , les ports de de-là , & toute la mer estant saisis par Pompejus. Et quant aux entreprises qu'il a faites à main armée , il y en a plusieurs qui surpassent en hazard tout discours de raison militaire : car avec combien de foibles moyens entreprint-il de subjuguier le royaume d'Egypte : & depuis , d'aller attaquer les forces de Scipion & de Juba , de dix parts plus grandes que les siennes ? Ces gens-là ont

eu je ne sçay quelle plus qu'humaine confiance de leur fortune : & disoit-il , qu'il falloit exécuter , non pas consulter les hautes entreprises. Apres la bataille de Pharsale , comme il eust envoyé son armée devant en Asie , & passast avec un seul vaisseau le destroit de l'Hellespont , il rencontra en mer Lucius Cassius , avec dix gros navires de guerre : il eut le courage non seulement de l'attendre , mais de tirer droit vers luy , & le sommer de se rendre , & en vint à bout. Ayant entrepris ce furieux siege d'Alexia où il y avoit quatre-vingts mille hommes de defense , toute la Gaule s'estant eslevée pour luy courre sus & faire lever le siege , & dressé une armée de cent neuf mille chevaux , & de deux cens quarante mille hommes de pied ;

*Confiance plus
qu'humaine de sa
fortune.*

quelle hardiesse & maniaque confiance fut-ce , de n'en vouloir pas abandonner son entreprinse , & se refoudre à deux si grandes difficultez ensemble ? Lesquelles toutesfois il soustint : & apres avoir gagné cette grande bataille contre ceux de dehors , rengea bien-tost à sa mercy ceux qu'il tenoit enfermez. Il en advint autant à Lucullus , au siege de Tigranocera contre le roy Tigranes ; mais d'une condition dispareille , veu la mollesse des ennemis à qui Lucullus avoit affaire. Je veux icy remarquer deux rares esvenemens & extraordinaires , sur le fait de ce siege d'Alexia : l'un que les Gaulois s'assemblans pour venir trouver là Cesar , ayans fait denombrement de toutes leurs forces , resolurent en leur conseil , de retrancher une bonne partie de cette grande multitude , de peur qu'ils n'en tombassent en confusion. Cet exemple est nouveau , de craindre à estre trop : mais à le bien prendre , il est vray-semblable que le corps d'une armée doit avoir une grandeur modérée , & reglée à certaines bornes , soit pour la difficulté de la nourrir , soit pour la difficulté de la conduire & tenir en ordre. Au moins seroit-il bien aisé à verifier , par exemple , que ces armées monstrueuses en nombre , n'ont guere rien fait qui vaille. Suivant le dire de Cyrus en Xenophon , ce n'est pas le nombre des hommes , ains le nombre des bons hommes ,

Esvenemens rares & extraordinaires , au siege d'Alexia.

Armées monstru eses et nombre , de peu d'effet.

*Nombre d'hom-
mes plein de con-
fusion.*

qui fait l'avantage : le demeurant servant plus de destourbier que de secours. Et Bajazet prit le principal fondement à sa resolution de livrer journée à Tamburlan , contre l'advis de tous ses capitaines ; sur ce que le nombre innombrable des hommes de son ennemy luy donnoit certaine esperance de confusion. Scanderberch , bon juge & tres-expert , avoit accoustumé de dire , que dix ou douze mille combattans fideles devoient baster à un suffisant chef de guerre , pour garantir sa reputation en toute sorte de besoing militaire. L'autre poinct , qui semble estre contraire , & à l'usage , & à la raison de la guerre , c'est que Vercingentorix , qui estoit nommé chef & general de toutes les parties des Gaules revoltées , print party de s'aller enfermer dans Alexia. Car celuy qui commande à tout un pays ne se doit jamais engager qu'au cas de cette extresmité , qu'il y allast de sa derniere place , & qu'il n'y eust rien plus à esperer qu'en la defense d'icelle , autrement il se doit tenir libre , pour avoir moyen de pourvoir en general à toutes les parties de son gouvernement. Pour revenir à Cesar , il devint avec le temps un peu plus tardif & plus considéré : comme tesmoigne son familier Oppius : estimant qu'il ne devoit aisément hazarder l'honneur de tant de victoires , lequel une seule desfortune luy pourroit faire perdre. Les Italiens ,
quand

quand ils veulent reprocher cette hardiesse téméraire, qui se void aux jeunes gens, les nomment necessiteux d'honneur, *bisognosi d'onore*.

*Hardiesse trop
temeraire, dom-
mages de la
jeunesse.*

& disent qu'estans encore en cette grande faim & disette de reputation, ils ont raison de la chercher à quelque prix que ce soit : ce que ne doivent pas faire ceux qui en ont desja acquis à suffisance. Il y peut avoir quelque juste moderation en ce desir de gloire, & quelque sâtiété en cét appetit comme aux autres : ainsy de gens le pratiquent ainsi. Il estoit bien esloigné de cette religion des anciens Romains, qui ne se vouloient prevaloir en leurs guerres, que de la vertu simple & naïve : mais encore y apportoit-il plus de conscience que nous ne ferions à cette heure, & n'approuvoit pas toutes sortes de moyens pour acquerir la victoire. En la guerre contre Ariovistus, estant à parlementer avec luy, il y survint quelque remuëment entre les deux armées, qui commença par la fuite des gens de cheval d'Ariovistus. Sur ce tumulte, Cesar se trouva avoir fort grand avantage sur ses ennemis : toutes-fois il ne s'en voulut point prevaloir, de peur qu'on luy pust reprocher d'y avoir procedé de mauvaise foy. Il avoit accoustumé de porter un accoustrement riche au combat, & de couleur esclatante, pour se faire remarquer. Il tenoit la bride plus estroite à ses soldats,

738 ESSAIS DE MONTAIGNE.

& les tenoit plus de court estans pres des ennemis. Quand les anciens Grecs vouloient accuser quelqu'un d'extresme insuffisance, ils disoient en commun proverbe, qu'il ne sçavoit ny lire ny nager : il avoit cette mesme opinion, que la science de nager estoit tres-utile à la guerre, & en tira plusieurs commoditez : s'il avoit à faire diligence, il franchissoit ordinairement à la nage les rivières qu'il rencontroit : car il aimoit à voyager à pied, comme le grand Alexandre. En Egypte, ayant esté forcé, pour se sauver, de se mettre dans un petit bateau, & tant de gens s'y estant lancez quant & luy, qu'il estoit en danger d'aller à fond, il ayma mieux se jeter en la mer, & gaigna sa flotte à nage, qui estoit plus de deux cens pas au delà, tenant en sa main gauche ses tablettes hors de l'eau, & traînant à belles dents sa cotte d'armes, afin que l'ennemy n'en peust jovy, estant desjà bien avancé sur l'aage. Jamais chef de guerre n'eut tant de creance sur ses soldats. Au commencement de ses guerres civiles, les centeniers luy offrirent de soudoyer chacun sur sa bourse, un homme d'armes; & les gens de pied, de le servir à leurs despens : ceux qui estoient plus aisez, entreprenans encore de desfrayer les plus necessiteux. Feu Monsieur l'admiral de Chastillon nous fit voir dernièrement un pareil cas en

*Science de nager
très-utile à la
guerre.*

nos guerres civiles : car les François de son armée fourniſſoient de leurs bourses au payement des eſtrangers qui l'accompagnoient. Il ne ſe trouveroit guere d'exemples d'affection ſi ardente & ſi preſte , parmy ceux qui marchent dans le vieux train , ſous l'ancienne police des loix. La paſſion nous commande bien plus vivement que la raiſon. Il eſt pourtant advenu en la guerre contre Annibal , qu'à l'exemple de la liberalité du peuple romain en la villè , les gendarmes & capitaines reſuſerent leur paye ; & appelloit-on au camp de Marcellus , mercenaires ceux qui en prenoient. Ayant eu du pire auprès de Dyrrhachium , ſes ſoldats ſe vindrent d'eux-mêmes offrir à eſtre chaſtiez & punis , de façon qu'il eut plus à les conſoler qu'à les tancer. Vne ſienne ſeule cohorte ſuſtint quatre legions de Pompejus plus de quatre heures , juſques à ce qu'elle fut quaſi toute deſaite à coups de traits , & ſe trouva dans la tranchée , cent trente mille fleches. Vn ſoldat nommé Scæva , qui commandoit à l'une des entrées , s'y maintint invincible , ayant un œil crevé , une eſpaule & une cuiſſe percées , & ſon eſcu fauſſé en deux cens trente lieux. Il eſt advenu à pluſieurs de ſes ſoldats pris priſonniers , d'accepter pluſtoſt la mort , que de vouloir promettre de prendre autre party. Granius Petronins , pris par Scipion en Afrique , apres avoir

Soldats mercenaires.

fait mourir ses compagnons , luy manda qu'il luy donnoit la vie , car il estoit homme de rang & queſteur : Petronius reſpondit que les ſoldats de Ceſar avoient accouſtumé de donner la vie aux autres , non la recevoir , & ſe tua tout ſoudain de ſa main propre. Il y a infinis exemples de leur fidelité. Il ne faut pas oublier le traiçt de ceux qui furent aſſiegez à Salone , ville partiſane pour Ceſar contre Pompejus ; pour un rare accident qui y advint. Marcus Octavius les tenoit aſſiegez : ceux de dedans eſtans reduits en extreſme neceſſité de toutes choſes , en maniere que pour ſuppleer au deſaut qu'ils avoient d'hommes , la pluſpart d'entre eux y eſtans morts & bleſſez , ils avoient mis en liberté tous leurs eſclaves , & pour le ſervice de leurs engins avoient eſté contraints de couper les cheveux de toutes les femmes , afin d'en faire des cordes , outre une merveilleuſe diſette de vivres ; & ce neantmoins reſoluſ de jamais ne ſe rendre : apres avoir traîné ce ſiege en grande longueur , d'où Octavius eſtoit devenu plus nonchalant , & moins attentif à ſon entrepriſe ; ils choiſirent un jour ſur le midy , & comme ils eurent rangé les femmes & les enfans ſur leurs murailles , pour faire bonne mine , ſortirent en telle furie ſur les aſſiegeans , qu'ayans enfoncé le premier , le ſecond , & tiers corps de garde , & le qua-

Valeur des ſoldats de Ceſar.

Fidelité des aſſiegez à Salone , partiſans de Ceſar.

triefme , & puis le refte , & ayans fait du tout abandonner les trenchées , ils les chaffèrent jufques dans les navires : & Octavius mefmes fe fava à Dyrrhachium , où eftoit Pompejus. Je n'ay point memoire pour cette heure d'avoir veu aucun autre exemple , où les affiegez battent en gros les affiegeans , & gaignent la maiftrife de la campagne : ny qu'une sortie ait tiré en confequence une pure & entiere victoire de bataille.



CHAPITRE XXXV.

Des trois bonnes Femmes.

*Vraye preuve
d'un bon maria-
ge.*

IL n'en est pas à douzaines, comme chacun sçait; & notamment aux devoirs de mariage: car c'est un marché plein de tant d'espineuses circonstances, qu'il est mal-aisé que la volonté d'une femme s'y maintienne entiere long-temps. Les hommes, quoy qu'ils y soient avec un peu meilleure condition, y ont trop affaire. La touche d'un bon mariage, & sa vraye preuve, regarde le temps que la société dure, si elle a esté constamment douce, loyale & commode. En nostre siècle, elles réservent plus communement, à estaller leurs bons offices, & la vehemence de leur affection envers leurs maris perdus: cherchent au moins lors à donner témoignage de leur bonne volonté. Tardif témoignage, & hors de saison. Elles peuvent plustost par-là qu'elles ne les aiment que morts. La vie est pleine de combustion, le trespas d'amour & de courtoisie. Comme les peres cachent l'affection envers leurs enfans, elles, volontiers de mesmes, cachent la leur envers le mary, pour maintenir un honneste respect. Ce mystere n'est pas de mon goust: elles ont

*Affection des
femmes envers
leurs maris ma-
réservée après
leur mort.*

beau s'escheveler & s'esgratigner , je m'en vois à l'oreille d'une femme de chambre , & d'un secretaire : comment estoient-ils ? comment ont-ils vescu ensemble ? ils me souvient tousiours de ce bon mot : *jaclantiùs mærent , quæ minus dolent*. Leur rechigner est odieux aux vivans , & vain aux morts. Nous dispenserons volontiers qu'on pleure apres , pourveu qu'on nous rie pendant la vie. Est-ce pas dequoy ressusciter de despit ; qui m'aura craché au nez pendant que j'estois , me vienne frotter les pieds quand je ne suis plus ? S'il y a quelque honneur à pleurer les maris , il n'appartient qu'à celles qui leur ont ry : celles qui ont pleuré en la vie , qu'elles rient en la mort , au dehors comme au dedans. Aussi ne regardez pas à ces yeux moites , & à cette piteuse voix : regardez ce port , ce teint , & l'embonpoint de ces joües , sous ces grands voiles : c'est par là qu'elle parle François. Il en est peu de qui la santé n'aille en amendant , qualité qui ne sçait pas mentir : cette ceremonieuse contenance ne regarde pas tant derriere soy que devant : c'est acquest , plus que payement. En mon enfance , une honneste & tres-belle Dame , qui vit encore , veufve d'un prince , avoit je ne sçay quoy plus en sa parure , qu'il n'est permis par les loix de nostre veufvage : à ceux qui le luy reprochoient : c'est , disoit-elle , que

Les moins affligées pleurent plus ambitieusement.

je ne pratique plus de nouvelles amitez , & suis hors de volonté de me remariër. Pour ne disconvenir du tout à nostre usage , j'ay icy choisi trois femmes , qui ont aussi employé l'effort de leur bonté & affection autour de la mort de leurs maris : ce sont pourtant exemples un peu autres , & si pressans , qu'ils tirent hardiment la vie en consequence. Pline le jeune avoit pres d'une sienne maison en Italie , un voisin merveilleusement tourmenté de quelques ulceres qui lui estoient survenus és parties honteuses. Sa femme le voyant si longuement languir , le pria de permettre qu'elle vist à loisir & de pres l'estat de son mal , & qu'elle luy diroit plus franchement qu'aucun autre , ce qu'il avoit à en esperer. Apres avoir obtenu cela de luy , & l'avoir curieusement considéré , elle trouva qu'il estoit impossible qu'il en pust guerir ; & que tout ce qu'il avoit à attendre , c'estoit de traifner fort long - temps une vie douloureuse & languissante ; partant elle luy conseilla pour le plus seur & souverain remede , de se tuer : & le trouvant un peu mol à une si rude entreprise : ne pense point , luy dit-elle , mon amy , que les douleurs que je te vois souffrir ne me touchent autant qu'à toy , & que pour m'en delivrer , je ne me veuille servir moy-mesme de cette medecine que je t'ordonne. Je te veux accompagner à la guerison

comme j'ay fait à la maladie: oste cette crainte , & pense que nous n'aurons que plaisir en ce passage , qui nous doit delivrer de tels tourmens : nous nous en irons heureusement ensemble. Cela dit , & ayant rechauffé le courage de son mary , elle resolut qu'ils se precipiteroient en la mer , par une fenestre de leur logis qui y respondoit. Et pour maintenir jusques à sa fin , cette loyale & vehemente affection dequoy elle l'avoit embrassé pendant sa vie , elle voulut encore qu'il mourust entre ses bras : mais de peur qu'ils ne luy faillissent , & que les estreintes de ses enlassemens ne vinssent à se relâcher par la cheute & la crainte , elle se fit lier & attacher bien estroitement avec luy par le faux du corps , & abandonna ainsi sa vie pour le repos de celle de son mary. Celle-là estoit de bas lieu ; & parmy telle condition de gens , il n'est pas si nouveau d'y voir quelque traict de rare bonté.

—— *extrema per illos*
Iustitia excedens terris vestigia fecit.

Les autres deux sont nobles & riches , où les exemples de vertu se logent rarement. Arria , femme de Cecinna Pætus , personnage consulaire , fut mere d'une autre Arria , femme de Thrasea Pætus , celuy duquel la vertu fut tant renommée du temps de Neron , & par le

Affection loyale & vehemente d'une femme envers son mary.

Alors que la justice abandonna le monde , elle imprima ses derniers vestiges parmy ces gens-là.
Georg. 2.

Histoire de la mort d'Arria , femme de Cecinna Pætus.

moyen de ce gendre , mere grand de Fannia : car la ressemblance des noms de ces hommes & femmes & de leurs fortunes , en a fait mescompter plusieurs. Cette premiere Arria , Cecinna Pætus son mary , ayant esté prins prisonnier par les gens de l'Empereur Claudius , apres la defaite de Scribonianus , duquel il avoit suivy le party , supplia ceux qui l'emmenoiert prisonnier à Rome , de la recevoir dans leur navire , où elle leur feroit de beaucoup moins de despenſe & d'incommodité , qu'un nombre de personnes qu'il leur faudroit pour le service de son mary : & qu'elle ſeule fourniroit à ſa chambre , à ſa cuiſine & à tous autres offices. Ils l'en reſuferent ; & elle s'eſtant jetée dans un batteau de peſcheur , qu'elle loua ſur le champ , le ſuivit en cette ſorte depuis la Sclavonie. Comme ils furent à Rome , un jour , en preſence de l'Empereur , Junia , veufve de Scribonianus , s'eſtant accoſtée d'elle familièrement , pour la ſociété de leurs fortunes , elle la repouſſa rudement avec ces paroles : Moy , dit-elle , que je parle à toy , ny que je t'eſcoute ; à toy au giron de laquelle Scribonianus fut tué , & tu vis encores ! Ces paroles , avec pluſieurs autres ſignes , firent ſentir à ſes parens qu'elle eſtoit pour ſe defaire elle-meſme , impatiente de ſupporter la fortune de ſon mary. Et Thraſeas ſon gendre , la ſuppliant ſur ce

propos de ne se vouloir perdre , & luy disant :
 Quoi ! si je courois pareille fortune à celle de
 Cecinna , voudriez-vous que ma femme , votre
 fille , en fit de mesme ? Comment donc , si je
 le voudrois , répondit-elle ? ouy , ouy , je le
 voudrois , si elle avoit vescu aussi long-temps ,
 & d'aussi bon accord avec toy , que j'ay fait
 avec mon mary. Ces réponses augmentoient
 le soing qu'on avoit d'elle , & faisoient qu'on
 regardoit de plus pres à ses deportemens. Un
 jour , apres avoir dit à ceux qui la gardoient :
 Vous avez beau faire , vous me pouvez bien
 faire plus mal mourir ; mais de me garder de
 mourir , vous ne sauriez : s'eslançant furieuse-
 ment d'une chaire où elle estoit assise , elle s'alla
 de toute sa force choquer la teste contre la
 paroy voisine : duquel coup estant cheute de
 son long esvanouïe , & fort blessée , apres
 qu'on l'eut à peine fait revenir : Je vous disois
 bien , dit-elle , que si vous me refusiez quelque
 façon aisée de me tuer , j'en choisirois quelque
 autre pour mal-aisée qu'elle fust. La fin d'une
 si admirable vertu fut telle. Son mary Pætus ,
 n'ayant pas le cœur assez ferme de foy-mesme ,
 pour se donner la mort , à laquelle la cruauté
 de l'Empereur le rangeoit , un jour entre autres ,
 apres avoir premierement employé les discours
 & exhortemens propres au conseil qu'elle luy
 donnoit à se defaire , elle print le poignard que

son mary portoit, & le tenant nud en sa main, pour la conclusion de son exhortation : Fais ainsi, Pætus, luy dit-elle. Et en mesme instant, s'en estant donné un coup mortel dans l'estomach, & puis l'arrachant de sa playe, elle le luy presenta, finissant quant & quant sa vie, avec cette noble, genereuse & immortelle parole, *Pæte, non dolet.* Elle n'eut loisir que de dire ces trois paroles d'une si belle substance : Tien, Pætus, il ne m'a point fait mal.

Quand Arria, miroir de vertu parfaite, offrit à son Pætus le glaive qu'elle arrachoit sanglant de ses propres entrailles ? Croy-moy, dit-elle, ce coup que j'ay frappé ne m'a point fait de mal : le seul mal que je souffre, ô Pætus, c'est qu'il faut que tu en fasses autant.

Mart. l. 1.

Casto suo gladium cum traderet Arria Pæto,

Quem de visceribus traxerat ipsa suis :

Si qua fides, vultus quod feci, non dolet, inquit,

Sed quod tu facies, id mihi, Pæte, dolet.

Il est bien plus vif en son naturel, & d'un sens plus riche : car & la playe & la mort de son mary, & les siennes, tant s'en faut qu'elles luy poüssassent, qu'elle en avoit esté la conseil-
lere & promotrice : mais ayant fait cette haute & courageuse entreprise pour la seule commodité de son mary, elle ne regarde qu'à luy, encore au dernier trait de sa vie, & à luy oster la crainte de la suivre en mourant. Pætus se frappa tout soudain de ce mesme glaive, hon-
teux, à mon advis, d'avoir eu besoin d'un si cher & précieux enseignement. Pompeja Paulina, jeune & tres-noble Dame Romaine, avoit
espousé Seneque, en son extrefme vieillesse,

Neron, son beau disciple, envoya ses satellites vers luy, pour luy denoncer l'ordonnance de sa mort; ce qui se faisoit en cette maniere:

Quand les Empereurs Romains de ce temps avoient condamné quelque homme de qualité, ils luy mandoient par leurs officiers, de choisir quelque mort à sa poste, & de la prendre dans tel ou tel délai, qu'ils luy faisoient prescrire selon la trempe de leur colere, tantost plus pressé, tantost plus long, luy donnant terme pour disposer pendant ce temps-là de ses affaires; & quelques fois luy ostant le moyen de ce faire, par la briefveté du temps: & si le condamné estrivoit à leur ordonnance, ils menoient des gens propres à l'executer, luy couppant les veines des bras & des jambes, ou luy faisant avaler du poison par force. Mais les personnes d'honneur n'attendoient pas cette necessité, & se servoient de leurs propres medecins & chirurgiens à cet effect. Seneque ouyt leur charge, d'un visage paisible & asseuré, & apres demanda du papier pour faire son testament: ce qui luy ayant esté refusé par le Capitaine, il se tourna vers ses amis: Puis que je ne scaurois, leur dit-il, vous laisser autre chose en recognoissance de ce que je vous dois, je vous laisse au moins ce que j'ay de plus beau; à sçavoir, l'image de mes mœurs & de ma vie, laquelle je vous prie conserver en vostre memoire: afin qu'en ce

*Mort denoncée
par officiers aux
hommes de qua-
lité, condamnez
par les Empe-
reurs.*

*Seneque condam-
né à mort par
Neron.*

faisant , vous acqueriez la gloire de sinceres & veritables amis : Et quant & quant , appaisant tantost l'aigreur de la douleur qu'il leur voyoit souffrir , par douces paroles , tantost roidissant sa voix pour les en tancer : Où sont , disoit-il , ces beaux preceptes de la philosophie ? que sont devenues les provisions que , par tant d'années , nous avons faites contre les accidens de la fortune ? la cruauté de Neron nous estoit-elle incognüe ? que pouvions-nous attendre de celuy qui avoit tué sa mere & son frere , si non qu'il fist encor mourir son gouverneur , qui l'a nourry & eslevé ? Apres avoir dit ces paroles en commun , il se destourna à sa femme , & l'embrassa estroitement , comme par la pesanteur de la douleur elle defailloit de cœur & de forces , la pria de porter un peu plus patiemment cet accident , pour l'amour de luy : luy dit que l'heure estoit venuë , où il avoit à monstrier , non plus par discours & par disputes , mais par effect , le fruit qu'il avoit tiré de ses estudes , & que sans doute il embrassoit la mort non seulement sans douleur , mais avecques allegresse. Pourquoy , m'amie , ajoustoit-il , ne la deshonore point par tes larmes ; afin qu'il ne semble que tu t'aimes plus que ma reputation : appaise ta douleur , & te consoles en la cognoissance que tu as eu de moy & de mes actions , conduisant le reste de ta vie , par les

honnêtes occupations auxquelles tu es addonnée.

A quoy Paulina, ayant un peu repris les esprits & reschauffé la magnanimité de son courage, *Affection de Paulina envers Seneque son mary.*

par une tres-noble affection : Non, Seneque, respondit-elle, je ne suis pas pour vous manquer de compagnie en telle necessité : je ne veux pas que vous pensiez que les vertueux exemples de vostre vie ne m'ayent encore appris à sçavoir bien mourir : & quand le pourrois-je ny mieux, ny plus honnestement, ny plus à mon gré qu'avecques vous? ainsi, faites estat que je m'en vay quant & vous. Lors Seneque prenant en bonne part une si belle & glorieuse deliberation de sa femme, & pour se delivrer aussi de la crainte de la laisser apres sa mort, à la mercy & cruauté de ses ennemis : Je t'avois, Paulina, dit-il, conseillé ce qui servoit à conduire plus heureusement ta vie : tu ay mes donc mieux l'honneur de la mort, vraiment je ne te l'envieray point : la constance & la resolution soient pareilles à nostre commune fin, mais la beauté & la gloire soit plus grande de ta part.

Cela fait, on leur couppa en mesme temps les veines des bras : mais parce que celles de Seneque *Veines ouvertes à Seneque & à sa femme, pour se faire mourir.* resserrees, tant par la vieillesse que par son abstinence, donnoient au sang le cours trop long & trop lasche, il commanda qu'on luy coupast encore les veines des cuisses, & de peur que le tourment qu'il en souffroit, n'attendrist

le cœur de sa femme , & pour se delivrer aussi soy-mesme de l'affliction qu'il portoit de la voir en si piteux estat : apres avoir très-amoureusement pris congé d'elle , il la pria de permettre qu'on l'emportast en la chambre voisine , comme on fit : Mais toutes ces incisions estans encore insuffisantes pour le faire mourir , il commanda à Statius Anneus son medecin , de luy donner un breuvage de poison ; qui n'eut guere non plus d'effect : car , par la foiblesse & froideur des membres , il ne put arriver jusques au cœur. Par ainsi , on luy fit en outre apprester un baing fort chaud : & lors sentant sa fin prochaine ; autant qu'il eut d'haleine , il continua des discours tres-excellens sur le sujet de l'estat où il se trouvoit , que ses secretaires recueillirent , tant qu'ils peurent ouyr sa voix : & demurerent ses paroles dernieres long-temps depuis en credit & honneur és mains des hommes : ce nous est une bien fascheuse perte , qu'elles ne soient venuës jusques à nous. Comme il sentit les derniers traicts de la mort , prenant de l'eau du baing toute sanglante , il en arrousa sa teste en disant : Je vouë cette eau à Jupiter le libera-teur. Neron adverty de tout cecy , craignant que la mort de Paulina , qui estoit des mieux apparentées Dames Romaines : & envers laquelle il n'avoit nulles particulieres inimitiez , luy vinst à reproche ; renvoya en toute diligence luy faire
r'attacher

r'attacher ses playes : ce que ses gens d'elle firent sans son sceu , estant desia demy-morte & sans aucun sentiment. Et ce que contre son dessein , elle vesquit depuis , ce fut tres-honorablement , & comme il appartenoit à sa vertu , montrant par la couleur blesme de son visage , combien elle avoit escoulé de vie par ses blessures. Voilà mes trois contes tres-veritables , que je trouve aussi plaisans & tragiques , que ceux que nous forgeons à nostre poste , pour donner plaisir au commun : & m'estonne que ceux qui s'adonnent à cela , ne s'avisent de choisir plustost dix mille tres-belles histoires , qui se rencontrent dans les livres , où ils auroient moins de peine , & apporteroient plus de plaisir & profit. Et qui en voudroit bastir un corps entier & s'entretenant , il ne faudroit qu'il fournisse du sien que la liaison , comme la soudure d'un autre metal : & pourroit entasser par ce moyen force veritables evenemens de toutes sortes , les disposant & diversifiant , selon que la beauté de l'ouvrage le requerroit , à peu pres comme Ovide a cousu & rapiecé sa Metamorphose , de ce grand nombre de fables diverses. En ce dernier couple , cela est encore digne consideré , que Paulina offre volontiers à quitter la vie pour l'amour de son mary , & que son mary avoit autrefois quitté aussi la mort pour l'amour d'elle. Il n'y a pas pour nous grand contre-poids en cet

*Metamorphoses
d'Ovide.*

*Amour de Seneca
que envers sa
femme.*

échange : mais selon son humeur stoïque , je croy
 qu'il pensoit avoir autant fait pour elle , d'alonger sa vie en sa faveur , comme s'il fust mort pour elle. En l'une des lettres qu'il escrit à Lucilius , apres qu'il luy a fait entendre comme la fiebvre l'ayant pris à Rome , il monta soudain en coche ; pour s'en aller à une sienne maison aux champs , contre l'opinion de sa femme , qui le vouloit arrester , & qu'il luy avoit respondu , que la fiebvre qu'il avoit ce n'estoit pas fiebvre du corps , mais du lieu : Il suit ainsi : Elle me laissa aller , me recommandant fort ma santé. Or moi , qui sçay que je loge sa vie en la mienne , je commence de pourvoir à moy , pour pourvoir à elle : le privilege que ma vieillesse m'avoit donné , me rendant plus ferme & plus resolu à plusieurs choses , je le perds , quand il me souvient qu'en cette vieille vie , il y en a une jeune à qui je profite. Puis que je ne la puis ranger à m'aymer plus courageusement , elle me range à m'aymer moy-mesme plus curieusement : car il faut prester quelque chose aux honnestes affections : & par fois , encore que les occasions nous pressent au contraire , il faut r'appeller la vie , voire avecque tourment : il faut arrester l'ame entre les dents , puis que la loy de vivre aux gens de bien , ce n'est pas autant qu'il leur plaist , mais autant qu'ils doivent. Celuy qui n'estime pas tant sa

femme ou un sien amy , que d'en allonger sa vie , & qui s'opiniastre à mourir , il est trop delicat & trop mol : il faut que l'ame se commande cela , quand l'utilité des nostres le requiert : il faut par fois nous prester à nos amis : & quand nous voudrions mourir pour nous , interrompre nostre dessein pour eux. C'est tesmoignage de grandeur de courage , de retourner en la vie pour la considération d'autrui , comme plusieurs excellens personages ont fait : & est un trait de bonté singuliere , de conserver la vieillesse ; (de laquelle la commodité plus grande , c'est la nonchalance de la durée , & un plus courageux & dedaigneux usage de sa vie) si on sent que cet office soit doux , agreable & profitable à quelqu'un bien affectionné. Et en reçoit-on une tres-plaisante recompense ? Car , qu'est-il plus doux , que d'estre si cher à sa femme , & qu'en sa considération , on en devienne plus cher à soy-mesme ? Ainsi ma Paulina m'a chargé , non seulement sa crainte , mais encore la mienne. Ce ne m'a pas esté assez de considerer combien resolument je pourrois mourir , mais j'ay aussi consideré , combien irresolument elle le pourroit souffrir. Je me suis contraint à vivre , & c'est quelquefois magnanimité que vivre. Voilà ces mots excellens , comme est son usage.

*La vie r'appellée
pour la considé-
ration d'autrui ,
tesmoignage d'af-
fection & bonne
volonté.*



CHAPITRE XXXVI.

Des plus excellens Hommes.

SI on me demandoit le choix de tous les hommes qui sont venus à ma cognoissance, il me semble en trouver trois excellens au dessus de tous les autres. L'un, Homere : non pas qu'Aristote ou Varro (pour exemple) ne fussent à l'aventure aussi sçavans que luy, ny possible encore qu'en son art mesme, Virgile ne luy soit comparable. Je le laisse à juger à ceux qui les cognoissent tous deux. Moy qui n'en cognoy que l'un, puis seulement dire cela, selon ma portée; que je ne croy pas que les muses mesmes allassent au delà du Romain.

Les vers qu'il sonne avec sa docte lyre, ressemblerent ceux que le Dieu Cynthien mesure sur sa corde, par l'imposition de ses doigts. *Prop. 2.*

Homere, guide & maistre d'escole de Virgile.

*Tale facit carmen doctâ testudine, quale
Cynthius impositis temperat articulis.*

Toutefois en ce jugement, encore ne faudroit-il pas oublier, que c'est principalement d'Homere que Virgile tient sa suffisance, que c'est son guide & maistre d'escole : & qu'un seul trait de l'Illiade a fourny de corps & de matiere à cette grande & divine Eneide. Ce n'est pas ainsi que je compte : j'y mesle plusieurs autres circonstances qui me rendent ce personnage

admirable , quasi au dessus de l'humaine condition. Et, à la verité , je m'estonne souvent que luy , qui a produit & mis en credit au monde plusieurs deitez , par son autorité , n'a gagné rang de dieu luy-mesme. Estant aveugle , indigent , estant avant que les sciences fussent redigées en regle & observations certaines ; il les a tant cognues , que tous ceux qui se sont meslez depuis d'establi des polices , de conduire guerres & d'escrire ou de la religion ou de la philosophie , en quelque secte que ce soit , ou des arts , se sont servis de luy , comme d'un maistre tres-parfait en la cognoissance de toutes choses : Et de ses livres , comme d'une pepiniere de toute espece de suffisance.

Homere tres-parfait en la cognoissance de toutes choses.

Qui a plus & mieux dit que Chrysippus & Crantor , ce qui est honneste & deshonneste , utile & non utile ? *Hor. Epist.*

Quis quid sit pulchrum , quid turpe , quid utile , quid non ,

Plenius ac melius Chrysippo ac Crantore dicit ?

Les Poëtes puissans en sa source eternelle , y vont arrouser leurs bouches des eaux castalides. *Ovid. amor. 3.*

Et comme dit l'autre ,

————— à quo ceu fonte perenni

Vatum Pieriis labra rigantur aquis.

Et l'autre ,

Adde Heliconiadum comites , quorum unus

Homerus

Sceptra potitus.

Adjouste les mignons des sœurs d'Helicō , entre lesquels Homere seul a gagné le sceptre. *Lucret. 3.*

Et l'autre :

————— *cujusque ex ore profuso*
Omnis posteritas latices in carmina duxit ,

Toute la posterité depuis ariré de sa bouche profuse des

canaux à puiser
les vers, osant
rordre & de-
couper cette
large riviere en
cent ruisseaux
estroits, opu-
lente & fecon-
de par les ri-
chesses d'un
seul homme.
Manil. l. 2.

*Amnemque in tenues ausa est deducere rivos,
Vnius fecunda bonis.*

*Poësie d'Homere
meure & par-
faite.*

C'est contre l'ordre de nature, qu'il a fait la plus excellente production qui puisse estre : car la naissance ordinaire des choses est imparfaite : elles s'augmentent, se fortifient par l'accroissance : L'enfance de la poësie, & de plusieurs autres sciences, il la renduë meure, parfaite & accomplie. A cette cause le peut-on nommer le premier & dernier des Poëtes, suivant ce beau tesmoignage que l'antiquité nous a laissé de luy ; que n'ayant eu nul qu'il püst imiter avant luy, il n'a eu nul apres luy qui le püst imiter. Ses paroles, selon Aristote, sont les seules paroles, qui aient mouvement & action : ce sont les seuls mots substantiels. Alexandre le Grand ayant rencontré parmy les despoüilles de Darius, un riche coffret, ordonna qu'on le luy reservast pour y loger son Homere : disant, que c'estoit le meilleur & plus fidelle conseiller qu'il eust en ses affaires militaires. Pour cette mesme raison, disoit Cleomenes fils d'Anaxandridas, que c'estoit le Poëte des Lacedemoniens, parce qu'il estoit tres-bon maistre de la discipline guerriere. Cette loüange singuliere & particuliere luy est aussi demeurée au jugement de Plutarque ; que c'est le seul Auteur du monde, qui n'a jamais

*Homere, fidele
conseiller des
chefs de guerres.*

soulé ny desgousté les hommes: se montrant aux lecteurs tousiours tout autre , & fleurissant tousiours en nouvelle grace. Ce folastre d'Alciabiades , ayant demandé à un , qui faisoit profession de lettres , un livre d'Homere , luy donna un soufflet , parce qu'il n'en avoit point: comme qui trouveroit un de nos prestres sans breviaire. Xenophanes se plaignoit un jour à Hieron , tyran de Syracuse , de ce qu'il estoit si pauvre , qu'il n'avoit de quoy nourrir deux serviteurs : Et quoy ! luy respondit-il , Homere , qui estoit beaucoup plus pauvre que toy , en nourrit bien plus de dix mille , tout mort qu'il est. Que n'estoit - ce dire à Panætius , quand il nommoit Platon l'Homere des philosophes ? Outre cela , *Gloire d'Homere au dessus de toute autre gloire.* quelle gloire se peut comparer à la sienne ? Il n'est rien qui vive en la bouche des hommes , comme son nom & ses ouvrages : rien si connu & si receu que Troye , Helene & ses guerres , qui ne furent à l'aventure jamais. Nos enfans s'appellent encore des noms qu'il forgea il y a plus de trois mille ans. Qui ne cognoist Hector & Achilles ? Non seulement aucunes races particulieres , mais la pluspart des nations , cherchent origine en ses inventions. Mahumet second de ce nom , Empereur des Turcs , escrivant à nostre Pape Pie second : Je m'estonne , dit-il , comment les Italiens se bandent contre moy , attendu que nous avons nostre origine

commune des Troyens , & que j'aye comme eux interst de vanger le sang d'Hector sur les Grecs , lesquels ils vont favorisant contre moy. N'est-ce pas une noble farce , de laquelle les Roys , les choses publiques , & les Empereurs vont jouant leur personnage tant de siecles , & à laquelle tout ce grand Vnivers sert de theatre ? Sept villes grecques entrerent en debat du lieu de sa naissance , tant son obscurité mesme luy apporta d'honneur.

Smyrne , Rhod^{es} , Colophon , Salamine , Chio , Argos , Athenes. Cellius. 3.

Smyrna , Rhodos , Colophon , Salamis , Chios , Argos , Athenæ.

Alexandre , excellent au dessus de tous autres Monarques & Empereurs.

L'autre, Alexandre le Grand ; Car qui considerera l'aage qu'il commença ses entreprises : le peu de moyens avec lequel il fit un si glorieux dessein : l'autorité qu'il gaigna en cette sienne enfance , parmy les plus grands & plus experimentez Capitaines du monde , desquels il estoit suivy. La faveur extraordinaire de quoy fortune embrassa & favorisa tant de siens exploits hasardeux , & à peu que je ne die temeraires.

Il choque & ruë à bas tout ce qui s'oppose à ses hauts desseins : & cherche son esbat à se tracer un chemin par les ruines. Luc. 1.

Grandeur d'Alexandre.

*impellens quicquid sibi summa petenti
Obstaret , gaudensque viam fecisse ruinâ.*

Cette grandeur , d'avoir à l'aage de trente-trois ans , passé victorieux toute la terre habitable , & en une demy-vie , avoir atteint tout l'effort

de l'humaine nature : si que vous ne pouvez imaginer sa durée legitime , & la continuation de son accroissance , en vertu & en fortune , jusques à un juste terme d'age , que vous n'imaginiez quelque chose au dessus de l'homme : D'avoir fait naître de ses soldats tant de branches royales : laissant apres sa mort le monde en partage à quatre successeurs , simples Capitaines de son armée , desquels les descendans ont depuis si long-temps duré , maintenans cette grande possession. Tant d'excellentes vertus qui estoient en luy , justice , temperance , liberalité , foy en ses paroles , amour envers les siens , humanité envers les vaincus : Car ses mœurs semblent , à la verité , n'avoir aucun juste reproche : oüy bien aucunes de ses actions particulieres , rares & extraordinaires. Mais il est impossible de conduire de si grands mouvemens avec les regles de la justice. Telles gens veulent estre jugez en gros , par la maistresse fin de leurs actions. La ruine de Thebes & de Persépolis , le meurtre de Menander & du medecin d'Ephestion : de tant de prisonniers persiens à un coup , d'une troupe de soldats indiens , non sans interest de sa parole , des Colseïens jusques aux petits enfans : sont faillies un peu mal excusables. Car quant à Clytus , la faute en fut amendée outre son poids ; & témoigne cette action autant que toute autre , la

*Monde laissé en
partage à quatre
successeurs d'A-
lexandre.*

*Actions particu-
lières reprocha-
bles en Alexan-
dre.*

debonnairété de sa complexion , & que c'estoit de soy une complexion excellemment formée à la bonté : & a esté ingenieusement dit de luy ; qu'il avoit de la nature ses vertus , & de la fortune ses vices. Quant à ce qu'il estoit un peu vanteur , un peu trop impatient d'oüyr mesdire de soy , & quant à ses mangeoires , armes & morts , qu'il fit semer aux Indes , toutes ces choses me semblent pouvoir estre condonnées à son aage , & à l'estrange prosperité de sa fortune. Qui considerera quant & quant , tant de vertus militaires , diligence , pourvoyance , patience , discipline , subtilité , magnanimité , resolution , bon-heur , en quoy quand l'autorité d'Hannibal ne nous l'auroit appris , il a esté le premier des hommes : les rares beautez & conditions de sa personne , jusques au miracle : ce port & ce venerable maintien , sous un visage si jeune , vermeil & flamboyant :

*Vertu militaire
d'Alexandre.*

Tel se void
l'Astre porte-
jour , favory de
Venus sur tous
les flambeaux
celestes , quand
il sourd de l'O-
cean rebaigné
de ses ondes , &
qu'il esleve au
ciel son visage
sacré , dissipant
les tenebres.
Æneid. 8.

*Qualis ubi Oceani perfusus lucifer unda ,
Quem Venus ante alios astrorum diligit ignes ,
Extulit os sacrum calo , tenebrasque resolvit.*

L'excellence de son sçavoir & capacité : la durée & grandeur de sa gloire , pure , nette , exempte de tache & d'envie ; & qu'encore long-temps apres sa mort , ce fust une religieuse croyance , d'estimer que ses medailles portassent bonheur

à ceux qui les avoient sur eux : & que plus de Roys & de Princes ont escrit les gestes , que autres Historiens n'ont escrit les gestes d'autre Roy ou Prince que ce soit : & qu'encores à present , les Mahumetans , qui mesprisent toutes autres histoires , reçoivent & honorent la sienne seule par special privilege : Il confessera, tout cela mis ensemble , que j'ay eu raison de le preferer à Cesar mesme , qui seul m'a pû mettre en doute du choix : Et il ne se peut nier , qu'il n'y ayt plus du sien en ses exploits , plus de la fortune en ceux d'Alexandre. Ils ont eu plusieurs choses esgales , & Cesar à l'aventure aucunes plus grandes. Ce furent deux feux , ou deux torrens , à ravager le monde par divers endroits.

*Et velut immissi diversis partibus ignes
Arentem in sylvam , & virgulta sonantia lauro :
Aut ubi decursu rapido de montibus altis
Dant sonitum spumosi amnes , & in æquora cur-
runt ,
Quisque suum populatus iter.*

Mais quand l'ambition de Cesar auroit de soy plus de moderation , elle a tant de malheur , ayant rencontré ce vilain sujet de la ruine de son pays & de l'empirement universel du monde : que toutes pieces ramassées & mises en la balance , je ne puis que je ne panche du costé d'Alexandre. Le tiers , & le plus excellent à

Et comme les flammes infuses de diverses parts dans une forêt sèche de craquerans lauriers : ou bien comme les escumeux torrens , lorsqu'apres un ravage de pluye ils fondent retentissans des hauts monts d'une cheute precipitée , & s'en vont descocher en la mer , chacun d'eux ravageant la voye qu'il traverse. *Ib. 2.*

Ambition de Cesar , pleine de malheur.

Vaillance & resolution d'Epaminondas.

mon gré, c'est Epaminondas. De gloire, il n'en a pas à beaucoup pres tant que d'autres (aussi n'est-ce pas une piece de la substance de la chose) de resolution & de vaillance, non pas de celle qui est esguisée par ambition, mais de celle que la sapience & la raison peuvent planter en une ame bien réglée; il en avoit tout ce qui s'en peut imaginer. De preuve de cette sienne vertu, il en a fait autant, à mon advis, qu'Alexandre mesme & que Cesar: car encore que ses exploits de guerre ne soient ny si frequens, ny si enflez, ils ne laissent pas pourtant, à les bien considerer, & toutes leurs circonstances, d'estre aussi poissans & roides, & portans autant de tesmoignages de hardiesse & de suffisance militaire. Les Grecs luy ont fait cet honneur, sans contredit, de le nommer le premier homme d'entr'eux: mais estre le premier de la Grece, c'est facilement le premier du monde. Quant à son sçavoir & suffisance, ce jugement ancien nous en est resté; que jamais homme ne sceut tant, & ne parla si peu que luy. Car il estoit Pythagorique de secte: & ce qu'il parla, nul ne parla jamais mieus: excellent orateur & tres-persuasif. Mais quant à ses mœurs & sa conscience, il a de bien loin surpassé tous ceux qui se sont jamais meslez de manier affaires: car en cette partie, qui doit estre principalement considerée, qui seule marque

Epaminondas, premier homme d'entre les Grecs.

veritablement quels nous sommes , & laquelle je contrepoise seule à toutes les autres ensemble , il ne cede à aucun Philosophe , non pas à Socrates mesmẽ. En cettuy-cy l'innocence est une qualité propre , maistresse , constante , uniforme , incorruptible. Au parangon de laquelle elle paroist en Alexandre subalterne , incertaine , bigarrée , molle & fortuite. L'antiquité jugea , qu'à esplucher par le menu tous les autres grands Capitaines , il se trouve en chacun quelque speciale qualité qui le rend illustre. En cettuy - cy seul , c'est une vertu & suffisance pleine par-tout , & pareille : qui en tous les offices de la vie humaine , ne laisse rien à desirer de soy : Soit en occupation publique ou privée , ou paisible , ou guerriere : soit à vivre , soit à mourir grandement & glorieusement. Je ne cognoy nulle forme ny fortune d'homme , que je regarde avec tant d'honneur & d'amour. Il est bien vray que son obstination à la pauvreté , je la trouve aucunement scrupuleuse : comme elle est peinte par ses meilleurs amis. Et cette seule action , haute pourtant , & tres-digne d'admiration , je la sens un peu aigrette , pour par souhait mesmes en la forme qu'elle estoit en luy , m'en desirer l'imitation. Le seul Scipion Æmilian (qui luy donneroit une fin aussi fiere & magnifique , & la cognoissance des sciences autant profonde & universelle) se pourroit

Versu d'Epaminondas , pleine par tout , & pareille.

Pauvreté affectée avec obstination , par Epaminondas.

Scipion Æmilian , premier des Romains.

mettre à l'encontre à l'autre plat de la balance. O quel déplaisir le temps m'a fait, d'oster de nos yeux à point nommé, des premières, la couple de vies justement la plus noble qui fust en Plutarque, de ces deux personnages : par le commun consentement du monde, l'un le premier des Grecs, l'autre des Romains ! Quelle matiere, quel ouvrier ! Pour un homme non saint, mais que nous disons galant homme, de mœurs civiles & communes, d'une hauteur modérée : la plus riche vie, que je sache, à estre vescuë entre les vivans, comme on dit ; & estoquée de plus de riches parties & desirables, c'est, tout considéré, celle d'Alcibiades à mon gré.

*Bonté excessive
d'Epaminondas.*

Mais quant à Epaminondas, pour exemple d'une excessive bonté, je veux ajouter icy aucunes de ses opinions. Le plus doux contentement qu'il eut en toute sa vie, il tesmoigna que c'estoit le plaisir qu'il avoit donné à son pere & à sa mere, de sa victoire des Leuctres : il couche de beaucoup, preferant leur plaisir au sien si juste & si plein d'une tant glorieuse action. Il ne pensoit pas qu'il fust loisible, pour recouvrer mesme la liberté de son pays, de tuer un homme sans cognoissance de cause : Voilà pourquoy il fut si froid à l'entreprise de Pelopidas son compagnon, pour la delivrance de Thebes. Il tenoit aussi, qu'en une bataille il falloit fuir la rencontre d'un amy, qui fust au party contraire, & l'es-

pargner. Et son humanité à l'endroit des ennemis mesmes , l'ayant mis en soupçon envers les Bœotiens , de ce qu'apres avoir miraculeusement forcé les Lacedemoniens de luy ouvrir le pas, qu'ils avoient entrepris de garder à l'entrée de la Morée pres de Corinthe , il s'estoit contenté de leur avoir passé sur le ventre , sans les poursuivre à toute outrance ; il fut depose de l'estat de Capitaine General. Tres-honorablement pour une telle cause : & pour la honte que ce leur fut d'avoir par necessité à le remonter tantost apres en son degré , & recognoistre combien dependoit de luy leur gloire & leur salut : la victoire le suivant comme son ombre par-tout où il guidaft : la prosperité de son pays mourut aussi luy mort , comme elle estoit née par luy.

Humanité d'Epaminondas à l'endroit des ennemis mesmes.





CHAPITRE XXXVII.

De la ressemblance des Enfans aux Peres:

CE fagotage de tant de diverses pieces , se fait en cette condition ; que je n'y mets la main ; que lorsqu'une trop lasche oisiveté me presse ; & non ailleurs que chez moy : Ainsi il s'est basti à diverses poses & intervalles , comme les occasions me detiennent ailleurs par fois plusieurs mois. Au demeurant , je ne corrige point mes premieres imaginations par les secondes, oüy à l'aventure quelque mot : mais pour diversifier , non pour oster. Je veux représenter le progrez de mes humeurs , & qu'on voye chaque piece en sa naissance. Je prendrois plaisir d'avoir commencé plustost , & à reconnoitre le train de mes mutations. Vn valet qui me servoit à les escrire sous moy , pensa faire un grand butin de m'en desrober plusieurs pieces choisies à sa poste. Cela me console , qu'il n'y fera pas plus de gain , que j'y ay fait de perte. Je me suis envieilly de sept ou huit ans depuis que je commençay : Ce n'a pas esté sans quelque nouvel acquest : J'y ay pratiqué la colique , par la liberalité des ans : leur commerce & longue conversation , ne se passent aisement sans quelque
tel

tel fruit. Je voudroy bien , de plusieurs autres presens , qu'ils ont à faire , à ceux qui les hantent long - temps , qu'ils en eussent choisi quelqu'un qui m'eust esté plus acceptable : car ils ne m'en eussent sceu faire , que j'eusse en plus grande horreur , dés mon enfance. C'estoit à point nommé , de tous les accidens de la vieillesse , celui que je craignois le plus. J'avoxy pensé mainte - fois à part moy , que j'alloxy trop avant : & qu'à faire un si long chemin , je ne faudroy pas de m'engager enfin , en quelque mal-plaisante rencontre : Je sentoisy & protestoisy assez , qu'il estoit heure de partir , & qu'il falloit trancher la vie dans le vif & dans le sain , suivant la regle des chirurgiens , quand ils ont à coupper quelque membre. Qu'à celui , qui ne la rendoit à temps , nature avoit accoustumé de faire payer de bien rudés usures. Il s'en falloit tant , que j'en fusse prest lors , qu'en dix - huit mois ou environ qu'il y a que je suis en ce mal-plaisant estat , j'ay desia appris à m'y accommoder. J'entre desia en composition de ce vivre coliqueux : j'y trouve de quoy me consoler & de quoy esperer : tant les hommes sont accouquinez à leur estre miserable , qu'il n'est si rude condition qu'ils n'acceptent pour s'y conserver.

Oyez Mæcenas.

*Debilem facito manu ,
Debilem pede , coxa ,
Tome II.*

Estropie-moy
de la main , d'un
pied , de la cuisse ,
escrouillez-moy
les dents à
coups de poing ,

tout va bien,
pourveu que je
vive. Senec.
Epist. 101.

Cruauté de Tam-
burlan contre les
ladres.

Lubricos quate dentes :
Vita dum superest, bene est.

Et couvroit Tamburlan d'une sotte humanité, la cruauté fantastique qu'il exerçoit contre les ladres : en faisant mettre à mort autant qu'il en venoit à sa cognoissance ; pour , disoit-il , les delivrer de la vie , qu'ils vivoient si penible. Car il n'y avoit nul d'eux qui n'eust mieux aymé estre trois fois ladre , que de n'estre pas. Et Antisthenes le Stoïcien , estant fort malade , & s'escriant : Qui me delivrera de ces maux ? Diogenes , qui l'estoit venu voir , luy presentant un couteau : Cettuy-cy , si tu veux , bien-tost. Je ne dy pas de la vie , replica-il , je dy des maux. Les souffrances qui nous touchent simplement par l'ame , m'affligent beaucoup moins qu'elles ne font la plupart des autres hommes : Partie par jugement : car le monde estime plusieurs choses horribles , ou evitables au prix de la vie , qui me font à peu pres indifferentes : Partie , par une complexion stupide & insensible , que j'ay aux accidens qui ne donnent à moy de droit fil : laquelle complexion j'estime l'une des meilleurs pieces de ma naturelle condition : Mais les souffrances vrayement essentielles & corporelles , je les gousté bien vivement. Si est - ce pourtant , que les prevoiant autrefois d'une veuë foible , delicate &

amollie par la jouissance de cette longue & heureuse santé & repos, que Dieu m'a presté, la meilleure part de mon aage, je les avoy conceües par imagination si insupportables, qu'à la verité j'en avois plus de peur, que je n'y ay trouvé de mal : Par ou j'augmente tous-jours cette creance ; que la plupart des facultez de nostre ame, comme nous les employons, troublent plus le repos de la vie, qu'elles n'y servent. Je suis aux prises avec la pire de toutes les maladies, la plus soudaine, la plus douloureuse, la plus mortelle, & la plus irremediable. J'en ay desja essayé cinq ou six bien longs, accez & penibles : toutefois ou je me flatte, ou encores y a-il en cet estat de quoy se soustenir, à qui a l'ame deschargée de la crainte de la mort, & deschargée des menaces, conclusions & consequences, de quoy la medecine nous enteste. Mais l'effet mesme de la douleur, n'a pas cette aigreur si aspre & si poignante, qu'un homme rassis en doive entrer en rage & en desespoir. J'ay au moins ce profit de la colique, que ce que je n'avoy encore pû sur moy, pour me concilier du tout, & m'accointer à la mort, elle le parfera : car d'autant plus elle me pressera & importunera, d'autant moins me fera la mort à craindre. J'avoy desja gaigné cela, de ne tenir à la vie que par la vie seulement : elle desnouëra encore cette intelli-

Colique, la pire de toutes les maladies, & la plus irremediable.

gence : Et Dieu veuille qu'enfin , si son aspreté vient à surmonter mes forces , elle ne me rejette à l'autre extremité non moins vicieuse , d'aymer & desirer à mourir.

Ne desirer ny ne
crains le jour de
ton trespas.

Mart. 10.

Summum nec metuas diem, nec optes.

Maintien des dai-
gneux & posé à
la souffrance des
maux.

Ce sont deux passions à craindre , mais l'une a son remede bien plus prest que l'autre. Au demeurant , j'ay tousiours trouvé ce precepte ceremonieux , qui ordonne si exactement de tenir bonne contenance , & un maintien desdaigneux & posé à la souffrance des maux. Pourquoy la philosophie , qui ne regarde que le vif & les effets , se va - elle amusant à ces apparences externes ? Qu'elle laisse ce soin aux farceurs & maistres de rhétorique , qui sont tant d'estat de nos gestes. Qu'elle condonne hardiment au mal , cette lascheté voyelle , si elle n'est ny cordiale ny stomachale : Et presse ses plaintes volontaires au genre des soupirs , sanglots , palpitations , pallissemens , que nature a mis hors de nostre puissance. Pourveu que le courage soit sans effroy , les paroles sans desespoir , qu'elle se contente. Qu'importe que nous tordions nos bras , pourveu que nous ne tordions nos pensées ? elle nous dresse pour nous , non pour autrui , pour estre , non pour sembler. Qu'elle s'arreste à gouverner nostre entendement , quelle a pris à instruire : Qu'aux ef-

forts de la colique , elle maintienne l'ame capable de se recognoistre , de suivre son train accoustumé : combattant la douleur & la soustenant , non se prosternant honteusement à ses pieds : esmeuë & eschauffée du combat , non abattuë & renversée : capable d'entretien & d'autres occupations , jusques à certaine mesure. En des accidens si extremes , c'est cruauté de requerir de nous une desmarche si composée. Si nous avons beau jeu , c'est peu que nous ayons mauvaise mine. Si le corps se soulage en se plaignant , qu'il le face : si l'agitation luy plaist , qu'il se tourneboule & tracasse à sa fantaisie : s'il luy semble que le mal s'évapore aucunement (comme aucuns medecins disent que cela ayde à la delivrance des femmes enceintes) pour pousser hors la voix avec plus grande violence , ou s'il en amuse son tourment , qu'il crie tout à fait. Ne commandons point à cette voix , qu'elle aille , mais permettons-le luy. Epicurus ne pardonne pas seulement à son sage de crier aux tourmens , mais il le luy conseille. *Pugiles etiam quum feriunt , in jactandis castibus ingemiscunt , quia profundenda voce omne corpus intenditur , venitque plaga vehementior.* Nous avons assez de travail du mal , sans nous travailler à ces regles superflus. Ce que je dis pour excuser ceux qu'on void ordinairement se tempester aux secousses & assauts de cette maladie : car

Quand les Attes
letes frappent ,
ils gagnent en
ruant leurs tes-
tes , parce que
tout le corps se
bande à respan-
dre la voix , &
que l'atteinte
s'en rend plus
vehementement.
Thusc. 2.

Contenance mo-
derée aux secous-
ses de la colique.

pour moy, je l'ay passée jusques à cette heure avec un peu meilleure contenance, & me contente de gemir sans brailler. Non pourtant que je me mette en peine, pour maintenir cette decence extérieure : car je fay peu de compte d'un tel avantage : Je presse en cela au mal autant qu'il veut, mais ou mes douleurs ne sont pas si excessives, ou j'y apporte plus de fermeté que le commun. Je me plains, je me despire, quand les aigres pointures me pressent; mais je n'en viens point au desespoir, comme celuy-là :

Tout bruyant
de pleurs, de
cri, de despit,
saler, & se-
miffemens ad-
pres, il expri-
moit nait fort
vireuses voix.
Thuse. 2.

*Ejulatu, questu, gemitu, fremitibus
Resonando multum flebiles voces refert.*

Je me tasse au plus espais du mal, & ay tous-
jours trouvé que j'estoy capable de dire, de
penser, de respondre aussi sainement qu'en une
autre heure, mais non si constamment; la
douleur me troublant & destournant. Quand
on me tient le plus atterré, & que les assistans
m'espargnent, j'essaye souvent mes forces, &
leur entame moy-mesme des propos les plus
esloignez de mon estat. Je puis tout par un
soudain effort : mais ostez-en la durée. O que
n'ay-je la faculté de ce songeur de Cicero,
qui, songeant embrasser une garce, trouva
qu'il s'estoit deschargé de sa pierre emmy ses
draps! Les miennes me desgarfent e strangelyment.

*Pierre deschargée
en l'embrace-
ment songe d'une
garce.*

Aux intervalles de cette douleur excessive , lors que mes ureteres languissent sans me ronger , je me remets soudain en ma forme ordinaire : d'autant que mon ame ne prend autre alarme , que la sensible & corporelle. Ce que je doy certainement au soin que j'ay eu à me preparer par discours à tels accidens :

———— *Liborum*

*Nulla mihi nova nunc facies inopinaque surgit ,
Omnia præcepi , atque animo mecum antè peregi.*

Je suis essayé pourtant un peu bien rudement pour un apprenty , & d'un changement bien soudain & bien rude : estant cheu tout à coup , d'une tres-douce condition de vie , & tres-heureuse , à la plus douloureuse & penible , qui se puisse imaginer : Car outre que c'est une maladie bien fort à craindre d'elle-mesme , elle fait en moy ses commencemens beaucoup plus aspres & difficiles qu'elle n'a accoustumé. Les accès me reprennent si souvent , que je ne sens quasi plus d'entiere santé : je maintien toutefois , jusques à cette heure , mon esprit en telle assiette , que pourveu que j'y puisse apporter de la constance , je me treuve en assez meilleure condition de vie , que mille autres , qui n'ont ny fievre ny mal , que celuy qu'ils se donnent eux-mesmes , par la faute de leurs discours. Il est certaine façon d'humilité subtile , qui naist

Nullé image de travaux ne me vient plus paroistre , inopinée ou nouvelle : je les ay tous preveus , & le discours de mon ame a préoccupé toutes choses.
Æneid. 6.

Pierre , maladie douloureuse & fort à craindre.

Humilité subtile produite de la presumption.

de la presumption, comme cette-cy : Que nous recognoissons nostre ignorance en plusieurs choses, & sommes si courtois d'avouer, qu'il y ait és ouvrages de nature, aucunes qualitez & conditions qui nous sont imperceptibles, & desquelles nostre suffisance ne peut descouvrir les moyens & les causes : Par cette honneste & consciencieuse declaration, nous esperons gagner qu'on nous croira aussi de celles que nous dirons entendre. Nous n'avons que faire d'aller trier des miracles & des difficultez estrangeres : il me semble que parmy les choses que nous voyons ordinairement, il y a des estrangeres si incomprehensibles, qu'elles surpassent route la difficulté des miracles. Quel monstre est-ce que cette goutte de semence, de quoy nous sommes produits, porte en soy les impressions, non de la forme corporelle seulement, mais des pensemens & des inclinations de nos peres ? Cette goutte d'eau, où loge-elle ce nombre infiny de formes ? & comme portent-elles ces ressemblances, d'un progrez si temeraire & si deregulé, que l'arriere-fils respondra à son biffayeul, le nepveu à l'oncle ? En la famille de Lepidus, à Rome, il y en a eu trois, non de suite, mais par intervalles, qui nasquirent un mesme œil couvert de cartilage. A Thebes : il y avoit une race qui portoit dès le ventre de la mere, la forme d'un fer de lance,

Semence accompagnée des inclinations des peres.

Ressemblances des enfans aux peres.

& qui ne le portoit , estoit tenu illegitime. Aristote dit qu'en certaine nation , où les femmes estoient communes , on assignoit les enfans à leurs peres , par la ressemblance. Il est à croire que je dois à mon pere cette qualité pierreuse : car il mourut merveilleusement affligé d'une grosse pierre qu'il avoit en la vessie : il ne s'aperceut de son mal , que le soixante - septiesme an de son aage : & avant cela il n'en avoit eu aucune menace ou ressentiment , aux reins , aux costez , ny ailleurs : & avoit vescu jusques lors en une heureuse santé , & bien peu sujette à maladies , & dura encores sept ans ce mal , traissant une fin de vie bien douloureuse. J'estoy nay vingt-cinq ans & plus avant sa maladie , & durant le cours de son meilleur estat , le troisieme de ses enfans en rang de naissance. Où se couvoit tant de temps , la propension à ce defect ? Et lors qu'il estoit si loin du mal , cette legere piece de sa substance , de quoy il me bastit , comment emportoit - elle pour sa part , une si grande impression ? Et comme encore si couverte , que quarante - cinq ans apres , j'aye commencé à m'en ressentir , seul jusques à cette heure , entre tant de freres & de sœurs , & tous d'une mere ? Qui m'esclaircira de ce progres , je le croiray d'autant d'autres miracles qu'il voudra , pourveu que , comme ils font , il ne me donne en payement une doctrine beaucoup

Pere de Montaigne affligé de pierre.

*Medecins mes-
prisés.*

plus difficile & fantastique , que n'est la chose
mesme. Que les medecins excusent un peu ma
liberté : car par cette mesme infusion & insinua-
tion fatale , j'ay receu la haine & le mespris
de leur doctrine. Cette antipathie que j'ay à leur
art , m'est hereditaire. Mon pere a vescu soi-
vante & quatorze ans , mon ayeul soixante &
neuf , mon basayeul pres de quatre-vingts , sans
avoir gousté aucune sorte de medecine : Et entre
eux , tout ce qui n'estoit de l'usage ordinaire ,
tenoit lieu de drogue. La medecine se forme
par exemples & experiences : aussi fait mon
opinion. Voilà pas une bien expresse experience
& bien avantageuse ? Je ne sçay s'ils m'en trou-
veront trois en leurs registres , nais , nourris
& trespassez en mesme fouyer , mesme toict ,
ayans autant vescu par leur conduite. Il faut
qu'ils m'advoient en cela , que si ce n'est la
raison , au moins que la fortune est de mon
party : or , chez les medecins , fortune vaut
bien mieux que la raison : Qu'ils ne me pren-
nent point à cette heure à leur avantage ;
qu'ils ne me menacent point , atterré comme
je suis : ce seroit supercherie. Aussi , à dire la
verité , j'ay assez gaigné sur eux par mes exem-
ples domestiques , encore qu'ils s'arrestent-là.
Les choses humaines n'ont pas tant de constance.
Il y a deux cents ans , il ne s'en faut que dix-
huit , que cet essay nous dure : car le premier

naquit l'an mil quatre cents deux. C'est vrayement bien raison , que cette experience commence à nous faillir : Qu'ils ne me reprochent point les maux qui me tiennent à cette heure à la gorge : d'avoir vescu sain quarante-sept ans pour ma part , n'est-ce pas assez ? Quand ce sera le bout de ma carriere , elle est des plus longues. Mes ancestres avoient la medecine à contre-cœur , par quelque inclination occulte & naturelle : car la veuë mesme des drogues faisoit horreur à mon pere. Le Seigneur de Gaviac , mon oncle paternel , homme d'Eglise , maladif dès sa naissance , & qui fit toutefois durer cette vie debile jusques à soixante-sept ans , estant tombé autrefois en une grosse & vehemente fievre continuë , il fut ordonné par les medecins , qu'on luy declareroit, s'il ne se vouloit ayder (ils appellent secours ce qui le plus souvent est empeschement) qu'il estoit infailliblement mort. Ce bon-homme , tout effrayé comme il fut de cette horrible sentence : Si , respondit-il, je suis donc mort : mais Dieu rendit tantost apres vain ce prognostique. Le dernier des freres, ils estoient quatre, sieur de Buffaguet, & de bien loin le dernier, se soubmit seul à cet art : pour le commerce , ce croy-je , qu'il avoit avec les autres arts : car il estoit Conseiller en la Cour de Parlement : & luy succeda si mal , qu'estant par apparence de plus forte

Medecine à contre-cœur aux ancestres de Monseigneur.

complexion, il mourut pourtant long-temps avant les autres, sauf un, le sieur de Saint-Michel. Il est possible que j'aye receu d'eux cette dyspathie naturelle à la medecine : mais s'il n'y eust eu que cette consideration, j'eusse essayé de la forcer. Car toutes ces conditions, qui naissent en nous sans raison, elles sont vicieuses : c'est une espee de maladie qu'il faut combattre : Il peut estre que j'y avois cette propension : mais je l'ay appuyée & fortifiée par les discours, qui m'en ont estably l'opinion que j'en ay. Car je hay aussi cette consideration de refuser la medecine pour l'aigreur de son goust : Ce ne seroit aisement mon humeur, qui trouve la santé digne d'estre rachetée, par tous les cauterés & incisions les plus penibles qui se facent. Et suivant Epicurus, les voluptez me semblent à éviter, si elles tirent à leur suite des douleurs plus grandes : Et les douleurs à rechercher, qui tirent à leur suite des voluptez plus grandes. C'est une precieuse chose, que la santé, & la seule qui merite, à la verité, qu'on y employe, non le temps seulement, la sueur, la peine, les biens, mais encore la vie à sa poursuite : d'autant que sans elle, la vie nous vient à estre injurieuse. La volupté, la sagesse, la science & la vertu, sans elle se ternissent & esvanouissent : Et aux plus fermes & tendus discours, que la philosophie nous veuille imprimer.

*Conditions nées
en nous sans rai-
son, vicieuses.*

*Santé fort pre-
cieuse & recher-
chable au travers
de toutes diffi-
cultez.*

mer au contraire , nous n'avons qu'à opposer l'image de Platon estant frappé du haut mal , ou d'une appoplexie : & en cette presuppotion, le deffier d'appeller à son secours les riches facultez de son ame. Toute voye qui nous meneroit à la santé , ne se peut dire pour moy , ny aspre , ny chere : Mais j'ay quelques autres apparences , qui me font estrangement deffier de toute cette marchandise , je ne dy pas qu'il n'y en puisse avoir quelque art : qu'il n'y ait parmy tant d'ouvrages de nature , des choses propres à la conservation de nostre santé , cela est certain : J'entends bien qu'il y a quelque simple qui humecte , quelque autre qui assèche : je sçay par experience , & que les refforts produisent des vents , & que les feuilles du fené laschent le ventre : je sçay plusieurs telles experiences : comme je sçay que le mouton me nourrit , & que le vin m'eschauffe. Et disoit Solon que le manger estoit , comme les autres drogues , une medecine contre la maladie de la faim.

*Le manger, est
destiné contre la
maladie de la
faim.*

Je ne desadvoüe pas l'usage que nous tirons du monde , ny ne doute de la puissance & uberté de nature , & de son application à nostre besoin : je vois bien que les brochets & les arondelles se trouvent bien d'elle : je me deffie des inventions de nostre esprit , de nostre science & art , en faveur duquel nous l'avons abandonnée , & ses reigles , & auquel nous ne sçavons tenir

Justice, que c'est. moderation ny limite. Comme nous appellons justice le pastissage des premieres loix qui nous tombent en main, & leur dispensation & pratique, tres-inepte souvent & tres-inique. Et comme ceux qui s'en moquent & qui l'accusent, n'entendent pas pourtant injurier cette noble vertu, ains condamner seulement l'abus & profanation de ce sacré titre. De mesme en la medecine, j'honore bien ce glorieux nom, sa proposition, sa promesse, si utile au genre humain : mais ce qu'il designe entre nous, je ne l'honore, ny ne l'estime. En premier lieu l'experience me le fait craindre : car de ce que j'ay de cognoissance, je ne voy nulle race de gens si tost malade, & si tard guerie, que celle qui est sous la jurisdiction de la medecine. Leur santé mesme est alterée & corrompue, par la contrainte des regimes. Les medecins ne se contentent point d'avoir la maladie en gouvernement, ils rendent la santé malade, pour garder qu'on ne puisse en aucune saison eschapper leur autorité. D'une santé constante & entiere, n'en tirent-ils pas l'argument d'une grande maladie future? J'ay esté assez souvent malade : j'ay trouvé sans leurs secours, mes maladies aussi douces à supporter (& en ay essayé quasi de toutes les fortes) & aussi courtes, que nul autre : & si n'y ay point meslé l'amertume de leurs ordonnances. La santé, je

*Santé rendue
malade par les
medecins.*

l'ay libre & entiere , sans regle , & sans autre discipline , que de ma coustume & de mon plaisir. Tout lieu m'est bon à m'arrester : car il ne me faut autres commoditez estant malade , que celles qu'il me faut estant sain. Je ne me passionne point d'estre sans medecin , sans apothiquaire & sans secours : dequoy j'en voy la pluspart plus affligez que du mal. Quoy , eux-mesmes nous font-il voir de l'heur & de la durée en leur vie , qui nous puisse tesmoigner quelque apparent effect de leur science ? Il n'est nation qui n'ait esté plusieurs siecles sans la *Medecine inconnue à plusieurs nations.* medecine : & les premiers siecles , c'est-à-dire , les meilleurs & les plus heureux : & du monde , la dixiesme partie ne s'en sert point encore à cette heure : d'infinies nations ne la cognoissent pas , où l'on vit & plus sainement , & plus longuement qu'on ne fait icy : & parmy nous le commun peuple s'en passe heureusement. Les Romains avoient esté fix cens ans avant que de la recevoir : mais apres l'avoir essayée , ils la chasserent de leur ville , par l'entremise de Caton le censeur , qui montra combien aisément il s'en pouvoit passer , ayant vescu quatre *Santé de Caton , & de sa famille.* vingts & cinq ans , & fait vivre sa femme jusqu'à l'extresme vieillesse , non pas sans medecine , mais ouïy bien sans medecin : car toute *Medecine , que c'est.* chose qui se trouve salubre à nostre vie se peut nommer medecine. Il entretenoit , ce dit Plu-

*Santé rare des
Lybiens,*

tarque, sa famille en santé, par l'usage (ce me semble,) du lievre. Comme les Arcades; dit Pline, guerissent toutes maladies avec du lait de vache. Et les Lybiens, dit Herodote; jouissent populairement d'une rare santé, par cette coutume qu'ils ont, apres que leurs enfans ont atteint quatre ans, de leur cauterizer & brusler les veines du chef & des temples: par où ils coupent chemin pour leur vie, à toute defluxion de rhume. Et les gens de village de ce pays, à tous accidens, n'employent que du vin le plus fort qu'ils peuvent, meslé à force safran & espice: tout cela avec une fortune pareille. Et à dire vray, de toute cette diversité & confusion d'ordonnances, quelle autre fin & effect apres tout, y a-il; que vuidier le ventre? ce que mille simples domestiques peuvent faire: & si ne sçay si c'est utilement qu'ils disent: & si nostre nature n'a point besoin de la residence de ses excremens, jusques à certaine mesure, comme le vin a de sa lie pour sa conservation. Vous voyez souvent des hommes sains, tomber en vomissemens ou flux de ventre, par accident estrange, & faire un grand vuidange d'excremens, sans besoin aucun precedent, & sans aucune utilité suivante, voire avec empirement & dommage. C'est du grand Platon, que j'apprens n'agueres, que de trois sortes de mouvemens
qui

qui nous appartiennent, le dernier & le pire est celuy des purgations : que nul homme, s'il n'est fol, ne doit entreprendre qu'à l'extrefme neceffité. On va troublant & efveillant le mal par oppositions contraires. Il faut que ce foit la forme de vivre, qui doucement l'allanguiffe & reconduife à fa fin. Les violentes harpades de la drogue & du mal, font tousiours à nostre perte ; puis que la querelle se def-

Purgations, pire mouvement de l'homme.

meffe chez nous, & que la drogue est un secours infiable : de fa nature ennemy à nostre fanté, & qui n'a accez en nostre estat que par le trouble. Laiffons un peu faire : l'ordre qui pourvoit aux puces & aux taupes, pourvoit auffi aux hommes qui ont la patience pareille à se laiffer gouverner, que les puces & les taupes. Nous avons beau crier bihore : c'est bien pour nous enrouër, mais non pour l'avancer. C'est un ordre superbe & impiteux. Nostre crainte, nostre defefpoir, le defgoufte & retarder de nostre ayde, au lieu de l'y convier. Il doit au mal son cours, comme à la fanté. De se laiffer corrompre en faveur de l'un, au prejudice des droicts de l'autre, il ne le fera pas : il tomberoit en defordre. Suivons de par Dieu, suivons. Il mene ceux qui le suivent : ceux qui ne le suivent pas, il les entraïne, & leur rage, & leur medecine ensemble. Faites ordonner une purgation à vostre cervelle, elle

Drogues, secours infiable, & pour quoy.

y fera mieux employée qu'à vostre estomach.

Medecine ennemie de la santé.

On demandoit à un Lacedemonien , qui l'avoit fait vivre sain si long-temps ? l'ignorance de la medecine , respondit-il. Et Adrian l'empereur crioit sans cesse en mourant , que la presse des medecins l'avoient tué. Vn mauvais luicteur se fit medecin : courage , luy dit Diogenes , tu as raison , tu mettras à certe heure en terre ceux qui t'y ont mis autrefois. Mais ils ont cet heur , selon Nicocles , que le soleil esclaire leur succez , & la terre cache leur faute : Et outre cela , ils

Avantage des medecins es salu- raires succez des patients.

ont une façon bien avantageuse , à se servir de toutes sortes d'esvenemens : car ce que la fortune , ce que la nature , ou quelque autre cause estrangere (desquelles le nombre est infiny) produit en nous de bon & de salutaire , c'est le privilege de la medecine de se l'attribuer. Tous les heureux succez qui arrivent au patient qui est sous son regime , c'est d'elle qu'il les tient. Les occasions qui m'ont guery moy , & qui guerissent mille autres , qui n'appellent point les medecins à leurs secours , ils les usurpent en leurs sujets. Et quant aux mauvais accidens , ou ils les desadvoient tout à fait , en attribuant la coulpe au patient , par des rai-

Accidens mauvais des maladies , excusez & palliez en diverses sortes par les medecins.

sons si vaines , qu'ils n'ont garde de faillir d'en trouver tousiours assez bon nombre de telles : il a descouvert son bras , il a ouï le bruit d'un coche ,

— *rhedarum transitus arcto*
Vicorum inflexu :

Il ôit le trot
 d'un carrosse ;
 dans les des-
 tours estroits
 de la rue. *Juv.*
sat. 3.

on a entr'ouvert sa fenestre , il s'est couché sur le costé gauche , ou il a passé par sa teste quelque pensément penible : somme une parole , un songe , une œillade leur semble suffisante excuse pour se descharger de faute : ou , s'il leur plaist , ils se servent encore de cet empirement , & en font leurs affaires , par cet autre moyen , qui ne leur peut jamais faillir : c'est de nous payer lors que la maladie se trouve reschauffée par leurs applications , de l'assurance qu'ils nous donnent , qu'elle seroit bien autrement empirée sans leurs remedes. Celuy qu'ils ont jetté d'un morfondement en une fievre quotidienne , il eust eu , sans eux , la continué. Ils n'ont garde de faire mal leurs besongnes , puis que le dommage leur revient à profit. Vrayement ils ont raison de requerir du malade , une application de creance favorable : il faut qu'elle le soit à la verité en bon escient , & bien souple , pour s'appliquer à des imaginations si mal-aisées à croire. Platon disoit bien à propos qu'il n'appartenoit qu'aux medecins de mentir en toute liberté , puis que nostre salut despend de la vanité , & fausseté de leurs promesses. Æsope , auteur de tres-rare excellence , & duquel peu de gens descouvrent toutes les graces , est plai-

Creance favorable requise des malades.

Autorité tyrannique des medecins sur les corps affoiblis.

fant à nous représenter cette autorité tyrannique, qu'ils usurpent sur ces pauvres ames affoiblies & abattues par le mal, & la crainte : car il conte qu'un malade estant interrogé par son medecin, quelle operation il sentoit des medicamens qu'il luy avoit donnez : j'ay fort sué, respondit-il : cela est bon, dit le medecin : une autre fois il luy demanda encore, comme il s'estoit porté depuis : j'ay eu un froid extremes, dit-il, & si ay fort tremblé : cela est bon, suivit le medecin : à la troisieme fois, il luy demanda derechef, comment il se portoit : je me sens, dit-il, enfler & bouffir, comme d'hydropisie : voila qui va bien, adjousta le medecin. L'un de ses domestiques venant apres à s'enquerir à luy de son estat : certes, mon

Æsculapius frappé du foudre.

Car Jupiter tout-puissant, dépité de voir un mortel se relever des tenebres infernales à la belle lumiere de cette vie, precipita d'un coup de foudre dans le profond du Styx, le fils de Phœbus, inventeur de tel art & de telle medecine.
Æn. 7.

amy, respondit-il, à force de bien estre, je me meurs. Il y avoit en Egypte une loy plus juste, par laquelle le medecin prenoit son patient en charge les trois premiers jours, aux perils & fortunes du patient : mais les trois jours passez, c'estoit aux siens propres. Car quelle raison y a-il, qu'Æsculapius leur patron, ait esté frappé du foudre, pour avoir ramené Hypolitus de mort à vie,

*Nam pater omnipotens aliquam indignatus ab umbris
Mortalem infernis, ad lumina surgere vitæ,
Ipse repertorem Medicinæ talis, & artis.
Fulmine Phœbigenam stygias detrusit ad undas :*

& ses suivans soient absous, qui envoient tant d'ames de la vie à la mort? Vn medecin vanteroit à Nicocles, son art estre de grande auctorité: vrayement c'est bon, dit Nicocles, qui peut impunement tuer tant de gens. Au demeurant, si j'eusse esté de leur conseil, j'eusse rendu ma discipline plus sacrée & mystérieuse: ils avoient assez bien commencé, mais ils n'ont pas achevé de mesme. C'estoit un bon commencement, d'avoir fait des Dieux & des Demons auteurs de leur science, d'avoir pris un langage à part, une escriture à part. Quoy qu'en sente la philosophie, que c'est folie de conseiller un homme pour son profit, par maniere non intelligible: *Vt si quis medicus imperet ut sumat,*

Terrigenam, herbigradam, domiportam, sanguine cassam.

C'estoit une bonne regle en leur art, & qui accompagne tous les arts fanatiques, vains, & supernaturels, qu'il faut que la foy du patient preoccupe, par bonne esperance & assurance, leur effect & operation. Laquelle regle ils tiennent jusques-là, que le plus ignorant & grossier medecin, ils le trouvent plus propre à celui qui a fiance en luy, que le plus expérimenté & incognu. Le choix mesme de la plupart de leurs drogues est aucunement mystérieux & divin. Le pied gauche d'une tortuë, l'urine d'un

Comme si quel-
que medecin
luy commande
de prendre la
terre née, l'her-
be-marche, la
porte-maison,
la vuide de sâg.
Cic. de Div. 2.

La foy du pa-
tient doit preoc-
cuper l'effet &
operation de la
medecine.

Drogues myste-
rieuses en leur
charge & appli-
cation.

lezar, la fiente d'un elephant, le foye d'une taupe, du sang tiré sous l'aile droite d'un pigeon blanc : & pour nous autres coliqueux, tant ils abusent desdaigneusement de nostre misere, des crottes de rat pulverisées, & telles autres singeries, qui ont plus le visage d'un enchantement magique, que de science solide. Je laisse à part le nombre impair de leurs pilules : la destination de certains jours & festes de l'année : la distinction des heures à cueillir les herbes de leurs ingrediens ; & cette grimace rebarbative & prudente, de leur port & contenance, de quoy Pline mesme se mocque. Mais ils ont failly, veux-je dire, de ce qu'à ce beau commencement, ils n'ont adjousté cecy ; de rendre leurs assemblées & consultations plus religieuses & secretes : aucun homme profane n'y devoit avoir accez, non plus qu'aux secretes ceremonies d'Æsculape. Car il advient de cette faute, que leur irresolution, la foiblesse de leurs argumens, divinations & fondemens, l'aspreté de leurs contestations, pleines de haine, de jalousie & de consideration particuliere, venans à estre descouvertes à un chacun ; il faut estre merueilleusement aveugle, si on ne se sent bien hazardé entre leurs mains. Qui vid jamais medecin se servir de la recepte de son compaignon, sans y retrancher ou ajouster quelque chose ? Ils trahissent assez par-là leur art : & nous font voir

*Consultations
des medecins,
quelles.*

qu'ils y considerent plus leur reputation , & par consequent leur profit , que l'interest de leurs patiens. Celuy-là de leurs docteurs est plus sage , qui leur a anciennement prescript , qu'un seul se mesle de traiter un malade : car s'il ne fait rien qui vaille , le reproche à l'art de la medecine n'en fera pas fort grand pour la faute d'un homme seul : & au rebours , la gloire en fera grande , s'il vient à bien rencontrer : au lieu que quand ils font beaucoup , ils descrient à tous les coups le mestier : d'autant qu'il leur advient de faire plus souvent mal que bien. Ils se devoient contenter du perpetuel desaccord , qui se trouve és opinions des principaux maistres & aùtheurs anciens de cette science , lequel n'est cognu que des hommes versez aux livres ; sans faire voir encore au peuple les controverses & inconstances de jugement , qu'ils nourrissent & continuent entre eux. Volons-nous un exemple de l'ancien debat de la medecine ? Hierophilus loge la cause originelle des maladies aux humeurs : Erasistratus , au sang des arteres : Asclepiades , aux atomes invisibles s'escoulans en nos pores : Alcmæon , en l'exuperance ou defaut des forces corporelles : Diocles , en l'inequalité des elemens du corps , & en la qualité de l'air que nous respirons : Strato , en l'abondance , crudité & corruption de l'aliment que nous prenons : Hippocrates

*Vn Medecin seul
doit traiter le
malade , & pour
quoy.*

*Cause originelle
des maladies.*

*Médecine la plus
importante des
sciences, & la
plus incertaine.*

la loge aux esprits. Il y a l'un de leurs amis, qu'ils connoissent mieux que moy, qui s'escrie à ce propos; que la science la plus importante qui soit en nostre usage, comme celle qui a charge de notre conservation & santé, c'est de malheur, la plus incertaine, la plus trouble, & agitée de plus de changemens. Il n'y a pas grand danger de nous mescompter à la hauteur du soleil, ou en la fraction de quelque supputation astronomique: mais icy, où il va de tout nostre estre, ce n'est pas sagesse de nous abandonner à la mercy de l'agitation de tant de vents con-

*Médecine, quand
& par qui mise
en crédit.*

traires. Avant la guerre Peloponnesiaque, il n'estoit pas grandes nouvelles de cette science: Hippocrates la mit en credit: tout ce que cettuy-cy avoit estably, Chrysippus le renversa: Depuis Erasistratus, petit-fils d'Aristote, tout ce que Chrysippus en avoit escrit. Apres ceux-cy, survindrent les Empiriques, qui prirent une voye toute diverse des anciens, au manie-

Empiriques.

*Médecine d'He-
rophile, de The-
mison, de The-
salus, de Crinas
de Marseille, &
de Charinus.*

ment de cet art. Quand le crédit de ses derniers commença à s'en vieillir, Herophilus mit en usage une autre sorte de medecine, qu'Asclepiades vint à combattre & aneantir à son tour. A leur rang gaignerent autorité les opinions de Themison, & depuis de Musa, & encore apres celles de Vexius Valens, medecin fameux par l'intelligence qu'il avoit avec Messalina. L'empire de la medecine tomba du temps de

Neron à Theſſalus , qui abolit & condamna tout ce qui en avoit eſté tenu juſques à luy. La doctrine de cettuy-cy fut abattuë par Crinas de Marſeille , qui apporta de nouveau , de regler toutes les operations medecinales , aux ephemerides & mouvemens des aſtres , manger , dormir & boire , à l'heure qu'il plairoit à la lune & à mercure. Son autorité fut bientôt apres ſupplantee par Charinus , medecin de cette meſme ville de Marſeille. Cettuy-cy combattoit non ſeulement la medecine ancienne , mais encore l'uſage des bains chauds , public , & tant de ſiecles auparavant accouſtumé. Il faiſoit baigner les hommes dans l'eau froide , en hyver meſme , & plongeoit les malades dans l'eau naturelle des ruiſſeaux. Juſques au temps de Plin , aucun Romain n'avoit encore daigné exercer la medecine : elle ſe faiſoit par des eſtrangers , & Grecs , comme elle ſe fait entre nous François , par des latineurs : car comme dit un tres-grand medecin , nous ne recevons pas aiſement la medecine que nous entendons , non plus que la drogue que nous cueillons. Si les nations , deſquelles nous retirons le gayac , la ſaſepareille , & le bois d'eſquine , ont des medecins , combien penſons-nous par cette meſme recommandation de l'eſtrangereté , la rareté & la cherté ; qu'ils faiſſent feſte de nos choux , & de noſtre perſil ? car qui oſeroit

*Bains d'eau
froide.*

*Medecine exer-
cée à Rome par
des eſtrangers.*

*Medecins ancienne entiere-
ment changée par
Paracelse & Ar-
genterius.*

mespriser les choses recherchées de si loin , au hazard d'une si longue peregrination & si perilleuse ? Depuis ces anciennes mutations de la medecine , il y en a eu infinies autres jusques à nous ; & le plus souvent mutations entieres & universelles : comme sont celles que produisent de nostre temps , Paracelse , Fioravanti & Argenterius : car ils ne changent pas seulement une recepte , mais , à ce qu'on me dit , toute la contexture & police du corps de la medecine , accusant d'ignorance & de piperie , ceux qui en ont fait profession jusques à eux. Je vous laisse à penser où en est le pauvre patient. Si encore nous estions assurez , quand ils se mescontent , qu'il ne nous nuisist pas , s'il ne nous profite , ce seroit une bien raisonnable composition , de se hasarder d'acquérir du bien , sans se mettre en danger de perte. *Æsopé* fait ce conte ; qu'un qui avoit acheté un more esclave , estimant que cette couleur luy fust venue par accident , & mauvais traitement de son premier maistre , le fit medeciner de plusieurs bains & breuvages avec grand soin : il advint que le more n'en amenda aucunement sa couleur basannée , mais qu'il en perdit entierement sa premiere santé. Combien de fois nous advient-il , de voir les medecins imputans les uns aux autres , la mort de leurs patiens ? Il me souvient d'une maladie

*More medeciné
pour luy changer
sa couleur l'as-
année.*

populaire , qui fut aux villes de mon voisinage , il y a quelques années , mortelle & tres-dangereuse : cet orage estant passé , qui avoit emporté un nombre infiny d'hommes ; l'un des plus fameux medecins de toute la contrée vint à publier un livret , touchant cette matiere , par lequel il se ravise , de ce qu'ils avoient usé de la saignée , & confesse que c'est l'une des causes principales du dommage qui en estoit advenu. Davantage leurs auteurs tiennent , qu'il n'y a aucune medecine , qui n'ait quelque partie nuisible. Et si celles mesmes qui nous servent , nous offensent aucunement , que doivent faire celles qu'on nous applique du tout hors de propos ? De moy , quand il n'y auroit autre chose , j'estime qu'à ceux qui haïssent le goust de la medecine , ce soit un dangereux effort , & de prejudice , de l'aller avaller à une heure si incommode , avec tant de contre-cœur : & croy que cela essaye merveilleusement le malade , en une saison où il a tant besoin de repos. Outre ce , qu'à considerer les occasions , sur quoy ils fondent ordinairement la cause de nos maladies , elles sont si legeres & si delicates , que j'argumente par là , qu'une bien petite erreur en la dispensation de leurs drogues , peut nous apporter beaucoup de nuisance. Or si le mescompte du medecin est dangereux , il nous va bien mal :

*Nulla medecine
sans quelques
parties nuisibles ;*

*Mescompte du
medecin , très-
dangereux.*

car il est fort mal-aisé qu'il n'y retombe souvent : il a besoin de trop de pieces , considerations & circonstances , pour affuster justement son dessein. Il faut qu'il cognoisse la complexion du malade , sa temperature , ses humeurs , ses inclinations , ses actions , ses pensemens mesmes , & ses imaginations. Il faut qu'il se responde des circonstances externes , de la nature du lieu , condition de l'air & du temps , assiette des planettes , & leurs influences. Qu'il sçache en la maladie , les causes , les signes , les affections , les jours critiques : en la drogue , le poids , la force , le pays , la figure , l'age , la dispensation : & faut que toutes ces pieces , il les sçache proportionner & rapporter l'une à l'autre , pour en engendrer une parfaite symetrie. A quoy s'il faut tant soit peu , si de tant de ressorts , il y en a un tout seul qui tire à gauche , en voila assez pour nous perdre. Dieu sçait de quelle difficulté est la cognoissance de la plupart de ces parties : car pour exemple , comment trouvera-il le signe propre de la maladie , chacun étant capable d'un infiny nombre de signes ? Combien ont-ils de desbats , eutr'eux & de doutes , sur l'interpretation des urines ? Autrement d'où viendrait cette alteration continuelle que nous voyons entr'eux sur la cognoissance du mal ? Comment excuserions-nous cette faute , où ils tombent si sou-

vent, de prendre martre pour renard? Aux
maux que j'ay eu, pour peu qu'il y eust de
difficulté, je n'en ay jamais trouvé trois d'ac- Cognoissance des
signes propres de
la maladie, fort
difficile.
cord. Je remarque plus volontiers les exemples
qui me touchent. Dernierement à Paris, un
gentil-homme fut taillé, par l'ordonnance des
medecins, auquel on ne trouva de pierre non
plus à la vessie qu'à la main: & là mesme,
un evesque qui m'estoit fort amy, avoit esté
instamment sollicité par la plupart des mede-
cins, qu'il appelloit à son conseil, de se faire
tailler: j'aidoy moy-mesme, sous la foy d'au-
truy, à le luy suader: quand il fut trespas-
sé, & qu'il fut ouvert, on trouva qu'il n'avoit
mal qu'aux reins. Ils sont moins excusables en
cette maladie, d'autant qu'elle est aucunement
palpable. C'est par-là que la chirurgie me sem-
ble beaucoup plus certaine, parce qu'elle void
& manie ce qu'elle fait; il y a moins à con-
jecturer & à deviner. Là où les medecins n'ont
point de *speculum matricis*, qui leur descou-
vre nostre cerveau, nostre poulmon, & nostre
foye. Les promesses mesmes de la medecine Promesses de la
medecine, in-
croyables pour la
pluspart.
sont incroyables: car ayant à pourvoir à divers
accidens & contraires, qui nous pressent sou-
vent ensemble, & qui ont une relation quasi
necessaire, comme la chaleur du foye, &
froideur de l'estomach, il nous vont persua-
dant que de leurs ingrediens, cettuy-cy eschauf-

fera l'estomach , cet autre rafraischira le foye : l'un a sa charge d'aller droit aux reins , voire jusques à la vessie , sans estaler ailleurs ses operations , & conservant ses forces & sa vertu ; en ce long chemin & plein de destourbiers ; jusques au lieu au service duquel il est destiné ; par sa propriété occulte : l'autre affectera le cerveau : celui-là humectera le poulmon. De tout cet amas , ayant fait une mixtion de breuvage , n'est-ce pas quelque espee de resverie ; d'esperer que ces vertus s'aillent divisant & triant de cette confusion & meslange , pour courir à charges si diverses ? Je craindrois infiniment qu'elles perdissent , ou eschangeassent leurs ethiquettes , & troublassent leurs quartiers. Et qui pourroit imaginer , qu'en cette confusion liquide , ces facultez ne se corrompent , confondent , & alterent l'une l'autre ? Quoy , que l'exécution de cette ordonnance depend d'un autre officier , à la foy & mercy duquel nous abandonnons encore un coup nostre vie ? Comme

Similitudes. nous avons des pourpointiers , des chauffetiers pour nous vestir ; & en sommes d'autant mieux servis , que chacun ne se mesle que de son sujet , & a sa science plus restraite & plus courte , que n'a un tailleur qui embrasse tout. Et comme , à nous nourrir , les grands , pour plus de commodité , ont des offices distinguez de potagers & de rostisseurs , dequoy un cui-

finier, qui prend la charge universelle, ne peut si exquisément venir à bout. De même *Medecine particu-* à nous guerir, les Ægyptiens avoient raison *culiere de chaque* de rejeter ce general mestier de medecin, & *partie entre les* *Egyptiens.*

descouper cette profession à chaque maladie, à chaque partie du corps son ouvrier. Car cette partie en estoit bien plus proprement & moins confusément traitée de ce qu'on ne regardoit qu'à elle spécialement. Les nostres ne s'avisent pas, que, qui pourvoit à tout, ne pourvoit à rien: que la totale police de ce petit monde, leur est indigestible: cependant qu'ils craignoient d'arrester le cours d'un dysenterique, pour ne luy causer la fiebvre; ils me tuèrent un amy qui valoit mieux que tout tant qu'ils sont. Ils mettent leurs devinations aux poids, à l'encontre des maux presens: & pour ne guerir le cerveau au prejudice de l'estomach, offensent l'estomach, & empirent le cerveau, par ces drogues tumultuaires & dissensieuses. Quant à la variété & foiblesse des raisons de cet art, elle est plus apparente qu'en aucun autre art. Les choses aperitives sont utiles à un homme coliqueux, d'autant qu'ouvrans les passages & les dilatans, elles acheminent cette matiere gluante, de laquelle se bastit la grave & la pierre, & conduisent contre-bas ce qui commence à durcir & amasser aux reins. Les choses aperitives sont

*Medecine pleine
de foiblesse & de
variété en ses
raisons.*

dangereuses à un homme coliqueux ; d'autant qu'ouvrans les passages & les dilatans ; elles acheminent vers les reins , la matiere propre à bastir la grave , lesquels s'en saisissans volontiers pour cette propension qu'ils y ont , il est mal - aisé qu'ils n'en arrestent beaucoup de ce qu'on y aura charrié. Davantage , si de fortune il s'y rencontre quelque corps un peu plus grossier qu'il ne faut pour passer tous ces destroits qui restent à franchir pour l'expeller au dehors , ce corps estant esbranlé par ces choses aperitives , & jetté dans ces canaux estroits , venant à les boucher , acheminera une certaine mort & tres-douloureuse. Ils ont une pareille fermeté aux conseils qu'ils nous donnent de nostre regime de vivre : il est bon de tomber souvent de l'eau , car nous voyons par experience , qu'en la laissant croupir , nous luy donnons loisir de se descharger de ses excremens , & de sa lye , qui servira de matiere à bastir la pierre en la vessie. Il est bon de ne tomber point souvent de l'eau : car les poisons excremens qu'elle traîne , quant & elle , ne s'emporteront point , s'il n'y a de la violence , comme on void par experience , qu'un torrent qui roule avec roideur , balaye bien plus nettement le lieu où il passe , que ne fait le cours d'un ruisseau mol & lasche. Pareillement , il est bon d'avoir souvent affaire aux femmes :

car

car cela ouvre les passages, & achemine la grave & le sable. Il est bien aussi mauvais, car cela eschauffe les reins, les lasse & affoiblit. Il est bon de se baigner aux eaux chaudes, parce que cela relasche & amollit les lieux où se croupit le sable & la pierre. Mauvais aussi est-il, d'autant que cette application de chaleur externe, aide les reins à cuire, durcir, & petrifier la matiere qui y est disposée. A ceux qui sont aux bains, il est plus salubre de manger peu le soir, afin que le breuvage des eaux qu'ils ont à prendre le lendemain matin, face plus d'operation, rencontrant l'estomach vuide, & non empesché. Au contraire, il est meilleur de manger peu au dîner, pour ne troubler l'operation de l'eau, qui n'est pas encore parfaite, & ne charger l'estomach si soudain, apres cet autre travail, & pour laisser l'office de digerer à la nuit, qui le sçait mieux faire que ne fait le jour, où le corps & l'esprit sont en perpetuel mouvement & action. Voila comment ils vont bastelant & baguenaudant à nos despens en tous leurs discours, & ne me sçauroient fournir proposition à laquelle je n'en rebastisse une contraire, de pareille force. Qu'on ne crie donc plus apres ceux qui, en ce trouble, se laissent doucement conduire à leur appetit & au conseil de nature, & se remettent à la fortune commune. J'ay veu par occasion

*Bains d'eaux
chaudes.*

*Bains fort salu-
bres à la santé.*

de mes voyages , quasi tous les bains fameux de la chrestienté , & depuis quelques années ay commencé à m'en servir. Car en general j'estime le baigner salubre , & croy que nous encourons non legeres incommoditez en nostre santé , pour avoir perdu cette coustume , qui estoit generalement observée au temps passé , quasi en toutes les nations , & est encore en plusieurs , de se laver le corps tous les jours : & ne puis pas imaginer que nous ne vaillions beaucoup moins de tenir ainsi nos membres encroustez , & nos pores estoupez de crasse. Et quant à leur boisson , la fortune a fait premierement , qu'elle ne soit aucunement ennemie de mon goust : secondement elle est naturelle & simple , qui au moins n'est pas dangereuse , si elle est vaine. Dequoy je prends pour respondant , cette infinité de peuples de toutes sortes de complexions , qui s'y assemble. Et encore que je n'y aye apperceu aucun effect extraordinaire & miraculeux ; ains que m'en informant un peu plus curieusement qu'il ne se fait , j'aye trouvé mal fondez & faux , tous les bruits de telles operations , qui se fement en ces lieux-là , & qui s'y croient (comme le monde va se pipant aisement de ce qu'il desire.) Toutefois aussi , n'ay-je veu guere de personnes que ces eaux ayent empirées ; & ne leur peut-on sans malice , refuser cela , qu'elles

n'esveillent l'appetit , facilitent la digestion , & nous prestent quelque nouvelle allegresse , si on n'y va par trop abattu de forces , ce que je desconseille de faire. Elles ne sont pas pour relever une poissante ruine : elles peuvent appuyer une inclination legere , ou pourvoir à la menace de quelque alteration. Qui n'y apporte assez d'allegresse pour pouvoir jouir du plaisir des compagnies qui s'y trouvent , & des promenades & exercices à quoy nous convie la beauté des lieux , où sont communément assises ces eaux , il perd sans doute la meilleure piece & plus assurée de leur effect. A cette cause , j'ay choisi jusques à cette heure , à m'ar-
 rester & à me servir de celles où il y avoit
 plus d'amœnité de lieu , commodité de logis ,
 de vivres & de compagnies , comme sont en
 France , les bains de Bannieres : en la fron-
 tiere d'Allemagne & de Lorraine , ceux de
 Plombieres : en Sovysse , ceux de Bade : en la
 Toscane , ceux de Lucques : & specialement
 ceux *della Villa* , desquels j'ay usé plus sou-
 vent , & à diverses saisons. Chaque nation a
 des opinions particulieres , touchant leur usage ,
 & des loix & formes de s'en servir , toutes
 diverses : & selon mon experience l'effet quasi
 pareil. Le boire n'est aucunement receu en
 Allemagne. Pour toutes maladies , ils se bai-
 gnent , & sont à grenouïller dans l'eau , quasi

*Bains accompa-
 gnez de belle
 amœnité.*

*Usage des bains
 divers & particu-
 liers à chaque
 nation.*

d'un soleil à l'autre. En Italie, quand ils boivent neuf jours, ils s'en baignent pour le moins trente, & communement boivent l'eau mixtionnée pour secourir son operation. On nous ordonne icy, de nous promener pour la digerer : là on les arreste au liest, où ils l'ont prise, jusques à ce qu'ils l'ayent vidée, leur eschauffant continuellement l'estomach & les pieds. Comme les Allemans ont de particulier, de se faire generally tous corner & vantouser, avec scarification dans le bain : ainsi ont les Italiens leur *doccie*, qui sont certaines gouttieres de cette eau chaude, qu'ils conduisent par des cannes, & vont baignant une heure le matin, & autant l'après-dinée, par l'espace d'un mois, ou la teste, ou l'estomach, ou autre partie du corps, à laquelle ils ont affaire. Il y a infinies autres differences de coustumes en chaque contrée ; ou pour mieux dire, il n'y a quasi aucune ressemblance des unes aux autres. Voila comment cette partie de medecine, à laquelle seule je me suis laissé aller, quoy qu'elle soit la moins artificielle, si a-elle sa bonne part de la confusion & incertitude, qui se void par tout ailleurs en cet art. Les poëtes disent tout ce qu'ils veulent avec plus d'emphase & de grace : témoin ces deux epigrammes :

*Alcon hesterno signum Iovis attigit. Ille
Quamvis marmoreus, vim patitur medici.
Ecce hodie jussus transferri ex æde vetusta,
Effertur, quamvis sit Deus atque lapis.*

Et l'autre,

*Lotus nobiscum est hilaris, cœnavit & idem,
Inventus mane est mortuus Andragoras.
Tam subitæ mortis causam, Faustine, requiris?
In somnis medicum viderat Hermocratem.*

Sur quoy je veux faire deux contes. Le baron de Caupene en Chalosse, & moy, avons en commun le droict de patronage d'un benefice, qui est de grande estendue, au pied de nos montagnes, qui se nomme Lahontan. Il est des habitans de ce coin, ce qu'on dit de ceux de la vallée d'Angrougne : ils avoient une vie à part, les façons, les vestemens & les mœurs à part : regis & gouvernez par certaines polices & coustumes particulieres, receuës de pere en fils, auxquelles ils s'obligeoient sans autre contrainte, que de la reverence de leur usage. Ce petit estat s'estoit continué de toute ancienneté en une condition si heureuse, qu'aucun juge voisin n'avoit esté en peine de s'informer de leur affaire ; aucun advocat employé à leur donner avis, ny estrangier appellé pour esteindre leurs querelles : & n'avoit-on jamais vu aucun de

Alcon ayant hier touché l'image de Jupiter, bien qu'elle soit de marbre, elle a flechy sous l'effort du medecin : car pour ce qu'il est aujourd'huy commandé qu'on la transporte hors de son ancien temple, nonobstant sa qualité de pierre & de Dieu, nous la voyons enlever comme un mort. *Auson. Epig. 73.*

Hier mesme, Andragoras soupa sain & gay parmy nous, & ce matin on l'a trouvé mort. Tu cherches, ô Faustinus, la cause d'un trespass si soudain : c'est qu'il avoit veu cette nuit en songe le medecin Hermocrates. *Mars. l. 6.*

ce destroit à l'aumosne ? Ils fuyoient les alliances & le commerce de l'autre monde , pour n'alterer la pureté de leur police , jusques à ce , comme ils recitent , que l'un d'entr'eux , de la memoire de leurs peres , àyant l'ame espoignée d'une noble ambition , alla s'adviser pour mettre son nom en credit & reputation , de faire l'un de ses enfans maistre Jean ou maistre Pierre ; & l'ayant fait instruire à escrire en quelque ville voisine , le rendit enfin un beau notaire de village. Cettuy - cy devenu grand , commença à desdaigner leurs anciennes coustumes , & à leur mettre en teste la pompe des regions de deçà. Le premier de ses comperes à qui on escorna une chevre , il luy conseilla d'en demander raison aux juges royaux d'autour de là ; & de cettuy-cy à un autre , jusques à ce qu'il eust tout abastardy. A la suite de cette corruption , ils disent qu'il y en survint incontinent une autre de pire consequence , par le moyen d'un medecin , à qui il print envie d'espouser une de leurs filles , & de s'habituer parmy eux. Cettuy-y commença à leur apprendre premierement le nom des fiebvres , des rhumes , des apostemes , la situation du cœur , du foye & des intestins , qui estoit une science jusques lors tres-esloignée de leur cognoissance : & au lieu de l'ail , de quoy ils avoient appris à chasser toutes sortes de maux , pour aspres &

extremes qu'ils fussent , il les accoustuma , pour une toux ou pour un morfondement , à prendre les mixtions estrangeres , & commença à faire trafic , non de leur santé seulement , mais aussi de leur mort. Ils jurent que depuis lors seulement , ils ont apperceu que le serain leur appesantissoit la teste , que le boire ayant chaud apportoit nuisance , & que les vents de l'automme estoient plus griefs que ceux du printemps : que depuis l'usage de cette medecine , ils se trouvent accablez d'une legion de maladies inaccoustumées , & qu'ils apperçoivent un general deschet en leur ancienne vigueur , & leurs vies de moitié raccourcies. Voilà le premier de mes contes. L'autre est , qu'avant ma sujection graveleuse , oyant faire cas du sang de bouc à plusieurs , comme d'une manne celeste envoyée en ces derniers siecles , pour la tutelle & conservation de la vie humaine , & en oyant parler à des gens d'entendement , comme d'une drogue admirable & d'une operation infailible : moy qui ay toujours pensé estre en bute à tous les accidens qui peuvent toucher tout autre homme , prins plaisir , en pleine santé , à me pourvoir de ce miracle , & commanday chez moy qu'on me nourrist un bouc selon la recepte : car il faut que ce soit aux mois les plus chaleureux de l'esté , qu'on le retire : & qu'on ne luy donne à manger que des herbes aperitives ,

Santé longue & entiere , troublée par l'usage de la medecine.

Sang de boue , de quel effect pour les graveleux.

& à boire que du vin blanc. Je me rendis , de fortune , chez moy le jour qu'il devoit estre tué : on me vint dire que mon cuisinier trouvoit dans la panse deux ou trois grosses boules , qui se choquoient l'une l'autre parmy la mangeaille : Je fus curieux de faire apporter toute cette tripaille en ma presence , & fis ouvrir cette grosse & large peau : il en sortit trois gros corps , legers comme des éponges , de façon qu'il semble qu'ils soient creux , durs au demeurant par le dessus & fermes , bigarrez de plusieurs couleurs mortes : l'un , parfait en rondeur , à la mesure d'une courte boule : les autres deux , un peu moindres , ausquels l'arrondissement est imparfait , & semble qu'il s'y acheminast. J'ay trouvé , m'en étant fait enquerir à ceux qui ont accoustumé d'ouvrir de ces animaux , que c'est un accident rare & inusité. Il est vray-semblable que ce sont des pierres cousines des nostres : Et s'il est ainsi , c'est une esperance bien vaine aux graveleux , de tirer leur guerison du sang d'une beste qui s'en alloit elle-mesme mourir d'un pareil mal. Car de dire que le sang ne se sent pas de cette contagion , & n'en altere sa vertu accoustumée , il est plustost à croire qu'il ne s'engendre rien en un corps que par la conspiration & communication de toutes les parties : la masse agit toute entiere , quoy qu'une piece y contribuë plus que l'autre , selon la

*Pierres trouvées
en la panse d'un
bœuf.*

diversité des operations. Par quoy il y a grande apparence qu'en toutes les parties de ce bouc , il y avoit quelque qualité petrifiante. Ce n'estoit pas tant pour la crainte de l'advenir & pour moy , que j'estois curieux de cette experience : comme c'estoit qu'il advient chez moy , ainsi qu'en plusieurs maisons , que les femmes y font amas de telles menuës drogueries pour en secourir le peuple : usant de mesme recepte à cinquante maladies , & de telle recepte qu'elles ne prennent pas pour eiles , & si triomphent en bons evenemens. Au demeurant , j'honore les medecins , non pas suivant le precepte pour la necessité (car à ce passage , on en oppose un autre du prophete , reprenant le roi Asa , d'avoir eu recours au medecin) , mais pour l'amour d'eux-mesmes , en ayant vu beaucoup d'honnestes hommes , & dignes d'estre ayez. Ce n'est pas à eux que j'en veux , c'est à leur art , & ne leur donne pas grand blasme de faire leur profit de nostre sottise , car la plupart du monde fait ainsi. Plusieurs vacations & moindres & plus dignes que la leur , n'ont fondement & appuy qu'aux abus publics. Je les appelle en ma compagnie quand je suis malade , s'ils se rencontrent à propos , & demande à en estre entre-tenu , & les paye comme les autres. Je leur donne loy de me commander de m'abrier chaudement , si je l'aime mieux ainsi , que d'autre

*Medecins dignes
d'honneur &
pourquoy.*

forte : ils peuvent choisir d'entre les porreaux & les laitüës , de quoy il leur plaira que mon bouillon se fasse , & m'ordonner le blanc ou le claret , & ainsi de toutes choses qui sont indifférentes à mon appetit & usage. J'entends bien que ce n'est rien faire pour eux , d'autant que l'aigreur & l'estrangeté sont accidens de l'essence propre de la medecine. Lycurgus ordonnoit le vin aux Spartiates malades : Pourquoi ? parce qu'ils en haïssoient l'usage , sains : Tout ainsi qu'un gentilhomme mon voisin s'en sert pour drogue tres-salutaire à ses fiebvres , parce que de sa nature il en haït mortellement le goust. Combien en voyons-nous d'entr'eux estre de mon humeur , desdaigner la medecine pour leur service , & prendre une forme de vie libre ; & toute contraire à celle qu'ils ordonnent à autrui ? Qu'est-ce cela , si ce n'est abuser tout destrouffement de nostre simplicité ? Car ils n'ont pas leur vie & leur santé moins chere que nous ; & accommoderoient leurs effects à leur doctrine , s'ils n'en cognoissoient eux-mesmes la fausseté. C'est la crainte de la mort & de la douleur , l'impatience du mal , une furieuse & indiscrete soif de la guerison , qui nous aveugle ainsi : c'est pure lascheté qui nous rend nostre croyance si molle & maniable. La pluspart pourtant ne croyent pas tant , comme ils endurent & laissent faire : car je les oy se

*Vin ordonné
aux malades en
Sparte.*

*Medecine desdai-
gnée de plusieurs
medecins pour
leur service.*

plaindre & en parler comme nous. Mais ils se resolvent enfin : Que ferois-je donc ? comme si l'impatience estoit de soy quelque meilleur remede , que la patience : Y a-il aucun de ceux qui se sont laissez aller à cette miserable subjection , qui ne se rende egalelement à toute sorte d'impostures , qui ne se mette à la mercy de quiconque a cette impudence de luy donner promesse de sa guerison ? Les Babylonniens portoit leurs malades en la place : le medecin , c'estoit le peuple : chacun des passans ayans par humanité & civilité à s'enquerir de leur estat : & , selon leur experience , leur donner quelque advis salutaire. Nous n'en faisons guere autrement : il n'est pas une simple femmelette , de qui nous n'employons les barbotages & les brevets : & selon mon humeur , si j'avois à en accepter quelqu'une , j'accepterois plus volontiers cette medecine qu'aucune autre : d'autant qu'au moins il n'y a nul dommage à craindre. Ce qu'Homere & Platon disoient des Egyptiens , qu'ils estoient tous medecins , il se doit dire de tous peuples : Il n'est personne qui ne se vante de quelque recepte , & qui ne la hazarde sur son voisin , s'il l'en veut croire. J'estois l'autre jour en une compagnie , où je ne sçay qui de ma confrairie , apporta la nouvelle d'une sorte de pilules compilées de cent & tant d'ingrediens de compte fait : il s'en esmeut une feste

Malades de Babylonie , portez en place.

Tous hommes medecins.

& une consolation singulière : car quel rocher soustiendrait l'effort d'une si nombreuse batterie ? J'entends toutes fois par ceux qui l'essayerent, que la moindre petite grave ne daigna s'en esmouvoir. Je ne me puis desprendre de ce papier, que je n'en die encore ce mot, sur ce qu'ils nous donnent pour respondant de la certitude de leurs drogues, l'expérience qu'ils ont faite. La plupart, & ce croy-je

Vertus medicinales, en quoy consistent.

plus des deux tiers des vertus medecinales, consistent en la quintessence, ou propriété occulte des simples, de laquelle nous ne pouvons avoir autre instruction que l'usage. Car

Quintessence, que c'est.

quintessence n'est autre chose qu'une qualité, de laquelle, par nostre raison, nous ne sçavons trouver la cause. En telles preuves, celles qu'ils disent avoir acquises par l'inspiration de quelque Demon, je suis content de les recevoir (car quant aux miracles, je n'y touche jamais) ou bien encore les preuves qui se tirent des choses, qui pour autre consideration tombent souvent en nostre usage : comme si en la laine, de quoy nous avons accoustumé de nous vestir, il s'est trouvé par accident, quelque occulte propriété desiccative, qui guerisse les mules au talon ; & si au reffort que nous mangeons pour la nourriture, il s'est rencontré quelque opération apperitive. Galien recite qu'il advint à un ladre de recevoir guerison par le moyen du vin

Ladre guery par le moyen du vin qu'il beut.

qu'il beut , d'autant que de fortune , une vipere s'estoit coulée dans le vaisseau. Nous trouvons en cet exemple le moyen , & une conduite vray-semblable à cette experience : comme aussi en celles auxquelles les medecins disent avoir esté acheminez par l'exemple d'aucunes bestes. Mais en la pluspart des autres experiences, à quoy ils disent avoir esté conduits par la fortune , & n'avoir eu aucun autre guide que le hazard , je trouve le progres de cette information incroyable. J'imagine l'homme regardant autour de luy le nombre infiny des choses , plantes , animaux , metaux. Je ne sçay par où luy faire commencer son essay , & quand sa premiere fantaisie se jettera sur la corne d'un elan , à quoy il faut prester une creance bien molle & aisée ; il se trouve encore autant empesché en sa seconde operation. Il luy est proposé tant de maladies & tant de circonstances , qu'avant qu'il soit venu à la certitude de ce point , où doit joindre la perfection de son experience , le sens humain y perd son latin : & avant qu'il ait trouvé parmy cette infinité de choses , que c'est cette corne : parmy cette infinité de maladies , l'épilepsie : tant de complexions , au melancholique : tant de saisons , en hyver : tant de nations , au François : tant d'aages , en la vieillesse : tant de mutations celestes , en la conjonction de Venus & de

Experience acheminée par le hazard, incroyable.

Saturne : tant de parties du corps au doigt. A tout cela n'estant guidé ni d'argument, ny de conjecture, ny d'exemple, ny d'inspiration divine, ains du seul mouvement de la fortune, il faudroit que ce fust par une fortune parfaitement artificielle, réglée & methodique. Et puis quand la guerison auroit esté faite, comment se peut-il asseurer, que ce ne fust, que le mal estoit arrivé à son periode, ou un effect du hazard ? ou l'operation de quelque autre chose, qu'il eust ou mangée, ou beuë, ou touchée ce jour-là ? ou le merite des prieres de sa mere-grand ? D'avantage, quand cette preuve auroit esté parfaite, combien de fois se trouveroit-elle avoir esté reiterée ? & cette longue cordée de fortunes & de rencontres, r'enfilée, pour en conclure une regle ? Quand elle sera concluë, par qui est-ce ? de tant de millions, il n'y a que trois hommes qui se messent d'enregistrer leurs experiences. Le sort aura-il rencontré à poinct nommé l'un de ceux-cy ? Quoy, si un autre, & si cent autres, ont fait des experiences contraires, à l'avanture y verrions-nous quelque lumiere, si tous les jugemens & raisonnemens des hommes nous estoient cogneus ? Mais que trois tesmoins & trois docteurs regentent le genre humain, ce n'est pas la raison ; il faudroit que l'humaine nature les eust deputez

& choisis , & qu'ils fussent declarez nos syndics par expresse procuration.

A MADAME DE DUVRAS.

Madame, vous me trouvastes sur ce pas dernièrement , que vous me vinstes voir. Parce qu'il pourra estre , que ces inepties se rencontreront quelquefois entre vos mains : je veux aussi qu'elles portent tesmoignage , que l'auteur se sent fort bien honoré de la faveur que vous luy ferez. Vous y reconnoistrez ce mesme port , & ce mesme air que vous aurez veu en sa conversation. Quand j'eusse pû prendre quelque autre façon que la mienne ordinaire , & quelque autre forme plus honorable & meilleure , je ne l'eusse pas fait : car je ne veux rien tirer de ces escrits , sinon qu'ils me representent à vostre memoire au naturel. Ces mesmes conditions & facultez que vous avez pratiquées & recueillies , Madame , avec beaucoup plus d'honneur & de courtoisies qu'elles ne meritent , je les veux logger , mais sans alteration & changement , en un corps solide , qui puisse durer quelques années , ou quelques jours apres moy , où vous les retrouverez , quand il vous plaira de vous en rafraischir la memoire , sans prendre autrement la peine de vous en souvenir , aussi

ne le valent-elles pas. Je desiré que vous continuiez en moy la faveur de vostre amitié ; par ces mesmes qualitez , par le moyen desquelles elle a esté produite. Je ne cherche aucunement

Reconnée présente , préférable à celle qu'on nous donne après la mort.

qu'on m'ayme & estime mieux mort que vivant ; L'humeur de Tybere est ridicule , & commune pourtant ; qui avoit plus de soin d'estendre sa renommée à l'advenir , qu'il n'avoit de se rendre estimable & agreable aux hommes de son temps. Si j'estois de ceux à qui le monde peust devoir louange , je l'en quitterois pour la moitié , & qu'il me la payast d'avance : Qu'elle se hastast & amoncelast tout autour de moy , plus espaisse qu'allongée , plus pleine que durable. Et qu'elle s'esvanoüist hardiment quant & ma cognoissance , & quand ce doux son ne touchera plus mes oreilles. Ce seroit une forte humeur , d'aller à cette heure , que je suis prest d'abandonner le commerce des hommes , me produire à eux par une nouvelle recommandation. Je ne fais nulle recette des biens que je n'ay peu employer à l'usage de ma vie. Quel que je sois , je le veux estre ailleurs qu'en papier. Mon art & mon industrie ont esté employez à me faire valoir moy-mesme. Mes estudes à m'apprendre à faire , non pas à escrire. J'ay mis tous mes efforts à former ma vie. Voilà mon mestier & mon ouvrage. Je suis moins faiseur de livres , que de
nulle

nulle autre besongne. J'ay desiré de la suffisance, pour le service de mes commoditez presentes & essentielles, non pour en faire magazin & reserve à mes heritiers. Qui a de la valeur, si le fasse cognoistre en ses mœurs, en ses propos ordinaires, à traitter l'amour, ou des querelles, au jeu, au liét, à la table, à la conduite de ses affaires, à son œconomie. Ceux que je voy faire de bons livres sous de meschantes chausses, eussent premierement fait leurs chausses, s'ils m'en eussent creu. Demandez à un Spartiate, s'il aime mieux estre bon rhetoricien que bon soldat: non pas moy, que bon cuisinier, si je n'avois qui m'en servist. Mon Dieu, Madame, que je haïrois une telle recommandation, d'estre habile homme par escrit, & estre un homme de neant, & un sot ailleurs. J'ayme mieux encore estre un sot, & icy, & là, que d'avoir si mal choisi où employer ma valeur. Aussi il s'en faut tant que j'attende à me faire quelque nouvel honneur par ces sottises, que je feray beaucoup, si je n'y en perds point, de ce peu que j'en avois acquis. Car, outre ce que cette peinture morte & muette desrobera à mon estre naturel, elle ne se rapporte pas à mon meilleur estat, mais à un beaucoup deceu de ma premiere vigueur & allegresse, tirant sur le flesdry & le rance. Je suis sur le fond du vaisseau, qui sent tantost le bas & la lie. Au demeurant, Madame, je n'eusse pas osé remuer

818 ESSAIS DE MONTAIGNE.

si hardiment les mystères de la médecine, attendu le crédit que vous & tant d'autres luy donnez, si je n'y eusse esté acheminé par ses auteurs mêmes. Je croy qu'ils n'en ont que deux anciens Latins, Plin & Celsus. Si vous les voyez quelque jour, vous trouverez qu'ils parlent bien plus rudement à leur art que je ne fais : je ne fais que le pincer, ils l'esgorgent. Plin se mocque entre autres choses, dequoy quand ils sont au bout de leur corde, ils ont inventé cette belle défaite, de renvoyer les malades qu'ils ont agitez & tourmentez pour neant, de leurs drogues & regimes; les uns au secours des vœux & miracles, les autres aux eaux chaudes. Ne vous courroucez pas, Madame, il ne parle pas de celles de deçà, qui sont sous la protection de vostre maison, & toutes Gramontoises. Ils ont une tierce sorte de défaite, pour nous chasser d'auprès d'eux, & se descharger des reproches que nous leur pouvons faire du peu d'amendement à nos maux; qu'ils ont eu si long-temps en gouvernement, qu'il ne leur reste plus aucune invention à nous amuser : c'est de nous envoyer chercher la bonté de l'air de quelque autre contrée. Madame, en voila assez : vous me donnez bien congé de reprendre le fil de mon propos, duquel je m'estois destourné pour vous entretenir.

Ce fut, ce me semble, Pericles, lequel estant enquis comme il se portoit : vous le pouvez, dit-

Medecins latins.

*Malades ren-
voyez aux vœux
& eaux chaudes.*

il , juger par là , montrant des brevets , qu'il portoit attachez au col & au bras. Il vouloit inferer qu'il estoit bien malade , puis qu'il en estoit venu jusques là , d'avoir recours à choses si vaines , & de s'estre laissé equipper en cette façon. Je ne dis pas que je ne puisse estre emporté un jour à cette opinion ridicule , de remettre ma vie & ma santé à la mercy & gouvernement des medecins : je pourray tomber en cette resverie : je ne me puis respondre de ma fermeté future ; mais lors aussi si quelqu'un s'enquiert à moy , comme je me porte , je luy pourray dire comme Pericles : vous le pouvez juger par là , montrant ma main chargée de six dragmes d'opiate : ce sera un bien evident signe d'une maladie violente : j'auray mon jugement merveilleusement desmanché. Si l'impatience & la frayeur gaignent cela sur moy , on en pourra conclurre une bien aspre fiebvre en mon ame. J'ay pris la peine de plaider cette cause , que j'entends assez mal , pour appuyer un peu & conforter la propension naturelle , contre les drogues & pratiques de nostre medecine : qui s'est derivée en moy par mes ancestres : afin que ce ne fust pas seulement une inclination stupide & temeraire , & qu'elle eust un peu plus de forme. Afin aussi que ceux qui me voyent si ferme contre les exhortemens & menaces qu'on me fait , quand mes maladies me pressent , ne pensent pas que ce soit simple opiniastrété : ou qu'il y ait quelqu'un

*Brevets au col
de Pericles.*

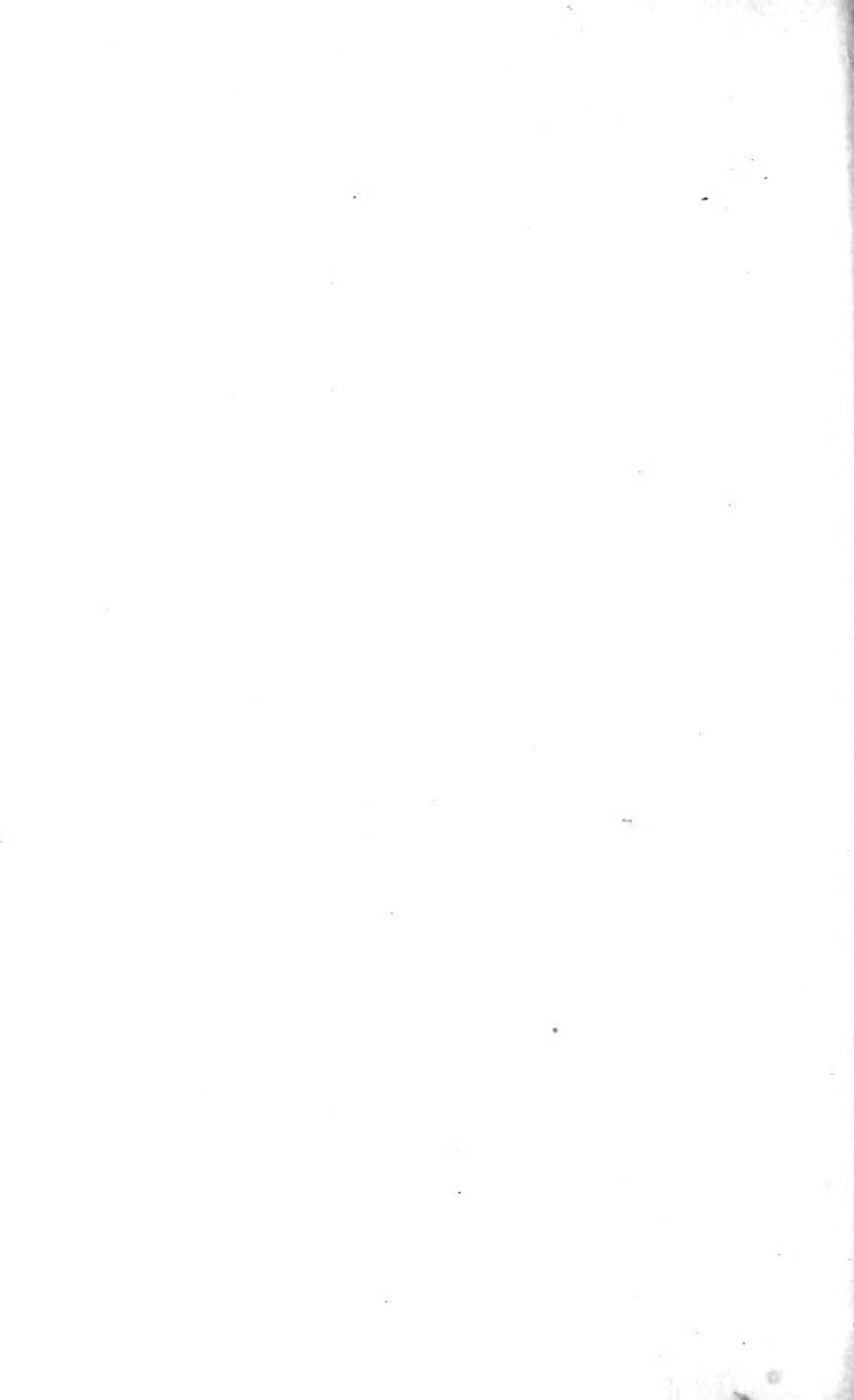
*Santé préférable
à la gloire.*

si fâcheux, qui juge encore que ce soit quelque aiguillon de gloire. Ce seroit un desir bien assuré, de vouloir tirer honneur d'une action qui m'est commune avec mon jardinier & mon muletier.

Certes, je n'ay point le cœur si enflé, ny si vengeux, qu'un plaisir solide, charnu & moëlleux, comme la santé, je l'allasse eschanger pour un plaisir imaginaire, spirituel & aéré. La gloire, voire celle des quatre fils Aymon, est trop chere achetée à un homme de mon humeur, si elle luy couste trois bons accez de colique. La santé de par Dieu ! Ceux qui aiment nostre medecine, peuvent avoir aussi leurs considerations bonnes, grandes & fortes : je ne hay point les fantaisies contraires aux miennes. Il s'en faut tant que je m'effarouche, de voir de la discordance de mes jugemens à ceux d'autrui, & que je me rende incompatible à la société des hommes, pour estre d'autre sens & party que le mien : qu'au rebours, (comme c'est la plus generale façon que nature ay suivy, que la variété, & plus aux esprits qu'aux corps, d'autant qu'ils sont de substance plus souple & susceptible de formes) je trouve bien plus rare, de voir convenir nos humeurs & nos desseins. Et ne fut jamais au monde deux opinions pareilles, non plus que deux poils, ou deux grains. Leur plus universelle qualité, c'est la diversité.

*Opinions des
hommes toutes
diverses.*

Fin du Livre second.



2. *Phragmites* (common)

[illegible]

[Faint handwritten notes]

• *Journal of the American Medical Association* 277:1211-1212, 1997

6.

5

1. 1. 1. 1. 1.



PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

H&SS

A

54

V.2

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 09 09 02 14 011 6